

DICTIONNAIRE

POUR L'INTELLIGENCE

DES AUTEURS CLASSIQUES,

GRECS ET LATINS,

TANT SACRÉS QUE PROFANES.

TOME VINGT-UNIEME.

DICTIONNAIRE

POUR L'INTELLIGENCE

DES AUTEURS CLASSIQUES,

GRECS ET LATINS,

TANT SACRÉS QUE PROFANES,

CONTENANT

LA GÉOGRAPHIE, L'HISTOIRE, LA FABLE, ET LES ANTIQUITÉS.

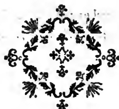
DÉDIÉ

A MONSEIGNEUR

LE DUC DE CHOISEUL,

Par M. SABBATHIER, de l'Académie Étrusque de Cortone Professeur au College de Châlons-sur-Marne, & Secrétaire perpétuel de l'Académie de cette dernière Ville.

TOME VINGT-UNIEME.





A PARIS,

Chez DELALAIN, Libraire, rue de la Comédie Françoise.

M. DCC. LXXVI.

Avec Approbation & Privilege du Roi.

AUTRES OUVRAGES

DU MÊME AUTEUR,

Qui se trouvent chez le même Libraire.

1.° Essai Historique-Critique sur l'Origine de la Puissance temporelle des Papes; Ouvrage qui a remporté le Prix de l'Académie Royale de Prusse. Nouvelle édition.

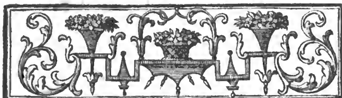
2.° Le Manuel des Enfans, ou les Maximes des Vies des Hommes Illustres de Plutarque. 1. *Vol. in*-12.

3.° Recueil de Dissertations sur divers sujets de l'Histoire de France. 1. *Vol. in*-12.

4.° Les Mœurs, Coûtumes & Usages des anciens Peuples. 3. *Vol. in*-12. & 1. *Vol. in*-4.°

5.° Les Exercices du Corps chez les Anciens. 2. *Vol. in*-12. & 2. *Vol. in*-8.°

6.° Recueil de Planches pour l'Intelligence de ce Dictionnaire. 1.^e, 2.^e, 3.^e, 4.^e, 5.^e, 6.^e, 7.^e & 8.e Livraison.



DICTIONNAIRE
POUR L'INTELLIGENCE
DES AUTEURS CLASSIQUES,
GRECS ET LATINS,
TANT SACRÉS QUE PROFANES,
CONTENANT
LA GÉOGRAPHIE, L'HISTOIRE, LA FABLE ET LES ANTIQUITÉS.

HE HE



HÉRODIADE, *Herodias*, Ἡρωδιάς, (*a*) fille d'Ariſtobule & de Bérénice, ſœur du roi Agrippa, & petite-fille du grand Hérode, épouſa en premières noces Hérode Philippe, ſon oncle, dont elle eut Salomé. Hérodiade, ayant écouté les propoſitions que lui fit Hérode Antipas ſon oncle, Tétrarque de Galilée, de l'épouſer à ſon retour de Rome, paſſa de la maiſon de Philippe dans celle d'Antipas, avec ſa fille Salomé. Comme Saint Jean-Baptiſte ne ceſſoit de reprendre le mariage inceſtueux d'Hérode Antipas & d'Hérodiade, Hérode Antipas le fit mettre en priſon ; & quelque tems après Hérodiade ſuggéra à ſa fille Salomé de demander au Roi la tête de Jean-Baptiſte. Ainſi, ce ſaint homme fut décapité ; & Saint Jérôme raconte que cette femme, tenant la tête du Précurſeur entre ſes mains,

(*a*) Joſeph. de Antiq. Judaïc. p. 616, 637. *&* *ſeq*. Matth. c. 14. v. 3. *&* *ſeq*. Marc. c. 6. v. 17. *&* *ſeq*.

lui perça la langue avec son aiguille de tête, ainsi que la femme de Marc-Antoine avoit fait à Cicéron.

Hérodiade ne put regarder sans envie la prospérité de son frere, que les Romains avoient établi roi des Juifs, & qui se trouvoit par-là bien élevé au-dessus de son mari. Elle brûloit de jalousie de voir que celui-ci qui avoit été contraint de se réfugier auprès d'eux, parce qu'il n'avoit pas le moyen de payer ses dettes, fût revenu d'Italie plein d'honneur & de gloire. Un si grand changement de fortune lui étoit insupportable, & principalement lorsqu'elle le voyoit marcher vêtu des ornemens royaux au milieu de tout un peuple. Ainsi, ne pouvant dissimuler le dépit qui lui rongeoit sans cesse le cœur, elle pressoit continuellement son mari d'aller à Rome pour obtenir un semblable honneur, disant qu'elle ne pouvoit plus vivre, si pendant qu'Agrippa qui n'étoit fils que d'Aristobule, que son pere avoit fait mourir, & qui avoit été contraint de s'enfuir par l'impuissance où il se trouvoit de payer ses dettes, portoit une couronne, lui qui étoit fils de Roi, & que tous ses proches désiroient de voir porter le sceptre, n'aspiroit point à une gloire semblable, & se contentoit de mener une vie privée. » Si vous avez pu, lui disoit-elle, souffrir jusqu'ici » d'être dans une condition » moins élevée que n'étoit celle » de votre pere, commencez » au moins maintenant à souhaiter un honneur qui est dû » à votre naissance. Ne veuillez » pas être inférieur à un homme que vous avez autrefois » nourri, ni si lâche que de ne » pas travailler dans l'abondance de tant de biens dont » vous jouissez, à obtenir ce » qu'il a acquis, lorsqu'il étoit » dans une telle nécessité qu'il » manquoit de toutes choses. » Ayez honte de marcher après » celui qui s'est vu réduit à ne » pouvoir vivre sans votre assistance; allons à Rome & » n'épargnons pour ce dessein » ni le travail ni la dépense, » puisqu'il n'y a pas tant de » plaisir à conserver des trésors qu'à les employer pour » acquérir un royaume. «

Comme Hérode Antipas aimoit le repos, & qu'il se défioit de la cour Romaine, il fit tout ce qu'il put pour détourner sa femme de cette pensée; mais, plus elle le voyoit y résister, & plus elle le pressoit, n'y ayant rien que sa passion de regner ne la portât à faire pour y réussir. Enfin, elle le tourmenta tellement, que ne pouvant davantage résister à ses importunités, elle arracha son consentement plutôt qu'elle ne l'obtint, & ils partirent ensemble pour Rome avec un superbe équipage. Agrippa n'en eut pas plutôt avis qu'il envoya Fortunat, l'un de ses affranchis, vers l'Empereur avec des présens & des lettres qu'il lui écrivoit contre

Hérode Antipas; & il lui ordonna de tâcher de trouver l'occasion favorable de l'entretenir de cette affaire. Fortunat eut le vent si favorable qu'il arriva à Putéoles aussi-tôt qu'Hérode Antipas.

Après que celui-ci eut salué l'Empereur, [c'étoit Caligula] Fortunat lui présenta les lettres d'Agrippa. Il les lut aussi-tôt, & trouva qu'il accusoit Hérode Antipas d'avoir conspiré avec Séjan contre Tibere, & de favoriser alors contre lui-même Artabane roi des Parthes, dont il ne falloit pas de meilleure preuve que les armes qu'il avoit dans ses arsenaux, puisqu'il y en avoit de quoi fournir à soixante-dix mille hommes. L'Empereur, émû de cette accusation, demanda à Hérode Antipas s'il étoit vrai qu'il eût une si grande quantité d'armes; & comme il répondit que cela étoit vrai, parce qu'il ne pouvoit le désavouer, il crut que sa trahison étoit manifeste. Ainsi, il lui ôta sa Tétrarchie qu'il joignit au royaume d'Agrippa, confisqua tout son argent qu'il donna aussi au même Agrippa, & le condamna à un exil perpétuel à Lyon, ville des Gaules. Mais, ayant sçu qu'Hérodiade étoit sœur d'Agrippa, il lui laissa cet argent, croyant qu'elle ne voudroit pas suivre son mari dans sa disgrace, & lui dit que quant à elle il lui pardonnoit à cause de son frere. Cette généreuse Princesse lui répondit: » Vous agissez, Sei» gneur, d'une manière digne » de vous en me faisant cette « faveur; mais, mon amour » pour mon mari ne me permet » pas de la recevoir. Comme » j'ai eu part à sa prospérité, » il n'est pas juste que je l'a» bandonne dans sa mauvaise » fortune. « Un si grand cœur dans une femme étant insupportable à Caligula, il l'envoya aussi en exil avec son mari, & donna tout leur bien à Agrippa. Dieu, dit Josephe, punit ainsi Hérodiade de l'envie qu'elle portoit au bonheur de son frere, & Hérode Antipas de sa trop grande facilité à se rendre à ses persuasions.

HÉRODICUS, *Herodicus*; Ἡρόδικος, (a) célebre médecin, natif de Sicile, fleurissoit sous Artaxerxe Longuemain. La secte appellée Διαιτητικη parce qu'elle n'employoit presque pour remede que la diete & le régime de vivre, le reconnoissoit pour chef; aussi bien que celle qu'on nommoit Gymnastique, parce qu'il employoit beaucoup les exercices du corps pour rétablir & pour fortifier la santé. Il étoit frere du fameux rhéteur Gorgias. C'est sur-tout par un de ses disciples qu'il est connu. Hippocrate, de l'isle de Cos, est cet illustre disciple.

HÉRODICUS, *Herodicus*, Ἡρόδικος, Historien, qui vivoit

(a) Suid. T. I. p. 1268. Roll. Hist. Anc. T. VI. p. 579, 580.

du tems de Périclès; il étoit contemporain de Thrasymaque de Chalcédoine, & de Polus d'Arigente, Sophistes célebres; car Aristote, dans le second livre de sa rhétorique, donne pour exemple d'allusions, celles d'Hérodicus à Thrasymaque & à Polus, à l'un desquels il dit : *Vous serez toujours Thrasymaque*, c'est-à-dire, un brave combattant; & à l'autre, *vous serez toujours un poulet*, faisant allusion à son nom de Polus. C'est sur cette citation que l'ancien interprete remarque que cet Hérodicus étoit un historien d'Athènes ; Ἡρόδικος ὁ Ἀθηναῖος ἱστόρικος. Voilà tout ce que nous en sçavons.

HÉRODICUS, *Herodicus*, Ἡρόδικος, (*a*) prince des Thessaliens, fut mis à mort par l'ordre de Philippe, roi de Macédoine, qui, peu de tems après, traita de la même façon les gendres de cet infortuné Prince.

HÉRODIEN, *Herodianus*, Ἡροδιανὸς, (*b*) historien Grec, de la vie duquel on ne sçait autre chose, sinon qu'il étoit d'Alexandrie, fils d'un rhéteur nommé Apollonius le Dyscole ou le Difficile, & qu'il suivit la profession de son pere. Il est fort connu par les huit livres qu'il nous a donnés de l'histoire des Empereurs, depuis la mort de M. Aurele jusqu'à celle de Maxime & de Balbin; ce qui comprend un espace de près de soixante-dix ans. Il nous assure lui-même que cette Histoire est celle de son tems, & de ce qu'il avoit vu. Il avoit été employé en divers ministeres de la cour & de la police, ce qui lui avoit donné moyen de prendre part à plusieurs des évenemens qu'il rapporte.

Photius porte d'Hérodien un jugement fort avantageux; car, il dit que son style est clair, élevé, agréable; que sa diction est sage & tempérée, tenant le milieu entre l'élégance affectée de ceux qui dédaignent les beautés simples & naturelles, & le discours bas & sans vigueur de ceux qui se font honneur d'ignorer ou de mépriser toutes les délicatesses de l'art; qu'il ne recherche point un faux agrément par des discours inutiles, & qu'il n'omet rien de nécessaire; qu'en un mot il cede à peu d'Auteurs dans toutes les beautés de l'Histoire. La traduction Latine, qu'Ange Politien a faite de l'ouvrage d'Hérodien, soutient dignement & égale presque l'élégance de l'original. La version Françoise que nous en a donnée M. l'abbé Montgaut, enchérit beaucoup sur la Latine. Elle parut pour la première fois en 1700; elle a été réimprimée en 1745. Nous avons plusieurs autres traductions Françoises d'Hérodien; mais, elles n'ont pas, il s'en

(*a*) Tit. Liv. L. XL. c. 4.

(*b*) Suid. T. I. p. 1102. Roll. Hist. Anc. Tom. VI. pag. 265. Crév. Hist. des Emp. Tom. V. pag. 266, 386, 387.

faut bien, le mérite de celle de M. l'abbé Montgaut.

Suidas dit qu'Hérodien avoit composé beaucoup d'autres ouvrages. Nous avons en effet encore quelques opuscules de lui, ou du moins sous son nom, sur quelques parties de la Grammaire; comme sur les nombres, c'est-à-dire, le pluriel, le duel, &c. Hérodien vivoit dans le III.e siecle, sous le règne de Marc-Aurele & des Empereurs suivans. Jules Capitolin, Trébellius Pollion & Lampridius le citent souvent.

Suidas, Vossius & Jean-Albert Fabricius, distinguent deux Hérodiens. Le premier, fils d'Apollonius le Dyscole, étoit d'Alexandrie, fut instruit par son pere dans tout ce qui étoit renfermé alors sous le titre de Grammaire, & vint ensuite à Rome, où il fut estimé de l'Empereur Marc-Antonin, à qui il dédia sa Prosodie universelle, selon l'Auteur de la vie d'Apollonius. Ammien Marcellin, Priscien, & quelques autres, cités par Fabricius, le louent comme un Grammairien qui avoit acquis dans son art une grande réputation, & qui avoit bien profité des instructions de son pere. Nous n'avons de lui imprimé, que quelques fragmens dans le recueil des Grammairiens Grecs, donné par Alde Manuce. Hérodien l'historien étoit postérieur au Grammairien, & n'étoit point fils d'Apollonius le Dyscole. Il déclare lui-même, ainsi qu'il a été déjà observé, en commençant sa narration, qu'il n'écrit que ce qui est arrivé de son tems, que ce qu'il a vu ou appris de témoins oculaires; & il débute par les faits qui suivirent la mort de Marc-Aurele; d'où l'on peut inférer que s'il a vécu sous cet Empereur, il étoit encore trop jeune pour écrire, & qu'ainsi il doit être distingué de l'Hérodien dont Suidas rapporte les écrits au tems de Marc-Aurele. Le Grammairien, dit Fabricius, étoit bien venu auprès de Marc-Antonin, mort l'an de Jesus-Christ 180; l'Historien au contraire finit son histoire à l'an 238. Le premier a enseigné la Grammaire, & du reste n'a mené qu'une vie privée; le second au contraire convient qu'il a souvent été employé par le Prince & par l'État, & qu'il a exercé différentes charges.

Il falloit, au reste, que ces charges n'aient pas été fort relevées, puisqu'il se contente de les désigner en général sans en spécifier la qualité. Aussi observe-t-on que sur des faits importans il ne paroît pas avoir été exactement instruit. D'ailleurs, il ne date point les évenemens, il ne fait point sentir la liaison qu'ils ont entr'eux; nulle élévation dans la façon de penser, nulle connoissance des profondeurs du cœur humain, peu d'érudition & de sçavoir. C'est un Écrivain médiocre, dont le principal mérite est l'élégance de la diction. Tel est le juge-

ment que M. Crévier a porté d'Hérodien ; jugement qu'on trouvera bien différent de celui de Photius.

HÉRODION, *Herodion*, (*a*) château de la Palestine, situé à environ soixante stades de Jérusalem, selon Josephe. Cet Auteur varie dans la manière d'écrire ce nom. Il dit Ἡρώδια, *Herodia*, Ἡρώδιον, *Herodion*, & Ἡρώδειον, *Herodeion*. Suidas en a pris Ἡρώδειον τόπος, *Herodeion locus*. Pline parle d'Hérodium, & ajoûte qu'il y avoit une ville illustre du même nom. Il avoit sans doute tiré ces circonstances de Josephe ; car, ce dernier rapporte qu'Hérode ayant été attaqué par les Juifs, lorsqu'il n'étoit pas encore éloigné de soixante stades de Jérusalem, les vainquit dans un grand combat, parce qu'il ne se défendoit pas comme un homme qui s'enfuit & qui est surpris, mais comme un grand capitaine préparé à soutenir un puissant effort ; & lorsqu'il fut élevé sur le trône, il fit bâtir en ce même lieu un superbe palais & une ville qu'il nomma Hérodion.

Le même Josephe nous donne ailleurs une belle description du château d'Hérodion. Hérode, aussi-tôt après ses noces, dit-il, bâtit à soixante stades de Jérusalem, un magnifique château, dans le lieu où il avoit vaincu les Juifs lorsqu'Antigonus lui faisoit la guerre. L'assiette en étoit très-avantageuse ; car c'étoit une petite montagne d'une figure ronde, également forte & agréable, & il l'embellit & la fortifia encore. Ce château étoit environné de tours ; & on y montoit par deux cens degrés de pierre. Il y avoit au dedans des appartemens superbes, parce qu'Hérode ne plaignit point la dépense pour y joindre la beauté à la force. On voyoit au pied divers bâtimens très-agréables, particulièrement par la quantité des belles eaux qu'on y conduisit de fort loin avec des aquéducs. Toute la campagne d'alentour étoit si pleine de maisons, qu'elles auroient pu composer une bonne ville, dont ce magnifique château bâti sur la montagne, auroit été comme la citadelle qui auroit commandé tout le reste. Hérode voulut que ce château fût le lieu de sa sépulture. Remarquons encore qu'Hérodion étoit compté entre les onze Toparchies de la Judée.

HÉRODION, *Herodion*; Ἡρώδιον, (*b*) autre château de Palestine. Josephe dit qu'Hérode le bâtit sur une montagne vers l'Arabie. Ainsi, il paroît, dit Reland, qu'il étoit au-delà du Jourdain ou de la mer Morte ; car, Josephe dit de même, que Machéronte étoit situé vers les montagnes d'Arabie. Il étoit

(*a*) Joseph. de Antiq. Judaïc. p. 497, 537, 538, 549. de Bell. Judaïc. p. 774, 980. Suid. Tom. I. pag. 1201. Plin. Tom. I. pag. 261.

(*b*) Joseph. de Bell. Judaïc. pag. 748.

différent d'Hérodion qui n'étoit qu'à soixante stades de Jérusalem ; car, d'un château situé ainsi, on ne sçauroit dire qu'il est vers l'Arabie. On peut faire cette question, dit Reland : Dans lequel de ces deux Hérodions le corps d'Hérode fut-il enterré ? Josephe raconte qu'on le porta de Jéricho à Hérodion l'espace de deux cens stades. Je crois, répond Reland, que ce fut à celui qui étoit à soixante stades de Jérusalem ; car, si on joint ces soixante stades à cent cinquante, ce qui étoit la distance de Jéricho à Jérusalem, cela fait deux cens dix stades qui peuvent avoir été réduits à deux cens, pour faire un nombre rond. Outre cela, l'autre Hérodion étant un lieu exposé aux courses des ennemis, & si éloigné de la capitale, il n'est pas croyable qu'Hérode ait voulu y être enterré ; au contraire, l'Hérodion voisin de Jérusalem, avoit été non seulement fortifié par ce Roi, mais même orné ; au lieu qu'on ne dit point qu'il eût embelli l'autre ; il s'étoit contenté de le fortifier.

HÉRODION, *Herodion*, Ἡρῳδίων, (a) cousin de Saint Paul. Les nouveaux Grecs racontent bien des choses de Saint Hérodion. Ils le mettent au rang des soixante-douze Disciples & des Apôtres ; & ils disent qu'il ne laissoit pas par un esprit d'humilité, de se rendre serviteur de tous les Apôtres. Il fut ordonné prêtre, puis évêque de Patres, apparemment en Achaïe. C'est peut-être le même que Saint Rhodion, dont ils disent qu'il eut la tête tranchée à Rome, le même jour que Saint Pierre & Saint Paul.

HÉRODIZÈS, *Herodizes*, Ἡροδίζης, (b) dont Lucien fait mention dans un de ses Dialogues.

HÉRODORE, *Herodorus*, (c) natif de Cius, s'étoit retiré à Chalcis, où, quoique simple négociant, il avoit un crédit infini, à cause de ses grandes richesses. Cet homme, étant entré dans un complot formé par Thoas contre la faction des Romains, l'an 192 avant Jesus-Christ, s'avança d'abord du côté de Thronium. Thoas avoit non loin delà, dans le golfe Maliaque, deux mille hommes d'infanterie & deux cens cavaliers, avec environ trente barques légeres, avec lesquelles il ordonna à Hérodore de passer dans l'isle d'Atalante, afin que, quand il se feroit apperçu que les troupes de terre s'approchoient de l'Aulide & de l'Euripe, il les conduisît aussi-tôt vers Chalcis. Mais, Hérodore ayant inutilement attendu pendant plusieurs jours, le signal qu'on devoit lui donner pour le faire sortir d'Atalante, dépêcha un esquif pour aller demander

(a) Ad Rom. Epist. c. 16. v. 11.
(b) Lucian. Tom. I. pag. 690.
(c) Tit. Liv. L. XXXV. c. 37, 38.

à Thoas la cause de son retardement ; & ayant sçu que ses complices avoient renoncé à leur entreprise, il reprit le chemin de Thronium, d'où il étoit parti.

HÉRODORE, *Herodorus*, (*a*) le plus considérable des amis du jeune Démétrius, ayant été soupçonné d'avoir part aux prétendus complots de ce Prince, fut arrêté & mis en prison. On lui donna peu de tems après la question ; mais, cet infortuné, après avoir long-tems souffert les tourmens les plus cruels, mourut sans rien déclarer qui chargeât Démétrius, l'an de Rome 571, & 181 avant Jesus-Christ.

HÉRODORE, *Herodorus*, (*b*) natif de Mégare, trompette qui servit utilement Démétrius au siege d'Argos. Cet homme voyant que les soldats de ce Prince s'épuisoient en vains efforts, pour conduire, vers le rempart, une grande machine de guerre, employée à prendre les villes, & qu'ils ne pouvoient presque ébranler, à cause de sa pesanteur énorme, se mit à sonner de deux trompettes à la fois, & encouragea tellement par-là ces soldats, qu'ils poussérent enfin la machine jusqu'au pied du mur. C'étoit un exploit digne des poulmons d'un homme, qui, chaque jour, mangeoit, dit-on, six fois autant de pain qu'un autre, vingt livres de viande, & buvoit deux conges ou dix pintes de vin.

HÉRODOTE, *Herodotus*, Ἡρόδοτος, (*c*) appellé par Cicéron le pere de l'Histoire & le prince des Historiens, est entre ces derniers ce qu'Homère est entre les Poëtes, & ce que Démosthène est entre les Orateurs. Il étoit d'Halicarnasse, dans la Carie, fils de Lyxus & de Dryo, & naquit la première année de la 74.[e] Olympiade, l'an 484 avant Jesus-Christ. L'année de sa naissance concourt avec l'année même que mourut Artémise, reine de Carie, & avec la quatrième avant la descente de Xerxès dans la Grece.

Hérodote, qui cherchoit la liberté nécessaire aux gens de lettres, voyant sa patrie opprimée sous la tyrannie de Lygdamis, petit-fils d'Artémise, la

(*a*) Tit. Liv. L. XL. c. 23.

(*b*) Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. T. V. pag. 142, 145.

(*c*) Suid. Tom. I. pag. 1200, 1201. Lucian. Tom. I. pag. 620. *& seq.* Tom. II. pag. 463. 624. Cicer. de Orator. L. II. c. 30. de Legib. L. I. c. 5. Quintil. L. IX. c. 4. L. X. c. 1. Pauf. pag. 8, 80, 141. *& seq.* Athen. pag. 45, 114, 143. *& seq.* Roll. Hist. Anc. Tom. III. pag. 140. Tom. VI. pag. 222. *& suiv.* Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. I. pag. 40. *& suiv.* Tom. II. p. 45. *& suiv.* Tom. III. pag. 138. *& suiv.* Tom. IV. pag. 589. *& suiv.* Tom. V. pag. 234 *& suiv.* Tom. VI. pag. 401. *& suiv.* Tom. VII. pag. 154. *& suiv.* Tom. VIII. pag. 341. *& suiv.* Tom. IX. pag 115. *& suiv.* Tom. XII. pag. 81. *& suiv.* Tom. XIII. pag. 129. *& suiv.* Tom. XIV. pag. 247. *& suiv.* Tom. XVI. pag. 55. *& suiv.* Tom. XVIII. pag. 115. *& suiv.* Tom. XIX. pag. 115. *& suiv.* Tom. XXI. pag. 120. *& suiv.*

quitta pout se retirer dans l'isle de Samos, où il apprit à fond le dialecte ionique. Delà il voyagea en Égypte, en Italie, & dans toute la Grece, & acquit dans ses voyages la connoissance de l'origine & de l'histoire des nations.

C'est depuis ce tems-là qu'il composa dans le dialecte ionique son Histoire renfermée en neuf livres. Il la commence à Cyrus, selon lui, premier roi des Perses, & la conduit jusqu'à la bataille de Mycale, qui se donna la huitième année de Xerxès; ce qui comprend l'espace de six vingts ans, sous quatre rois de Perse, Cyrus Cambyse, Darius, Xerxès; depuis l'année du monde 3405 jusqu'à 3524. Outre l'histoire des Grecs & des Perses, qui est son principal objet, il en traite plusieurs autres par digression, comme celle des Égyptiens, qui occupe le second livre. Il cite dans l'ouvrage que nous avons ses histoires des Assyriens & des Arabes, qu'il avoit écrites; mais il ne nous en reste rien, & l'on doute même s'il les avoit achevées, parce qu'aucun Auteur n'en fait mention. On ne croit pas que la vie d'Homère, attribuée à Hérodote, soit de lui.

Hérodote, pour se faire connoître en même tems à toute la Grece, choisit le moment qu'elle étoit assemblée aux jeux Olympiques, & il y fit la lecture de son Histoire, qui fut reçue avec des applaudissemens extraordinaires. On croyoit entendre parler les Muses, tant le style dans lequel elle est écrite, parut doux & coulant; & c'est ce qui fit qu'on donna pour lors aux neuf livres qui la composent les noms des neuf Muses. On ajoûte qu'on crioit par-tout quand il passoit: *Voilà celui qui a si dignement écrit nos Histoires, & célébré les glorieux avantages que nous avons remportés sur les Barbares.*

Toutes les bouches de ceux qui avoient assisté à ces jeux, furent comme autant de trompettes, qui firent ensuite retentir toute la Grece du nom & de la gloire de ce célebre Historien.

Il paroît qu'Hérode accorda une lecture particulière de son Ouvrage à la ville d'Athènes, qui méritoit bien cette distinction; ce fut à la célebre fête des Panathénées. Il est facile de juger combien une Histoire composée avec tant d'art & d'éloquence dut plaire à des oreilles aussi fines & aussi délicates que celles des Athéniens, & à des esprits aussi curieux & d'un aussi bon goût.

On peut croire que ce fut dans cette assemblée, plutôt qu'à celle des jeux Olympiques, que Thucydide, encore tout jeune, & âgé peut-être de quinze ans, fut tellement frappé de la beauté de cette Histoire, qu'il entra dans une espèce de transport & d'enthousiasme, & versa des larmes de joie avec abondance. Hérodote

s'en apperçut, & en fit ses complimens au pere du jeune homme, nommé Olore, & l'exhorta fortement à prendre un soin particulier de ce fils, qui montroit déjà un goût si marqué pour les belles lettres, & qui pourroit un jour faire honneur à la Grece.

Thucydide pouvoit avoir quinze ans, lorsqu'il assista à la lecture qu'Hérodote fit de son histoire à Athènes. Suidas dit qu'il étoit encore enfant, ou plutôt encore jeune, ἔτι παῖς. Or, comme il n'étoit né que treize ans après Hérodote, Hérodote lui-même n'en avoit donc alors que vingt-huit, ce qui ajoûte beaucoup au mérite de cet Auteur, d'avoir à cet âge composé un Ouvrage si estimable.

Hérodote, comblé de gloire, songea à retourner dans sa patrie; c'est où le cœur nous rappelle toujours. Quand il y fut arrivé, il exhorta ses compatriotes à chasser le tyran qui les opprimoit, & à se remettre en possession de la liberté, plus chere aux Grecs que la vie même. Ses exhortations eurent tout le succès qu'il en pouvoit attendre, mais ne furent payées à son égard que d'ingratitude, par l'envie qu'une si glorieuse & si heureuse entreprise lui attira. Obligé de quitter une patrie ingrate, il crut devoir profiter d'une conjoncture favorable qui se présenta fort à propos. C'étoit une colonie que les Athéniens envoyoient à Thurium dans la partie de l'Italie appellée la grande Grece, pour repeupler & rétablir cette ville. Il se joignit à la colonie, alla s'établir avec elle à Thurium, & il y finit ses jours.

Quoiqu'il y ait plusieurs Historiens qui ont précédé Hérodote, il est néanmoins le plus ancien dont les Ouvrages soient venus jusqu'à nous, puisqu'on ne connoît plus aujourd'hui que de nom les histoires de Simmias de Rhodes, d'Eumele de Corinthe, de Cadmus de Milet, d'Hécatée de la même ville, de Charon de Lampsaque, de Xanthus Lydien, d'Hellanicus de Mitylene & de quelques autres.

Les meilleurs Auteurs ont été de tout tems exposés à la critique la plus injuste. Homère a eu ses Zoïles; Hérodote, imitateur d'Homère, n'a pas été mieux traité par la plûpart des Auteurs qui l'ont suivi. Les Critiques de Zoïle ne sont pas venues jusqu'à nous; elles étoient apparemment si injustes & de si mauvais sens, qu'on ne les a pas jugé dignes d'être transmises à la postérité; mais, les jugemens désavantageux que plusieurs Auteurs ont portés sur Hérodote, subsistent encore aujourd'hui; plusieurs d'entr'eux en ont parlé comme d'un conteur agréable, mais fabuleux, à qui les mensonges & les fictions ne coûtent rien, lorsqu'il les croit propres à l'amusement de ses lecteurs; ils lui ont reproché d'avoir sacrifié la vérité au dé-

fir de plaire par l'agrément du ftyle & le merveilleux de la narration. Plutarque, plus outré que tous les autres Critiques, ne s'eft pas contenté d'accufer Hérodote d'avoir rempli fon Hiftoire de fables & de menfonges; il lui a reproché d'avoir altéré tous les faits par pure malignité, & d'avoir pris à tâche de flétrir, par des impoftures & des calómnies, la gloire de la Grece en général, & celle de chaque peuple en particulier.

S'il étoit vrai qu'Hérodote, en écrivant l'Hiftoire, eût été animé de cet efprit de malignité que Plutarque lui reproche, s'il étoit coupable de toutes les fautes qu'il lui impute, bien loin de mériter les éloges qu'on lui a donnés dans tous les tems, il feroit digne au contraire du plus parfait mépris. Tout ce qu'il raconte deviendroit fufpect, on ne pourroit plus compter fur le rapport d'un Hiftorien qu'on auroit convaincu d'être de mauvaife foi; c'eft néanmoins de cet Hiftorien que nous tenons prefque toutes les connoiffances que nous avons de l'Antiquité; fes Ouvrages font le fondement ordinaire & le principal objet des recherches & de l'érudition des Sçavans.

Il y a lieu de s'étonner qu'un Écrivain plein de goût & de bon fens, tel que Plutarque, ait publié un traité rempli d'invectives & de critiques ameres, contre un Auteur qu'il auroit dû naturellement eftimer; les bonnes qualités qui lui font communes avec Hérodote, auroient dû, ce femble, l'engager à n'en parler qu'avec éloge. Quelles raifons a-t-il donc eues pour fe déchaîner contre lui avec tant de paffion? Il nous les apprend lui-même dès le commencement de fon livre; il dit qu'il n'a pu voir fans indignation les traits de malignité qu'Hérodote lance fur les Grecs en général, & fur les Béotiens & les Corinthiens en particulier; le zele pour la gloire des Béotiens, & l'amour de la vérité l'ont, dit-il, également engagé à prendre leur défenfe. Plutarque étoit Béotien, & en cette qualité il fe crut obligé de venger fes ancêtres, qu'Hérodote n'avoit point épargnés dans le récit de l'invafion de la Grece par les Perfes. En effet, cet Hiftorien raconte que les Béotiens, non contens d'avoir trahi la caufe commune de la Grece, & de s'être foumis à Xerxès, combattirent à la bataille de Platées contre les autres Grecs, avec la même ardeur que les Perfes naturels. Ce fait étoit fi connu que Plutarque n'a ofé s'engager dans une apologie directe de la conduite des Béotiens; mais, voulant, à quelque prix que ce fût, fatisfaire fon reffentiment contre Hérodote, et rendre fufpect le récit de la défection des Thébains & des Béotiens, il a entrepris une critique générale de l'hiftoire d'Hérodote, où il

s'efforce de montrer que cet Historien n'est pas digne de foi, qu'il a altéré par pure malignité la vérité de l'Histoire ; que sa méchanceté paroît, non seulement dans les horreurs qu'il a mises sur le compte des Béotiens, mais aussi dans la manière indigne dont il a traité les autres peuples de la Grece.

Avant que d'entrer en matière, Plutarque prévient le lecteur, & il l'avertit » que le » venin de la malignité est caché dans les écrits d'Hérodote, sous le masque de la candeur & de la sincérité. Sa » diction simple & facile trompe, dit-il, la plûpart des » lecteurs ; on est porté à juger » du caractère d'Hérodote par » son style ; comme le style de » cet Écrivain est doux & » coulant, & qu'il a un certain air d'ingénuité & de » franchise, on croit aisément » que ses intentions sont droites, » & éloignées de toute malice ; » mais, c'est, dit-il, l'excès » de la méchanceté, de paroître extérieurement doux & » simple, & d'être dans le » fond le plus méchant des » hommes. «

Denys d'Halicarnasse, plus juste critique que Plutarque, & meilleur juge du mérite des anciens Écrivains, porte un jugement bien différent sur l'histoire & le caractère d'Hérodote. Dans la comparaison qu'il a faite d'Hérodote & de Thucydide, il regarde l'histoire du premier comme le monument le plus glorieux pour la nation Grecque ; il admire surtout le plan de ce bel ouvrage, & la prudence de l'Historien dans le choix de son sujet. Hérodote, dit-il, ne pouvoit pas choisir un sujet plus agréable pour ses lecteurs, ni plus glorieux pour sa patrie ; il débute par l'exposition des injustices & des hostilités que les Barbares commirent contre les Grecs, & il finit par le récit des châtimens qu'ils en reçurent. Il prend le commencement de son Histoire dans un tems où les peuples de la Grece, renfermés chacun dans les bornes de leur païs, & vivant dans l'obscurité, ne songeoient point encore à signaler leur nom par aucune action éclatante dans la guerre ; à mesure qu'il avance dans sa narration, il fait connoître les progrès de leur puissance, & il termine son Histoire au moment où la Grece, victorieuse par mer & par terre du plus puissant Prince de l'univers, est arrivée au comble de la gloire. Thucydide au contraire, poursuit Denys d'Halicarnasse, n'annonce dès le commencement de son Histoire, que des malheurs & des calamités ; il dit qu'il va décrire une guerre qui a été la cause de la ruine de plusieurs villes Grecques, & qui a fait périr une infinité d'hommes. Il commence sa narration au tems où la Grece étoit montée au plus haut degré de prospérité ; & en finissant, il laisse sa patrie

dans un état d'épuisement qui annonce sa prochaine ruine.

Continuant la comparaison de ces deux Historiens, le même Critique examine, dans la manière dont ils traitent leurs sujets, quelle est leur disposition à l'égard des évenemens qu'ils racontent. Denys d'Halicarnasse rend en cet endroit le témoignage le plus flatteur à l'équité & à la candeur d'Hérodote; bien loin de trouver en lui la secrete envie de médire, & le caractère de méchanceté que Plutarque lui impute, il le propose au contraire comme un modele de douceur & de bienveillance. Hérodote, dit-il, partage avec sa nation la joie qui naît des heureux succès; & il s'afflige avec elle des pertes & des malheurs qui lui arrivent; bien supérieur en cette partie à Thucydide, dont le style amer & chagrin porte partout des marques du ressentiment qu'il conservoit contre sa patrie, à cause de l'exil auquel elle l'avoit condamné.

On ne finiroit point, si, pour appuyer le témoignage de Denys d'Halicarnasse, on vouloit recueillir dans l'histoire d'Hérodote, tous les traits particuliers qui prouvent son affection pour la patrie, & son zele pour les intérêts de la Grece.

On ne sçauroit d'ailleurs s'imaginer qu'un Écrivain qui a passé toute sa vie à faire des voyages & des recherches pour la composition d'un Ouvrage aussi considérable que l'est l'histoire d'Hérodote, & qui dans ses travaux n'a été vraisemblablement soutenu que par l'espérance de s'acquérir une grande réputation, ait voulu en perdre le fruit pour goûter la froide satisfaction de médire de ceux mêmes dont il vouloit gagner l'estime & mériter l'approbation. En écrivant, Hérodote a eu sans doute plus en vue de plaire à ses contemporains qu'à la postérité; & comment auroit-il pu espérer d'y réussir, s'il avoit pris à tâche de déchirer la réputation de tous les peuples de la Grece? La lecture publique qu'il a faite de son ouvrage, dans l'Opisthodôme des jeux Olympiques, en présence de tous les Sçavans de la Grece, nous répond de la sincérité de ses vues, & de la droiture de ses intentions; & les applaudissemens qu'il reçut, sont un témoignage évident de la satisfaction des peuples, & montrent assez que les personnages les plus éclairés, n'ont point remarqué dans ses écrits ce caractere de méchanceté que notre Censeur y trouve.

Ceux qui ont lu cet Auteur avec attention, ont dû remarquer le soin avec lequel il se ménage des transitions, & l'art qu'il emploie à lier les divers évenemens qu'il raconte. L'histoire d'Hérodote est à la vérité remplie de digressions; mais, il n'y en a aucune qui ne soit préparée par quelque circonstance

dans le récit qui la précede. Il est vrai encore que ces sortes de circonstances ne sont pas toujours essentielles au sujet ; il paroît même que l'Historien en a souvent inséré sans autre dessein que de donner lieu à une digression. Mais, de quelque manière que ces digressions soient amenées, elles nous intéressent chacune en particulier par la nature & la diversité des objets qu'elles contiennent ; & réunies avec le fond de l'histoire, elles forment un tout d'autant plus agréable qu'il est plus varié. Bien loin qu'on soit fâché de perdre de vue pour quelques momens le principal objet de l'histoire, on y revient au contraire avec plus de plaisir. La variété des objets, que les digressions présentent, délasse l'esprit du lecteur, elle soutient son attention, elle donne même un air de nouveauté aux évenemens dont elle a interrompu le récit, & dont on va reprendre la suite.

Les digressions d'Hérodote ne déplaisent ordinairement qu'à ceux qui, destitués de goût, & insensibles aux beautés de l'art, ne cherchent dans une histoire que les faits & les dates. Le dégoût que ces lecteurs témoignent pour Hérodote, n'a rien qui surprenne. Comme on ne peut leur plaire qu'en leur présentant des annales seches & fastidieuses, il est clair que ce n'est pas pour eux qu'Hérodote a écrit. Il est une autre espèce de lecteurs qui, nés avec du goût, mais impatiens de voir la suite & la fin des grands évenemens qu'une histoire annonce, ne veulent point en être distraits. Ils ne supportent qu'avec peine les digressions qui leur font perdre de vue l'unique objet de leur curiosité. Rebutés des longs détours par où Hérodote les promene, ils regardent son histoire comme un labyrinthe où ils se perdent. Ils quittent le livre avant que d'avoir achevé de le lire, & ils portent sur tout l'ouvrage un jugement d'autant plus injuste, qu'ils n'en ont pas saisi le plan dans sa totalité. Mais, les digressions d'Hérodote, bien loin de mériter la censure de ces derniers, doivent au contraire leur donner la plus haute idée des talens de cet Historien.

Il y a plusieurs sortes de digressions dans Hérodote ; les unes ont pour objet les Antiquités des nations, les mœurs, les coûtumes & la religion des peuples, la constitution des États & la description géographique des païs. Les digressions de cette espèce, quoique la plûpart extrêmement longues, n'ont rien cependant qui puisse blesser la délicatesse du lecteur. La critique est d'autant moins autorisée à les censurer, qu'elles font une partie essentielle du plan d'Hérodote, & que cet Auteur a eu soin de les annoncer & de les comprendre dans sa proposition. Il les a désignées lorsqu'il a dit qu'il raconteroit non seulement les grandes ac-

tions des Grecs & des Barbares, mais encore tout ce qui s'est passé de considérable parmi les hommes. Il s'explique encore plus clairement sur le dessein qu'il a de remonter jusqu'aux antiquités des nations, quand il dit qu'en faisant le récit des guerres qui se sont élevées entre les Grecs & les Perses, il parlera des grandes & des petites villes, des anciennes & des nouvelles cités, parce que la plûpart de celles qui étoient très-grandes autrefois, ont beaucoup perdu avec le tems de leur ancienne splendeur & sont devenues peu considérables.

Il y a dans Hérodote d'autres digressions moins étendues qui coupent en une infinité d'endroits, la narration des démêlés des Grecs & des Barbares. Elles tendent la plûpart à répandre du jour sur les faits que l'Historien raconte, à développer les causes de certains évenemens; à faire connoître les nouveaux personnages qui paroissent sur la scene, & à montrer les prédictions des devins & l'accomplissement des oracles, objets toujours intéressans pour une nation religieuse, telle que la Grecque qui croyoit que tout étoit réglé par les ordres d'une providence supérieure, & qui avoit coûtume de consulter les Dieux sur le succès de toutes ses entreprises, & quelquefois même sur les évenemens les moins considérables.

Ces sortes de digressions n'ont pas besoin d'être justifiées; elles sont amenées si naturellement, que la critique la plus sévere est forcée de les approuver. Telle est la digression du premier livre où Herodote représente l'état actuel des deux plus puissans peuples de la Grece, c'est-à-dire, des Athéniens & des Lacédémoniens, lorsque Crésus rechercha leur alliance pour fortifier son armée & attaquer Cyrus avec plus de succès. Il étoit non seulement agréable au lecteur Grec de détourner un moment les yeux de dessus la Lydie pour voir le tableau de son propre païs; mais il étoit encore nécessaire que tous les lecteurs en général fussent instruits de la situation où étoient alors les affaires de la Grece, & de l'espèce de secours que Crésus pouvoit en attendre pour l'expédition qu'il méditoit.

Telles sont encore les courtes digressions du second livre, où parlant des dieux & des cérémonies religieuses de l'Égypte, l'Historien en prend occasion de rechercher l'origine du culte des Dieux, des oracles & des mysteres établis dans la Grece. Rien n'étoit par lui-même plus intéressant pour les Grecs, que cette espèce de recherches; & dans l'endroit où elles sont placées, elles produisent un effet d'autant plus agréable, qu'elles réveillent, par la variété des objets, l'attention du lecteur qui commençoit à se lasser du long récit des Antiquités & des usages des Égyptiens.

Enfin, il y a dans Hérodote une troisième espèce de digressions qu'on est d'autant plus porté à blâmer, que le rapport qu'elles ont au plan général de l'Histoire est moins sensible. Ces digressions contiennent des fait détournés, qui paroissent d'abord étrangers au fil de la narration. Elles offrent quelquefois des récits de malheurs ou de méchantes actions que l'Auteur auroit pu, ce semble, passer sous silence. Bien plus, on diroit qu'il fait une espèce de violence à son texte pour les y introduire; elles ne tiennent assez souvent qu'à une circonstance insérée à dessein dans le récit qui les précede, ou à une tradition peu vraisemblable que l'Historien paroît n'avoir rapportée que pour donner lieu à ces digressions.

C'est contre cet abus apparent que Plutarque s'est élevé avec le plus de véhémence. C'est ce qu'il appelle courir à droite & à gauche pour ramasser tout ce qu'il y a de honteux & de misérable dans l'humanité; c'est ce qu'il traite de plaisir barbare que goûte un Auteur dans le spectacle affreux des infortunes & des calamités des hommes. C'est sur quoi tombe presque tout le poids de ses accusations; mais, il n'est pas étonnant que Plutarque ait si mal interprété les intentions d'Hérodote, & qu'il n'ait pas saisi les vrais motifs de cette espèce de digressions; le désir de venger ses ancêtres ne lui a permis de voir dans notre Historien que des noirceurs & des traits de méchanceté.

Pour répondre à Plutarque, on peut se servir d'un principe de critique qu'il a établi lui-même; sçavoir, qu'on ne doit jamais attribuer de mauvais motifs à un Écrivain que quand on se trouve dans l'impossibilité de lui en supposer de louables. Or, bien loin qu'il soit impossible de donner une interprétation favorable à ces sortes de digressions, on a de la peine au contraire à concevoir comment Plutarque a pu les blâmer & les regarder comme des preuves d'un méchant caractère. Qu'y a-t-il, en effet, de plus convenable à l'histoire que les peintures des vices & des passions des hommes, & que les récits de leurs injustices, de leurs cruautés & de leurs perfidies? Quel objet plus intéressant & plus instructif, l'Historien peut-il présenter à ses lecteurs, que les accidens imprévus qui troublent tout-à-coup le bonheur de la vie, & qui terminent quelquefois par une catastrophe subite, un long cours de prospérités? Quoi de plus digne de notre attention que ces coups terribles de la fortune, qui renversent les trônes les mieux affermis en apparence, & qui précipitent les Rois & les Grands de la terre, du plus haut point de puissance & de gloire, dans l'esclavage, dans le tombeau ou dans des abymes de malheurs? N'est-ce pas dans

ces tableaux bien mieux que dans le récit des évenemens ordinaires, que nous apprenons à connoître l'incertitude de notre sort, la vanité des biens que nous recherchons, & les conditions auxquelles nous sommes obligés de vivre? Est-il rien de plus important pour nous que cette espèce de connoissance, & l'Historien qui se permet des digressions pour nous la procurer, peut-il être censé avoir eu d'autre dessein que celui de nous instruire? Il faudroit être aussi prévenu & aussi passionné que l'étoit Plutarque, pour imaginer qu'Hérodote ait cherché à médire & à insulter au genre humain par ces sortes de digressions.

Voici le vrai point de vue où il faut être, pour se former une juste idée de l'ouvrage d'Hérodote, & pour en sentir tout le mérite. Cet Auteur ne s'est pas seulement proposé de travailler à la gloire de sa patrie en publiant comme Historien les grandes victoires qu'elle a remportées sur les Perses, ni de satisfaire notre curiosité en nous apprenant ce qui s'est passé de plus remarquable parmi les hommes; mais, il a eu encore dessein en qualité de Philosophe, d'instruire tous les hommes de ce qui leur étoit le plus important de sçavoir pour la conduite de la vie. Il n'ignoroit pas que l'histoire est par elle-même une source de toutes sortes de réflexions, morales & politiques; mais, il n'a pas cru devoir se borner à des instructions, si vagues & si arbitraires.

Il a voulu de plus établir d'une manière plus particulière, certaines maximes qui étoient le fruit de ses propres réflexions, & dont il avoit eu occasion de se convaincre en recueillant les monumens de son histoire.

Il nous expose, dès le commencement du premier livre, le précis de sa doctrine, afin que nous puissions en voir les preuves dans les divers évenemens qu'il va raconter; & pour donner plus de poids à ses maximes, il les met dans la bouche d'un des sept sages de la Grece. C'est dans l'entretien de Solon avec Crésus qu'Hérodote établit les maximes dont nous parlons; & c'est là aussi qu'il faut chercher la raison de ces digressions qui ont été l'objet de tant de critiques.

L'Historien nous y apprend, entre autres choses, qu'on ne doit pas se laisser éblouir par l'éclat de la puissance & des richesses; qu'un homme qui jouit d'une fortune médiocre est souvent plus heureux que celui qui est assis sur le trône; qu'on ne peut se soustraire aux ordres du Destin; qu'ici bas tout est soumis aux caprices d'une divinité envieuse, qui se plaît à confondre l'orgueil & la vanité des hommes, & à troubler leur félicité; que par conséquent on ne peut dire qu'un homme a été véritablement heu-

reux que lorsqu'il a terminé heureusement sa vie.

Tel est le précis de la philosophie morale d'Hérodote, & telles sont les maximes de sagesse qu'il a eu le plus à cœur de nous inculquer. Il a regardé la persuasion de ces maximes comme le fruit le plus précieux qu'on puisse retirer de l'histoire ; aussi n'a-t-il laissé échapper aucune occasion de les prouver par les exemples les plus éclatans.

Il est à remarquer que lorsque cet historien rapporte une tradition peu vraisemblable, & qu'il en prend occasion de raconter des évenemens qui rentrent dans ses vues, il a coûtume de citer ses garants ; il ne prend rien sur son compte, & il n'affirme que les choses dont il a une connoissance certaine. Il a prévenu ses lecteurs en plus d'un endroit de son histoire, sur l'obligation que le devoir d'Historien lui impose de rapporter tout ce qu'il a entendu dire ; d'ailleurs, jamais Historien ne marqua plus de zele pour découvrir la vérité ; témoins les voyages qu'il fit dans l'Afrique, l'Égypte, la Babylonie, la Perse, l'Asie mineure & la Scythie même, dont il ne donne la description que sur le témoignage de ses propres yeux.

HÉRODOTE, *Herodotus* ; Ἡρόδοτος, auteur Grec, qui écrivit *de pubertate Epicuri*, selon Diogène Laërce, & qui est peut-être le même que celui qui est cité par Étienne de Byzance. Il est différent de celui qui suit.

HÉRODOTE, *Herodotus*, Ἡρόδοτος, pere de Bryson le Rhéteur, est cité par Aristote.

HÉRODOTE, *Herodotus*, Ἡρόδοτος, (*a*) fameux athlete de Thebes, étoit fils d'Asopodore. Ses victoires ont été célébrées dans une ode de Pindare. Il y a entre autres, une strophe qui contient le dénombrement des jeux différens, dont Hérodote avoit remporté le prix. Il avoit vaincu, à l'Isthme, dans les jeux consacrés à Neptune ; à Thebes, dans les jeux consacrés à Hercule & à Iolaüs ; à Orchomene, dans les jeux consacrés à Minyas ; à Eleusis, dans les fêtes de Cérès ; en Eubée, dans les jeux consacrés à Jupiter Roi ; à Phylace, ville de Thessalie, dans les jeux consacrés à Protésilaus. Le Poëte dit un mot de chacun de ces jeux ; & par-là il rassemble sous un seul point de vue, toutes les victoires de son Héros, au pere duquel il consacre seulement une strophe.

Il le représente dans les divers états de sa vie, toujours supérieur par son courage aux vicissitudes de la fortune ; il emploie tout le reste de l'ode à louer le fils. Les qualités qu'il vante principalement en lui,

(*a*) Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. VI. pag. 331. *& suiv.*

sont un amour sans bornes pour la vertu, un heureux penchant à la noble dépense, & une constante application au travail. Il prétend que c'est aux hommes de ce caractère qu'on doit prodiguer ces acclamations si glorieuses aux particuliers qui les reçoivent, mais si utiles aux États mêmes, par l'émulation qu'elles allument dans le cœur de tous les citoyens. Il fait voir que ce n'est pas seulement dans l'occasion présente, qu'Hérodote a mérité de pareils applaudissemens; il cite, comme on vient de le dire, tous les endroits de la Grece qui avoient été les témoins des autres triomphes de ce grand homme, & souhaite qu'un héros déjà couronné en tant de lieux, puisse l'être aussi quelque jour à Delphes & à Pise; ce qu'on regardoit alors comme le comble de la gloire.

HÉRODOTE, *Herodotus*, Ἡρόδοτος, (*a*) autre fameux athlete, natif de Clazomene, fut le premier de ses compatriotes qui remporta le prix du stade sur la jeunesse, & qui fut couronné à Olympie. Cette victoire lui mérita l'honneur d'une statue, qu'on voyoit à Olympie même; & ce furent les Clazoméniens qui en firent les frais.

HÉRODOTE, *Herodotus*, Ἡρόδοτος, (*b*) Lycien, Auteur de quelques Ouvrages, cités par Athénée.

HÉRODOTE, *Horodotus*, Ἡρόδοτος, (*c*) est un de ceux qui furent maltraités par Verrès.

HÉRODOTE, *Herodotus*, Ἡρόδοτος, (*d*) titre d'un dialogue de Lucien. Ce dialogue est intitulé *Hérodote* ou *Aëtion*. C'est une pièce où Lucien se sert des exemples d'Hérodote & d'Aëtion, pour justifier sa conduite.

HÉRODOTUS, *Herodotus*, Ἡρόδοτος, (*e*) certain personnage, au sujet duquel les Bithyniens racontoient quelque fable, selon Plutarque. Mais, cette fable nous est entièrement inconnue; & l'on ne croit pas qu'il s'en trouve aucun vestige dans tout ce qui nous reste de l'antiquité. On ne sçait pas même si cet homme étoit appellé Hérodotus ou Rhodotus.

HÉROI-COMIQUE, qui tient de l'Héroïque & du Comique tout ensemble. Le Dulot vaincu de Sarrasin, & le Lutrin de Despréaux, sont des poëmes Héroï-Comiques.

HÉROIDE, *Herois*, nom de l'une des trois fêtes que l'on célébroit à Delphes tous les neuf ans. Les deux autres se nommoient Septerium & Charila. Les cérémonies de l'Héroïde étoient des symboles qui représentoient différentes actions fabuleuses; mais, il n'y avoit que les Thyades qui eussent

(*a*) Pauf. p. 375.
(*b*) Athen. p. 75, 78, 410, 473.
(*c*) Cicer. in Verr. L. IV. c. 89, 90.
(*d*) Lucian. T. I. p. 610.
(*e*) Plut. T. I. p. 62.

l'intelligence de ces symboles. Ce que l'on y voyoit de plus clair & de mieux marqué, c'est que l'on y représentoit l'enlevement de Semelé au ciel.

HÉROIQUE [Monument]. *Voyez* Héros.

HÉROISME, *Heroismus*, (*a*) se prenoit, parmi les Anciens pour une espèce de déïfication. Nous en avons un exemple dans Thucydide. Brasidas fameux capitaine Lacédémonien ayant été tué près d'Amphipolis, les soldats & les autres se tenant sous les armes l'ensevelirent devant l'endroit de la ville où fut depuis le marché. Les Amphipolitains non contens de cela firent une enceinte autour de son tombeau, lui rendirent les honneurs qu'on rend aux héros, établirent des jeux & des sacrifices annuels, & le regarderent depuis comme le fondateur de leur colonie.

HÉROMENE, *Heromenes*, frere d'Artabée. *Voyez* Artabée.

HÉRON, *Heron*, (*b*) Ἥρων, orateur Athénien, fils de Cotys. On lui attribue un assez grand nombre d'Ouvrages, dont Suidas a fait mention. Il fit un recueil des causes qui s'étoient plaidées à Athènes, des commentaires sur Dinarque, Hérodote, Xénophon & Thucydide, trois livres de mots choisis, un abrégé des histoires d'Héraclide, un traité des anciens orateurs & des discours qui les avoient rendus vainqueurs les uns des autres.

Il y a eu deux célebres Mathématiciens de ce nom; l'un d'Alexandrie, dit l'Ancien; & l'autre qui vivoit sous l'empire d'Héraclius, & qui a été surnommé le jeune. On a souvent donné leurs ouvrages au public. Héron l'ancien vivoit sous la 165[e] Olympiade. Quant à ses Ouvrages, Frédéric Commandin traduisit en Latin, sur la fin du seizième siecle, son livre intitulé, *Spiralium liber*, en 1575, *in*-4°. Et François Barocius a traduit en 1572, ce qu'il avoit écrit de l'art & des machines militaires. Le premier de ces deux ouvrages a été traduit du Grec en Italien, par Alessandro Giorgi, en 1592, *in*-4.° à Raguse.

HÉRON, *Heron*, (*d*) Ἥρων, nom que Lucien donne au pilote du navire, qui fait le sujet d'un de ses dialogues. Il le représente comme un vieillard chauve, qui conduit son vaisseau avec une perche avec laquelle il remue le gouvernail, qui est d'une grandeur excessive.

HÉRONAX, *Heronax*, (*e*) Sardien, poëte Grec, dont Vossius n'a point parlé.

(*a*) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom V. pag. 163.
(*b*) Suid. T. I. p. 1202.
(*c*) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. T. I. p. 247, T. IV. p. 136.
(*d*) Lucian. T. II. p. 669.
(*e*) Mem. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. II. p. 265.

HÉROOPOLIS, *Heroopolis*, (*a*) ville qui étoit située dans la basse-Égypte, vers le fond de la mer Rouge, près de la ville d'Arsinoé, sur le canal que l'empereur Trajan avoit fait creuser pour communiquer de la ville de Babylone d'Égypte à la mer Rouge. Strabon & Ptolémée appellent cette ville Ηρώων πόλις, la ville des héros; Étienne de Byzance, Ἡρώ; les Itinéraires *Hero*, à la manière des Égyptiens, qui abrégeoient les noms des villes & les terminoient en *o*.

La ville étoit le chef-lieu d'un nome dont Pline parle, *nomos Heroopolites*. Depuis la division des provinces, elle a dû être comprise dans la seconde Augustamnique; mais, on ne la trouve point dans les Notices, soit civiles, soit ecclésiastiques.

Quelques Auteurs pensent que les restes de cette ville subsistent dans un château qu'on appelle Calaat-Adgeroud, au nord-ouest de la ville de Suès. Mais, ce château est moderne, les Turcs l'ont bâti pour la sûreté du chemin, & pour la conservation d'un puits d'eau douce. D'ailleurs, la ville d'Héroopolis, suivant les Itinéraires, devoit être plus avancée dans les terres vers le Nord.

HÉROOPOLITE [le Nome], *Heroopolites Nomos*, (*b*) contrée d'Égypte, qui avoit pour capitale la ville d'Héroopolis.

Le cabinet du Roi conserve une médaille de ce Nome; c'est un petit bronze d'Adrien. On voit d'un côté la tête du Prince, couronnée de laurier, & la légende ΑΥΤ. ΚΑΙ. ΤΡΑΙ. ΑΔΡΙΑ. C. B. *L'Empereur César Trajan Adrien Auguste*; de l'autre, le buste d'une femme ayant la tête voilée & ornée du *lotus*, le doigt appliqué sur la bouche, avec l'inscription ΗΡΩ. L. ΙΑ. d'Héroopolis, l'année onzième.

HÉROOPOLITIQUE (*c*) [le Promontoire], *Heroopoliticum Promontorium*; c'étoit un promontoire d'Égypte, sur le golfe Arabique, selon Pomponius Méla. Il étoit ainsi appellé sans doute de la ville d'Héroopolis.

HÉROPHILE, *Herophilus*, Ηρόφιλος, (*d*) célebre médecin, qui guérit Phalaris d'une dangereuse maladie; ce qui nous fait connoître qu'il vivoit sous la 53.e Olympiade, & vers l'an 568 avant Jesus-Christ. Pline en parle souvent. Cicéron en fait aussi mention dans ses questions Académiques. Hérophile

(*a*) Strab. pag. 804. Ptolem. L. IV. c. 5. Plin. Tom. I. pag. 254, 339, 340. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. T. III. pag. 125, 127. Tom. XXVIII. p. 537, 538.

(*b*) Plin, Tom. I. p. 254. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. T. XXVIII. p. 537.

(*c*) Pomp. Mel. p. 209.

(*d*) Plin. T. I. p. 633. Tom. II. p. 360, 367, 391. Roll. Hist. Anc. Tom. VI. pag. 579.

faisoit un grand usage de la Botanique, & encore plus de l'Anatomie, qu'il porta à une grande perfection. Les Princes lui permirent de faire des dissections de corps vivans sur des criminels condamnés à mort; & il en passa un nombre incroyable par ses mains; ce qui donna lieu à Tertullien de l'appeller plutôt bourreau, que médecin.

HÉROPHILE, *Herophilus*, Ἡρόφιλος, (*a*) philosophe Cynique, dont parle Lucien. C'étoit un homme extrêmement débauché.

HÉROPHILE, *Herophile*, (*b*) Ἡροφίλη, fut surnommée la Sibylle, aussi-bien qu'une autre plus ancienne, que les Grecs font fille de Jupiter & de Lamia, laquelle Lamia étoit fille de Neptune. On croit que l'ancienne a été la première femme qui ait eu le don de prophétie, & l'on dit qu'elle fut nommée Sibylle par les Africains.

L'Herophile, dont il s'agit dans cet article, quoique postérieure à l'autre, a vécu avant la guerre de Troye; car, elle annonça qu'Hélene étoit élevée dans Sparte pour le malheur de l'Asie, & qu'un jour elle feroit cause que les Grecs conjureroient la ruine de Troye. Les habitans de Délos avoient des hymnes en l'honneur d'Apollon, qu'ils attribuoient à cette femme. Dans ses vers elle se donnoit non seulement pour Hérophile, mais aussi pour Diane. Elle se faisoit tantôt femme, tantôt sœur, & tantôt fille d'Apollon; mais, alors elle parloit comme inspirée & comme hors d'elle-même. Car, en d'autres endroits, elle se disoit née d'une immortelle, d'une des nymphes d'Ida & d'un pere mortel. *Fille d'une nymphe immortelle, mais d'un pere mortel, je suis*, dit-elle, *originaire d'Ida, ce païs dont la terre est si aride & si légère, car la ville de Marpesse & le fleuve Aidonée ont donné à mon pere la naissance.* En effet, vers le mont Ida en Phrygie, on voyoit encore du tems de Pausanias les ruines de la ville de Marpesse, où il étoit même resté une soixantaine d'habitans. La terre des environs étoit toujours seche & rougeâtre. Le fleuve Aidonée qui l'arrosoit, disparoissoit tout-à-coup, puis reparoissoit jusqu'à ce qu'il se perdît entièrement; ce que l'on peut attribuer à la nature du terrein qui est fort léger, fort poreux, & plein de crevasses.

Les habitans d'Alexandrie, ville de la Troade, disoient qu'Hérophile étoit sacristine du temple d'Apollon Sminthéus, & qu'elle expliqua le songe d'Hécube, comme l'éve-

(*a*) Lucian. T. II. pag. 286.

(*b*) Pauf. p. 629. *& seq.* Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. II. pag. 28. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. T. III. pag. 175.

nement a montré qu'il devoit s'entendre. Cette sibylle passa une bonne partie de sa vie à Samos; ensuite elle vint à Claros, ville dépendante de Colophon, puis à Délos & delà à Delphes où elle rendoit ses oracles sur une roche. Elle finit ses jours dans la Troade. Son tombeau subsista long-tems dans le bois sacré d'Apollon Sminthéus avec une épitaphe en vers élégiaques gravés sur une colomne, & dont voici le sens: *Je suis cette fameuse Sibylle qu'Apollon voulut avoir pour interprete de ses oracles, autrefois vierge éloquente, maintenant muete sous ce marbre & condamnée à un silence éternel. Cependant, par la faveur du Dieu, toute morte que je suis, je jouis encore de la douce société de Mercure & des nymphes mes compagnes.* En effet, près de sa sépulture on voyoit un Mercure dont la forme étoit quadrangulaire; & sur la gauche une source d'eau tomboit dans un bassin où il y avoit des statues de nymphes.

Les Érythréens étoient de tous les Grecs ceux qui revendiquoient cette Sibylle avec le plus de chaleur. Ils vantoient leur mont Corycus, & dans cette montagne un antre où ils prétendoient qu'Hérophile prit naissance. Selon eux, un berger de la contrée nommé Théodore fut son pere, & une nymphe fut sa mere. Cette nymphe étoit surnommée Idéa, parce qu'alors tout lieu où il y avoit beaucoup d'arbres étoit appellé *ida*. Les Erythréens retranchoient des poësies d'Hérophile ces vers où elle parloit de la ville de Marpesse & du fleuve Aidonée comme de son païs natal.

HÉROPHYTE, *Herophytus*, Ἡρόφυτος, (a) Samien, donna un jour un fort mauvais conseil aux alliés. Ceux-ci, ayant fait quantité de prisonniers sur les Barbares, prierent Cimon de faire le partage du butin. Cimon mit d'un côté les prisonniers tout nus, & de l'autre tous leurs ornemens & toute leur dépouille. Les alliés se plaignirent d'abord de ce partage, comme y trouvant trop d'inégalité; mais, Cimon leur donna le choix, & leur dit, *que les Athéniens se contenteroient de la part qu'ils auroient refusée.* Alors, Hérophyte leur ayant conseillé de choisir plutôt la dépouille des Perses que les Perses, ils le crurent, prirent les ornemens des Perses, & laisserent les prisonniers aux Athéniens.

HÉROPYTHE, *Heropytus*, (b) à qui on avoit dressé un monument dans la place d'Éphèse, comme au libérateur de la ville. Ce monument fut renversé dans la suite; & lorsque le peuple eut été mis en liberté par Alexandre le grand, il deman-

(a) Plut. Tom. I. pag. 484.

(b) Freinsh. Suppl. in Q. Curt. L. II. c. 6.

da qu'on punît ceux qui l'avoient renversé.

HÉROS, *Heros*, Ἥρως, (*a*) autrement demi-Dieu. On appelloit ainsi en général tous les hommes illustres, que leurs grandes actions firent placer dans le ciel après leur mort, soit qu'ils reconnussent quelques Dieux parmi leurs ancêtres, soit qu'ils descendissent d'un Dieu & d'une femme mortelle, comme Hercule, Thésée, & tant d'autres; ou d'une Déesse & d'un homme, tel qu'étoit le fils de Vénus & d'Anchise.

On avoit conçu de ces hommes illustres, l'opinion la plus vantageuse, & on les regardoit comme des personnes célebres par leurs belles actions, comme des espèces de géans, ou du moins des hommes d'une taille bien au-dessus de la taille ordinaire. C'est l'idée qu'en donnent les Poëtes; Homère sur-tout qui leur fait lancer des pierres que quatre hommes de son tems n'auroient qu'à peine levées de terre. Les Historiens en ont quelquefois parlé comme les Poëtes, & Pausanias dit que Polydamas étoit l'homme de la plus haute stature qu'on eût vu depuis les tems Héroïques. Mais, avant que de parler des honneurs qu'on leur rendoit, il faut chercher quelle étoit l'origine de leur nom.

I.

Origine du nom de Héros.

Les noms les plus connus sont souvent ceux dont l'origine est la plus obscure; aussi, les Anciens donnent-ils plusieurs étymologies de celui de *Héros*. Quelques-uns le font venir du mot *Eros*, Amour, pour marquer que les Héros étoient le fruit de l'amour des Dieux pour des femmes mortelles, ou des Déesses pour les hommes; car, il y avoit des Héros de ces deux espèces. Servius n'est pas éloigné de ce sentiment, puisqu'il dit qu'on appelloit Héros, ceux qui naissoient du commerce des esprits sous des formes visibles, avec les femmes; & dans l'opinion de cet Auteur, ce nom étoit synonyme avec celui de démon ou de génie; mais, cette origine ne sçauroit se soutenir, puisque nous voyons plusieurs Héros qui étoient nés d'hommes & de femmes mortelles. Saint Augustin dérive ce nom de celui de Junon appellée en Grec Ἥρα; ce qui, selon lui, fit donner le nom de Héros à un de ses fils. Cependant, comme aucun Auteur que je sçache, ne nomme ce fils de Junon, que Saint Augustin lui-même ne connoissoit pas, on ne doit pas beaucoup compter sur cette étymologie, & nous nous en

(*a*) Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. I. pag. 86, 356. *& suiv.* Tom II. p. 324. *& suiv.* Tom. VI. pag. 148. *& suiv.* Mém. de l'Acad. des Inscrip. & Bell. Lett. Tom. I. p. 379. *& suiv.* Tom. III. pag. 167, 168. Tom. VII. pag. 189. *& suiv.* Tom. XXI, pag. 18. *& suiv.*

rapporterons plus volontiers à l'opinion de ceux qui prétendent que ce nom venoit de la vertu & du courage de ceux à qui on l'avoit donné, ἀπὸ τῆς ἀρετῆς.

II.

Du culte rendu aux Héros.

Hérodote & Pausanias nous apprennent la distinction qu'on mettoit entre les Dieux & les Héros. Selon ces deux Auteurs, le culte des Dieux consistoit dans les sacrifices & les libations, qui sont, disoient-ils, des honneurs dûs à la divinité, pendant que celui des Héros n'étoit qu'une espèce de pompe funebre dans laquelle on célébroit le souvenir de leurs exploits ; ce qui fait dire au premier de ces deux Historiens, dans l'endroit où il parle des temples que les Grecs avoient élevés en l'honneur d'Hercule : » C'est pourquoi, il me semble que les Grecs ont fait sagement d'avoir bâti des temples à Hercule, sacrifiant à l'un des deux, surnommé l'Olympien, comme étant d'une nature immortelle ; & faisant à l'autre comme à un Héros, plutôt des funérailles qu'un sacrifice. « Pausanias fait aussi la même distinction, lorsqu'il dit qu'on rendoit les honneurs ordinaires dûs aux Héros, à Alexénor, & cela après le soleil couché, & les honneurs divins à Evémérion. Ce même Auteur ajoûte qu'à la dédicace des villes on offroit des sacrifices aux Dieux, & qu'on invoquoit seulement les Héros par de simples prieres. Lorsqu'Epaminondas, dit-il, voulut rétablir les Messéniens & leur bâtir une ville, après avoir consulté les Augures, & que sur leur rapport on eut choisi le lieu où elle devoit être construite, les Arcadiens, les Messéniens & les Thébains offrirent chacun à leurs Dieux des sacrifices particuliers ; puis tous invoquerent les Héros du païs, sur-tout Messene, fille de Triopas, Eurytus, & Aphareus avec leurs enfans, & parmi les descendans d'Hercule, Cresphonte & Epytus ; ils invoquerent encore plus particulièrement Aristomene, & sa mémoire fut plus honorée que celle d'aucun autre.

Mais, cette distinction ne dura pas toujours, puisque souvent le Héros devenoit un Dieu. Hercule en est un exemple ; car, après lui avoir rendu des honneurs comme à un Héros, on vint à lui offrir des sacrifices parfaits, c'est-à-dire, de ceux dans lesquels on brûloit à l'honneur de la divinité, une partie de la victime, & on mangeoit l'autre.

Diodore de Sicile confirme par son témoignage, que les Héros, ou les demi-Dieux, parvinrent à la fin à tous les honneurs des Dieux suprêmes ; car, en parlant d'une fête solemnelle, que l'on célébroit à Rome, & dans laquelle on

porta les statues des Dieux anciens & modernes, il ajoûte que la pompe étoit fermée par les statues de ceux dont les ames, après avoir abandonné leurs corps mortels, étoient montées dans le ciel, où elles participoient aux mêmes prérogatives que les Dieux mêmes; tels étoient Hercule, Esculape, Castor & Pollux.

Comme l'opinion commune faisoit descendre tous les morts dans les enfers, les ombres des Héros même y étoient retenues, pendant que leur ame pure & dégagée de ce qu'elle avoit de périssable, jouissoit dans le ciel des plaisirs & des grandeurs de l'immortalité. Il y a apparence que la promotion des Héros au rang des Dieux, étoit due aux dogmes de l'ancienne Philosophie, qui enseignoit que les ames des grands hommes s'élevoient jusqu'aux astres, séjour des Dieux, & dès-la on croyoit qu'il falloit les honorer comme les Dieux mêmes avec lesquels ils habitoient. Les Stoïciens au contraire établissoient seulement le séjour des Héros dans un air pur & sérein, qu'ils croyoient être au-dessus de la lune; ce qui a fait dire à Lucain: *Cette vaste étendue qui se trouve entre le ciel & la terre, est le séjour des demi-Dieux.*

On étoit si persuadé que les Héros s'intéressoient comme les Dieux à ce qui se passoit sur la terre, qu'on croyoit que c'étoient eux qui vengeoient l'impiété. Les exemples qu'en rapporte Pausanias sont bien authentiques. Cléomene, dit-il, ayant corrompu la prêtresse de Delphes pour l'obliger à déclarer que Démarate n'étoit pas fils légitime d'Ariston, & l'exclure par-là du trône qui lui appartenoit, & s'étant depuis passé son épée au travers du corps dans un de ces accès de folie, auquel il étoit sujet, on regarda cette mort comme une punition des Dieux & des Héros. En effet, dit cet Historien, » ce n'est pas le premier exemple de la vengeance que les » Héros & les Dieux ont tirée » des hommes. Protésilaus, qui » est honoré à Éléonte, & qui » en son tems n'étoit pas un » Héros moins célebre qu'Argus, punit lui-même le Perse » Artayćte, & depuis que les » Mégaréens ont osé s'approprier & cultiver des terres » consacrées aux divinités d'Eleusis, ils n'ont jamais pu » appaiser leur colere. « Voilà en peu de mots ce que les Anciens enseignoient au sujet des Héros & de leur culte.

III.

Du tombeau des Héros & des cérémonies qui s'y pratiquoient.

Le tombeau des Héros s'appelloit en Grec Ἡρῶον μνῆμα. M. l'abbé Sallier, voulant donner une exacte signification de ces deux mots, a recherché pour cela quels étoient les usages que les anciens Grecs suivoient

à l'égard des Héros, dans les devoirs qu'ils avoient soin de leur rendre après la mort.

Il n'est pas besoin d'entrer dans le détail de ce qui concernoit le bûcher destiné à brûler les corps ; il ne doit être ici question que du tombeau, soit que les cendres dussent y reposer, soit qu'il ne fût qu'un simple cénotaphe ; car, les Grecs croyoient honorer également leurs morts par les cérémonies qu'ils observoient autour de ces différens tombeaux.

Homère a décrit en très-beaux vers, & assez au long, tant la construction de celui qu'Achille fit élever à Patrocle, que les jeux qu'il y célébra. *Ils marquent ensuite*, dit-il, *l'enceinte de son tombeau, ils en jettent les fondemens autour du bûcher, & y élevent un monceau de terre.*

C'étoit-là ce qu'ils appelloient τάφος, σῆμα, μνῆμα, τύμβος, car tous ces mots signifioient un tombeau.

On faisoit ordinairement poser une colomne sur le tombeau. Homère nous l'apprend encore en plusieurs endroits de ses ouvrages. On joignoit quelquefois à ce cippe ou colomne, les marques de la profession de celui à qui on consacroit le tombeau, ainsi voyoit-on une rame sur celui d'Elpénor.

Les tems postérieurs ont conservé ces usages, & les Auteurs en fournissent plusieurs témoignages ; ils nous font connoître de plus différentes circonstances de ces cérémonies funebres. La principale est l'établissement d'un culte pour les manes des Héros & des Héroïnes. Une opinion répandue parmi le peuple & chez les Philosophes mêmes, leur faisoit imaginer que les ames de ces Héros aimoient à habiter dans les bois sacrés, & qu'elles recevoient avec plaisir les offrandes & les libations qu'on venoit leur faire ; par conséquent ce culte consistoit en deux choses ; l'une étoit la consécration d'un lieu particulier où les Héros étoient honorés après leur mort ; l'autre étoit les sacrifices qu'on leur faisoit, car on peut appeller ainsi ce que les Latins entendoient par *inferiæ*.

Il ne sera pas difficile de donner des preuves de ce double usage. Celui des sacrifices sur le tombeau même, n'étoit pas borné au seul jour où l'on mettoit le feu au bûcher ; on en célébroit l'anniversaire, & les Poëtes n'ont jamais oublié de faire honneur aux vivans de cette piété pour les morts, lorsqu'ils avoient à représenter la tendresse des uns pour les autres. Nous laisserons tous les témoignages qu'on pourroit trouver dans les poësies d'Homère, & nous nous réduirons à ceux qu'on remarque dans les tragédies d'Euripide. Par exemple, lorsqu'Eurysthée est près de mourir, après avoir promis d'être, même après sa mort, favorable aux Athéniens, il déclare aussi-tôt qu'il sera toujours le

persécuteur de la postérité d'Hercule. Il renonce par avance à tous les honneurs ordinaires par lesquels on voudroit en vain appaiser ses manes : » Au » reste, dit-il, ne répandez » point de libations sur mon » tombeau, que le sang des » victimes n'y coule jamais; » car malgré ces cérémonies, » je susciterai toutes sortes de » malheurs aux Héraclides «

Si d'autres passages pouvoient ajoûter quelque certitude à un fait si connu, on les rapporteroit; ceux qui en seront curieux, n'ont qu'à consulter l'Hécube du même Poëte.

Quand M. l'Abbé Sallier a appellé ces offrandes *des sacrifices*, il a voulu déférer à l'autorité de Festus qui les nomme ainsi; car, il sçait bien que ce terme ne doit s'employer que lorsque l'on parle des Dieux. Hérodote, Thucydide, Pausanias, Lucien, Platon, ne manquent jamais de faire cette distinction ; & pour exprimer ces mêmes offrandes, ils se servent, non pas du mot ἱερεῖα, sacrifices, mais de celui d'ἐναγίσματα, non du verbe θύειν, mais de celui d'ἐναγίζειν.

M. l'abbé Sallier vient ensuite à l'autre partie du culte des Héros, qui consistoit dans la consécration d'un lieu particulier. Ce lieu renfermoit trois choses, un bois sacré, des autels, & une élévation de terre qui tenoit lieu du tombeau, & qui n'étoit qu'un Cénotaphe.

Platon, expliquant les honneurs que l'on rendoit après la mort à la vertu des personnes illustres, dit qu'on plantoit un bois sacré autour de leur tombeau. Servius assure que jamais Virgile n'emploie le mot *lucus*, qu'il ne veuille faire entendre par-là une consécration, & que les ames des Héros se tiennent dans ces bois. *Hos tenent Heroum animæ.* Pour le mieux comprendre, il faut rapporter, & les vers de Virgile, & ce que Servius ajoûte à l'idée que nous donne le Poëte :

Solemnes tum forte dapes, & tristia dona,

Ante urbem in luco, falsi Simoëntis ad undam

Libabat cineri Andromache, manesque vocabat

Hectoreum ad tumulum ; viridi quem cespite inanem,

Et geminas, causam lacrymis, sacraverat aras.

Là sont exprimées les trois choses qu'on a dit plus haut que renfermoit le lieu consacré aux manes des Héros. Voici comment Servius entendoit ces vers de Virgile : *Lucum nunquam ponit sine religione, nam in ipsis habitant manes piorum qui Lares viales sunt. . . . . & hic lucus qui ad reddenda solemnia Hectori & Astyanacti fuerat dicatus.*

Le second livre des loix de

Cicéron contient beaucop de preuves de ces mêmes usages, mais il vaut mieux renvoyer à la lecture qu'on peut en faire, que de produire ici des passages qui ne peuvent d'ailleurs être plus positifs que ceux qu'on a déjà cités. C'en est assez pour définir, sans crainte de se tromper, l'Ηρῴου μνῆμα *un tombeau de Héros*, celui qui étoit entouré d'un petit bois sacré, accompagné d'autels, que les parens ou les amis du défunt alloient en des tems marqués arroser de libations, & charger de présens.

Nous remarquerons que le monument héroïque n'étoit pas particulier aux seuls Héros; on l'élevoit aussi en l'honneur des Héroïnes. Coronis mere d'Esculape, Alcmene mere d'Hercule, Cassandre fille de Priam, Andromaque, Andromede, Hélene, Latone, & quelques autres, jouirent de cette distinction.

I V.

En quel tems & de quelle manière s'introduisit dans la Grece l'usage d'honorer les Héros.

Il seroit difficile de déterminer en quel tems on commença à honorer les Héros. Les Anciens, & Pausanias lui-même, qui parlent tant de ce culte, ne nous apprennent rien de son origine; mais, nous avons parmi les mordernes de sçavans hommes, qui ne découvrant aucun vestige de ce culte avant l'arrivée de Cadmus, concluent de-là que ce chef de colonie l'avoit porté de Phénicie dans la Grece. Ce fut-là, selon eux, l'époque de l'usage introduit parmi les Grecs d'honorer les funérailles de leurs parens par des fêtes, par des invocations & par des offrandes; de leur ériger des tombeaux remarquables, où ils se rendoient, surtout au jour de leur anniversaire, pour y faire des libations. A ces tombeaux succéderent bien-tôt les statues, & ensuite les autels. Il étoit permis à chaque particulier de rendre ses devoirs à ses ancêtres, mais souvent leur célébrité ne s'étendoit pas au de-là de leur famille. Il n'en étoit pas de même de ceux à qui les villes ou les royaumes déféroient ces honneurs. Comme c'étoit ordinairement à des personnes qui avoient servi utilement l'État, & qui s'étoient rendues illustres par de belles actions, leur nom devenoit par-là extrêmement célebre, & se répandoit de tous côtés.

Ainsi, on peut distinguer deux sortes de Héros; quelques-uns l'étoient seulement dans leur famille, & en étoient comme les Dieux Pénates; d'autres l'étoient par des décrets publics, & devenoient les Héros de tout un peuple. On dressoit aux uns seulement des tombeaux de pierres qui servoient d'autels, pendant qu'on en érigeoit aux autres

qui étoient peu différens des temples des Dieux ; & pour leur rendre un hommage plus solemnel, on établissoit en leur honneur des mysteres, des cérémonies, des fêtes, & une succession de Prêtres destinés à leur service.

V.

Des Héros & des Héroïnes honorés dans la Grece.

D'abord, on trouve dans la seule famille de Cadmus, ce Prince lui même, Europe sa sœur, & Atymnus son frere, ses quatre filles, Mélicerte, fils d'Ino, Bacchus, fils de Semelé, Aristée, mari d'Autonée, & Jasius, frere de sa femme Harmonie; dans celle de Minos, ce Prince lui-même, Rhadamanthe, Androgée, &c.

Dans la famille d'Inachus, Danaé, Persée, Hercule, Alcmene sa mere, & bien d'autres; à Athènes, Cécrops, Erichthonius, Pandion, Théfée & Hippolyte son fils. Celui-ci même fut honoré comme un Dieu. Diomede, à ce qu'on croit, lui fit bâtir un temple, & lui consacra le terrein qui l'environnoit. On regarda ce Héros comme le premier qui lui rendit les honneurs divins. Le Prêtre qui avoit soin de son culte, avoit cette charge à vie, & la fête du Dieu étoit célébrée tous les ans. Entre autres cérémonies qui se pratiquoient en son honneur, les jeunes filles, avant que de se marier, coupoient leur chevelure, & la lui consacroient dans ce temple. A Eleusis, Triptoleme & Celéus. Dans la famille de Pélops, ce Prince lui-même & Hippodamie sa femme, Castor & Pollux, Hélène, Ménélaus & Agamemnon. Dans celle d'Eacus; ce Prince, Pélée son fils, & Achille. Dans celle de Priam, Hector, Cassandre sa fille, & Hélénus l'un de ses fils. On peut mettre aussi de ce nombre le devin Amphiaraüs & son fils Amphiloque, Phoronée, Orphée, Protésilaus, Arcas, fils de Callisto, Idoménée, Emériones, Mélampus, Adraste, Iolaüs, Machaon, son fils, Polémocrate, & son frere Podalire, Aréotopotes, ou le Grand Buveur de vin, honoré comme un Héros à Munichia, selon Athénée, ainsi qu'Alabandus l'étoit dans l'Achaïe, suivant Cicéron, & Asius, si nous en croyons Strabon, Amycléus & Apollonius de Thyane. Le devin Calchas si célebre au siege de Troye, avoit, selon Strabon, un temple à Daunia, sur une colline, & Caystrius, suivant le même Auteur, un autel auprès du fleuve Caystre. L'Apothéose d'Homère représentée sur un monument ancien, expliqué par M. Cuper, ne nous laisse pas lieu de douter que ce grand Poëte n'ait été honoré du moins comme un demi-Dieu.

Un passage de Pausanias nous apprend le nom de plusieurs Héros, qu'il nomme Eponymes.

» Un peu au-dessus du lieu où » se tenoit le Sénat, sont les » statues de ces Héros, dont » les tribus Athéniennes ont » pris leur nom dans la suite » des tems; le premier est » Hippocoon, fils de Neptune » & d'Alopé, fille de Cercyon; » Antiochus, fils d'Hercule & » de Médée, est le second; & » le troisième, c'est Télamon, » pere d'Ajax. Parmi les Athé- » niens on compte Léos, qui » par le conseil de l'oracle » dévoua ses filles pour le sa- » lut de l'État; Erechthée qui » défit les Eleusiniens, & tua » leur Général; Immarandus, » fils d'Eumolpe, Egée qui est » assez connu, Æneus, fils na- » turel de Pandion, & Acamas » un des fils de Thésée. J'ai vu » au même rang, ajoûte-t-il, » les statues de Cécrops & de » Pandion. « Cléodée, fille d'Hyllus, Œbalus & Téléclus avoient leurs monumens héroïques dans la Laconie; ce dernier étoit fils d'Archélaüs, roi de Sparte. Eurytus, fils de Mélanée étoit honoré dans l'Œchalie, le jour de son anniversaire. Théagene de Thase, vainqueur tant de fois aux jeux Olympiques, reçut les honneurs divins.

Pyrithoüs, Œdipe, & Adrasse avoient, selon Pausanias, leurs monumens Héroïques dans l'Attique; Pallas, fils de Lycaon, avoit le sien dans l'Arcadie, & Pélops avoit un temple dans l'Altis, & un espace de terrein qui lui étoit consacré; car, comme le remarque le même Auteur, les Éléens mettoient ce Prince autant au-dessus des autres Héros, qu'ils mettoient Jupiter au-dessus des autres Dieux. On croit que c'étoit Hercule lui-même qui avoit consacré cette partie de terre à Pélops, dont il descendoit par quatre générations. On ajoûtoit qu'il lui avoit sacrifié sur le bord d'une fosse, où tous les ans les Archontes ne manquoient pas d'offrir un sacrifice avant que d'entrer en charge; & leur sacrifice avoit cela de particulier qu'on ne faisoit aucune part de la victime au devin.

Téléphus recevoit à Pergame sur le Caïcus les honneurs du sacrifice. Philippe, roi de Macédoine, s'étoit rendu trop célebre pour ne pas mériter les honneurs Héroïques. Aussi avoit-il dans l'Altis une chapelle faite en forme de rotonde, où étoit sa statue en or, de la main de Léochares. Quelqu'envie qu'eût son fils Alexandre d'être mis au nombre des grands Dieux, on ne sçait pas si on lui rendit jamais les honneurs Héroïques; du moins si on lui a rendu quelque culte, il ne fut pas bien répandu. Phylacus, pour avoir secouru la ville de Delphes, avoit son monument Héroïque. Polydore, fils d'Alcamene, roi de Sparte, reçut après sa mort, des Lacédémoniens, des honneurs extraordinaires; mais Pausanias ne dit point s'il étoit regardé

comme un Dieu, ou comme un Héros.

Deucalion avoit des autels en Grece, & y étoit honoré comme une divinité. Diomede étoit regardé comme un Dieu, & avoit un temple & un bois sacré à Timave, selon Strabon. Ergane, déesse, avoit aussi un autel. Les descendans de Phidias lui sacrifioient, selon Pausanias. Hermotime étoit adoré comme un Dieu chez les Clazoméniens, & y avoit un temple, suivant le témoignage de Tertullien. Palamede, selon Philostrate, étoit honoré comme Dieu. On lui avoit dressé une statue avec l'inscription, *au Dieu Palamede*. Pandare étoit honoré dans la Lycie. Pasithée avoit un temple auprès de Lacédémone, dit Cicéron; d'autres la prennent pour Pasiphaé, femme de Minos. Phoroné, au rapport de Pausanias, en avoit un à Corinthe, près de celui de Jupiter Néméen. & de son tems même on y célébroit encore l'anniversaire de ce Héros. Acésidas & Acésius avoient aussi, suivant Pausanias, des monumens Héroïques dans la Grece, ainsi qu'Acratus, génie de la suite de Bacchus, & Adraste, fils de Talaüs. Aëthlius, fils d'Éole, qu'on surnommoit Jupiter, Agamede & Trophonius son frere. Celui-là même qui avoit un oracle si célebre, Agamemnon & Ménélaus, & Ajax, fils de Télamon, participoient aux mêmes honneurs, pendant qu'Ajax, fils d'Oilée les recevoit dans la petite isle de Leucé, où l'on rendoit aussi un culte particulier à Achille. Pyrrhus son fils étoit honoré principalement à Delphes. Lycurgue, si nous en croyons Strabon, avoit un temple à Lacédémone.

Pausanias, qui est celui de tous les anciens qui s'est le plus étendu sur ce sujet, ayant parcouru la Grece qui étoit remplie de monumens Héroïques, fait mention de ceux d'Alalcomene, pere nourricier de Minerve, d'Alcathoüs, d'Alcimédon, d'Alcime, d'Alcon; d'Ambryssus, d'Anaxis, de Mnasinoüs, d'Aratus, d'Archémore, d'Astrabacus, d'Atys, d'Augée, de l'Arcadien Aulon, de Baton, écuyer d'Amphiaraüs, de Persée, de Thyeste, dont le monument Héroïque étoit sur le chemin qui conduisoit de Mycenes à Argos; de Bellérophon, de Butès, de Chilon, de Cladée, de Cléodée, fils d'Hyllus; de Chiron, si célebre dans les tems Héroïques; de Cléomede, de Clyménus, de Cranius. Il fait aussi mention, ou des temples, ou des statues de Stemmatius, des Curetes, de Tenès, d'Hyacinthe si spécialement honoré dans la Laconie; d'Iolaüs compagnon d'Hercule, honoré en Sardaigne; d'Iphiclus, frere du même Hercule; d'Oreste, de Lacédémon, de Lasius, de Laphystius, de Lycurgue, de Mélampus, d'Hippothoon, dont le monument Héroïque étoit à Athènes, de Preugene, à qui on

on rendoit les honneurs dûs aux Héros dans le tems de la fête de Diane Limnatis, dont il avoit enlevé la statue à Sparte; de Prométhée qui avoit dans la Phocide une straue, une chapelle & un autel; on avoit aussi institué des jeux en son honneur; de Ptolémée Philadelphe, que cet Auteur met au rang des Héros Eponymes, de Sébrus, d'Alcime, d'Enarychore, qu'Apollodore appelle Arcine, de Doryclès, & de Tébrus dont les monumens Héroïques étoient dans la Laconie; de Stynyclere, Héros Messénien, de Théras, fils d'Autésion, dont les Théréens, à qui il avoit donné son nom, célébroient l'anniversaire; de Triptoleme, dont on voyoit le temple à Eleusis; de Zarax, homme célebre, qui avoit appris la Musique d'Apollon même, & que cet Auteur croit avoir été, non d'Athènes, mais des extrêmités de la Laconie, où étoit la ville de Zaraxa, à laquelle il avoit donné son nom.

Ce curieux voyageur, après avoir nommé tant de Héros, n'a pas oublié les femmes illustres qui avoient mérité les mêmes honneurs; telles qu'Alexandra, ou Cassandre, fille de Priam, qui avoit un temple dans la Grece; Alcmene dont l'autel étoit à Athènes dans le temple d'Hercule, son fils; Andromaque, qui avoit dans le même païs un monument Héroïque; Anaxandra, qui y avoit un autel de même qu'Aphéa & la Troyenne Aïmené; Coronis, fille de Phlégyas & mere d'Esculape, qui y ètoit honorée comme son fils; Hélène qui avoit un temple à Lacédémone; Cyniséa, fille d'Archidane, laquelle avoit remporté le prix aux jeux Olympiques; Hilare & Phœbéa, femmes de Castor & Pollux, Iodamie, qui quoique changée en pierre, avoit mérité un autel; Iphimédée, Laphria, Latria, Latone, mere d'Apollon & de Diane, Manto, fille de Tirésias, qui se mêloit comme son pere de prédire l'avenir; Méganire, Rhadine dont le tombeau étoit honoré par les amans malheureux; enfin Octavie, dont le temple étoit célebre.

Tels étoient en général les Héros & les Héroïnes, auxquels la Grece avoit destiné un culte religieux.

Je dois avertir que je ne garantis pas l'orthographe de tous les noms propres qu'on vient de lire. Je crois même qu'il y en a qui se trouveront écrit différemment à leurs articles.

V I.

De l'habillement des Héros.

M. l'abbé de Fontenu, dans une dissertation lue à l'Académie des Belles Lettres, établit que les premiers hommes qui peuplerent la terre après le Déluge, n'ayant pas encore trouvé l'art de séparer la laine ou le poil des animaux, n'avoient point d'autre habit que

ces peaux mêmes, qu'ils portoient d'une manière fort grossière & fort incommode. Dans une seconde dissertation, il fait voir que cette manière de se vêtir, ordinaire aux Héros & aux conquérans qui furent dans la suite mis au rang des Dieux, fut consacrée par la religion payenne, & qu'on les représenta avec ce même habillement dans les temples & sur les médailles.

Diodore de Sicile assure que les premiers rois d'Égypte avoient coûtume de se couvrir des dépouilles de lions, de taureaux & de dragons, & que les têtes de ces animaux leur servoient de casque. Ce n'étoit pas sans choix, dit M. l'abbé de Fontenu, qu'ils préféroient la peau de quelques animaux à celle des autres; ils avoient soin de porter celles qui paroissoient les mieux assorties à leur caractère. C'est pour cela qu'Anubis & Macédo, princes hardis & courageux, accompagnant Osiris leur pere dans ses expéditions militaires, s'armerent, selon Diodore de Sicile, l'un d'une peau de chien, pour marquer sa fidélité, l'autre de celle du loup, symbole de la férocité de son génie.

Si la Fable dit que Bacchus fut métamorphosé en lion dans le combat des Géans, c'est que ce brave général d'Osiris parut dans la mêlée revêtu de la peau de cet animal. Plutarque nous apprend qu'Isis, ainsi qu'un buste antique, cité par M. Cuper, la représente, portoit pour casque une tête de bœuf, qu'elle reçut de Mercure. Hercule paroît par tout avec la dépouille du lion de Némée, qu'il avoit tué. Enfin, pour tout dire en un mot, cette célebre fable, qui porte que les Dieux obligés de se retirer en Égypte pour éviter la fureur de Typhon, furent métamorphosés en animaux, n'a apparemment d'autre fondement, sinon que ceux qui ne périrent point dans cette journée, se sauverent en Égypte, où ils se revêtirent de la peau de ces animaux, ou plutôt qu'ils l'avoient portée dans ce combat.

Auroit-on pu croire qu'un usage si ordinaire deviendroit la source de l'idolâtrie la plus extravagante? Cependant, il n'y a rien de si constant; l'Égypte non contente de représenter ses Dieux avec de tels habits, publia qu'ils avoient passé eux-mêmes dans le corps de ces animaux, & la superstition les honora bien-tôt sous cette forme. De-là le culte rendu aux lions, aux singes, aux crocodiles, au bœuf, au bouc, &c. De-là le soin qu'on avoit de nourrir ces animaux, de les embaumer après leur mort, & de les enterrer avec solemnité. De-là enfin ces loix injustes, qui condamnoient quelquefois à la mort ceux qui avoient tué un vil insecte.

HÉROS PACIFIQUE, *Heros Pacificus. Voyez* Drimaque.

HÉROSTRATE, *Herostratus*, Ἡρόστρατος, (*a*) Éphésien, homme obscur & inconnu, s'avisa pour rendre son nom célebre, de brûler le temple de Diane, le même jour qu'Alexandre le Grand naquit, le six du mois que les Grecs nommoient *Hecatombæon*, sous la 106.e Olympiade, l'an 398 de Rome, & 356 avant Jesus-Christ. Les Éphésiens défendirent, sous de grandes peines, de prononcer jamais le nom d'Hérostrate, pour le priver par-là du fruit de sa malice; ce qui n'a pas empêché qu'il ne se soit conservé.

HÉROSTRATE, *Herostratus*, Ἡρόστρατος, (*b*) lieutenant de M. Brutus, fut envoyé en Macédoine, pour gagner ceux qui commandoient les troupes dans ce païs-là.

HÉROSTRATE, *Herostratus*, Ἡρόστρατος, (*c*) marchand Naucratien. En la vingt-troisiéme Olympiade, ce marchand, qui voyageoit souvent sur mer, aborda une fois à Paphos, ville de Cypre, & y acheta une petite statue de Vénus, haute d'une spithame, mesure qui fait environ neuf pouces, pour l'apporter à Naucrate. Étant arrivé auprès de l'Égypte, il s'éleva une si grande tempête qu'il ne sçavoit où il étoit; tous ceux du navire eurent recours à la statue de Vénus, pour la prier de les garantir du péril où ils se trouvoient. La déesse, qui protégeoit les Naucratiens, fit naître tout autour du navire des myrtes verds, qui répandirent une odeur agréable. Les voyageurs qui désespéroient de leur vie, & que des vomissemens continuels avoient réduits à l'extrêmité, commencerent à jouir de la lumiére du soleil; ils virent leur terroir, & arriverent à Naucrate. Hérostrate, sorti du navire, consacra au temple de Vénus la petite statue & les myrtes verds; & après avoir sacrifié, il fit un festin à ses parens & à ses amis, & donna à chacun une couronne de myrte, qui depuis ce tems-là fut appellée Naucratite.

HEROUM CIVITAS, la ville des Héros. *Voyez* Hérooopolis.

HERRÉA, *Herrea*, ville du Péloponnèse, selon Tite-Live. Ortélius soupçonne qu'il faut lire Herda en cet endroit.

HERSÉ, *Herse*, fille de Cécrops, avoit deux sœurs, Aglaure & Pandrose. *Voyez* Aglaure.

HERSÉUS, *Hersæus. Voyez* Hercéus.

HERSILIE, *Hersilia*, Ἑρσιλία;

(*a*) Strab. pag. 640. Valer. Max. L. 8. c. 15. Freinsh. Suppl. in Q. Curt. L. II. c. 6.

(*b*) Plut. T. I. p. 995.

(*c*) Athen. pag. 675, 676. Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. I. pag. 170.

(a) l'une des filles des Sabins, qui furent enlevées par les Romains. Quelques-uns font monter le nombre de ces filles à plus de six cens, & on ne trouva parmi ce grand nombre qu'une seule femme, qui étoit Hersilie. Elle fut prise par Mégarde, & servit depuis à faire la paix, en persuadant aux Sabins que ce n'étoit ni par débauche, ni par insolence, qu'ils s'étoient portés à cet excès, mais par un violent désir de s'unir avec eux par les liens les plus forts & les plus indissolubles Cette Hersilie fut mariée à Hostilius, qui étoit le plus considérable parmi les Romains, ou, selon d'autres, à Romulus même, qui en eut deux enfans, une fille qu'il nomma Prima, parce qu'elle naquit la première, & un fils qu'il appella Aollius.

Après que ce Prince eût été enlevé au ciel sous le nom de Quirinus, Hersilie s'affligea beaucoup de sa perte, & le pleura comme mort; mais, aussi-tôt Junon qui eut pitié de sa douleur, prit soin de la consoler, & lui envoya Iris sa messagere, avec ordre de lui parler en ces termes: » O Princesse, » l'honneur & la gloire de la » nation Romaine & de la na- » tion Sabine, vous qui fûtes » digne d'être femme d'un si » grand homme, & qui êtes » digne maintenant d'être fem- » me de Quirinus! Cessez en- » fin de vous affliger, & si vous » voulez voir votre mari, sui- » vez-moi dans cette forêt qui » couvre le mont Quirinal, & » qui répand une ombre agréa- » ble sur l'autel du roi des Ro- » mains. « Iris obéit aux commandemens de Junon, elle descendit sur la terre par un chemin fait en arc, & diversifié de mille couleurs, & dit à Hersilie ce qu'elle avoit ordre de lui dire. Cette Princesse étonnée, & tout ensemble ravie d'une si heureuse nouvelle, ne put qu'à peine répondre, & témoigna tant de respect pour Iris & pour sa maîtresse, qu'elle n'osa presque lever les yeux, en lui faisant cette réponse? » O déesse! » car, je ne doute point que » vous ne soyez de ce rang, » quoique je ne sçache pas le » nom sous lequel on vous » adore, me voilà prête à vous » suivre. Faites moi revoir ce » que j'aime, & s'il est vrai » que les destins veulent m'ac- » corder cette grace, au lieu » de me conduire dans un bois, » vous me conduirez dans le » ciel. « En même tems, Iris & cette Princesse entrerent dans cette forêt, & n'y furent pas plutôt entrées, qu'un astre descendit en terre, répandit sur Hersilie une lumière toute divine, & s'avanouit en l'air avec elle. Alors elle reconnut Romulus qui la reçut entre ses bras, & comme il étoit devenu Dieu,

(a) Plut. Tom. I. pag. 25, 26. Ovid. Metam. L. XIV. c. 18. Tit. Liv. L. I. c. 11. Myth. par M. l'Abb. Ban. T. V. p. 351.

il la fit devenir Déesse, & lui fit changer son nom, avec son corps & sa fortune. Ainsi, elle fut appellée Ora, & on lui dressa un temple auprès de celui de Quirinus.

Lorsque les Anciens avoient mis les morts au rang des Dieux, ils en changeoient aussi-tôt les noms, afin que l'on ne crût pas qu'ils eussent été des hommes mortels. Ainsi, Romulus fut appellé Quirinus, & Hersilie sa femme fut appellée Ora, qui étoit la même parmi les Romains, qu'Hébé parmi les Grecs, c'est-à-dire, la déesse de la jeunesse. On l'appelloit aussi Horta, comme dit Plutarque dans les problêmes, parce qu'elle exhortoit les jeunes gens à la vertu & aux actions glorieuses. Les Romains la marierent donc à leur nouveau dieu Quirinus, pour montrer qu'on ne gagnoit pas les empires, & qu'on ne les conservoit pas par l'oisiveté & par la mollesse, mais par le courage & par la vertu, & qu'au reste la vertu militaire demande sur-tout la jeunesse.

Mais, parce qu'on ne trouve guere que l'immortalité du mari rejaillisse jusques sur sa femme, si elle n'est illustre d'elle-même, & que l'intention de la fable est que chacun agisse de soi-même, pour mériter de la gloire, l'on a feint qu'Hersilie avoit été changée en déesse, non pas parce qu'elle étoit femme de Romulus, mais parce qu'elle étoit digne femme d'un si grand Prince. Ovide le témoigne par ces vers:

De gente Sabina
Præcipuum matrona decus, dignissima tanti
Ante fuisse viri conjux, nunc esse Quirini.

Toi l'honneur des Sabins, digne de ce grand homme,
Dont la vertu fonda la puissance de Rome,
Digne de lui, tandis qu'il regnoit en ce lieu,
Et digne aussi de lui maintenant qu'il est Dieu.

D'ailleurs, Tite-Live la représente comme une excellente femme, qui donne de bons conseils à Romulus, & qui étoit auprès de lui ce que Livie étoit auprès d'Auguste, c'est-à-dire, pour instruire ceux qui ne le sçavent pas, & sa femme, & son conseil.

Mais, peut-être que la fable veut montrer par cet exemple, qu'une femme sage & de bon esprit est sur-tout nécessaire aux Princes, qui trouvent si peu de vrais amis; & que leurs sujets les plus fideles ne les servent ordinairement que par intérêt.

HERTE, *Herta.* *Voyez* Herthe.

HERTHE, *Herthus*;

(*a*) c'est-à-dire, la Terre, mere commune, divinité que les Germains adoroient.

» Ils s'imaginent, dit Tacite, que cette divinité vient de » tems en tems prendre part » aux affaires des hommes, & se » promener de contrée en contrée. Dans une isle de l'O- » céan, est un bois qui lui sert » de temple. On y garde son » char; c'est une voiture cou- » verte que le prêtre seul à » droit de toucher. Dès qu'il » reconnoît que la déesse est » entrée dans ce sanctuaire » mobile, il y attelle des gé- » nisses & le suit en grande cé- » rémonie. L'allégresse publi- » que éclate de toutes parts. » Ce ne sont que fêtes & ré- » jouissances dans les lieux où » la déesse daigne passer & » séjourner. Les guerres sont » suspendues. On cesse les hos- » tilités. Chacun resserre ses » armes. Par tout règne une » paix profonde, que l'on ne » connoît, que l'on n'aime, que » dans ces jours privilégiés. » Enfin, lorsque la déesse a » suffisamment demeuré parmi » les mortels, le prêtre la » reconduit au bois sacré; on » lave ensuite dans un lac écar- » té le char, les étoffes qui le » couvroient, & la déesse elle- » même, à ce qu'on prétend. » Aussi-tôt le lac engloutit les » esclaves employés à cette » fonction; ce qui pénetre les » esprits d'une frayeur religieu- » se & réprime toute profane » curiosité sur un mystere que » l'on ne peut connoître sans » qu'il en coûte la vie à l'ins- » tant. «

Le texte de Tacite porte *Herthum vocant*. On pense que les deux dernières lettres du mot *Herthum* ne sont qu'une terminaison Latine, parce que Tacite en donne toujours une aux mots Barbares, lorsque la phrase l'exige. Apparemment que les Germains appelloient la Terre Erde ou plutôt Héarth qu'ils prononçoient Herth comme font les Anglois. Cela posé, puisqu'on faisoit de la Terre une déesse & non pas un dieu, Tacite en Latinisant le mot *Hearth* ou *Herth*, aura plutôt dit *Hertha*, *Herthæ*, que *Herthus*, *Herthi*, ou *Herthus*, *Herthûs*. Par conséquent, la véritable leçon paroît être *Hertham vocant*. C'est celle que Cluvier a suivie. Reines & Vandale soutiennent aussi cette leçon comme la véritable, & s'appuient sur cette inscription: *Matri deûm magnæ ideæ summæ parenti Hermæ, & Attidi Menotyranno invicto Clodius Hermogenianus Cæsarius*. Ils croyent que dans cette inscription, au lieu d'*Hermæ*, il faut lire *Hertæ*; en tout cela il y a beaucoup de vraisemblance. Quoi qu'il en soit, Herthus, Hertha, Herthæ étoit le nom que les Ger-

(*a*) Tacit de Morib. Germ. c. 40. Antiq. expl. par D. Bernard de Montf. T. II. pag. 409. Myth. par M. l'Abb. Ban. T. V. p. 537. & *suiv*.

mains donnoient à la mere des Dieux, qu'ils honoroient avec Atys.

Vossius conjecture que la déesse Herte doit être Cybele ; mais, il est plus vraisemblable que c'est la Terre ; le nom y répond du moins parfaitement ; les Allemands employent encore le mot *Herth*, pour signifier la *Terre*, & les Anglais ont toujours dit *Earth* dans le même sens ; comme la plûpart des peuples se sont imaginés n'avoir point d'autre origine que la Terre, les Germains pourroient bien l'avoir adorée, & plusieurs raisons concourent à se le persuader.

Il y a dans la plaine du comté de Salisbury en Angleterre, des amas de pierres circulaires, que plusieurs Sçavans croyent avoir été un temple de la déesse Herthe ; on nomme ces pierres *Stone-Henges*, c'est-à-dire, *pierres suspendues*, parce qu'elles sont mises les unes sur les autres ; de manière qu'elles paroissent être en l'air, telles qu'on suppose qu'étoit le temple de Herthe. Mais, cette supposition n'est au fond qu'un fruit de l'imagination, qu'on ne peut appuyer d'aucune preuve.

On ignore parfaitement quel étoit l'usage de cette espèce de monument, que les Anciens appelloient en Latin *Chorea gigantum*. On dispute même de la nature de ces pierres ; car, les uns prétendent qu'elles sont naturelles, tandis que d'autres les regardent comme artificielles, composées de sable, de chaux, de vitriol, & d'autres matières bitumineuses. Ce dernier sentiment paroît le moins vraisemblable ; quoi qu'il en soit, les curieux qui n'ont pas vu les *Stone-Henges* de Salisbury, peuvent consulter sur leur nature & leur ancienne destination apparente, les *Antiq. Britann.* de Cambden, & même ils en trouveront le dessein dans cet Auteur.

HÉRULES, *Heruli*, (*a*) Ἔρουλοι, nation que l'on range au nombre de celles qui renverserent l'Empire Romain.

Les Hérules paroissent pour la première fois dans l'histoire, sous l'empire de Gallien, & le Syncelle nous fournit une description un peu détaillée de leur expédition. Voici son récit avec quelques circonstances empruntées de Trébellius. Les Hérules sortis sur cinq cens vaisseaux des Palus Méotides prirent à droite, & vinrent s'emparer de Byzance, & de Chrysopolis, qui étoit de l'autre côté du détroit. Là ils livrerent un combat, dont le succès ne leur fut pas favorable, mais ne les empêcha pas de continuer leur route. Ils descendirent à Cyzique, & en divers autres endroits, qu'ils ravage-

(*a*) Zosim. L. I. pag. 263. *& seq.* Crév. Hist. des Emp. Tom. I. pag. 134. Tom. V. p. 464, 465. Tom. VI. pag. 149.

rent. Ils pillerent pareillement les isles de Lemnos & de Scyros. Ils passerent ensuite en Grece, & coururent tout le Péloponnese. Les villes de Corinthe, de Sparte, d'Argos, furent pillées. Athènes auroit éprouvé le même sort, sans la valeur de Dexippe, qui cultivoit également les lettres & les armes, habile guerrier & Écrivain renommé. Ce brave Athénien, s'étant mis à la tête de ses compatriotes, attendit les Barbares dans un passage étroit, où aidé de l'avantage des lieux, il les défit, & sauva sa patrie. Ils ne laisserent pas de piller en s'en retournant, le reste de la Grece, la Béotie, l'Épire, & sans doute la Thessalie qui étoit sur leur route. Enfin, ayant traversé la Macédoine, & partie de la Thrace, ils rencontrerent près du fleuve Nessus, l'empereur Gallien, qui étoit venu au secours des provinces attaquées. Ce Prince, dans un combat qu'il livra contr'eux, leur tua trois mille hommes; & ce petit échec, joint apparemment à d'autres circonstances qui ne sont pas expliquées, suffit pour engager Naulobat, chef des Hérules, à demander la paix aux Romains. Elle lui fut accordée, &, si nous en croyons le Syncelle, Gallien le fit Consul. En ce cas on doit compter Naulobat pour le premier des Barbares qui soit parvenu à la suprême magistrature de Rome.

Nous trouvons aussi dans Zosime quelque détail sur les Hérules. Cet auteur dit que sous l'empire de Claude II, qui fut le successeur de Gallien, tout ce qui restoit de Scythes, enflé de quelques succès, se joignit aux Hérules, aux Peuces, aux Goths, & que s'étant assemblés sur les bords du Tyras, rivière qui se jette dans le Pont-Euxin, & ayant construit six mille barques, ils s'embarquerent au nombre de trois cens vingt mille hommes; & côtoyant le Pont Euxin, ils manquerent les villes de Tomes & de Marcianople, & vinrent jusques dans la Propontide, où ne sçachant pas gouverner leurs barques, ils se heurterent & se culbuterent les uns les autres; de sorte qu'il en périt un grand nombre. Le reste gagna l'Hellespont, arriva de l'autre côté de l'Archipel, assiégea Cassandrie & Thessalonique; ils étoient sur le point de prendre ces villes, lorsqu'ayant sçu que l'Empereur arrivoit avec des troupes, ils entrerent dans la Macédoine, & pénétrerent dans le païs jusqu'à ce qu'ils trouverent un corps de cavalerie des Dalmates, qui leur tua trois mille hommes. Malgré cette perte, ils ne laisserent pas de faire tête à l'armée impériale qui les poursuivoit. Le combat fut sanglant, & les Romains prirent la fuite; mais, voyant leurs ennemis engagés dans des lieux où il n'y avoit aucune route marquée, ils les attaquerent de nouveau, & en

taillerent en pièces quarante mille. Le reste courut les côtes de Thessalie, de Grece, de Crete, de Rhodes, où il ne fit rien de remarquable, & se retira; enfin, la peste en fit périr beaucoup dans la Thessalie & la Macédoine; ceux qu'elle épargna, prirent parti dans les troupes impériales.

Procope est celui de tous les Anciens, qui a parlé des Hérules avec le plus d'étendue. Voici ce qu'il en dit, dans son histoire des Goths, suivant la traduction de M. Cousin, où l'on lit Eruliens pour Hérules.

Je dirai en cet endroit, dit Procope, quels peuples ce sont que les Hérules, & comment ils ont fait ailliance avec les Romains. Ils habitoient autrefois au de-là de l'Istre [du bas Danube], & ils adoroient plusieurs Dieux à qui ils sacrifioient des hommes. Ils se conduisoient par des loix toutes contraires à celles des autres nations. Il ne leur étoit pas permis d'être malades ni de vieillir. Si-tôt que quelqu'un se sentoit malade, ou qu'il étoit arrivé à la vieillesse, il étoit obligé de prier ses parens de l'ôter du nombre des hommes. Les parens dressoient un bûcher, au haut duquel ils le mettoient, & lui envoyoient un Hérule, qui n'étoit pas de ses parens, avec un poignard; car, il n'étoit pas permis aux parens de le tuer. Quand celui qui l'avoit tué, étoit descendu, ils mettoient le feu au bois; & après qu'il étoit éteint, ils ramassoient les os, & les couvroient de terre. Après la mort d'un homme, sa femme étoit obligée pour donner des preuves de sa vertu, & pour acquérir de la réputation, de s'étrangler à son tombeau. Si elle manquoit à le faire, elle se couvroit d'une confusion éternelle, & s'attiroit la haine irréconciliable des parens de son mari. Voilà quelles étoient les anciennes mœurs des Hérules. Ayant augmenté, par la suite du tems, & leur nombre & leur puissance, ils battirent leurs voisins, & s'emparerent de leurs biens. Les Lombards furent les derniers qu'ils subjuguerent, & à qui ils imposerent un tribut.

Quand Anastase parvint à l'Empire, les Hérules n'ayant plus d'ennemis à attaquer, mirent bas les armes, & demeurerent en repos, durant trois années. Ennuyés ensuite de ne rien faire, ils se souleverent contre leur roi Rodolphe, lui reprochant sa lâcheté. Rodolphe ne pouvant souffrir ces outrages, fit la guerre aux Lombards sans sujet. Les Lombards lui députerent, pour le prier de leur déclarer pour quelle raison il leur faisoit la guerre; que s'ils avoient manqué à payer le tribut qu'ils lui devoient, ils étoient prêts d'y satisfaire, & que si le tribut étoit trop petit, ils étoient d'accord de s'obliger à en payer un plus grand,

Ce Prince ne répondit à ces propositions que par des menaces, & il continua sa marche. Les Lombards lui envoyerent une seconde ambassade, qui fut méprisée comme la première. Enfin, ils lui en envoyerent une troisième, par laquelle ils protesterent que les Hérules avoient tort de prendre les armes; que s'ils persistoient dans ce dessein, ils seroient contraints de se défendre ; que Dieu, qui peut détruire par une foible vapeur toute la puissance des hommes, leur seroit témoin qu'ils ne se défendoient qu'à regret, & qu'ils espéroient que ce Dieu seroit l'arbitre d'une guerre que les Hérules entreprenoient par une injustice toute visible. Ils avoient espéré d'attendrir ces agresseurs par des considérations si puissantes ; mais, ceux-ci n'en firent nul état, & persisterent dans le dessein d'en venir aux mains. Lorsque les deux armées furent en présence, une nuée obscure couvrit celle des Lombards, tandis que le ciel paroissoit clair sur celle des Hérules ; ce qui passoit pour un signe de leur défaite, n'y ayant point de présage plus funeste que celui-là parmi les Barbares. Les Hérules qui méprisoient tout, ne laisserent pas d'attaquer fierement leurs ennemis, & de se promettre un succès égal à l'avantage de leur nombre. Cependant, ils furent vaincus, presque tous taillés en pièces, & entr'autres, leur roi Rodolphe. Les autres prirent la fuite; quelques-uns se sauverent & les autres furent massacrés.

Comme ils ne pouvoient plus demeurer dans leur païs, après une défaite si honteuse; ils en sortirent, & coururent avec leurs femmes & leurs enfans, les bords du Danube, s'arrêterent ensuite à une contrée qui avoit été habitée autrefois par les Rugiens, lesquels étoient venus avec les Goths s'établir en Italie ; mais, comme cette contrée étoit déserte, ils en furent bien-tôt chassés par la faim, & allerent dans le voisinage des Gépides, qui leur permirent au commencement d'y demeurer, mais qui ensuite prirent leurs troupeaux, enleverent leurs femmes, & enfin leur firent la guerre ; ce que ne pouvant souffrir, ils passerent le Danube, & s'y établirent avec la permission de l'empereur Anastase, qui leur fit un accueil très-favorable. Mais, depuis étant irrité des mauvais traitemens que ces Barbares faisoient aux Romains, il envoya contr'eux des troupes, qui les défirent, & les auroient entièrement exterminés, si les chefs n'eussent eu la bonté de leur accorder la vie, & de leur permettre de servir dans les armées de l'Empereur. Anastase ayant ratifié cette grace, le reste des Hérules fut conservé. Ils n'eurent pas néanmoins l'honneur d'être alliés des Romains, & ne leur ren-

dirent aucun ſervice.

Juſtinien, étant parvenu à l'Empire, leur donna un bon païs, leur fit des préſens conſidérables, les honora de ſon alliance, & les obligea tous de ſe faire Chrétiens. Voilà, pourſuit toujours Procope, comme ils ont embraſſé une manière de vivre plus civile & plus polie. Ils ont depuis fait profeſſion de notre ſainte religion, & ont combattu ſous nos enſeignes. Nous ne trouvons pas néanmoins qu'ils ſoient tout-à-fait fideles; ils exercent, ſans honte, des brigandages contre leurs voiſins, ſe ſouillent par les plus abominables de toutes les conjonctions, même par celles des bêtes. Enfin, ce ſont des ſcélérats dignes des plus cruels ſupplices; il y en a peu parmi eux, qui ſoient demeurés fermes dans l'amitié des Romains; tous les autres s'en ſont égarés pour le ſujet que je vais dire.

Les Hérules furent ſi brutaux & ſi enragés contre leur Roi, qui ſe nommoit Ochon, qu'ils le maſſacrerent ſans autre prétexte que de dire qu'ils ne vouloient plus avoir de Roi à l'avenir, quoique de ſon vivant, & auparavant même, ils n'euſſent un Roi que de nom, & qui n'avoit pas plus de pouvoir qu'un particulier. Chacun mangeoit & buvoit avec lui, & diſoit en ſa préſence tout ce qu'il avoit envie de dire, cette nation étant la plus inprudente & la plus incivile du monde. Ils ſe repentirent cependant de leur crime, & dirent qu'ils ne pouvoient plus vivre ſans Roi & ſans Chef. Après pluſieurs délibérations, ils trouverent qu'ils ne pouvoient faire mieux que d'envoyer en l'iſle de Thulé, pour demander quelqu'un de la maiſon royale, pour être leur Roi.

Procope tâche enſuite d'expliquer quel rapport avoient les Hérules avec l'iſle de Thulé, Quand les Hérules, dit-il, vaincus par les Lombards, abandonnerent leur païs, une partie s'établit dans l'Illyrie; [ce ſont ceux dont il vient de rapporter la deſtinée,] les autres ne voulant pas paſſer le Danube, allerent chercher des demeures juſqu'aux extrêmités de la terre. Étant donc conduits par quelques-uns du ſang royal, ils traverſerent tout le païs des Sclavons, & enſuite une vaſte ſolitude qui eſt au de-là; ils entrerent dans le païs des Warnes & dans le Danemarck, & arriverent à l'Océan où ils s'embarquerent, & parvinrent à l'iſle de Thulé.

Procope décrit cette iſle; & entr'autres peuples, il y met les Scritifines & les Gautes, & dit que ces derniers ſont une nation nombreuſe, qui reçut les Hérules, lorſqu'ils s'y allerent établir; après quoi il pourſuit ainſi.

Les députés des Hérules trouverent en l'iſle de Thulé pluſieurs Princes de la famille royale, entre leſquels ils en

choisirent un ; mais, comme il mourut en chemin, ils y retournerent, & en prirent un autre qui se nommoit Todasius, & qui emmena son frere, nommé Aordus, & deux cens jeunes hommes de l'isle. Comme il se passa beaucoup de tems dans le voyage de ces députés, les Hérules qui habitoient dans le voisinage de Singidone, sentirent que ce n'étoit pas faire prudemment leurs affaires, que de choisir un Roi sans le consentement de l'Empereur, & envoyerent une ambassade à Constantinople, pour le prier de leur donner un Roi ; il leur envoya incontinent un Hérule qui étoit à sa cour, & qui se nommoit Suartuas. Ce nouveau Souverain fut d'abord bien reçu par les Hérules, salué avec toutes sortes de respects, & obéi avec une fidélité très-exacte. Peu de tems après, on eut nouvelle de l'arrivée des députés de l'isle de Thulé. A l'instant, Suartuas commanda d'aller au-devant d'eux, & de les tuer, en quoi il fut suivi de ses sujets, mais, lorsqu'ils furent éloignés seulement d'une journée, il fut abandonné de tout son monde, & contraint de s'enfuir seul à Constantinople. Comme l'Empereur souhaitoit avec passion de le rétablir sur le trône, les Hérules qui redoutoient sa puissance, eurent recours aux Gépides ; & ce fut le sujet de leur désunion d'avec nous.

Paul Diacre abrege de beaucoup le règne des Hérules; car, il suppose qu'après leur défaite par les Lombards, ils n'eurent plus de Rois, & donne à entendre que cette nation se fondit dans celle de ses vainqueurs, comme il arrive souvent ; mais, avant que d'aller plus loin, il faut faire quelques remarques sur l'Histoire qu'en fait Procope. Elles serviront, ou à le rectifier, ou à mieux démêler qu'il n'a fait l'origine de cette nation.

Procope ne leur connoît point d'établissement plus ancien, que celui qu'ils avoient au de-là du Danube; ils y étoient dès le tems de l'Empereur Claude II, c'est-à-dire, dès l'an 268, comme nous l'avons vu dans le passage de Zosime. Après leur défaite par les Lombards, une partie passa le Danube, & vint s'établir sur les terres de l'Empire, où ils se firent Chrétiens; l'autre partie remonta le Danube, & repassa au travers du païs des Sclavons ; or les Sclavons, ou Slaves, occupoient alors le païs d'entre l'Elbe & la Wistule, c'est-à-dire, l'ancienne Vandalie. Quand à ce que dit Procope, qu'ils traverserent le Danemarck, & arriverent à Thulé, qui est aujourd'hui l'Islande, c'est une exagération pardonnable à un homme, qui étant né à Césarée en Palestine, passa une partie de sa vie à suivre Belisaire dans ses voyages, en qualité de secrétaire. Une preuve qu'il n'avoit qu'une idée fort peu correcte de l'isle de Thulé, c'est qu'il y

met le *Scritifini*, peuple que les Anciens Auteurs mettent tous dans la Scandinavie. Le Danemarck & Thulé sont de trop dans la narration de Procope. Les Hérules n'allerent pas plus loin qu'au bord de la mer Baltique. Ils vinrent, comme il dit très-bien, au païs où demeuroient les Warnes. Ces Warnes, ou Warins, prenoient leur nom du Warnow, rivière de la basse-Saxe dans le Meckelbourg, & qui coule à Rostock, où elle est fort large. Cluvier, guidé par une ressemblance de nom, les cherche à Heel ou Heila. Il seroit bien plus naturel de les chercher auprès des Warnes & des Rugiens, avec qui on les trouve souvent nommés. Or, il se trouve qu'à deux milles de Rostock, il y avoit une ancienne ville nommée Weerle, des ruines de laquelle Schwan a été bâtie. Son nom Latin étoit *Herula*, comme l'écrit le docte Bangert, dans ses notes sur la Chronique des Slaves, par Helmod; & ce nom est un reste de ce peuple, nom dont les rois Wandales avoient soin de se parer autant que du nom général de la nation, puisqu'ils se disoient *Rois des Hérules & des Wandales*.

Ce que dit Procope, qu'ils trouverent dans l'isle de Thulé une nombreuse nation nommée Gautes, il faut entendre les Goths, avec qui ils s'associerent quelquefois. Zonare dit: Il vainquit ensuite les Hérules, peuple d'entre les Scythes & les Goths. Jornandès qui, étant Goth lui-même, auroit dû parler des Hérules avec plus de connoissance de cause que les Grecs, les fait venir de la Scandinavie, & dit que les Danois avoient chassé les Hérules de leur païs, & que ces derniers sont ceux qui, entre toutes les nations de la Scandinavie, ont fait le plus de bruit à cause de leur haute stature. Il dit qu'Ermanaric, roi des Goths, déjà maître de bien des peuples, ne fut point content qu'il n'eût assujetti les Hérules, après en avoir massacré une grande partie. Il nous apprend qu'ils avoient alors Alaric à leur tête; & voulant ensuite nous donner l'origine de ce peuple, il eut recours à l'autorité d'Ablavius, historien Goth, cité quelquefois par l'Anonyme de Ravenne, & dit que cette nation avoit été nommée *Eruli*, parce qu'elle habitoit auprès des Palus Méotides, dans des marais que les Grecs appellent *Hele*. Il est certain que des Grecs les ont nommés Ἐλεύροι, comme on le peut voir dans Étienne de Byzance, & dans le grand Étymologique. Cependant, on ne le peut pas dire généralement; car, Zonare, dans l'endroit cité, dit Αἰλέυροι, & Procope, Ἐρούλοι, qui est l'*Heruli* des Latins. Jornandès semble nous marquer comment cette nation finit, au moins la partie qui étoit au voisinage des Goths, vers l'Illyrie.

Sidonius Apollinaris dit :

Curfu Herulus, Hunnus Jaculis, Francufque natatu.

Les Hérules excelloient à la courfe ; les Huns à lancer le javelot, & les Francs à nager. Jornandès dit auffi qu'ils étoient très-légers à la courfe ; qu'il n'y avoit point alors de nation qui n'en voulût avoir dans fon armée, & que malgré cet avantage ils ne laifferent pas d'être affervis par les Goths, qui étoient plus pefans & plus fermes, & qu'enfin ils furent réduits à obéir au roi Ermanaric, avec toutes les autres nations des Getes. Surquoi il faut remarquer qu'en ce tems-là on confondoit mal-à-propos les noms de Goths & de Getes.

Il y en a qui penfent que la première demeure des Hérules étoit au voifinage du Warnau, dans le Meckelbourg, à peu près où a été enfuite la ville de Werle, en Latin *Herula* ; que fi Tacite n'en a point fait mention, c'eft qu'ils étoient alors compris fous le nom général de Vandales ; que dans les irruptions des Goths & des Vandales, vers le midi, ils eurent leur part à ces migrations, & demeurerent quelque tems au de-là du Danube, où abordoient les nations Septentrionales ; qu'une partie paffa le Danube après la bataille perdue contre les Lombards, s'établit dans l'Illyrie, où elle eut tous les revers que nous avons marqués, & fe perdit enfin dans l'armée des Goths ; que l'autre partie retourna dans la Wandalie, auprès des Warnes ; que ce fut à ceux-ci que les autres envoyerent demander un Roi, & que ces Hérules revenus dans leur patrie, y fubfifterent longtems dans l'Idolâtrie, puifque ce ne fut que fort rard que la foi Chrétienne leur fut annoncée ; encore l'embrafferent-ils plus par force que par perfuafion, puifqu'à la moindre occafion ils la quittoient, & maffacroient les Prêtres. Leur nom fe perdit peu à peu dans celui de Slaves, & enfin en celui de Meckelbourg.

L'Auteur Latin d'une chronique Efclavone, inférée dans le recueil de Lindebrog, & réimprimée dans celui de Fabricius, laquelle finit en 1487, dit que les Hérules, ou Eveldes, font entre l'Oder & l'Elbe, près de la rivière de Habola, qui eft le Havel. Ainfi, il les confond avec les habitans du Havelland. Le fçavant Bangert n'eft pas tombé dans cette erreur.

HESBON, *ou* HÉSÉBON. *Voyez* Efebon.

HÉSER, *Hefer*, (*a*) ville de la Paleftine, dans la tribu de Juda. Salomon la fit bâtir ou fortifier. D. Calmet croit que c'eft apparemment la même ville qu'Afor ou Hafor.

(*a*) Reg. L. III. c. 9. v. 15.

HESIODE, *Hesiodus*, (*a*) Ἡσίοδος, célebre poëte Grec. Son pere, qui demeuroit à Cumes, ville de l'Éolide dans l'Asie mineure, ayant mal fait ses affaires dans sa patrie, fut obligé de se retirer à Ascra, petite ville de Béotie. C'est-là qu'Hésiode fut nourri & élevé; ce qui a fait passer ce lieu pour sa patrie, & a donné lieu à Virgile de l'appeller le vieillard d'Ascra.

On dit qu'il devint Poëte en gardant ses moutons, par une faveur particulière des muses, qu'il servit depuis, en qualité de Prêtre, sur le mont Hélicon. Pour ce qui est du tems auquel il a vécu, les Auteurs n'en demeurent pas d'accord entr'eux. Pausanias nous dit que de son tems, on voyoit des vers d'Hésiode sur des tables de plomb, dans le temple des muses, où il avoit exercé la prêtrise. Quelques-uns le font plus ancien qu'Homère; d'autres, son contemporain; & d'autres enfin assurent qu'il vécut long-tems après lui. Le sentiment des derniers est plus vraisemblable, parce qu'on remarque dans Hésiode beaucoup d'imitations d'Homère; & d'ailleurs Porphyre dit positivement qu'il a vécu environ cent ans après lui. Néanmoins, nous trouvons aujourd'hui un passage dans son livre, qui prouve invinciblement qu'il vivoit du tems d'Homère, puisqu'il dit qu'il composa autrefois des vers aux jeux funébres d'Astydamas, & qu'il en remporta le prix, quoiqu'Homère s'y fût trouvé aussi-bien que lui. Mais, d'ailleurs, on peut croire que ces vers sont supposés; car, si l'Antiquité les eût lus dans Hésiode, on n'auroit pas tant disputé depuis pour sçavoir lequel d'Homère ou de lui étoit le plus ancien. Il ne faut pas oublier la remarque d'Eustathe, commentateur d'Homère, qui est que ce Poëte parlant du Nil, l'appelle *Ægyptus*, nom qu'on lui donnoit Anciennement. A quoi il ajoûte qu'Homere introduit les athletes qui luttent avec une ceinture au tour des reins; au lieu que du tems d'Hésiode ils étoient tout nus; coûtume qui s'établit depuis qu'un certain Orsippe fut vaincu, pour s'être embarrassé dans sa ceinture, qui se délia en combattant.

On croit qu'Hésiode fut tué par des Locriens, qui le jetterent dans la mer; mais qu'ayant été recueilli par quelques dauphins, il fut porté jusqu'à terre,

(*a*) Suid. Tom. I. pag. 1204. Pauf. pag. 3, 5, 44, 80, 96. *& seq.* Vig. Georg. L. II. v. 176. Cicer. Brut. c. 8. Vell. Paterc. L. I. c. 7. Quintil L. I. c. 1. L. V. c. 11. L. X. c. 1. Aul. Gell. L. III. c. 11. L. XVII. c. 21. Athen. pag. 41. *& seq.* Roll. Hist. Anc. Tom. II. pag. 65. *& suiv.* T. VI. pag. 188. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. III. p. 4. *& suiv.* Tom. IV. pag. 57. *& suiv.* Tom. V. pag. 17. *& suiv.* Tom. VII. pag. 107. *& suiv.* Tom. IX. pag. 28. *& suiv.* Tom. XVI. pag. 3. *& suiv.* Tom. XVIII. pag. 1. *& suiv.*

& inhumé au temple de Némée; que depuis les coupables ayant été saisis, furent punis du même genre de mort; & qu'en mémoire de leur attentat, leurs maisons furent brûlees.

Hésiode n'est guère connu que par le peu de poësies qui nous sont restées de lui toutes en vers hexametres, qui sont, 1.° les Ouvrages & les Jours. 2.° Le Bouclier d'Hercule. On doute pourtant que celui-ci soit d'Hésiode. 3.° La Théogonie, ou Généalogie des Dieux.

Quintilien trace ainsi le caractère de ce Poëte: » Il arri- » ve rarement à Hésiode de » s'élever. Une grande partie » de ses Ouvrages ne contient » presque que des noms pro- » pres. On y trouve pourtant » d'utiles sentences pour la » conduite de la vie. Il a assez » de douceur dans l'expression » & dans le style. On lui donne » la palme dans le genre d'é- » crire médiocre. «

Dans son poëme intitulé *les Ouvrages & les Jours*, Hésiode traite de l'agriculture, qui demande, outre beaucoup de travail, qu'on observe les tems, les saisons, les jours. Ce Poëme est rempli de sentences & de maximes excellentes pour la conduite de la vie. Il le commence par une courte, mais vive description de deux sortes de disputes; l'une funeste au genre humain, & source des querelles, des discordes, des guerres; l'autre infiniment utile & salutaire aux hommes, qui aiguise leur esprit, qui excite parmi eux une noble émulation, & qui donne lieu à l'invention & à la culture des arts. Il fait dans la suite une admirable description des quatre différens âges du monde, d'or, d'argent, d'airain, de fer. Ce sont ceux de ce premier âge d'or, que Jupiter, après leur mort, changea en autant de génies & d'esprits, qu'il établit gardiens des hommes, & qu'il chargea du soin de parcourir la terre, cachés dans un nuage obscur, & d'observer les bonnes & les mauvaises actions de ceux qui l'habitent.

Ce poëme a servi de modele à Virgile pour composer ses Géorgiques, comme il le témoigne lui-même par ce vers:

Ascræumque cano Romana per oppida carmen.

Le choix, que ces deux illustres Poëtes ont fait de cette matière pour la traiter en vers, nous marque en quel honneur étoient chez les Anciens la culture des terres & la nourriture des troupeaux, deux sources innocentes de richesses & d'abondance pour un païs. Il est bien fâcheux que dans les siecles postérieurs, on ait laissé éteindre ce goût, si conforme à la nature, & si propre à conserver l'innocence des mœurs; l'avarice & la volupté l'ont entièrement étouffé.

Le bouclier d'Hercule est un morceau détaché d'un poëme, dans lequel on prétend qu'Hésiode

siode célébroit les héroïnes de l'antiquité les plus illustres ; & il est ainsi appellé, parce qu'on y trouve une longue description du bouclier d'Hercule, dont ce poëme rapporte une aventure particulière.

La Théogonie, c'est-à-dire, génération ou histoire des Dieux, est ainsi appellée, parce qu'Hésiode s'y est servi de généalogies allégoriques, autorisées par un long usage, pour indiquer & la nature des divinités que la Grece honoroit depuis plusieurs siecles, & l'ordre des tems où les Grecs avoient commencé à les reconnoître; en quoi consistoit toute leur histoire.

Nous sommes donc redevables à Hésiode, ainsi qu'à Homère, de nous avoir transmis le systême de la religion de ce peuple. Conservé jusqu'à leur tems par la tradition seule, ou tout au plus par quelques hymnes, ils s'en instruisirent par des conversations avec ce qu'il y avoit de gens habiles ; puis ils se proposerent d'en instruire tous les Grecs ; mais, ils le firent de deux manières bien différentes. Homère voulut leur apprendre leur religion comme leur Histoire, en faisant servir l'une & l'autre à l'embellissement de ses poëmes ; au lieu qu'Hésiode se contenta de donner dans un ouvrage peu étendu, une histoire suivie de la même religion. Leur travail fut si estimé, qu'on vint dans la suite à les regarder comme les auteurs du systême. Hérode leur attribue la généalogie & les surnoms des Dieux ; il paroît croire que ces deux Poëtes avoient marqué le rang & les fonctions de chaque divinité. Mais, les différences qu'on remarque entr'eux sur quelques points, tandis qu'ils sont d'accord sur tout le reste, montrent pleinement, ce semble, qu'ils n'ont fait que rassembler séparément, & sans s'être concertés, des traditions qui se sont trouvées plus ou moins altérées, ou qu'ils ont saisies avec plus ou moins de succès.

Il faut en convenir. Pausanias a insinué qu'Hésiode n'étoit pas l'auteur de la Théogonie qui porte son nom. Il ne prétendoit pas que cette Théogonie fût un ouvrage supposé à la place d'un autre que ce Poëte eût fait, & qui se fût perdu ; ce qu'il souhaitoit qu'on crut, c'est qu'Hésiode n'avoit fait ni ce poëme, ni aucun autre du même genre. Il le cite dans un endroit, mais comme à regret ; *car il y a*, dit-il froidement, *des personnes qui croyent que la Théogonie est un ouvrage d'Hésiode.* Et dans un autre, il rapporte avec complaisance ce qu'il avoit vu & entendu pendant son séjour en Béotie. » Les » Béotiens qui habitent aux en- » virons de l'Hélicon, tien- » nent, dit-il, par tradition, » qu'Hésiode n'a laissé d'autre » ouvrage à la postérité que » celui qui a pour titre, *les* » *Œuvres & les Jours*; encore

» en retranchent-ils l'invoca-
» tion des Muses, & tout ce
» qui précede l'endroit où le
» Poëte parle de deux sortes
» d'ambitions qui partagent les
» hommes; ils me montrerent
» même auprès de la fontaine
» d'Hippocrène, un rouleau de
» plomb qu'ils conservent en-
» core, quoique fort endom-
» magé par le tems, & où le
» poëme des Œuvres & des
» Jours est écrit tout entier,
» &c. «

Ce qu'on peut dire en faveur de ce sentiment, c'est que l'auteur de la Théogonie a raconté la fable de Pandore un peu autrement que l'auteur des Œuvres & des Jours. Si on en croit le premier, Minerve & Vulcain firent tout le mal; mais, l'auteur des Œuvres & des Jours assure que les choses se passerent autrement; & à son avis, ce ne fut pas trop de onze divinités pour nous donner une femme. Il est donc vrai qu'il y a sur ce point, qui n'est pas un des moins considérables de la Mythologie, une assez grande différence entre les deux poëmes, pour faire soupçonner qu'ils ne sont peut-être pas du même Auteur. Mais, d'un autre côté, toutes sortes de raisons nous obligent à reconnoître que la Théogonie est, aussi-bien que le poëme des Œuvres & des Jours, un ouvrage d'Hésiode. S'il falloit des autorités pour appuyer cette assertion, on citeroit celle d'Hérode & de plusieurs autres Anciens. Car, il n'est pas douteux que le poëme d'Hésiode indiqué par Hérodote, & dont Platon a cité plus d'un endroit, ne soit le même qui est aujourd'hui entre nos mains; poëme, qui a d'ailleurs tous les caractères de la plus haute antiquité si bien marqués, que nous devrions le conserver à Hésiode, quand il ne resteroit de tous les Anciens qui en ont parlé, que Pausanias qui vouloit le lui enlever.

On a vu plus d'un Auteur s'attacher à découvrir des traits de ressemblance entre le commencement de la Génèse & des Cosmogonies, non seulement profanes, mais extravagantes; ils ont mis ces traits sous nos yeux, & le public en a porté le jugement qu'ils en auroient porté eux-mêmes, s'ils avoient été moins prévenus. Leurs mauvais succès peuvent avoir indisposé contre des paralleles de ce genre; cependant, comme il est vrai qu'une cosmogonie composée avant la naissance des systêmes philosophiques, doit être moins opposée qu'une autre à l'ancienne tradition sur la création du monde, nous croyons qu'on ne nous blâmera pas d'observer qu'à la religion près, & c'est beaucoup, Hésiode a parlé de l'origine des choses comme Moïse. L'Écrivain sacré rend par tout à Dieu l'hommage qui lui est dû; le Poëte au contraire le méconnoît, & au lieu de sa parole toute-puissante, ne voit nulle part que des flux, s'il est

permis de parler ainsi, & des générations successives, à peu près comme si la matière se fût mue d'elle-même, & qu'elle se fût donné elle même la forme qu'elle a conservée depuis. Il ne pouvoit différer de Moïse dans un point de plus grande importance; & si on prouvoit ensuite qu'il lui est d'ailleurs assez conforme, ce ne seroit pas pour lui qu'on le prouveroit, mais parce qu'il seroit singulier de retrouver des vestiges de l'ancienne tradition jusque dans la Grece, & dans un tems si éloigné de celui où la nation Juive fut séparée des autres nations. Voici donc ce qu'on y peut observer de conformité.

Au commencement, dit Moïse, *Dieu créa le ciel & la terre*; c'est-à-dire, & la suite le fait voir, que Dieu créa toute la matière, dont le ciel & la terre furent formés peu de tems après par son ordre; cette matière est une partie de ce que le Poëte appelle le Chaos, & personne n'en doute.

L'Écrivain sacré ajoûte que la terre étoit couverte d'eaux, & que les ténebres étoient répandues sur l'abyme. On reconnoît dans ces paroles la terre & le Tartare d'Hésiode, parce qu'il est certain qu'il regardoit le Tartare comme un lieu ténébreux, au tour duquel les racines de la terre & de la mer avoient crû, & qui par conséquent dut subsister, dès qu'il y eut une terre & des eaux environnées de ténebres.

On reconnoît aussi l'Amour qui donne la fécondité à toutes choses, & qui les unit entr'elles, dans ce qu'on lit ensuite, que l'*esprit de Dieu étoit porté sur les eaux*, ou qu'il étoit étendu dessus, à peu près comme un oiseau qui couve ses œufs. On est partagé sur le sens de ces paroles; & l'abus que les Grecs en firent, peut du moins servir à montrer comment les entendoient ceux de qui ils tenoient cette tradition.

Moïse continue par ces paroles célebres, dont un Auteur Payen admiroit justement la sublime simplicité; *Dieu dit que la lumière se fasse, & la lumière se fit. Il sépara la lumière des ténebres, & donna à la lumière le nom de jour, & aux ténebres le nom de nuit.* Il n'y a personne qui ne voie ici l'Erebe & la Nuit du Poëte, qui naissent du Chaos, & du sein desquels sortent la lumière & le jour.

Le second jour Dieu fit le firmament, auquel il donna le nom de *ciel*; il le fit en détachant de la masse générale une partie de la terre & des eaux, qui ne faisoient encore ensemble que comme une même chose; & c'est ainsi que la terre d'Hésiode enfanta le ciel, en fournissant une partie de sa substance pour le former. Elle enfanta aussi la mer, parce que le troisième jour Dieu rassembla les eaux qui couvroient la terre, & donna à cet amas d'eaux le nom de *mer*. Le poëte gâte tout, comme on voit; le mot d'*aby-*

me, qui semble marquer la vaste étendue qu'occupoit la matière informe, lui fait imaginer un être séparé qu'il nomme *Tartare*; il personnifie les ténèbres, il en fait même deux êtres de sexe différent; & cela pour faire venir de leur alliance encore deux êtres distingués par le sexe. Le reste est de la même grossièreté ; mais, il n'en est pas moins vrai que dans l'Histoire des trois premiers jours du monde, il ne fait que rendre conformément aux folles idées que sa religion lui avoit rendu trop familières, ce que Moïse avoit décrit avec plus de simplicité & de vérité.

Outre les fautes où la tradition mal prise a engagé le Poëte, il en a fait une autre qui n'a peut-être point de fondement dans cette tradition, lorsqu'il a dit que la terre enfanta le ciel égal à elle-même, pour la couvrir. La terre dont il veut parler, est tout ce que Dieu créa d'abord, après qu'il y eut répandu la lumiere ; elle comprenoit toute la nature ; &, suivant l'expression d'Hésiode, elle comprenoit dans son vaste sein tous les immortels. Or, cette terre n'enfanta le ciel, qu'en fournissant une partie d'elle-même pour le former ; ainsi, l'on voit qu'il n'a voulu dire autre chose, si non qu'après que le ciel eût été détaché de la terre, ils se trouverent égaux l'un à l'autre ; supposition absurde, mais liée avec plusieurs autres également insoutenables; car il avoit, & le commun des Grecs eut encore long-tems après, les idées les plus fausses de la disposition générale du monde & de l'étendue de ses parties. Comme il ne croyoit point qu'il y eût d'autre terre que ce qu'on nomme communément l'ancien monde, il s'imaginoit que le ciel ne couvroit que cela ; & sous cette terre, à laquelle il attribuoit une profondeur égale à celle du ciel, il ne reconnoissoit que le Tartare, qu'il regardoit comme un lieu de ténebres & d'horreur. Notre Poëte s'explique là-dessus de la manière la plus précise ; il dit que les Titans furent renfermés dans un endroit aussi éloigné de la terre, que la terre l'est du ciel : » Car, ajoûte-t-il, » si on jettoit du haut des cieux » une masse d'airain, elle par- » courroit leurs espaces im- » menses en neuf jours & en » autant de nuits, & ne tom- » beroit sur la terre que le » dixième jour ; & de même, » si de dessus la terre on la jet- » toit dans le Tartare, elle n'y » arriveroit qu'au bout de dix » jours. « Voilà ce qu'on pensoit dans ces siecles d'ignorance ; & D. Calmet impute quelque chose de semblable aux Écrivains sacrés ; car, il prétend que suivant le systême des Hébreux auquel ces Écrivains se sont prêtés, la terre étoit de figure plate, & fondée sur les eaux ; que les eaux étoient contenues par un grand cercle qui les environnoit ; & que le

ciel s'appuyant sur les extrémités de la terre, servoit comme de tente pour la couvrir. Mais, il semble qu'il auroit été plus judicieux de ne point chercher de systême dans des passages détachés, qui n'ont communément aucune liaison entr'eux, & de la plûpart desquels on peut également abuser pour appuyer les systêmes les plus opposés. Il n'y a rien dans l'histoire de la création du monde, telle que Moïse nous l'a transmise, qui favorise les imaginations des Grecs; voilà de quoi nous sommes assurés; nous n'avons que faire après cela de leur chercher un fondement dans la tradition des Hébreux, qui sera toujours extrêmement équivoque.

HÉSIONE, *Hesione*, (a) Ἡσιόνη, fille de Laomédon roi de Troye.

Neptune, irrité contre ce Prince, au sujet de la construction des murs de Troye, envoya un monstre marin qui emportoit tout d'un coup les habitans du rivage, & même les laboureurs des campagnes les plus voisines.

La peste attaqua le peuple, & les arbres mêmes périrent. Toute la nation s'étant assemblée pour chercher un remede à tant de maux, le Roi fit une députation au dieu Apollon pour le consulter. L'oracle répondit que la cause de ces fléaux étoit la colère de Neptune, qui ne finiroit que lorsque les Troyens auroient exposé au monstre celui de leurs enfans que le sort auroit marqué. Les noms de tous ayant été écrits, on tira celui d'Hésione, fille de Laomédon. Il fut obligé de livrer sa fille qui venoit d'être enchaînée sur le bord de la mer, lorsqu'Hercule descendit à terre avec les autres Argonautes. Dès que cette jeune Princesse lui eut appris elle-même son infortune, il rompit les chaînes qui la tenoient attachée, & entrant aussitôt dans la ville, il promit au Roi de tuer le monstre. Le Roi, charmé de cette offre généreuse, lui promit de son côté pour récompense ses chevaux invincibles. Hercule ayant achevé cet exploit, on donna à Hésione la liberté de suivre son libérateur, ou de demeurer dans sa famille & dans sa patrie. Hésione qui préféroit son bienfaiteur à ses parens, & qui craignoit d'ailleurs que ses citoyens ne l'exposassent une seconde fois, si le monstre venoit à reparoître, consentit à suivre les étrangers. Mais, Hercule, après avoir reçu bien des honneurs & bien des présens, laissa en garde à Laomédon Hésione & les chevaux qu'il lui avoit promis, à condition qu'il les lui rendroit à son retour de la Colchide. Laomédon ne voulut point alors tenir sa parole; ce qui obligea Hercule d'assiéger

(a) Diod. Sicul. pag. 166, 171. Virg. Æneid, L. VIII, v. 157. Myth. par M. l'Abb. Ban. T. I. p. 51. Tom. VI. pag. 375. T. VII. p. 50, 51, 241.

la ville de Troye. Ce Héros prit cette ville, & donna Hésione à Télamon pour le récompenser de ce qu'il étoit monté le premier à l'assaut.

HÉSIS, *Hesis*, Ἡσις, lieu de la Cilicie, selon Josephe.

HESLI, *Hesli*, Ἐσλί, (a) parent de Jesus-Christ, selon la chair, étoit fils de Naggé & pere de Nahum.

HESMONA, *Hesmona*. *Voyez* Esmona.

HESPER, *ou* HESPÉRUS. *Voyez* Hespérus.

HESPÉRA, *Hespera*, isle d'Afrique. *Voyez* Hespérie.

HESPÉRIDES, ville de Libye dans la Pentapole. *Voyez* Bérénice.

HESPÉRIDES [le Jardin des], *Hesperidum Horti*, Ἑσπερίδων κῆποι. *Voyez* Hespérides Nymphes.

HESPÉRIDES [les Isles des], *Hesperidum Insulæ*, Ἑσπερίδων νῆσοι. *Voyez* Hespérides Nymphes.

HESPÉRIDES, *Hesperides*, Ἑσπερίδες, (b) nymphes dont le nom est célebre dans la Fable. Il n'y a guere en effet de sujet sur lequel les Poëtes anciens aient plus donné carrière à leur imagination, que sur celui des Hespérides. Ils n'ont gardé aucunes mesures dans les prodiges qu'ils nous ont débités touchant ces fameuses nymphes; & l'on peut dire qu'uniquement occupés du soin d'exciter l'admiration & la surprise, ils se sont jettés dans le merveilleux, sans aucun égard pour le vraisemblable.

Il semble qu'en toute fable on doit considérer principalement trois choses; ce qu'il peut y avoir de vrai; ce que les Poëtes y ont ajoûté du leur; & les instructions qu'ils ont prétendu cacher sous le voile de la fiction. C'est à quoi se réduit tout ce que nous nous proposons de dire dans cet article sur les Hespérides. Nous rapporterons ce que l'Histoire nous en a transmis; ce que la poësie en a publié, & les vérités qu'on prétend qu'elle a voulu renfermer dans les mensonges ingénieux dont elle a revêtu toute cette matière.

I.

Ce que l'Histoire nous a transmis touchant les Hespérides.

Lorsqu'on veut réduire la Fable des Hespérides à la précision historique, l'admiration cesse, & les doutes commencent. On ne trouve plus qu'un nombre de faits, qui à la vé-

(a) Luc. c. 3. v. 25.

(b) Diod. Sicul. p. 162. Strab. p. 123, 150, 183, 299, 836, 838. Plin. Tom. I. pag. 240, 249, 348. Tom. II. pag. 160. *& seq.* Pausf. pag. 307, 319, 322, 379. Pomp Mel. p. 218. Hesiod deor. Genes. v. 215, 275. Virg. Eclog. 6. v. 61. Æneid. L. IV. v. 484. L. VIII. v. 77. Ovid. Metam. L. IX. c. 6. L. II. c. 4. Myth. par M. l'Abb. Ban. T. I. p. 51, 52, 195. Tom. III. pag. 450. *& suiv.* Tom. VII. pag. 33. *& suiv.* Mém. de l'Acad. des Inscrip. & Bell. Lett. T. III. pag. 28. *& suiv.* Tom. XVIII. p. 53. *& suiv.*

rité demeurent renfermés dans les bornes des choses naturelles & croyables ; mais, les Écrivains qui les rapportent, sont partagés en tant d'opinions différentes, que l'esprit incertain ne sçait à quoi s'attacher.

Paléphate auteur très-ancien, quoiqu'on ne sçache pas au juste le tems où il a vécu, prétend qu'on doit l'en croire préférablement à tout autre. On a publié, dit-il, beaucoup de choses touchant les Hespérides, mais voici au vrai ce que c'étoit. Hespérus étoit un riche Milésien, qui alla s'établir dans la Carie. Il eut deux filles nommées Hespérides, qui avoient de nombreux troupeaux de brebis, qu'on appelloit *brebis d'or*, à cause de leur beauté ; car, il n'y a rien de plus beau que l'or, ajoûte cet Auteur. Elles en confioient la garde à un berger nommé Dracon, mais Hercule passant par le païs qu'elles habitoient, enleva & le berger & les troupeaux.

Agrœtas autre historien, souvent cité par les anciens Scholiastes, & sur tout par celui d'Apollonius, parle des Hespérides à peu près comme Paléphate. Ce qu'elles gardoient avec tant de soin, dit-il au troisiéme livre des choses Libyques, ce n'étoit point des pommes, c'étoit des brebis, qu'on appelloit *brebis d'or*, à cause de leur beauté surprenante. Et le berger qui en avoit la garde, n'étoit point un *dragon*, mais un homme ainsi nommé, parce qu'il avoit la vigilance & la férocité de cet animal. Varron & Servius sont du même sentiment.

Ce qu'il y a d'embarrassant, c'est que d'autres Écrivains qui ne sont pas moins considérables par leur autorité ni par leur nombre, changent le berger des Hespérides en jardinier, & leurs troupeaux en fruits. Selon eux, on appelloit ces fruits, *des pommes d'or*; soit parce qu'ils étoient excellens ; [car les Grecs donnent cette épithete à tout ce qui excelle en son genre,] soit parce qu'ils étoient d'un grand rapport; soit enfin parce que leur couleur approchoit effectivement de celle de l'or. Cette seconde opinion n'a pas moins de partisans que la premiére, & il semble même que dans la suite des tems elle soit devenue la dominante.

Cependant, Diodore de Sicile ne prend point de parti, & croit que chacun peut penser sur ce point tout ce qu'il voudra; & la raison qu'il en apporte, c'est que le mot Grec μῆλα, dont les anciens historiens se sont servis, peut signifier également des pommes & des brebis. Mais, il descend dans un détail beaucoup plus grand que les Auteurs dont on vient de parler, & ce qu'il nous apprend des Hespérides, est peut-être ce que nous avons sur cette matière de plus circonstancié & de plus exact.

Il assure qu'Hespérus & Atlas étoient deux freres, qui

possédoient de grandes richesses dans la partie la plus occidentale de l'Afrique. Hespérus eut une fille appellée Hespéris, qui donna son nom à toute la contrée. Elle épousa son oncle Atlas ; & de ce mariage sortirent sept filles, qu'on appelle tantôt Hespérides du nom de leur mere & de leur ayeul maternel, & tantôt Atlantides du nom de leur pere. Elles gardoient avec beaucoup de soin ou des troupeaux ou des fruits, dont elles tiroient de grands revenus. Comme elles étoient très-belles & plus sages encore, leur mérite fit beaucoup de bruit dans le monde. Busiris, roi d'Égypte, devint amoureux d'elles sur leur réputation, & jugeant bien que sur la sienne, il ne réussiroit pas par une recherche réguliere, il envoya des Pirates pour les enlever. Ils épierent le moment où elles se réjouissoient entr'elles dans un jardin, & exécuterent l'ordre du tyran. Comme ils s'en retournoient tout fiers de leur proie, Hercule qui revenoit de quelques-unes de ses expéditions, les rencontra sur un rivage, où ils étoient descendus pour prendre un repas. Il apprit de ces jeunes filles ce qui s'étoit passé, tua les Corsaires, mit les jeunes captives en liberté, & les remena chez leur pere. Atlas, charmé de retrouver ses filles, fit part à leur libérateur de ces troupeaux ou de ces fruits qui faisoient ses richesses. Mais, il ne borna pas là sa reconnoissance ; il voulut aussi l'initier dans les principes de l'Astronomie. Hercule fort content de la réception qui lui avoit été faite, s'en retourna dans la Grece, & y porta les présens dont son hôte l'avoit comblé.

Pline le naturaliste suit par tout dans ses écrits le sentiment de ceux qui donnent des fruits & non des troupeaux aux Hespérides, mais il ne sçait pas trop où il doit placer leurs jardins ; il se contente de nous apprendre que de son tems il y avoit sur cela deux opinions principales. Quelques-uns les plaçoient à Bérénice, ville de Libye, & d'autres à Lixe, ville de Mauritanie. Pline se range selon l'occasion à l'une ou à l'autre de ces opinions. Lorsqu'il parle de Bérénice, » cette ville, dit-il, s'appelloit » autrefois Hespéris, du nom » des Hespérides. Non loin de » ses murs on voit un fleuve » nommé Léthon, & un bois » sacré, où l'on dit qu'étoient » leurs jardins. « D'un autre côté, lorsqu'il traite de Lixe, » c'est cette ville, dit-il, que les » fables des Anciens ont rendue si célebre. C'est-là qu'é» toient & le palais d'Antée, » & le lieu où ce tyran en vint » aux mains avec Hercule, & » les jardins des Hespérides. » Un bras de mer serpente tout » autour, ce qui a donné aux » Poëtes l'idée de leur dra» gon. On y voit encore au» jourd'hui un autel consacré » à Hercule ; mais, quant à

» cette fameuse forêt qui portoit des pommes d'or, il n'en » reste plus rien, & l'on n'y » trouve plus pour tout arbre » que des oliviers sauvages. «

De ces deux opinions il n'y en a plus qu'une qui soit reçue aujourd'hui, & les Sçavans hommes qui ont approfondi cette matière, ne craignent point d'avancer que les Anciens, qui ont placé les jardins des Hespérides à Bérénice, se sont trompés. Ce qui les a induits en erreur, c'est le nom de *Hesperis* ou *Hespérides*, qu'avoit cette ville, avant qu'elle eût emprunté d'une reine d'Égypte celui de Bérénice. Ils ont cru qu'elle avoit été appellée Hespéris ou Hespérides, du nom de ces nymphes que les Poëtes ont tant célébrées. Mais, elle n'avoit été nommée ainsi, que parce qu'elle étoit avantageusement exposée au soleil couchant.

Cette différence de sentimens prouve ce qui a été d'abord avancé; que les Historiens nous laissent au sujet des Hespérides dans une grande incertitude. En effet, si l'on rapproche & si l'on confronte leurs témoignages, quel parti prendre? Paléphate les fait filles d'Hespérus, Diodore de Sicile filles d'Atlas. Selon le premier, elles n'étoient que deux, selon le second, elles étoient sept. La moitié des Écrivains prétendent que ce qui faisoit leurs richesses, c'étoient des troupeaux d'une rare beauté; l'autre moitié, que c'étoient des fruits excellens. Si l'on en croit les uns, un homme vigilant & robuste gardoit le lieu qu'elles habitoient; si l'on en croit les autres, ce lieu étoit gardé par sa propre situation, & environné d'un fleuve ou d'un bras de mer. Paléphate place leur demeure dans la Carie, la plûpart des Auteurs à Bérénice, la saine partie à Lixe. Il y en a qui prétendent qu'Hercule entra chez elles comme ennemi & à main armée; d'autres, qu'il n'y parut que comme libérateur, & qu'il s'en retourna comblé de présens. Il s'ensuit de tout cela, que ce qu'il y a de certain & d'incontestable touchant les Hespérides, se réduit presque à rien, & tout au plus à ces trois ou quatre articles, qu'elles étoient sœurs; qu'elles possédoient une sorte de biens, dont elles étoient redevables, & à leurs soins & à la bonté du terroir qu'elles cultivoient; que leur demeure étoit bien gardée; & qu'enfin Hercule étant allé chez elles, remporta dans la Grece de ces fruits, ou de ces troupeaux, qui leur étoient d'un si bon revenu.

I I.

Ce que la poësie a publié des Hespérides.

Voyons maintenant ce que les Poëtes ont fait de ce peu de matière, & la forme qu'ils lui ont donnée. Ils changent le lieu qu'habitoient les Hespérides en

un jardin magnifique & délicieux. L'or y brille de toutes parts. Non seulement les fruits que les arbres portent, les feuilles & les branches mêmes sont de ce précieux métal.

Toutes ces richesses sont gardées par un dragon horrible qui a cent têtes, & qui tout à la fois pousse en l'air cent différentes sortes de sifflemens. Les pommes, sur lesquelles il tient sans cesse les yeux ouverts, ont une vertu surprenante. Elles charment les yeux, & font sur les cœurs des impressions, dont il est impossible de se défendre. Lorsque Jupiter épousa Junon, elle lui porta de ces pommes en mariage, & ne crut pas pouvoir lui payer sa dote en plus belle monnoie. Ce fut avec une de ces pommes que la déesse de la discorde mit la division entre Junon, Vénus & Pallas, & jetta le trouble dans tout l'Olympe. Ce fut avec ces mêmes pommes qu'Hippomene sçut adoucir la fiere Atalante, & la rendre sensible à son tour. Elle ne put les voir sans en être frappée, dit Virgile. A peine les eut-elle apperçues, dit Théocrite, qu'elle se sentit éprise d'amour, & qu'elle éprouva toutes les fureurs de cette passion impérieuse.

Mais, si les Poëtes font de ce jardin un séjour enchanté, ils font de celles qui l'habitent autant d'enchanteresses ou de fées. Elles ont des voix charmantes, c'est l'épithete qu'on leur donne par tout. Elles adoucissent leur travail, en le mêlant d'agréables concerts. Elles aiment à prendre toutes sortes de figures, & à étonner les yeux des spectateurs par des métamorphoses soudaines. C'est un plaisir de lire ce qu'Apollonius en rapporte dans le quatrième livre de son poëme. Les Argonautes pressés de la soif arrivent chez les Hespérides, & les conjurent de leur montrer quelque source d'eau. Ils sont tous surpris, qu'au lieu de leur répondre, elles se changent tout à coup en poussière & en terre. Ce prodige ne déconcerte point les Héros, ils redoublent leurs prieres, & voilà qu'en un moment ces mêmes nymphes se transforment en arbres. Hespéra devient peuplier, Erythéis est un ormeau, Eglé se change en saule.

Il ne restoit plus, pour les rendre entièrement respectables, que de les marquer au coin de la religion, & que d'en faire des divinités dans toutes les formes; & c'est à quoi les poëtes n'ont pas manqué. Ils leur ont donné un temple. Ils y ont joint une Prêtresse, redoutable par l'empire souverain qu'elle exerce sur toute la nature. C'est elle qui garde les rameaux sacrés, & qui nourrit le dragon de miel & de pavots. Elle commande aux noirs chagrins, & sçait à son gré les envoyer dans les cœurs, ou les en chasser. Elle arrête le cours des fleuves, elle force les astres à retourner en arrière, & les morts à sortir

de leurs tombeaux. On entend la terre mugir sous ses pieds, & à son ordre on voit les ormeaux descendre des montagnes. C'est ainsi que les Poëtes sçavent faire quelque chose de rien, & que graces à leur imagination, ils trouvent dans les sujets les plus stériles, des sources inépuisables de merveilles.

Mais, si le peu que les Historiens nous ont appris des Hespérides, est mêlé de beaucoup de contrariétés, on peut bien juger que dans ce grand nombre de prodiges que les Poëtes nous ont contés, il se trouve une infinité de contradictions, compagnes inséparables de la fiction & du mensonge. L'un détruit ce que l'autre avance, & ce seroit une entreprise chimérique, que de vouloir les concilier entr'eux. Mais, pour débrouiller en quelque façon ce cahos, & donner une sorte d'ordre à ce qui se trouve confusément épars dans leurs écrits, séparons les choses où ils conviennent, d'avec celles où ils ne conviennent pas. Tous demeurent d'accord que les Hespérides étoient sœurs; que leurs richesses consistoient en pommes d'or; que ces pommes étoient gardées par un dragon; qu'Hercule pourtant trouva le moyen d'en cueillir & d'en emporter dans la Grece. Mais, réunis sur ce petit nombre d'articles, ils sont divisés sur presque tous les autres; ils ne s'accordent ni sur la naissance de ces nymphes, ni sur leur nombre, ni sur la généalogie du Dragon, ni sur le lieu où leurs jardins étoient situés, ni enfin sur la manière dont Hercule s'y prit pour avoir de leurs fruits.

Pour commencer par leur origine, Hésiode veut qu'elles soient nées de la Nuit, sans qu'on puisse bien deviner pourquoi il donne une mere si laide à des filles si belles. D'un autre côté, Chérécrate les fait filles de Phorcus & de Ceto, deux divinités de la mer.

Quant à leur nombre, l'opinion commune est qu'elles n'étoient que trois, Eglé, Aréthuse, & Hespéréthuse. Quelques Poëtes en ajoûtent une quatrième qui est Hespéra; d'autres, une cinquième qui est Erytheïs; & d'autres enfin, une sixième qui est Vesta. Nous avons vu que Diodore de Sicile les fait monter jusqu'à sept.

Pour ce qui regarde le dragon, il étoit fils de la Terre, selon Pisandre; de Typhon & d'Echidne, selon Phérécyde.

Quant à ce qui concerne leurs jardins, la plûpart des Poëtes les placent en de-çà de l'Océan, & vers le mont Atlas. Cependant, Hésiode les transporte au de-là de l'Océan; & à son exemple, quelques-uns les placent dans les Canaries ou isles fortunées, d'autres dans les isles Gorgades ou du Cap verd, & d'autres enfin, dans deux isles plus éloignées encore, & appellées Hespérides; chacun enchérissant comme à l'envi,

& croyant jetter sur ces jardins d'autant plus de merveilleux, qu'ils les reculent plus loin.

Ils ne sont pas moins partagés sur la manière dont Hercule parvint à avoir de ces pommes si bien gardées. Plusieurs croyent qu'il les enleva de force, & qu'il tua le dragon. Apollonius nous représente avec les couleurs les plus vives ce monstre expirant. D'autres Poëtes prétendent néanmoins qu'Hercule n'employa point la violence, & qu'il reçut les pommes d'or de la main d'Atlas. Mais, sur ce point même il y a encore deux opinions différentes. Car, les uns disent qu'Atlas fit présent de ces pommes à Hercule, & que les choses se passerent entre ces deux Héros avec beaucoup d'honnêteté de part & d'autre. Phérécyde assure au contraire qu'ils userent tous deux de supercherie, & à ce sujet il leur fait jouer un jeu assez indigne d'eux, & qui doit paroître très-froid aux lecteurs.

III.

Les vérités prétendues que la Poësie a cachées sous la Fable des Hespérides.

Si toutes ces merveilles que les Poëtes ont comme à l'envi entassées les unes sur les autres, sont surprenantes par leur prodigieuse variété, elles ne le sont guere moins par le grand nombre de mysteres qu'on prétend qu'elles renferment. On a donné des explications historiques, morales & physiques de la fable des Hespérides.

1.° Nous avons déjà vu de quelle manière ceux qui l'expliquent par rapport à l'histoire, renversent tous ces prodiges, purs ouvrages du cerveau des Poëtes, & les réduisent à quelques faits tout naturels & tout simples. Selon eux, ce lieu enchanté qu'habitoient les Hespérides, n'étoit que de belles prairies ou de beaux jardins. Le dragon, c'étoit ou un berger ou un jardinier, ou un fleuve, ou un bras de mer. Ce que ces nymphes gardoient avec tant de soin, c'étoient ou des brebis d'une rare beauté, ou des fruits excellens, appellés pommes d'or, à cause de leur couleur. Mais, il s'éleve ici de grandes contestations entre les Sçavans, sur ce que c'étoit que ces pommes d'or; & ce point seul pourroit fournir la matière d'une ample dissertation. Bodée, qui a enrichi d'un long & curieux commentaire le traité de Théophraste sur les plantes, prétend que c'étoient des coins; Saumaise & Spanheim, que c'étoient des oranges, plusieurs Sçavans que c'étoient des citrons.

Bodée fonde son opinion, premièrement sur le nom même des coins, que les Grecs appellent souvent χρυσομῆλα, ce qui veut dire *pommes d'or*, en second lieu sur la couleur de ces fruits, & enfin sur une sta-

tue qu'on voit à Rome, & qui représente Hercule tenant à la main trois pommes, qui sont effectivement des coins. On lui répond que le nom & la couleur ne prouvent pas plus pour les coins, que pour les oranges & pour les citrons ; & quant à la statue d'Hercule, qu'il n'y a que des yeux prévenus, qui dans l'état où elle se trouve maintenant, puissent y découvrir plutôt des coins que toute autre sorte de pommes. Mais, après avoir répondu à ses preuves, on prétend renverser son sentiment par deux grandes objections. La première, c'est qu'on sçait d'où les coins & d'où les pommes des Hespérides avoient passé dans la Grece. Les coins y étoient venus de Cydon, capitale de l'isle de Crete, d'où même ils tirerent le nom qu'on leur donnoit le plus communément, *mala Cydonia* ; au lieu que les pommes des Hespérides étoient venues de Mauritanie. La seconde objection, c'est qu'Athénée traite séparément des coins & des pommes des Hespérides, & qu'il en parle comme de fruits de différente espèce.

Les Sçavans hommes qui tiennent pour les oranges, établissent aussi leur sentiment sur la couleur & sur le nom de ces fruits, en quoi ils paroissent un peu mieux fondés ; car, il est certain qu'il n'y a point de fruits, qui approchent plus que les oranges de la couleur de l'or. Quant au nom de *mala Aurantia* qu'on leur a donné sous le bas empire, il semble n'être qu'une traduction littérale des deux mots, χρυσᾶ μῆλα, dont les Grecs se sont toujours servis pour désigner les pommes des Hespérides. Car, dans la basse latinité, *mala aurantia* est pour *mala aurata*, comme on voit dans de vieux actes, *loca cognominantia* pour *loca cognominata* ; & comme nous disons tous les jours de l'argent comptant pour de l'argent compté.

Ceux, qui croyent que c'étoient des citrons, alléguent aussi la couleur de ces fruits ; car, il est certain que les citrons tirent sur l'or aussi-bien que les oranges ; avec cette différence pourtant, que les oranges sont d'un or foncé, & les citrons d'un or pâle. Mais, ce n'est pas sur cette ressemblance que les partisans de cette opinion se fondent principalement, c'est sur deux autorités qui leur paroissent formelles & décisives. L'une est d'Athénée, qui, sur le témoignage de Juba, roi de Mauritanie, dit en termes précis, que les peuples de la Libye appellent le citronnier, *le pommier des Hespérides* ; & que ce fut de cet arbre qu'Hercule apporta dans la Grece ces pommes qu'on appella pommes d'or, à cause de leur couleur. L'autre autorité est tirée des anciennes Gloses, qui expliquent le mot *citreum*, par celui de *Hesperis*. Deux passages si authentiques sem-

blent ne laisser aucun lieu de douter.

Mais, on forme deux grandes objections contre ce sentiment. La première, c'est que les citrons n'ont été connus dans la Grece que long-tems après le siecle d'Hercule. On sçait le tems, dit-on, où ils passerent pour la première fois de Perse à Athènes. Ce fut vers la moyenne comédie. On le prouve par un passage d'Antiphane, qui vivoit alors. Ce poëte comique introduit sur la scene un jeune homme qui présente des citrons à sa maîtresse. » Prenez ces » pommes, lui dit-il. Elles sont » belles, répond la jeune fille. » Très-belles de par tous les » Dieux, replique le jeune » homme. Tout récemment l'es» pèce en a été apportée des » Etats du grand Roi à Athènes.« Mais, tout le monde ne convient pas de cette assertion. Quand il seroit vrai que ces paroles contiendroient quelque sorte de preuve sérieuse, elles prouveroient tout au plus que ce fut alors qu'on commença à connoître dans la Grece les citrons de Perse ; à la rigueur elles ne prouveroient pas que les citrons de Mauritanie n'eussent pas pu y être connus plusieurs siecles auparavant. En effet, ce que la jeune fille ajoûte, prouve qu'ils y étoient connus, & même qu'ils étoient peu différens de ceux de Perse. Car, continuant à parler de ceux-ci : » En vérité, dit-elle, » je les aurois pris pour des » pommes des Hespérides. On » dit qu'il n'y en a que trois, » reprend le jeune homme. » Tout ce qui est beau & pré» cieux, ajoûte-t-il, est rare. «

Quelques Sçavans rapportent ces paroles, *on dit qu'il n'y en a que trois*, aux pommes des Hespérides dont la jeune fille vient de faire mention, & se croyent suffisamment fondés à conclure de-là, que les pommes des Hespérides n'étoient qu'au nombre de trois. Mais, il est beaucoup plus vraisemblable que ces mots, *on dit qu'il n'y en a que trois*, doivent se rapporter non aux pommes des Hespérides, mais aux pommes mêmes que le jeune homme présente. La raison est qu'il ne s'agit point ici des pommes des Hespérides, il n'en est parlé que par occasion. Il n'est pas vraisemblable que le jeune homme prenne le change, qu'il perde de vue son objet, & que sur un mot échappé par hazard, il s'avise de faire à contre tems sur les pommes des Hespérides une réflexion, qui, ainsi placée, seroit certainement assez froide. Il y a beaucoup plus d'apparence, qu'occupé de son présent, après avoir dit que les pommes qu'il donne arrivent de Perse, il ajoûte pour les faire valoir encore davantage, qu'on dit qu'il n'y a que ces trois-là dans Athènes. C'est une continuation de la plaisanterie par où il a débuté. Aussi ne voyons-nous pas que l'antiquité ait cru effectivement que les pommes

des Hespérides n'aient été qu'au nombre de trois. Dans ce beau médaillon d'Antonin Pie, que l'on voit au cabinet du Roi, & qui représente Hercule cueillant les pommes des Hespérides, on en compte sur l'arbre jusqu'à cinq. Et dans une autre médaille frappée autrefois par les habitans de Tarse, & qui se trouve aujourd'hui dans le cabinet du grand Duc, on voit pour type une corbeille toute pleine de ces sortes de pommes; ce qui semble confirmer cette pensée, que ces mots du poëte Antiphane, *on dit qu'il n'y en a que trois*, doivent s'entendre non des pommes des Hespérides, mais des pommes mêmes que présente le jeune homme.

La seconde objection que l'on forme contre l'opinion de ceux qui croyent que les pommes des Hespérides étoient des citrons, c'est que selon Pline, l'arbre qui porte ce fruit, ne croît que dans la Médie & en Perse. *Nec nisi apud Medos & in Perside nasci voluit.* Hercule n'a pas donc pu les apporter d'Afrique. On ne peut disconvenir qu'on ne doive beaucoup de déférence à l'autorité d'un aussi grand homme que Pline, mais on en doit encore plus à la vérité. Or, c'est une vérité incontestable, & reconnue même de toute l'Antiquité, que l'Afrique a toujours produit quantité de citronniers. Aussi voyons-nous que les commentateurs de Pline l'abandonnent sur cet endroit, & sont surpris qu'un si sçavant homme ait pu ignorer ce que personne n'ignore. Mais, il n'est pas sûr si on ne le condamne point trop légerement, & si on ne pourroit point l'expliquer de telle sorte qu'on le sçauvât du reproche d'être tombé dans une erreur si grossière. Pour nous, nous croyons qu'il ne veut dire autre chose, sinon que les citronniers de Perse dépendent tellement de leur terroir, qu'ils ne viennent pas bien lorsqu'on les transplante; ce qui n'empêche pas que la Mauritanie & d'autres contrées ne puissent produire des citronniers qui leur soient propres, & qui s'accommodent des qualités de la terre où ils croissent.

Il résulte de tout cela, que rien ne nous oblige d'abandonner le sentiment de ceux qui croyent que c'étoient des citrons qu'Hercule remporta du jardin des Hespérides, pour nous ranger du sentiment de ceux qui pensent que c'étoient des oranges. Mais, ne pourroit-on point concilier ces deux opinions? Pour nous, nous inclinons fort à croire que ce mot, *pommes d'or*, étoit un terme générique, qui comprenoit deux espèces, les oranges & les citrons, & qu'Hercule apporta les uns & les autres dans la Grece. Cette explication réunit les deux partis. Hercule arrive chez les Hespérides; il admire la beauté de leurs jardins; il est surpris d'y voir des

citronniers & des orangers, sorte d'arbre qu'il n'avoit point vu ailleurs. Il forme le dessein d'en enrichir l'Europe, & il y apporte ces arbres étrangers, qui jusqu'alors y avoient été inconnus. Il n'y a rien dans tout cela que de vraisemblable; du moins, ce qui est très-certain, c'est qu'Hercule pendant ses voyages remarquoit avec soin ce qui croissoit de particulier dans chaque païs pour le transporter dans le sien. Aussi, lisons-nous dans la 3.e Ode de Pindare, que ce Héros fut le premier qui apporta dans la Grece les oliviers sauvages; qu'il en planta sur tous les côteaux qui bornoient la plaine où l'on célébroit les jeux Olympiques; & que pour perpétuer le souvenir de ce présent qu'il avoit fait à sa patrie, il voulut que dans la suite les branches de cet arbre servissent à couronner les vainqueurs.

2.° Noël le Conte, qui cherchoit des moralités dans toutes les fables, n'a pas manqué d'en découvrir une fort belle dans celle-ci. On sçait jusqu'où alloit la prévention de ce bon homme, à l'égard des Poëtes anciens. Il croyoit de bonne foi qu'ils n'avoient écrit que dans le dessein de rendre les hommes meilleurs; & il regardoit la mythologie, comme un traité complet de morale, auquel il ne manquoit que l'ordre & l'arrangement des parties. Sur ce principe, il prétend que le dragon surveillant & inaccessible qui gardoit les pommes des Hespérides, est une image naturelle des avares, hommes durs & impitoyables, qui ne ferment l'œil ni jour ni nuit, & qui rongés de la plus folle & de la plus triste de toutes les passions, se consument pour garder un or auquel ils ne touchent point, & auquel ils ne veulent pas que personne touche.

3.° Ceux, qui aiment la Physique, détournent le sens de cette allégorie aux effets de la nature. Tzetzès & après lui Vossius, croyent qu'elle renferme des vérités astronomiques. Ce qui les confirme dans cette pensée, c'est que la scene est chez Atlas, grand amateur de l'astronomie, comme nous l'avons déjà remarqué. Ils prétendent donc que la fable des Hespérides est un tableau magnifique du ciel, & de ces grands corps lumineux dont il est tout semé. Selon eux, les Hespérides sont les heures du soir, *horæ vespertinæ*. Leur jardin, c'est le firmament. Les pommes d'or, sont les étoiles. Le dragon, c'est ou le zodiaque qui s'étend obliquement d'un tropique à l'autre, ou l'horizon, qui pour tous les peuples de la terre, si l'on en excepte ceux qui sont sous la ligne, coupe l'équateur à angles obliques. Hercule est le soleil, témoin le nom même de Ἡρακλῆς, que les Grecs lui donnent, comme qui diroit Ἥρας κλέος, la gloire de l'air. Ce Héros qui enleve les

pommes

pommes d'or, c'est cet astre, qui, dès qu'il paroît, semble enlever du ciel tous les autres. Idée sublime & toute semblable à celle de Pindare, qui nous représente cet astre comme tout seul dans les vastes déserts du ciel.

Mais, quelque ingénieuses & quelque brillantes que soient ces explications, elles ne plaisent pas à Maiérus ; ce docte Allemand les rejette toutes, & prétend avoir trouvé lui seul la véritable clef de cette curieuse allégorie. Dans son livre intitulé, *Arcana arcanissima*, il nous assure qu'elle cache des mystères tout autrement importans qu'on ne pense; & comme il est fort entêté de la pierre philosophale, il ne doute point qu'il ne s'agisse ici du grand-œuvre. Il examine cette fiction piece à piece, & montre l'admirable rapport qui se trouve entre toutes ses parties, & les principes de l'art qui enseignent à transformer les métaux; explication que bien des personnes traiteront, & avec raison, d'idée creuse & chimérique, mais qui ne laisse pas d'avoir d'illustres garans. Car, on sçait que de très-sçavans hommes ont cru que tous ces trésors, gardés si soigneusement par des dragons, n'étoient que des symboles de ce fameux secret, qui a été si souvent cherché, & qui n'est point encore trouvé, qui a ruiné tant de curieux, & n'a jamais enrichi personne. C'est ainsi que Suidas explique cette toison célebre, que Jason alla chercher si loin, & à travers tant de dangers. Ce n'étoit pas, dit-il, ce qu'on en publie sur la foi des Poëtes. C'étoit un traité de ce grand art qui apprend à faire de l'or de toute sorte de métaux. Et parce que ce traité étoit écrit sur une membrane, ce fut avec raison qu'on la nomma *Toison d'or*, par rapport au secret admirable qu'elle enseignoit. Eustathe explique cette fable de la même sorte, dans ses notes sur Denys de Byzance. Maiérus n'a donc fait après tout, que transporter aux pommes d'or des Hespérides, ce qu'avant lui de très-habiles hommes avoient dit de la Toison d'or des Argonautes.

On voit par ce grand nombre d'explications différentes que les fictions des Poëtes sont autant d'énigmes, que chacun explique selon son tour d'imagination, ou selon la sorte d'étude pour laquelle il se sent plus de goût.

Nous ne devons pas omettre en finissant, que des Auteurs Chrétiens ont cru voir dans la fable que nous examinons, des traces de certaines vérités historiques contenues dans les livres sacrés. Un des plus sçavans hommes de ce siecle est persuadé qu'Hercule qui enleve les pommes ou les brebis des Hespérides, c'est Josué qui pille les troupeaux & les fruits des Chananéens. D'autres prétendent avec plus de vraisemblance encore, que le jardin des Hes-

pérides, leurs pommes & leur dragon ont été faits d'après le paradis Terrestre. En effet, si on jette les yeux sur le médaillon dont on a déjà parlé, on sera tenté à la premiere inspection, de croire qu'il represente la desobéissance du premier homme. On voit au milieu un grand arbre, sur lequel parmi plusieurs pommes en paroît une plus belle que les autres. Un long serpent environne le tronc. Hercule est de bout à côté de l'arbre, & leve la main vers le fruit. De l'autre côté sont les Hespérides; & si au lieu qu'elles sont trois, il n'y en avoit qu'une, il n'y auroit personne qui ne crût voir Éve & Adam, & tout ce qui est rapporté au chapitre troisiéme de la Genese. Il y a donc beaucoup d'apparence que les Poëtes, en fabriquant la fable des Hespérides, ont eu devant les yeux ce point de l'Histoire Sainte, qu'ils ont pourtant, selon leur coûtume, altéré & corrompu dans plusieurs de ses circonstances. Du moins ce qu'on ne sçauroit nier, c'est que la plûpart de leurs fictions ont leur fondement dans l'Écriture, & qu'ainsi leurs mensonges mêmes servent de preuve à la vérité, & tournent à sa gloire.

HESPÉRIE, *Hesperia*, (*a*) terme qui vient de *Hesper* ou *Vesper*, qui désigne le couchant.

Comme l'Italie est plus occidentale que la Grece, les Grecs la nommerent Hespérie; & les Italiens donnerent ce même nom à l'Espagne, parce qu'elle a la même situation à leur égard. Virgile nomme l'Italie *Hesperiam magnam*; & Horace appelle l'Espagne *Hesperia ultima*; sur quoi M. Dacier remarque que toute la partie occidentale de l'Europe étoit *Hesperia*; l'Italie, poursuit-il, *Hesperia proxima*, ou simplement *Hesperia*; l'Espagne, *Hesperia ultima*, parce qu'elle est la plus éloignée. Il y avoit donc deux Hespéries; la grande qui est l'Italie; & la petite qui est l'Espagne, selon le P. de la Rue; ou l'Hespérie voisine, ou la plus proche qui est l'Italie; & l'Hespérie derniere, ou la plus éloignée qui est l'Espagne, selon M. Dacier.

HESPÉRIE, *Hesperia*, (*b*) Ἑσπέρα, isle d'Afrique, ainsi appellée, parce qu'elle étoit située au couchant du lac Tritonide. Elle étoit habitée par les Amazones, selon Diodore de Sicile.

Cette isle étoit fort grande, & elle portoit plusieurs arbres qui fournissoient des fruits aux habitans. Ils se nourrissoient aussi de lait & de la chair de leurs chevres & de leurs brebis, dont ils avoient de grands troupeaux; mais, l'usage du bled leur étoit entierement inconnu. Les Amazones, portées par leur inclination à faire la guerre, soumirent d'abord à leurs armes

(*a*) Virg. Æneid. L. I. v. 534, 573. L. II. v. 781. L. III. v. 163, 185, 186, 503. Horat. L. I. Ode 30. v. 4.
(*b*) Diod. Sicul. pag. 130.

toutes les villes de cette isle, excepté une seule qu'on appelloit Mene, & qu'on regardoit comme sacrée.

HESPÉRIE, *Hesperia*, (*a*) Ἑσπέρα, nom qui fut aussi donné à l'Épire, contrée de la Grece. L'Épire fut cette Hespérie célebre par le combat d'Hercule & de Géryon, si nous en croyons quelques Auteurs de l'Antiquité. Hécatée, dans Arrien, dit que Géryon étoit roi de cette Epire qui est vers Ambracie & Amphiloques, & que c'est de cette Épire qu'Hercule enleva les vaches. Antoninus Libéralis, parlant de cet évenement d'après Nycander & d'après Athénadès, met aussi le lieu de la scene en Épire. Entre les nations Épirotes qui se liguerent contre Hercule pour la défense de Géryon, Antoninus Libéralis compte les Celtes ; c'est ainsi que les Gaulois s'appellereut anciennement. Ce témoignage, qui fait les Gaulois habitans de l'Épire dans le tems de l'Antiquité la plus reculée ; ce témoignage, dis-je, rapproché d'un endroit de César, où il est dit que la tradition générale des Druides faisoit descendre les Gaulois de Dis ou Pluton, roi des enfers, ne jette-t-il pas quelque soupçon, qu'il pourroit se faire en effet, que les Gaulois fussent originaires de l'Épire, & que Thesprotus ait été le Dis, auteur de leur origine?

HESPÉRIE, *Hesperie*, (*b*) nymphe fille du fleuve Cébrene, fut aimée d'Ésacus. *Voyez* Ésacus.

HESPÉRIENS [les] ÉTHIOPIENS, *Hesperii Æthiopes*, Ἑσπέριοι Αἰθίοπες, (*c*) peuple d'Éthiopie, qui en occupoit la partie la plus occidentale. Les Éthiopiens Ichthiophages, c'est-à-dire, qui se nourrissoient de poisson, occupoient le grand golfe de l'Océan occidental. Les plus méridionaux d'entre eux, qui s'étendoient jusqu'à une terre inconnue, étoient appellés *Hesperii Æthiopes*, c'est-à-dire, Éthiopiens occidentaux. Ce grand golfe est celui de Guinée; & les plus méridionaux de ce golfe sont les habitans du Congo. Ils étoient peut-être les mêmes que les Hespériens de Libye, quoique Maxime de Tyr place ceux-ci vers un promontoire du mont Atlas.

Strabon parle des *Hesperii Æthiopes*, à l'occasion de quelques passages d'Ératosthène, relevés par Artémidore. Il parle aussi de divers fleuves, auxquels le nom de Lethé étoit commun, & en met un chez les Hespérites Libyens. La version Latine porte *apud Hesperitas, seu occiduos Afros*; ce qui veut dire chez les Africains occidentaux. Casaubon veut qu'au lieu de Λίβυσι, on lise Ἴβηρσι, c'est-à-dire, au lieu des Libyens, les Espagnols. Ortélius est d'un senti-

(*a*) Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. VII. p. 160, 161.
(*b*) Ovid. Metam L. XI. c. 20.
(*c*) Strab. p. 647, 829. Lucan. L. IX. v. 345. *& seq.*

ment contraire ; il oppoſe à Caſaubon l'autorité de Strabon, de Pline, de Lucain, & de Martianus Capella. On vient de voir le paſſage du premier ; les deux derniers ne parlent ſimplement que des Jardins des Heſpérides, que Martianus Capella met auprès du mont Atlas, dans la Mauritanie Tingitane. Le paſſage de Lucain les place bien loin delà, & découvre même la ſource d'une mépriſe, s'il y en a dans le paſſage de Strabon. Voici le paſſage entier. Il parle de la flotte de Caton, qui, après une rude tempête, entra heureuſement dans le lac de Triton.

Pars ratium major regimen clavumque ſecuta eſt,
Tuta fugæ, nautaſque loci ſortita peritos,
Torpentem Tritonos adit illæſa paludem.
Hanc, ut fama, Deus quem toto littore pontus,
Audit ventoſa perflantem murmura concha,
Hanc & Pallas amat, patris quæ vertice nata
Terrarum primam Libyen (nam proxima cœlo eſt,
Ut probat ipſe calor) tetigit, ſtagnique quieta,
Vultus vidit aqua, poſuitque in margine plantas,
Et ſe dilecta Tritonida dixit ab unda.
Quam juxta Lethon tacitus prælabitur amnis
Infernis, ut fama, trahens oblivia venis ;
Atque inſopiti quondam tutela Draconis,
Heſperidum pauper ſpoliatus frondibus hortus.
Invidus annoſo famam qui derogat ævo,
Qui vates ad vera vocat. Fuit aurea ſilva, &c.

C'eſt-à-dire, » la plus grande » partie des vaiſſeaux, par » l'habileté des pilotes, échappa à ce danger, & arriva ſans » aucun malheur à l'étang de » Triton. On dit que ce marais » eſt chéri du dieu, qui fait » retentir la mer du bruit de ſa » conque. Il eſt auſſi aimé de » Pallas, qui étant écloſe du » cerveau de ſon pere, deſ» cendit d'abord dans la Libye, » qui étant la terre la plus » voiſine du ciel, comme le » prouvent les chaleurs qu'on » y reſſent, fut la premiere qui » s'offrit aux yeux de cette » déeſſe. Elle vit les eaux tran» quilles de ce marais, s'arrêta » ſur ſes bords, & en prit le » ſurnom de Tritonide. Auprès » de ce marais coule paiſiblement le Lethon (Lethes, » Lethos ou Lathon) lequel, à » ce qu'on dit, tira des con» duits ſouterreins, la qualité » qu'il a de faire oublier. Au» près de ce marais, ſe trouve » auſſi le Jardin des Heſpéri» des, autrefois gardé par un » dragon qui veilloit toujours ;

» mais, il a perdu ces richesses » depuis qu'il a été dépouillé » de ses fruits, & qu'on ne lui » a laissé que ses feuilles. Car, » il y a de la malignité à vouloir démentir l'Antiquité, & » à réduire les Poëtes à ne rien » dire que de vrai. «

Lucain se livre ensuite à son imagination. Le jardin des Hespérides est donc placé près du marais de Triton, lequel est le même que Strabon appelle le lac des Hespérides, où il dit que se jette le fleuve Ladon, que Lucain nomme Lathon, Lethon, ou Lethes; car, ces trois manières de lire ce nom, sont autorisées par des éditions ou par des manuscrits. La ressemblance du nom avec le fleuve Léthé, si fameux par l'oubli que l'on puisoit avec ses eaux, a donné occasion de les confondre, quoique le vrai fleuve de Léthé soit en Espagne.

HESPÉRIS, *Hesperis*, Ἑσπερίς, ville de Libye dans la Pentapole. *Voyez* Bérénice.

HESPÉRIS, *Hesperis*, (*a*) Ἑσπερίς, fille d'Hespérus, fut mariée à Atlas son oncle, & devint mere de sept filles qu'on a appellées Atlantides à cause de leur pere, ou Hespérides à cause de leur mere. *Voyez* Hespérides.

HESPÉRITES, *Hesperitæ*, Ἑσπερῖται, peuple de Libye. *Voyez* Hespériens.

HESPÉRITES, *Hesperitæ*, Ἑσπερῖται, (*b*) peuple d'Asie vers le Phase, selon Xénophon, dans sa retraite des dix mille. Dans le dénombrement des Satrapes, qui commandoient dans les provinces que l'armée Grecque traversa dans sa retraite, il dit que Téribaze avoit, pour son département, les Phasiens & les Hespérites. M. d'Ablancourt, avec sa hardiesse accoûtumée, dit que Téribaze gouvernoit le Phase & l'Arménie.

HESPÉRITES, *Hesperitis*, Ἑσπερῖτις, (*c*) nom que Diodore de Sicile donne au païs où demeuroient Atlas & Hespérus. *Voyez* Hespérus.

HESPÉRUS, *Hesperus*, (*d*) Ἕσπερο, frere d'Atlas, selon les Mythologues, habitoit avec son frere dans le païs appellé Hespéritis. On dit qu'Hespérus, étant devenu pere d'une fille nommée Hespéris, la donna en mariage à son frere Atlas, & que ce fut de cette fille que le païs d'Hespéritis avoit pris son nom. Atlas eut d'Hespéris sept filles qui furent appellées Atlantides du nom de leur pere, ou Hespérides de celui de leur mere. *Voyez* Hespérides.

HESPÉRUS, *Hesperus*, (*e*) Ἕσπερος, l'un des fils d'Atlas, se rendit le plus remarquable de tous ses freres par sa piété, par sa justice & par sa bonté. Ce Prince, étant monté au plus

(*a*) Diod. Sicul. p. 162.
(*b*) Xenoph. pag. 427.
(*c*) Diod. Sicul. p. 162.
(*d*) Diod. Sicul. p. 162. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. III. p. 453, 454.
(*e*) Diod. Sicul. pag. 135. Myth. par M. l'Abb. Ban. T. I. p. 185, 186.

haut du mont Atlas pour observer les astres, fut subitement emporté par un vent impétueux, & on ne l'a pas vu depuis. Le peuple, touché de son sort, & se ressouvenant de ses vertus, lui décerna des honneurs divins, & consacra son nom en le donnant à la plus brillante des planetes.

C'est Vénus à qui l'on donnoit le nom d'Hespérus, quand elle paroissoit après le coucher du soleil; & celui de Phosphorus, quand elle précédoit son lever.

HESRAI, *Hesrai*, (a) un des vaillans hommes de l'armée de David, étoit du mont Carmel.

HESRON, *Hesron*, Α'σρὼν, (b) troisième fils de Ruben, fut chef de la famille des Hesronites.

HESRON, *Hesron*, Ε'σρὼν, Ε'ζρὼμ, (c) étoit fils de Pharès & petit-fils de Juda.

HESRONITES, *Hesronitæ*, Α'σρωνὶ, (d) famille qui eut Hesron pour chef.

HESSIENS, *Hessii*, Η'σσιοι, (e) peuple de Grece, selon Thucydide. Ils faisoient partie des Locriens Ozoles, selon cet Auteur.

HESTIA, *Hestia*, Ε'στια, nom que les Grecs donnoient à Vesta. *Voyez* Hestiées.

HESTIÉE, *Hestiæa*, Ε'στιαία, (f) ville, la même que celle d'Histiée. *Voyez* Histiée.

HESTIÉE, *Hestiæa*, Ε'στιαία, (g) femme sçavante d'Alexandrie, citée par Strabon, d'après Démétrius. Elle avoit fait des commentaires sur l'Iliade d'Homère, & examiné en particulier quel étoit le champ des batailles décrites par ce Poëte.

HESTIÉES, *Hestiea*, (h) sacrifices solemnels qu'on faisoit dans plusieurs lieux de la Grece, & sur-tout à Corinthe, en l'honneur de la fille de Saturne & de Rhéa, la déesse du Feu, ou le Feu même; car, le nom Ε'στια, *Hestiea*, que les Grecs donnoient à cette divinité, signifie Feu, foyer des maisons, d'où les Latins ont fait celui de Vesta.

HESTIÉOTIDE, *Hestiæotis*, Ε'στιαιῶτις, (i) contrée de l'Eubée, selon Strabon, Pline & Plutarque nommés par Ortélius. Mais, nous trouvons que Pline ne dit point précisément dans quelle province étoit cette contrée. Il se contente de la nommer, en citant Eudicus, qui dit que dans l'Hestiéotide étoient deux fontaines nommées, l'une Céron, l'autre Nélée; la premiere teignoit en noir la laine des brebis qui en buvoient, la seconde leur rendoit la laine blanche; celles qui buvoient

(a) Reg. L. II. c. 23. v. 35.
(b) Genes. c. 46. v. 9. Numer. c. 26. v. 6.
(c) Genes. c. 46. v. 12. Paral. L. I. c. 2. v. 5.
(d) Numer. c. 26. v. 6.
(e) Thucyd. p. 240.
(f) Plut. T. I. pag. 115.
(g) Strab. p. 599.
(h) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. II. p. 217.
(i) Plin. T. II. p. 548.

des deux, avoient la laine mêlée des deux couleurs. Isidore qui rapporte la même chose, change le nom d'Hestiéotide en celui de Thessalie. En effet, l'Hestiéotide est la même chose que la Doride, contrée de la Thessalie. Il faut voir l'article d'Estiéotide, où l'on trouvera la raison de ce changement de nom dans le passage de Strabon, qui y est rapporté.

Il y avoit donc deux Estiéotides, ou Hestiéotides. L'une étoit dans l'isle d'Eubée, & prenoit son nom de l'ancienne Estiæa, détruite par les Perrhebes ; & l'autre étoit dans la Thessalie, la même contrée que la Doride.

HÉSUS, *Hesus*, (*a*) étoit, à ce qu'il paroît, la grande divinité des Gaulois.

Comme les Anciens nous apprennent peu de choses du dieu Hésus, les Modernes ont débité à son sujet plusieurs conjectures; mais, ils s'accordent presque tous à dire qu'il étoit le même que le Dieu de la guerre; & il faut embrasser d'autant plus volontiers leur sentiment, que celui des autres paroît beaucoup moins vraisemblable. L'Auteur de l'Histoire de la Religion des Gaulois nous donne cependant de ce dieu une toute autre idée. Il croit qu'il étoit chez ce peuple le souverain Être, le dieu inconnu, ajoûtant qu'on l'adoroit avec un grand respect, quoiqu'on n'en eût aucune figure, à moins qu'il ne fût représenté par le chêne, cet arbre si respectable aux Druides, & en général à tous les Gaulois. C'étoit dans les bois, dit-il encore, & au pied des chênes qu'on lui offroit des sacrifices, & qu'on lui adressoit ses vœux & ses prieres. Il faut avouer qu'il appuye son opinion par d'heureuses conjectures, & par des étymologies qui ne le sont pas moins ; mais, quand il seroit vrai, comme il le dit, que le mot *Hesus* en Gaulois, & *Hæsar* en langue Hetrusque vouloit dire dieu, prouveroit-on par-là qu'il signifioit le dieu par excellence, le souverain des dieux, le dieu inconnu ? Comme des étymologies & des conjectures ne sont pas des preuves, l'Auteur d'ailleurs s'éloigne non seulement du sentiment qui est le plus généralement reçu, mais ce qui est encore plus considérable, de l'idée que les Anciens nous donnent d'Hesus, qu'ils regardent comme un dieu farouche & cruel, qu'on ne pouvoit appaiser que par le sacrifice barbare de victimes humaines; idée qui convient mieux au dieu de la guerre, qu'à un Être spirituel, invisible & supérieur à tous les autres.

N'est il pas plus naturel encore de croire que les Gaulois, nation courageuse & guerriere, honoroient le dieu des combats?

(*a*) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. II. pag. 414, 418. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. V. 435, 442. & *suiv.*

Et on n'en trouve point d'autre parmi eux qu'Hésus, à qui cette qualité puisse convenir. D'ailleurs, les prisonniers, qu'on lui offroit en sacrifice préférablement aux autres victimes humaines, ne prouvent-ils pas que c'étoit pour le remercier, & lui rendre hommage pour les avantages qu'on avoit eus à la guerre ?

Ajoûtons encore que les Celtes, s'ils n'étoient pas eux-mêmes Scythes, avoient du moins demeuré dans leur voisinage ; car, on doit convenir que le grand, & presque l'unique dieu de ceux-ci, étoit le dieu de la guerre qu'ils représentoient par une épée.

Enfin, il est certain qu'Hésus avoit des statues, puisqu'on le trouve représenté sur un des bas-reliefs de la Cathédrale de Paris, avec son nom au-dessous, sans qu'on puisse marquer le tems où il n'en avoit pas ; car, quoique l'Auteur que nous avons cité, prétende que ce ne fut que fort tard qu'on commença à le représenter, & que cet usage étoit tout nouveau du tems de Tibere, les Druides s'étant défendus de le faire, aussi longtems qu'ils avoient pu, on voit bien que ce n'est qu'une conjecture sans aucun fondement, & qu'on n'a donné cette époque pour l'usage des statues de ce dieu, que parce qu'il n'étoit plus permis de douter qu'il n'en eût. Il est vrai que sa figure ne présente rien qui convienne au dieu de la guerre, puisqu'il y paroît en jeune homme, les épaules nues, & ayant une main levée, qui tenoit apparemment un instrument que le tems a effacé, propre à porter quelque coup au chêne qui est près de lui ; mais que peut-on conclure d'une figure unique, quand on fait attention aux manières différentes dont les Payens représentoient leurs dieux ? A la vérité, les Antiquaires qui ont expliqué ce monument, prétendent que ce dieu est dans l'attitude de couper le gui du chêne ; mais, quel inconvénient y a-t-il à dire qu'étant la grande divinité des Gaulois, on lui ait attribué la fonction la plus sacrée de leur Religion, & qu'on ait voulu nous apprendre en même-tems que le chef des Druides, à qui seul il appartenoit de le cueillir, ne devoit être regardé que comme l'instrument dont Hésus se servoit, pour communiquer aux hommes une plante qui avoit tant de vertus, & qu'il avoit lui-même fait descendre du ciel pour leur utilité ?

Quoi qu'il en soit, Hésus, ou Mars, étoit un des plus grands dieux des Gaulois, & ils l'honoroient d'un culte particulier. Lorsqu'ils étoient sur le point de donner bataille, ils faisoient vœu de lui immoler non seulement toutes les dépouilles & tous les chevaux qu'ils prendroient sur l'ennemi, mais encore tous les captifs ; & rien n'étoit exécuté plus fidelement que cette promesse. En effet, au

fortir du combat, ils lui immoloient tous les chevaux, & assembloient en un monceau les armes & les dépouilles, qu'ils lui consacroient, & auquel personne n'osoit toucher. Si quelqu'un étoit convaincu d'avoir détourné quelque partie de ces dépouilles, il étoit puni sans miséricorde, & condamné à perdre la vie. Pour ce qui regarde les captifs, la manière d'acquitter le vœu n'étoit pas uniforme, puisqu'on se contentoit quelquefois d'en offrir l'élite, c'est-à-dire, les jeunes & les mieux faits, & de tuer les autres à coups de fleche; tandis que dans d'autres occasions on les immoloit tous, sans aucune distinction d'âge & de naissance. La dévotion des Gaulois pour ce dieu, disons plutôt leur fureur, étoit portée quelquefois à un tel excès, qu'ils lui sacrifioient leurs femmes & leurs enfans; c'est du moins ce qui, au rapport de Justin, arriva dans l'expédition qu'ils firent en Asie, lorsque prêts à combattre contre Antigonus roi de Macédoine, ayant consulté les entrailles des victimes, & n'y ayant trouvé que de funestes présages, ils prirent la barbare résolution d'égorger leurs femmes & leurs enfans. Leur rage fut si grande, suivant la judicieuse remarque de cet Historien, » qu'ils n'é» pargnerent pas même ce que » les ennemis eux-mêmes au» roient épargné, tournant » leurs armes contre des meres » & de tendres enfans, pour la » défense desquels ils auroient » dû les prendre. «

Il y a lieu de croire, comme l'a remarqué l'Auteur de l'Histoire de la Religion des Gaulois, que depuis que les Romains furent les maîtres des Gaules, le culte d'Hésus alla toujours en diminuant, & que du tems même de Tibere, Jupiter étoit déjà devenu le premier dieu des Gaulois.

HÉSYCHIUS, *Hesychius*, Ἡσύχιος, (a) célebre Grammairien Grec, Auteur d'un Lexique ou Dictionnaire. Casaubon lui rend ce témoignage, que de tous les anciens Critiques que nous avons aujourd'hui, il est, à son avis, le plus sçavant & le plus utile, pour ceux qui s'appliquent sérieusement à la langue Grecque.

Comme il y a eu plusieurs personnes qui ont porté le nom d'Hésychius, & qu'on ne peut tirer du Lexique que nous avons, aucune époque qui fixe le tems auquel il a été composé, il faut y suppléer par des conjectures. D'abord, il paroît certain à M. l'Abbé Sallier, que l'Hésychius d'Alexandrie, qui vivoit sur la fin du troisième & au commencement du quatrième siècle, & qui souffrit le martyre en l'an 311, pendant la persécution de Maximin, n'est point

(a) Suid. T. I. p. 1206. Roll. Hist. Anc. Tom. VI. pag. 18. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. I. pag. 47. *& suiv.* Tom. III. pag. 65. *& suiv.* T. IV. p. 620. Tom. V. p. 205. *& suiv.*

l'Auteur du Dictionnaire, quoique M. Fabricius ait composé une dissertation exprès pour le prouver. Il se fonde principalement, sur ce que cet Hésychius avoit donné une édition de la Bible des Septante à l'usage des Églises d'Égypte, & que dans le Glossaire on trouve toutes les citations de l'Écriture Sainte conformes à cette édition; mais, M. l'Abbé Sallier fait voir que cette preuve n'a aucune force. On en peut bien conclure que celui qui a fait le vocabulaire a connu cette édition, & s'en est servi dans l'explication qu'il donne des expressions de l'Écriture, mais non pas qu'il en soit l'Auteur, puisqu'on trouve dans le Dictionnaire des choses postérieures à la mort du martyr Hésychius. Par exemple, au mot ὁμοουσιότης, Hésychius joint celui de τὸ ἀπαράλλακτον. Or cette immutabilité, jointe à la consubstantialité du verbe, fait une allusion manifeste au Concile de Nicée, qui joignit ces deux mots en parlant du Verbe éternel. Ce Concile ne fut tenu qu'en 325, & par conséquent 12 ans après la mort d'Hésychius, qu'on prétend être l'Auteur du Lexique. Un exemple encore plus décisif, c'est que le mot Βυζάντιος est expliqué dans le Dictionnaire par celui de Κωνσταντινουπολίτης; cependant, selon Idace, ce ne fut qu'en 330 que Byzance prit le nom de Constantinople. Enfin, sans charger cet article de plusieurs autres citations, l'Hésychius, Auteur du Dictionnaire, connoissoit les écrits de saint Epiphane & ceux de saint Cyrille. Or, saint Epiphane ne fut fait Évêque qu'en l'an 358, & saint Cyrille ne succéda à Théophile qu'en l'an 412. Si on objecte à M. l'Abbé Sallier que l'ouvrage d'Hesychius a pu recevoir plusieurs augmentations, il répondra qu'il faudroit en avoir des preuves positives, & que vouloir se servir de celles de différentes additions & dates arbitraires, ce seroit une pétition de principe d'autant plus blâmable, qu'elle tourneroit en preuve la supposition elle-même.

On connoît un autre Hésychius, Évêque de Salona en Dalmatie, qui vivoit en 412, & qui étoit en grande liaison avec saint Augustin; mais, on ne voit pas sur quel fondement on pourroit lui attribuer le Dictionnaire, non plus qu'à un autre Hésychius, Prêtre de Constantinople, qui vivoit au cinquième siecle, ou enfin à celui qui fut Patriarche de Jérusalem dans le septième. L'Hésychius de Milet, dont Suidas fait mention, & qui vivoit en 536, n'en est pas non plus l'Auteur, quoiqu'on l'ait cru long-tems, parce qu'on avoit mal entendu le mot ὀνοματολόγον, puisque les autres termes qu'y joint Suidas, signifient que cet Hésychius avoit composé, non un Glossaire, mais une suite de noms d'hommes illustres par leur mérite.

Après avoir fait voir que ces Héſychius n'avoient pas composé le Gloſſaire, M. l'Abbé Sallier propoſe ſes conjectures ſur l'Auteur de cet Ouvrage. Rien, ſelon lui, n'étoit ſi commun en Égypte que les Dictionnaires, qui pouvoient ſervir à donner une intelligence parfaite de l'Écriture Sainte. On en compoſoit pour expliquer l'étymologie des noms propres des hommes ou des lieux, d'autres pour lever les difficultés que faiſoit naître l'obſcurité de certains tems, &c. On a imprimé & on trouve dans les Bibliotheques, des Dictionnaires qui portent le nom de Philon, Juif d'Alexandrie, ou celui d'Origène, & que par une haine ſuperſtitieuſe, on a depuis attribués à ſaint Cyrille d'Alexandrie. Les Auteurs Eccléſiaſtiques en uſoient ainſi pour faciliter l'intelligence des Livres ſaints, & les Auteurs profanes, pour une plus exacte connoiſſance de leurs Écrivains. C'eſt ce que cet Auteur du Lexique en queſtion dit dans ſa Préface, où il nomme ceux qui avoient travaillé pour des Auteurs particuliers, & où il cite Diogénies qui avoit fait un Lexique pour tous les Auteurs. Le Grammairien, qui compoſa celui dont nous cherchons l'Auteur, réunit dans ſon ouvrage ces deux objets, l'Hiſtoire ſainte & l'Hiſtoire prophane. Il étoit né, ou du moins il demeuroit à Alexandrie. Comme Chrétien, il employa les expreſſions de la Bible Grecque, qui étoit en uſage dans l'Égypte; & comme ſçavant, il éclaircit les Auteurs profanes. Il vivoit ſans doute après ſaint Cyrille d'Alexandrie, auquel on attribue le Dictionnaire pour la Bible, dont Héſychius a jetté pluſieurs morceaux dans ſon ouvrage; & pour les raiſons qu'on en a déjà données, on peut reculer le tems où il écrivoit juſqu'au cinquième ou ſixième ſiecle. Ce qu'il rapporte de l'ὁμοούσιον & de l'ὁμοουσιώτης, mots dont l'uſage partagea long-tems les eſprits après le Concile de Nicée, & ce qu'il dit du Baptême, qu'il appelle ἅγιον βάπτισμα, prouvent clairement qu'il étoit Chrétien.

C'eſt-là tout ce que M. l'Abbé Sallier a cru qu'on pouvoit décider au ſujet d'Héſychius. Après cela, il réſout facilement les queſtions qu'on a coûtume de faire ſur cet Auteur. A-t-il copié Pollux? Suidas a-t-il travaillé d'après lui? Il répond à la première, que Pollux ayant vécu du tems de Marc-Aurele & de Commode, à qui il dédia ſon Vocabulaire, c'eſt-à-dire, vers la fin du ſecond ſiecle, & Héſychius n'ayant compoſé ſon ouvrage qu'après le concile de Nicée, il eſt évident qu'il a pu le connoître & s'en ſervir; & quoiqu'il ne le cite nulle part, on voit bien qu'il rapporte ſouvent les mêmes expreſſions qu'il entreprend d'éclaircir. A la ſeconde queſtion M. l'Abbé Sallier ré-

pond que graces aux recherches de M. Kuster, on sçait que Suidas vivoit certainement au-dessous du sixième ou même du septième siecle. Il a donc pu profiter du travail d'Hésychius, quoiqu'il ne paroisse pas l'avoir connu. Ce qu'il y a de plus heureux, c'est que ces trois Lexiques peuvent servir à les corriger les uns les autres, par la conformité qui s'y trouve en plusieurs endroits.

M. l'Abbé Sallier s'explique ensuite sur le mérite du Dictionnaire d'Hésychius ; & sans s'arrêter aux éloges vagues que lui ont donnés les Sçavans des deux premiers siecles, il fait voir que les Interpretes pour l'intelligence de l'Écriture, les Commentateurs pour expliquer le texte corrompu de plusieurs Auteurs, & les Critiques pour éclaircir des faits obscurs, en ont tiré de grands secours. Si Hésychius avoit eu une connoissance même médiocre de la langue Hébraïque, il auroit rendu cet ouvrage infiniment plus utile ; & s'il eût été meilleur Critique, il n'auroit pas confondu, comme il lui est arrivé quelquefois, des mots qui doivent avoir des significations fort différentes ; c'est ce défaut de critique qui l'a porté à copier indifféremment tant de livres sans choix & sans discernement, qui souvent lui a fait joindre des termes qu'il falloit considérer séparément, & en séparer d'autres qu'il falloit joindre. Malgré ces défauts, l'ouvrage, lorsqu'on y regarde de près, contient un grand nombre de faits qui servent beaucoup à éclaircir l'histoire Ancienne.

HÉTÉRODOXE, *Heterodoxus*, qui est contraire aux sentimens reçus dans la véritable religion. Ce mot vien du Grec ἑτερόδοξος, composé d'ἕτερος, autre, & δόξα, croyance, opinion.

On dit opinion Hétérodoxe, docteur Hétérodoxe ; ce mot est opposé à Orthodoxe.

HÉTÉROGENE, *Heterogenus*, terme de Grammaire. On appelle ainsi les noms qui sont d'un genre au singulier, & d'un autre au pluriel. Ce mot vient de ἕτερος, autre, γένος, genre.

Il ne faut pas croire que ce terme soit exclusivement propre à la langue Latine. On trouve plusieurs noms Hétérogenes dans la langue Grecque ; ὁ ἐρετμὸς, *remus* ; τὰ ἐρετμὰ, *remi* ; ὁ κύκλος, *circulus* ; οἱ κύκλοι & τὰ κύκλα, *circuli*, &c.

Notre langue elle-même n'est pas sans exemple de cette espece ; *délice* au singulier est du genre masculin ; *quel délice, c'est un grand délice ;* le même nom est du genre féminin au pluriel, *des délices infinies.*

La langue Italienne a aussi plusieurs noms Hétérogenes qui, masculins & terminés en *o* au singulier, sont fémins terminés en *a* au pluriel.

En un mot, il peut se trouver des Hétérogenes dans toutes les langues qui admettent la distinction des genres ; la seule

ſtabilité de l'uſage ſuffit pour y en introduire.

HETH, *Heth*, Χὲτ. (*a*) chef des Héthéens, étoit le ſecond fils de Chanaan, & demeuroit au midi de la terre promiſe, à Hébron & aux environs. Éphron, habitant d'Hébron, étoit de la race de Heth, & toute cette Ville du tems d'Abraham, étoit peuplée par des enfans de Heth. Il y en a qui veulent qu'il y ait eu une ville de Heth ; mais, on n'en voit aucune trace dans l'Écriture.

HÉTHALON. *Hethalon*, (*b*) ville marquée dans Ézéchiel, comme bornant la terre promiſe du côté du ſeptentrion. C'eſt Hétalon ou Chetala, ſur la Méditerranée, ſur les côtes de Syrie, entre Poſidium & Laodicée.

HÉTHÉENS, *Hethæi*, Χετταῖοι, les deſcendans de Heth. *Voyez* Heth.

HÉTHÉUS, *Hethæus*, Χετταῖος, le même que Heth. *Voyez* Heth.

HÉTRICULUM, *Hetriculum*, (*c*) ville d'Italie, dans la grande Grece, au païs des Bruttiens, ſelon Tite-Live. Cette Ville & quelques autres du païs, voyant que les Carthaginois dont elles avoient embraſſé le parti, s'affoibliſſoient de jour en jour, ſe rendirent au Conſul Cn. Servilius, l'an 203 avant J. C.

Holſténius croit que c'eſt préſentement Latarico, dans la Calabre citérieure, au royaume de Naples.

HÉTRURIE, *ou* ETRURIE; *Etruria*, (*d*) contrée d'Italie. Il y en a qui prononcent ce mot avec aſpiration, *Hetrurie*; mais, d'autres [& c'eſt le plus grand nombre] le prononcent ſans aſpiration, *Etrurie* ; c'eſt l'orthographe que nous ſuivrons dans cet article, qui ne paroîtra pas aux connoiſſeurs un des moins intéreſſans de cet ouvrage.

I. L'Etrurie avoit beaucoup plus d'étendue que le grand duché de Toſcane, qui lui répond aujourd'hui en partie. L'Arnus, qui la traverſe d'Orient en Occident, la coupoit en deux parties à peu près égales, dont l'une alloit preſque juſqu'aux portes de Rome ; l'autre, frontière de Ligurie, renfermoit outre le Piſan, qui de nos jours appartient à la Toſcane, une portion de l'État de Genes, le

(*a*) Geneſ. c. 10. v. 15. c. 15. v. 20. c. 23 v. 3. *& ſeq.*

(*b*) Ezech. c. 47. v. 15. c. 48. v. 1.

(*c*) Tit. Liv. L. XXX. c. 19.

(*d*) Ptolem. L. III. c. 1. Plin. T. I. p. 100, 101, 150, 151, 476, 527, 638, 709. Strab. pag. 117, 209, 218. *& ſeq.* Herod. L. I. c. 94. Pomp. Mel. p. 125, 131. Diod. Sicul. p. 750, 756. Tit. Liv. L. II. c. 9. *& ſeq.* c. 44. *& ſeq.* L. V. c. 1, 33. L. VI. c. 2. *& ſeq.* L. VII. c. 17. L. IX. c. 29. *& ſeq.* L. X. c. 3. *& ſeq.* L. XVII. c. 21. *& ſeq.* Dionyſ. Halic. L. III. c. 16, 18. Corn. Nep. in Annib. c. 3. Juſt. L. XLIII. c. 1. Roll. Hiſt. Rom. T. I. p. 111, 116. *& ſuiv.* Tom. II pag. 85. *& ſuiv.* Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. I. pag. 56, 204. *& ſuiv.* Tom. III. pag. 61. Tom. XVIII. p. 93. *& ſuiv.*

val de Magra, le duché de Carréra & le territoire de la république de Lucques. Quelques villes, qui dépendent du duché de Spolete & de celui d'Urbin, comme Péroufe, Eugubio, appartenoient encore à l'Étrurie.

On a publié grand nombre d'ouvrages fur les premiers habitans de cette contrée, dont les monumens, curieux par leur obfcurité, font autant d'énigmes que les Œdipes modernes ont tâché d'expliquer à l'envi. La plûpart de ces Écrivains font trop cenfés & trop inftruits, pour ne pas rejetter les fictions abfurdes d'Annius de Viterbe. Cependant, prefque tous leurs fyftêmes en ont retenu quelque teinture, plus ou moins forte; ils n'ont peut-être pas affez diftingué les difficultés fur lefquelles on ne peut propofer que de pures divinations, d'avec celles qui peuvent être éclaircies par les témoignages précis des Anciens, ou du moins par des conjectures probables. Sous le nom général d'Étrufques, ils ont confondu des peuples très-différens les uns des autres; & l'on peut affurer que leurs ouvrages montrent plus d'érudition que de critique. Les recherches de l'Académie, fondée depuis très-long-tems à Cortone, contribueront fans doute à jetter un grand jour fur les antiquités Étrufques, qui font l'objet principal de fes travaux. Elle a déjà publié d'excellens mémoires fur la langue & les monumens de cette nation fameufe, qui doit nous intéreffer; parce qu'elle a de très-bonne heure cultivé les arts, ainfi que les Grecs, & que fa religion a beaucoup influé fur celle des Romains.

II. M. Fréret, à qui nous devons des recherches précieufes fur l'origine des Étrufques, avant que d'expofer fon opinion à ce fujet, combat l'hypothèfe commune. Cette hypothèfe, adoptée prefque généralement par tous les Écrivains, fait venir de Lydie la première colonie qui peupla l'Étrurie; c'eft le fentiment unanime de tous les Anciens; mais, comme ils n'ont fait que copier Hérodote, toutes leurs autorités fe réduifent à la fienne; & c'eft fon témoignage feul qu'il s'agit de difcuter. Au refte, cet Hiftorien n'affirme rien, & fe contente de rapporter l'opinion des Lydiens mêmes, qui regardoient les Étrufques de l'Ombrie comme un peuple originaire de leur païs. Les Lydiens prétendent, dit en fubftance Hérodote, que fous le règne d'Atys, fils de Manès, la Lydie fut affligée d'une grande famine; que pour ménager les vivres, on voulut d'abord engager le peuple à ne manger que de deux jours l'un, & que dans la vue de l'occuper, on imagina des jeux qui puffent le diftraire de la faim; ces jeux furent les dés, les offelets, & la longue paume. L'expédient réuffit pendant dix-huit ans; mais enfin l'accroiffement &

& l'opiniâtreté du mal rendirent le remede inutile ; il fallut songer à diminuer la consommation, en déchargeant le païs d'une partie de ses habitans. En conséquence on résolut que la moitié des Lydiens iroit chercher de nouvelles demeures. Ils tirerent tous au sort, & ceux qu'il condamnoit à l'exil, s'embarquerent à Smyrne sous la conduite de Tyrrhénus, fils du Roi. Leur flotte, après avoir côtoyé plusieurs contrées, s'arrêta dans les ports de l'Ombrie; ils y formerent des établissemens, & ce sont eux, qui sous le nom de Tyrrhenes ont depuis habité l'Étrurie.

Cette narration d'Hérodote est si remplie d'absurdités, qu'il sembleroit inutile de s'attacher à la combattre, si presque tous les Écrivains ne l'avoient adoptée, sans être frappés de tout ce qu'elle contient d'étrange. Le grand nombre de ses partisans lui donne une sorte de poids, que les réflexions suivantes diminueront.

1.° Que penser de l'expédient imaginé par les Lydiens pour remédier à la famine ? On ne le proposeroit pas même aujourd'hui dans ces ouvrages, dont le merveilleux puéril ne peut amuser que les enfans.

2.° S'il est étonnant qu'on se soit avisé de l'employer, il l'est encore plus qu'il ait réussi pendant dix-huit ans, & qu'au bout de dix-huit ans on ait été dans la nécessité d'en chercher un autre.

3.° Quel prodigieux nombre de vaisseaux n'auroit-il pas fallu pour transporter la moitié d'une nation ?

4.° Conçoit-on que dans un tems de famine on ait pu ramasser assez de vivres pour un semblable embarquement ?

5.° Il est certain que les Lydiens n'ont jamais eu ni port ni vaisseaux, ni marine, non pas même dans le tems de leur plus grande puissance, sous Alyatte & sous Crésus.

6.° Au tems d'Atys, pere de Lydus & de Tyrrhénus, tems qui précéda la guerre de Troye, la navigation étoit inconnue dans la Grece. Minos passe pour être le premier qui ait eu une flotte ; & cette flotte, composée de petits bâtimens, n'alloit guère au delà des isles de la mer Égée. Eusebe, il est vrai, prétend, sur le témoignage de Castor, que les Lydiens ont eu l'empire de la mer, mais seulement soixante-quinze ans après Minos ; il place cet empire vers l'an 1173 avant Jesus-Christ, dix ou onze ans avant l'année où Troye fut prise, selon lui. Castor avoit donné une suite de ses Thalassocraties. Mais, sans nous engager ici dans les embarras de cette liste, dont il est impossible de concilier les détails & la chronologie avec l'histoire générale, il nous suffit d'observer que cet Empire des Lydiens n'a commencé qu'après la prise de Troye, & que leur tradition ne peut s'ajuster avec les poëmes d'Homère, qui ne

parlent jamais de Smyrne, & qui les représentent sous le nom de Méoniens, comme une nation peu considérable.

7.° Dans le siecle d'Homère on n'avoit que des idées très-fausses de tous les païs qui sont au delà de la Sicile; on y mettoit des Cyclopes & des Lestrigons; on y plaçoit les portes du jour & de la nuit, le séjour des ames, &c. Si plusieurs siecles avant ce Poëte, les Lydiens ou les Méoniens s'étoient embarqués à Smyrne pour aller habiter l'Italie, cette région lui auroit-elle été inconnue? N'auroit-il fait aucune mention de Smyrne, lui qui naquit dans cette ville, selon l'opinion la mieux établie?

8.° Cette flotte si nombreuse, qui n'avoit d'autre objet que de se faire un établissement, ne s'arrête dans aucune des isles voisines de la Lydie, quoique fertiles & presque désertes alors, comme Chio, Samos, &c. Elle passe à la vue de la grande isle de Crete & du Péloponnèse; elle ne s'arrête pas même en Sicile; elle ne prend terre dans aucun des golfes ni des ports du païs des Opiques qui sont sur sa route; elle remonte au delà du Tibre, & va débarquer en Ombrie.

9.° Le tems dans lequel cette flotte auroit traversé la Grece, est un tems dont les évenemens étoient connus par la tradition. Il ne seroit pas possible qu'on ne rencontrât quelques vestiges de ce passage dans les Écrivains Grecs. Les Éoliens & les Ioniens, en abordant sur les côtes de l'Asie mineure, auroient trouvé les Lydiens avec des flottes, ou du moins établis dans le voisinage de la mer & des ports; mais, la partie maritime de l'Asie n'étoit alors habitée que par des sauvages.

10.° Si l'Étrurie avoit été peuplée par une colonie Lydienne, venue par mer, les villes principales des Étrusques auroient été près de la mer, & voisines du petit nombre de ports qui sont sur cette côte. Le lieu du débarquement auroit conservé quelque preéminence, du moins pour le culte religieux; car, les Lydiens avoient dans l'Asie mineure un temple commun, qui étoit le centre de leur religion. Or, de toutes les anciennes villes de l'Étrurie, Populonium étoit la seule bâtie près de la mer; loin d'être capitale, elle dépendoit de Velutonium, située à trois milles des côtes, dans un lieu où il n'y a pas même de mouillage.

11.° Xanthus de Lydie, écrivain très-instruit de l'ancienne histoire de son païs, & qui rapportoit beaucoup d'évenemens moins considérables, n'a fait aucune mention de cette colonie sortie par mer de la Méonie, pour s'aller établir dans une région située au delà de la Grece. Il ne donnoit le nom de Tyrrhénus à aucun prince Lydien.

12.° Denys d'Halicarnasse, de qui M. Fréret a tiré l'observation

vation précédente, ajoûte que les Tyrrhenes d'Italie, different absolument des Lydiens pour la langue, les loix, les mœurs & la religion. Cette remarque est confirmée, à l'égard du dernier article, par les monumens Étrusques, publiés dans ces derniers tems, & sur lesquels on ne voit aucune divinité particulière aux Lydiens. Quant au langage, il suffiroit, pour adopter l'observation de Denys d'Halicarnasse, de comparer les mots de la langue Étrusque & ceux de la langue Lydienne, rapportés dans Hésychius; Bochart en a rassemblé un grand nombre. Nous en avons dit assez pour prouver qu'il faut faire venir d'ailleurs, que de Lydie, les anciens habitans de l'Étrurie. Il s'agit à présent de déterminer d'où ils sortoient & dans quel tems, à peu près, ils s'établirent en Italie. Voici quel est le résultat des recherches que M. Fréret a faites là-dessus.

III. Les Grecs donnoient aux Étrusques le nom de Tyrrhenes ou Tyrsenes & celui de Pélasges, quoiqu'ils fussent d'une nation très-différente. Ils les confondoient ensemble par une erreur, dont nous aurons dans la suite occasion de parler. Les Romains les appelloient *Tusci* ou *Etrusci*, & leur païs *Etruria*; mais, les Étrusques eux-mêmes ignoroient l'usage de ces différens noms. Chaque canton de la Toscane étoit distingué par une dénomination particulière, & le nom général de la nation étoit celui de *Rasena*.

Ces *Rasenæ* étoient originairement le même peuple que les *Rhæti*, anciens habitans du Trentin & de la partie du Tirol, qui comprend la portion des Alpes où coule l'Athésis. Tite-Live & Pline sont l'un & l'autre de cet avis; il est vrai qu'ils nous donnent ces *Rhæti* pour des Étrusques chassés des plaines par les Gaulois, lorsque ces derniers envahirent l'Italie vers l'an 600 avant l'Ére Chrétienne; & c'est même à cette situation des *Rhæti* dans les montagnes, que le premier attribue la barbarie de leurs mœurs, aussi grossières que celles des autres Étrusques étoient douces & polies. Mais, cette méprise est une conséquence naturelle de la fausse origine qu'ils donnoient aux Étrusques, ils les regardoient comme une colonie venue par mer, & qui s'étoit d'abord établie dans l'Étrurie. Or, il est bien plus probable que la Rhétie, loin d'être peuplée dans la suite par des Étrusques, avoit elle-même fourni à l'Étrurie ses premiers habitans. En effet, les *Rasenæ* étoient venus par terre en Italie. Ils y pénétrerent par le Trentin & par les gorges de l'Adige; & le païs qu'ils occuperent d'abord avoit toute une autre étendue que l'Étrurie, proprement dite, comme Polybe l'assure en termes formels. Au tems de leur plus grande puissance, ils avoient été maîtres,

non seulement de l'Étrurie, mais encore de presque toute l'Ombrie, & de tout ce qu'envahirent depuis les Gaulois *Cenomani, Boii* & *Lingones*; c'est-à-dire, de toute la contrée qui s'étend des deux côtés du Pô, depuis l'Adda jusqu'à la mer. Ainsi, pour lors ils touchoient aux Alpes dont ils étoient originaires, & n'avoient fait, à proprement parler, que reculer les bornes de leur ancienne patrie, sans en sortir. Les païs, qui séparent la Rhétie de l'Étrurie, ayant été dans la suite conquis sur eux par d'autres peuples, cette séparation fit perdre de vue la trace de leur première origine.

Dès qu'ils eurent mis le pied dans l'Italie, ils s'arrêterent au nord du Pô, où ils bâtirent deux villes, Mantoue & Adria. Mantoue resta toujours une ville Etrusque; la force de sa situation la mettoit en état de résister aux Gaulois; & comme elle communiquoit avec la Rhétie, les Étrusques conserverent le païs situé entre le Pô & l'Adige. Adria, construite à quelque distance de la mer, devint assez célebre au tems des colonies Helléniques, pour donner son nom au golfe.

Bientôt, les Étrusques se répandirent au midi du Pô, & s'emparerent de tous les cantons situés entre ce fleuve & l'Apennin. La principale de leur ville étoit celle de Felsine, nommée depuis Bononie par les Gaulois Boiens, lorsqu'ils s'en furent rendus maîtres. Ce païs, lors de l'invasion des Étrusques, étoit habité par les Ombres, nation puissante, qui occupoit la plus grande partie de l'Italie, au midi du Pô, & l'Étrurie en particulier. Les Étrusques les en chasserent, & détruisirent trois cens de leurs villes. Ce fut sans doute cette invasion qui, forçant les Ombres de refluer vers le midi, repoussa de proche en proche les peuples méridionaux de l'Italie, & contraignit enfin le reste des Sicules à passer dans l'isle, à laquelle ils donnerent leur nom.

Le tems de cette conquête des Étrusques n'est pas marqué dans l'Histoire; cependant, il ne doit pas être de la première antiquité, puisqu'ils trouverent les Ombres plus anciens qu'eux dans le païs; & que ces derniers ne s'y étoient établis qu'en chassant les Sicules & les Liburnes. On ne voit dans les Anciens nulle date précise de la fondation d'aucune des villes Étrusques; mais, au défaut d'autorités formelles, nous pouvons nous aider d'un passage de Varron, cité par Censorin. Varron nous assure que les Étrusques donnoient le nom de siecle ou de *sæculum* à des espaces de tems, dont la durée inégale, au lieu de se déterminer par elle-même, se mesuroit sur la vie de certains hommes. Le premier de ces siecles se comptoit du jour de la fondation des villes, ou de l'établissement des

États; il duroit autant que la vie du citoyen qui vivoit le plus long-tems, entre tous ceux qui naissoient ce jour-là. A sa mort commençoit un nouveau siecle, dont la durée se mesuroit aussi sur la plus longue vie de l'un des hommes nés ce jour même, & ainsi de suite. Mais, comme il étoit difficile de fixer ces intervalles avec précision, les Dieux avoient soin d'annoncer, par des prodiges, l'instant où commençoit un nouveau siecle. Les historiens Étrusques, qui écrivoient dans le huitième siecle de leur nation, évaluoient, au rapport de Varron, cité par Velleius Paterculus, à 781 ans la durée des sept siecles précédemment écoulés; ils ajoûtoient que le huitième siecle seroit suivi d'un neuvième & d'un dixième, après lequel le nom Étrusque seroit éteint.

Les anciens ne nous apprennent point à quel tems répondoit ce huitième siecle de l'Ére Étrusque; mais, M. Fréret ne croit pas impossible de suppléer à leur silence. Il remarque que les devins Étrusques, consultés à l'occasion de plusieurs prodiges, arrivés l'année du premier consulat de Sylla, répondirent que ces prodiges annonçoient la fin d'une révolution du monde, & le commencement d'un nouvel âge; qu'il y avoit déjà eu huit âges, différens par les mœurs & par la durée de la vie des hommes; que chacun de ces âges formoit une *grande année*; & que les Dieux donnoient le signal de la fin de chaque période, par quelque prodige dans le ciel ou sur la terre. Suidas dit à peu près la même chose, en citant Tite-Live & Diodore de Sicile; il parle, ainsi que Plutarque, de huit âges écoulés, & donne à ces siecles le nom de périodes, ou de révolutions de la grande année. D'où M. Fréret conclud que le huitième siecle des Étrusques finissoit l'année du premier consulat de Sylla, 88.e avant Jesus-Christ; qu'en supposant la durée de ce huitième âge égale à celle du plus long des âges précédens, elle aura été de 123 ans, & qu'ainsi leur huitième siecle aura commencé l'an 211 avant Jesus-Christ. Joignons-y les sept cens quatre vingt-un ans des sept siecles précédens, nous aurons l'an 992 avant l'Ére Chrétienne, pour l'époque de l'établissement des Étrusques en Étrurie. Cette époque est postérieure de cent quarante-quatre ans à la fondation d'Améria par les Ombres, mais antérieure de deux cens quarante à celle de Rome.

D'où il résulte que la conquête de l'Étrurie sur les Ombres est au plutôt de l'an 1000 avant l'Ére Chrétienne; ce qui s'accorde parfaitement avec le tems où Thucydide fait passer en Sicile les Sicules, chassés de l'extrêmité méridionale de l'Italie, par quelque révolution arrivée vers le Nord; révolution qui ne peut être que l'in-

vasion des *Rasenæ* ou Etrusques, par qui les Ombres furent chassés de l'Étrurie.

Strabon, en adoptant la tradition des Lydiens sur l'origine des Étrusques, fait de Lydus un descendant d'Hercule, & montre que le nom de Lydiens, inconnu à Homère, est plus moderne que la guerre de Troye. Velleius Paterculus, qui suppose, ainsi que Strabon, la colonie Lydienne, la place après la mort de Pyrrhus, fils d'Achille. En supposant que ces deux Auteurs se sont déterminés par quelque système chronologique, leurs calculs, quoique partant d'une fausse hypothèse, se rapporteront avec l'évaluation donnée ci-dessus par M. Fréret.

IV. Quoi qu'il en soit, la puissance des *Rasenæ* reçut une grande atteinte par l'irruption des Gaulois en Italie. Ces peuples, qui formoient une ligue composée de plusieurs cités différentes, furent probablement appellés par les Liguriens où les Isumbres, Celtes comme eux d'origine; ils passerent par le col de Suze, sous la conduite de Bellovese. Les Étrusques d'au delà du Pô vinrent à leur rencontre sur les bords du Tésin; mais, ils furent défaits, & les Gaulois s'établirent dans le Milanois ou l'Insubrie. Bientôt après ils inviterent d'autres Gaulois de la Celtique à venir les joindre; les *Cenomani*, les *Boii*, les *Lingones*, les *Senones* accoururent successivement; en sorte que les Étrusques, dépouillés de tout ce qu'ils possédoient au nord du Pô, à la réserve de Mantoue, furent d'abord contraints de se retirer en Ombrie, & delà dans le Picénum, où plusieurs s'étant arrêtés, fonderent les villes de Cupra & d'Atria.

Les autres traverserent l'Apennin, & s'étant jettés dans la Campanie, l'enleverent aux Opiques; ils s'y établirent, & formerent une cité divisée en douze cantons, dont Vulturnum étoit la capitale; c'est la ville nommée depuis Capoue lorsqu'elle eut passé sous la domination des Samnites; les Samnites s'en emparerent par surprise l'an 420 avant Jesus-Christ, 332 de la fondation de Rome. Tite-Live rapporte le stratagême dont ils se servirent; & c'est de cette façon que les Étrusques perdirent la Campanie, qu'ils occupoient depuis près de quatre cens ans. Ils ne conserverent plus alors, hors de l'Étrurie, que la ville de Mantoue, & celles de Cupra, & d'Atria dans le Picénum.

Les douze cantons, dans lesquels, ils étoient divisés en Campanie, avoient sans doute été formés sur le modele de ceux de l'Étrurie. En effet, l'Étrurie se partageoit anciennement en douze cités, dont chacune gouvernée séparément avoit un chef électif, nommé Roi par les Romains, mais que presque tous les Anciens supposent avoir eu le titre de *Lu-*

cumon. Ces douze cités formoient néanmoins un corps; & leurs députés s'assembloient pour tenir un conseil commun sur les intérêts généraux de la nation. Quelquefois leurs troupes se réunissoient; le plus souvent elles étoient désunies; & c'est cette mésintelligence qui livra l'Étrurie aux Romains. Les Anciens ont parlé de ces douze cantons de l'Étrurie; mais, aucun n'en a fait l'énumération; & les Modernes qui l'ont entreprise ne sont pas d'accord entr'eux.

On voit par-là qu'il faut distinguer avec soin les Étrusques de l'Étrurie d'avec ceux de la Campanie, & ceux qui habitoient au delà du Pô; c'étoient trois corps différens, & qui ne dépendoient point l'un de l'autre. Presque tous les critiques les ont néanmoins confondus ensemble. Ils font plus, ils confondent les Étrusques de l'Étrurie avec les Pélasges; & cela, parce que plusieurs cités Pélasgiques étoient enclavées dans l'Étrurie, où, malgré leur mêlange avec les Étrusques, elles avoient conservé sans beaucoup d'altération, les mœurs & la religion des anciens habitans de la Grece.

La ville de Falérie étoit une de ces cités Pélasgiques; les Falisques ses habitans formoient, au rapport de Strabon, un peuple séparé des Étrusques; ils avoient une langue particulière, & Denys d'Halicarnasse assure qu'un de leurs temples étoit dédié à la Junon des Argiens; qu'on y voyoit, comme dans celui d'Argos, une Canéphore & des chœurs de Vierges. L'autorité de ces Auteurs est fortifiée par celle de Pline, qui donne, d'après Caton, une origine Grecque à Falérie.

Disons la même chose des Véïens. On suppose toujours dans l'histoire Romaine que la langue des Étrusques ne pouvoit être parlée, ni même entendue, que par ceux des Romains qui en avoient fait une étude particulière. Cependant, nous lisons en toute occasion, que les Romains & les Véïens conversoient facilement ensemble; donc les Véïens ne parloient pas la même langue que les Étrusques; & par une seconde conséquence, ils étoient Pélasges d'origine, ainsi que les Latins.

Strabon met encore au nombre des villes Pélasgiques de l'Étrurie, Tarquinium, dont le nom véritable étoit *Trachinia*, corrompu d'une autre façon par les Sicules, qui en avoient fait celui de *Tarracina*. Il joint à la ville de Tarquinium celle de *Cosæ* ou *Cossa*, près du cap du même nom, qui forme le port d'Hercule, *Portohercole*. Mais, la plus importante de ces cités Pélasgiques étoit celle d'*Agylla*, dont les peuples, adonnés de bonne heure à la navigation, mettoient en mer des flottes considérables pour ces tems reculés. Cæré, leur ville capitale, étoit bâtie sur une petite rivière à quatre milles de la

mer, & d'un port dont les vestiges subsistent aujourd'hui.

V. Nous placerons ici trois observations importantes, & qui peuvent éclaircir les antiquités Étrusques.

1.° Les Agylliens sont souvent appellés Tyrrhenes par les écrivains Grecs. En effet, Hérodote leur donne indifféremment ces deux noms. Pindare, en parlant des Pirates qui troubloient le commerce de l'Italie & de la Sicile, désigne aussi sous ce nom de Tyrrhenes, les Agylliens qu'il associe aux Carthaginois. L'Auteur des hymnes attribués à Homere, dit la même chose, & Thucydide parle du secours qu'ils envoyerent aux Athéniens dans la guerre de Sicile, la dix-neuvième année de celle du Péloponnèse, un peu avant la ruine de Véïes par les Romains.

2.° Ce nom de Tyrrhenes paroît dans l'origine avoir été celui des habitans d'une partie de la Macédoine inférieure, qui s'étendoit jusqu'au Strymon, & qu'Hérodote appelle Crestonie, à cause de sa capitale Crestone. Insensiblement il reçut une acception plus générale, il devint synonyme du nom de Pélasge. Thucydide les confondoit ensemble; & quelques vers de Sophocle, cités par Denys d'Halicarnasse, nous donnent lieu de penser que cette confusion étoit ordinaire chez les Athéniens. Des Pélasges de la Grece il passa bientôt à ceux de l'Italie, c'est-à-dire, aux peuples d'origine Grecque, plus anciens que les colonies Helléniques; on les nommoit tantôt *Italiotes*, tantôt Tyrrhenes; & c'est ce qu'on peut remarquer dans Denys d'Halicarnasse, qui voulant prouver aux Grecs que les Romains n'étoient point Barbares, attribue, sans réserve, aux Pélasges d'Italie, tout ce que les Anciens ont débité sur ceux de la Grece. Par une suite de ce systême, qui le jette quelquefois dans de fausses interprétations, il a changé le nom de *Crestona* en celui de *Cortona*, & confond les Tyrrhenes de la Crestonie avec ceux de l'Étrurie, malgré la précaution qu'Hérodote avoit eue de désigner ces derniers par leur voisinage avec l'Ombrie.

3.° Cette erreur de Denys d'Halicarnasse a fait illusion à tous les critiques, & produit bien de faux systêmes sur l'origine des Étrusques. Comme par une suite de la première méprise, on avoit donné le nom de Tyrrhenes à tous les Pélasges répandus en Italie, & qu'il se trouvoit sur les côtes de l'Étrurie plusieurs de ces cités Pélasgiques, entr'autres celle des Agylliens, très-connue des Grecs, les Grecs peu à peu s'accoûtumerent à désigner tous les Étrusques sous le même nom. Ils les regarderent comme des Tyrrhenes, & par conséquent comme des Pélasges; parce que ne les connoissant pas par eux-mêmes, il étoit naturel qu'ils les confon-

diffent avec des peuples enclavés dans leur territoire, & qui ne cessoient d'entretenir quelque relation avec la Grece. Mais, ni les Étrusques, ni même les Romains, n'ont jamais connu ces dénominations; si quelques poëtes Latins s'en servent, ce n'est que pour imiter les Grecs, & par la même licence qui rend les termes d'Ausonie & d'Hespérie communs dans nos poëtes François.

VI. Nous avons observé que les Romains donnoient aux Étrusques le nom d'*Etrusci* ou de *Tusci*. Denys d'Halicarnasse & Pline ont dérivé celui de *Tuscus* de Θυόσκοε, *Aruspex*; mais, ni l'un ni l'autre n'ont fait réflexion que le mot θύω, *sacrifico*, n'étoit point en usage chez les Latins, & qu'ils n'employoient aucun terme qui en fût dérivé. Comment les Romains, qui se servoient seuls du nom de *Tuscus*, l'auroient-ils tiré d'un mot Grec que leur langue ne connoissoit pas? Il en faut dire autant du mot *Etruria*, que Scaliger croit formé de Ὀθρυσρία, venant d'ὄρυς, *montagne*, dans le dialecte Crétois, suivant Hésychius. Comme d'*Etruria* les Romains avoient fait le nom d'*Etruscus*, & que dans l'origine ils prononçoient par une *s* beaucoup de mots prononcés dans la suite par un *r*, tels qu'*Ausum* pour *Aurum*, *Eso* pour *Ero*, ils auroient pu dire anciennement *Etrusia*; mais, pour *Othrus*, il ne signifia jamais une montagne en Latin. Nous faisons grace au lecteur de l'étymologie d'Étruria par Servius; elle est trop peu naturelle pour avoir besoin d'être réfutée.

Ces noms de *Tuscus* & d'*Etruria* n'étant pas Latins, il est probable que c'étoient ceux de quelques cantons particuliers des Étrusques ou *Rasenæ*; peut-être aussi sont-ce les noms que leur donnoient les Ombres, les *Sicani*, ou les Liburnes. S'ils ont été pris de la langue même des Étrusques, ils avoient dans cette langue une signification que nous ne connoissons plus.

VII. Nous avons un grand nombre de monumens & d'inscriptions en langue Etrusque, publiés par les sçavans d'Italie; de ces inscriptions, les unes sont en caractères Latins, les autres en caractères Étrusques, c'est-à-dire, en ces anciens caractères que les Phéniciens avoient portés dans la Grece & dans l'Ibérie, & qui se trouvent sur les monnoies Espagnoles, publiées par le comte Lastanosa. Ces lettres ont beaucoup de rapport avec les lettres Samaritaines; mais, elles ressemblent peu à celles qu'on voit sur les médailles de Tyr, de Sidon, de Cadix, & des autres villes maritimes.

Les inscriptions Étrusques en caractères Latins, ne sont pas plus intelligibles que les autres, quoiqu'on y rencontre des mots Latins défigurés. Les interprétations, que quelques Sçavans

en ont prétendu donner, ne sont que des divinations absolument hazardées ; des alliages de mots Latins, Grecs, Hébreux, altérés, & rendus méconnoissables. Avec de pareilles licences on rapportera ces inscriptions à toutes les langues du monde, au bas-Breton, au Basque, au Mexiquain; On peut même observer que les Auteurs de ces interprétations ne font aucun usage des mots Étrusques, dont les Anciens nous ont transmis le sens. Remarquons enfin, qu'il n'est rien moins que prouvé que ces monumens aient la grande antiquité qu'on leur attribue. Ceux, qui sont en caractères Latins, à n'en juger que par la forme de ces caractères, doivent être postérieures à la conquête de l'Étrurie par les Romains, & remonter tout au plus au tems de la première guerre punique.

Varron & d'autres Anciens parlent de plusieurs divinités Étrusques, dont quelques unes paroissent les mêmes que celles des Grecs, quoiqu'elles portent des noms différens. Telle étoit en particulier Junon, nommée Cupra par les Toscans ; ce nom, qui dans la langue des Sabins répondoit au mot *Bonus* des Latins, est analogue à celui d'*Hera*, donné par les Grecs à cette divinité; Hera vient de Ἧρος, *amabilis*, *jucundus*. Ajoûtons à ce rapport, que le nom Grec de Junon se trouve en caractères Étrusques sur des pateres, qui sans doute avoient été consacrées dans quelque temple des Pélasges établis en Toscane. Au reste, selon Varron, *Bonus* se prononçoit comme *Manus* dans l'ancienne langue Latine ; & delà venoit le nom de *Manes*, originairement donné aux ames des morts qui vouloient du bien aux vivans ; on nommoit *Lemures* celles qui les tourmentoient.

Les noms des divinités Étrusques rapportés dans Varron, sont presque tous tirés de racines Latines ; *Vertumnus*, *Volumnius*, *Voltumna*, &c. *Nurtia*, Déesse adorée à Vulcinium, paroît être la même que la divinité nommée Θύχη par les Grecs, & *Fors* ou *Fortuna* par les Romains.

En général, la religion des anciens peuples de l'Italie étoit pour le fond la même que celle des premiers Grecs, mais exempte de presque tous les détails poëtiques dont les Grecs altérerent dans la suite ce fond, simple dans l'origine. Denys d'Halicarnasse, qui avoit étudié l'une & l'autre, nous assure que ni les Romains, ni les Étrusques, ne connoissoient aucune des fictions bizarres imaginées en quelque sorte pour dégrader les Dieux. Leurs malheurs, leurs périls, & moins encore leur haine, leur vengeance, leurs débauches, en un mot, toutes les fables qui composoient la légende des divinités Grecques, n'entroient point dans l'histoire de celles de l'Italie. On n'y voyoit point

de ces fêtes instituées pour célebrer les crimes des Dieux, ni de ces mystères nocturnes, où le mêlange des deux sexes donnoit lieu à tant de désordres. Rien n'étoit plus opposé à l'ancienne religion des Romains, à celle de Numa, contenue dans les vers des Saliens, & dans les livres des Pontifes.

Dans la suite, le commerce des Romains avec les Hellenes, introduisit dans Rome presque toutes leurs divinités & leurs fables. Mais, ce mêlange ne nuisit pas à la religion de l'État; le college des Pontifes la conserva toujours dans sa simplicité primitive. Les cultes étrangers étoient abandonnés à des Prêtres étrangers; & lorsqu'il étoit à craindre qu'ils n'occasionnassent quelque désordre capable de blesser les loix ou les mœurs, le gouvernement sçavoit en réprimer les excès, & les proscrivoit même quelquefois. L'histoire est pleine de règlemens faits à ce sujet.

Ce qui caractérise particulièrement la religion des Romains & des anciens peuples d'Italie, c'étoit, 1.° la pratique constante de consulter les Dieux dans toutes les entreprises, soit publiques, soit particulières. 2.° L'idée dans laquelle ils étoient que les prodiges de toute espèce sont des signes de la volonté du ciel. 3.° La persuasion qu'ils avoient qu'on pouvoit, par le moyen de certains sacrifices & de certaines cérémonies, détourner ou du moins suspendre l'exécution des décrets annoncés par les prodiges; ce dernier article semble particulier aux Romains & aux Étrusques. Nous ne faisons qu'indiquer ici ces différentes questions, qui n'ont point encore été développées, comme elles auroient pu l'être. Tous ceux, qui jusqu'à présent ont écrit sur la religion Romaine, se sont bornés à des détails desquels on ne peut rien conclure pour l'essence & le fond du culte; on n'a jamais examiné quel étoit le principe d'un systême religieux qui méritoit d'être approfondi.

VIII. Quelques traits répandus dans les Auteurs que nous avons, prouvent que ce peuple étoit courageux, qu'il étoit puissant, & qu'il eut pendant un tems l'empire de la mer. Le luxe dans la suite diminua considérablement ses forces, l'énerva même, & le prépara par degrés au joug des Gaulois & des Romains. Il étoit superstitieux à l'excès, toujours occupé à tirer des présages du vol des oiseaux, ou à étudier la volonté des Dieux dans les entrailles des victimes. Il se livroit avec passion aux jeux & aux spectacles, qui faisoient partie de la religion, & qu'il ensanglanta le premier par les combats de gladiateurs. Cependant, il aima les arts & les cultiva avec succès.

En effet, un ordre d'architecture fut inventé en Étrurie, dans le même tems que les Grecs convinrent de s'assujettir aux

quatre ordres qu'ils nous ont laissés. Une pareille invention est le fruit d'un talent décidé pour l'architecture ; elle ne peut s'établir que par une longue succession de tems ; & pour la mettre en vogue, il faut construire beaucoup d'édifices superbes, où elle soit heureusement exécutée. Quelque brillante qu'ait donc été la réputation de celui qui inventa l'ordre dont nous parlons, il est à présumer qu'il n'a été reçu de toute la nation qu'après qu'on en a eu remarqué l'effet. D'où il est aisé de conclure que les Étrusques avoient l'intelligence nécessaire pour perfectionner l'architecture, & que leur goût les portoit à élever des bâtimens réguliers.

Tous les monumens rapportés par les Auteurs modernes qui ont écrit sur cette nation, tels que Dempster, Buonarotti, Gori, & l'Académie de Cortone, prouvent que les Étrusques connoissoient toutes les parties de la sculpture, & même la gravure des pierres. Rien n'est plus capable de confirmer ce qu'ils ont avancé, qu'un passage de Pline, où cet Historien assure qu'il y avoit deux mille statues à Bolsena ; & dans le même chapitre, il parle d'une statue d'Apollon, haute de cinquante pieds. Enfin, les Anciens & les Modernes font mention d'une quantité considérable d'ouvrages de sculpture qu'on voyoit dans l'Étrurie ; & nous ne doutons pas que les uns & les autres n'aient été frappés de la beauté de ces monumens. Cependant, ils ont négligé le détail de ce qui en fait le mérite. Ils auroient dû, par exemple, passer moins légerement sur le travail exquis des vases, en relever l'élégance & la variété, & faire sentir les agrémens de la manière dont ils sont traités. En effet, quelle pureté ne remarque-t-on pas dans leurs formes? Quelle sagesse dans quelques-uns de leurs ornemens courans ! Quelle légereté dans le travail de la terre ! Quelle justesse dans la position de leurs anses ! Toutes ces parties où règne un goût formé par le vrai, sont trop souvent répétées, pour qu'on puisse les attribuer au hazard. Les Étrusques n'auroient pas produit tant de morceaux inimitables, sans une connoissance parfaite de l'art, jointe aux plus heureuses dispositions naturelles ; en sorte que tout ce qui est sorti de leurs mains a un caractère original qu'on ne sçauroit confondre avec aucun autre.

Quoiqu'il ne nous reste point de monumens de leur peinture, il est certain que cet art leur fut connu, & qu'ils le mirent fréquemment en pratique. Les opérations les plus simples préparent ordinairement aux plus composées ; & puisqu'il y avoit parmi eux d'habiles graveurs, & de célebres sculpteurs, on doit croire qu'ils excelloient aussi dans la peinture. Les desseins que nous voyons sur leurs

vases & sur la plus grande partie de leur poterie de terre, sont exécutés de manière à être en quelque sorte inaltérables. Il est vrai qu'ils ne nous offrent tout au plus que trois ou quatre couleurs, & qu'ils ne nous font naître que l'idée d'une peinture mise à plat, & sans aucune dégradation ; mais ils prouvent que la peinture étoit pratiquée en Étrurie, selon l'usage ordinaire aux autres nations ; car, il faut posséder un art, & en connoître à fond toutes les finesses & toutes les parties, pour en représenter l'effet au spectateur, non seulement par un moyen équivalent, mais encore convenable à la matière que l'on emploie, & dont les différences sont si grandes, qu'elles exigent des opérations absolument opposées. Telles sont les réflexions que l'on fait sur ce travail, après avoir examiné avec attention les ouvrages de terre cuite qui nous viennent des Étrusques.

On ne peut donc refuser à ce peuple un goût sûr & décidé pour les arts. Il suffit, pour s'en convaincre, d'observer la variété & la différence que les tems ont mises dans leurs manières de dessiner, mais plus encore l'habitude ancienne & constante où ils étoient de manier la terre, de travailler le marbre, & de fondre & retoucher les métaux. Nous remarquerons en passant qu'Arimnus, un de leurs Rois, jugea à propos d'envoyer son trône au temple de Jupiter Olympien, & qu'il fut le premier des étrangers qui se distingua par une pareille offrande.

IX. Les Étrusques, ainsi que les autres peuples voisins de Rome, voyoient d'un œil jaloux cette ville s'accroître considérablement par de nouvelles conquêtes ; aussi peut-on les ranger au nombre des plus anciens ennemis des Romains. Ils étoient ouvertement déclarés contre eux l'an de Rome 158. Outrés d'avoir été battus plusieurs fois, & de n'avoir pu obtenir qu'on leur renvoyât leurs prisonniers, que Tarquin retenoit comme autant d'ôtages, ils ordonnerent dans un conseil général que toute la nation se ligueroit contre l'ennemi commun, & que les peuples qui refuseroient de se joindre, seroient déclarés rebelles, & déchus des droits de la société. En vertu de cette ordonnance, ils prirent tous les armes, passerent le Tibre, & vinrent camper proche de Fidenes. Cette ville, qu'ils prirent par trahison à la faveur d'une sédition qu'y excita leur approche, les mit à portée de faire des courses sur les terres des Romains, d'où ils enleverent beaucoup de butin & un grand nombre de prisonniers, qu'ils conduisirent chez eux. Ils laisserent une forte garnison dans cette place, qu'ils crurent leur devoir être d'un grand secours dans le dessein qu'ils avoient de continuer la guerre contre les Romains.

Ceux-ci, l'année suivante, entrerent les premiers en campagne. Tarquin, pour se mettre en état de résister à la ligue formidable que les Étrusques venoient de former contre lui, avoit armé de son côté tout ce qu'il y avoit de Romains capables de servir, & avoit levé chez les alliés le plus de troupes qu'il put. Les premières campagnes ne furent marquées par aucun évenement considérable. Les Vëïens furent ceux des peuples de l'Étrurie qui souffrirent le plus par le ravage de leurs terres, que les Romains continuerent pendant plusieurs années consécutives.

Enfin, ils s'attacherent au siege de Fidenes, voulant à quelque prix que ce fût en chasser la garnison, & se venger des habitans, qui avoient livré la ville aux Étrusques. Les assiégés firent une longue & vigoureuse résistance, & mirent tout en usage contre des ennemis de qui ils n'avoient aucun quartier à attendre. La ville néanmoins fut prise d'assaut, & la garnison mise aux fers avec ce qui s'y trouva de soldats Étrusques.

Les Étrusques hazarderent un nouveau combat dans le païs des Sabins, dans l'espérance que ces derniers leur donneroient du secours; mais, il n'y eut qu'un petit nombre de volontaires qui se joignirent à eux. L'avantage, que Tarquin eut sur les Étrusques en cette journée, fut décisif pour les Romains. Aussi la victoire fut-elle la plus signalée de toutes celles qu'ils avoient remportées jusqu'alors. Le Sénat & le peuple Romain la célébrerent par le triomphe qu'ils décernerent à Tarquin. Les Étrusques perdirent courage pour cette fois, parce que d'un grand nombre de troupes qu'ils avoient envoyées de toutes leurs villes, il n'en revint qu'une très-petite partie. Les uns resterent sur le champ de bataille; les autres, cherchant à s'échapper, tomberent dans des défilés impraticables, & n'eurent point d'autre ressource que de se livrer au vainqueur.

Dans une situation si déplorable, les chefs de la nation, informés que Tarquin préparoit une nouvelle expédition contre eux, résolurent dans leur conseil de traiter de paix avec lui. Aussitôt on députa de chaque ville les personnes les plus distinguées par leur âge & par leur rang, avec un plein pouvoir de recevoir la paix du roi des Romains à telles conditions qu'il lui plairoit. Tarquin, après avoir entendu un long discours qu'ils lui firent, leur dit qu'il n'avoit qu'une question à leur faire, sçavoir s'ils prétendoient encore disputer avec lui de l'égalité, ou s'ils venoient avouer leur défaite & remettre leurs villes sous son obeissance. Tous déclarerent alors qu'ils le faisoient maître de leurs villes, & des conditions de paix qu'il voudroit leur imposer. *Cette soumission*, leur répondit-il, *est*

la seule condition que j'exige. Allez porter cette parole à votre République. Jusqu'à votre retour, comptez sur la treve que je vous accorde.

Sur ces promesses les députés se retirerent, & revinrent peu de jours après, non pas avec de simples paroles, mais avec toutes les marques de souveraineté dont ils avoient coûtume de revêtir leurs Rois, pour preuve qu'ils se soumettoient entierement à son autorité. Ils lui présenterent une couronne d'or, un siege d'ivoire, un sceptre d'or, une espece de mante mêlée de pourpre & d'autres couleurs. On ajoûte qu'ils lui offrirent douze haches de la part des douze villes. Chaque ville, parmi les Étrusques, avoit un Licteur qui marchoit devant le Roi, portant une hache entourée de faisceaux de verges; & lorsque les douze peuples réunis partoient pour quelque expédition, les douze Licteurs marchoient devant celui qui avoit le souverain commandement. Cet usage fut adopté par les Romains soit du tems de Romulus, soit, comme quelques-uns l'ont cru, sous le regne de Tarquin. Tel fut le succès de la guerre que Tarquin fit contre les Étrusques pendant neuf ans.

Cette pleine soumission des Étrusques rapportée par Denys d'Halicarnasse, paroît un peu exagérée. Ces peuples, du moins, reprirent les armes; ce fut d'abord du tems de Porséna leur Roi, qui entreprit de rétablir les Tarquins sur le trône de Rome. Ils les reprirent depuis sous le consulat de Cn. Manlius & de M. Fabius, l'an de Rome 274. La discorde intestine, qui regnoit alors dans cette ville, faisoit espérer aux Étrusques, qu'il seroit facile d'abattre sa puissance, pour peu qu'on fît d'efforts. Les principaux de la nation ne cessoient dans toutes les assemblées, de représenter que la division, dont la sagesse du Sénat & la patience du peuple avoient jusque là suspendu les mauvais effets, en étoit enfin venue à un tel excès, qu'on pouvoit dire que Rome formoit deux villes entièrement opposées, qui avoient chacune leurs loix & leurs magistrats; que la rébellion avoit passé de la ville dans le camp & y avoit ruiné toute discipline; que pour peu qu'on fît d'efforts, Rome pouvoit être accablée par ses forces mêmes; qu'il ne falloit que lui montrer la guerre; que leur heureuse destinée & les dieux feroient tout le reste. Ces discours & ces espérances avoient armé toute l'Étrurie.

Les Romains ne s'étoient pas cependant endormis. Les Consuls, à la tête de leur armée, marcherent à Veies, & camperent sur deux collines assez près l'une de l'autre. Les ennemis, de leur côté avoient de puissantes troupes, & s'étoient campés devant la ville. Tout ce qu'il y avoit de considérable

dans l'Étrurie étoit accouru à cette guerre. On y avoit mené jusqu'aux esclaves; en sorte que l'armée des Étrusques se trouvoit beaucoup plus nombreuse que celle des Romains. Comme ceux-ci passerent plusieurs jours sans faire aucun mouvement, les plus hardis d'entre les Étrusques viennent les insulter jusqu'aux portes du camp. Ils traitent les soldats de femmes, & les chefs de lâches. Ils les somment ou de se montrer, s'ils ont du cœur, & de venir vuider leur querelle dans un combat décisif; ou s'ils n'ont pas le courage de se battre, de rendre les armes aux vainqueurs. Ils rappellent la bassesse de leur origine, à laquelle leur conduite répond parfaitement.

Ces sanglans reproches, répétés tous les jours avec une nouvelle insolence, ne faisoient pas de peine aux Consuls, mais ils piquoient jusqu'au vif les soldats. Ils se sentoient agités au dedans d'eux-mêmes par deux mouvemens violens & tout contraires; l'un d'indignation contre les ennemis, l'autre d'aversion pour les Consuls & les Sénateurs. Ils ne pouvoient souffrir plus long-tems les insultes outrageantes des Étrusques; mais, ils ne vouloient pas aussi procurer aux Patriciens un heureux succès qui les combleroit de gloire. Ces sentimens combattoient en eux, & se succédoient alternativement. Enfin, la haine contre l'étranger l'emporta. Ils viennent en foule à la tente des Consuls, ils demandent à combattre, ils prient avec instance qu'on donne le signal. Les Consuls conferent ensemble, comme incertains de ce qu'il falloit faire. Ils sont long-tems à délibérer. Ils souhaitoient fort de combattre; mais il falloit cacher leur désir, afin d'irriter par le délai même & par cette sorte d'opposition celui des soldats. La réponse fut que leur demande étoit prématurée, qu'il n'étoit pas encore tems de doner le combat, qu'ils se tinssent dans leur camp. Les Consuls déclarerent que quiconque combattroit sans ordre, seroit traité comme ennemi. Ce refus simulé ne servit qu'à allumer de plus en plus l'ardeur des soldats. Les ennemis ayant été informés que les Consuls avoient pris le parti de ne point combattre, en deviennent plus insolens, & s'avancent fierement jusqu'aux portes, lançant mille traits piquans & injurieux contre des lâches qui n'osoient se montrer; & peu s'en fallut qu'ils n'en vinssent jusqu'à attaquer le camp. Les soldats ne peuvent pas soutenir plus long-tems des mépris si outrageux. Ils accourent de tous côtés vers les Consuls, non plus par petites bandes comme auparavant, mais presque tous ensemble, demandant à grands cris qu'on les mene au combat. Le tems en étoit venu. On fait pourtant encore quelque difficulté. Mais, à la fin, les Consuls font défiler les troupes en bon ordre, & les

rangent en bataille. Les Étrusques, surpris de ce mouvement auquel ils ne s'attendoient plus, se préparent de leur côté, & viennent au devant des Romains.

Quand les deux armées furent en présence, les trompettes sonnerent la charge, & le combat commença. La cavalerie & l'infanterie donnerent en même-tems de part & d'autre. Le carnage fut grand, & la perte d'abord égale des deux côtés. Les Romains qui étoient à l'aîle droite sous les ordres du Consul Cn. Manlius, poussèrent vivement l'aîle gauche des ennemis, & les cavaliers étant descendus de cheval combattirent long-tems pied à terre. Ceux qui étoient à l'aîle gauche, commencerent à se voir enveloppés par l'aîle droite des Étrusques, qui avoit ses flancs plus étendus de ce côté-là. Ils se soutenoient néanmoins malgré l'inégalité de leurs forces, & les blessures dont ils étoient atteints de toutes parts. Quintus Fabius, qui avoit été deux fois élevé au Consulat, & qui commandoit alors l'aîle gauche en qualité de Lieutenant du Consul, faisoit une vigoureuse résistance, tout percé qu'il étoit de coups; jusqu'à ce que frappé d'une lance, il tomba sans signe de vie. Cette nouvelle étant portée au Consul M. Fabius qui conduisoit le corps de bataille, il mande Cæso Fabius son autre frere, & prenant avec lui l'élite de ses bataillons, il passe au delà de l'aîle droite des Étrusques, dont les siens étoient investis. Il fond dessus avec violence. Il renverse, il tue tout ce qui se présente à lui, & il oblige les plus éloignés à prendre la fuite. Là, trouvant son frere qui respiroit encore, il le releve sans autre consolation que de recevoir ses derniers soupirs. Les soldats, animés à la vengeance par la mort d'un chef si estimé, se jettent à travers les Étrusques dans l'endroit où ils étoient le plus serrés, & par le carnage qu'ils y font, ils rétablissent les affaires de l'aîle gauche, & regagnent le dessus sur ceux qui les avoient enfoncés.

Pendant ce tems là, l'aîle droite que commandoit Cn. Manlius, profitoit toujours de son avantage contre les Étrusques, & faisoit de nouveaux progrès. L'ennemi ne résistoit plus que foiblement, & ne cherchoit son salut que dans la fuite, lorsqu'un javelot lancé au hazard vient blesser Cn. Manlius au genou, lui traverse le jarret, & le renverse. On l'enleve de la mêlée, & on le transporte au camp. Les Étrusques, qui le croyent mort, se rallient & reprennent courage. Des troupes fraîches qui les joignent augmentent leur confiance. Ils font à leur tour reculer les Romains dans l'absence de leur Général. Le Consul M. Fabius, appercevant ce désordre, quitte l'aîle gauche pour venir au secours de la droite avec quelques esca-

drons de cavalerie. Il crie aux troupes que son Collegue est vivant; que pour lui, il a mis l'autre aîle des Étrusques en déroute. L'ennemi, qui le voit venir avec un renfort considérable, cesse de poursuivre les fuyards, & se remet en bataille. Cn. Manlius en même-tems revient, & reparoît à la tête de ses troupes. La vue des deux Consuls ranime les Romains. Le combat se réchauffe & se ranime, & le carnage devient plus grand de part & d'autre.

Dans ce moment, un gros détachement des Étrusques reçoit ordre de marcher au camp des Romains. Ils y courent avec d'autant plus de joie, qu'ils le croyoient mal gardé; & ils ne se trompoient pas. On n'avoit laissé pour le défendre que les Triaires, & un petit nombre d'autres troupes. Le reste n'étoit composé que de marchands, de valets & d'artisans. Les Étrusques s'emparerent sans peine du camp. Mais, plus occupés du butin que du combat, ils laisserent aux Triaires, qui n'avoient pu soutenir leur premier choc, le tems de donner avis aux Consuls de ce qui se passoit dans le camp; après quoi les Triaires recommencerent d'eux-mêmes le combat avec beaucoup de vigueur. Cn. Manlius étant accouru promptement à leur secours, entra dans le camp, mit des corps de gardes à toutes les portes, & de cette manière ferma toute issue & toute sortie aux ennemis. Réduits au désespoir, ils n'en combattirent qu'avec plus de fureur. Un gros d'Étrusques s'étant jetté sur le Consul qu'ils reconnurent à l'éclat de ses armes, les Romains qui l'environnoient firent d'abord une vigoureuse résistance, mais ils ne purent pas soutenir long-tems un choc si violent. Le Consul blessé à mort, tomba de son cheval, & n'ayant pu se relever mourut dans cette action, après avoir vu périr autour de lui une brave jeunesse, qui s'étoit signalée pour sa défense. Les Étrusques, animés par cet heureux & inopiné succès, reprennent de nouvelles forces, pendant que l'allarme étoit générale parmi les Romains; & ceux-ci couroient risque d'être entièrement défaits, si les Lieutenans, après avoir emporté le corps du Consul, n'avoient ouvert une porte aux ennemis. Ils se sauverent tous avec promptitude par cette porte, mais ils tomberent entre les mains de l'autre Consul, qui accouroit au secours de son Collegue, & furent presque tous taillés en pieces. M. Fabius victorieux retourne aussitôt à l'appui de ceux qui combattoient dans la plaine, & acheve de mettre les ennemis en déroute. Le combat avoit commencé avant midi, & il ne finit qu'au soleil couché. La victoire fut long-tems balancée entre les deux partis, & ne parut décidée pour les Romains que par la retraite des Étrusques qui décamperent la nuit suivante. Mais, une perte si

ſi conſidérable n'abattit pas le courage de la nation.

Deux ans après, les Veiens ennuyés des maux qu'ils avoient à ſouffrir, députerent vers les Romains pour leur demander à traiter de paix. Les onze autres peuples Étruſques, qui n'avoient point été conſultés ſur ce traité, s'aſſemblerent entr'eux, & firent un crime aux Veiens d'avoir conclu la paix avec les Romains ſans leur participation. La guerre recommença donc de nouveau. La diſſenſion qui s'étoit rallumée à Rome au ſujet des levées de troupes, fit que les préparatifs traînérent en longueur. Pendant ce temslà, les Fabius, flattés par le grand ſuccès des courſes qu'ils faiſoient dans le païs ennemi, s'avançoient de jour en jour plus avant. Leur hardieſſe exceſſive fit naître aux Étruſques la penſée de leur tendre des embûches en divers endroits. Ils s'emparent pendant la nuit de toutes les hauteurs qui dominoient ſur la plaine, & trouverent le moyen d'y cacher un bon nombre de troupes. Le lendemain ils répandent dans la campagne plus de beſtiaux qu'ils n'avoient encore fait. Les Fabius, avertis que la plaine étoit couverte de bétail qui n'étoit défendu que d'un petit nombre de troupes, ſortent de la forteresse, & n'y laiſſent qu'autant de monde qu'il en falloit pour la défendre. L'eſpérance d'un grand butin hâte leur marche. Ils arrivent en bataille, & ſe mettent en état d'attaquer la garde avancée des ennemis. Ceux-ci, qui avoient le mot, ſans attendre qu'on tombât ſur eux, prennent la fuite. Les Fabius ſe croyant en ſûreté, ſaiſiſſent les bergers, & ſe préparent à enlever les troupeaux. Les Étruſques alors ſortent en foule de leur embuſcade, & fondent de toutes parts ſur les Romains, qui la plûpart étoient diſperſés de côté & d'autre. Tout ce qu'ils purent faire, fut de ſe rallier promptement; & ce ne fut pas ſans peine. Ils ſe virent bientôt environnés de toutes parts. Ils ſe battent comme des lions, & vendent bien cher leur vie. Mais, voyant bien qu'ils ne pouvoient pas ſoutenir long-tems cette ſorte de combat, ils ſe rangent en pointe, & s'avançant comme des furieux & des forcenés, ils s'ouvrent à travers les ennemis un chemin qui les conduit à mi-côte de la montagne. Y étant parvenus, ils ſont ferme, & combattent avec un nouveau courage contre les Étruſques, qui ne leur laiſſoient pas le tems de reſpirer. Comme ils étoient ſur un lieu plus élevé, ils ſe défendoient avec avantage malgré leur petit nombre, & renverſant les ennemis qui s'efforçoient de les attaquer, ils en faiſoient un grand carnage. Mais, les Veiens étant parvenus par un détour au ſommet de la montagne, tombent bruſquement ſur eux, & les accablent de traits. Les Fabius ſe

défendirent jusqu'au dernier soupir, & furent tous tués, au nombre de plus de trois cens. Les Étrusques, enflés de leur victoire, s'approcherent de Rome, & y causerent une grande allarme. Après avoir fait souffrir bien des maux aux Romains, ils furent enfin défaits, & obligés de se retirer.

L'an de Rome 366, les Étrusques ayant assiégé le Sutriens, les forcerent de se rendre à de si dures conditions, qu'ils ne leur permirent d'emporter que leurs habits. Le Dictateur Camille les rencontra sur son chemin dans ce pitoyable état, avec leurs femmes & leurs enfans, qui tous ensemble déploroient leur infortune. Il les consola, & sans perdre de tems il fit avancer ses troupes, se doutant bien de l'état où il trouveroit les ennemis. En effet, non-seulement il traversa tout le territoire de Sutrium sans être découvert, mais il étoit aux portes de la ville, & s'étoit saisi des murailles, avant que les Étrusques fussent avertis de sa marche; car, ils n'avoient point posé de gardes, & dispersés dans les maisons ils ne songerent qu'à faire grande chere & à se divertir. Ils se trouverent si pleins de viande & de vin, que la plûpart n'eurent pas la force de prendre la fuite, & se laisserent honteusement égorger dans les maisons sans se défendre, ou se rendirent encore plus honteusement. ainsi, avant la nuit, Sutrium fut remis à ses habitans en bon état, & sans avoir souffert aucune perte, parce que la ville avoit été prise par capitulation & non d'assaut.

La guerre des Étrusques avec les Romains, se ralluma l'an de Rome 399. Le Dictateur C. Marcius Rutilus tiré du peuple pour la première fois, marcha contre les ennemis, les défit en plusieurs occasions, en tua un assez grand nombre, & fit sur eux huit mille prisonniers.

Près d'un demi siècle après, l'an de Rome 443, tous les peuples de l'Étrurie, excepté ceux d'Arrétium, avoient pris les armes; & comme la ville de Sutrium, étant alliée des Romains, leur servoit comme de barrière contre les Étrusques, ceux-ci commencerent la guerre par le siege de cette ville. Le Consul Q. Æmilius marcha aussitôt au secours de la place. Le lendemain de son arrivée, les deux armées se rangerent en bataille, & demeurerent en présence jusqu'après midi sans faire aucun mouvement. Alors les Étrusques, pour ne pas perdre inutilement la journée à se regarder les uns les autres, donnent le signal. L'action s'engage de part & d'autre avec une nouvelle ardeur. Les ennemis l'emportoient par le nombre, les Romains par le courage. Le combat fut opiniâtre, & long-tems douteux. Les plus braves des deux côtés y périrent. Enfin, la seconde ligne des Romains ayant pris la place

de la première, les ennemis, qui n'étoient rangés que sur une seule ligne, sans corps de réserve qui la soutînt, ne purent résister à l'attaque violente de ces troupes encore toutes fraîches. Ils combattoient néanmoins toujours courageusement, déterminés plutôt à tomber sous le fer ennemi, qu'à tourner le dos. Il n'y auroit jamais eu moins de fuite, & plus de carnage, si la nuit n'étoit venue à leur secours; & ce furent les vainqueurs qui cesserent les premiers de combattre. Il ne se passa plus rien de considérable cette année.

L'année suivante, les Étrusques recommencerent le siege de Sutrium. Le Consul Q. Fabius ne tarda pas à marcher au secours des alliés. Il conduisoit son armée le long des montagnes dans la plaine. Les ennemis viennent aussitôt lui présenter la bataille. Comme ils avoient bien plus de troupes que lui, pour suppléer au petit nombre des siennes par l'avantage du lieu, il les fait un peu avancer sur la pente de la montagne. L'endroit étoit pierreux, & plein de gros cailloux. Les Étrusques aussitôt marchent à eux, & jettent leurs traits à bas pour en venir plutôt aux mains. Les Romains profitant de la supériorité du terrein où ils s'étoient rangés en bataille, lancent sur eux quantité de traits & de pierres, qui en blessent beaucoup, & troublent les autres par le bruit qu'elles faisoient en tombant sur leurs casques & sur leurs boucliers. Les Étrusques ne pouvoient pas facilement en venir aux mains avec leurs ennemis, & ils n'avoient plus de traits pour les attaquer de loin. Le désordre se mit bientôt dans leurs troupes. Dans ce moment les Hastaires & les Princes, c'est-à-dire, les deux premières lignes de l'armée Romaine, tombent sur eux l'épée à la main. Ils ne purent soutenir ce choc, & prirent tous la fuite vers le camp. Mais, la cavalerie Romaine les ayant prévenus en prenant des chemins détournés, & leur en ayant coupé l'entrée, ils se réfugierent sur les montagnes, & delà, avec des troupes presque sans armes, & couvertes de blessures, ils s'enfoncerent dans la forêt Ciminienne. Les Romains, après avoir tué un grand nombre d'ennemis, gagné sur eux trente-huit drapeaux, & s'être rendu maîtres de leur camp, firent un butin considérable.

Mais, cela n'empêcha pas les Étrusques de se rassembler bientôt après en grand nombre auprès du lac de Vadimon. Ils avoient fait leurs levées d'une manière qui marque jusqu'où alloient leur désir de se venger & leur fureur, choisissant homme à homme, & prononçant de terribles imprécations contre quiconque refuseroit de prendre les armes, ou les quitteroit sans ordre. Jamais ils n'avoient combattu avec des troupes si nombreuses, & aussi animées.

Auſſi l'on en vint tout d'un coup aux mains, ſans ſonger à faire uſage des traits. Les efforts mutuels augmenterent l'ardeur du combat, enſorte que les Romains s'imaginoient avoir affaire non avec les Étruſques qu'ils avoient tant de fois vaincus, mais avec une nation nouvelle pour eux & inconnue. De part & d'autre on ne ſçavoit ce que c'étoit de céder ou de fuir. Les premières lignes des deux parts ayant été taillées en pieces, les ſecondes en prennent la place. Enfin, les corps de réſerve avancent pour combattre. Cette fermeté & cette intrépidité étoient égales des deux côtés, & ſe ſoutinrent fort longtems, juſqu'à ce que les cavaliers Romains mettant pied à terre, vinrent à travers les armes & les corps morts juſqu'à l'avant-garde. Ce renfort de troupes toutes fraîches jetta le trouble & la confuſion dans les premiers rangs des Étruſques. Les autres ſoldats Romains, quelque affoiblis qu'ils fuſſent par la fatigue & les bleſſures, ſont ranimés par l'exemple de leurs cavaliers, & enfoncent le corps de bataille des ennemis. Leur opiniâtreté ne peut tenir contre ce nouvel effort; il fallut céder, & prendre enfin la fuite. Cette journée donna une atteinte mortelle à la puiſſance des Étruſques, dont ils ne ſe releverent jamais. Ils perdirent dans ce combat toute l'élite de leur jeuneſſe; leur camp fut pris & pillé.

L'an de Rome 451, le Dictateur M. Valérius Maximus marcha contre eux, & il trouva d'abord beaucoup de réſiſtance; mais enfin il remporta une victoire conſidérable, qui les obligea de demander la paix. Le Général Romain leur permit d'envoyer leurs députés à Rome; après avoir exigé d'eux qu'ils lui payaſſent la ſolde de l'armée pour un an, & qu'ils lui fourniſſent du bled pour deux mois. Rome leur accorda ſeulement une treve pour deux ans. Cette treve n'étoit pas encore expirée, qu'ils ſe préparoient à renouveller la guerre; mais, une irruption des Gaulois ſur leurs terres en différa l'exécution. Comme les Étruſques étoient fort riches, ils ſongerent à faire des alliés de ces nouveaux ennemis à force d'argent, afin d'être plus en état d'attaquer les Romains par la jonction de leurs troupes. Les Gaulois accepterent volontiers la propoſition, & convinrent du prix. Quand ils l'eurent reçu, & qu'il s'agit de partir, ils dirent qu'on n'avoit point mis dans le marché que c'étoit pour aller contre les Romains, & qu'ils ne s'étoient engagés qu'à ne point ravager les terres des Étruſques, & à ne point attaquer ceux qui les cultivoient; que cependant ils les ſuivroient contre les Romains s'ils le vouloient, ſans exiger d'eux d'autre récompenſe, ſinon qu'ils leur accorderoient quelque partie de leurs terres pour s'y éta-

blir enfin dans une demeure fixe & tranquille. Les Étrusques tinrent plusieurs assemblées sur cette proposition ; mais, ils ne purent y donner les mains. Ce n'étoit pas tant la diminution de leur domaine qui les arrêtoit, que la crainte de se donner pour voisins des peuples si féroces & si entreprenans. Ainsi, l'affaire n'ayant pu se terminer, les Gaulois se retirerent, remportant avec eux une somme d'argent considérable, qui ne leur avoit pas coûté beaucoup de peine, mais qui ne leur acquit pas la réputation d'équité & de bonne foi. La crainte de se voir attaqués en même-tems par les Étrusques & par les Gaulois causa de l'allarme à Rome ; c'est ce qui engagea à conclure sans délai un traité avec les Picentes, peuples voisins du Samnium.

Le département de l'Étrurie étoit échu au Consul T. Manlius Torquatus. A peine fut-il entré dans le païs ennemi, qu'il mourut d'une chûte de cheval. Les Étrusques prirent cet évenement comme un bon augure pour eux. Pleins de confiance, ils comptoient, sans hésiter, sur l'heureux succès d'une guerre que les dieux sembloient avoir eux-mêmes commencée. Leur joie fut courte. Quand ils virent entrer sur leurs terres M. Valérius Corvus, qui avoit été subrogé au Consul qui venoit de mourir, ils n'oserent se montrer en pleine campagne, mais se tinrent renfermés dans leurs places. M. Valérius Corvus ravagea tout le plat païs.

Les Étrusques réunirent depuis leurs forces à celles des Samnites, pour combattre l'ennemi commun ; mais, leurs efforts n'en furent pas plus heureux, & il leur fallut à la fin, ainsi qu'à leurs alliés, subir le joug du peuple Romain. Cet évenement doit être placé un peu au dessous du milieu du cinquième siècle de la fondation de Rome.

X. Pline met l'Étrurie dans la septième région. Selon cet Auteur, les principaux fleuves qui arrosoient ce païs, étoient le Macra, le Tibre, l'Arnus, le Cécina, le Prilis ou Prille, l'Umbro, & le Clanis ; & les villes les plus considérables, Luna, Luca, Pises, Gravisces, Pyrgi, Agylle ou Cere, Alsium, Frégenes, Falisca, Lucus Feroniæ, Rusellana, Senensis, Sutrina, Crotone, Fésules, Férentinum, Fescennie, Hortanum, Herbanum, Nepet, Pistorium, &c. Il faut y joindre, Clusium la nouvelle, & Clusium l'ancienne, Veies, Capene, Arrétium, Pérusie, Falerie, Volisinies, Volaterres, Tarquinies, & quelques autres.

Nous avons déjà dit dès les premières lignes de cet article, que la Toscane ne répondoit aujourd'hui qu'en partie à l'Étrurie. Ce seroit donc se tromper bien grossièrement que de traduire toujours l'Étrurie par la Toscane ; car, quoique la Toscane qui comprend présen-

tement le Florentin, le Pisan & le Siennois, soit une partie considérable de l'Étrurie, il faut y ajoûter huit autres païs pour former l'Étrurie entière.

HÉTRURIENS, les mêmes que les Hestrusques. *Voyez* Hétrusques.

HÉTRUSQUES, *Hetrusci*, Ἐτροῦσκοι, étoient les habitans de l'Étrurie. *Voyez* Hétrurie.

HETTHIM [la Terre de], *Terra Hetthim*. (*a*) Il en est parlé au livre des Juges. *Un homme sorti de Béthel*, autrement Luza, *alla dans la Terre de Hetthim, & y bâtit la ville de Luza*. D. Calmet croit que cet homme se retira dans le païs des Héthéens, au midi de la tribu de Juda, & qu'il y bâtit la ville de Luza, Elusa, ou Lussa dont parle Ptolémée. Mais, Ptolémée distingue deux villes, l'une dans l'Idumée, Elusa; l'autre dans l'Arabie Pétrée, Lusa; & il les distingue non seulement par la différente manière d'écrire leurs noms, & par les différentes provinces où elles étoient, mais encore par les positions par rapport aux longitudes & aux latitudes.

D. Calmet auroit du dire à laquelle il appliquoit le passage des Juges; car, le passage de Josephe, qui dit que les Juifs prirent sur les Arabes la ville de Lussa, doit s'entendre naturellement de la dernière qui étoit en Arabie. Ce fut, dit D. Calmet, en mémoire de sa première patrie, que cet homme donna à sa nouvelle ville le nom de Luza.

HETTUS, *Hettus*, le même que Hiectus. *Voyez* Hiectus.

HEVE, *Heve*, Εὔα, (*b*) nom que l'Écriture donne à la première femme. Le mot *Hevah* en Hébreu vient de la même racine que *Haïm*, la vie, parce qu'elle devoit être la mere de tous les vivans. Le Seigneur ayant créé l'homme, dit: » Il » n'est pas bon que l'homme » soit seul; faisons lui une » aide semblable à lui. « Il lui envoya donc un profond sommeil; & pendant qu'il étoit endormi, Dieu tira une de ses côtes, en forma une femme, & l'amena à Adam. Alors Adam dit: Voilà maintenant l'os de mes os, & la chair de ma chair. Celle ci s'appellera *Ischa*, comme qui diroit *humaine*, parce qu'elle a été tirée de l'homme. C'est pourquoi, l'homme quittera son pere & sa mere, & s'attachera à sa femme; & ils seront deux en une même chair. On croit qu'Heve fut créée le même jour qu'Adam, c'est à-dire, le sixième jour de la création, & après qu'Adam eut fait la revue des animaux que Dieu avoit créés, & sur lesquels le Sei-

(*a*) Judic. c. 1. v. 26. Ptolem. L. V. c. 16, 17. Joseph. de Antiq. Judaïc. pag. 470.

(*b*) Genes. c. 2. v. 18. *&* *seq.* c. 3. v. 1. *&* *seq.* c. 4. v. 1. *&* *seq.* c. 5. v. 4. Joseph. de Antiq. Judaïc. pag. 5. *&* *seq.* Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. V. pag. 65.

gneur lui avoit donné l'empire & l'inspection.

Adam & Heve furent placés dans le Paradis terrestre aussitôt après leur création, & Dieu leur défendit de toucher à un certain fruit, avec menaces de les faire mourir, s'ils y touchoient. Ils y demeurerent quelques jours dans la simplicité & l'innocence, étant nus, sans rougir de leur nudité. Mais, le démon, jaloux de leur bonheur, prit la forme d'un serpent, ou plutôt, se cacha dans un serpent réel; & s'étant présenté devant Heve, il lui dit: » Pourquoi Dieu ne vous a-t-» il pas permis de manger in-» différemment de tous les fruits » de ce jardin? « Heve lui répondit que Dieu leur avoit défendu de toucher à un seul arbre, de peur qu'ils ne mourussent; mais que pour tout le reste, ils en mangeoient librement. Mais, le serpent répliqua: » Assurément vous ne » mourrez point; car Dieu » sçait qu'aussi-tôt que vous au-» rez mangé de ce fruit, vos » yeux seront ouverts, & vous » serez comme des Dieux, par » la connoissance que vous au-» rez du bien & du mal. « Ainsi, il vouloit faire passer Dieu pour un menteur, ou un jaloux, qui envioit à sa créature une perfection & un bonheur; ou qui la menaçoit d'un mal dont elle n'avoit rien à craindre.

La femme voyant donc que ce fruit étoit bon à manger, & beau à la vue, en prit, en mangea, & en donna à son mari, qui en mangea aussi. Alors leurs yeux furent ouverts, & ils reconnurent qu'ils étoient nus. Ils couvrirent leur nudité avec des feuilles de figuier, & allerent se cacher au fond du bois. Dieu les y alla trouver, leur reprocha leur désobéissance, & dit à Heve: » Je multi-» plierai vos douleurs & vos » grossesses; vous mettrez au » monde vos enfans dans la » douleur, & vous serez sous la » puissance de l'homme. « Après cela Dieu donna à Adam & à Heve des habits de peaux, & les chassa hors du Paradis. Cependant Adam connut sa femme Heve, & elle conçut & enfanta Caïn, en disant: *J'ai possédé un homme par le secours de Dieu.* Elle eût ensuite Abel, & quelques filles, & enfin Seth. L'Écriture ne nomme que ces trois fils d'Adam & d'Heve; mais, elle témoigne assez qu'ils en eurent beaucoup d'autres, lorsqu'elle dit qu'*ils eurent des fils & des filles.* On ne sçait pas l'année de la mort d'Heve. On présume qu'elle mourut vers le même tems qu'Adam, environ l'an du monde 930.

Les Orientaux ont rendu quelques honneurs à Adam & à Heve, comme à des bienheureux. Les Grecs en font la fête ou la mémoire le 19 de Novembre. Les Maronites en font aussi commémoration dans leur liturgie. Pierre Natal a mis Adam & Heve à la tête des Saints du premier âge du monde, dans la

semaine que nous appellons la Septuagésime, après le 22 Janvier.

Saint Épiphane dit que les Gnostiques avoient composé un Écrit sous le nom d'Évangile d'Heve, dans lequel on lisoit mille choses honteuses. D'autres hérétiques disoient qu'Heve avoit eu Caïn & Abel, non de son mari, mais d'un commerce monstrueux avec le démon. Les Manichéens soutenoient qu'Adam & Heve n'avoient pas été créés de Dieu, mais qu'ils tiroient leur origine de *Sacla* & *Nebroda* Princes de l'impureté. Les Brachmanes des Indes croyent que le péché du premier homme consiste dans la connoissance charnelle qu'il eut d'Heve, que le démon lui présenta. On parle aussi d'un livre intitulé: *Les Prophéties d'Heve*, qu'on prétend avoir été composé par l'Ange Raziel, précepteur d'Adam.

Les Mahométans prétendent qu'Heve donna à son premier fils le nom de *Abd-al-Hareth*, c'est-à-dire, serviteur, ou fils d'un Jardinier, ou d'un laboureur, parce qu'Adam fut le premier qui cultiva la terre, suivant ce qui est dit dans la Génese, qu'il fut mis dans le Paradis pour le cultiver. Ils réverent encore aujourd'hui la grotte d'Heve dans la montagne de Gérahem à trois mille pas de la Meque. La montagne d'Arafat à dix milles de la Meque; a tiré son nom de la rencontre d'Adam & d'Heve qui se reconnurent, & se rencontrerent, disent-ils, en cet endroit, après une longue absence. Ils croyent que le tombeau de la première femme est à Gidda sur la mer Rouge, à deux journées de la Meque, dont elle est pour ainsi dire le port. Ils croyent de plus que les eaux du déluge commencerent à sourdre, ou à sortir du four d'Heve, qui s'étoit coservé jusqu'alors, & avoit passé de main en main jusqu'à Noé.

HÉVÉENS, *Hevæi*, Ἑυαῖοι, (*a*) peuple descendu d'Hévéus, sixième fils de Chanaan. Ce peuple demeura d'abord dans le païs qui fut depuis possédé par les Caphtorims ou Philistins. L'Écriture dit expressément que les *Caphtorims chasserent les Hévéens, qui demeuroient depuis Haserim, jusqu'à Gaza.* Il y avoit aussi des Hévéens à Sichem & à Gabaon, & par conséquent au centre de la terre promise, puisque ceux de Sichem, & les Gabaonites étoient Hévéens. Enfin il y en avoit au delà du Jourdain, au pied du mont Hermon.

Bochart croit que Cadmus, qui conduisit une colonie de Phéniciens dans la Grece, étoit Hévéen. Son nom de *Cadmus* vient de l'Hébreu *Kedem*, *l'Orient*, parce qu'il étoit de la

(*a*) Genes. c. 10. v. 17. c. 34. v. 2. Deuter. c. 2. v. 23. Josu. c. 11. v. 3, 19. c. 13. v. 4.

partie orientale du païs de Chanaan. Le nom de sa femme *Hermione* vient du mont Hermon, au pied duquel les Hévéens avoient leur demeure. La métamorphose des compagnons de Cadmus en serpens, est fondée sur la signification du nom de Hévéens, qui en Phénicien signifie des serpens.

HÉVÉUS, *Hevæus*, Ε'υαῖος, sixième fils de Chanaan, fut pere des Hévéens. *Voyez* Hévéens.

HÉVILA, *Hevila*, Ε'υιλατ, païs de la Palestine, du côté de l'Égypte. *Voyez* l'article suivant.

HÉVILA, *Hevila*, Ε'υιλὰ, (*a*) second fils de Chus, peupla, selon Bochart, cette partie de l'Arabie heureuse, où l'Euphrate & le Tigre se réunissent, pour se décharger ensemble dans le golphe persique. C'est apparemment ce païs d'Hévila, dont il est parlé dans la Génese, qui s'étendoit jusqu'à Sur, du côté de l'Égypte. C'étoit dans ce terrein qu'étoit le partage des fils d'Ismaël.

HÉVILA, *Hevila*, Ε'υειλὰ; (*b*) douzième fils de Jectan, qui peupla apparemment la Colchide, & le païs dans lequel tournoye le fleuve du Phison ou du Phasis. On connoît dans l'Arménie & dans le païs des Colques, les villes de *Cholva* & *Cholvata*, & la région *Cholobètene*, marquée dans Haiton.

M. Huet a fait voir que rien n'est plus contesté parmi les Sçavans, que la situation de Chavila; car, c'est ainsi qu'il écrit ce nom, conformément à l'Hébreu.

» Pour trouver Chavila, il » falloit suivre les traces que » les Écrivains sacrés ont marquées dans la Génese, au 10.e » chapitre, où la dispersion des » nations, qui se fit après la » confusion de Babel, est très-» exactement décrite, & où » l'on lit les noms des Patriar-» ches & des fondateurs des » nations, qui sont presque tous » les mêmes noms que ceux de » ces nations. On trouve deux » Chavila, l'un fils de Chus, » & l'autre fils de Jectan. Bo-» chart, qui a expliqué ce cha-» pitre dans son Phaleg, avec » beaucoup d'érudition, mon-» tre que ce dernier Chavila » est fondateur de la nation » qui habite le païs de *Chaulan*, » situé sur la côte orientale du » golfe Arabique, à l'occident » de l'Arabie heureuse; cette » contrée n'a aucun rapport » avec celle que nous cher-» chons, mais bien l'autre qui » a pris son nom de Chavila, » fils de Chus, comme nous » l'enseigne le même Bochart. » Moïse, & l'auteur du livre » de Samuël, indiquent bien » nettement la situation de ce » païs de Chavila, lorsque, » pour exprimer les deux ex-

(*a*) Genes. c. 10. v. 7. c. 25. v. 18. Reg. L. I. c. 15. v. 7.

(*b*) Genes. c. 10. v. 29. Paral. L. I. c. 1. v. 23.

» trêmités de l'Arabie, voisine » de la Terre Sainte, ils nomment Chavila & Sur. Sur » étoit un désert, à l'entrée » de l'Égypte, vers l'extrêmité du golfe Persique, c'est-à-» dire, commençant à l'occident de l'embouchure du canal, que je prétends être le » Phison, & s'étendant vers le » midi, le long de la côte occidentale de ce golfe, jusques » vers le Catif; & Josephe » rapportant les mêmes faits » qui sont exposés, dans ces » endroits de Moïse & de Samuël, & voulant marquer les » mêmes bornes de cette distance, au lieu de Sur met » Peluse, la même ville qu'on » rencontre en allant de la Palestine en Égypte, le long de » la mer, & au lieu de Chavila, met la mer Rouge ou » Erythréenne, désignant clairement par ces paroles la situation de Chavila.

» Les habitans de ce païs » n'ont pas été inconnus aux » Auteurs profanes. Ils les » nomment Chavelothéens, » Chablasiens, Chaviasiens, » Chaveléens; noms manifestement dérivés de Chavila ou » Chavilath, [ainsi que ce nom » s'écrit quand il est en régime,] & les placent entre » les Nabathéens & les Agréens » peuples Ismaëlites d'origine, » habitans de l'Arabie déserte, » assez près de l'extrêmité du » golfe Persique. Plusieurs sçavans, entr'autres Steuchus, » Béroalde, Grotius, Hornius, » & Bochart, ont bien vu que » ces peuples qu'on vient de » nommer, en ont pris le nom » & la situation. Peut-être Catathua, ville de l'Arabie déserte, que Ptolémée place vers » les mêmes lieux, a-t-el' ici » quelque rapport. «

M. Huet répond ensuite à une objection. » Un homme sçavant, » dit-il, qui a depuis peu apporté de nouvelles lumières » à l'éclaircissement de la Génese, contredit la situation » que je donne au païs de Chavila, par le passage du premier livre des Rois, qui dit » que Saül poursuivit les Amalécites depuis Chavila jusqu'à Sur; ce qui fait une longueur de cent cinquante » lieues d'Allemagne, & passe » toute créance. Mais, répond » M. Huet, nous refusera-t-il » la même liberté sur Chavila, » qu'il s'est donnée sur les lieux » de Syrie, nommés *Eden* & *Paradis*, lesquels, quoique » de fort petite étendue, il » soupçonne, sans aucune preuve, avoir pu autrefois s'étendre depuis la mer de Syrie » jusqu'au Tigre? Ne pouvons-nous pas lui dire à meilleur » titre, que les bornes du païs » de Chavila sont incertaines, » & qu'autrefois elles ont pu » s'étendre bien avant, dans » l'Arabie déserte & dans l'Arabie pétrée, jusqu'aux confins de la Palestine? «

HÉVILATH, *Hevilath*, (a)

(a) Genes, c. 2. v. 11.

Εὐιλάτ, païs dont il eſt parlé au ſecond chapitre de la Géneſe. Il venoit de l'or dans ce païs, qui étoit arroſé par le fleuve du Phiſon.

HEURES, *Horæ*, Ὧραι, (a) déeſſes, filles de Jupiter & de Thémis, ſelon Héſiode, qui en compte trois, Eunomie, Dicé, & Irene, c'eſt-à-dire, le bon ordre, la juſtice & la paix. Apparemment que cette fiction ſignifioit que l'uſage bien fait des heures réglées, entretient les loix, la juſtice & la concorde.

Homère nomme les Heures les portieres du ciel, & nous décrit ainſi leurs fonctions : » Le ſoin des portes du ciel eſt » commis aux Heures ; elles » veillent depuis le commen- » cement des tems à la garde » du palais de Jupiter ; & lorſ- » qu'il faut ouvrir ou fermer » ces portes d'éternelle durée, » elles écartent ou rapprochent » ſans peine le nuage épais qui » leur ſert de barrière. «

Le Poëte entend par le ciel, cette grande région de l'eſpace éthéré, que les ſaiſons ſemblent gouverner ; elles ouvrent le ciel, quand elles diſſipent les nuages ; & elles le ferment, lorſque les exhalaiſons de la terre ſe condenſent en nuées, & nous cachent la vue du ſoleil & des aſtres.

La mythologie Grecque ne reconnut d'abord que les trois Heures, dont nous avons donné les noms, parce qu'il n'y avoit que trois ſaiſons, le printems, l'été & l'hiver; enſuite, quand on leur ajoûta l'automne & le ſolſtice d'hiver, ou ſa partie la plus froide, la mythologie créa deux nouvelles Heures, qu'elle appella Carpo & Thalatte, & elle les établit pour veiller aux fruits & aux fleurs ; enfin, quand les Grecs partagerent le jour en douze parties égales, les Poëtes multiplierent le nombre des Heures juſqu'à douze, toutes au ſervice de Jupiter, & les nommerent *les douze ſœurs*, nées gardiennes des barrières du ciel, pour les ouvrir & les fermer à leur gré ; ils leur commirent auſſi le ſoin de ramener Adonis de l'Achéron, & le rendre à Vénus.

Les mêmes Poëtes donnerent encore aux Heures, l'intendance de l'éducation de Junon ; & dans quelques ſtatues de cette déeſſe, on repréſente les Heures au-deſſous de ſa tête. Selon Pauſanias, on les voyoit auſſi repréſentées avec les Parques ſur la tête d'une ſtatue de Jupiter, pour ſignifier, dit l'Auteur cité, ce que tout le monde ſçait, que les deſtinées obéiſſent à Jupiter, & que les ſaiſons & les tems dépendent de ſa volonté ſuprême. Nous remarquerons en paſſant que la théologie payenne, du tems de Pauſanias, n'étoit pas la même que du tems

(a) Lucian. Tom. I. pag. 354. Diod. Sicul. p. 234, 235. Pauſ. p. 75, 108, 114, 110, 307, 319, 595. Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. T. III. pag. 15, 114, 115, Tom. X. pag. 350.

d'Homère; car, dans Homère; on voit que Jupiter est toujours assujetti au Destin.

Les Heures étoient reconnues pour des divinités dans la ville d'Athènes, où elles avoient un temple bâti en leur honneur par Amphictyon. Les Athéniens, selon Athénée, leur offroient des sacrifices, dans lesquels ils faisoient bouillir la viande au lieu de la rôtir; ils adressoient des vœux à ces déesses, & les prioient de leur donner une chaleur modérée, afin qu'avec le secours des pluies, les fruits de la terre vinssent plus doucement à maturité.

Les Modernes représentent ordinairement les Heures accompagnées de Thémis, soutenant des cadrans ou des horloges.

Le mot Ὧραι désignoit anciennement chez les Grecs les saisons; ensuite, après l'invention des cadrans solaires, le même terme se prit aussi pour signifier la mesure du tems que nous nommons *Heure*.

HEXAGIUM, *Hexagium*, (*a*) sorte de médaille, ou plutôt de poids. L'Hexagium est la sextule, qui est la même chose que le solide. Il nous reste un Hexagium de l'empereur Honorius. On y voit l'image de ce Prince, & on lit au revers *Hexagium solidi*.

HEXAGON, *Hexagon*, ambassadeur des Ophiogenes, peuple de l'isle de Cypre, ayant été jetté à Rome par arrêt du Sénat, dans un tonneau plein de serpens, n'en reçut aucun mal.

HEXAMETRE, *Hexameter*, (*b*) terme qui se dit d'un vers Grec, ou Latin, composé de six pieds, dont les quatre premiers peuvent être indifféremment dactyles ou spondées; le dernier pied est nécessairement spondée, & le pénultieme dactyle. Tel est celui-ci d'Homère :

Εἰς ἱδρῶν μ' ἐρρίψας, ἔχει θεὸς
ἔκδικον ἔμμα.

Et celui-ci de Virgile :

Discite justitiam moniti, & non temnere Divos.

Les vers Hexametres se divisent en héroïques, qui doivent être graves & majestueux, & en satyriques, qui peuvent être négligés, comme ceux d'Horace.

Les poëmes épiques, comme l'Iliade, l'Énéide, sont composés de vers Hexametres & pentametres.

Les vers Hexametres, ou saphiques de Rapin n'ont pas réussi en François, non plus que ceux de Passerat, qui vivoit aussi-bien que lui dans le dernier siecle. Étienne Jodelle fut celui qui fit le premier essai des vers Hexametres & pentametres en François, en 1553, par un

(*a*) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. III. pag. 170.

(*b*) Pauf. p. 617.

diftique qu'il fit fur les œuvres d'Olivier de Magny, & que Pafquier regarde comme un petit chef-d'œuvre. Le voici.

Phœbus, Amour, Cypris, veut sauver, nourrir & orner,

Ton vers & ton chef, d'ombre, de flammes, de fleurs.

Pafquier compofa auffi une élégie fur la même mefure. Mais, ce genre de poëfie ne plut à perfonne. La langue Françoife n'eft point propre à à faire des vers, dont la cadence ne confifte qu'en fyllabes longues & breves. Sans la douceur de la rime, on ne réuffira jamais fur quelque mefure que ce foit.

Le mot *Hexametre* eft Grec, & vient de ἕξ, *sex*, fix, & de μέτρον, *menfura*, mefure, pied de vers.

La Prophéteffe Phémonoé fut la première qui fit parler l'oracle de Delphes en vers Hexametres.

HEXAPHORES, *Hexaphori*, Ἑξάφοροι, (a) nom que l'on donnoit à de petits lits, appellés lectiques, fur lefquels on portoit le corps des gens de qualité, à leurs funérailles. Ces lectiques étoient appellés Hexaphores, du nombre de fix hommes qui les portoient.

HEXAPOLE, *Hexapolis*, (b) Ἑξάπολις, contrée de l'Afie mineure, qui fut enfuite appellée Pentapole. *Voyez* Pentapole.

HEXAPYLE. *Voyez* Exapyle.

HEXÉRIS, *Hexeris*, (c) nom qu'on donnoit à un vaiffeau à fix rangs de rames. Ce mot eft compofé du Grec ἑξήρης, dont la racine eft ἕξ, *sex*, fix, & ἐρέσσω, *remigo*, je rame. Il eft fait mention de cette efpèce de vaiffeau dans Tite-Live.

HÉZÉCHIEL. *Voyez* Ezéchiel.

HÉZÉCHIEL, *Hezechiel*, (d) Ἐζεκιήλ, chef d'une des vingt-quatre familles facerdotales, du tems de David. Elle étoit au vingtième rang dans le fervice du temple.

HÉZECI, *Hezeci*, Ἀζακί, (e) chef d'une des familles qui s'établirent les premières à Jérufalem.

HÉZÉCIAS, *Hezecias*, (f) Ἐζεκίας, fut pere d'Ater, dont les enfans revinrent de Babylone à Jérufalem avec Zorobabel, au nombre de quatre-vingt-dix-huit.

HÉZION, *Hezion*, Ἀζίν, (g) fut pere de Tabremon & ayeul de Bénadad, roi de Syrie.

HÉZIR, *Hezir*, Χαζίρ, (h) étoit chef d'une des vingt-quatre familles facerdotales, du tems de David. Cette famille

(a) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. T. V. pag. 11.
(b) Herod. L. I. c. 144.
(c) Tit. Liv. L. XXIX. c. 9.
(d) Paral. L. I. c. 24. v. 16.
(e) Paral. L. I. c. 8. v. 17.
(f) Efdr. L. II. c. 7. v. 21.
(g) Reg. L. III. c. 15. v. 18.
(h) Paral. L. I. c. 24. v. 15.

tenoit le dix-septième rang dans le service du temple.

HI

HIACENSANES, *Hiacensanæ*, (a) peuple Indien, selon Justin. Cet Auteur range les Hiacensanes au nombre des nations qui rapportoient leur origine à Hercule, & qui furent depuis soumises à Alexandre.

Comme le nom de ce peuple n'est connu d'aucun autre Auteur ancien, il y a apparence qu'il aura souffert quelque altération.

HIADES, *Hiades*, Ἱάδες, (b) isles dont parle Appien. Il les met dans la mer Méditerranée, & nomme de suite les Cyclades, les Spodares, les Hiades, les Echinades. Le traducteur Latin a oublié les Hiades.

HIANTIÆ AQUÆ, (c) les eaux Hianties. Martial, dans une épigramme à son livre, en fait mention :

Clarus Hiantiæ Stella sititor aquæ.

Quelques exemplaires portent Hianteæ. Quoi qu'il en soit, Martial décrit ailleurs la même fontaine, mais sans la nommer; on y voit seulement, que cette fontaine étoit à une maison de campagne, qui appartenoit à Stella. Le vers cité veut dire que Stella aimoit fort cette retraite, dont sa dignité le privoit, & le Poëte exprime ce désir par la soif qu'il avoit de boire de l'eau de la fontaine Hiantis ou Hiantus.

HIARBAS, *Hiarbas*, Ἰάρβας, roi des Gétules, appellé aussi Iarbas. *Voyez* Iarbas.

HIARBAS, *Hiarbas*, Ἰάρβας, (d) roi d'un canton de la Numidie, embrassa d'abord le parti de Cn. Domitius Ahénobardus. Mais, Pompée, étant entré dans ses États, le vainquit, le fit prisonnier, & donna son royaume à Hiempsal.

HIASPIS, *Hiaspis*, lieu d'Asie, près du Tibre, selon Ammien Marcellin.

HIATUS, (e) mot purement Latin, qui a été adopté dans notre langue sans aucun changement, pour signifier l'espèce de cacophonie qui résulte de l'ouverture continuée de la bouche dans l'émission consécutive de plusieurs sons qui ne sont distingués l'un de l'autre par aucune articulation.

Les Poëtes ont rendu ce mot François pour expliquer un défaut qui se trouve quelquefois dans les vers; c'est quand on met dans le corps du vers un mot qui finit par une syllabe composée seulement d'un *e* féminin, sans qu'il y ait une voyelle ensuite qui la mange, ou en fasse l'élision; car, elle ne passe que pour demi-syllabe dans la mesure du vers; & si elle n'est mangée, elle fait ce qu'on ap-

(a) Just. L. XII. c. 9.
(b) Appian. p. 3.
(c) Martial. L. VI. Epigr. 47. L. XII. Epigr. 3.
(d) Plut. Tom. I. p. 624. Crév. Hist. Rom. Tom. VI. pag. 63, 64.
(e) Quintil. L. IX. c. 4.

pelle un Hiatus, qui violente la prononciation. En voici des exemples dans les vers suivans, qui sont vicieux :

Aux discours du flatteur qu'on ne se fie pas,
Il vous loue tout haut, & vous joue tout bas.
Ma Pie qui des mieux caquette.
Mais elle bat les gens, & ne les paye pas.

Le même défaut se rencontre dans les pluriels des noms, des pronoms, des verbes. Lorsqu'il y a un *e* muet à la dernière syllabe, comme dans ces vers :

. . . . *A ces génies vigoureux.*
Ils croyent que le vin m'ayant gâté l'haleine.
De meurtres & de sang ils aient couvert la terre.

Pour éviter ce défaut, il y a des Poëtes qui ne comptent point dans le nombre des syllabes du vers, celle où est cet *e* muet ; par exemple,

Mais, quoiqu'ils n'aient pas mis mon cœur dans tes liens.
Je pousse & je me trouve en un fort à l'écart,
A la queue de nos chiens moi seul avec Drécard.

Nos anciens Poëtes retranchoient cet *e* dans l'écriture, & marquoient ce retranchement par une apostrophe.

Je vous pri' cependant
N'être ailleurs prétendant.
Et jamais du péché l'adultere visage
Ne jou' de la vertu si bien le personnage,
Que l'âne revêtu du léonin manteau
Ne découvre à la fin son arcadique peau.

Il y a encore Hiatus lorsqu'après une voyelle qui ne se mange pas, ou après une diphthongue il suit une *h* qui n'est point aspirée, comme dans ce vers :

J'ai horreur d'un succès, qu'il faut qu'un crime achete.

Le vers seroit bon, & sans Hiatus, en mettant, j'ai honte d'un succès, &c. parce que l'*h* est aspirée dans le mot *honte*. Enfin, parce qu'on ne fait point sentir dans la prononciation, le *t* de la conjonction *&*, il y a Hiatus lorsqu'elle se trouve avant une voyelle, ou une diphthongue, ou une *h* qui n'est point aspirée ; les vers suivans péchent contre cette règle.

. . . . . . *Et en cent nœuds retors*
[*le serpent*]
Accourcit & allonge & enlace son corps.

Il en est de même de quelques autres mots, comme de celui de bled dans ce vers de Sarrazin :

Pour subsister mange son bled en verd.

Le mot *pied* n'est pas si rude, parce que l'usage est de prononcer un *t* à la fin de ce mot, quand

il est avant une voyelle dans un vers, & il n'y faut point manquer dans ces occasions.

L'enfant met pied à terre, & puis le vieillard monte.

On appelle aussi Hiatus, dans la prose, aussi-bien que dans la poësie, la rencontre de certaines voyelles qui rendent la prononciation rude & choquante. Dans la prose, comme qui diroit, il m'oblige*a à* aller avec lui. *Y-a-t-il* quelque chose que je ne fasse pour votre service? Et dans la poësie, comme dans ce vers de Pybrac :

Dieu en courant ne veut être adoré;

D'un ferme cœur il veut être honoré;

Mais, ce cœur-là il faut qu'il nous le donne.

Ce concours de voyelles fait un bâillement, un Hiatus si désagréable à l'oreille, que les Romains, pour l'éviter, faisoient à l'égard de toutes les voyelles ce que nous faisons seulement à l'égard de l'*e* féminin, c'est-à-dire, qu'ils mangeoieont toujours, même en prose, la voyelle du mot précédent, comme Cicéron le témoigne dans son orateur.

Dans la prose, l'Hiatus n'est point une faute dans les phrases reçues par l'usage, quoique la prononciation soit rude, comme, *il y a*, *il y avoit*, *il y étoit*, il commenç*a à avouer.* Et dans les vers, les interjections qu'on n'employe que dans la passion, & le mot *oui* répété de suite, ne font point un Hiatus vicieux.

Oui, oui, je veux parler, & ce dessein m'amene.

Ah! il faut modérer, &c.

Nous avons regardé d'après M. du Marsais, comme exactement synonymes les deux mots *Hiatus* & *baillement;* mais, d'autres pensent que ces deux mots sont dans le cas de tous les autres synonymes, & qu'avec l'idée commune de l'émission consécutive de plusieurs sons non articulés, ils désignent des idées accessoires différentes qui caractérisent chacun d'eux en particulier. Les mêmes croyent donc que baîllement exprime particulièrement l'état de la bouche pendant l'émission de ces sons consécutifs, & que le mot *Hiatus* exprime, comme on l'a déjà dit, la cacophonie qui en résulte, en sorte que l'on peut dire que l'Hiatus est l'effet du baîllement. Le baîllement est pénible pour celui qui parle; l'Hiatus est désagréable pour celui qui écoute; la théorie de l'un appartient à l'anatomie, celle de l'autre est du ressort de la grammaire.

» Quoique l'élision se pratiquât rigoureusement dans la
» versification des Latins, dit
» M. Harduin, secrétaire perpétuel de la société d'Arras
» [remarques diverses sur la
» prononciation, *pag.* 106, à
» la note.]; & quoique les
» François qui n'élident ordi-

„ nairement

» nairement que l'*e* féminin, se » soient fait pour les autres » voyelles une règle équivalente à l'élision Latine, en » proscrivant dans leur poësie » la rencontre d'une voyelle finale avec une voyelle initiale; je ne sçais s'il n'est pas » entré un peu de prévention » dans l'etablissement de ces » règles, qui donne lieu à une » contradiction assez bizarre. » Car, l'Hiatus, qu'on trouve » si choquant entre deux mots, » devroit également déplaire à » l'oreille dans le milieu d'un » mot; il devroit paroître aussi » rude de prononcer *meo* sans » élision, que *me odit*. On ne » voit pas néanmoins que les » poëtes Latins aient rejetté » autant qu'ils le pouvoient » les mots où se rencontroient » ces Hiatus; leurs vers en » sont remplis, & les nôtres » n'en sont pas plus exempts. » Non seulement nos poëtes » usent librement de ces sortes » de mots, quand la mesure ou » le sens du vers paroît les y » obliger; mais lors même qu'il » s'agit de nommer arbitrairement un personnage de leur » invention, ils ne font aucun » scrupule de lui créer ou de » lui appliquer un nom dans » lequel il se trouve un Hiatus; » & je ne crois pas qu'on leur » ait jamais reproché d'avoir » mis en œuvre les noms de » *Cléon*, *Cloé*, *Arsinoé*, *Zaïde*, » *Zaire*, *Laonice*, *Léandre*, &c. » Il semble même que loin d'éviter les Hiatus dans le corps » d'un mot, les poëtes François aient cherché à les multiplier quand ils ont séparé » en deux syllabes quantité de » voyelles qui sont diphthongues dans la conversation. De » *tuer* ils ont fait *tu-er*, & ont » allongé de même la prononciation de *ruine*, *violence*, » *pieux*, *étudier*, *passion*, *diadême*, *jouer*, *avouer*, &c. On » ne juge cependant pas que » cela rende les vers moins » coulans; on n'y fait aucune » attention; & on ne s'apperçoit pas non plus que souvent l'élision de l'*e* féminin » n'empêche point la rencontre » de deux voyelles, comme » quand on dit, *année entière*, » *plaie effroyable*, *joie extrême*, » *vue agréable*, *vue égarée*, » *bleue & blanche*, *boue épaisse*. «

Ces observations de M. Harduin sont le fruit d'une attention raisonnée & d'une grande sagacité; mais, elles paroissent susceptibles de quelques remarques.

1.° Il est certain que la loi générale qui condamne l'Hiatus comme vicieux entre deux mots, a un autre fondement que la prévention. La continuité du bâillement qu'exige l'Hiatus, met l'organe de la parole dans une contrainte réelle, & fatigue les poumons de celui qui parle, parce qu'il est obligé de fournir de suite & sans interruption une plus grande quantité d'air; au lieu que quand des articulations interrompent

la ſucceſſion des ſons, elles procurent néceſſairement aux poumons de petits repos qui facilitent l'opération de cet organe; car la plûpart des articulations ne donnent l'exploſion aux ſons qu'elles modifient, qu'en interceptant l'air qui en eſt la matiere. Cette interception doit donc diminuer le travail de l'expiration, puiſqu'elle en ſuſpend le cours, & qu'elle doit même occaſionner vers les poumons un reflus d'air proportionné à la force qui en arrête l'émiſſion.

D'autre part, c'eſt un principe indiqué & confirmé par l'expérience, que l'embarras de celui qui parle, affecte déſagréablement celui qui écoute; tout le monde l'a éprouvé en entendant parler quelque perſonne enrouée ou begue, ou un orateur dont la mémoire eſt chancelante ou infidelle. C'eſt donc eſſentiellement & indépendamment de toute prévention que l'Hiatus eſt vicieux; & il l'eſt également dans ſa cauſe & dans ſes effets.

2.° Si les Latins pratiquoient rigoureuſement l'éliſion d'une voyelle finale avant une voyelle initiale, quoiqu'ils n'agiſſent pas de même à l'égard de deux voyelles conſécutives, au milieu d'un mot; ſi nous-mêmes, ainſi que bien d'autres peuples, avons en cela imité les Latins, c'eſt que nous avons tous ſuivi l'impreſſion de la nature; car, il n'y a que ſes déciſions qui puiſſent amener les hommes à l'unanimité.

Ne ſemble-t-il pas en effet que le bâillement doit être moins pénible, & conſéquemment l'Hiatus moins déſagréable au milieu du mot qu'à la fin, parce que les poumons n'ont pas fait encore une ſi grande dépenſe d'air? D'ailleurs, l'effet du bâillement étant de ſoutenir la voix, l'oreille doit s'offenſer plutôt de l'entendre ſe ſoutenir quand le mot eſt fini, que quand il dure encore; parce qu'il y a analogie entre ſoutenir & continuer, & qu'il y a contradiction entre ſoutenir & finir.

Il faut pourtant avouer que cette contradiction a paru aſſez peu offenſante aux Grecs, puiſque le nombre des voyelles non élidées dans leurs vers eſt peut-être plus grand que celui des voyelles élidées; c'eſt une objection qui doit venir tout naturellement à quiconque a lu les poëtes Grecs. Mais, il faut prendre garde en premier lieu de ne pas juger des Grecs par les Latins, chez qui la lettre *h* étoit toujours muette quant à l'éliſion qu'elle n'empêchoit jamais; au lieu que l'eſprit rude avoit chez les Grecs le même effet que notre *h* aſpirée; & l'on ne peut pas dire qu'il y ait alors Hiatus faute d'éliſion, comme dans ce vers du premier livre de l'Iliade:

Ἄξω ἑλών, ὁ δέ κεν κεχολώσεται
ὅν κεν ἵκωμαι.

Cette première obſervation

diminue de beaucoup le nombre apparent des voyelles non élidées. Une seconde que nous y ajoûterons peut encore réduire à moins les témoignages que l'on pourroit alléguer en faveur de l'Hiatus; c'est que quand les Grecs n'élidoient pas, les finales, quoique longues de leur nature, & même les diphthongues, devenoient ordinairement breves; ce qui servoit à diminuer ou à corriger le vice de l'Hiatus; & les poëtes Latins ont quelquefois imité les Grecs en ce point:

Credimus? An quĭ amant ipsi sibi somnia fingunt?

Implerunt montes; flerunt Rhodopēīæ rupes.

Que reste-t-il donc à conclure de ce qui n'est pas encore justifié par ces observations? Que ce sont des licences autorisées par l'usage en faveur de la difficulté, ou suggérées par le goût pour donner au vers une mollesse relative au sens qu'il exprime, ou même échappées au Poëte par inadvertence ou par nécessité; mais que comme licences ce sont encore des témoignages rendus en faveur de la loi qui proscrit l'Hiatus.

3.° Quoique les Latins n'élidassent pas au milieu du mot, l'usage de leur langue avoit cependant égard au vice de l'Hiatus; & s'ils ne supprimoient pas tout à fait la première des deux voyelles, ils en supprimoient du moins une partie en la faisant breve. C'est-là la véritable cause de cette règle de quantité, énoncée par Despautere en un vers Latin:

Vocalis brevis ante aliam manet usque Latinis.

Et par la méthode Latine de Port-Royal, en deux vers François:

Il faut abréger la voyelle,

Quand une autre suit après elle.

Ce principe n'est pas propre à la langue Latine. Inspiré par la nature, & amené nécessairement par le méchanisme de l'organe, il est universel & il influe sur la prononciation dans toutes les langues. Les Grecs y étoient assujettis comme les Latins; & quoique nous n'ayons pas des règles de quantité aussi fixes & aussi marquées que ces deux peuples, c'en est cependant une que tout le monde peut vérifier, que nous prononçons breve toute voyelle suivie d'une autre voyelle dans le même mot, *lĭer*, *nŭer*, *prĭeur*, *crĭant*.

On trouve néanmoins dans le traité de la prosodie Françoise par M. l'abbé d'Olivet [page 73 sur la terminaison *ee*], une règle de quantité contradictoire à celle-ci; c'est » que » tous les mots qui finissent par » un *e* muet, immédiatement pré- » cédé d'une voyelle, ont leur » pénultieme longue comme *ai-* » *mēe*, *je līe*, *jōie*, *je loūe*, *je nūe*, » &c. « La langue Italienne a une pratique assez semblable; & en outre toute diphthongue à la fin d'un vers, se divise en deux syllabes dont la pénultieme est

longue & la dernière breve. Peut-être n'y a-t-il pas une langue qui ne pût fortifier cette objection par quelques usages particuliers & par des exemples ; les mots Grecs *ἀΐναος*, *ὄϊες*, &c. les mots Latins *diēi*, *fīunt*, &c. en font des preuves.

Mais, qu'on y prenne garde; dans tous les cas que l'on vient de voir, toutes les langues ont pensé à diminuer le vice de l'Hiatus ; la première des deux voyelles est longue à la vérité, mais la seconde est breve; ce qui produit à peu près le même effet que quand la première est breve & la seconde longue. Si quelquefois on s'écarte de cette règle, c'est le moins qu'il est possible ; & c'est pour concilier avec elle une autre loi de l'harmonie encore plus inviolable, qui demande que de deux voyelles consécutives la première soit fortifiée, si la seconde est muette ou très-breve, ou que la première soit foible, si la seconde est le point où se trouve le soutien de la voix.

4.° C'est encore au même méchanisme & à l'intention d'éviter ou de diminuer le vice de l'Hiatus, qu'il faut rapporter l'origine des diphthongues ; elles ne sont point dans la nature primitive de la parole. Il n'y a de naturel que les sons simples. Mais, dans plusieurs occasions, le hazard ou les loix de la formation ayant introduit deux sons consécutifs sans articulation intermédiaire, on a naturellement prononcé bref l'un de ces deux sons, & communément le premier, pour éviter le désagrément d'un Hiatus trop marqué, & l'incommodité d'un baîllement trop soutenu. Lorsque le son prépositif s'est trouvé propre à se prêter à une rapidité assez grande sans être totalement supprimé ; les deux sons se sont prononcés d'un seul coup de voix; c'est la diphthongue. C'est pour cela que toute diphthongue réelle est longue, dans quelque langue que ce soit, parce que le son double réunit dans sa durée les deux tems des sons élémentaires dont il est résulté ; & que quand les besoins de la versification ont porté les Poëtes à décomposer une diphthongue pour en prononcer séparément les deux parties élémentaires, ils ont toujours fait bref le son prépositif. Si, par une licence contraire, ils ont voulu se débarrasser d'une syllabe incommode, en n'en faisant qu'une de deux sons consécutifs que l'usage de la langue n'avoient pas réunis en une diphthongue, cette syllabe factice a toujours été longue, comme les diphthongues usuelles.

5.° Quoiqu'il soit vrai en général que l'Hiatus est un vice réel dans la parole, sur tout entre deux mots qui se suivent; loin cependant d'y déplaire toujours, il y produit quelquefois un bon effet, comme il arrive aux dissonnances de plaire dans la musique, & aux ombres dans un tableau, lorsqu'elles

ſont placées avec intelligence. Par exemple, lorſque Racine met dans la bouche du grand prêtre Joad ce diſcours ſi majeſtueux, & ſi digne de ſa matière :

Celui qui met un frein à la fureur des flots.

Sçait auſſi des méchans arrêter les complots.

Eſt il bien certain que l'Hiatus qui eſt à l'hémiſtiche du premier vers, y ſoit une faute? M. l'abbé d'Olivet ſe contente de l'excuſer par la raiſon du repos qui interrompt la continuité des deux ſons & le baillement; mais, nous ſerions fort tentés de croire que cet Hiatus eſt ici une véritable beauté ; il y fait image, en mettant, pour ainſi dire, un frein à la rapidité de la prononciation, comme le Tout-puiſſant met un frein à la fureur des flots. Nous ne prétendons pas dire que le Poëte ait eu explicitement cette intention ; mais, il eſt certain que le fondement des beautés qu'on admire avec enthouſiaſme dans le *procumbit humi bos*, n'a pas plus de ſolidité ; peut-être même en a-t-il moins.

6.° Quoique nous n'ayons pas expliqué toutes les conſéquences apparentes de la loi qui condamne l'Hiatus, & qui en laiſſe pourtant ſubſiſter un grand nombre dans toutes les langues, nous avons cru néanmoins pouvoir joindre ces remarques à celles de M. Harduin; peut-être que la combinaiſon des unes avec les autres pourra ſervir quelque jour à les concilier & à faire diſparoître les prétendues contradictions du ſyſtême de prononciation dont il s'agit ici. En général, on doit ſe défier beaucoup des exceptions à une loi qui paroît univerſelle & fondée en nature ; ſouvent on ne la croit violée, que parce que l'on n'en connoît pas les motifs, les cauſes, les relations, les degrés de ſubordination à d'autres loix plus générales ou plus eſſentielles. Et ſans ſortir des matières grammaticales, combien de règles contradictoires & d'exceptions aujourd'hui ridicules, qui rempliſſent les anciens livres élémentaires & pluſieurs des modernes, & qu'une analyſe exacte & approfondie, ramene ſans embarras à un petit nombre de principes également ſolides, lumineux & féconds !

HIBÉRIENS, *Hiberi*, les mêmes que les Ibériens. *Voyez* Ibériens.

HIBERNIE, *Hibernia*, (*a*) iſle de l'Océan, ſituée à l'occident de l'Angleterre ou de la grande Bretagne. Céſar dit

(*a*) Cæſ. de Bell. Gall. L. V. p. 169. Tacit. Annal. L. XII. c. 32. in Juli. Agricol. c. 24. Strab. pag. 63, 72, 74. 115, 118, 201. Pomp. Mel. pag. 192. Solin. p. 165. *& ſeq.* Diod. Sicul. p. 214. Ptolem. L. II. c. 2. Plin. Tom. I. pag. 222, 223. Crév. Hiſt. des Emp. Tom. II. p. 141. T. IV. pag. 52, 53. Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. XIX. pag. 155, 156.

qu'on la croit la moitié moins grande que la grande Bretagne, & aussi éloignée de cette dernière que celle-ci l'est de la Gaule.

Tacite nous donne l'Hibernie pour la plus grande de toutes les isles de l'Océan, mais cependant plus petite que la grande Bretagne. « Elle lui ressemble, ajoûte-t-il, a beaucoup » d'égards. Le terroir, le ciel, » le caractère & les usages des » habitans y sont à peu près » les mêmes. On ne connoit » guère l'intérieur de l'isle. » Nous sommes plus au fait des » ports & des côtes par le » moyen des commerçans. »

Strabon, qui nomme cette isle Ierne, dit qu'elle s'étend vers le septentrion le long de la grande Bretagne. Il ajoûte qu'il n'a rien de certain à en dire, si ce n'est que les habitans en étoient plus grossiers que ceux de la grande Bretagne; qu'ils se nourrissoient de chair humaine; qu'ils étoient de grands mangeurs; qu'ils regardoient comme quelque chose d'honnête de manger les corps morts de leurs proches, & d'habiter indistinctement avec leurs meres & leurs sœurs comme avec les autres femmes; conjonctions illégitimes qui se faisoient même publiquement.

C. Julius Agricola, étant gouverneur de la grande Bretagne, forma le projet de soumettre les Hibernois aux Romains, & on peut croire qu'il l'auroit exécuté, s'il eût eu pour agir un plein pouvoir, qui n'eût été limité ni par les tems, ni par les lieux. De retour à Rome, il disoit souvent qu'il ne falloit qu'une légion, & un nombre médiocre d'auxiliaires pour faire la conquête de l'Hibernie & pour la garder. Et il ajoûtoit que ce seroit une précaution utile pour assurer la soumission de la grande Bretagne, qui alors verroit les armes Romaines tout au tour de soi, & n'auroit devant ses yeux aucun païs libre, dont la condition lui causât de l'envie & irritât ses regrets. Plein de ces pensées, qui marquent un homme capable de grandes vues, C. Julius Agricola accueillit très-gracieusement un petit Prince d'Hibernie, qui avoit été chassé de son païs par une sédition domestique. Il le retint auprès de sa personne, pour se servir de lui, s'il en trouvoit l'occasion. Cette occasion ne vint point; & depuis elle ne s'est jamais présentée, ou les Romains n'en ont point profité; car, l'Hibernie n'a connu en aucun tems leur domination.

Cette isle, comme tout le monde le sçait, s'appelle aujourd'hui l'Irlande. La plûpart des auteurs Latins la nomment *Hibernia*; Strabon & d'autres I... Pomponius Méla, *Juverna*; Diodore de Sicile, *Iris*; Ptolémée, *Ivernia*; & quelquefois *Britannia minor*; Martianus Capella la nomme *Joyepnia* & *Vernia*; d'autres l'appellent *Bernia*, & Plutarque lui donne

le nom d'*Ogygia*. Les Bardes ou les Poëtes Irlandois l'appelloient anciennement *Tivolas*, *Totdanan* & *Banno*. Dans les derniers siecles, elle portoit le nom de *Scotia* ou *Scotia minor*, pour la distinguer de l'autre Écosse. Les naturels du païs l'appellent *Eryn*, & quelquefois *Gwydhill*; les Gallois *Yverdon* & *Ywerdhon*, & le peuple qui l'habite *Gwydhelon*? les Allemands *Irlandt*, & les Italiens *Irlanda*. Il y a grande apparence que le nom François *Irlande* est venu d'*Erinland*, qui signifie en Irlandois *une terre occidentale* ou *un païs situé à l'ouest*. Bochart veut qu'elle soit appellée *Hibernia*, du mot Phénicien *Hibernæ*, qui signifie l'*habitation la plus éloignée*, parce que les Anciens ne connoissoient point d'autre païs à l'ouest au delà de l'Irlande.

L'Irlande, si nous en croyons ses Écrivains, étoit connue dans les tems les plus reculés. Ils nous disent qu'elle fut habitée avant le déluge, par *Cæsaria*, qui étoit niece de Noé; qu'environ trois cens ans après le déluge, Bartholanus, Scythe de nation, s'y rendit, & qu'il livra plusieurs batailles fameuses à des géans; que bien des années après, Néméthius, autre Scythe, y passa, & qu'il en fut bientôt chassé par les géans; qu'ensuite Dela, avec quelques Grecs, occupa cette isle; que bientôt après, c'est-à-dire, vers le tems que les Israëlites sortirent d'Égypte, Gaothel, accompagné de sa femme Scota, fille de Pharaon, roi d'Égypte, y aborda, & qu'il l'appella Scotia, du nom de son épouse; qu'enfin peu de siecles après, Hibérus & Hermion, fils de Milésius, roi d'Espagne, établirent, avec la permission de Gurguntius, roi des Bretons, des colonies en Irlande, que la peste avoit ravagée; mais, ce ne sont que de pures fables inventées par les Irlandois. Il est certain que ceux-ci, qui tiroient leur origine des Bretons, furent les premiers habitans de cette isle, suivant les Auteurs les plus dignes de foi; car, il est aisé de s'y rendre de la grande Bretagne, comme de la terre la plus voisine. Aussi les plus anciens Écrivains l'appellent-ils une *isle Bretonne*. Vers la décadence de l'Empire Romain, ses habitans s'appelloient Écossois; mais, on ne sçait pas bien pour quelle raison. Quoi qu'il en soit, ils subjuguerent les isles Occidentales ou Hébrides, les Pictes qui étoient dans leur voisinage, & les Calédoniens; ils donnerent le nom d'Écosse aux parties septentrionales du continent Britannique. Peu de tems après, ils ne voulurent plus s'appeller Écossois, & reprirent leur ancien nom d'Irlandois. Ils vivoient d'ailleurs sous le gouvernement de divers petits Princes.

Il y eut, en différentes occasions, des Danois, des Suédois & des Normands qui se mêlerent avec eux; mais, on n'y voit

aujourd'hui que des Anglois & des Irlandois. Ceux-ci, en général, sont bienfaits, robustes, belliqueux, spirituels, hospitaliers, mais vindicatifs. Leur fidélité pour leur Prince légitime est inviolable; on en a vu un grand nombre, à la fin du siecle dernier, quitter leur patrie, mépriser les avantages que le prince d'Orange leur proposoit, pour suivre la fortune de leur Roi détrôné, & l'accompagner en France, où ils ont servi avec distinction. La noblesse aime la musique & la chasse. Les femmes y sont grandes, bien faites, & très-fécondes; elles ont des enfans, assez ordinairement, jusqu'à cinquante ans.

Leur langue naturelle étoit anciennement la Bretonne, ou du moins un dialecte de cette langue; mais, elle s'en est fort éloignée depuis, à cause du mêlange des étrangers, dont elle a retenu divers mots, quoique, si nous en croyons un Sçavant, qui en a écrit en dernier lieu, elle soit composée en gros du Breton & du vieux Cantabrien ou Espagnol, tel que le parloient les naturels de l'Espagne Tarragonoise, avant que les Romains, ou même les Goths, les Wandales & les Sarrazins connussent ce royaume; d'ailleurs, les noms des lacs, des rivières, des isles, des montagnes, des bourgs, &c. sont encore presque tous Bretons. La lettre *O*, toute seule commence d'ordinaire les noms des principaux d'entr'eux, comme *O-neal*, *O-Rorck*, &c. ou bien *MAC*, qui veut dire fils, comme *mac-decan*, *mac-cannon*, *mac-carty*, &c. mais, lorsqu'on les baptise, on y ajoûte un nom profane, tiré de quelque évenement, quoiqu'on ne leur donne jamais le nom du pere, ni d'aucune autre personne de la famille, qui sont alors en vie, dans la crainte que cela ne hâtât leur mort. Du reste, lorsque le pere est décédé, le fils prend d'ordinaire son nom.

Ils vivent d'herbes & de racines, de laitage, de gruau d'avoine, qu'ils aiment beaucoup, mêlé avec du beurre, du bouillon de bœuf; & ils mangent souvent la viande sans pain, ensorte qu'ils gardent le bled pour leurs chevaux. Lorsque les vivres sont chers, ils ne dédaignent pas de manger de la chair toute crue, après avoir exprimé le sang; & là-dessus ils boivent de grands traits d'eau-de-vie ou d'*usquebaugh*. Ils portent de petites vestes de laine, des culottes à pli, & par dessus une mantreline ou couverture à long poil, avec de grandes franges autour. Ils vont presque toujours tête nue, & regardent une longue chevelure comme un de leurs plus beaux ornemens. Les femmes n'estiment pas moins leurs cheveux, sur-tout lorsqu'ils sont rougeâtres ou de couleur d'or.

L'air y est, en général, doux & tempéré; ensorte qu'en été

il n'eſt pas ſi chaud, ni en hiver ſi froid qu'en Angleterre ; mais, il n'eſt pas non plus ſi pur ni ſi ſérein. L'humidité y eſt ſi extraordinaire, qu'on y eſt fort ſujet à la diarrhée, à la diſſenterie & aux rhumes. Les étrangers ſur-tout n'évitent guere de tomber dans ces maladies, dont les Irlandois ſe guériſſent en buvant de l'uſquebaugh.

Le terroir y eſt très-fertile, quoique plus propre naturellement pour les pâturages que pour le grain ; l'herbe y eſt ſi longue & ſi bonne en quelques endroits, que le gros bétail ſe creveroit à force d'en manger, ſi l'on n'avoit ſoin de l'en retirer de tems en tems. Il y a même des quartiers, comme dans la province d'Armagh, où l'on s'entendroit fort mal à cultiver la terre, ſi l'on s'aviſoit d'y mettre du fumier, puiſque bien loin d'en augmenter la fertilité, il ne ſerviroit qu'à la diminuer. On y trouve d'ailleurs de vaſtes marécages, qui rendent l'air mal-ſain, des lacs & de grandes forêts, quoique depuis quelques années on y ait deſſéché pluſieurs de ces marais, & abattu quantité de bois.

Mais, ce qu'il y a de merveilleux dans ce païs, eſt qu'il ne produit aucune bête venimeuſe, & que même elles n'y ſçauroient vivre. Ce n'eſt pas tout ; le bois de ſes forêts n'admet ni vers ni araignées, du moins ſi l'on en croit un Poëte, qui fait parler l'Irlande en ces termes :

Illa ego ſum Graiis glacialis Hibernia dicta,
Cui Deus & melior rerum naſcentium origo
Jus commune dedit cum Creta, altrice Tonantis,
Angues ne noſtris diffundant ſibila mortis.

C'eſt-à-dire : » je ſuis cette iſle, » que les Grecs ont nommée l'*Hibernie* glaciale, à qui Dieu, par » un effet de ſa bienveillance, » a donné le même droit qu'à » l'iſle de Crete, nourrice de » Jupiter, puiſqu'on ne voit » chez moi aucun ſerpent qui » menace mes habitans de la » mort. «

S'il n'y a point de bêtes venimeuſes en Irlande, il y a quantité d'animaux voraces, entr'autres, des loups, dont l'Angleterre & l'Écoſſe ſont délivrées depuis bien des ſiecles.

Elle nourrit quantité de troupeaux de brebis, qu'on y tond deux fois l'année. On y voit de très-bons chevaux ; les bêtes à corne y ſont la principale richeſſe du païs. Il y a tant d'abeilles, qu'elles font leurs eſſaims, non-ſeulement dans des ruches, mais dans les creux des arbres & dans les trous de la terre ; ce qui eſt bien contraire à l'opinion de Solinus, qui a écrit qu'il n'y avoit point d'abeilles dans cette iſle, & que même la pouſſiere & les pierres du païs, tranſportées ailleurs, y faiſoient fuir ces inſectes. On

n'y manque pas non plus de renards, de lievres, de lapins & de toutes sortes de gibier; il y a des oiseaux sauvages & domestiques, de toutes les sortes, & quantité de poisson, sur-tout de saumons & de harengs.

Les principales denrées du païs consistent en cuirs, suif, sain-doux, quantité de beurre & de fromage; en sel, bois, miel, cire, fourrures, chanvre, toiles, douves, laines, dont on fait du drap, de la frise & de ces grosses couvertures ou mantelines à long poil, qu'on vend dans les païs étrangers. En un mot, tout ce qui peut être utile ou agréable, y est en abondance & à grand marché. Il semble même que, dans ces derniers tems, les naturels du païs ayent acquis de l'industrie, & que par leur grande fréquentation avec les Anglois, ils soient plus civilisés qu'ils ne l'étoient autrefois; de sorte qu'avec le tems, cette isle pourroit devenir aussi florissante qu'aucun autre païs qu'il y ait en Europe.

Les Irlandois furent éclairés des lumières de l'Évangile vers l'an 430, par Pallade, diacre de l'Église de Rome, & par saint Patrice, tous deux envoyés en ce païs par le pape Cœlestin I. On a vu dès le sixième siecle & dans les suivans, plusieurs monastères & abbayes établis dans ce païs, remplis de saints religieux, qui, quand la nécessité l'exigeoit, se répandoient dans les païs circonvoisins, où ils fondoient des écoles publiques de science & de vertu. L'Irlande a donné les premiers Professeurs aux plus fameuses universités de l'Europe; Claudius Clémens à Paris; Albin à Pavie en Italie; Jean Scot Érigene à Oxford en Angleterre. Les Saxons d'Angleterre ont reçu des Irlandois leurs caractères ou lettres, & conséquemment les arts & les sciences qui ont fleuri depuis parmi ces peuples, ainsi que le chevalier Jacques Waræus le prouve dans son traité des Écrivains d'Irlande, chapitre treize du premier livre, où l'on peut voir les Académies célebres & les écoles publiques qui subsistoient en Irlande dans les septième, huitième, neuvième & dixième siecles, & où se rendoient particulièrement les Anglo-Saxons, les François, les anciens Bretons, & où ils étoient reçus avec plus d'hospitalité, qu'en aucun autre païs du monde Chrétien. Les Irlandois n'ayant pas été subjugués par les Romains, avoient conservé leur liberté jusqu'au dixième siecle; ils furent alors inondés par l'irruption d'un nombre effroyable de Danois, & autres peuples du Nord, qui, comme les Normans en France, & à peu près dans le même tems, brûlerent toutes leurs villes, ruinerent leurs écoles & leurs monastères, firent mourir une infinité de Religieux & de Prêtres, & reduisirent ce païs (qui étoit alors, comme l'assurent les

Historiens du tems, *le plus civilisé de l'Europe, l'école de toutes les sciences & de toutes les vertus*) dans la dernière barbarie. Les Irlandois, lassés enfin du gouvernement tyrannique des Danois, se défirent par un stratagême de tous ces barbares, & les exterminerent entièrement. Ce ne fut pas sans s'affoiblir beaucoup eux-mêmes; & avant que de pouvoir se rétablir dans leur premier état, ils tomberent entre les mains des Anglois, dont ils sont moins en état de sortir, particulièrement depuis le schisme d'Angleterre arrivé sous Henri VIII, dans le seizième siecle.

On voit quelques promontoires en Irlande, qui méritent d'être remarqués. Tels sont celui qu'on appelle *Fair-head*, c'est-à-dire, *belle tête*, qui est dans le comté d'Antrim, la pointe la plus septentrionale du royaume, & à dix-sept milles ou environ de l'Écosse; la *pointe de saint Jean*, dans le comté de Down, à huit milles ou environ au sud de Down; la *vieille tête*, dans le comté de Cork, à sept milles ou environ au sud de Kingsale; *Missen-head*, qui est la pointe la plus méridionale du même comté; *Lean*, dans le comté de Thomond & à l'embouchure du Shannon; le *cap de saint Jean*, dans le comté de Donnegal, à près de treize milles ou-est de la ville, qui porte le même nom; le *cap du Nord*, qui est dans les parties septentrionales du même comté; & *Dog-head* ou la *tête du chien*, qui est dans les parties occidentales de Gallway.

Les havres de ce royaume sont en grand nombre & fort commodes. Peut-être même n'y a-t-il aucun païs au monde, où l'on en trouve de si bons à tous égards. Les plus remarquables sont celui de Waterford, qui est à l'embouchure de la Shure; celui de Cork, qui est à l'embouchure de la Lée; celui de Youghall, qui est à l'embouchure de la rivière Black-water; mais, celui de Kingsale, depuis le nouveau fort qu'on y a bâti sous le regne de Charles II, & sur-tout sous la direction de Roger, comte d'Orrery, semble l'emporter sur tous les autres.

Quoiqu'il n'y ait pas beaucoup de grandes rivières dans ce royaume, on y en voit quelques-unes, qui sont fort avantageuses au païs. La plus considérable de toutes est le Shannon ou Shennon. Les autres sont la Swift, c'est-à-dire, rapide; l'Awiduff ou Blackwater, la Baleful, la Shurewoody, la Borrow, la Liffe, la Boyne, la Lée, &c., dont le fameux Spencer a parlé, & à chacune desquelles il donne l'épithete qui lui convient, dans son poëme intitulé, *la reine des Fées*, lorsqu'il s'agit du mariage de la Tamise avec le Medrway.

Les montagnes les plus remarquables sont Knock-Patrick, ou celle de saint Patrice, dans

le comté de Limérick à l'ouest, du sommet de laquelle on voit la mer, aussi-bien que l'endroit où le Shannon s'y dégorge ; celle de Sliew-Bloemy, dans le comté de la Reine, qui est d'une hauteur prodigieuse, d'où sortent les rivières Shure, Nuer & Barow. Celles d'Évagh & de Mourne forment une chaîne assez près de la mer, dans le comté de Down ; & celle de Sliew Gallen sépare en deux, le comté de Tyrone. Celle de Cirtew dans le comté de Roscommon, & celle de Gualtry dans le compté de Tippérary, près des comtés de Limérick & de Cork.

Il y eut d'abord en Irlande, aussi bien que dans la plûpart des autres païs, tant de petits Princes, qui se donnoient le titre de *Rois*, qu'il seroit difficile ou plutôt impossible, d'en rendre un compte exact. Cependant, quelques bons Auteurs ont pris la peine de nous donner un catalogue de ces Rois, depuis Féargus Fionfachtnach jusqu'à Henri II, qui soumit cette isle à la couronne d'Angleterre vers l'an 1171.

HIBERNOIS, *Hiberni*, les habitans de l'Hibernie. *Voyez* Hibernie.

Le mot *Hibernois* répond au nom moderne d'Irlandois, & il ne signifie autre chose dans sa signification propre ; mais, l'attachement qu'ont les Irlandois qui étudient à Paris pour les prolégomenes de logique, & autres inutilités philosophiques, sur lesquelles ils disputent avec beaucoup de subtilité & de bruit, a attaché une espece de ridicule à ce mot d'*Hibernois*, & il veut dire un *ergoteur*, qui au lieu de s'attacher à ce que la Philosophie a de solide, se contente d'étourdir son adversaire de puérilités réduites en syllogismes en forme. C'est dans ce sens que les Hibernois sont nommés dans l'Arrêt burlesque en faveur d'Aristote, inséré dans les œuvres de M. Despréaux.

HIBRIDES ; les Grammairiens appellent de ce nom, les mots composés de diverses langues, tels que du Grec & du Latin, du Grec & du François, du François & du Latin, du Latin & de l'Anglois, &c.

Hibrides signifie au propre un animal né de deux animaux de différentes especes, un *mulet*. Il n'y a presque pas un seul idiome où l'on ne rencontre de ces sortes de monstres; les amateurs de la pureté les rejettent; ont-ils raison? Ont-ils tort? Il semble que c'est à l'harmonie à décider cette question. S'il arrive qu'un composé de deux mots, l'un Grec & l'autre Latin, rende les idées aussi-bien, & soit d'ailleurs plus doux à prononcer & plus agréable à l'oreille qu'un mot composé de deux mots Grecs ou de deux mots Latins, pourquoi préférer celui-ci?

HICÉSIUM, *Hicesium*, (a) Ἱκέσιον, lieu dont parle Diogene

(a) Diog. Laërt. p. 364.

Laërce dans la vie d'Héraclide de Pont.

HICÉSIUS, *Hicesius*, (a) historien Grec, laissa un ouvrage des mystères, allégué par les Anciens. On ne sçait pas en quel tems il vivoit, ni si c'est le même que celui que Pline dit avoir été un fameux médecin.

HICÉTAON, *Hicetaon*, (b) prince Troyen, fut pere de Thymœte, qui suivit Énée en Italie.

HICÉTAON, *Hicetaon*, (c) Ἱκετάων, fils de Laomédon, & pere de Ménalippe. Homère fait mention d'Hicétaon en plusieurs endroits de son Iliade.

HICÉTAS, *Hicetas*, Ἱκέτας, (d) un des plus riches citoyens de Syracuse, & qui avoit le plus de crédit sur le peuple. L'an 345 avant l'Ére Chrétienne, Denys le jeune ayant repris son autorité à Syracuse, Hicétas à la tête d'un corps de troupes considérables, l'alla attaquer dans ses murailles. Ayant posé son camp auprès du temple de Jupiter, & l'ayant environné d'un fossé, il déclara la guerre nommément au Tyran Denys; mais, comme le siege devenoit long, & que les provisions commençoient à manquer aux assiégeans, Hicétas retourna vers Léontium; car, c'étoit-là qu'il faisoit sa résidence, & d'où il partoit pour ses expéditions. Denys marcha sur ses pas, & prenant son armée en queue il engagea un combat; mais, Hicétas se retournant & lui faisant face lui tua plus de trois mille de ses soudoyés, & mit tout le reste en fuite. Il le poursuivit même avec une telle vigueur qu'il entra dans la ville avec les fuyards, & se rendit maître de tout Syracuse, à l'exception du quartier de l'isle; c'est le point où en demeura la guerre particulière d'Hicétas contre Denys.

Quelque tems après, Hicétas prenant avec lui cinq mille de ses meilleurs soldats, se porta du côté d'Adranum dont il sçavoit que les habitans lui étoient contraires, & campa auprès de la ville. Timoléon sortit aussitôt de Tauromene, n'ayant avec lui que mille hommes au plus, choisis dans la ville même; & partant à la chûte du jour, il arriva dès le lendemain au pied des murailles d'Adranum. Hicétas & tous ses gens étoient alors à table. Il tomba tout d'un coup sur leurs pallissades, & les ayant enfoncées, il leur tua plus de trois cens hommes, en prit six cens en vie, & s'empara du camp même. Faisant suivre de près cet exploit d'un plus considérable, il tourne vers Syracuse, & par une marche forcée, il se montre aux citoyens de cette ville, avant les fuyards mêmes d'Adranum.

(a) Plin. Tom. I. pag. 725. T. II. pag. 192, 271.
(b) Virg. Æneid. L. X. v. 123.
(c) Homer. Iliad. L. III. v. 147. L. XV. v. 546. L. XX. v. 238.
(d) Diod. Sicul. p. 545. & seq.

Syracuse étoit alors dans une grande agitation ; Denys occupoit le quartier de l'isle, Hicétas avec ses troupes étoit maître de l'Acradine & de cette partie qu'on appelloit la ville neuve, Timoléon commandoit dans tout le reste. Les Carthaginois ét. nt venus à se retirer dans ces circonstances, Hicétas qui se vit par-là abandonné d'eux, laissa toute l'autorité dans Syracuse à Timoléon. Il fut tué peu de tems après dans un combat ; & Timoléon eut soin de le faire ensevelir honorablement.

HICÉTAS, *Hicetas*, Ἱκέτας, (*a*) étoit, comme le précédent, natif de Syracuse, mais d'une profession bien différente. C'étoit un Philosophe, qui croyoit que la terre étoit mobile, comme nous l'apprenons de Diogene Laërce. On ignore en quel tems il vécut,

HIDRIÉUS, *Hidrieus. Voyez* Idriéus,

HIDRYAS, *Hidryas*, (*b*) Ἵδρυας. nom d'une contrée de l'Asie mineure, aux environs du fleuve Marsyas, selon Hérodote. Cet Auteur dit que ce fleuve vient de cette contrée, & qu'il va se perdre dans le Méandre.

HIECTUS, *Hiectus*, de la ville d'Argos, fut le premier qui fit des loix contre les adulteres.

HIEL, *Hiel*, Ἀχιήλ, (*c*) de la ville de Béthel, rebâtit la ville de Jéricho, malgré l'anathême que Josué avoit prononcé contre celui qui la rétabliroit. Aussi éprouva-t il les effets de la malédiction de Josué, puisque Dieu permit qu'il perdît Abiram son fils aîné, lorsqu'il jetta les fondemens de Jéricho ; & Segub son second fils, lorsqu'il voulut en pendre les portes.

HIEMPSAL, *Hiempsal*, (*d*) Ἱάμψας, fils de Micipsa, roi de Numidie, avoit un frere, nommé Adherbal, & son aîné. Ils furent élevés ensemble dans le palais de leur pere, avec Jugurtha leur cousin. Micipsa adopta ce dernier, & le nomma par son testament héritier avec ses deux fils. Après la mort de ce Roi, les trois Princes s'assemblerent pour délibérer sur l'état présent des affaires. Hiempsal, prince d'un caractere fier, & qui avoit toujours méprisé l'extraction de Jugurtha, parce qu'il lui étoit inférieur du côté maternel, s'assit à la droite d'Adherbal, de crainte que Jugurtha n'eût le milieu, qui étoit la place d'honneur chez les Numides ; cependant, pressé par les sollicitations de son frere de céder à l'âge, il passa enfin de l'autre côté. Pendant qu'ils s'entretenoient du gouvernement de l'Empire, Jugurtha proposa

(*a*) Diog. Laërt. p. 611.
(*b*) Herod. L. V. c. 118.
(*c*) Josu. c. 6. v. 26. Reg. L. III. c. 16. v. 34.

(*d*) Hirt. Pans. de Bell. Afric. p. 793. Sallust. in Jugurth. c. 3. & seq. Roll. Hist. Anc. T. I. p. 309. & suiv. Hist. Rom. T. V. p. 301. & suiv.

entr'autres choses de révoquer tous les édits & toutes les ordonnances faites depuis cinq ans ; que pendant ce tems-là la vieillesse avoit empêché Micipsa d'agir avec toute la force de son jugement. Aussitôt Hiempsal répondit qu'il le vouloit bien, parce que Jugurtha étoit parvenu à la couronne par une adoption faite depuis les trois dernières années. Ces paroles firent dans le cœur de Jugurtha une plaie plus profonde qu'on ne sçauroit se l'imaginer, de sorte qu'agité par la colere & par la crainte, il commence dès ce moment à machiner, à disposer, à s'occuper uniquement des moyens de se saisir par adresse d'Hiempsal. Comme la chose tardoit, sans rien ralentir de sa fureur, il résolut d'exécuter son dessein à quelque prix que ce fût.

Dans l'assemblée dont nous venons de parler, on étoit convenu, pour lever tous les différends, de partager les trésors, & de marquer à chacun les bornes de son Empire. Le jour fut donc fixé pour l'une & l'autre affaire; mais, on commença par le partage des finances. Cependant, les Princes logeoient séparément dans des lieux voisins de celui où étoient les trésors. Hiempsal, qui avoit choisi la ville de Thirmida, se servoit par hazard de la maison d'un garde-du-corps de Jugurtha, de qui il étoit chéri & considéré. Jugurtha fait de grandes promesses à ce garde, que le sort lui offroit pour exécuter son dessein, il l'engage sous prétexte de visiter sa maison, de se munir de fausses clefs, car l'on portoit les véritables dans l'appartement d'Hiempsal, & il lui promet de s'y rendre en personne avec une bonne escorte, lorsqu'il seroit tems.

Le Numide eut bientôt exécuté cet ordre, il fit entrer de nuit les Satellites de Jugurtha, comme on lui avoit dit. Quand ces barbares y furent, ils se séparent les uns des autres, cherchent le jeune Prince, massacrent tous ceux qu'ils trouvent endormis ou sur leurs passages, fouillent les lieux les plus secrets, enfoncent les portes, & jettent le trouble dans toute la maison par le bruit & par le tumulte, lorsqu'enfin Hiempsal fut trouvé caché dans la chambre d'une servante, où la crainte l'avoit fait entrer sans sçavoir où il alloit. Ces Numides portent à Jugurtha la tête d'Hiempsal, comme on leur avoit ordonné, vers l'an 117 avant J. C.

HIEMPSAL, *Hiempsal*, (a) Ἱεμψας, roi de Numidie, reçut chez lui le jeune Marius & Céthégus, vers l'an 88 avant J. C. Ces deux Romains, ainsi que Marius le pere, étoient alors fugitifs, à cause d'un arrêt du

(a) Plut. Tom. I. p. 428, 429, 624. Crév. Hist. Rom. T. V. p. 553. & *suiv.* Tom. VI. pag. 64.

Sénat qui les avoit déclarés ennemis publics. Ce Hiempsal étoit vraisemblablement de la famille du précédent, & avoit obligation des États qu'il possédoit à Marius, qui l'y avoit établi lui ou son pere après la défaite & la prise de Jugurtha. C'étoit cette raison qui avoit fait espérer au jeune Marius de trouver un asyle sûr auprès de ce Numide; & le vieux Marius aussi un peu ranimé par cette même espérance, osa passer de l'isle Méninge dans la province de Carthage. Il étoit encore autour de Carthage, lorsqu'il recueillit son fils, qui avoit été obligé de s'enfuir des États d'Hiempsal.

Car, ce Prince plus sensible à la crainte d'un mal présent, qu'à la reconnoissance d'un bienfait passé, étoit embarrassé de son suppliant. Il lui rendoit des honneurs, mais il le retenoit malgré lui, & l'empêchoit de sortir de son royaume. Cette conduite donna de l'inquiétude au Romain, qui vit bien que les prétextes qu'alléguoit le Roi pour le retenir, n'avoient rien de sincere, & ne lui pronostiquoient rien d'avantageux. Pour se tirer de peine, il profita de l'occasion qui se présenta sans qu'il eût pensé à se la ménager. Il étoit jeune & bienfait. Le péril auquel il étoit exposé, toucha une des concubines du Roi; & bientôt elle passa, comme il est fort aisé, de la pitié à l'amour. D'abord, Marius la rejetta avec dédain. Mais, lorsqu'il reconnut d'une part qu'il n'avoit d'espérance de s'enfuir que par son moyen, & de l'autre que les sentimens de cette femme avoient quelque chose de fort élevé au-dessus d'une folle & aveugle passion, il se fia à elle, & s'en trouva bien. Car, aidé de son secours il se sauva avec ses amis des mains d'un Prince, à qui une perfidie utile n'auroit peut-être pas beaucoup couté.

Il rejoignit son pere, comme nous l'avons dit, auprès de Carthage; & ce fut sans doute une grande joie pour le pere & pour le fils de se trouver ensemble après une séparation mêlée de tant de dangers. Ils se jetterent bientôt après dans une barque de pêcheur, qui les mena dans l'isle de Cercine. Il étoit tems de partir. Car, à peine étoient-ils embarqués, qu'ils virent des cavaliers Numides envoyés par Hiempsal à la poursuite du jeune Marius. Ce danger ne fut pas le moindre de ceux qu'ils coururent; mais, il fut le dernier.

Quelques années après, Hiempsal augmenta ses États de ceux du roi Hiertas ou Hiarbas, & il fut redevable de cette augmentation à Pompée, qui avoit fait prisonnier ce dernier Prince.

HIÉRA, *Hiera*, Ἱέρα, (a) isle de la mer Méditerranée, au

(a) Plin. Tom. I. pag. 123, 164. & seq. Ptolem. L. III. c. 4. Pomp. Mel. p. 152. Pauf. p. 629. Thucyd. pag. 232, 233. Strab. p. 275.

au nord de la Sicile, & l'une des isles Éolides. Pline dit qu'on la nommoit auparavant Théréfia, & que de son tems elle se nommoit Hiéra, (terme qui veut dire sacrée, ou consacrée) parce qu'elle étoit consacrée à Vulcain. Il y avoit, ajoûte Pline, une colline qui vomissoit des flammes pendant la nuit. Thucydide avoit dit long-tems auparavant que l'on croyoit que Vulcain avoit une forge dans l'isle d'Hiéra, parce que l'on voyoit sortir de cette isle un grand feu pendant la nuit, & une grande fumée pendant le jour. Strabon assure que de son tems, on l'appelloit le temple de Vulcain, & qu'elle étoit pierreuse & déserte. Le même Strabon s'étend ensuite sur les feux qu'elle vomissoit, ainsi que sur la cause de ce phénomene.

HIÉRA, *Hiera*, Ἱέρα, (*a*) autre isle de la mer Méditerranée, au midi, ou plutôt à l'occident de la Sicile. C'est présentement favagnana, selon Léandre. Ortélius croit que cette dernière est nommée Maritima dans l'Itinéraire d'Antonin & dans Julius Obséquens; ensuite il renvoie à une note de Casaubon sur le sixième livre de Strabon.

La première de ces deux isles a été anciennement nommée *Vulcania*, ou *Hiera*, ou *Sacra*. Elle conserve encore le nom de Vulcano, & est entre l'isle de Lipari & la Sicile, mais beaucoup plus près de la première. Elle est déserte.

La seconde n'est au midi de la Sicile, que par l'ancienne erreur de ceux qui abaissoient beaucoup trop le côté occidental de cette isle. On l'appelloit *Hiera*, ou *Sacra*, ou *Maritima*, parce qu'elle est la plus avancée vers l'Afrique. Elle conserve encore ce dernier nom dans celui de *Maretamo*. Celui de Favagnana répond beaucoup mieux à une autre isle plus voisine de la Sicile, & que l'on appelloit Aponania, Ægusa & Capraria. Le second de ces noms est Grec, & le troisième Latin. Le premier ne s'éloigne pas beaucoup du nom moderne.

HIÉRA, *Hiera*, Ἱέρα, (*b*) isle de la mer Égée, située entre celles de Théra & de Thérasie. Pline dit que de son tems il y avoit cent trente ans que cette isle étoit sortie du fond de la mer. Justin raconte que l'isle d'Hiéra se montra vers le tems que les Romains commencerent la guerre contre Philippe, roi de Macédoine. Plutarque confirme la même chose. Ainsi, selon la remarque du P. Hardouin, il y a environ soixante-dix ans de plus que l'époque de Pline. On la nommoit aussi Automate, mot qui signifie, qu'elle s'étoit formée d'elle-même. *Voyez* Automate.

(*c*) Une isle d'Égypte & une

(*a*) Ptolem. L. III. c. 4.

(*b*) Plin. Tom. I. pag. 114, 213. Just. L. XXX. c. 4. Pauf. p. 509. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. T. III. p. 404, 405.

(*c*) Plin. Tom. I. p. 188, 291.

autre de la mer de Crete ont porté le nom d'Hiéra, ainsi qu'une ville de l'isle de Lesbos qui ne subsistoit déjà plus du tems de Pline. Il y a eu aussi de ce nom un fleuve de l'Asie mineure qui servoit de bornes entre la Galatie & la grande Phrygie, au rapport de saint Jérôme. Pline le nomme Hiéras, & dit qu'il sépare la Galatie de la Bithynie.

HIÉRA BOLOS, *Hiera Bolos*, Ἱερὰ Βῶλος, c'est-à-dire, la Motte sacrée, lieu d'Égypte, auprès d'Héliopolis, selon Diodore de Sicile.

HIÉRA COME, *Hiera Come*, Ἱερὰ κώμη, (a) c'est-à-dire, le village sacré, village d'Asie, dans la Carie. Les habitans sont nommés *Hieracometæ* par Pline. Tite-Live & Étienne de Byzance font mention de ce lieu. Le premier dit que l'on y voyoit un temple d'Apollon très-auguste, dont les Prêtres rendoient les oracles du dieu en vers assez élégans.

HIÉRA PÉTRA, *Hiera Petra*, Ἱερὰ Πέτρα, (b) ville de l'isle de Crete, selon Ptolémée. Elle est appellée Hiéra Pytna dans Strabon, ainsi que dans Pline & Étienne de Byzance, & Hiéra Pydna dans Dion Cassius.

Cette ville étoit sur la côte méridionale de l'isle. Elle s'appelloit anciennement Cyrba, ensuite Pytna, puis Camyrus, & enfin Hiéra-Pytna. Strabon, à l'endroit cité, dit que Pytna étoit une colline du mont Ida, laquelle donnoit son nom à Hiéra-Pytna; le nom d'Ἱερὰ, ou sacrée, y fut ajoûté, parce qu'au rapport des auteurs mythologues, on prétendoit que Jupiter avoit été nourri par une chevre dans un antre de cette montagne.

Ce lieu conserve encore le nom d'Hiéra-Pétra, avec le léger, changement de l'H en G, & s'appelle Giéra Pétra.

Cette ville a été épiscopale. On trouve dans le Concile de Trente la souscription d'*Hippolytus Arivabenus Hiera Petrensis.*

HIÉRA-PYDNA, *Hiera Pydna*, Ἱερὰ Πύδνα. *Voyez* Hiéra Pétra.

HIÉRA-PYTNA, *Hiera Pytna*, Ἱερὰ Πύτνα. *Voyez* Hiéra Pétra.

HIÉRA, *Hiera*, Ἱέρα, (c) mere de Pandare & de Bitias. Comme cette femme habitoit les forêts, elle avoit élevé ses deux fils dans un bois consacré à Jupiter.

HIÉRA, *Hiera*, Ἱέρα, femme de Télephe, roi des Mysiens, fut jugée si belle, qu'on crut qu'Hélène même lui devoit céder. Hygin la nomme Laodice, & la fait fille de Priam.

HIÉRACOMETES, *Hieracometæ*, Ἱερακωμῆται, les habi-

(a) Plin. Tom. I. p. 283. Tit. Liv. L. XXXVIII. c. 13.

(b) Ptolem. L. III. c. 17. Strab. p. 472, 475. Plin. T. I. p. 209. Dio. Cass. pag. 8.

(c) Virg. Æneid. L. IX. v. 672, 673.

tans d'Hiéra Come. *Voyez* Hiéra Come.

HIÉRAMENE, *Hieramenes*, Ἱεραμένης (*a*) officier du roi Darius. Cyrus ayant fait mourir les neveux de ce Prince, Hiéramene lui représenta qu'il ne devoit point souffrir de pareils excès. C'est pourquoi, Darius, sous prétexte de maladie, fit venir Cyrus auprès de lui.

HIÉRAPLE, *ou plutôt* HIÉRAPOLIS. *Voyez* Hiérapolis.

HIÉRAPOLIS, *Hierapolis*, (*b*) c'est-à-dire, ville sacrée, πόλις ἱερὰ, ville de Syrie, située près de l'Euphrate, selon Lucien. Elle étoit nommée ville sacrée, parce qu'elle étoit consacrée à Junon l'Assyrienne; car, il semble qu'elle ne se nommoit pas de la sorte au commencement, & qu'elle prit ce nom depuis que les grands mysteres s'y célébrerent. *Voyez* Bambyce.

HIÉRAPOLIS, *Hierapolis*, Ἱεράπολις, (*c*) ville de l'Asie mineure, dans la grande Phrygie, selon Ptolémée. Étienne de Byzance la met entre la Lydie & la Phrygie. Strabon la range parmi les lieux auxquels il n'assigne point de province particulière, à cause de la confusion qui règnoit entre certaines parties de la Phrygie, de la Lydie, de la Carie & de la Mysie. Cette ville, selon les cartes de M. d'Anville, étoit située vers les frontières de la Phrygie, de la Lydie, & de la Carie, à quelque distance & au nord du fleuve Méandre. Elle avoit au midi Laodicée, & à l'orient Colosses, deux villes situées sur les bords du fleuve qu'on vient de nommer. Strabon dit qu'Hiérapolis étoit au milieu des terres, à l'opposite de Laodicée. Les habitans sont nommés Hiérapolites dans Pline.

Cette ville étoit célebre par ses eaux chaudes & par un lieu que Strabon nomme Plutonium, c'est-à-dire, une caverne très-mal-saine, & qui exhaloit une odeur pestilentieuse. « Ces eaux » & ce lieu avoient, dit Strabon, quelque chose d'extraordinaire & de surprenant; car, » les eaux se pétrifioient très-facilement. Pour le Plutonium, il étoit sous la cime » d'une montagne qui le dominoit. Il n'avoit qu'une petite » ouverture, mais assez grande » pour qu'un homme pût y » passer. Ce lieu, qui étoit » d'ailleurs fort profond, étoit » enfermé d'une grille quadrangulaire, qui formoit un » circuit d'environ un demi-arpent. L'ouverture étoit » couverte de vapeurs si épaisses, qu'on pouvoit à peine » appercevoir la terre. Quand » on se contentoit d'approcher » de la grille, on ne ressentoit

(*a*) Xenoph. pag. 454.

(*b*) Lucian. Tom. II. pag. 876. & seq. Plut. T. I. p. 553. Plin. T. I. pag. 266. Ptolem. L. V. c. 15.

(*c*) Ptolem. L. V. c. 2. Strab. p. 579, 629, 630. Plin. Tom. I. p. 116, 274. ad Coloss. Epist. c. 4. v. 13.

» aucune incommodité. L'air » étoit pur au tems de la nouvelle lune ; & il n'y avoit » point alors de vapeurs. Mais, » tout animal qui passoit outre, » mouroit aussi-tôt. Les taureaux qu'on y faisoit entrer, » en étoient tirés tout morts. » Nous y lâchâmes, dit Strabon, des moineaux qui tomberent morts sur le champ. Les » seuls Galles ont le privilege » d'en approcher sans en être » incommodés, même jusqu'à » l'ouverture. Ils regardent dedans, & s'avancent un peu » en retenant fortement leur » haleine ; car, en les regardant, ajoûte Strabon, nous » avons remarqué en eux quelques signes de suffocation ; » soit qu'ils soient tous ainsi affectés, soit qu'il n'y ait que » ceux qui demeurent au tour » du temple ; soit que ce soit » un effet de la providence divine, comme cela paroît juste » dans les fureurs divines, soit » qu'ils aient quelque drogue » qui les préserve des mauvais » effets de ces vapeurs. [Cette » dernière opinion est sans contredit la plus vraisemblable.] » On dit, continue Strabon, » que la pétrification des eaux » a aussi lieu dans les fleuves de » Laodicée, quoiqu'elles soient » potables. Celles d'Hiérapolis sont admirables pour teindre les laines. La teinture » qu'on en fait avec des racines, égale l'écarlate & la » pourpre. L'eau y est d'ailleurs en si grande abondance, » que toute la ville est pleine » de bains qui se forment d'eux-mêmes. «

Saint Paul, écrivant aux Colossiens, rend témoignage à Epaphras, & dit qu'il est plein de zele & d'affection pour ceux de Laodicée & d'Hiérapolis, aussi-bien que pour ceux de Colosses.

Hiérapolis a été une ville épiscopale. Sisinnius son évêque est nommé au sixième concile général.

Les Turcs appellent aujourd'hui les ruines de cette ville Bamboukkalé, c'est-à-dire, tour de coton, à cause des rochers blancs, qui sont aux environs. Son ancien nom signifie une ville sainte. On y voit quantité de ruines de temples anciens, & de bonnes sources d'eaux minérales, propres à guérir les maladies. On y remarque, entr'autres, un fort beau bain de marbre blanc, dont les colomnes sont tombées dedans. Delà, l'eau se distribue en divers canaux, & se répandant quelquefois hors des bords, forme une croute de terre blanchâtre, dont la superficie a la couleur de topaze. Ces eaux étoient aussi renommées pour les teintures ; & l'on y trouve encore une inscriptioin Grecque, dressée par la communauté des teinturiers.

HIÉRAPOLIS, (a) *Hierapo-*

(a) Plin. T. I. p. 209.

lis, Ἱεράπολις, ville de l'isle de Crete, selon Etienne de Byzance. C'étoit une ville episcopale, & elle est sur ce pied-là dans les Notices ecclésiastiques. Pline en fait aussi mention.

Selon Étienne de Byzance, il y avoit une ville de ce nom dans la Carie. Il entend peut-être le village d'Hiéracome, dont il fait un peuple de cette province.

HIÉRAPOLITES, *Hierapolitæ*, nom que Pline donne aux habitans d'Hiérapolis dans la Phrygie. *Voyez* Hiérapolis.

HIÉRAPYTNIENS, *Hierapytnii*, Ἱεραπύτνιο, (*a*) étoient les habitans de la ville d'Hiérapytna, ou Hiéra Pytna. *Voyez* Hiéra Pytna.

HIÉRARCHIE, *Hierarchia*, (*b*) du Grec Ἱερὸς, sacré, ἀρχὴ, principauté.

Les Grecs & les Romains avoient une Hiérarchie, des souverains Pontifes, des Prêtres, & des Ministres subalternes, qui les servoient dans leurs fonctions; mais, comme les Grecs étoient divisés en plusieurs États indépendans les uns des autres, cette Hiérarchie n'étoit pas par tout uniforme. Il y avoit même des villes, comme Argos & quelques autres, où les femmes présidoient à la religion. Rien n'est plus célebre que ces prêtresses d'Argos, puisque leur sacerdoce servoit d'époque dans les évenemens publics. *Voyez* Prêtre.

HIÉRAS, *Hieras*, (*c*) l'un des ambassadeurs que le roi Déjotare envoya à Rome pour y défendre sa cause. Hiéras, dit Cicéron en plaidant pour ce Prince devant César, prend sur lui toutes les suites de cette affaire, & veut bien se charger de tout l'attentat dont on tâche de noircir son maître.

HIÉRAX, *Hierax*, Ἱέραξ; terme qui veut dire un oiseau de proie. Il y eut un roi de Syrie, nommé Antiochus, à qui on donna le surnom d'Hiérax. *Voyez* Antiochus.

HIÉRAX, *Hierax*, Ἱέραξ, (*d*) jeune homme qui eut l'imprudence d'éveiller Argus, au moment que Mercure alloit enlever cette fameuse vache qu'on avoit confiée à ses soins. Mercure, ne pouvant plus faire son vol en cachete, tua Argus d'un grand coup de pierre, & changea Hiérax en épervier.

M. l'abbé Banier met cette fable au nombre de celles qui n'ont d'autre fondement que la ressemblance de nom. Hiérax en Grec signifie un épervier.

On dit encore qu'il y eut un homme juste & illustre de ce nom, que Neptune changea aussi en épervier, pour le punir d'avoir envoyé du bled aux Troyens contre qui il étoit irrité.

HIÉRAX, *Hierax*, Ἱέραξ.

(*a*) Strab. pag. 479.
(*b*) Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. I. pag. 488. & *suiv*.
(*c*) Cicer. Orat. pro Reg. Dejot. c. 29.
(*d*) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom II. p. 275. Myth. par M. l'Abb. Ban. T. I. p. 132.

(a) Plutarque, dans son dialogue sur la musique, dit au sujet des combats du Pentathle. *On n'y joue rien. . . . . qui ressemble à ces airs que l'usage avoit consacrés chez nos ancêtres, tel que celui qu'avoit composé Hiérax. . . . . . & qu'on nommoit Endromé.* Le musicien dont il est ici question, étoit, selon Pollux, le domestique, le disciple & le favori du fameux Olympe. Il mourut jeune, au rapport du même Auteur. Il composa un Nome ou cantique appellé de son nom Ἱερά κις. C'est apparemment celui que Plutarque désigne par le surnom d'ἐνδρομή, courante. On l'exécutoit sur la flûte, & on le jouoit, pour animer les athletes, qui disputoient le prix du Pentathle. Voilà tout ce que l'on sçait, sur l'article de cet Hiérax.

HIÉRAX, *Hierax*, Ἱέραξ, (b) capitaine Lacédémonien. Il en est fait mention dans Xénophon.

HIÉRAX, *Hierax*, Ἱέραξ, (c) né à Antioche, fut établi, sous le regne d'Alexandre Bala, gouverneur de sa patrie, conjointement avec Diodote surnommé Tryphon. Il se retira depuis en Égypte, entra au service de Ptolémée Physcon, & devint bientôt son premier général & son premier ministre. Comme il étoit brave & habile, en faisant bien payer les troupes, & en réparant par un gouvernement sage & équitable les fautes que son maître faisoit, & en les prévenant, ou y remédiant autant qu'il lui étoit possible, il avoit eu jusques-là le bonheur ou l'adresse d'entretenir la tranquillité dans cet État.

Mais, dans les années suivantes, soit qu'Hiérax fût mort, ou que la prudence & la sagesse de ce premier ministre ne pussent plus arrêter la folie du Prince, les affaires d'Égypte allerent aussi mal qu'il fut possible. Ptolémée Physcon fit mourir sans sujet la plûpart de ceux qui avoient le plus témoigné de zele à lui procurer la couronne après la mort de son frere, & à la lui conserver ensuite. Athénée met de ce nombre Hiérax, mais sans en marquer le tems.

HIÉRÉENS, *Hierenses*, (d) nom que Thucydide donne à une partie des Méliens.

HIERES, *Hiera*, Ἱεραί, (e) nom d'un lieu de Sicile, selon Plutarque. Il n'y a dans la Sicile aucune place de ce nom. C'est pourquoi, le texte a paru suspect au P. Lubin, qui a cru qu'il falloit lire, Ἰεταῖς, au lieu de Ἱεραῖς, *près d'un lieu appellé Hietes.* Car, Étienne de Byzance dit qu'Hietes est un château de la Sicile; & le même P.

(a) Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. XV. p. 306, 307.
(b) Xenoph. p. 544.
(c) Athen. p. 252. Roll. Hist. Anc. T. V. p. 182, 191, 192.
(d) Thucyd. p. 235.
(e) Plut. T. I. p. 251.

Lubin croit que c'est celui qu'on appelle aujourd'hui Lato, dans la partie de l'isle appellée Valle di Mazara, à trente milles de Palerme vers le midi.

HIÉROCÉRYCE, *Hieroceryces*, (*a*) chef des hérauts sacrés dans les mystères de Cérès; sa fonction étoit d'écarter les profanes & toutes les personnes excluses de la fête par les loix, d'avertir les initiés de ne prononcer que des paroles convenables à l'objet de la cérémonie, ou de garder un silence respectueux, enfin de réciter les formules de l'initiation.

L'Hiérocéryce représentoit Mercure, ayant des aîles sur le bonnet, & la verge, ou le caducée à la main, en un mot tout l'appareil que les Poëtes donnent à ce Dieu.

Ce sacerdoce étoit perpétuel, mais il n'imposoit point la loi du célibat; on peut même fortement présumer le contraire par l'exemple du Dadouque; ainsi, selon toute apparence, la loi du célibat ne regardoit que l'Hiéraphante seul, à cause de l'excellence de son ministere.

Au reste, la dignité d'Hiérocéryce appartenoit à une même famille; c'étoit à celle des Céryces descendue de Céryx, dernier fils d'Eumolpe, & qui par conséquent étoit une branche des Eumolpides, quoique ceux qui la composoient, donnassent Mercure pour pere à Céryx; mais, c'étoit sans doute parce que ce Dieu protégeoit la fonction de héraut, héréditaire dans leur famille.

HIÉROCÉSARÉE, *Hierocæsarea*, Ἱεροκαισάρεια (*b*) ville de l'Asie mineure dans la Méonie, selon Ptolémée. Elle fut affligée d'un violent tremblement de terre, sous l'empire de Tibere, l'an de Jesus-Christ 19. Les Romains, à cause de cela, la déchargerent de tout tribut pour cinq ans. Quelques années après, le Sénat ayant ordonné aux différens États qui jouissoient du droit d'asyle, d'envoyer à Rome des députés pour y rendre compte de leurs titres; ceux d'Hiérocésarée assurerent que Diane surnommée Persique avoit chez eux un temple dédié par le roi Cyrus; & à l'autorité de ce conquérant, ils ajoûterent celle de Perperna, d'Isauricus, & de plusieurs autres généraux Romains qui n'avoient pas borné le droit d'Asyle au temple, mais l'avoient étendu jusqu'à deux lieues à la ronde.

Cette ville est comptée entre les villes de Lydie, dans la Notice de Léon le Sage; celle d'Hiérocles la nomme Hiérocastellia, Ἱεροκαστέλλια.

On lit dans Pausanias : » Ces » Lydiens que l'on surnomme » Persiques, ont deux villes, » Hiérocésarée & Hypepes,

(*a*) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. II. pag. 9. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. T. XXI. pag. 94. *& suiv.*

(*b*) Ptolem. L. V. c. 2. Tacit. Annal. L. II. c. 47. L. III. c. 62. Pausf. p. 341.

» dont chacune a un temple ; » dans chaque temple est une » chapelle avec un autel, & » sur cet autel il y a toujours » de la cendre qui pour la » couleur ne ressemble à nulle » autre. Le mage qui a soin de » la chapelle, met du bois sec » sur l'autel ; il prend sa tiare, » il invoque je ne sçais quel » Dieu, par des oraisons ti- » rées d'un livre écrit en lan- » gue barbare, & inconnue aux » Grecs ; ensuite le bois s'al- » lume de lui même sans feu, » & la flamme en est très-claire; » c'est ce que j'ai vu de mes » propres yeux. «

HIÉROCÉSARIENS, *Hierocæsarienses*, les habitans d'Hiérocésarée. *Voyez* Hiérocésarée.

HIÉROCLE, *Hierocles*, (*a*) Ἱεροκλῆς, fut pere d'Hiéron II, roi de Syracuse.

HIÉROCLE, *Hierocles*, (*b*) Ἱεροκλῆς, de la ville d'Agrigente, obtint d'Amynandre le gouvernement de l'isle de Zacynthe. Mais, après qu'Antiochus, défait aux Thermopyles, se fut retiré en Asie, & que Philippe eut chassé Amynandre de l'Athamanie, cet Hiérocle, de son propre mouvement, envoya proposer à Diophane l'achat de cette isle, & la rendit aux Achéens, moyennant une certaine somme d'argent dont il étoit convenu avec eux.

HIEROCLE, *Hierocles*, (*c*) Ἱεροκλῆς, natif d'Alabande, orateur Grec, qui alla s'établir à Rhodes. Il avoit un frere nommé Ménecle, orateur comme lui. Cicéron avoit pris les leçons de l'un & de l'autre.

HIÉROCLE, *Hierocles*, Ἱεροκλῆς, Carien, qui, d'athlete, devint Philosophe.

HIÉROCLE, *Hirocles*, Ἱεροκλῆς, Auteur qui composa un ouvrage semé de fables, & intitulé Φιλίστορες, ou les amateurs de l'histoire ; ce qu'on pourra voir dans Gesner, Vossius, & autres.

HIÉROCLE, *Hierocles*, (*d*) Ἱεροκλῆς, philosophe Platonicien, au cinquième siecle, enseigna dans Alexandrie avec une grande réputation. Il composa sept livres sur la providence & sur le destin, dont Photius nous a conservé des extraits, où il soutenoit que Platon & Aristote étoient d'accord ; & il employoit une partie de son ouvrage, pour prouver que l'on pouvoit résoudre les difficultés qui se font sur la manière d'accorder la providence & le destin avec le libre arbitre, en supposant la métempsycose. Il y avançoit que Platon avoit cru que le monde étoit créé de rien.

Le philosophe Hiérocle a aussi composé un commentaire Grec sur les vers dorés attribués à Pythagore. On en a plusieurs éditions. Celle de Londres en 1673 *in*-12, est un re-

(*a*) Pauf. p. 365.
(*b*) Tit. Liv. XXXVI, c. 31.
(*c*) Strab. p. 661. Cicer. de Orat. L. II. c. 53.
(*d*) Suid. T. I. p. 1223, 1224.

cueil qui contient les pièces suivantes. Les vers dorés de Pythagore; les fragmens du même en vers, une épître & *symbola;* la vie d'Hiérocle; son commentaire sur les vers dorés, en Grec, avec la traduction Latine de Curtius; des notes de Théodore Marcille, sur les mêmes vers, & quelques facécies attribuées encore à Hiérocle, avec des annotations; enfin ce qui nous reste de ses livres sur la providence & sur le destin.

HIÉROCLE, *Hierocles*, Ἱεροκλῆς, Grammairien, publia la Notice de l'empire de Constantinople, sous le nom de *Synecdemus*, comme qui diroit *compagnon de voyage.* Ce n'est qu'une table des provinces, de chacune desquelles il est dit par quel officier elle étoit gouvernée, & de quelles villes elle étoit composée. Le pere Banduri a donné ce petit ouvrage dans la première partie de l'*imperium orientale*, tel qu'Holsténius l'avoit trouvé dans les bibliotheques de Rome. Les noms des villes y sont très-souvent défigurés; mais il est entier, quoique le pere Charles de Saint Paul l'ait cru imparfait. Il ne peut pas avoir été composé plus tard que dans le sixième siecle.

HIÉROCLYTE, *Hieroclytus*, (*a*) fut pere d'Hiéron II, roi de Syracuse, selon Justin. D'autres le nomment Hiérocle.

HIÉROCORACES, *Hierocoraces*, (*b*) certains ministres de Mithras, c'est-à-dire, du soleil, que les Perses adoroient sous ce nom.

Le mot *Hiérocoraces* signifie corbeaux sacrés, parce que les Prêtres du soleil portoient des vêtemens qui avoient quelque rapport par leur couleur, ou d'une autre manière, à ces oiseaux dont les Grecs en conséquence leur donnerent le nom.

HIÉROCORACIQUES, (*c*) *Hierocoracica*, nom que les monumens donnent quelquefois aux Mithriaques, ou fêtes de Mithras.

HIÉROGLYPHE, *Hieroglyphus*, (*d*) écriture en peinture; c'est la première méthode qu'on a trouvée de peindre les idées par les figures. Cette invention imparfaite, défectueuse, propre aux siecles d'ignorance, étoit de même espèce que celle des mexiquains qui se sont servis de cet expédient, faute de connoître ce que nous nommons des *lettres* ou des *caractères.*

Plusieurs Anciens & presque tous les Modernes ont cru que les Prêtres d'Égypte invente-

(*a*) Just. L. XXIII. c. 4.

(*b*) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. II. p. 17. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. III. pag. 203.

(*c*) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. II. p. 17.

(*d*) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. II. pag. 350. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. I. p. 16. Tom. II. pag. 407, 408. l'Egypt. anc. par M. d'Orig. T. I. p. 231. *& suiv.* Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. IV. pag. 385. *& suiv.* Tom. V, p. 322, 323.

rent les Hiéroglyphes, afin de cacher au peuple les profonds secrets de leur science. Le P. Kircher en particulier a fait de cette erreur le fondement de son grand théatre Hiéroglyphique, ouvrage dans lequel il n'a cessé de courir après l'ombre d'un songe. Tant s'en faut que les Hiéroglyphes aient été imaginés par les prêtres Égyptiens dans des vues mystérieuses, qu'au contraire c'est la pure nécessité qui leur a donné naissance pour l'utilité publique; M. Warburthon l'a démontré par des preuves évidentes, où l'érudition & la philosophie marchent d'un pas égal.

Les Hiéroglyphes ont été d'usage chez toutes les nations pour conserver les pensées par des figures, & leur donner un être qui les transmît à la postérité. Un concours universel ne peut jamais être regardé comme une suite, soit de l'imitation, soit du hazard ou de quelque évenement imprévu. Il doit être sans doute considéré comme la voix uniforme de la nature, parlant aux conceptions grossières des humains. Les Chinois dans l'Orient, les Mexiquains dans l'Occident, les Scythes dans le Nord, les Indiens, les Phéniciens, les Éthiopiens, les Etruriens ont tous suivi la même manière d'écrire, par peinture & par Hiéroglyphes; & les Égyptiens n'ont pas eu vraisemblablement une pratique différente des autres peuples.

En effet, ils employerent leurs Hiéroglyphes à dévoiler nuement leurs loix, leurs règlemens, leurs usages, leur histoire, en un mot tout ce qui avoit du rapport aux matières civiles. C'est ce qui paroît par les obélisques, par le témoignage de Proclus, & par le detail qu'en fait Tacite dans ses Annales, au sujet du voyage de Germanicus en Égypte. C'est ce que prouve encore la fameuse inscription du temple de Minerve à Saïs, dont il est tant parlé dans l'Antiquité. Un enfant, un vieillard, un faucon, un poisson, un cheval marin, servoient à exprimer cette sentence morale: *Vous tous qui entrez dans le monde & qui en sortez, sçachez que les Dieux haïssent l'impudence.* Ce Hiéroglyphe étoit dans le vestibule d'un temple public; tout le monde le lisoit & l'entendoit à merveille.

Il nous reste quelques monumens de ces premiers essais grossiers des caractères Égyptiens dans les Hiéroglyphes d'Horapollon. Cet Auteur nous dit entr'autres faits, que ce peuple peignoit les deux pieds d'un homme dans l'eau pour signifier un *foulon*, & une *fumée* qui s'élevoit dans les airs, pour désigner du *feu*.

Ainsi, les besoins secondés de l'industrie imaginerent l'art de s'exprimer; ils prirent en main le crayon ou le ciseau; & traçant sur le bois ou les pierres, des figures auxquelles furent

attachées des significations particulieres, ils donnerent en quelque façon la vie à ces bois, à ces pierres, & parurent les avoir doués du don de la parole. La représentation d'un enfant, d'un vieillard, d'un animal, d'une plante, de la fumée; celle d'un serpent replié en cercle, un œil, une main, quelque autre partie du corps, un instrument propre à la guerre ou aux arts, devinrent autant d'expressions, d'images, ou, si l'on veut, autant de mots qui, mis à la suite l'un de l'autre, formerent un discours suivi.

Bientôt, les Egypriens prodiguerent par tout les Hiéroglyphes; leurs colomnes, leurs obélisques, les murs de leurs temples, de leurs palais, & de leurs sépultures, en furent surchargés. S'ils érigeoient une statue à un homme illustre, des symboles tels que nous les avons indiqués, ou qui leur étoient analogues, taillés sur la statue même, en traçoient l'histoire. De semblables caractères peints sur les momies, mettoient chaque famille en état de reconnoître le corps de ses ancêtres; tant de monumens devinrent les dépositaires des connoissances des Egyptiens.

Ils employerent la méthode Hiéroglyphique de deux façons, ou en mettant la partie pour le tout, ou en substituant une chose qui avoit des qualités semblables, à la place d'une autre. La première espèce forma l'Hiéroglyphe curiologique, & la seconde l'Hiéroglyphe tropique; la lune, par exemple, étoit quelquefois représentée par un demi-cercle, & quelquefois par un cynocéphale. Le premier Hiéroglyphe est curiologique, & le second tropique; ces sortes d'Hiéroglyphes étoient d'usage pour divulguer; presque tout le monde en connoissoit la signification dès la plus tendre enfance.

La méthode d'exprimer les Hiéroglyphes tropiques par des proprietés similaires, produisit des Hiéroglyphes symboliques, qui devinrent à la longue plus ou moins cachés, & plus ou moins difficiles à comprendre. Ainsi, l'on représenta l'Egypte par un crocodile, & par un encensoir allumé, avec un cœur dessus. La simplicité de la première représentation donne un Hiéroglyphe symbolique assez clair; le rafinement de la dernière offre un Hiéroglyphe symbolique vraiment énigmatique.

Mais, aussi-tôt que par de nouvelles recherches, on s'avisa de composer les Hiéroglyphes d'un mystérieux assemblage de choses différentes, ou de leurs propriétés les moins connues, alors l'énigme devint inintelligible à la plus grande partie de la nation. Aussi quand on eut inventé l'art de l'écriture, l'usage des Hiéroglyphes se perdit dans la société, au point que le public en oublia la signification. Cependant, les Prêtres en cultiverent précieu-

sement la connoissance, parce que toute la science des Egyptiens se trouvoit confiée à cette sorte d'écriture. Les Sçavans n'eurent pas de peine à la faire regarder comme propre à embellir les monumens publics, où l'on continua de l'employer; & les prêtres virent avec plaisir, qu'insensiblement ils resteroient seuls dépositaires d'une écriture qui conservoit les secrets de la religion.

Voilà comme les Hiéroglyphes, qui devoient leur naissance à la nécessité, & dont tout le monde avoit l'intelligence dans les commencemens, se changerent en un état pénible, que le peuple abandonna pour l'écriture, tandis que les prêtres la cultiverent avec soin, & finirent par la rendre sacrée.

Mais, nous n'avons pas tout dit; les Hiéroglyphes furent la source du culte que les Egyptiens rendirent aux animaux, & cette source jetta ce peuple dans une espèce d'idolârrie. L'histoire de leurs grandes divinités, celle de leurs Rois & de leurs législateurs, se trouvoient peintes en Hiéroglyphes, par des figures d'animaux, & autres représentations; le symbole de chaque Dieu étoit bien connu par les peintures & les sculptures que l'on voyoit dans les temples & sur les monumens consacrés à la religion. Un pareil symbole présentant donc à l'esprit l'idée du Dieu, & cette idée excitant des sentimens religieux, il falloit naturellement que les Egyptiens dans leurs prieres, se tournassent du côté de la marque qui servoit à le représenter.

Cela dut sur tout arriver, depuis que les prêtres Egyptiens eurent attribué aux caractères Hiéroglyphiques, une origine divine, afin de les rendre encore plus respectables. Ce préjugé qu'ils inculquerent dans les ames, introduisit nécessairement une dévotion relative pour ces figures symboliques; & cette dévotion ne manqua pas de se changer en adoration directe, aussi-tôt que le culte de l'animal vivant eût été reçu. Ne doutons pas que les prêtres n'aient eux-mêmes favorisé cette idolâtrie.

Enfin, quand les caractères Hiéroglyphiques furent devenus sacrés, les gens superstitieux les firent graver sur des pierres précieuses, & les porterent en façon d'amulete & de charmes. Cet abus n'est guère plus ancien que le culte du dieu Sérapis, établi sous les Ptolémées; certains Chrétiens natifs d'Egypte, qui avoient mêlé plusieurs superstitions payennes avec le Christianisme, sont les premiers qui firent principalement connoître ces sortes de pierres, qu'on appelle *abraxas*; il s'en trouve dans les cabinets des curieux, & on y voit toutes sortes de caractères Hiéroglyphiques.

Aux Abraxas ont succédé les Talismans, espèce de charmes,

auxquels on attribue la même efficace, & pour lesquels on a aujourd'hui la plus grande estime dans tous les païs soumis à l'empire du grand-Seigneur, parce qu'on y a joint comme aux Abraxas, les rêveries de l'astrologie judiciaire.

Voilà un abrégé succinct de tous les changemens arrivés aux Hiéroglyphes, depuis leur origine jusqu'à leur dernier emploi.

Ce mot est composé de ἱερὸς, *sacer*, sacré, & γλύφω, *sculpo*, je grave.

HIÉROGLYPHIQUE [Caractere, Figure]. *Voyez* Hiéroglyphe.

HIÉROMANTIE, *Hieromantia*, Ἱερομαντεία, nom général de toutes les sortes de divinations qu'on tiroit des diverses choses qu'on présentoit aux Dieux, & sur tout des victimes qu'on offroit en sacrifice. D'abord, on commença à tirer des présages de leurs parties externes, de leurs mouvemens, ensuite de leurs entrailles, & autres parties internes, enfin de la flamme, du bûcher dans lequel on les consumoit. On vint jusqu'à tirer des conjectures de la farine, des gâteaux, de l'eau, du vin, &c. On apprend tout cela, mais plus au long, dans les *Archæol. Greg.* de Potter.

HIÉROMÉNIE, *Hieromenia*, Ἱερομηνία, (a) nom donné au mois dans lequel on célébroit les jeux Néméens; c'étoit le même mois que le Boëdromion des Athéniens, qui répondoit au commencement de notre mois de Septembre.

HIÉROMNÉMON, *Hieromnemon*, Ἱερομνήμων, (b) c'est-à-dire, président des sacrifices, ou gardien des archives sacrées.

Les Hiéromnémons étoient des députés que les villes de la Grece envoyoient aux Thermopyles, pour y prendre séance dans l'assemblée des Amphictyons, & y faire la fonction de greffiers sacrés. Ils étoient particulièrement chargés de tout ce qui avoit rapport à la religion; c'étoient eux seuls qui payoient la dépense, & qui prenoient le soin des sacrifices publics qu'on faisoit pour la conservation de toute la Grece en général. Aussi la premiere attention de l'Hiéromnémon à son arrivée aux Thermopyles, étoit d'offrir conjointement avec les Pylagores, un sacrifice solemnel à Cérès, divinité tutélaire de ce lieu. Quand l'assemblée des Amphictyons se tenoit à Delphes, Apollon Pythien, & Minerve la Prévoyante, recevoient le même hommage des députés dont nous venons de parler.

Ordinairement chaque ville Amphictyonide n'envoyoit qu'un Hieromnémon & un Pylagore à l'assemblée; mais, cette règle générale n'a pas laissé de

(a) Lucian. Tom. II. pag. 302.
(b) Recueil d'Antiq. par M. le Comt. de Cayl. T. II. p. 173, 174. Mém. de l'Acad. des Inscrip. & Bell. Lett. T. III. p. 208. & *suiv.*

souffrir quelquefois des exceptions ; cependant, il paroît que quelque nombre qu'ils fussent de députés, ils n'étoient comptés que pour deux voix par rapport aux suffrages.

L'Hiéromnémon, qu'on devoit députer au conseil des Amphictyons, s'élisoit par le sort, & le tems de sa députation expiré, il étoit obligé de même que les Pylagores de venir rendre un compte exact à leurs concitoyens de tout ce qu'ils avoient fait pendant la tenue de ces états généraux de la Grece.

Ce compte se rendoit verbalement & par des mémoires d'abord au Sénat, & ensuite au peuple ; le même usage se pratiquoit à l'égard des autres ambassadeurs ou envoyés.

Une des prérogatives éminentes de la dignité des Hiéromnémons, à l'assemblée des Amphictyons, étoit le droit dont ils jouissoient de recueillir les suffrages & de prononcer ensuite les arrêts. Ils avoient encore l'honneur de présider à l'assemblée, parce qu'ils présidoient aux sacrifices du Dieu, tant à Delphes qu'aux Thermopyles. Le nom de l'Hiéromnémon etoit inscrit à la tête des décrets des Amphictyons, & l'on comptoit les années par les différens Hiéromnémons, de même que les Romains comptoient les leurs par les différens consulats. Les Byzantins comptoient aussi leurs années par les magistrats qui portoient chez eux le nom d'Hiéromnémons; enfin, un grand privilege des Hiéromnémons, c'est que c'étoit à eux qu'appartenoit le droit de convoquer l'assemblée générale des Amphictyons, que les Grecs appelloient ἐκκλησία ἀμφικτυόνων ; ils devoient rédiger par écrit tout ce qui se délibéroit dans cette compagnie, & ils étoient les gardiens *nés* de ces actes importans.

HIÉRON, *Hieron*, Ἱέρων, titre d'un traité de Xénophon. *Voyez* l'article suivant.

HIÉRON, *Hieron*, Ἱέρων, (a) fils de Dinomene & frere de Gélon. Ce dernier, après s'être rendu souverain de Géla, fut assez heureux pour voir la ville de Syracuse se soumettre à lui, lorsqu'il y venoit pour ramener quelques habitans que la populace en avoit bannis. Il céda alors la ville de Géla à son frere Hiéron, qui lui succéda aussi dans la souveraineté de Syracuse, la troisième année de la 75.e Olympiade, c'est-à-dire, vers l'an 478 avant J. C.

Il faut, pour concilier les Auteurs au sujet de ce Prince, dont les uns le donnent pour un bon Roi, d'autres pour un tyran

(a) Diod. Sicul. pag. 262, 267, 268, 276. Herod. L. VII. c. 156. Plut. T. I. p. 124. Pauf. p. 365, 372, 524. Athen. pag. 656. Xenoph. pag. 901. *& seq.* Roll. Hist. Anc. Tom. II. pag. 336. *& suiv.* Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. T. I. pag. 193. Tom. VI. pag. 283. *& suiv.* Tom. VII. pag. 304, 305.

odieux ; il faut, dis-je, distinguer les tems. Il y a beaucoup d'apparence qu'Hiéron, dans les commencemens de son règne, ébloui par l'éclat de la puissance souveraine, & corrompu par les flatteries des courtisans, prit à tâche d'abord de s'écarter de la route que son prédécesseur venoit de lui marquer, & dont il s'étoit si bien trouvé. Ce jeune Prince étoit avare, violent, injuste, & ne songeoit qu'à satisfaire ses passions, sans se mettre en peine de s'attirer l'estime & l'affection des peuples, qui de leur côté avoient une extrême haine pour un Prince, qu'ils regardoient plutôt comme un tyran que comme un Roi. Il n'y eut que le respect pour la mémoire de Gélon qui les empêcha d'éclater.

Quelque tems après qu'il fut monté sur le trône, il conçut de violens soupçons contre son frere Polyzele, dont le grand crédit qu'il avoit dans la ville, lui fit craindre qu'il ne songeât à le détrôner. Pour se défaire sans bruit d'un ennemi, selon lui, fort dangereux, il voulut le mettre à la tête de quelques troupes qu'il envoyoit au secours des Sybarites contre les Crotoniates, espérant qu'il périroit dans cette expédition. Le refus, que fit son frere d'accepter ce commandement, l'aigrit encore davantage contre lui. Théron, qui avoit épousé la fille de Polyzele, prit le parti de son beau-pere. Il y eut à ce sujet de grands & de longs différends entre le roi de Syracuse & celui d'Agrigente ; mais, à la fin, ils s'accommoderent par la sage entremise du poëte Simonide ; & pour rendre leur accommodement durable, ils le cimenterent par une nouvelle alliance. Hiéron épousa la sœur de Théron. Depuis ce tems-là, les deux Rois vécurent en bonne intelligence.

Une santé d'abord assez infirme, & éprouvée par de fréquentes maladies, laissa à Hiéron le tems de faire des réflexions, & lui fit naître la pensée d'appeller auprès de lui des personnes sçavantes, capables de l'entretenir agréablement, & de lui donner d'utiles instructions. Les plus célebres Poëtes de son tems se rendirent à sa cour ; Simonide, Pindare, Bacchylide, Epicharme ; & l'on prétend que la douceur & les charmes de leur conversation ne contribuerent pas peu à adoucir l'humeur dure & sauvage d'Hiéron.

Plutarque rapporte de lui une parole qui marque une disposition excellente dans un Prince. Il disoit que sa maison & ses oreilles seroient toujours ouvertes à quiconque voudroit lui dire la vérité, & qui la lui diroit avec franchise & sans ménagement.

Les Poëtes dont nous parlons n'excelloient pas seulement dans la poësie, mais avoient d'ailleurs un grand fond d'érudition, & étoient regardés &

confidérés comme les fages de leur tems. C'eft ce que Cicéron dit en particulier de Simonide. Il avoit beaucoup de crédit fur l'efprit du Roi, & il s'en fervoit pour le porter à la vertu. Leurs entretiens rouloient affez fouvent fur des matières de philofophie. Dans une de ces converfations, Hiéron demanda à Simonide ce qu'il penfoit fur la nature & fur les attributs de la divinité. Celui-ci demanda un jour pour y réfléchir; le lendemain il en demanda deux, & alla toujours ainfi en augmentant. Preffé par le Prince de rendre raifon de ces délais, il avoua que la matière étoit au-deffus de fes forces, & que plus il y penfoit, plus il y trouvoit d'obfcurité.

Nous avons un excellent traité de Xénophon fur la manière de bien gouverner, qui a pour titre *Hiéron*, & qui eft un dialogue entre ce Prince & Simonide. Hiéron entreprend de prouver au Poëte que les Tyrans, les Rois, ne font pas fi heureux qu'on fe l'imagine. Entre un grand nombre de preuves qu'il en rapporte, il infifte principalement fur le malheur qu'ils ont d'être privés du plus grand bien & de la plus grande douceur de la vie, c'eft-à-dire, d'un véritable âmi, dans le fein duquel on puiffe dépofer fûrement fes chagrins, fes inquiétudes, fes fecrets, qui partage avec nous nos joies & nos douleurs; en un mot qui foit un autre nous mêmes, & qui ne faffe avec nous qu'un cœur & qu'une ame. Simonide de fon côté lui donne d'admirables inftructions fur les devoirs de la royauté. Il lui repréfente qu'un Roi ne l'eft pas pour lui, mais pour les autres; que fa grandeur confifte, non à fe bâtir de fuperbes palais, mais à conftruire des temples, à fortifier & à embellir fes villes; que fa gloire eft, non qu'on le craigne, mais qu'on craigne pour lui; qu'un foin véritablement royal, n'eft pas d'entrer en lice avec le premier venu dans les jeux Olympiques, [c'étoit la paffion des Princes de ce tems-là, & en particulier d'Hiéron,] mais de difputer avec les Rois voifins à qui réuffira le mieux à répandre l'abondance dans fes États, & à rendre fes peuples heureux.

Un autre Poëte, c'eft Pindare, loue néanmoins ce même Hiéron fur la victoire qu'il avoit remportée à la courfe Équeftre: » Ce Prince, dit-il dans fon » Ode, qui gouverne avec » équité les peuples de l'opu- » lente Sicile, a cueilli la plus » pure fleur de toutes les ver- » tus. Il fe fait un noble plaifir » de ce que la poëfie & la mu- » fique ont de plus exquis. Il » aime les airs mélodieux, tels » que nous avons coûtume d'en » jouer à la table des perfon- » nes qui nous font cheres. » Courage donc, prends ta ly- » re, & monte-la fur le ton » Dorien. Si tu te fens animé » d'un beau feu en faveur de

„ Pife

» Pise & de Phérénice, s'ils ont » fait naître en toi les plus » doux transports, lorsque ce » généreux coursier, sans être » piqué de l'éperon, voloit » sur les bords de l'Alphée, & » portoit son maître au sein de » la victoire ; chante le roi de » Syracuse, l'ornement de nos » courses équestres. «

On peut voir l'Ode entière traduite par M. l'abbé Massieu, dans le 6.e Tome des mémoires de l'Académie des Inscriptions & Belles Lettres.

Cette Ode est suivie immédiatement d'une autre, composée en l'honneur de Théron roi d'Agrigente, vainqueur à la course des chars. Plusieurs la regardent comme le chef-d'œuvre de Pindare, tant l'expression leur en paroît sublime, les sentimens nobles, la morale pure.

Je ne sçais pas jusqu'à quel point il faut compter sur les autres louanges que Pindare donne à Hiéron ; car, les Poëtes ne se piquent pas toujours d'une grande sincérite dans celles qu'ils accordent aux Princes ; mais, au moins, il est certain qu'il avoit fait de sa cour le rendez-vous des beaux esprits, & qu'il avoit sçu les y attirer par ses manières honnêtes & engageantes, & encore plus par ses libéralités, ce qui n'est pas un petit mérite pour un Roi.

On ne peut donner à la cour d'Hiéron l'éloge que donne Horace à celle de Mécene, où règnoit un caractère, rare parmi les Sçavans, mais infiniment plus estimable que toute leur science. On ne connoissoit point dit Horace, dans cette aimable cour, les bas sentimens de l'envie & de la jalousie, & l'on y voyoit, dans ceux qui partageoient la faveur du maître, un mérite ou un crédit supérieur, sans en prendre ombrage. Il n'en étoit pas ainsi chez Hiéron, ni chez Théron. On dit que Simonide & son neveu Bacchylide, tâchoient par toutes sortes de critiques d'affoiblir l'estime que ces Princes témoignoient pour les ouvrages de Pindare. Celui-ci, par droit de représailles, les rabaisse étrangement dans l'ode de Théron, en les comparant *à des corbeaux qui croassent inutilement contre le divin oiseau de Jupiter.* La vertu de Pindare n'étoit pas la modestie.

Hiéron, ayant chassé de Catane & de Naxe les anciens habitans, y établit une nombreuse colonie, composée de dix mille hommes, dont cinq mille étoient Syracusains, & les cinq autres mille venus du Péloponnèse. C'est ce qui engagea les habitans de ces deux villes à lui décerner après sa mort les honneurs qu'on rendoit aux héros ou demi-Dieux, parce qu'ils le regardoient comme leur fondateur.

La quatrième année de son règne, il reçut des Ambassadeurs de la ville de Cumes en Italie, qui lui demandoit du secours

contre les Tyrrhéniens maîtres de la mer, qui la pressoient vivement. Ce Roi envoya un nombre de galères, qui se joignant à celles de Cumes, les aiderent à couler à fond plusieurs vaisseaux Tyrrhéniens, dans un grand combat naval, qui fit baisser extrêmement la puissance de ces derniers; après quoi la flotte auxiliaire revint à Syracuse.

Hiéron témoigna beaucoup de bonté aux enfans d'Anaxilaüs, qui avoit été tyran de Zancle, & grand ami de Gélon son frere. Comme ils étoient parvenus à l'âge viril, il les exhorta à prendre en main les rênes du gouvernement, après s'être fait rendre compte par leur tuteur, qui s'appelloit Micythe. Celui-ci, ayant assemblé les plus proches parens & les meilleurs amis des jeunes Princes, rendit en leur présence un si bon compte de sa tutele, que tous, pleins d'admiration, donnerent des louanges extraordinaires à sa prudence, à sa bonne foi, & à sa justice. La chose alla si loin, que les jeunes Princes même le presserent très-vivement de vouloir bien continuer à se charger du gouvernement comme il avoit fait jusques-là. Mais, le sage tuteur, préférant la douceur du repos à l'éclat du commandement, & d'ailleurs persuadé que l'intérêt de l'État demandoit que les jeunes Princes gouvernassent par eux-mêmes, prit le parti de la retraite. Hiéron mourut après avoir règné onze ans, l'an 467 avant Jesus-Christ, & laissa la couronne à son frere Thrasybule, qui ne la garda qu'un an.

Hiéron avoit été marié deux fois. De sa première femme il n'eut point d'enfans; mais de la seconde, fille de Nicoclès, il eut Dinomene, à qui il donna la ville de Catane. Il remporta trois fois le prix aux jeux Olympiques, deux fois à la course de cheval, & une fois à la course du chariot.

HIÉRON, *Hieron*, Ἱέρων, (a) de la famille de Gélon, tyran de Sicile, étoit né d'une servante; ce qui fut cause que son pere Hiérocle ayant honte d'élever un fils né d'une mere aussi méprisable par son extraction, l'avoit fait exposer. Mais, tandis qu'il étoit abandonné de tout secours humain, des abeilles le nourrirent de leur miel durant plusieurs jours. Le pere, averti de la réponse des devins qui assuroient que cette aventure présageoit un royaume à cet enfant, le prit, & mit tous ses soins à lui donner une édu-

(a) Suid. Tom. I. p. 1225, Pauf. p. 365, 372. Plut. T. I. p. 302, 305, 306. Just. L. XXIII. c. 4. Tit. Liv. L. XVI. Epitom. L. XXI. c. 51. L. XXII. c. 37. 56. L. XXIII. c. 30. L. XXIV. c. 4, 5. Polyb. p. 4. & *seq.* Plin. T. II. p. 100. Athen. p. 206. & *seq.* Valer. Max. L. IV. c. 8. Roll. Hist. Anc. Tom. III. p. 285. & *suiv.* Hist. Rom. Tom. II. pag. 473. & *suiv.* Tom. III. pag. 8, 9, 124. & *suiv.* Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. T. IV. pag. 490. T. XIV. p. 137. & *suiv.*

cation conforme à l'espérance du rang que les Dieux lui promettoient. Comme il étudioit avec une troupe d'enfans de son âge, un loup parut tout à coup dans la classe, & lui emporta son livre. A la première campagne qu'il fit dans sa jeunesse, un aigle s'arrêta sur son bouclier, & une chouete sur sa lance; tous prodiges qui signifioient qu'il seroit homme de tête & de main, & un jour Roi.

Quoi qu'il en soit de ce récit qui tient bien plus de la fable que du vrai, il est certain qu'Hiéron donna de bonneheure des marques de sa valeur, aussi-bien que d'une prudence & d'une maturité qui annonçoient en effet quelque chose de grand pour l'avenir. Il fit la guerre sous Pyrrhus, qui lui en témoigna son estime par des récompenses militaires. Après le départ de ce Prince, l'armée des Syracusains l'élut préteur avec Artémidore. Hiéron, ayant trouvé le moyen d'entrer dans la ville, s'y conduisit avec tant de douceur & de grandeur d'ame, que les Syracusains, quoique mécontens de la liberté que s'étoient donnée les soldats de choisir des chefs, ne laisserent pas de le nommer capitaine général d'un consentement unanime.

Dès ses premières démarches, il fut aisé de juger ce qu'on en devoit attendre dans la suite. Le désordre du gouvernement passé avoit laissé dans la ville une disposition toujours prochaine à la révolte. Aussi-tôt que les troupes en étoient sorties, elle étoit troublée par des esprits séditieux & amateurs de la nouveauté. Hiéron, voyant que Leptine, distingué par son crédit & sa probité, avoit pour lui tout le peuple, épousa sa fille, pour avoir toujours dans la ville, par cette alliance, un homme sur lequel il pût compter, lorsqu'il seroit obligé de marcher à la tête des armées.

Mais, c'étoit contre cette armée même qu'il crut devoir prendre de plus grandes précautions. Elle étoit composée en partie de vieux soldats étrangers, qui s'étoient attribué un pouvoir exorbitant, jusqu'à nommer de leur seule autorité des Généraux & des Magistrats. Hiéron comprit aisément qu'il n'en seroit jamais le maître, parce qu'ils étoient trop bien unis; que s'il entreprenoit de punir les plus coupables, leur châtiment ne manqueroit pas d'irriter le reste; & que l'unique moyen de faire cesser les troubles, étoit d'exterminer entièrement cette milice factieuse, dont la licence & l'esprit de rébellion ne pouvoient que corrompre les autres. Trompé par un faux zele & un amour aveugle du bien public, il crut devoir en venir, pour le salut de sa patrie, à cette dure & fâcheuse extrêmité, qui étoit contraire à son caractere, mais qui lui parut nécessaire dans la

conjoncture présente. Pour se défaire de ces troupes séditieuses, il se mit en campagne sous prétexte d'attaquer les Mamertins ; & quand il fut arrivé à la vue des ennemis, il partagea son armée en deux. Il mit d'un côté les soldats qui étoient Syracusains, & de l'autre les étrangers, & laissa ceux-ci exposés aux Mamertins, qui les taillerent en pièces. Il retourna pour lors tranquillement à Syracuse avec les troupes de la ville.

L'armée ainsi purgée de tout ce qui pouvoit y causer des troubles & des séditions, il leva par lui-même un nombre suffisant de nouvelles troupes, & remplit ensuite paisiblement les devoirs de sa charge. Les Mamertins, fiers de leurs premiers succès, se répandant dans la campagne, il marcha contre eux avec les troupes Syracusaines qu'il avoit bien armées & bien aguerries, & leur livra bataille. Une grande partie des ennemis resta sur la place, & les Généraux furent faits prisonniers.

Par cette victoire, Hiéron se voyoit en état de réduire les Mamertins à se rendre à discrétion. Un secours imprévu les tira de cette extrêmité. Annibal, général des Carthaginois, qui pour lors se trouvoit par hazard aux isles Lipariennes voisines de la Sicile, ayant appris la victoire d'Hiéron, craignit que, s'il ruinoit entièrement Messine, la puissance des Syracusains ne se rendît redoutable à sa patrie. C'est pourquoi, il vint promptement trouver Hiéron ; & sous prétexte de le féliciter de sa victoire, il le retint pendant quelques jours, & l'empêcha d'aller sur le champ à Messine, comme c'étoit son dessein. Cependant, le perfide entra le premier dans cette ville ; & voyant que les Mamertins se disposoient à se rendre au vainqueur, il les en détourna en leur promettant de puissans secours, & même en faisant entrer sur le champ dans leur ville une partie de ses troupes.

Hiéron, reconnoissant qu'il s'étoit laissé tromper, & qu'il n'étoit pas en état d'assiéger Messine, après le renfort qu'on venoit d'y faire entrer, prit le parti de retourner à Syracuse, où il fut reçu avec une joie universelle des habitans, & déclaré Roi. Toutes les villes, qui formoient le corps de l'état Syracusain, concoururent à cette déclaration.

Cependant, la division se mit entre les Mamertins. Les uns se livrerent aux Carthaginois, les autres appellerent les Romains à leur secours. A l'arrivée d'Appius Claudius, la citadelle lui fut livrée. Les Carthaginois ne tarderent pas à venir avec une armée de terre & de mer pour reprendre Messine. Hiéron se joignit à eux. Mais, ce Prince ayant été vaincu, presque avant que d'avoir vu l'ennemi, comme il le disoit

lui-même depuis, mécontent d'ailleurs depuis long-tems de la perfidie des Carthaginois, fit sortir du camp ses troupes la nuit suivante à petit bruit, & retourna à Syracuse en grande diligence.

L'année suivante, qui étoit la 263.e avant Jesus-Christ, les Romains s'approcherent de cette ville, dans le dessein d'en former le siege. Hiéron, qui se défioit de ses forces & de celles des Carthaginois, & qui comptoit encore moins sur leur bonne foi, qui d'ailleurs se sentoit un secret penchant pour les Romains, sur l'estime qui s'établissoit généralement de leur probité & de leur justice, députa vers les Consuls pour traiter de paix. L'accommodement fut bientôt conclu. Il étoit trop désiré de part & d'autre, pour traîner en longueur. Les conditions du traité furent: » Qu'Hiéron restitueroit aux Romains » les places qu'il auroit prises » sur eux, ou sur leurs alliés; » qu'il leur rendroit sans rançon les prisonniers qu'il auroit faits; qu'il leur payeroit » cent talens d'argent pour les » frais de la guerre, qu'il demeureroit paisible possesseur » de Syracuse, & des villes » qui en dépendoient. « Les principales étoient Acres, Léontium, Mégare, Tauroménium. Le traité fut bientôt après ratifié à Rome. Il n'étoit que pour quinze ans; mais, l'estime mutuelle, & les bons services rendus de part & d'autre, le rendirent perpétuel. Ce fut pour les Romains un coup de partie d'avoir détaché Hiéron de l'alliance de Carthage. Il leur fut d'une utilité infinie, sur tout par rapport aux vivres, dont le transport leur étoit très-difficile auparavant, parce que les Carthaginois étoient maîtres de la mer; ce qui avoit causé aux Romains beaucoup d'incommodités l'année précédente.

Depuis ce tems-là, Hiéron régna paisiblement à Syracuse, gouvernant en Roi qui ne cherche & n'ambitionne que l'estime & l'amour de ses sujets. Jamais Prince ne s'est rendu plus recommandable, & n'a joui plus long-tems des fruits de sa sagesse & de sa prudence. Depuis ce traité avec les Romains jusqu'à sa mort, c'est-à-dire, pendant près de cinquante ans, il se tint constamment attaché à leurs intérêts, & leur donna toutes les marques de la plus sincere amitié dans des conjonctures où il est rare que la fidélité des alliés se soutienne, & ne se laisse point ébranler par la crainte des maux dont elle est menacée.

Les Romains sentirent en plus d'une occasion pendant la première guerre Punique, & sur tout dans le siege d'Agrigente qui en fut comme l'ouverture, de quel secours étoit pour eux l'alliance faite avec Hiéron, qui leur fournit abondamment des vivres dans des tems où l'armée Romaine, sans

lui, auroit été exposée à une extrême disette.

L'intervalle entre la fin de la première guerre Punique & le commencement de la seconde, qui est environ de vingt-cinq ans, fut pour Hiéron un tems de paix & de tranquillité, pendant lequel il est peu parlé des actions de ce Prince.

Polybe nous apprend seulement que les Carthaginois, dans la fâcheuse guerre qu'ils eurent à essuyer contre les Étrangers ou Mercénaires, qui fut appellée la guerre d'Afrique, se voyant extrêmement pressés, eurent recours à leurs alliés, & sur tout au roi Hiéron, qui leur accorda tout ce qu'ils demandoient de lui. Ce Prince comprit que pour se maintenir en Sicile, il étoit de son intérêt que les Carthaginois eussent le dessus dans cette guerre, de peur que si les Étrangers, qui avoient déjà remporté plusieurs avantages contre les Carthaginois, venoient à prévaloir entièrement, ils ne trouvassent plus d'obstacles à leurs projets, & qu'ils ne songeassent à porter leurs armes victorieuses dans la Sicile. D'ailleurs, comme il étoit excellent politique, il crut devoir se tenir en garde contre la trop grande puissance des Romains, qui seroient devenus maîtres absolus, si les Carthaginois eussent succombé dans la guerre contre les révoltés.

Il paroît qu'Hiéron, exempt du tumulte & des embarras de la guerre, donna toute son attention à rendre ses peuples heureux, à répandre l'abondance dans ses États, à entretenir & à augmenter la fertilité naturelle du païs, puisqu'il se donna la peine de composer lui-même un traité sur la manière de cultiver & de faire valoir les terres. Ce soin a toujours été regardé comme une des parties les plus essentielles d'une solide politique, & comme un des caractères les plus marqués d'un sage gouvernement. En effet, la culture des terres, outre qu'elle occupe & met en mouvement une infinité de mains, qui sans cela demeureroient oisives & engourdies, attire dans un royaume, par la traite des grains, les richesses des peuples voisins, & les fait couler dans les maisons des particuliers par un commerce qui se renouvelle tous les ans, & qui est le fruit légitime de leur travail & de leur industrie.

Quoiqu'Hiéron parût tout occupé des soins de la paix & de l'intérieur du royaume, il ne négligeoit point ceux de la guerre, persuadé que le plus sûr moyen de conserver la tranquillité de ses États, est de se tenir toujours prêt à faire la guerre aux voisins injustes, qui tenteroient de la troubler. Il sçut profiter de l'avantage qu'il avoit de posséder dans ses États le plus sçavant géomètre qui fût dans l'univers; on voit bien que nous voulons parler du fameux Archimede. Il étoit illustre non seulement par sa

grande habileté dans la géométrie, mais par sa naissance, puisqu'il étoit parent d'Hiéron. Uniquement sensible aux plaisirs de l'esprit, & plein de dégoût pour le tumulte des affaires & du gouvernement, il s'étoit livré tout entier à l'étude d'une science, dont les spéculations sublimes sur des vérités purement intelligibles & spirituelles, & tout à fait séparées de la matière, ont un attrait pour les sçavans du premier ordre, qui ne leur laisse presque pas la liberté de s'appliquer à aucun autre objet. Hiéron eut pourtant assez de pouvoir sur l'esprit d'Archimede, pour l'engager à descendre de ces hautes spéculations à l'exercice de cette méchanique qui dépend de la main, & à lui faire faire plusieurs sortes de machines & de batteries tant pour la défense que pour l'attaque des places. Ce n'est pas qu'il songeât à s'en servir pour lui-même; car, comme nous l'avons déjà observé, son règne fut toujours fort tranquille. Mais, en Prince sage & prévoyant, il crut devoir, pendant la paix, travailler aux préparatifs nécessaires pour la guerre. On sçait de quelle utilité toutes ces machines furent dans la suite pour Syracuse.

Il étoit grand & magnifique en tout, dans la construction des palais, des arsenaux, des temples. Il fit bâtir un nombre infini de vaisseaux de toutes sortes de grandeur pour le transport des bleds, commerce qui faisoit presque seul toute la richesse de l'isle. On parle d'une galère bâtie par son ordre sous la direction d'Archimede, qui a été l'un des plus fameux bâtimens de l'antiquité. On fut l'espace d'un an à le construire. Hiéron passoit lui-même les journées entières parmi les ouvriers, pour les animer par sa présence.

Le navire étoit à vingt rangs de rames. Cette masse énorme fut affermie de tous côtés avec de gros clous de cuivre, qui pesoient dix livres & plus.

Le dedans avoit trois corridors, dont le plus bas conduisoit au fond de cale, où l'on descendoit par des degrés; un autre conduisoit aux appartemens; le dernier & le plus haut menoit au logement des soldats.

Au corridor du milieu, on trouvoit à droite & à gauche des appartemens au nombre de trente, dans chacun desquels il y avoit quatre lits pour des hommes. L'appartement des patrons & des matelots avoit quinze lits, & trois salles à manger, dans la dernière desquelles, qui étoit à la pouppe, on faisoit la cuisine. Tous les pavés de ces appartemens étoient composés de petites pierres rapportées de différentes couleurs, où étoit représentée l'Iliade d'Homère. Les planchers, les fenêtres, & tout le reste, étoient travaillés avec un art merveilleux, & embellis de toutes sortes d'ornemens.

Au plus haut corridor, il y

avoit un Gymnafe, c'eft-à-dire, un lieu d'exercice, & des promenades proportionnées à la grandeur du navire. On voyoit-là des jardins & des plantes de toute efpèce, d'un arrangement merveilleux. Des tuyaux, les uns de terre cuite, les autres de plomb, portoient l'eau tout au tour pour les arrofer. On y voyoit outre cela des berceaux de lierre blanc & de vigne, dont les racines étoient dans de grands tonneaux pleins de terre. Ces tonneaux étoient arrofés de la même manière que les jardins. Les berceaux faifoient ombre aux promenades.

Enfuite, on trouvoit l'appartement de Vénus à trois lits, dont le pavé étoit compofé d'agathes, & d'autres pierres précieufes, les plus belles qu'on avoit pu trouver dans l'ifle. Les murailles & le toit étoient de bois de Cyprès. Les fenêtres étoient ornées d'ivoire, de peintures, & de petites ftatues. Dans un autre appartement il y avoit une bibliotheque, au haut de laquelle en dehors on avoit placé un quadran folaire.

Il y avoit auffi un appartement à trois lits pour le bain, où fe voyoient trois grandes chaudières d'airain, & une baignoire faite d'une feule pierre de différentes couleurs. La baignoire contenoit deux cens cinquante pintes. A la proue étoit un grand réfervoir d'eau, qui contenoit cent mille pintes.

Tout au tour du navire on voyoit en dehors des Atlàs de fix coudées de haut, qui foutenoient les hauts bords; ces Atlas étoient à une égale diftance les uns des autres. Le navire étoit orné tout au tour de peintures. On y voyoit huit tours, proportionnées à fa groffeur; deux à la pouppe, deux d'égale grandeur à la proue, & quatre au milieu du vaiffeau. Sur ces tours étoient des parapets, par lefquels on pouvoit jetter des pierres fur les vaiffeaux ennemis qui auroient trop approché. Chaque tour étoit gardée par quatre jeunes hommes armés de pied en cap, & par deux archers. Tout le dedans des tours étoit plein de pierres & de traits.

Sur le bord du vaiffean bien planchéié étoit une efpèce de rempart, fur lequel étoit une machine à jetter des pierres, faite par Archimede; elle jettoit une pierre du poids de trois cens livres, & une fleche de douze coudées à fa diftance d'un ftade, c'eft-àdire, à cent vingt-cinq pas delà.

Le navire avoit trois mâts, à chacun defquels étoient deux machines chargées de pierres. Là étoient auffi des crocs & des maffes de plomb, pour jetter fur ceux qui approchoient. Tout le navire étoit environné d'un rempart de fer, pour empêcher ceux qui voudroient venir à l'abordage. Tout au tour du navire étoient difpofés des corbeaux de fer, qui étant lancés par des machines, accrochoient les vaiffeaux des ennemis & les

approchoient du navire, d'où on les pouvoit accabler facilement. Sur chacun des bords se tenoient soixante jeunes hommes armés de pied en cap ; il y en avoit tout autant au tour des mâts & des machines à jetter des pierres.

Quoique la sentine fût extrêmement profonde, un seul homme la vuidoit avec une machine à vis, inventée par Archimede. Un Poëte Athénien, [il s'appelloit Archimele] fit une épigramme sur ce superbe navire. Il en fut bien payé. Hiéron lui envoya en récompense mille Médimnes de bled, & les fit conduire jusqu'au port du Pirée. Le Médimne, selon Dom Bernard de Montfaucon, est une mesure de six setiers. Cette épigramme est parvenue jusqu'à nous. On connoissoit alors le prix des vers à Syracuse.

Hiéron ayant appris qu'il n'y avoit point de port en Sicile qui pût contenir ce vaisseau, hors quelques-uns où il ne pouvoit être sans péril, résolut d'en faire présent au roi Ptolémée, & de l'envoyer à Alexandrie. Il y avoit alors disette de bled dans toute l'Égypte.

Plusieurs autres vaisseaux de charge de moindre grandeur accompagnoient ce grand navire. On mit dans ces vaisseaux soixante mille muids de bled, dix mille grands vases de terre pleins de poisson salé, vingt mille quintaux pesans de chair salée, & vingt autre mille grands fardeaux de différentes hardes, sans comprendre les vivres pour tout l'équipage.

Ce fut dans la seconde guerre Punique qu'Hiéron donna des preuves éclatantes de son attachement aux Romains. Dès qu'il eut appris l'arrivée d'Annibal dans l'Italie, il alla avec sa flotte toute équipée au devant de Tib. Sempronius, qui étoit arrivé à Messine, pour offrir ses services au Consul & l'assurer que dans l'âge avancé où il étoit, il feroit paroître le même zele pour les intérêts du peuple Romain, qu'il avoit montré autrefois encore tout jeune dans la première guerre contre les Carthaginois. Il se chargea de fournir gratuitement du bled & des habits aux légions du Consul & aux troupes des alliés. Sur la nouvelle qu'on reçut dans le moment de l'avantage remporté par la flotte Romaine sur celle des Carthaginois, le Consul remercia le Roi de ses offres avantageuses, & n'en fit point alors d'usage.

Aussitôt après la défaite des Romains près du lac de Thrasymene, Hiéron leur envoya trois cens mille boisseaux de bled, deux cens mille d'orge, & trois cens vingt livres pesant d'or, non en especes monnoyées, car il connoissoit la délicatesse du peuple Romain qui n'auroit pas voulu recevoir un tel présent, mais sous la figure d'une victoire, qu'il étoit persuadé que le peuple Romain n'oseroit pas refuser, dans la crainte de s'attirer par ce refus un mauvais

augure. Valere Maxime fait remarquer ici la noble & prudente libéralité de ce Prince, d'abord dans le généreux dessein qu'il forme de faire ce présent aux Romains, puis dans l'industrieuse précaution qu'il prend pour prévenir & empêcher leur refus. En effet, le Sénat, quoique tout récemment il eût refusé l'or que quelques villes lui avoient fait offrir, se crut obligé d'accepter le présent d'Hiéron, qui étoit pour les Romains d'un si bon augure, & marqua sa reconnoissance pour ce Prince, dont l'affection & la fidélité pour les Romains, depuis qu'il étoit devenu leur allié, ne s'étoient jamais démenties pendant un si grand nombre d'années.

Cette fidélité fut mise à une rude épreuve après la sanglante défaite des Romains à la bataille de Cannes, qui fut suivie de la défection presque générale de tous leurs alliés. Mais, le ravage même de ses terres par les troupes Carthaginoises que leur flotte y avoit débarquées, ne fut pas capable de l'ébranler. Il eut seulement la douleur de voir que cette contagion universelle avoit pénétré jusques dans sa propre maison. Gélon, l'aîné de ses fils, qui d'ailleurs avoit de bonnes qualités, méprisant la vieillesse de son pere, & ne faisant plus de cas de l'alliance avec les Romains depuis la funeste journée de Cannes, se déclara ouvertement pour les Carthaginois; & son exemple auroit peut-être entraîné une bonne partie de la Sicile, si sa mort arrivée fort à propos, n'en avoit arrêté les suites.

Elle fut suivie de près de la mort d'Hiéron, qui fut pour la Sicile & pour Rome même, un véritable malheur. Gélon avoit eu de Néréide, fille de Pyrrhus, un fils, qui fut nommé Hiéronyme, & qu'il laissa en bas âge; jeune Prince, incapable d'user sagement de la liberté, loin de pouvoir résister à la séduction de la puissance souveraine. La crainte qu'avoit Hiéron que le bon état où il laissoit son royaume ne changeât bientôt sous un Roi enfant, lui fit naître la pensée & le désir de rendre la liberté aux Syracusains. Mais, ses deux filles s'opposerent de tout leur crédit à ce dessein, dans l'espérance que le jeune Prince n'auroit que le titre de Roi, & qu'elles en auroient toute l'autorité avec leurs maris Andranodore & Zoïppe, qui tiendroient le premier rang entre ses tuteurs. Il n'étoit pas aisé à un vieillard nonagénaire de tenir contre les caresses & les artifices de ces deux femmes qui l'obsédoient jour & nuit, de conserver la liberté de son esprit au milieu de leurs insinuations pressantes & assidues, & de sacrifier avec courage l'intérêt de sa famille à celui du public.

Pour prévenir, autant qu'il lui étoit possible, les maux qu'il prévoyoit, il lui nomma quinze tuteurs qui devoient former son

conſeil, & les pria inſtamment en mourant de ne jamais ſe départir de l'alliance avec les Romains, à laquelle il avoit été inviolablement attaché pendant cinquante ans, & d'apprendre au jeune Prince leur pupille à marcher ſur ſes traces, & à ſuivre les principes dans leſquels il avoit été élevé juſques-là.

Le Roi étant mort après ces diſpoſitions, on fit ſes funérailles, qui furent moins célebres par la magnificence de la pompe, que par l'amour de ſes ſujets qui le pleurerent comme un pere. Peu de tems après, les tuteurs d'Hiéronyme qui avoit alors environ quinze ans, furent écartés. Le meilleur Prince & le plus modéré, ſuccédant à un Roi aimé de ſes ſujets comme l'avoit été Hiéron, auroit eu bien de la peine à les conſoler de la perte qu'ils venoient de faire. Mais, Hiéronyme, comme ſi par ſes vices il eût cherché à faire encore regretter davantage ſon ayeul, ne fut pas plutôt le maître, qu'il fit voir combien tout étoit changé. Au lieu qu'Hiéron, & Gélon ſon fils, ne s'étoient jamais diſtingués du reſte des citoyens, ni par les habillemens, ni par aucune autre marque extérieure; on vit tout d'un coup paroître Hiéronyme vêtu de pourpre, le front ceint d'un diadême, environné d'une troupe de gardes armés; quelquefois même il affectoit d'imiter Denys le Tyran, en ſortant du palais ſur un char attelé de quatre chevaux blancs.

DIGRESSION
Sur le portrait d'Hiéron.

Hiéron ne fut pas un roi puiſſant; ſon État ne renfermoit qu'à peu près une moitié de la Sicile; mais, il fut un grand Roi, ſi nous ſçavons nous former une juſte idée de la véritable grandeur. Quand il fut parvenu à la ſouveraine autorité, ſa grande application fut de bien perſuader à ſes ſujets qu'il ſe croyoit placé ſur le trône uniquement pour les rendre heureux. Il ſongea, non à s'en faire craindre, mais à s'en faire aimer. Il ſe regarda moins comme leur maître, que comme leur protecteur & leur pere. Un de ſes principaux ſoins, comme nous l'avons dit, fut d'entretenir & d'augmenter la fertilité naturelle du païs, & de mettre en honneur l'agriculture; ce qu'il conſidéroit comme un moyen ſûr de répandre l'abondance dans ſon Royaume. En effet, ce ſoin, on ne peut trop le répéter, eſt une des parties les plus eſſentielles d'une bonne & ſaine politique, mais qui malheureuſement eſt trop négligée.

Hiéron s'y appliqua entiérement. Il ne jugea pas, comme nous l'avons auſſi dit, indigne de la royauté d'étudier par lui-même & d'approfondir les regles de l'agriculture. Il ſe donna même la peine de compoſer ſur cette matière des livres, dont la perte doit être regrettée; mais, il enviſagea cet objet d'une manière digne d'un Roi.

Le bled faisoit la principale richesse du païs, & le fond le plus assuré des revenus du Prince. Pour établir un bon ordre dans ce commerce, pour assurer & rendre heureuse la condition des laboureurs qui composoient la plus nombreuse partie de l'État, pour fixer les droits du Prince qui en tiroit son principal revenu, pour obvier aux désordres qui pourroient s'y glisser, & pour prévenir les injustes vexations qu'on s'efforceroit peut-être dans la suite d'y introduire; Hiéron fit des réglemens si sages, si raisonnables, si pleins d'équité, & si conformes en même-tems aux intérêts du peuple & à ceux du Prince, qu'ils devinrent comme le code du païs, & furent toujours observés inviolablement comme une loi sacrée, non-seulement sous son regne, mais dans les tems qui suivirent. Quand les Romains eurent réduit sous leur pouvoir la ville & les états de Syracuse, ils ne lui imposerent point de nouveaux tributs, & voulurent que toutes choses fussent toujours réglées selon *les loix d'Hiéron*, afin que les Syracusains, en changeant de maître, eussent la consolation de ne point changer de police, & de se voir gouvernés encore en quelque sorte par un Prince dont le nom seul leur étoit toujours fort cher, & leur rendoit ces loix infiniment respectables.

C'est par rapport à la sagesse de ce gouvernement que nous n'avons point craint d'appeller Hiéron un grand roi. Il pouvoit entreprendre des guerres, gagner des batailles, faire des conquêtes, étendre les bornes de son État; car, il ne manquoit pas de courage, & il en avoit donné de bonnes preuves avant que de monter sur le trône. S'il s'étoit livré à de folles pensées d'ambition comme autrefois Agathocle, qui cent ans auparavant s'étoit emparé de la souveraine puissance à Syracuse, il pouvoit aussi-bien que lui porter la guerre en Afrique, avec espérance d'un plus heureux succès, sur-tout lorsque Carthage étoit aux prises avec Rome. Si une pareille guerre eût réussi, Hiéron passeroit pour un héros dans l'esprit de la plûpart des hommes. Mais, de combien d'impôts auroit-il fallu charger les peuples? Combien de laboureurs auroit-il fallu arracher de leurs terres? Combien de sang en auroit-il coûté pour remporter ces victoires? Et de quelle utilité eussent-elles été pour l'État? Hiéron, qui sçavoit en quoi consiste la solide gloire, mit la sienne à gouverner sagement son peuple, & à le rendre heureux. Au lieu de conquérir de nouveaux païs par la force des armes, il chercha à multiplier le sien en quelque sorte par la culture des terres, en les rendant plus fertiles encore qu'elles n'étoient auparavant, & à multiplier réellement son peuple, par une suite de l'abon-

dance & de la tranquillité dont il le faisoit jouir. Or, c'est sans doute dans un peuple nombreux que consistent la véritable force & la véritable richesse d'un État ; & il ne peut manquer de le devenir, quand les gens de la campagne tirent un fruit raisonnable de leur travail.

Quand on voit Syracuse jouir d'un doux repos par la sage conduite d'Hiéron, & ses sujets occupés tranquillement à cultiver leurs terres comme dans le tems d'une pleine paix, pendant qu'autour d'eux tout retentit du tumulte affreux des armes, & qu'une violente & cruelle guerre agite l'Afrique, l'Italie, & une partie même de la Sicile ; peut-on ne pas s'écrier avec admiration : *Heureux le peuple qu'un sage Roi conduit ainsi ! & plus heureux encore le Roi qui fait le bonheur de ses peuples, & qui trouve le sien dans son devoir !* Supposons, au contraire, ce même Hiéron, entrant victorieux après plusieurs campagnes, dans sa capitale au milieu des acclamations publiques, mais trouvant à son retour les peuples malheureux, épuisés par les impôts, réduits à une affreuse pauvreté ; & les terres négligées pour la plûpart, plusieurs même abandonnées, pendant l'absence des laboureurs ; tristes suites des longues guerres, mais presque toujours inévitables ; s'il lui reste quelque sentiment d'humanité, peut-il être sensible à une gloire qui coûte si cher à son peuple, & ne pas détester des lauriers teints des larmes & du sang de ses sujets ?

On n'entend point parler dans la vie d'Hiéron d'aucune magnificence, ni pour les ameublemens & les équipages, ni pour la table. Ce n'est pas que ce Prince manquât de richesses pour satisfaire à ce goût fort commun à Syracuse, s'il l'avoit eu ; mais, il sçavoit en faire un meilleur usage, & plus digne d'un Roi. La somme de cent talens qu'il envoya aux Rhodiens, & les présens qu'il leur fit après ce grand tremblement de terre qui avoit ravagé leur isle, & renversé le fameux Colosse, sont des marques illustres de sa libéralité & de sa magnificence. Une prudente économie le mettoit en état d'aider puissamment ses alliés. Nous l'avons vu, dans des tems de besoin, fournir avec joie & empressement l'armée des Romains de vivres & d'habits, sans autre vue que de leur témoigner l'estime & la reconnoissance dont son cœur étoit pénétré à leur égard. Il est vrai que la générosité Romaine ne souffroit pas que cette libéralité demeurât gratuite ; mais, elle l'étoit autant qu'il dépendoit de lui, & dès là il en avoit tout le mérite.

Ce qui met le comble, ce semble, aux louanges dues à ce Prince, c'est son attache constante & immuable au parti des Romains dans leurs disgraces mêmes, & en particulier lorf-

qu'ayant perdu la bataille de Cannes ils paroissoient ruinés sans ressource. Dans ces momens décisifs, une vertu commune hésite, délibere, consulte, écoute & pese les raisons spécieuses que la prudence humaine lui suggere pour ne pas prendre son parti si promptement. Une grande ame regarde ce simple doute & ce délai presque comme une infidélité déjà formée. Hiéron sent bien qu'il risque tout en se déclarant hautement pour les Romains dans une telle conjoncture; mais, il ferme les yeux au péril, & ne consulte que le devoir & l'honneur. Les conquêtes & les victoires les plus éclatantes peuvent-elles entrer en parallele avec une telle disposition? Nous ne connoissons point les hommes, quand nous ne les connoissons que par des actions éclatantes. Ils sont encore cachés & inconnus à notre égard, quand leur cœur est un mystère pour nous. C'est par la bonté de ce cœur, par sa droiture, par sa fidélité qu'on commence à sçavoir ce qu'ils sont. Nous sommes dans le cœur tout ce que nous sommes. Or, il semble que celui d'Hiéron se montre ici & se déclare d'une manière qui lui doit faire beaucoup d'honneur.

HIÉRON, *Hieron*, Ἱέρων, (*a*) certain homme attaché au service de Nicias, vouloit passer pour fils de Denys surnommé Chalcus. Il avoit été élevé dans la maison de Nicias, qui lui avoit fait apprendre les lettres & la musique. Cet homme contribua beaucoup à donner à Nicias la réputation d'homme grave & surchargé d'affaires. C'étoit lui qui alloit consulter pour Nicias les devins sur des affaires secretes, & il ne cessoit de répandre parmi le peuple, » que Nicias, pour le » service de son païs, menoit » une vie trop laborieuse & » trop misérable; qu'il n'avoit » pas un moment de repos; » que, dans le bain même & » à table, il lui survenoit tou» jours quelque nouvelle affai» re pressée; qu'il étoit forcé » d'abandonner ses propres af» faires pour ne penser qu'à » celles du public; qu'il en » étoit si occupé, qu'il ne se » couchoit jamais que lorsque » tous les autres citoyens » avoient fait leur premier » somme. Et il n'y a rien qui » n'y paroisse, ajoutoit-il; sa » santé dépérit tous les jours, » & il devient si difficile & de » si mauvaise humeur pour ses » amis, qu'il les perd tous » après avoir perdu son bien » pour procurer celui de la » République; au lieu que les » autres conservent leurs amis, » en acquierent de nouveaux, » s'enrichissent de leur charge, » se divertissent, font bonne » chere & se jouent du gou» vernement. « Et à la vérité,

(*a*) Plut. T. I. p. 526.

la vie de Nicias étoit telle qu'Hiéron la repréſentoit.

HIÉRON, *Hieron*, Ἱέρων, (*a*) natif de Priene, fut un de ceux qui firent éprouver bien des malheurs à ſa patrie.

HIÉRON, *Hieron*, Ἱέρων, (*b*) l'un des trente tyrans, que ceux de Lacédémone donnerent aux Athéniens.

HIÉRON, *Hiero*, (*c*) poſſédoit un des plus conſidérables gouvernemens de l'Empire des Parthes, l'an de J. C. 36. Ce Seigneur & un autre non moins puiſſant que lui, nommé Phraate, refuſerent de reconnoître Tiridate, qu'on avoit couronné roi des Parthes, après avoir chaſſé Artabane II, & rentrerent ſous les loix de ce dernier Prince.

HIÉRONÉSOS, *ou* HIÉRONESUS, *Hieroneſos*, *Hieroneſus*, Ἱερόνησος, (*d*) iſle de la mer Méditerranée, ſelon Pline & Polybe. Elle étoit entre la Sicile & l'Afrique.

HIÉRONICA [la Loi], (*e*) *Lex Hieronica*. Cette loi fut ainſi nommée, parce qu'elle avoit été portée par Hiéron, tyran de Sicile. Elle preſcrivoit certains réglemens au ſujet du froment.

HIÉRONYME, *Hieronymus*, Ἱερώνυμος, (*f*) fameux athlete d'Andros. On voyoit à Olympie la ſtatue de cet Athlete, qui, au pentathle, terraſſa Tiſamene Eléen, celui-là même qui dans la ſuite ſervit de devin aux Grecs à la fameuſe journée de Platée contre les Perſes & contre Mardonius leur chef; Hiéronyme étoit de la façon de Stomius.

HIÉRONYME, *Hieronymus*, Ἱερώνυμος, (*g*) capitaine Eléen, du tems de Xénophon.

HIÉRONYME, *Hieronymus*, Ἱερώνυμος, (*h*) lieutenant de Philippe, pere d'Alexandre le Grand, contribua à réduire les Arcadiens.

HIÉRONYME, *Hieronymus*, Ἱερώνυμος, (*i*) capitaine Arcadien, étoit de Ménale.

HIÉRONYME, *Hieronymus*, Ἱερώνυμος, Hiſtorien Grec, de Cardie. *Voyez* Jérôme.

HIÉRONYME, *Hieronymus*, Ἱερώνυμος, (*k*) petit-fils d'Hiéron II, étoit fils de Gélon & de Néréïde, fille de Pyrrhus. Il n'avoit pas quinze ans révolus, lorſqu'il ſuccéda à ſon ayeul au royaume de Syracuſe; auſſi ce n'étoit encore qu'un enfant, qui, bien loin de pouvoir réſiſter à la ſéduction de la puiſſance ſouveraine, & ſoutenir

(*a*) Pauſ. p. 400.
(*b*) Xenoph. p. 461.
(*c*) Tacit. Annal. L. VI. c. 42, 43. Crév. Hiſt. des Emp. Tom. I. pag. 597. & *ſuiv*.
(*d*) Plin. T. I. p. 164. Polyb. p. 29.
(*e*) Roſin. de Antiq. Rom. p. 845.
(*f*) Pauſ. p. 180, 371.
(*g*) Xenoph. p. 298, 410.
(*h*) Freinsh. ſuppl. in Q. Curt. L. I. c. 5.
(*i*) Pauſ. p. 498.
(*k*) Plut. T. I. p. 304. Tit. Liv. L. XXIV. c. 4. & *ſeq*. Suid. T. I. pag. 1225, 1226. Roll. Hiſt. Anc. T. III. pag. 294. & *ſuiv*. Hiſt. Rom. T. III. p. 335. & *ſuiv*.

le poids du gouvernement, n'étoit pas capable de porter comme il faut celui de sa propre liberté, & de se conduire lui-même. Ses tuteurs, & ceux qu'on avoit chargés de son éducation, au lieu de s'opposer aux vices auxquels il étoit naturellement porté, l'y précipiterent encore davantage, afin d'avoir toute l'autorité sous son nom. On vit alors combien il est important pour le bonheur d'un État, qu'un Prince qui commence à regner encore jeune, ne soit environné que de personnes capables de lui inspirer des sentimens & des principes dignes d'un Roi, & quel malheur c'est quand la flatterie s'empare dès-lors de ses oreilles & de son cœur.

Hiéron avoit eu dessein, sur la fin de ses jours, de remettre Syracuse en liberté, pour empêcher qu'un royaume qu'il avoit acquis & augmenté par son courage & par sa prudence, ne fût entièrement ruiné, en devenant le jouet du caprice & des passions d'un jeune Roi. Mais, les Princesses ses filles s'opposerent de toutes leurs forces à un dessein si sage, persuadées qu'Hiéronyme n'auroit que le nom de Roi, & qu'elles auroient toute l'autorité, & la disposition de toutes les affaires, avec leurs maris, Andranodore & Zoïppe, qui tiendroient le premier rang entre ses tuteurs. Il n'étoit pas aisé à un vieillard de quatre-vingt-dix ans, nuit & jour obsédé par les sollicitations & les caresses de ses filles, de conserver toute la liberté de son esprit, & de préférer dans ces derniers momens, le bien public aux intérêts de sa famille. Il nomma donc quinze tuteurs à Hiéronyme, & les conjura en mourant de demeurer inviolablement attachés à l'alliance des Romains, qu'il avoit lui-même observée pendant cinquante ans, & de faire marcher leur pupille sur ses traces, en l'élevant dans les maximes dans lesquelles il avoit commencé de le former. Dès qu'il eut rendu les derniers soupirs, les tuteurs parurent en public, & présenterent au peuple le jeune Prince, avec le testament qui les chargeoit du gouvernement pendant sa minorité. Ils avoient disposé dans l'assemblée un petit nombre de citoyens qui applaudirent à leurs discours, & pousserent des cris de joie. Mais, tous les autres demeurerent dans un triste silence, pleurant la mort d'un Roi qu'ils avoient toujours regardé comme leur pere. Peu de tems après, Andranodore écarta tous les autres tuteurs, leur déclarant qu'Hiéronyme étoit en âge de gouverner par lui-même, & en feignant d'abandonner une autorité qui lui étoit commune avec plusieurs, il la retint toute entière pour lui-même.

Quand Hiéronyme auroit été un Roi bon, juste & modéré, il auroit encore eu bien de la peine à se concilier la faveur & l'affection des Syracusai-

en prenant la place d'un prince comme Hiéron, pour qui ils avoient eu autant de tendresse que de respect. Mais, comme si par ses vices il eût voulu rendre la perte de son ayeul encore plus douloureuse, il ne fut pas plutôt monté sur le trône, qu'il fit voir la différence infinie qu'il y avoit de l'un à l'autre. Ce peuple, qui, pendant un grand nombre d'années, n'avoit jamais remarqué qu'Hiéron & son fils Gélon se fussent distingués du reste des citoyens par leurs habillemens & leur parure, vit paroître Hiéronyme vêtu de pourpre, portant un diadême, & suivi de gardes armés. Il lui arrivoit même quelquefois de sortir de son palais dans un char, traîné par des chevaux blancs, à l'imitation de Denys le tyran. Un appareil si fastueux étoit accompagné de mœurs très-conformes. Il méprisoit tout le monde. Ses oreilles étoient fermées à tous les supplians; tous ses discours étoient injurieux; personne n'osoit l'aborder, pas même ses tuteurs; ses débauches étoient infames, & sa cruauté inouie. Ainsi, la terreur s'étoit tellement emparée de tous les esprits, que quelques-uns même de ses tuteurs prévinrent, par une mort ou par un exil volontaire, les supplices dont ils étoient menacés. Les trois seuls qui eussent entrée dans le palais d'Hiéronyme, & quelque part à sa confiance, étoient Andranodore & Zoïppe, tous deux gendres d'Hiéron, & un certain Thrason. Il ne les écoutoit pas beaucoup sur toute autre matière; mais, la chaleur avec laquelle les deux premiers soutenoient le parti des Carthaginois contre Thrason, qui appuyoit fortement celui des Romains, attiroit quelquefois sur eux l'attention de ce jeune Prince. Telle étoit la situation de la cour d'Hiéronyme, lorsqu'une conspiration formée contre sa vie, fut découverte par un domestique à peu près de l'âge de ce Prince, & qui, dès son enfance, avoit été nourri familièrement avec lui. Il ne put nommer qu'un seul des conjurés, appellé Théodote, par qui il avoit été sollicité d'y entrer. Il fut aussi tôt mis entre les mains d'Andranodore, & par son ordre appliqué à la question. Il avoua d'abord & sans hésiter, qu'il étoit de la partie. Mais, la violence des tourmens ne fut jamais capable de l'obliger à déclarer ses complices. A la fin, feignant d'être vaincu par la douleur, il persista à cacher les véritables conjurés; mais, il chargea les meilleurs amis du tyran, choisissant à mesure qu'on le tourmentoit, parmi les plus méprisables de cette cour, ceux dont les noms se présenterent les premiers à sa mémoire. Il ajoûta que Thrason étoit le chef de la conspiration, & qu'ils n'auroient jamais conçu un dessein de cette importance, s'ils n'avoient eu à leur tête un homme aussi puis-

sant que lui. L'inclination que Thrason avoit pour les Romains, rendit la déposition de Théodote vraisemblable. Ainsi, il fut sur le champ exécuté avec ceux qu'on lui avoit donnés pour complices, qui n'étoient pas moins innocens que lui.

La mort de Thrason, qui seul étoit le lien & le nœud de l'alliance avec les Romains, laissa le champ libre aux partisans des Carthaginois. On envoya des ambassadeurs à Annibal, pour traiter avec lui; & de son côté il envoya vers Hiéronyme un jeune Carthaginois de qualité, nommé, comme lui, Annibal, à qui il joignit Hippocrate & Épicyde, nés à Carthage d'une mere Carthaginoise, mais originaires de Syracuse, dont leur ayeul avoit été exilé. Après le traité conclu avec Hiéronyme, le jeune officier retourna vers son général, les deux autres demeurerent auprès du Roi avec la permission d'Annibal. Le Roi envoya ses ambassadeurs à Carthage, pour rendre le traité plus authentique. Les conditions étoient, » qu'après qu'ils auroient chassé les Romains de » la Sicile, surquoi le jeune » Prince comptoit comme sur » une chose assurée, le fleuve » Himéra, qui partage presque » toute l'isle, sépareroit la » province des Carthaginois » de son royaume. « Hiéronyme, enflé des louanges de ses flatteurs, demanda même quelque-tems après qu'on lui cédât toute la Sicile, laissant aux Carthaginois pour leur part l'Italie. La proposition parut folle & téméraire à Annibal, comme elle l'étoit en effet; mais, il dissimula, ne songeant qu'à tirer le jeune Roi du parti des Romains. Comment l'expérience de tous les siecles & de toutes les nations n'apprend-elle point aux Princes ce qu'ils doivent penser des flatteurs?

Sur le premier bruit de ce traité, Appius, préteur de Sicile, envoya des ambassadeurs à Hiéronyme, pour renouveller l'alliance que les Romains avoient eue avec son ayeul. Ce Prince, affectant un orgueil ridicule & déplacé, les reçut avec un air dédaigneux, en leur demandant d'un ton moqueur ce qui s'étoit passé à la journée de Cannes; que les ambassadeurs d'Annibal en racontoient des choses incroyables; qu'il étoit bien aise d'en sçavoir la vérité par leur bouche, afin de se déterminer sur le choix de ses alliés. Les Romains lui répondirent qu'ils reviendroient, quand il auroit appris à recevoir sérieusement des ambassadeurs, & se retirerent.

Hiéronyme ignoroit, sans doute, que la raillerie ne convient point à un Prince, surtout une raillerie offensante & injurieuse, & cela au milieu des affaires les plus graves & les plus importantes. Mais, il n'écoutoit que son orgueil, & s'applaudissoit apparemment,

parmi ses flatteurs, sur ce langage, où il trouvoit une hauteur digne d'un grand Roi. Tout le reste de sa conduite étoit du même caractère. Bientôt sa cruauté, & les autres vices auxquels il se livroit aveuglément, lui attirerent une fin malheureuse. Ceux, qui avoient formé la conspiration dont il a été parlé, suivirent leur plan, & ayant trouvé une occasion favorable ils le tuerent dans un voyage qu'il faisoit de Syracuse au païs & dans la ville des Léontins.

On voit ici sensiblement la différence qu'il y a entre un Roi & un Tyran, & que ce ne sont point les gardes & les armes qui mettent un Prince en sûreté, mais l'affection des sujets. Hiéron, prédécesseur d'Hiéronyme, persuadé que ceux qui ont dans les mains les loix pour gouverner les peuples, doivent toujours se gouverner eux-mêmes par les loix, se conduisoit de telle sorte qu'on pouvoit dire que c'étoit la loi, & non Hiéron, qui régnoit. Il ne se croyoit riche & puissant que pour faire du bien, & pour rendre les autres heureux; il n'avoit pas besoin de se précautionner pour la sûreté de sa vie; il avoit toujours au tour de lui la plus sûre garde, qui est l'amour des peuples, & Syracuse ne craignoit rien tant que de le perdre. Aussi sa mort fut pleurée comme celle du pere commun de l'État. Les bouches, & encore plus les cœurs, longtems après, étoient remplis de son nom, & ne cessoient de bénir sa mémoire. Hiéronyme, au contraire, qui n'avoit d'autre regle que la violence, qui regardoit tous les autres hommes comme nés uniquement pour lui, qui se piquoit de commander non à des sujets mais à des esclaves, menoit la vie du monde la plus triste, si c'est vivre que de passer les jours dans des frayeurs continuelles. Comme il ne se fioit à personne, personne ne pouvoit se fier à lui. Ceux, qui approchoient le plus près de sa personne, étoient les plus exposés à ses soupçons & à sa cruauté; & ils crurent ne pouvoir mettre leur vie en sûreté qu'en finissant la sienne. Voilà où se termina un regne très-court, mais rempli de désordres, d'injustices, & de violences.

HIÉRONYME, *Hieronymus*, Ἱερώνυμος, (*a*) officier sous Antiochus Eupator. Cet Hiéronyme, Démophon, Timothée & quelques autres, que Lysias avoit laissés dans la Judée, après l'accord qui avoit été fait entre les Juifs & le roi Antiochus Eupator, firent ce qu'ils purent par leurs mauvais traitemens, pour obliger les Juifs à rompre le traité.

HIÉRONYME, *Hieronymus*, Ἱερώνυμος, (*b*) Grec, qui s'étoit établi dans la ville de Carnes,

(*a*) Maccab. L. II. c. 12. v. 2.

(*b*) Plut. Tom. I. pag. 559.

ou plutôt Carrhes. Cet homme & Nicomachus son compatriote, comme ils servoient dans l'armée du jeune Crassus, le voyant un jour exposé à un grand danger, le presserent de se dérober avec eux, & de se retirer dans la ville d'Ischnes, qui avoit embrassé le parti des Romains, & qui n'étoit pas fort éloignée. Mais, il répondit qu'il n'y avoit pas de mort si cruelle dont la crainte pût l'obliger d'abandonner tant de braves gens qui mouroient pour l'amour de lui. Il leur ordonna de se sauver, & en les embrassant il les congédia.

HIÉRONYME, *Hieronymus*, Ἱερώνυμος, (*a*) philosophe Péripatéticien, qui entreprit de corriger Isocrate, selon Cicéron.

HIÉROPHANTE, *Hierophantes*, Ἱεροφάντης, (*b*) *Sacrorum antistes*, souverain prêtre de Cérès chez les Athéniéns.

L'Hiérophante étoit à Athènes d'un ordre très-distingué; car, il étoit préposé pour enseigner les choses sacrées & les mystères de Cérès à ceux qui vouloient y être initiés; & c'est delà qu'il prenoit son nom. On lui donnoit aussi le titre de Prophete; il faisoit les sacrifices de Cérès, uniquement par rapport à elle; il étoit encore le maître d'orner les statues des autres dieux, & de les porter dans les cérémonies religieuses. Il avoit sous lui plusieurs officiers qui l'aidoient dans son ministère, & qu'on nommoit Exégetes, c'est-à-dire, explicateurs des choses sacrées.

Eumolpe fut le premier Hiérophante que Cérès se choisit elle-même pour la célébration de ses mystères; c'est-à-dire, que ce fut lui qui le premier y présida & les enseigna. Cet Eumolpe, selon Athénée, fut le chef d'une des plus célebres familles d'Athénes, qui seule eut la gloire de donner sans discontinuation un Hiérophante aux Athéniens, tant que le temple de Cérés subsista parmi eux. La durée de ce sacerdoce a eté de douze cens ans; & ce qui le rend encore plus mémorable dans la seule famille des Eumolpides, c'est que celui qui étoit une fois revêtu de la dignité d'Hiérophante, étoit obligé de passer toute sa vie dans le célibat, comme nous l'apprenons de Pausanias dans ses Corinthiaques, de l'ancien Scholiaste de Perse sur la cinquième satyre de ce Poëte, & finalement de Saint Jérôme.

Ce mot *Hiérophante*, est composé de Ἱερὸς, sacré, & de φαίνω, je montre, je mets en lumière.

Il y en a qui prétendent que les Hiérophantes n'étoient pas seulement établis pour les myst-

(*a*) Cicer. Orat. c. 110.

(*b*) Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf. Tom. II. p. 4, 5, 9. Myth. par M. l'Abb. Ban. T. I. p. 458. & *suiv.* Tom. V. pag. 111, 112. Mém. de l'Acad. des Inscrip. & Bell. Lett. T. IV. p. 653, 654. T. XXI. pag. 93, 94.

tères Eleusiniens, mais aussi pour ceux de la grande mere & de Bacchus; mais, il n'est pas sûr que cette coûtume ait été de tous les tems.

HIÉROPHANTIDES, (a) *Hierophantides*, étoient chez les Athéniens, des femmes consacrées au culte de Cérès, & qui avoient quelques fonctions sous les ordres de l'Hiérophante; mais, une Hiérophantide n'étoit point la femme de ce souverain prêtre, puisqu'il étoit dans l'obligation de vivre toujours dans le célibat, comme nous l'avons remarqué. Il s'en trouve pourtant plusieurs qui prétendent que les Hiérophantides étoient les femmes des Hiérophantes. Si l'opinion de ces derniers est fondée, il faut supposer du moins qu'un Hiérophante, depuis son élévation à cette haute dignité, n'habitoit plus avec sa femme.

HIÉROPHILE, *Hierophile*, un des noms que quelques-uns donnent à la sibylle de Cumes. *Voyez* Amalthée

HIÉROSCOPIE, *Hieroscopia*, sorte de divination. La Hiéroscopie consistoit à considérer les victimes, & tout ce qui arrivoit durant le sacrifice. C'étoit une sorte de divination qui consistoit à examiner toutes les cérémonies de la religion, jusqu'aux moindres circonstances, pour en tirer des présages. Ce mot vient de l'ἱερὸς, sacré, & de σκοπέω, je considere.

HIÉROSOLYMARIUS, (b) *Hierosolymarius*, nom que Cicéron donne à un certain homme, dans une de ses lettres à T. Pomponius Atticus.

HYÉROSOLYMUS, (c) *Hierosolymus*, l'un des chefs que Tacite donne aux Juifs.

HIERTAS, *autrement* HIARBAS. *Voyez* Hiarbas.

HIÉRUSALEM. *Voyez* Jérusalem.

HILAIRE, *Hilaira*, (d) Ἱλάϊρα, sœur de Phœbé. Ces deux Princesses, filles de Leucippus, frere de Tyndare, étant près d'être épousées par Lyncée & Idas, furent enlevées par Castor & Pollux, leurs cousins Germains. Ces deux femmes, après leur mort, eurent les honneurs Héroïques, sans doute à cause qu'elles avoient été femmes de deux héros.

L'Auteur des poësies Cypriaques avoit écrit qu'elles étoient filles d'Apollon. On leur avoit consacré un temple à Lacédémone, où elles avoient pour prêtresses des vierges qui se nommoient Leucippides, comme les déesses elles-mêmes, qui avoient chacune leur statue. On raconte qu'un jour l'une de ces vierges, voulant parer la statue de la déesse, lui changea entièrement le visage en la représentant comme les femmes se

(a) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. II. pag. 9. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. I. pag. 490.

(b) Cicer. ad Attic. L. II. Epist. 10.

(c) Tacit Hist. L. V. c. 2.

(d) Pauf. pag. 125, 100, 276. Myth. par M. l'Abb. Ban. T. VI. p. 166. Tom. VII. p. 131.

mettoient en ce tems-là, & que contente de son ouvrage elle se disposoit à en faire autant à l'autre, mais qu'elle eut un songe qui l'en détourna. Un œuf enveloppé de bandelettes étoit suspendu à la voute du temple, & le peuple croyoit que c'étoit l'œuf dont accoucha Léda.

HILARIES, *Hilaria*, (*a*) fête qui se célébroit à Rome tous les ans avec beaucoup de pompe & de réjouissance, le huitième avant les Calendes d'Avril, c'est-à-dire, le 25 Mars, en l'honneur de la mere des Dieux.

Pendant la durée de la fête, qui étoit de plusieurs jours, il y avoit treve de tout deuil & cérémonies funebres. On promenoit Cybele par toute la ville, & chacun faisoit marcher devant elle en manière d'offrande, ce qu'il avoit de plus précieux. On s'habilloit comme l'on vouloit, & l'on prenoit les marques de telles dignités qu'on jugeoit à propos.

C'etoit proprement la Terre qu'on célébroit dans cette fête, sous le nom de la mere des dieux; on lui rendoit tous ces honneurs, pour qu'elle reçût du soleil une chaleur modérée, & des rayons favorables à la naissance des fruits. On avoit choisi le commencement du printems pour cette fête, parce qu'alors les jours commencent à être plus longs que les nuits, & la nature est toute occupée de sa parure & de son renouvellement.

Les Romains emprunterent cette fête des Grecs, qui la nommoient ἀναβάσις, renouvellement, par opposition à la vieille καταβάσις, pendant laquelle se ils revêtoient des apparences de deuil. Les Romains les imiterent encore en ce point, car ils passoient la veille de leurs Hilaries en lamentations & autres marques de tristesse, d'où vient qu'ils nommoient ce jour-là un jour de sang, *dies sanguinis*; c'etoit l'inverse, si l'on peut parler ainsi, de notre mardi-gras, & l'image du mercredi des cendres. Quand les Grecs furent soumis à l'empire des Romains, ils abandonnerent l'ancien nom de leur fête pour prendre celui d'ἱλαρια, comme il paroît par Photius dans ses extraits de la vie du philosophe Isidore.

Les curieux peuvent consulter Rosinus, Turnebe, Casaubon sur Lampridius, Saumaise sur Vopiscus & Tristan.

HILARITAS, *Hilaritas*, (*b*) c'est-à-dire, la Gaieté, étoit une divinité des Romains. On la trouve assez souvent exprimée sur les médailles. Dans Adrien, *Hilaritas Pop. Romani* est représentée par une femme qui tient du bras gauche une corne d'abondance; à ses deux côtés sont deux petits enfans,

(*a*) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. II. pag. 230. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. I. p. 540. Tom. IV. p. 402, 403.

(*b*) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. I. pag. 335.

dont celui qui est à la droite, tient une branche de palme, vers laquelle la femme tend la main droite. Au revers d'une médaille de M. Aurele, la femme qui représente la Gaieté est seule, & tient de la main gauche la corne d'abondance, & de la droite une branche de palmier; & de même dans Didia Clara, où l'inscription est *Hilaritas temporum.*

HILARIUS, *Hilarius*, (*a*) affranchi de Cicéron, étoit un fort méchant homme.

HILARODE, *Hilarodus*, nom d'une espèce de Poëtes chez les Anciens.

C'étoient chez les Grecs des Poëtes qui chantoient des vers moins libres que les pièces Ioniques, mais gaies & plaisantes. Ils paroissoient vêtus d'un habit blanc, couronnés d'or; d'abord, ils portoient des souliers, ensuite ils ne prirent plus que la chaussure appellée *crepida*, qui ne consistoit qu'en une semelle, liée au-dessus du pied avec des courroies. Les Hilarodes ne chantoient pas seuls. Ils avoient un jeune enfant, ou une fille, qui les accompagnoit en jouant de quelque instrument. On les introduisit ensuite dans les Tragédies, comme on introduisit les Magodes dans les Comédies.

Les Hilarodes furent dans la suite appellés Simodes, du nom d'un Poëte nommé Simus, qui excella dans ce genre de poësie.

Ce mot vient de ἱλαρὸς, joyeux, agréable, & d'ᾠδὴ, chant, chanson.

HILARODIE, *Hilarodia*, (*b*) espèce de drame chez les Grecs, qui tenoit de la comédie & de la tragédie; aussi l'appelloit-on autrement Hilarotragédie.

On sçait que la tragédie exigeoit non-seulement que les personnages fussent des Princes ou des Héros, mais elle devoit encore rouler sur quelque grand malheur; & soit que la catastrophe en fût funeste, soit qu'elle fût heureuse, elle devoit toujours exciter la terreur & la pitié; c'est ce qui fit qu'Archélaüs, roi de Macédoine, dont les idées étoient apparemment très-bornées sur la poësie dramatique, proposant à Euripide de le faire le Héros de quelqu'une de ses tragédies, ce Poëte lui répondit: *Que les Dieux puissent toujours vous préserver d'un pareil honneur.*

L'Hilarodie amenoit bien à la vérité sur la scene des personnages illustres, mais ses sujets devoient être gais; & quoiqu'elle eût plus de dignité que la première comédie proprement dite des Grecs, qui étoit l'imitation trop grossière de la vie commune des simples citoyens, c'étoit pourtant une espèce de comédie, parce qu'elle avoit pour but d'amuser,

(*a*) Cicer. ad. T. Pomp. Attic. L. I. Epist. 11.

(*b*) Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. T. XVI. pag. 398.

d'égayer, & de faire rire les ſpectateurs.

On croit que les fables rhintoniques reſſembloient à beaucoup d'égards aux Hilarodies; on les nommoit rhintoniques, du nom de leur auteur Rhinton. Athénée cite de ce Poëte une pièce intitulée *Amphitryon*, qui pourroit bien avoir été l'original d'après lequel Plaute a compoſé le ſien; car, l'Amphitryon de Plaute a les caractères qu'on aſſigne à l'Hilarodie.

Il ſemble que les parodies dramatiques avoient auſſi beaucoup d'affinité avec les Hilarodies; mais, nous ne ſommes pas aſſez inſtruits des caractères diſtinctifs de toutes ces ſortes de drames anciens, pour en marquer les rapports & les différences.

HILARUS, *Hilarus*, nom d'un des Chevaux du Cirque. *Voyez* Chevaux du Cirque.

HILERMUS, *Hilermus*, (*a*) roi de quelques peuples d'Eſpagne, fut pris en vie par M. Fulvius, l'an de Rome 559, & 193 avant Jeſus-Chriſt.

HILISSUS, *Hiliſſus*, Ἐιλισσός. *Voyez* Iliſſus.

HILLÉVIONS, *Hilleviones*, (*b*) peuple de la Scandinavie, ſelon Pline. Cet Auteur en parle comme d'une nation qui habitoit cinq cens villages; c'étoit la première & peut-être la ſeule que les Romains connuſſent de ſon tems; auſſi ne parle-t-il que de celle-là. Les Hillévions étoient donc dans la partie la plus méridionale de cette preſqu'iſle, que les Anciens prenoient pour une iſle, & occupoient apparemment cette partie de la Suede, où ſont les provinces de Schone, de Blekingie & de Haland.

Ptolémée les nomme *Levoni*, & les place plus au milieu de la preſqu'iſle. Ce mot *Levoni* peut être une faute des copiſtes qui ont omis la première ſyllabe, & écrit ΛΕΥΩΝΟΙ pour ΙΛΛΕΥΩΝΟΙ, *Levoni* pour *Hillevoni*; c'eſt ce que ſoupçonne avec raiſon le P. Hardouin.

HILOTES, *Hilotes*, Ἑιλωτες, (*c*) nom que les Lacédémoniens donnoient à leurs Eſclaves. Voici quelle fut l'origine des Hilotes.

Lorſque les Doriens, autrement les habitans de Lacédémone, commencerent à s'établir dans le Péloponnèſe, ils trouverent beaucoup d'oppoſition de la part des habitans du païs, qu'il fallut dompter par les armes les uns après les autres, ou les recevoir dans leur alliance à des conditions douces & équitables, en leur impoſant un léger tribut. Strabon parle d'une ville, nommée Hélos, ſituée aſſez près de Sparte, qui après avoir

(*a*) Tit. Liv. L. XXXV. c. 7.

(*b*) Plin. T. I. p. 220. Ptolem. L. II. c. 11.

(*c*) Strab. p. 278, 363. & *ſeq*. Diod. Sicul. p. 274, 275, 320, 321. Thucyd. p. 66, 67, 306, 307, 533, 534. Pauſ. p. 55, 162, 180, 201, 262. Plut. T. I. p. 56, 57. Tit. Liv. L. XXXIV. c. 27. Corn. Nep. in Pauſ. c. 3. Roll. Hiſt. Anc. Tom. II. pag. 41, 42, 97, 98, 298. & *ſuiv*.

ſubi le joug comme les autres, ſe révolta ouvertement, & refuſa de payer le tribut. Agis, fils d'Euryſthène, nouvellement établi ſur le trône, ſentit toutes les conſéquences de cette première révolte, & ſe mit auſſitôt en campagne avec Soüs ſon collegue. La ville fut aſſiégée, & après une aſſez longue réſiſtance, forcée de ſe rendre à diſcrétion. Il crut devoir faire un exemple qui intimidât tous les voiſins par la ſévérité du châtiment, mais qui cependant n'aliénât pas les eſprits par une cruauté inhumaine. Il ne verſa point de ſang. Il laiſſa la vie à tous les habitans de la ville, mais il leur ôta la liberté, & les réduiſit tous à la dure condition d'eſclaves. C'eſt ce qu'on appella Hilotes, parce qu'originairement ils étoient de la ville d'Hélos ; ainſi on auroit dû dire Hélotes, & non pas Hilotes, mais parce qu'ils étoient εἱλωτες, priſonniers de guerre, ils furent nommés Hilotes, tant à cauſe du nom d'Hélos, qu'à cauſe de leur état. On étendit dans la ſuite ce nom à tous les priſonniers de guerre, dont les Lacédémoniens faiſoient des eſclaves. Auſſi le nombre s'en accrut extraordinairement, au point de faire craindre aux Lacédémoniens qu'ils ne ſe révoltaſſent.

Comme ils étoient accoûtumés à un grand loiſir, & ne reſpiroient que la guerre, ils confierent la culture de leurs champs à ces eſclaves, leur aſſignant à chacun une certaine portion de terre, dont ils devoient rendre le fruit tous les ans à leurs maitres, qui s'attachoient à appeſantir leur joug par toutes ſortes de mauvais traitemens. C'étoit une mauvaiſe politique, qui ne ſervoit qu'à nourrir dans le cœur de l'État un grand nombre d'ennemis dangereux, toujours prêts à prendre les armes & à ſe révolter. Les Romains en uſerent avec bien plus de ſageſſe, en incorporant à l'État les peuples qu'ils ſubjuguoient, en les aſſociant au droit de bourgeoiſie, & par-là, d'ennemis qu'ils avoient été, les rendant leurs concitoyens & leurs freres.

Non ſeulement les Hilotes étoient traités avec une extrême rigueur, & employés aux miniſteres les plus vils & les plus pénibles, mais pour exercer les jeunes gens de Lacédémone à faire le coup de main avec l'ennemi, on les laiſſoit eſſayer leur valeur contre les plus courageux de ces malheureux. Ariſtote même écrit que les Éphores n'étoient pas plutôt entrés en charge, qu'ils déclaroient la guerre aux Hilotes, afin qu'on pût les tuer ſans crime. Il eſt certain qu'ils leur faiſoient toutes ſortes de mauvais traitemens ; par exemple, ils les faiſoient boire à outrance, & les menoient en cet état dans les ſalles, pour faire voir à leurs enfans quelle honte c'étoit que de s'en ivrer ; & ils les obligeoient à chanter des chanſons

obscenes, & à danser des danses malhonnêtes & ridicules, leur défendant de danser & de chanter rien d'honnête & qui convînt à des hommes libres. Aussi dit-on que dans l'expédition que les Thébains firent long-tems après dans la Laconie, quand ils commandoient aux Hilotes, qu'ils prenoient prisonniers, de chanter des chansons de Terpandre, d'Alcman, ou de Spendon, ils s'en excusoient, disant que cela leur étoit défendu par leurs maîtres.

Il ne faut donc pas être surpris, si ces pauvres gens, voyant Sparte affligée par un tremblement de terre, qui arriva l'an 469 avant l'Ére Chrétienne, conspirerent contre leurs tyrans, commirent de très-grands maux dans la Laconie, & mirent la ville dans le plus grand danger où elle ait été. Ils accorurent de toutes parts, pour achever de détruire ceux que le tremblement de terre avoit épargnés; mais, les ayant trouvés armés & en bataille, ils se retirerent dans les villes voisines, & commencerent dès ce jour-là à leur faire une guerre ouverte, ayant attiré dans leur ligue plusieurs de leurs voisins, & se sentant fortifiés par les Messéniens, qui étoient en guerre avec les Spartiates. Delà vint le siege d'Ithome dont nous parlons ailleurs, & qu'ils soutinrent contre toutes les forces des Spartiates. Les Hilotes, après la prise de cette ville, furent transportés hors du Péloponnèse, avec défense d'y jamais rentrer. Ceux qui demeurerent, languirent dans l'esclavage, réduits à l'agriculture.

Leur état étoit aussi dur qu'auparavant. Malgré cela, ils n'en étoient pas moins suspects aux Lacédémoniens. Ceux-ci, voulant donc se défaire des plus forts d'entre les Hilotes, firent l'an 424 avant l'Ére Chrétienne, une levée d'environ mille hommes des plus hardis d'entre eux, dans l'espérance que les diverses rencontres de la guerre qu'ils avoient alors sur les bras, en emporteroient une grande partie. Ils leur tendirent pour les opprimer un autre piege, où il entroit encore plus d'injustice & de cruauté. Ils firent publier par un héraut, que tous ceux d'entre les Hilotes qui auroient rendu quelque service à la République, vinssent faire inscrire leur nom, & que sur l'examen de leur déposition, on leur rendroit la liberté; deux mille d'entr'eux vinrent se faire inscrire, & l'on donna aussi-tôt à un certain nombre d'hommes vigoureux la commission de les égorger dans les maisons particulières, parce qu'on craignoit beaucoup que profitant des occasions que leur fourniroit la guerre, ils ne s'entendissent avec les ennemis, & ne missent Lacédémone en danger.

Cette perfidie des Lacédémoniens est horrible; mais, la

maxime de ne vouloir pas avoir des laboureurs trop courageux, étoit très-sage. » S'il étoit à mon » choix, dit Aristote dans ses » politiques, je voudrois que » les laboureurs fussent escla- » ves, qu'ils ne fussent pas tous » du même païs, & qu'ils n'eus- » sent pas trop de courage; » car, ils travaillent beaucoup » mieux, & sont moins à crain- » dre. «

HIMÉE, *Himæum*, Ἱμαῖον, (*a*) nom que les Grecs donnoient à la chanson des puiseurs d'eau; ce mot vient de Ἱμᾶν, puiser. Aristophane en parle comme d'une chanson qui n'étoit que dans la bouche des personnes les plus viles; car, pour reprocher à quelqu'un un chant de mauvais goût, il lui fait dire: *D'où avez-vous pris cette chanson de tireur d'eau?*

La chanson des meuniers porte le nom d'Himée dans Athénée; mais, Élien & Pollux l'appellent épimylie, de μύλη, meule, ou moulin. On sçait que plusieurs professions dans la Grece avoient une espèce de chanson qui leur étoit particulièrement consacrée.

HIMELLE, *Himella*, (*b*) fleuve d'Italie, qui avoit sa source auprès de Caspérie, & qui alloit se rendre dans le Tibre, au-dessous de Cures. C'est aujourd'hui l'Aia.

HIMÉRA, *Himera*, Ἱμέρα, (*c*) nom commun à deux fleuves de Sicile, dont l'un couloit dans la partie septentrionale, & l'autre dans la partie méridionale de l'isle. Comme leurs sources, qu'ils prenoient dans cette chaine de montagnes, que les Anciens nommoient *Nebrodes* ou *Gemelli Colles*, n'étoient pas éloignées l'une de l'autre, ils traversoient la Sicile du nord au midi.

1.° Le fleuve d'Himéra, qui couloit vers le midi, baignoit la ville de Caulonie, & se perdoit dans la mer d'Afrique, entre deux places, dont l'une située à l'Orient étoit Phalarium Castellum, l'autre au sud-ouest, étoit Phintia. C'est de ce fleuve que parle Tite-Live, lorsqu'il dit: » On convint par un trai- » té entre le roi Hiéron & les » Carthaginois, que le fleuve » d'Himéra qui coupe l'isle de » Sicile, & la divise presqu'en- » tièrement en deux parties, » seroit désormais la borne de » l'empire des Carthaginois & » du royaume de Syracuse; « c'est-à-dire, que ce qui est à l'orient de ce fleuve, seroit de ce royaume, & que ce qui est à l'occident, seroit sous la domination de Carthage.

Pomponius Méla donne une fausse description de l'Himéra. Selon lui, il a sa source au mi-

(*a*) Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. IX. p. 351, 352.

(*b*) Virg. Æneid. L. VII. v. 714.

(*c*) Strab. p. 266. Pomp. Mel. p. 152. Tit. Liv. L. XXIV, c. 6. L. XXV, c. 40. Plin. T. I. p. 162. Ptolem. L. III. c. 4. Sili. Ital. L. XIV. v. 234. *& seq.* Plut. Tom. I. p. 247. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. VI. pag. 460.

lieu de l'isle, & prend deux routes opposées ; partageant l'isle de deux côtés, il arrive par une embouchure dans la mer d'Afrique, & par l'autre dans la mer de Toscane. Silius Italicus a été dans la même erreur, & a cru faussement que ces deux fleuves n'en étoient qu'un, qui se partageoit ainsi :

Armavere suos, quâ mergitur Himera ponto
Æolio ; nam dividuas se scindit in oras ;
Nec minùs Occasus petit incita, quàm petit ortus,
Nebrodes gemini nutrit divortia fontis.

Il ne veut pas dire qu'il eût deux sources ; mais que les eaux de cette source se partageoient dès les montagnes mêmes, où elles sortoient de terre. Cette idée, que ces deux fleuves n'en fussent qu'un seul, s'accorde assez avec le choix que l'on en faisoit pour séparer l'isle d'un rivage à l'autre, outre que l'uniformité de nom la favorisoit. Cependant, il n'est pas vrai qu'ils sortent d'une même source; il y a environ 2500 ou 3000 pas, d'une source à l'autre. Ils peuvent sortir du même réservoir, dans l'intérieur de la montagne ; mais, cela n'empêche pas que ce ne soit des fleuves différens. Le Rhône, le Rhin, le Danube, l'Inn, la Drave, le Pô, & quantité d'autres fleuves, ont peut-être un réservoir commun dans le sein des Alpes, quoique leur cours soit très-différent ; cependant, personne ne s'est avisé de dire que ce ne fût qu'un seul fleuve. Cet Himéra méridional est le même que le Fiume Salso.

2.° Le fleuve d'Himéra qui couloit vers le nord, comme nous venons de le dire, avoit sa source différente de celle de l'autre, & à une distance que nous avons déjà marquée, se rendoit dans la mer de Toscane, à l'orient de la ville d'Himéra, dont nous parlerons ci-après, entre Solus ou Soloëntum & Céphalédis. Son cours est beaucoup plus court que celui de l'autre Himéra, parce que les monts Nebrodes, d'où ils sortent tous les deux, sont beaucoup plus voisins de la mer de Toscane que de la mer d'Afrique. C'est présentement le Fiume Grande.

HIMÉRA, *Himera*, Ἱμέρα, (*a*) ville de Sicile, située sur la côte septentrionale de l'isle, vers l'embouchure du fleuve du même nom. Diodore de Sicile rapporte qu'il y avoit près d'Himéra des bains fameux, dont

(*a*) Diod. Sicul. p. 200, 253, 254, 269, 281, 362. *& seq.* Strab. pag. 272. Plin. Tom. I. p. 162. Thucyd. p. 414, 455. Pomp. Mel. p. 151. Ptolem. L. III. c. 4. Just. L. IV. c. 3. Sili. Ital. L. XIV. v. 234 Roll. Hist. Anc. Tom. I. p. 427. Tom. II. pag. 138. *& suiv.* Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. IV. pag. 490. *& suiv.* T. VI. p. 460.

l'eau étoit très salutaire, & où les étrangers venoient de toutes parts; mais, il ajoûte que cette ville étoit principalement célebre par ses richesses & par sa puissance.

Son antiquité se perdroit dans la nuit des siecles les plus reculés, si ce que disent les Mythologues étoit fondé; car, ils prétendent qu'elle existoit du tems de Minerve, & que cette déesse établit sa demeure dans le voisinage de cette ville. Ce qui est bien plus certain, & peut mériter quelque créance, c'est le récit de Thucydide, qui nous apprend qu'Himéra fut fondée après Zancle. Il nomme même les chefs de la colonie, qui en jetta les premiers fondemens; c'étoient Euclide, Simus & Sacon. Il ajoûte que la plûpart des Chalcidiens vinrent s'y établir avec ceux des Syracusains qui furent bannis, après avoir été chassés par la faction contraire. Leur langue tenoit un milieu entre la Chalcidique & la Dorique. Mais, les loix de Chalcis furent préférées. Scylax dit que c'étoit une ville Grecque; & Strabon, qu'elle fut fondée par les Zancléens.

L'an 480 avant l'Ere Chrétienne, Amilcar, général des Carthaginois, fut chargé de conduire en Sicile une armée formidable. Il aborda à Panorme, & après y avoir fait prendre quelque repos à ses troupes, il marcha contre la ville d'Himéra qui n'en étoit pas fort éloignée, & en forma le siege. Théron, gouverneur de la place, se voyant fort serré, députa à Syracuse vers Gélon, qui s'en étoit rendu maître. Il accourut aussitôt à son secours avec une armée de cinquante mille hommes de pied, & cinq mille chevaux. Son arrivée rendit le courage & l'espérance aux assiégés, qui depuis ce tems-là se défendirent très-vigoureusement.

Gélon étoit fort habile dans le métier de la guerre, sur tout pour les ruses. On lui amena un courrier chargé d'une lettre des habitans de Sélinonte, ville de Sicile, pour Amilcar, par laquelle ils lui donnoient avis que la troupe de cavaliers, qu'il leur avoit demandée, arriveroit un certain jour. Gélon en choisit dans ses troupes un pareil nombre, qu'il fit partir dans le tems dont on étoit convenu. Ayant été reçus dans le camp des ennemis comme venant de Sélinonte, ils se jetterent sur Amilcar qu'ils tuerent, & mirent le feu aux vaisseaux. Dans le moment même de leur arrivée, Gélon attaqua avec toutes ses troupes les Carthaginois, qui se défendirent d'abord fort vaillamment. Mais, quand ils apprirent la mort de leur Général, & qu'ils virent leur flotte en feu, le courage & les forces leur manquant, ils prirent la fuite. Le carnage fut horrible, & il y en eut plus de cent cinquante mille de tués.

Dans la fuite, Annibal, fils de Gifcon & petit-fils d'Amil-

car, voulant venger cet affront, marcha contre les Himéréens. Il plaça quarante mille hommes sur quelques hauteurs un peu éloignées d'Himéra, & il environna exactement la ville, avec le reste de ses troupes, auxquelles s'étoient joints vingt mille Siciliens ou Sicaniens. Ayant fait monter ses machines, il fit battre les murailles de plusieurs côtés à la fois par des hommes qui se relevoient. Cette première attaque fatigua beaucoup les assiégés, & inspira, par le grand succès qu'elle eut, bien du courage aux assiégeans. Ayant ensuite creusé jusqu'au pied des murs, & par dessous, il les fit soutenir par des poutres auxquelles on mit le feu, de sorte qu'ils tomberent d'eux-mêmes. Il y eut alors un combat terrible entre les assiégeans qui vouloient profiter de cette ouverture immense pour entrer dans la ville, & les assiégés qui craignoient le sort des Sélinontins, dont la ville venoit d'être rasée. C'est pourquoi, regardant ce combat comme la décision du sort de leurs parens, de leurs enfans & de leur patrie, nom sacré pour tous les hommes, ils vinrent à bout de repousser les Barbares, & ensuite de relever la partie abattue de leurs murailles. Ils eurent pour soutien dans cette entreprise les Syracusains envoyés à Agrigente, & quelques autres alliés qui montoient au nombre de quatre mille hommes, à la tête desquels étoit Dioclès de Syracuse. Cependant, la nuit ayant suspendu les attaques & la défense, dès le lendemain les Himéréens jugerent à propos de ne pas se laisser renfermer lâchement ou imprudemment, comme avoient faits les Sélinontins. Ainsi, ayant confié la garde de leurs murailles à une garnison suffisante, ils sortirent en armes avec ce qu'ils avoient d'alliés chez eux, & firent un corps d'environ dix mille hommes. Ce corps tombant tout d'un coup & contre toute attente, sur les assiégeans, leur causa une surprise extrême; & ils crurent que c'étoit un secours qui venoit du dehors aux assiégés. Ceux-ci, plus courageux & plus experts naturellement en fait d'armes que les Carthaginois, mais sur tout animés par la pensée que le succès de cette sortie alloit décider du salut ou de la perte de leur ville, mirent par terre les premières lignes des ennemis. Les autres accoururent à ce bruit en grand désordre, & ne s'imaginant point encore qu'ils eussent affaire à des gens qu'ils croyoient enfermés, ils perdirent beaucoup de monde dans cette surprise & dans ce tumulte; car, il se rassembla là quatre-vingt mille hommes d'entr'eux qui s'embarrassoient horriblement les uns les autres, & qui se nuisoient plus à eux mêmes qu'ils ne pouvoient faire de mal à leurs ennemis.

D'un autre côté, les Himéréens qui avoient pour témoins

leurs peres, leurs enfans, leur famille entière qui les regardoient du haut des murailles, exposoient sans ménagement leur vie pour le salut public. Aussi vinrent-ils à bout de mettre en fuite les barbares étonnés de leur courage & accablés de leurs efforts; ils les poursuivirent jusques sur les hauteurs, où ils avoient placé leur camp, en s'exorhortant les uns les autres à ne laisser la vie à aucun des vaincus; de sorte qu'ils tuerent six mille des assiégeans, selon Timée, & vingt mille selon Ephore. Enfin, Annibal voyant les siens si mal traités, se fit suivre de tout ce qu'il avoit de gens campés sur les hauteurs; & pour secourir les fuyards, il prit les Himéréens par derrière, & les attaqua dans le désordre où ils s'étoient mis eux-mêmes, par l'ardeur de leur courage & de leur poursuite. Ce nouveau combat fut encore violent; les Himéréens y eurent du dessous, & furent obligés de reculer. Trois mille d'entr'eux, après avoir soutenu courageusement l'effort des ennemis, & fait plusieurs actions de vigueur, furent tués les uns après les autres.

Au sortir de cette bataille, il arriva au port d'Himéra vingt-cinq vaisseaux, que les Siciliens avoient envoyés aux Lacédémoniens pour satisfaire au devoir de leur alliance, & qui revenoient après avoir achevé leur service. Le bruit se répandit pourtant que c'étoit les Syracusains qui venoient ouvertement avec différens alliés au secours d'Himéra. D'autres crurent aussi qu'Annibal, prenant avec lui les vaisseaux qu'il avoit laissés dans le port de Motye, & les chargeant de ses meilleurs soldats, profiteroit de cette occasion pour aller attaquer Syracuse, privée alors de toute défense. C'est pour cela que Dioclès, chef des troupes auxiliaires dans Himéra, conseilla aux capitaines des vaisseaux d'aller incessamment à Syracuse, pour prévenir la prise de cette ville, qui dans la défense d'Himéra venoit de perdre une partie de ses meilleures troupes; qu'ainsi il étoit d'avis qu'ils partageassent ce qui leur restoit de soldats, de sorte qu'ils en missent une partie sur les vaisseaux qui les conduiroient jusqu'à ce qu'ils eussent passé les rivages qui appartenoient aux Himéréens, & que l'autre partie demeurât pour la garde & la défense d'Himéra même, jusqu'au retour de ces vaisseaux. Les Himéréens furent extrêmement affligés de cet avis de Dioclès; mais, comme il n'étoit pas en leur pouvoir de s'y opposer, on fit monter dans ces vaisseaux pêle mêle avec les soldats, les femmes & les enfans que l'on devoit conduire à Messine.

Dioclès, de son côté, prenant avec lui ce qui lui restoit de troupes de terre, & sans se donner le tems d'ensevelir ses morts, marcha vers Syracuse. Plusieurs Himéréens, suivis de

leurs femmes & de leurs enfans, qui n'avoient pu trouver place dans les vaisseaux déjà partis, se mirent à sa suite pour arriver par terre à Syracuse ; ceux qui resterent dans la ville, passerent la nuit sur les murailles & sous les armes. Dès le lendemain, les Carthaginois donnerent aux murs, par le jeu de leurs machines, une attaque violente, que les assiégés soutinrent vigoureusement, dans l'attente des vaisseaux qui devoient les venir prendre. La défense de ce premier jour fut très-belle; mais, le lendemain, où les vaisseaux qu'ils attendoient étoient déjà à la vue d'Himéra, les machines firent tomber une grande partie des murailles, & les troupes Espagnoles entrerent en foule dans la ville. Entre les Barbares les uns repoussoient les assiégés qui résistoient encore, & les autres facilitoient le passage à leurs camarades. Enfin, la ville étant prise sans ressource, les vainqueurs, pendant très-long-tems, n'eurent d'autre occupation que de tuer impitoyablement tout ce qui tomboit sous leurs mains. Mais, Annibal ayant ordonné qu'on prît tout le reste vivant, le carnage cessa, & les soldats se contenterent de s'enrichir de la dépouille des maisons. Annibal pour sa part pilla les temples ; & après en avoir fait sortir tous ceux qui s'y étoient réfugiés, il y fit mettre le feu. La ville fut rasée ensuite jusqu'au niveau de terre, environ deux cens quarante ans après sa fondation. Annibal donna en garde à son armée les femmes & les enfans de tous les captifs; mais, pour les hommes qui montoient au nombre de trois mille, il les fit tous conduire sur cette hauteur, où son ayeul Amilcar avoit été autrefois égorgé par l'ordre de Gélon ; & là après plusieurs outrages, il les fit égorger eux-mêmes.

En parlant d'Himéra, nous ne devons point omettre quelques points d'Histoire qui peuvent intéresser plus particulièrement les gens de lettres, c'est qu'elle passoit pour avoir vu naître la comédie. Ce fut dans son sein qu'au rapport de Silius Italicus ce spectacle amusant parut pour la première fois. Solin assure la même chose. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'elle donna la naissance à Stésichore, & qu'elle érigea dans la suite une très-belle statue à ce fameux poëte lyrique, qui outre l'honneur qu'il avoit fait par ses vers à sa patrie, l'avoit encore préservée de l'esclavage; car, Himéra étant en guerre avec ses voisins avoit imploré le secours de Phalaris, & lui avoit donné le commandement de ses troupes & une autorité presque sans bornes. Stésichore, dans une conjoncture si délicate, raconta à ses compatriotes qu'autrefois le cheval en différend avec le cerf, eut recours à l'homme, qui à la vérité le vengea, mais en même tems lui ôta la liberté. Les Himéréens comprirent le

sens

sens de l'apologue, & Phalaris fut remercié & congédié. Tel fut l'effet de cette fable ingénieuse, qu'Horace, Phedre & la Fontaine ont si heureusement mise en vers, & dont Stésichore fut l'inventeur.

Il ne reste plus qu'à remarquer que peu de tems après que les Carthaginois eurent détruit la ville d'Himéra, on en rebâtit une nouvelle sous le nom de *Thermæ Himeræ*, ou de *Thermæ Himerenses*. Elle étoit distante de l'ancienne d'environ quatre mille pas ; Scipion l'Africain y mena une colonie Romaine, & il y fit rapporter les tableaux & les statues, que les Carthaginois avoient enlevés de la première. La seconde Himéra subsiste encore aujourd'hui, & les Italiens l'appellent *Termini*, mot qui paroît corrompu de l'ancien mot *Thermæ*; le fleuve qui passe auprès, a pris aussi le même nom, *il fiume di Termini*. Cette ville n'est pas maintenant fort considérable ; Volaterran assure pourtant qu'on y voit encore plusieurs monumens antiques, un théatre à demi-ruiné, les restes d'un aquéduc qui étoit d'une excellente maçonnerie, & quantité d'inscriptions que l'on peut lire dans cet Auteur.

Cellarius croit que les *Thermæ Himeræ* étoient de l'autre côté du fleuve Himéra, c'est-à-dire, à l'orient du fleuve & de la ville de ce nom, & il les place ainsi dans son livre, & dans sa Carte de la Sicile. Il se trompe ; ils étoient au couchant de cette ville & du fleuve. Il rapporte l'autorité de Ptolémée, qui y place une ville nommée θερμαὶ Ἱμεραι πόλις, *Thermæ Himeræ Oppidum*. Il l'accuse à tort de s'être trompé, & d'avoir mis cette ville d'un côté du fleuve ; au lieu que, selon lui, ces bains sont aujourd'hui de l'autre côté. Il ajoûte que Pindare dans une ode, ayant nommé les bains chauds des Nymphes, θερμὰ Νυμφῶν λουτρὰ, le Scholiaste l'explique de la ville d'Himéra, ἐν Ἱμέρᾳ, parce qu'Ergotele, à l'honneur de qui cette ode est faite, étoit de cette ville. Ces bains devinrent une ville, & c'est sur ce pied que Ptolémée les nomme.

Cicéron nous apprend comment cette nouvelle ville se forma. » Himéra, dit-il, ayant été » détruite, les citoyens que » les miseres de la guerre » avoient épargnés, se réfugierent aux bains, & s'établirent à l'extrêmité de ce » territoire, à peu de distance » de l'ancienne ville. « La table de Peutinger & l'itinéraire d'Antonin nomment ce lieu simplement *Thermæ* ; & comme Cellarius l'avoue lui-même, ce lieu s'appelle encore aujourd'hui Termini. Ainsi, voilà la difficulté levée. Termini qui répond à l'*Himeræ Thermæ* des anciens, est plus au couchant que Campo di San-Nicolo, où sont les ruines de l'ancienne ville

d'Himéra, laquelle étoit située au couchant du fleuve du même nom, aujourd'hui Fiume grande. Ainsi, Ptolemée ne s'y est pas trompé ; & Cellarius n'est tombé dans cette fausse critique que faute d'avoir consulté une bonne carte de la Sicile. Celle de Magin, qui confond les fleuves de ces quartiers, est une de celles qui l'ont trompé ; car, le fleuve de Termini y est marqué comme ayant une de ses sources assez près de celui de Rio Salso ; au lieu que cette prétendue source de Termini, est une rivière différente, qui étant accrue de plusieurs ruisseaux, devient assez considérable pour mériter le nom de Fiume grande. Il y a même entre elle & le Termini, les rivières d'Yhacatti & de Fiume Torto, qui se joignent & arrosent la campagne qui étoit entre Himéra & *Thermæ Himeræ*, c'est-à-dire, entre la vieille ville & la nouvelle. La faute de Cellarius consiste à avoir cru que le Termini fleuve est l'Himéra septentrional, au lieu qu'il en est très-différent, comme nous venons de le voir. Cluvier avoit fait la même faute dans sa Sicile ancienne, aussi-bien que le P. Briet dans ses paralleles. Ainsi, il n'est pas étonnant que Cellarius, trompé par de si grandes autorités, ait donné dans la même erreur. M. de l'Isle a très-bien rangé cela dans sa Sicile ancienne & dans la nouvelle.

Étienne de Byzance met dans la Libye une ville du nom d'Himéra.

HIMÉRA, *Himera*, Ἱμέρα, (a) déesse, avoit une statue dans la ville du même nom. Rien n'étoit plus commun, chez les Anciens, que de personnifier & de déifier les villes.

HIMÉRÉE, *Himeræus*, (b) Ἱμεραῖος, natif de Phalere, orateur qui s'éleva pendant les divisions qui règnoient à Athènes. Mais aussi passa-t-il comme un torrent, dit Lucien ; & cet Auteur le représente en outre comme un homme sans cœur, insolent dans la bonne fortune, & lâche dans la mauvaise.

Lucien fait mention dans un autre endroit d'un Poëte du même nom.

HIMÉRÉE, *Himeræus*, (c) Ἱμεραῖος, frere de Démétrius de Phalere, fut arraché par Archias, du temple d'Ajax, où il étoit allé chercher un asyle, & envoyé ensuite à Antipater qui le fit mourir.

HIMÉRÉENS, *Himeræi*, *Himerenses*, Ἱμεραῖοι, les habitans d'Himéra. *Voyez* Himéra.

HIMÉRIUS, *Himerius*, (d) Auteur dont il ne nous reste pas grand'chose.

HIMILCAR, *Himilcar*,

(a) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. I. pag. 404.

(b) Lucian. Tom. II. pag. 32, 937, 938.

(c) Plut. Tom. I. p. 859. Roll. Hist. Anc. Tom. IV. pag. 37.

(d) Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. T. XXX. p. 11.

Ἱμίλκας, (a) fils d'Hannon, vivoit 400 ans avant l'Ére Chrétienne. Il eut la principale part au siège & à la prise d'Agrigente. Un jour, voyant toutes ses troupes allarmées par le récit de certains prestiges, il tâcha d'abord d'appaiser les manes des morts, dont on avoit violé les sépultures. Il offrit ensuite des sacrifices aux Dieux selon la coûtume de son païs, c'est-à-dire, en immolant un enfant à Saturne, & en jettant un grand nombre de victimes dans la mer en l'honneur de Neptune ; mais, il ne discontinua pas pour cela les travaux du siège. Au contraire, ayant comblé le fleuve jusqu'aux portes de la ville, il fit poser sur la levée qu'on avoit formée à ce dessein, toutes les machines que l'on faisoit jouer sans cesse.

La longueur du siège fit éprouver aux Carthaginois tous les inconvéniens & toutes les suites de la faim, qui fit mourir un grand nombre des leurs. Les Campaniens & toutes les troupes étrangères & soudoyées, s'assembloient au tour de la tente d'Himilcar, & lui demandoient la mesure de pain, dont on étoit convenu avec eux ; faute de quoi, ils le menaçoient de passer du côté des ennemis. Himilcar avoit appris par quelqu'un des siens qu'une grande provision de vivres arrivoit par mer à Agrigente, de la part de Syracuse. N'ayant plus que cette ressource de salut, il leur demanda un délai de quelques jours, & leur fit donner pour gages tous les vases dans lesquels buvoient les soldats Carthaginois. Aussi-tôt il envoya prendre quarante vaisseaux dans les ports de Panorme & de Motye, auxquels il donna ordre d'épier la provision qui venoit à Agrigente. Les Syracusains, à qui les Carthaginois paroissoient peu exercés sur la mer, pour un tems sur tout où l'hiver approchoit, ne les craignirent pas assez, & ils ne crurent jamais qu'ils osassent équiper des vaisseaux en cette saison. Ainsi, leur convoi n'étant pas suffisamment accompagné, Himilcar avec ses quarante vaisseaux, fit couler à fond les huit plus grands d'entre les leurs, & fit échouer tout le reste contre le rivage. Là se saisissant de toute leur charge, il fit changer la situation & la fortune des deux partis. Les Campaniens, qui étoient à la solde des Agrigentins voyant ce revers, & gagnés de plus par une somme de quinze talens, passerent du côté des Carthaginois. Outre cette défection, la famine qui désoloit les assiégeans, attaqua les assiégés à leur tour. Dans le tems que les premiers étoient dans la disette de toutes choses, les Agrigentins se flattant que le siege seroit bientôt levé, avoient usé de leurs vivres avec trop peu de ménage-

(a) Diod. Sicul. p 374. & *seq.* Roll. Hist. Anc. T. I, p. 141. & *suiv.*

ment. Ainsi, dès que l'espérance des assiégeans fut relevée, la multitude des citoyens & des soldats enfermés dans la ville, s'apperçut qu'elle avoit abusé de ses provisions. Ce fut en effet cette circonstance qui causa la ruine d'Agrigente. Le manque de munitions de bouche força la plus grande partie des habitans de l'abandonner. Himilcar, y étant alors entré, fit tuer presque tous ceux qui y étoient restés.

Le siege d'Agrigente avoit duré huit mois. Himilcar y fit passer le quartier d'hiver à ses troupes, pour leur donner quelque repos; & au commencement du printems il en sortit, après avoir ruiné entièrement la ville. Il assiégea ensuite Géla, & la prit, malgré le secours qu'y amena Denys le Tyran, qui s'étoit emparé de l'autorité à Syracuse. Himilcar termina la guerre par un traité qu'il fit avec Denys, dont les conditions furent, que les Carthaginois, outre leurs anciennes conquêtes dans la Sicile, resteroient maîtres du païs des Sicaniens, de Sélinonte, d'Agrigente, d'Himéra, comme aussi de celui de Géla & de Camarine, dont les habitans pourroient demeurer dans leurs villes démantelées, en payant tribut aux Carthaginois; que les Léontins, les Messéniens, & tous les Siciliens vivroient selon leurs loix, & conserveroient leur liberté & leur indépendance, qu'enfin les Syracusains demeureroient soumis à Denys. Himilcar, après la conclusion de ce traité, retourna à Carthage.

HIMILCON, *Hilmilco*, (a) Ἱμίλκων, nom qui se trouve employé dans un endroit de Diodore de Sicile pour celui d'Himilcar. *Voyez* Himilcar.

HIMILCON, *Himilco*, (b) Ἱμίλκων, général des Carthaginois. Pendant que Denys l'Ancien forçoit les villes de Sicile, alliées de la nation Carthaginoise, a céder à la grandeur de sa puissance, Himilcon s'occupoit à la levée des troupes, & hâtoit tous les préparatifs de la guerre; il envoya d'abord le commandant de sa flotte à la tête de dix vaisseaux, avec ordre d'aller incessamment & sans bruit, jusqu'au port de Syracuse; où se glissant à la faveur des ténebres, il tâcheroit de couler à fond ou de détruire de quelque autre manière les vaisseaux que les ennemis y avoient laissés. Il crut par-là faire une diversion qui partageroit les soins de Denys, & qui l'obligeroit à renvoyer une partie de sa flotte à Syracuse. L'officier, qu'il avoit chargé de cette commission, s'en acquitta fidelement; & étant entré de nuit à l'insçu de toute la ville dans le port, il en démonta

(a) Diod. Sicul. p. 374.

(b) Diod. Sicul. pag. 423. *& seq.* Just. L. XIX. c. 2, 3. Roll. Hist. Anc. T. I. pag. 145. *& suiv.* T. III. p. 199. *& suiv.*

presque tous les vaisseaux à coup d'éperons, & s'en revint aussi-tôt à Carthage. Denys, sans se détourner, continua de ravager toutes les terres qui appartenoient aux Carthaginois dans la Sicile; & après avoir forcé tous les habitans de la campagne de se renfermer dans les villes, il ramena toute son armée devant Motye se doutant bien que cette place étant prise, toutes les autres se rendroient volontairement & d'elles-mêmes.

Himilcon, de son côté, ayant appris que Denys avoit fait tirer tous ses vaisseaux sur son rivage, fit mettre à la voile cent de ses plus fortes galères. Il espéroit que paroissant tout d'un coup, & se rendant aisément maître de la mer & du port de l'isle où il n'y auroit d'autres vaisseaux que les siens, il détruiroit aisément cette flotte engagée dans le sable, & que par-là il feroit abandonner le siège de Motye, & transporteroit la guerre à Syracuse. Ainsi, se mettant en mer avec ses galeres, il arriva de nuit à la rade de Sélinunte, & passant delà jusqu'au promontoire de Libybée, il se trouva à la pointe du jour à la vue de Motye. L'armée assiégeante qui ne l'attendoit pas, le vit bientôt tomber delà sur les vaisseaux de charge qui bordoient le port de terre ferme. Les uns furent brisés à coups de hâche, & les autres mis en cendres par les flammes, avant que Denys eût le tems de leur porter aucun secours.

Himilcon s'avançant ensuite se mit en devoir d'entrer dans le port des ennemis, pour y détruire les vaisseaux qu'on avoit tirés à terre. Denys se présenta d'abord pour s'opposer à cette entreprise; mais, voyant que les Carthaginois occupoient déjà son port, il abandonna cette pensée; d'autant qu'il ne pourroit faire agir dans un espace assez étroit que peu de galeres contre un ennemi, qui ayant le large de la mer de son côté, pouvoit lui opposer une flotte entière. C'est pourquoi, profitant du grand nombre d'hommes que lui fournissoit son armée, il fit tirer tous ses vaisseaux encore plus avant sur la terre pour les faire relancer à la mer dans un endroit plus éloigné. Cependant, Himilcon avançant trop ses galeres, fut repoussé à force de fleches & de pierres lancées sur lui par des arcs & par des frondes; les Syracusains, employant même des catapultes, faisoient pleuvoir sur les ennemis une grêle de traits sous laquelle ils tomboient en foule à chaque instant; d'autant plus qu'on étoit effrayé des effets de cette arme nouvellement inventée, & dont on ne sçavoit pas encore se garantir. Ainsi, Himilcon voyant qu'il ne pouvoit réussir dans son entreprise, se retira en Afrique, sans vouloir risquer un combat naval contre une flotte double de la sienne. Denys au

contraire, ayant bientôt comblé par le moyen du grand nombre de ses ouvriers l'intervalle de mer qui séparoit la ville assiégée de la terre ferme, fit poser incessamment des machines de toute espèce sur le terrein qu'il s'étoit donné. Delà il fit battre les tours par les béliers, pendant que ses catapultes nettoyoient les remparts, de tous ceux qui se présentoient pour les défendre. Enfin, la place fut prise, l'an 397 avant Jesus-Christ.

L'année suivante, les Carthaginois qui sçavoient combien étoient grandes les forces de leur adversaire, s'animerent par ce motif même à les surpasser en nombre. Ainsi, donnant à Himilcon le titre de Roi, selon leur coûtume en de pareilles occasions, ils firent des levées dans toute la Libye aussi-bien que dans l'Espagne; ils emprunterent des troupes de tous leurs alliés, & leverent encore à prix d'argent des soldats étrangers. Par tous ces moyens, ils assemblerent une armée de trois cens mille hommes d'infanterie & de quarante mille chevaux, sans compter ceux qui servoient à tirer quatre cens chariots. Ils avoient outre cela quatre cens vaisseaux de guerre, & plus de six cens vaisseaux de charge, tant pour les provisions de bouche, que pour les machines de toute espèce, & pour tous les autres besoins qu'il leur avoit été possible de prévoir. C'est du moins le compte qu'en donne Ephore; car, Timée dit qu'il n'y eut pas plus de cent mille hommes transportés de l'Afrique dans la Sicile, auxquels se joignirent dans l'isle même trente mille autres. Quoi qu'il en soit, Himilcon remit à tous les capitaines de vaisseaux des lettres closes & scellées. Il leur enjoignit de ne les ouvrir qu'en pleine mer, & d'exécuter alors les ordres qu'ils y trouveroient écrits. Il avoit pris ces précautions pour empêcher que les espions de Denys ne pussent lui faire sçavoir sa route. L'ordre donné sous le sceau étoit de cingler droit à Palerme. Au premier vent favorable, toute la flotte mit à la voile, & sortit du port. Les vaisseaux de charge gagnerent la pleine mer, & les galères côtoyoient la Libye à la vue des terres. Cette navigation ayant été heureuse, les vaisseaux de charge qui étoient partis les premiers, furent les premiers apperçus des rivages de la Sicile; de sorte que Denys commanda sur le champ à Leptine, de prendre avec lui trente galeres, dont il pousseroit les pointes contre ces vaisseaux, jusqu'à ce qu'il les eût coulés à fond. Leptine exécuta cet ordre avec toute la diligence possible, & heurtant avec force les premiers de ces vaisseaux, ils les fit périr avec tous les hommes qui étoient dessus; mais, les autres quoiqu'aussi chargés que les premiers déployerent toutes leurs voiles, & se sauverent

aisément de ce danger. La perte des Carthaginois ne laissa pas de monter à cinquante vaisseaux qui portoient cinq mille hommes & deux cens chariots.

Himilcon arrivé à Palerme, fit prendre terre à ses troupes & marcha contre l'ennemi; il se faisoit côtoyer par ses galeres, & ayant pris Eryx d'emblée par la trahison d'un des citoyens, il alla camper auprès de Motye. Comme Denys se trouvoit alors avec son armée au tour d'Egeste, Himilcon assiégea Motye & la reprit. Denys, se sentant éloigné des villes qui lui étoient alliées, & d'ailleurs manquant de vivres, jugea qu'il étoit plus à propos de porter la guerre autre part. Il revint donc à Syracuse en ravageant tout le païs par où il passoit.

Himilcon, qui avoit réussi à son arrivée, fit bientôt décamper ses troupes pour les conduire à Messine, qu'il regardoit comme un poste très-avantageux, sur tout par l'étendue de son port, capable de contenir aisément tous ses vaisseaux, quoiqu'il en eût plus de six cens. Il comptoit de plus que s'il pouvoit s'emparer de la rade, il mettroit une barrière à tous les secours qui pourroient venir d'Italie, & à toutes les flottes qu'on appelleroit du Péloponnese. Dans cette vue, il gagna les citoyens d'Himéra & de la place forte de Céphalede, & s'étant rendu maître de Lipare, il tira trois cens talens des habitans de cette isle. Après quoi, revenant à terre, il marcha vers Messine, toujours côtoyé par sa flotte; & arrivant bientôt au cap Pelore qui n'étoit distant de cette capitale que de cent stades, il y plaça son camp. Les habitans de cette ville sçachant l'ennemi si proche, se partagerent de sentiment au sujet de cette guerre; les uns, très-instruits des forces des Carthaginois, voyant d'ailleurs que l'abord étoit interdit à tout secours étranger, & privés de leur propre cavalerie qu'on avoit fait passer à Syracuse, sentoient pleinement l'impossibilité où ils étoient de soutenir un siege; leurs murailles tombées ne leur permettoient pas même d'y penser, & ils n'avoient pas le tems de les relever. Aussi prirent-ils le parti d'envoyer dès l'instant même leurs femmes, leurs enfans, & ce qu'ils avoient de plus précieux dans les villes les plus prochaines. Mais, d'autres se fiant à un vieil oracle qui avoit prédit que les Carthaginois porteroient un jour de l'eau dans les rues de Messine, appliquerent cette prophétie à leur tems même, comme si le besoin en fixoit l'évenement; & ils se persuaderent que les Carthaginois alloient devenir leurs esclaves. Ils s'étoient enivrés de cette folle espérance, au point qu'ils faisoient passer dans l'ame des autres le zele de défendre leur liberté, jusqu'au moment marqué par le ciel. Ainsi, ils envoyerent l'élite de

leur jeunesse dans la Peloride ; pour empêcher les ennemis de ravager la campagne voisine du promontoire qu'ils occupoient.

Himilcon, qui s'apperçut du mouvement que les ennemis faisoient pour venir attaquer son camp, fit donner ordre à sa flotte de faire avancer incessamment deux cens vaisseaux contre Messine, présumant avec raison que la ville dénuée de ceux qu'on envoyoit contre lui-même, seroit aisément envahie par les soldats de sa flotte. Un vent de nord qui s'éleva subitement, favorisa beaucoup ce projet, & les vaisseaux entrerent dans le port à pleines voiles, avant que cette jeunesse qui étoit allée vers le promontoire, fût revenue pour s'opposer à cette attaque, quelque diligence qu'elle pût faire en l'apprenant. Ainsi, les Carthaginois débarqués sans obstacle, & passant par dessus les décombres des murailles, entrerent dans la ville de toutes parts & s'en rendirent bientôt les maîtres.

Himilcon, après avoir abattu toutes les fortifications de Messine, donna ordre à ses soldats d'en détruire aussi les maisons de fond en comble, de sorte qu'il n'en restât même ni bois ni briques ; voulant qu'on brûlât les uns, & qu'on réduisît les autres en poussière. Ses soldats, qui étoient en grand nombre, s'étant prêtés volontiers à un pareil ouvrage, il fut bientôt impossible de retrouver la place même de tant de superbes édifices. Le dessein d'Himilcon avoit été d'anéantir ou du moins de rendre très-difficile à rétablir une ville, qui très-éloignée de ses alliés, n'avoit pas laissé de devenir une des plus florissantes de la Sicile. Ce Général, après avoir donné un témoignage si marqué de sa haine contre les Grecs, envoya ordre à Magon, chef de sa flotte, de la faire passer jusqu'au promontoire de Sicile appellé Taurus. Lui-même suivi de son infanterie se hâta pour arriver en cet endroit, aussi-tôt que la flotte de Magon qui le côtoyoit dans sa marche. Mais, comme le mont Etna vomissoit alors des feux & des flammes qui s'étendoient jusquà la mer, il n'étoit plus possible à l'armée de terre d'avancer autant que la flotte ; car, le chemin du côté du rivage qu'Himilcon avoit cru pouvoir suivre, étant exposé aux amas de cendres & de pierres que la montagne enflammée lançoit continuellement de ce côté-là, toute cette infanterie fut obligée de faire un grand tour pour prendre l'autre route. C'est pourquoi, il envoya ordre à Magon de naviger jusqu'à Catane, où son armée de terre pourroit le joindre. Lui-même se hâta beaucoup pour y arriver ; car, il craignoit extrêmement que les ennemis n'attaquassent Magon, tandis que la flotte & l'armée de terre seroient séparées ; & c'est aussi ce qu'ils ne manquerent pas de faire. En effet, De-

nys sçachant que Magon n'al-loit pas vîte, & que la route de l'infanterie Carthaginoise étoit devenue longue & fâcheuse, vint lui-même en toute diligence à Catane, attaquer Magon avant l'arrivée d'Himilcon. Mais, il n'eut pas lieu de se féliciter de sa précipitation; car, il fut défait avec une perte considérable, ce qui le détermina à regagner au plutôt Syracuse.

Cependant, Himilcon arrivé en deux jours à la rade de Catane, fit tirer tous ses vaisseaux à terre, pour les garantir d'une tempête qui s'étoit élevée; il donna en cet endroit quelques jours de repos à ses soldats, pendant lesquels il envoya des députés aux Campaniens, habitans de la ville d'Etna, pour leur proposer d'abandonner Denys. Il leur offroit un plus grand territoire que le leur, & une part dans les dépouilles qu'on feroit sur l'ennemi. Il leur apprenoit que les Campaniens, habitans d'Entelle, favorisoient les Carthaginois, & s'armoient contre les Siciliens. Il leur représentoit enfin que les Grecs sembloient avoir pris en haine toutes les autres nations. Les Campaniens dans le fond de l'ame favorisoient les Carthaginos; mais, ils avoient envoyé des ôtages à Syracuse, qui les contraignoient de garder la parole qu'ils avoient donnée à Denys, & de demeurer dans son alliance.

Après cela, Himilcon ayant décoré ses vaisseaux des dépouilles qu'il avoit faites sur la flotte ennemie, se présenta devant le grand port de Syracuse, & jetta cette ville dans une véritable consternation; car, il fit entrer dans le port deux cens huit vaisseaux couverts d'ornemens pris à la guerre, & ramant avec un grand ordre. Ils étoient suivis d'environ mille vaisseaux de charge qui portoient chacun cinq cens hommes, de sorte que le tout ensemble faisoit l'apparence d'environ deux mille vaisseaux. Ainsi, quelque grand que fût ce port, cette flotte y étoit serrée, & ses voiles le couvroient tout entier. A peine étoit-elle rangée qu'on vit paroître d'un autre côté une armée de terre, composée, au rapport de quelques Historiens, de trois cens mille hommes de pied & de trois mille chevaux, & accompagnée d'ailleurs d'une flotte de deux cens voiles. Le général Himilcon fit dresser sa tente dans un temple de Jupiter, & le reste de son armée campa aux environs de la ville, à douze stades de distance. Himilcon la mit bientôt en bataille, & s'approchant encore davantage, il sembloit appeller au combat les habitans de Syracuse. Il fit entrer une centaine de ses meilleurs vaisseaux dans les autres ports, & sembloit vouloir arracher aux Syracusains l'aveu de leur infériorité. Mais, voyant que personne ne venoit au devant de lui, il conduisit son

armée dans son camp, d'où ses soldats pendant trente jours allerent courir la campagne, coupant tous les arbres, & portant le ravage par tout. Cette expédition enrichit prodigieusement ses soldats, & jetta les Syracusains dans une extrême désolation. Il prit même le fauxbourg de l'Acradine ; & il pilla le temple de Cérès & de Proserpine; mais, il fut bientôt puni de son impiété, dit Diodore de Sicile. Car, depuis ce moment, ajoûte cet Auteur, sa fortune baissa de jour en jour, & Denys ranimant son courage, fit à son tour des insultes au camp ennemi, de sorte que Syracuse reprenoit visiblement le dessus; les Carthaginois se laissoient saisir toutes les nuits à des terreurs paniques, & ils couroient sans sçavoir pourquoi à l'enceinte de leur camp, comme si l'on en passoit actuellement le fossé. La maladie se mit ensuite parmi eux, & causa bientôt des malheurs très-réels, dont nous parlerons dans peu.

Himilcon, ayant dessein d'environner son camp d'une muraille, fit démolir tous les tombeaux des environs, & entr'autres celui de Gélon & de sa femme Démarate, qui étoient parfaitement bien construits. Il fit élever, outre cela, trois forts le long de la mer ; l'un auprès du Plemmyrion, l'autre au milieu du port, & le troisième à côté du temple de Jupiter. Il les fit remplir tous trois de bled, de vin, & de toute sorte de provisions, comptant que le siege de Syracuse seroit long ; après quoi il envoya encore chercher des bleds dans l'Afrique & dans la Sardaigne.

Denys & Leptine, qui, en ce même-tems, faisoient sur mer des courses, accompagnés de quelques Syracusains découvrirent par hazard un vaisseau chargé pour les Carthaginois. Ils allerent à sa rencontre avec cinq des leurs, & s'en étant rendus maîtres, ils l'amenoient dans la ville. Les Carthaginois s'avancent aussi-tôt avec quarante vaisseaux ; mais, les Syracusains du port accourant avec tous les leurs, il se donna là un combat, dans lequel ces derniers prirent le principal vaisseau Carthaginois, & en coulerent à fond vingt-quatre autres ; & poursuivant les fuyards, jusqu'au lieu de leur retraite, ils les provoquoient là à un combat en forme. Mais, les Carthaginois surpris eux-mêmes de leur désastre, n'eurent garde de se présenter. Au contraire, tout l'éclat de leurs victoires commença dès-lors à s'évanouir & à montrer à tous les mortels, dit Diodore de Sicile, que quiconque s'éleve insolemment par l'orgueil, tôt ou tard abattu par une force supérieure, sera forcé de reconnoitre sa foiblesse. Lorsqu'Himilcon, maître de presque toutes les villes de Sicile, s'attendoit à mettre le comble à ses victoires par la prise de Syra-

cuse, une maladie contagieuse se mit dans son armée, & y fit des ravages incroyables. On étoit dans le fort de l'été, & la chaleur de cette année étoit très-grande. La contagion commença par les Africains, qui mouroient en grand nombre, sans qu'on pût les secourir. D'abord, on enterroit les morts; mais, le nombre augmentant tous les jours, & le mal se communiquant promptement, les cadavres demeurerent sans sépulture, & les malades sans secours. Cette peste étoit accompagnée de symptomes extraordinaires, de cruelles dyssenteries, de fievres violentes, de déchiremens d'entrailles, de douleurs aiguës par tout le corps, de phrénésie même & de fureur, ensorte qu'ils se jettoient sur quiconque venoit à leur rencontre, & le mettoient en pièces.

Denys ne laissa pas échapper une occasion si favorable d'attaquer les ennemis. Plus qu'à demi vaincus par la peste, ils ne firent pas grande résistance. Les vaisseaux furent, pour la plûpart, ou pris par l'ennemi, ou consumés par le feu. Tous les habitans de Syracuse, vieillards, femmes, enfans, sortirent en foule de la ville pour être témoins d'un évenement qui leur paroissoit tenir du miracle. Ils levoient les mains au ciel, pour remercier les Dieux protecteurs de leur ville, & vengeurs de la sainteté des temples & des tombeaux violés indignement par ces Barbares. La nuit étant survenue, chacun se retira de son côté. Himilcon profita de ce moment de relâche, & envoya vers Denys pour lui demander la permission d'emmener avec lui à Carthage le peu qui lui restoit de troupes, en lui offrant trois cens talens, qui étoient tout l'argent qu'il avoit de reste. Il ne put obtenir cette permission que pour les seuls Carthaginois, avec lesquels il se sauva de nuit, laissant tous les autres soldats à la discrétion de l'ennemi.

Voilà l'état dans lequel ce chef des Carthaginois, si fier, quelques momens auparavant, se retira de Syracuse. Plaignant amérement son sort, & encore plus celui de la République, il accusoit avec insulte & emportement les Dieux, seuls Auteurs de son infortune. Car l'ennemi, disoit-il, peut bien se réjouir de nos maux, mais non s'en glorifier. Vainqueurs des Syracusains, la peste seule a pu nous vaincre. Sa grande douleur, & qui le touchoit le plus vivement, étoit d'avoir survécu à tant de braves guerriers qui étoient morts les armes à la main. Mais, ajoûtoit-il, la suite fera connoître si c'est la crainte de la mort, ou le désir de ramener dans la patrie les restes malheureux de mes citoyens, qui m'a fait survivre à la perte de tant de généreux soldats. En effet, dès qu'il fut arrivé à Carthage, qu'il trouva dans une désolation qui ne se peut expri-

mer, il entra dans sa maison, en ferma les portes sur lui sans vouloir y admettre personne, pas même ses enfans, & se donna la mort par un prétendu courage que les payens admiroient, mais qui n'en avoit que le nom, & qui cachoit dans le fond un véritable désespoir. Himilcon mourut l'an 396 avant Jesus-Christ.

HIMILCON, *Himilco*, (a) Ἰμίλκων, autre général Carthaginois, qui vivoit trois cens ans avant l'Ére Chrétienne. *Voyez* Archagathe fils d'Agathocle.

HIMILCON, *Himilco*, (b) Ἰμίλκων, autre général Carthaginois, commandoit dans Lilybée, lorsque cette place fut attaquée par les Romains, l'an de Rome 502, & 250 avant J. C. Il avoit avec lui dix mille hommes de troupes, sans compter les habitans; nous verrons bientôt qu'il lui survint un renfort considérable. Les Romains ayant établi leurs quartiers devant la ville de l'un & de l'autre côté, & ayant fortifié l'espace qui étoit entre les deux camps d'un fossé, d'un retranchement, & d'un mur, ils commencerent l'attaque par la tour la plus proche de la mer, & qui regardoit l'Afrique. Ajoûtant toujours de nouveaux ouvrages aux premiers, & s'avançant de plus en plus, enfin ils culbuterent six tours qui étoient du même côté que la première dont nous venons de parler, & entreprirent de jetter bas les autres à coups de bélier. Himilcon faisoit tous ses efforts pour empêcher le progrès des assiégeans. Il relevoit les breches, il faisoit des contremines, il épioit le moment où il pourroit mettre le feu aux machines, & pour le pouvoir faire, il livroit jour & nuit des combats plus sanglans quelquefois & plus meurtriers, que ne sont ordinairement les batailles rangées.

Pendant qu'il faisoit une si généreuse défense, des soldats étrangers, Gaulois & autres, formerent entr'eux le complot de livrer la ville aux Romains. Heureusement pour les assiégés, la trahison fut découverte, & étouffée sur le champ.

Carthage ne s'endormoit pas sur le danger auquel Lilybée étoit exposée. On équipa cinquante vaisseaux, dont on confia le commandement à Annibal, fils d'Amilcar. On lui donna ordre de partir sans délai, & on l'exhorta à saisir en homme de cœur le premier moment favorable qui se présenteroit, de se jetter dans la place assiégée. Annibal se met en mer avec dix mille soldats bien armés, mouille à l'isle Eguse entre Lilybée & Carthage, & au premier vent frais qui commença à souffler, déploye toutes les voiles, s'avance avec un courage in-

(a) Diod. Sicul. pag. 764, 765.

(b) Roll. Hist. Anc. T. II. p. 544. & suiv.

trépide à travers la flotte ennemie, entre hardiment dans le port, & y débarque ses soldats, sans que les Romains, qui furent surpris, & qui craignoient d'être poussés par la violence du vent jusques dans le port, osassent lui disputer le passage.

Himilcon, dans le dessein qu'il avoit de mettre le feu aux machines des assiégeans, & voulant faire usage des bonnes dispositions où paroissoient être les soldats de la garnison & les renforts fraîchement débarqués, ceux-là parce qu'ils se voyoient secourus, ceux-ci parce qu'ils n'avoient encore rien souffert, convoque une assemblée des uns & des autres; & par un discours où il promettoit à ceux qui se signaleroient, & à tous en général, des présens & des récompenses de la part de la république des Carthaginois, il sçut tellement enflammer leur zele & leur courage, qu'ils crieren tous qu'il n'avoit qu'à faire d'eux sans délai tout ce qu'il jugeroit à propos. Le commandant, après leur avoir témoigné qu'il leur sçavoit gré de leur bonne volonté, congédia l'assemblée, & leur dit de prendre pour le présent quelque repos, & du reste d'attendre les ordres de leurs officiers.

Peu de tems après, il assembla les principaux d'entr'eux; il leur assigna les postes qu'ils devoient occuper, leur marqua le signal & le tems de l'attaque, & ordonna aux chefs de s'y trouver de grand matin avec leurs soldats. Ils s'y rendirent au tems marqué. Au point du jour on se jette sur les ouvrages par plusieurs endroits. Les Romains, qui avoient prévu la chose, & qui se tenoient sur leurs gardes, courent par tout où le secours étoit nécessaire, & font une vigoureuse résistance. La mêlée devient bientôt générale, & le combat sanglant; car, de la ville il sortit vingt mille hommes, & les assiégeans étoient encore en plus grand nombre. L'action étoit d'autant plus vive, que les soldats sans garder de rang, se battoient pêle-mêle, & ne suivoient que leur impétuosité. Cette attaque, où ils en venoient aux mains homme contre homme, rang contre rang, formoit plusieurs combats particuliers, plutôt qu'une seule action; mais, les cris & le fort du combat étoient aux machines; car, c'étoit-là le but de la sortie. Ils ne se battoient avec tant d'émulation & d'ardeur, les uns que pour les ruiner, les autres que pour les défendre. De côté & d'autre ils tomboient morts dans leur poste, plutôt que de l'abandonner & de céder à l'ennemi. Les assiégés, la torche à la main, & portant des étoupes & du feu, fondoient de tous côtés sur les machines avec tant de fureur, que les Romains se virent plusieurs fois réduits à la dernière extrêmité, & près de succomber. Cependant, comme il se faisoit un grand carnage des Carthagi-

nois, sans qu'ils pussent venir à bout de leur entreprise, leur Général qui s'en apperçut fit sonner la retraite; & les Romains qui avoient été sur le point de perdre tous leurs préparatifs, resterent enfin maîtres de leurs ouvrages, & les conserverent sans en avoir perdu aucun.

Animés par l'avantage qu'ils venoient de remporter, ils recommencerent à attaquer la place avec encore plus d'ardeur qu'auparavant, sans que les assiégés osassent penser à faire une seconde tentative pour brûler les machines, tant la première les avoit rebutés par la perte qu'ils y avoient faite. Mais, un vent très-violent s'étant levé tout-à-coup, quelques troupes de soldats mercénaires le firent remarquer au commandant, lui représentant que c'étoit une occasion tout-à-fait favorable pour mettre le feu aux machines des assiégeans, d'autant plus que le vent donnoit de leur côté; & ils s'offrirent pour cette expédition. Leur offre fut acceptée. On leur fournit tout ce qui étoit nécessaire pour cette entreprise. En un moment le feu prit à toutes les machines, sans qu'il fût possible aux Romains d'y remédier, parce que dans cet incendie, qui étoit devenu presque général en fort peu de tems, le vent portoit dans leurs yeux les étincelles & la fumée, & les empêchoit de discerner où il falloit appliquer le secours; au lieu que les autres voyoient clairement où ils devoient porter leurs coups, & jetter le feu. Cet accident fit perdre aux Romains l'espérance de pouvoir emporter la place de vive force. D'ailleurs, la disette de vivres, qui fut telle qu'ils se trouverent réduits à n'avoir pour toute nourriture que de la viande de cheval, & la maladie qui en fut la suite, firent mourir en peu de tems près de dix mille hommes. Ils étoient donc resolus de renoncer absolument au siege. Mais, Hiéron, roi de Syracuse, leur ayant envoyé du bled en abondance, leur rendit le courage, & les exhorta vivement à ne pas quitter leur entreprise. Ils se contenterent de changer le siege en blocus, & entourant la ville par une bonne contrevallation, ils répandirent leur armée dans tous les environs, résolus d'attendre du tems. Ce qu'ils se voyoient hors d'état d'exécuter par une voie plus courte. Ce blocus dura longtems, puisqu'il n'étoit pas encore fini, lorsque Rome & Carthage consentirent à un accommodement, qui termina la première guerre punique, l'an de Rome 510, & 242 avant Jesûs-Christ.

HIMILCON, *Himilco*, (a) l'*[illegible]*, autre général des Carthaginois, de la faction Barcine, crut un jour avoir trouvé

(a) Tit. Liv. L. XXIII. c. 13.

une belle occasion d'insulter Hannon, chef de la faction opposee. Mais, celui ci lui répondit d'un air & d'un ton graves & convenables à la circonstance. *Voyez* Hannon.

HIMILCON, *Himilco*, (a) Ἰμίλκων, autre général des Carthaginois, fut envoyé en Sicile, dans le tems que M. Marcellus assiégeoit Syracuse, l'an de Rome 538, & 214 avant Jesus Christ. Ce Général, après être resté long-tems avec sa flotte, auprès du promontoire de Pachin, débarqua enfin auprès d'Héraclée, avec vingt-cinq mille hommes d'infanterie, trois mille cavaliers, & douze éléphans. Il n'avoit pas amené d'abord de si grandes forces au promontoire dont nous venons de parler. Mais, lorsqu'il avoit vu Hippocrate maître de Syracuse, il étoit retourné à Carthage; & là, secondé par les députés de ce même Hippocrate, & par les lettres d'Annibal, qui mandoit au Sénat, que le tems étoit venu de reprendre la Sicile sur les Romains, avec autant de gloire que de facilité; enfin, appuyant ce projet en personne par des raisons très-pressantes, il obtint tous les secours d'infanterie & de cavalerie que la République étoit alors en état de fournir. Il ne fut pas plutôt arrivé à Héraclée, qu'il alla assiéger Agrigente, & s'en rendit maître en fort peu de jours. Cette première expédition alluma tellement l'espérance qu'avoient les autres villes, qui s'étoient déclarées pour les Carthaginois, de chasser entièrement les Romains de la Sicile, qu'enfin ceux mêmes qui étoient assiégés dans Syracuse, eurent l'audace de partager leurs forces; & se persuadant qu'avec une partie commandée par Epicyde, ils étoient en état de défendre la ville, ils chargerent Hippocrate, avec l'autre, de se joindre à Himilcon, & de faire avec lui la guerre contre le consul Romain.

Peu de jours après, ces deux Généraux s'étant joints, allerent camper sur le bord de l'Anape. A peu près dans le même tems, cinquante-cinq galeres, armées en guerre sous la conduite de Bomilcar, entrerent de la pleine mer dans le grand port de Syracuse, & une flotte Romaine, composée de trente galeres à trois rangs, débarqua à Palerme la première légion; & les deux peuples tournoient tellement tous leurs efforts du côté de la Sicile, qu'ils sembloient ne plus songer à l'Italie. Himilcon, qui avoit espéré faire tomber dans ses pieges la légion Romaine qui venoit de Palerme à Syracuse, manqua son coup, pour avoir pris un autre chemin; car, il alla au-devant d'elle par le milieu des

(a) Tit. Liv. L. XXIV. c. 35. & seq. L. XXV. c. 23. & seq. Roll. Hist. Anc. T. III. p. 373. & suiv. Hist. Rom. T. III. p. 373. & suiv.

terres, au lieu que les Romains suivirent le chemin de la mer, accompagnés de leur flotte, qui navigeoit vis-à-vis d'eux, le long de la côte, & joignirent auprès de Pachin Appius Claudius, qui étoit venu au devant d'eux avec une partie de ses troupes. La flotte des Carthaginois ne resta pas long-tems auprès de Syracuse. Car, Bomilcar désespérant de pouvoir tenir tête aux Romains, qui avoient une fois plus de vaisseaux que lui, & persuadé qu'un plus long séjour ne serviroit qu'à affamer ses alliés, mit à la voile, & repassa en Afrique. Himilcon, de son côté, avoit inutilement suivi M. Marcellus jusqu'à Syracuse, pour tâcher de le combattre avant qu'il eût joint le reste de son armée. Mais, n'en ayant point trouvé l'occasion, & voyant que les ennemis étoient en sûreté auprès de la ville, tant par leurs retranchemens, que par le nombre de leurs soldats, pour ne pas perdre son tems à considérer sans fruit le siege de ses alliés, il se retira avec ses troupes, pour courir par tout où l'appelleroit l'espérance de soulever quelque nation contre les Romains, ou au moins pour encourager par sa présence ceux qui tenoient encore son parti. La première ville qu'il reprit, par la trahison de ses habitans, fut Murgantie, où les Romains avoient fait transporter une grande quantité de provisions de toute espèce.

Deux ans après, comme le siege de Syracuse duroit encore, une maladie contagieuse, qui se fit également sentir aux Romains & aux Carthaginois, suspendit tout-à-coup le dessein qu'ils avoient réciproquement de se nuire; car, les chaleurs excessives de l'automne, jointes à l'air du païs, naturellement mal-sain, causerent dans les deux camps, mais beaucoup plus au-dehors qu'au dedans de la ville, une révolution dont il n'y eut presque personne d'exempt. D'abord, l'intempérie de la saison & du lieu les attaquoit avec tant de violence, qu'ils mouroient en peu de tems. Bientôt après, le mal se communiquoit à ceux qui approcherent des malades pour en prendre soin; ensorte qu'on se trouvoit dans la nécessité ou de les laisser mourir sans secours, ou de se voir entraîner avec eux dans le précipice, dont on s'efforçoit de les tirer. Dans les premiers jours, les yeux étoient continuellement frappés du triste spectacle de la mort & des funérailles qui la suivoit, & les oreilles retentissoient jour & nuit du gémissement des mourans, ou de ceux qui les regrettoient. Mais, dans la suite, l'habitude de voir les mêmes objets rendit les esprits & les cœurs si durs & si insensibles, que non-seulement ils ne pleuroient plus ceux qu'ils avoient perdus, mais ne daignoient pas même leur donner la sépulture, & que la terre étoit couverte de cadavres

cadavres étendus au hazard fous les yeux de leurs camarades, qui attendoient le même fort d'une heure à l'autre. La terreur & l'infection caufoient bientôt la mort à ceux qui n'étoient que malades, & la maladie à ceux qui étoient encore fains. On en voyoit qui, pour mourir plutôt de la main des ennemis, alloient fe jetter feuls au milieu de leurs armes. Après tout, la pefte caufa beaucoup plus de ravage dans le camp des Carthaginois, que dans celui des Romains, qui, après un fiege de trois années, étoient beaucoup plus accoûtumés à l'air & aux eaux du païs. Les Siciliens, qui fervoient dans l'armée des Carthaginois, ne s'apperçurent pas plutôt que la maladie fe communiquoit par la corruption de l'air qu'on refpiroit auprès de Syracufe, qu'ils fe retirerent chacun dans leurs villes, dont ils n'étoient pas fort éloignés. Mais, les Carthaginois, qui n'avoient pas la même reffource, périrent tous, avec leurs chefs, Hippocrate & Himilcon.

HIMILCON, *Himilco*, Ἰμίλκων Carthaginois, qui avoit écrit la relation du voyage qu'il avoit fait par l'ordre du Sénat de Carthage; & dans lequel il fit par mer la découverte des parties les plus occidentales de l'Europe.

HIMILCON, *Himilco*, Ἰμίλκων, lieutenant d'Annibal, emporta d'affaut la ville de Rétélie.

HIN, *Hin*, mefure creufe des Hébreux. C'étoit leur demi-boiffeau ou le demi feah, ou la fixième partie du bath. Il tenoit quatre peintes, chopine, demi-feptier, un poiffon, cinq pouces cubes & un peu plus, felon D. Calmet.

Le demi-Hin étoit de deux peintes, demi-feptier, un poiffon, cinq pouces cubes, & $\frac{192081}{705909}$ de pouces cubes, mefure de Paris, felon le même Auteur.

HIOSTUS, *Hioftus*, fils d'Hampficoras. *Voyez* Hampficoras.

HIPHIALTES. *Voyez* Hyphialtes.

HIPHINOUS, *Hiphinous*, (a) l'un des centaures qui tomberent fous les coups de Théfée aux noces de Pirithous.

HIPPACRA, *ou plutôt* HIPPOU ACRA. *Voyez* Hippagréta.

HIPPACRITÆ, Ἱππακρῖται. *Voyez* Hippagréta.

HIPPAGOGES, *Hippagogæ*, Ἱππαγωγαὶ, (b) nom donné par les Anciens, à certains vaiffeaux. On appelloit ainfi ceux qui portoient des chevaux. Hérodote fait mention de cette efpece de vaiffeaux. Ce mot vient du Grec ἵππος, *equus*, cheval, & ἄγω *fero*, *duco*, je porte, je conduis.

HIPPAGRÉTA, (c) *Hippagre-*

(a) Ovid. Metam L. XII. c. 10.
(b) Herod. L. VI. c. 48. L. VII. c. 97.
(c) Appian. pag. 67. Diod. Sicul. p. 762, 763.

ta, Ἱππάγρετα ville d'Afrique, selon Appien. Cet Auteur ajoûte que c'étoit une grande ville, défendue par des murailles & par une citadelle, avec des ports, un arsenal & des chantiers qu'Agathocle, tyran de Syracuse, y avoit établis: Elle étoit à moitié chemin, entre Carthage & Utique. Gelenius, qui a traduit cet Historien en Latin, dit: Hippon Zarétus, au lieu de Hippagréta qui est dans le Grec. Polybe parlant de la même ville, la nomme *Hippacritæ*, Ἱππακρῖται, au pluriel. Il dit même qu'elle avoit courageusement résisté à Agathocle.

Nous parlons ci-après de l'Hippon Zarétus ou Diarrhytus, qui ne sçauroit être cette ville d'Hippagréta, puisque, selon Appien, cette dernière étoit entre Utique & Carthage, à distance égale; au lieu que selon les Itinéraires, Utique est entre Hippon Zarétus & Carthage, à trente six mille pas de la première, & à vingt-sept mille de la seconde. Elle est appellée Ἵππου ἄκρα, par Diodore de Sicile, c'est à-dire, la forteresse du cheval. Il dit qu'Agathocle ayant pris & pillé Utique, & y ayant laissé garnison, alla camper auprès d'Hippou Acra, place que la nature même avoit fortifiée par sa situation auprès d'un lac; & qu'après une vigoureuse attaque il s'en rendit maître, ayant vaincu par mer les habitans de ce lieu. Il y avoit, selon Diodore de Sicile, une autre place du même nom, mais bien plus avant dans les terres; car, après qu'Agathocle fut repassé en Sicile, son fils Archagathe, qu'il avoit laissé avec son armée en Afrique pour garder & continuer ses conquêtes, envoya Eumachus un de ses lieutenans généraux, avec un détachement contre les Numides. Il se rendit maître de plusieurs villes. L'Historien nomme entre autres, Hippou Acra, Ἵππου Ἄκρα, la forteresse du cheval, autre que la ville du même nom, qu'Agathocle avoit prise. Étienne de Byzance nous débrouille ceci en deux mots. Hippuacra, dit-il, ville de Libye, dont l'habitant est nommé Hippacrita.

Ainsi, *Hippacritæ* dans Polybe est le nom des habitans, & non celui de la ville qui étoit Hippuacra, ou Hippouacra, que fournit Diodore de Sicile. L'Hippagréta d'Appien est un mot corrompu. Il y avoit deux villes d'Hippouacra, que Rhodoman, éditeur Latin de Diodore de Sicile, rend par *Arx equi*, la forteresse du cheval; l'une maritime qui fut prise par Agathocle, & la même qu'Appien a décrite; l'autre dans les terres, qui fut prise par Eumachus.

HIPPAGRETES, *Hippagretæ*, Ἱππαγρέται, (*a*) c'est-à-dire, collecteurs de la cavale-

(*a*) Xenoph. p. 495, 679, 680. Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. T. IV. p. 4.

rie. C'eſt ainſi qu'on appelloit à Lacédémone ceux qui étoient chargés de lever la cavalerie. Les Hippagretes, au nombre de trois, étoient nommés par les Ephores qui les tiroient d'entre les plus braves de la République. Chacun des trois Hippagretes choiſiſſoit cent hommes, & donnoit la raiſon pourquoi il prenoit tels & tels, à l'excluſion des autres. Ceux qui avoient été refuſés, devenoient les ennemis, non ſeulement de ceux qui les avoient refuſés, mais encore de ceux qui leur avoient été préférés ; & ils s'obſervoient réciproquement, pour voir s'ils ne commettoient point de faute. Cette conteſtation, dit Xénophon, eſt très-agréable aux Dieux, & fort utile à la République. On ſent la juſteſſe de la ſeconde partie de cette réflexion. Il n'eſt pas douteux que l'État devoit retirer un grand avantage d'un débat, où chacun ne travailloit qu'à ne point donner pr ſe ſur ſoi, mais à ſe montrer irrépréhenſible en toute occaſion.

HIPPANA, *Hippana*, ville de Sicile, ſelon Polybe. Cet Auteur dit qu'après le combat naval entre les Carthaginois & les Romains, Amilcar qui commandoit l'infanterie Carthaginoiſe ayant appris à Palerme, qu'il y avoit une ſédition dans le camp des Romains, au ſujet du rang que les légions & les troupes auxiliaires devoient avoir dans les batailles; & étant bien informé que les alliés campoient à part, entre Paropus & les bains d'Himéra, fondit tout à coup ſur eux, pendant qu'ils étoient encore dans le déſordre du décampement, & en tua près de quatre mille .... Les Romains furent quelque tems dans l'inaction en Sicile ; mais, après l'arrivée des nouveaux Conſuls A. Atilius & C. Sulpicius, on marcha vers Palerme, où les Carthaginois avoient leurs quartiers d'hiver. Lorſqu'on fut près de la ville, on rangea l'armée en bataille ; mais, les ennemis ne ſe montrant point, on partit de-là, & on rabattit ſur Hippana, qui fut inveſtie & priſe d'aſſaut ; on prit auſſi Mytiſtrate, ville naturellement forte, dont par conſéquent le ſiege dura long-tems.

Palerme & Mytiſtrate, aujourd'hui Miſtretta, ſont aſſez loin l'une de l'autre ; & comme Hippana étoit entre deux, il n'eſt pas aiſé de conclure de ce paſſage, en quel lieu elle étoit. M. de l'Iſle la met ſur une montagne à l'orient ſeptentrional de la rivière d'Himéra, à peu près au lieu où eſt aujourd'hui le comté de Goliſano. Étienne de Byzance, qui avoit lu, en courant, le paſſage de Polybe auquel il renvoie, remarque ſeulement que cette ville appartenoit aux Carthaginois, la tranſporte de Sicile en Afrique, & la met aux environs de Carthage.

HIPPARCHIA, *Hipparchia*, Ἱππαρχία. (*a*) femme de Cratès, philosophe Cynique, étoit née à Maronée, & vivoit sous le règne d'Alexandre le Grand. Elle fut tellement charmée des discours de ce philosophe Cynique, qu'elle voulut l'épouser à quelque prix que ce fût. Sa famille eut recours à Cratès lui-même pour la détourner de ce dessein; il fit ce qu'il put; il lui représenta sa pauvreté; il lui montra sa bosse, & lui fit connoître le genre de vie qu'il lui faudroit mener, si elle l'épousoit. Malgré tout cela le parti lui plut, elle l'épousa, prit l'habit des Cyniques, & s'attacha tellement à lui, qu'elle le suivoit par tout, alloit aux festins avec lui, & n'avoit point de honte, si l'on en croit les Auteurs, de faire publiquement les actions que la pudeur veut qu'on tienne cachées.

Hipparchia avoit fait des livres qui ne sont point parvenus jusqu'à nous. Suidas dit qu'elle composa en Grec, *Hypotheses philosophicæ*; *Epicheremata quædam & quæstiones ad Theodorum cognomento Atheum*. Diogène Laërce parle dans la vie d'Hipparchia, d'un recueil de lettres de Cratès, que Ménage croit être plutôt des lettres d'Hipparchia à Cratès. Le style de ces lettres étoit, selon le jugement de Diogène Laërce, semblable à celui de Platon.

Hipparchia eut un frere nommé Métroclès, qui fut aussi disciple de Cratès, & un fils nommé Pasiclès.

HIPPARCHICOS, *Hipparchicos*, Ἱππαρχικός. (*b*) titre d'un traité de Xénophon sur les devoirs de l'Hipparque, ou maître de cavalerie.

HIPPARETE, *Hipparete*, (*c*) Ἱππαρέτη, fille d'Hipponicus Athénien, & sœur de Callias, fut donnée en mariage par son pere à Alcibiade. Il y en a pourtant qui prétendent que ce ne fut pas Hipponicus, mais son fils Callias, qui fit ce mariage, & qui donna à sa sœur dix talens en dot, & ils ajoûtent qu'elle ne fut pas plutôt accouchée, qu'Alcibiade demanda dix autres talens, disant que cela étoit expressément porté par son contrat de mariage, s'il venoit à avoir des enfans d'Hipparete.

Cette dame, qui étoit fort vertueuse, & qui aimoit éperdument son mari, ne pouvant souffrir les commerces qu'il avoit avec toutes les femmes galantes de la ville & autres, quitta sa maison & se retira chez son frere. Alcibiade ne s'en mettoit guere en peine, & n'en vivoit qu'avec plus de liberté; mais, il falloit que la femme, qui quittoit son mari, remît entre les mains de l'archonte la lettre de divorce, & qu'elle la présentât elle-même en person-

(*a*) Diog. Laërt. pag. 412. & seq. Suid. T. I. p. 1263. Roll. Hist. Anc. T. VI. p. 443.

(*b*) Xenoph. p. 954. & seq.
(*c*) Plut. Tom. I. p. 195.

ne, & non pas par procureur. Hipparete ayant comparu pour obéir à la loi, Alcibiade s'y trouva; & la saisissant par le milieu du corps, il l'enleva, traversa toute la place, & l'emporta chez lui, sans que personne osât se mettre en devoir de l'en empêcher. Elle demeura dans sa maison jusqu'à sa mort, qui arriva peu de tems après pendant un voyage qu'il fit à Ephese. Cette violence d'Alcibiade ne parut contraire ni à l'humanité ni à la loi; car la loi, dit Plutarque, semble n'avoir ordonné que la femme qui veut se séparer de son mari, paroisse en public, que pour donner au mari une occasion de lui parler & de la reprendre.

HIPPARINUS, *Hipparinus*, Ἱππαρῖνος, (*a*) pere de Dion, & d'Aristomaque, qui fut mariée à Denys l'Ancien, étoit le plus considérable & le plus puissant des Syracusains. Il avoit commandé avec Denys la première fois qu'il fut nommé général des troupes.

HIPPARINUS, *Hipparinus*, Ἱππαρῖνος, (*b*) fils de Denys l'Ancien & d'Aristomaque, & frere de Denys le Jeune. Callipe, après avoir fait égorger Dion, s'étoit fait substituer à sa place. Mais, treize mois après, Hipparinus étant survenu à Syracuse avec une flotte nombreuse, chassa cet usurpateur, & recouvra le trône paternel, qu'il tint pendant deux ans. Quelques critiques rapportent cela à l'Hipparinus, dont il est parlé dans l'article suivant.

HIPPARINUS, *Hipparinus*, Ἱππαρῖνος, (*c*) fils de Dion. Voici ce que Plutarque nous apprend de cet Hipparinus. » Il vint de la part de Denys » des Hérauts qui portoient à » Dion des lettres des femmes » de sa maison & de quelques » autres. Il y en avoit une avec » cette adresse : *A mon pere*, qui » paroissoit être d'Hipparinus, » c'étoit le nom du fils de Dion, » quoique Timée assure qu'il » s'appelloit Arétée, du nom » de sa mere Arete ; mais, sur » cela il est plus sûr d'en croire » Timonide, qui étoit ami & » compagnon d'armes de Dion. » Toutes les autres lettres furent lues en présence des » Syracusains. Elles ne contenoient que des prieres & des » supplications de ces femmes. » Quand on vint à celle qu'on » croyoit d'Hipparinus, les Syracusains, par respect pour » Dion, ne vouloient pas » qu'elle fût décachetée & lue » publiquement ; mais, Dion » s'y opiniâtra, l'ouvrit, & » la lut. Il se trouva qu'elle » étoit de Denys lui-même. «

HIPPARIS, *Hipparis*, fleuve de Sicile sur la côte méridionale. Pindare parle des canaux

(*a*) Plut. T. I. p. 959. Diod. Sicul. p. 512. Corn. Nep. in Dion. c. 1.

(*b*) Diod. Sicul. p. 512, 529. Corn. Nep. in Dion. c. 1. Roll. Hist. Anc. Tom. III. p. 263, 266.

(*c*) Plut. T. p. 972. Roll. Hist. Anc. Tom. III. pag. 263.

qu'il remplit, & du bois qu'il fournit pour bâtir. Il traverse le lac nommé par les Anciens *Camarina Palus*, & par les Modernes Lago di Camarana. Cela fait voir que c'est présentement Fiume di Camarana. Vibius Sequester estropie ce nom, & dit: *Hypanis, quem & Histarim vocant, ex quo Camerinis aqua inducta est.* Il faut lire, *Hyparis, quem & Hipparim vocant.*

HIPPARQUE, *Hipparchus*, Ἵππαρχος, (a) fils de Pisistrate, tyran d'Athènes, succéda à son pere avec son frere Hippias, l'an 526 avant J. C.

Ils avoient hérité de leur pere le goût pour les lettres & pour les gens sçavans. Platon dit que ce fut Hipparque qui le premier donna aux Athéniens la connoissance des poëmes d'Homère, qui en disposa les livres dans l'ordre où nous les avons, au lieu qu'auparavant ils étoient confus & dérangés, & qui les fit réciter publiquement dans les fêtes qu'on appelloit Panathénées. Platon ajoûte qu'il fit venir à Athènes le fameux poëte Anacréon, qui étoit de Téos, ville d'Ionie, lui ayant envoyé exprès un vaisseau à cinquante rames. Il avoit aussi chez lui Simonide, autre Poëte assez célebre, qui étoit de l'isle de Cée, l'une des Cyclades dans la mer Égée, à qui il payoit une grosse pension, & faisoit de riches présens. Le dessein de ces Princes, en faisant venir ainsi des gens sçavans à Athènes, étoit, dit Platon, d'adoucir & de cultiver l'esprit de leurs citoyens, & de leur inspirer du goût pour la vertu, en leur en inspirant pour les sciences. Il n'y eut pas jusqu'aux gens de la campagne qu'ils songerent à instruire, en faisant ériger, non seulement dans toutes les rues de la ville, mais sur tous les chemins publics, des statues de pierres, appellées Mercures, où étoient inscrites de graves sentences, propres à former les mœurs, qui par de muettes leçons instruisoient tous les passans. Platon semble supposer qu'Hipparque avoit l'autorité, ou que les deux freres regnoient ensemble. Mais, Thucydide démontre que ce fut Hippias qui succéda à son pere, comme l'aîné de ses enfans.

Quoi qu'il en soit, leur règne en tout, depuis la mort de Pisistrate, ne dura que dix-huit ans; & voici comme il finit.

Harmodius & Aristogiton, tous deux citoyens d'Athènes, étoient liés d'une amitié très-étroite. Hipparque, mécontent du premier pour une injure personnelle qu'il prétendoit en avoir reçue, chercha à s'en venger sur sa sœur par un affront public qu'il lui fit, en

(a) Athen. pag. 695. Herod. L. I. c. 61. L. V. c. 55. & *seq.* L. VI. c. 106, 107, 123. Thucyd. p. 14, 448. & *seq.* Justt. L. II. c. 9. Pauf. pag. 14, 40, 57. Suid. T. I. p. 1264, 1266, 1267. Roll. Hist. Anc. T. II. p. 57. & *suiv.* Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. T. IX. pag. 336, 337.

l'obligeant de se retirer honteusement d'une procession solemnelle, où elle devoit porter une corbeille sacrée, sous prétexte qu'elle n'étoit point en état d'assister à cette cérémonie. Le frere, & encore plus son ami, piqués jusqu'au vif d'une si sanglante injure, prirent dès-lors la résolution d'attaquer les Tyrans. Ils attendirent pour cela l'occasion d'une fête, qui leur parut très-favorable pour leur dessein; c'étoit celle des Panathénées, où la cérémonie de la fête demandoit que tous les artisans fussent en armes. Pour plus grande sûreté, ils n'avoient mis dans leur secret qu'un très-petit nombre de citoyens, comptant qu'au premier mouvement tous les autres se joindroient à eux. Le jour arrivé, ils vinrent de bonne heure dans la place armés de leurs poignards. Hippias, sorti du palais, alla dans le Céramique, qui étoit un lieu hors de la ville, où étoit pour lors la compagnie des gardes, & il y donna les ordres nécessaires pour la cérémonie. Les deux amis l'y avoient suivi. Ils virent un des conjurés qui s'entretenoit familiérement avec lui. Ils crurent qu'ils étoient trahis. Ils auroient bien exécuté dans le moment même leur dessein sur Hippias; mais, ils vouloient commencer par l'auteur de l'affront qu'ils vengeoient. Ils retournent donc à la ville, & ayant rencontré Hipparque, ils le tuent. Mais, ayant été arrêtés sur le champ, eux-mêmes furent tués, & Hippias trouva le moyen de dissiper cet orage.

Depuis ce tems-là, il ne garda plus de mesures, & régna véritablement en tyran, faisant mourir un grand nombre de citoyens. Pour se mettre à l'abri d'une pareille entreprise, & se préparer une retraite sûre en cas d'accident, il chercha de l'appui au dehors, & donna sa fille en mariage au fils du tyran de Lampsaque.

Justin dit qu'Hippias, ayant fait saisir le meurtrier de son frere, commanda qu'on n'épargnât ni gênes ni tourmens pour lui faire avouer les complices de son assassinat. Ce généreux criminel accusa à dessein tous les amis d'Hippias, qui les ayant tous envoyés au supplice, lui demanda s'il restoit encore quelqu'un à punir. Non, dit-il, il ne reste plus que toi, dont la mort me feroit plus de plaisir que celle de tous les autres. Par une réponse si hardie, il se montra le vainqueur du tyran, après avoir été le vengeur de l'affront qu'on avoit fait à sa sœur. La constance de cet homme fit souvenir les Athéniens de leur première liberté, & leur inspira le désir de la recouvrer. Ce furent les Alcméonides qui leur procurerent ce bienfait, ayant, par le moyen de la Prêtresse de Delphes, déterminé les Lacédémoniens à déclarer la guerre aux Pisistratides.

La première tentative leur réussit mal, & les troupes qu'ils envoyerent contre le tyran furent repoussées avec perte. Elle fut suivie de près d'une seconde, qui paroissoit ne devoir pas avoir un meilleur succès, parce que les Lacédémoniens, voyant que le siege qu'ils avoient mis devant Athènes, traînoit en longueur, s'étoient retirés pour la plûpart, & n'y avoient laissé qu'un petit nombre de troupes. Mais, les enfans du tyran, qu'on avoit fait sortir furtivement de la ville pour les mettre ailleurs en sûreté, ayant été pris & arrêtés, leur pere fut obligé, pour les racheter, d'en venir à un accommodement avec les Athéniens, & il convint de sortir de l'Attique dans l'intervalle de cinq jours. Il se retira en effet dans le tems marqué, après avoir regné dix-huit ans, & s'établit à Sigée, ville de la Troade, située à l'embouchure du fleuve Scamandre.

Quelque tems après, les Lacédemoniens, piqués de dépit & de jalousie contre Athènes qui prétendoit ne point dépendre d'eux, & d'ailleurs se repentant d'en avoir chassé les tyrans sur la foi d'un oracle dont ils avoient reconnu depuis la fourberie, songerent à y rétablir Hippias, & pour cet effet le firent venir de Sigée. Ils proposerent leur dessein dans une assemblée des députés de leurs alliés, du secours desquels ils vouloient se fortifier pour ne point manquer leur coup. Le député de Corinthe parla le premier. Il marqua son étonnement, de ce que les Lacédémoniens, ennemis déclarés pour eux-mêmes de la tyrannie qu'ils avoient en horreur, vouloient l'établir ailleurs, & il mit dans tout son jour l'injuste & cruelle domination des tyrans, dont Corinthe sa patrie avoit fait tout récemment une triste expérience. Tous les autres alliés applaudirent à son discours. Ainsi, l'entreprise échoua, & n'eut d'autre effet que de découvrir la basse jalousie des Lacédémoniens, & de les couvrir de honte.

Hippias, déchu de son espérance, se retira en Asie chez Artapherne, gouverneur de Sardes pour le roi de Perse, & n'oublia rien pour l'engager à porter ses armes contre Athènes, en lui faisant entendre que la prise d'une ville si puissante le rendroit maître de toute la Grece. Artapherne somma les Athéniens de rétablir sur le trône Hippias; à quoi ils ne répondirent que par un refus net & absolu. Voilà quelle fut l'origine & l'occasion des guerres des Perses contre les Grecs.

Hippias conduisit lui-même les Perses à Marathon; mais, la nuit même qu'il les y conduisit, il songea, dit Hérodote, qu'il étoit couché avec sa mere, & conjectura de ce songe qu'il retourneroit à Athènes, & qu'ayant recouvré la domination & la puissance, il mourroit en sa maison dans une extrême

vieilleſſe. Mais, tandis qu'il faiſoit approcher les vaiſſeaux de Marathon, & qu'il rangeoit en bataille les Barbares qui étoient deſcendus à terre, enfin tandis qu'il faiſoit toutes ces choſes, il lui prit une toux & un éternument ſi extraordinaire, que toutes ſes dents furent ébranlées ; & même comme il touſſoit avec violence, il en pouſſa une par terre, que l'on chercha avec ſoin, mais parce qu'elle étoit tombée parmi le ſable, il fut impoſſible de la trouver. Cette terre, dit-il alors en ſoupirant à ceux qui étoient avec lui, *n'eſt pas à nous, nous ne pourrons nous en rendre maîtres, & je n'en aurai point d'autre part que celle qu'occupe ma dent.* Voilà l'interprétation que donna Hippias à cette aventure.

Il ne ſe trompa pas, car il fut tué dans le combat. Cet ingrat & perfide citoyen, pour recouvrer l'injuſte domination que Piſiſtrate ſon pere avoit uſurpée ſur les Athéniens, avoit eu la lâcheté de ſe rendre ſervilement le courtiſan d'un roi Barbare, & d'implorer ſon ſecours contre ſes propres citoyens. Animé de haine & de vengeance, il lui avoit ſuggéré tous les moyens qu'il avoit pu imaginer pour mettre ſa patrie dans les fers; & lui-même s'étoit mis à la tête de ſes ennemis pour réduire en cendre la ville qui lui avoit donné le jour, & à qui il ne pouvoit reprocher de crimes que celui de ne vouloir point le reconnoître pour ſon tyran. Une mort honteuſe, qui devoit être ſuivie de l'exécration de tous les ſiecles, fut la juſte récompenſe d'une ſi noire perfidie.

HIPPARQUE, *Hipparchus*, Ἵππαρχος, (*a*) fils de Charmus, étoit parent de Piſiſtrate. C'eſt ce qui fut même cauſe qu'on le bannit par la voie de l'oſtraciſme; & Suidas remarque qu'il eſt le premier qui ait été banni par cette voie. Cet Hipparque, ſelon Plutarque, étoit du bourg de Cholarge.

HIPPARQUE, *Hipparchus*, Ἵππαρχος, (*b*) tyran d'Érétrie dans l'iſle d'Eubée. Il doit être le même que le ſuivant.

HIPPARQUE, *Hipparchus*, Ἵππαρχος, (*c*) lieutenant de Philippe, pere d'Alexandre le Grand, eut beaucoup de part à la réduction des habitans de l'Eubée.

HIPPARQUE, *Hipparchus*, Ἵππαρχος, (*d*) comédien, dont Démoſthène a fait mention.

HIPPARQUE, *Hipparchus*, Ἵππαρχος, (*e*) Philoſophe, ami & parent d'Ariſtote, écrivit ſur le ſexe maſculin & féminin des Dieux, ſur le mariage, & ſur d'autres ſujets.

HIPPARQUE, *Hipparchus*, Ἵππαρχος, (*f*) poëte comique.

(*a*) Plut. Tom. I. p. 531. Suid. T. I. p. 1264.
(*b*) Suid. T. I. p. 1264.
(*c*) Freinsh. ſuppl. in Q. Curt. L. I, c. 5.
(*d*) Suid. T. I. p. 1264.
(*e*) Suid. T. I. p. 1264.
(*f*) Suid. T. I. p. 1264.

On lui attribue une piece touchant le mariage. C'étoit un poëte de l'ancienne comédie.

HIPPARQUE, *Hipparchus*, Ἵππαρχος, (*a*) Athénien, du bourg d'Athmonée. Démosthène en fait mention dans sa harangue contre Néæra.

HIPPARQUE, *Hipparchus*, Ἵππαρχος (*b*) mathématicien & astronome, natif de Nicée, selon Strabon, ou de Rhodes, comme le veut Ptolémée, florissoit sous le règne des Philométor & Evergete, rois d'Égypte, depuis la 153.[e] Olympiade, jusqu'à la 163.[e], c'est-à-dire, depuis l'an 168 avant Jesus Christ jusqu'à l'an 129. Il laissa diverses observations sur les astres, & un commentaire sur Aratus, que nous avons encore à présent.

Il fut le premier qui jetta les fondemens d'une astronomie méthodique, lorsqu'à l'occasion d'une nouvelle étoile fixe qui paroissoit, il fit le dénombrement de ces étoiles, afin que dans les siecles suivans on pût reconnoitre s'il en paroissoit encore de nouvelles. On comptoit alors mille vingt-deux étoiles fixes. Non seulement il fit la description de leur mouvement au tour des poles de l'Ecliptique, mais il s'appliqua encore à régler la théorie des mouvemens du soleil & de la lune.

Pline parle souvent d'Hipparque avec de grands éloges ; il remarque qu'il fut le premier après Thalès & Sulpicius Gallus, qui trouva le moyen de prédire juste les éclipses. Il dit qu'Hipparque est le premier qui a imaginé l'astrolabe, & qu'il entreprit en quelque sorte sur les droits de la divinité, en voulant faire connoître à la postérité le nombre des étoiles, & leur assigner à chacune un nom. Il loue aussi son exactitude. Strabon néanmoins accuse cet astronome d'avoir trop aimé à critiquer, & de s'être servi assez souvent d'une manière de censure, qui sentoit plus la chicane, qu'un esprit exact.

HIPPARQUE, *Hipparchus*, Ἵππαρχος. (*c*) fils de Théophile, avoit été le premier des affranchis de M. Antoine. Cet homme, après avoir joui d'un grand crédit auprès de son patron, le quitta pour passer dans le parti d'Octavien, & alla ensuite s'établir à Corinthe.

M. Antoine, en renvoyant un jour à Octavien un de ses affranchis qu'il avoit maltraité, parce qu'il en avoit été insulté, lui marqua : » Si vous êtes fâché » que j'aie maltraité votre affranchi, vous avez auprès de » vous Hipparque, qui est le » mien ; vous n'avez qu'à user » sur lui vos verges, afin que » nous soyons à deux de jeu. «

Il y a dans le texte Grec :

(*a*) Demosth. Orat. in Neær. p. 864, 865.

(*b*) Strab. p. 2, 5. *& seq.* Plin. T. I. pag. 78. *& seq.* Ptolem. L. I. c. 4. Suid. T. I. p. 1264. Roll. Hist. Anc. T. VI. pag 614. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. I. pag. 14.

(*c*) Plut. T. I. p. 947, 950.

Et après l'avoir pendu, fouettez-le de verges, τουτον κρεμάσας μαστίγωσον. C'étoit la manière dont on en usoit. On pendoit les esclaves par les aisselles, & on les fouettoit en cet état.

HIPPARQUE, *Hipparchus*, Ἵππαρχος, (*a*) selon Philostrate, & non pas Plutarque, comme l'a écrit Suidas, étoit pere de Jule Atticus, & grand pere d'Hérode Atticus. Il avoit de très-grands biens; mais, ayant été accusé d'aspirer à la tyrannie, il fut proscrit, & ses biens furent confisqués. Cette révolution dans sa fortune arriva dans la ville d'Athènes; on en ignore les circonstances.

HIPPARQUE, *Hipparchus*, Ἵππαρχος, (*b*) citoyen d'Hypata. Lucien en parle ainsi dans son Dialogue de l'âne. » Comme j'allois, dit-il, à Hypata en Thessalie pour quelques affaires, je rencontrai en chemin plusieurs habitans du lieu, de qui j'appris qu'un certain Hipparque, chez qui je devois loger, étoit un homme fort riche, mais fort avare, qui n'avoit qu'une servante, & qui vivoit fort mesquinement. Lorsque je fus arrivé à son logis, ayant pris congé de ma compagnie, je frappai à la porte, & sa femme me vint ouvrir, après m'avoir fait long-tems attendre, & me demanda ce que je voulois. Je lui répondis que j'apportois des lettres à son mari, d'un de ses amis de Patare. Elle rentra aussitôt après avoir refermé la porte, puis me revint dire que je serois le bien venu. Je les trouvai en arrivant qui commençoient à souper, étant tous deux couchés sur un petit lit, avec une table devant eux; mais, ils faisoient fort mauvaise chere, car je ne vis rien sur la table. Lorsqu'Hipparque eut lu mes lettres, il s'écria que le philosophe Décrianus étoit un galant homme de lui adresser ses amis; que le logis étoit petit, comme je voyois, mais qu'il étoit à mon service, & que ma présence le rendroit plus illustre. Alors, appellant sa servante, prenez les hardes de Monsieur, dit-il, & menez-le dans une chambre & de-là au bain, car il doit être las, après le chemin qu'il a fait. Elle me mena donc en une petite chambre fort propre, & me montrant le lit: C'est-là, dit-elle, que vous coucherez, & j'en dresserai un autre pour votre valet. Delà j'allai au bain, après avoir donné de l'argent à la servante, afin d'acheter de l'orge pour mon cheval. Au retour, mon hôte me pria de me mettre à table. Le festin ne fut pas fort magnifique, mais il y avoit de bon vin

(*a*) Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. XXX, p. 2.

(*b*) Lucian. Tom. II. pag. 111. *& seq.*

» vieux, dont nous fîmes carrousse après souper ; & puis » je m'allai coucher, après » nous être entretenus de di» verses choses, comme on a » coûtume en ces rencon» tres. «

HIPPARQUE, *Hipparchus*, Ἵππαρχος. (a) terme qui signifie proprement chef, ou maître de la cavalerie, ou des cavaliers. Il est composé de Ἵππος, cheval, & ἀρχὸς . *princeps*, *dux*, *magister*, prince, chef, maître. Nous avons un traité de Xénophon, intitulé *Hipparchicos*, sur les devoirs du maître de cavalerie.

HIPPASON, *Hippason*, (b) fameux centaure, dont la barbe étoit si longue, qu'elle étoit comme un plastron, qui lui couvroit l'estomac. Ce centaure fut renversé par Théfée aux noces de Pirithoüs.

HIPPASUS, *Hippasus*, (c) Ἵππασος, l'un des Seigneurs qui se trouverent à la chasse du sanglier de Calydon.

HIPPASUS, *Hippasus*, (d) Ἵππασος, pere de Charops & de Socus, deux capitaines Troyens, qui furent tués par Ulysse, selon Homere. Ce poëte fait mention ailleurs d'un autre Hippasus, qui fut pere d'Apisaon, roi de Péonie.

HIPPASUS, *Hippasus*, (e) Ἵππασος, capitaine Grec, fut pere d'Hypsénor.

HIPPASUS, *Hippasus*, (f) Ἵππασος, de la ville de Phliunte, étoit un des ancêtres de Pythagore. Les Doriens, étant venus demander aux habitans de Phliunte, qu'ils leur assignassent des terres pour leur subsistance, à condition qu'ils laisseroient la ville en paix & en liberté, la plus grande partie du peuple écoutoit ces propositions ; mais, Hippasus s'y opposa avec ceux de sa faction, disant qu'il étoit honteux d'abandonner sans coup férir de riches héritages à ces étrangers. Cependant, le peuple suivit un parti tout contraire. Cela fut cause qu'Hippasus s'exila à Samos, avec ceux qui voulurent le suivre.

HIPPASUS, *Hippasus*, (g) Ἵππασος, de la ville de Métaponte, philosophe, disciple de Pythagore, publia un traité des choses de la religion, sous le nom de son maître, à dessein de le diffamer. Hippasus étoit aussi excellent musicien, comme nous l'apprenons de Théon de Smyrne.

Il y eut un autre Hippasus, qui écrivit de la République de Lacédémone sa patrie en cinq livres.

HIPPEMOLGES, *Hippemolgi*, les mêmes que les Hippomolges. *Voyez* Hippomolges.

(a) Suid. T. I. p. 1264. Xenoph. pag. 954. & *seq*.
(b) Ovid. Metam. L. XII. c. 9.
(c) Ovid. Metam. L. VIII. c. 7.
(d) Homer. Iliad. L. XI. v. 426. & *seq*. L. XVII. v. 348.
(e) Homer. Iliad. L. XIII.
(f) Pauf. p. 108. Diog. Laër. p. 567.
(g) Diog. Laërt. p. 621.

HIPPENE, *Hippene*, (*a*) Ἱππηνὴ, petit canton de la Palestine, selon Josephe. Il étoit limitrophe de la Galilée, au rapport du même Auteur. Hippos étoit la capitale de l'Hippene, & lui avoit sans doute donné son nom. *Voyez* Hippos.

HIPPÉNIENS, *Hippeni*, (*b*) Ἱππηνοί, nom que Josephe donne aux habitans de l'Hippene. *Voyez* Hippene.

HIPPÉUS, *Hippeus*, (*c*) Ἱππεὺς, Général des Samiens, fut envoyé avec dix vaisseaux au secours des Athéniens. Il se trouva au combat des Arginuses.

HIPPÉUS, *Hippeus*, (*d*) Ἱππεὺς, fils de Timoxene. Il en est fait mention dans une harangue de Démosthène.

HIPPIA, *Hippia*, (*e*) Dame Romaine, dont parle Cicéron dans sa seconde Philippique.

HIPPIA, *Hippia*, (*f*) célèbre courtisanne, dont parle Juvénal dans sa dixième satyre. Il y a des éditions qui portent Oppia.

HIPPIA, *Hippia*, c'est-à-dire, la cavaliere, un des surnoms donnés à Minerve.

HIPPIAS, *Hippias*, Ἱππίας, fils de Pisistrate, succéda avec son frere Hipparque à la souveraineté d'Athènes, que leur pere avoit envahie. *Voyez* Hipparque.

HIPPIAS, *Hippias*, Ἱππίας, natif de Rhégium, vivoit sous le règne de Darius & de Xerxès. Il est le premier qui ait écrit l'histoire de Sicile, dont on fit depuis un abrégé. Son ouvrage étoit partagé en cinq livres. Il avoit aussi fait des chroniques en cinq livres, & les origines d'Italie. Suidas cite encore un livre des Argoliques ou des Argologiques d'Hippias. Il faut peut-être lire astrologiques, comme a lu le scholiaste d'Aratus; car, Plutarque, dans son livre de la défaillance des oracles, dit que Phanias avoit écrit que Pétron croyoit 180 mondes, selon Hippias de Rhégium. Le Scholiaste d'Aratus le cite sur les Hyades; Stéphanus sur le nom d'Avant Lunaires donné aux Arcades, ce qui peut confirmer la conjecture qu'il faut lire Astrologiques.

HIPPIAS, *Hippias*, Ἱππίας, (*g*) Éléen, que Xénophon introduit dans son quatrième livre des choses mémorables. Il s'entretient avec Socrate.

HIPPIAS, *Hippias*, Ἱππίας, (*h*) autre Éléen, fils de Diopithe, étoit Sophiste & philosophe. Il avoit pris les leçons d'Hégésidamus; il écrivit beaucoup, selon Suidas, & faisoit consister le souverain bien à

(*a*) Joseph. de Bell. Judaïc. pag. 832.
(*b*) Joseph. de Bell. Judaïc. pag. 815.
(*c*) Xenoph. p. 446.
(*d*) Demosth. Orat. in Lacrit. p. 953.
(*e*) Cicer. Philipp. 2. c. 62, 63.
(*f*) Juven. Satyr. 10. v. 220.
(*g*) Xenoph. p. 804. & seq.
(*h*) Suid. T. I. p. 1266. Lucian. T. I. p. 622.

pouvoir se passer des autres. Il vivoit sous la 86.e Olympiade, vers l'an 436 avant Jesus-Christ.

HIPPIAS, *Hippias*, Ἱππίας, autre Éléen, auquel Plutarque attribue un abrégé de la vie des vainqueurs aux jeux Olympiques. On ignore en quel tems celui-ci a vécu.

(a) C'est sans doute de quelqu'un de ces Hippias d'Elide, que parle Cicéron, lorsqu'il dit qu'Hippias Éléen étant venu à Olympie pendant la célébration des jeux, se vanta en présence de toute la Grece, qu'il n'y avoit aucun art qu'il ne sçût, & qu'il ne possédoit pas seulement la géométrie, la musique, les belles lettres, la physique, la morale & la politique, mais qu'il avoit encore fait de ses propres mains l'anneau qu'il avoit, le manteau dont il étoit couvert, & la chaussure qu'il portoit.

HIPPIAS, *Hippias*, Ἱππίας, Erythréen, Auteur, qui laissa une histoire de son païs.

HIPPIAS, *Hippias*, Ἱππίας, (b) fut en grande réputation de sagesse parmi les Grecs, au rapport de Pausanias. Cet Auteur lui attribue une inscription en vers Élégiaques.

HIPPIAS, *Hippias*, Ἱππίας, (c) comédien, aux noces duquel M. Antoine s'abandonna aux excès du vin & de la bonne chere.

HIPPIAS, *Hippias*, Ἱππίας, (d) fameux statuaire, dont Pausanias cite quelque ouvrage.

HIPPIAS, *Hippias*, Ἱππίας, (e) fils d'Athénippe. Démosthène en fait mention dans sa harangue contre Lacritus.

HIPPIAS, *Hippias*, Ἱππίας, (f) un des serviteurs de Pyrrhus. C'étoit un jeune homme fort robuste, qui se montra très-fidele à son maître dans une circonstance périlleuse.

HIPPIAS, *Hippias*, Ἱππίας, (g) excellent architecte, qui vécut du tems de Lucien. Cet Auteur en parle ainsi : » Hippias ne l'a cédé à pas un des » Anciens, tant pour ce qui » concerne l'invention, que » pour ce qui regarde l'exécution de son dessein. En effet, » il n'excelloit pas seulement » dans les choses qui ont été » inventées par les Anciens ; » mais, il enchérissoit encore » sur leurs ouvrages, & tiroit » de belles conclusions de leurs » principes. Aussi n'étoit-il pas » seulement versé dans les méchaniques, mais encore il » sçavoit toutes les parties des » mathématiques parfaitement, » & réussissoit si bien en chacune, qu'on eût dit qu'il ne » sçavoit que celle-là. Car, » c'étoit le premier homme de » son tems, tant dans la géo-

(a) Cicer. de orat. L. III. c. 69.
(b) Pauf. p. 337.
(c) Plut. T. I. p. 920.
(d) Pauf. p. 367.
(e) Demosth. Orat. in Lacrit. p. 953.
(f) Plut. T. I. p. 383.
(g) Lucian. T. II. pag. 503. & seq.

» métrie & la musique, que » dans la perspective, la ca- » toptrique, & l'astronomie, » où il montroit que les An- » ciens n'avoient rien entendu » au prix de lui. Mais, le der- » nier ouvrage que j'ai vu de » sa façon, m'a rempli d'éton- » nement, quoique ce ne fût » que l'édifice d'un bain, qui » est une chose toute commune; » mais, ce qu'il y a fait, n'est » pas commun. « *Voyez* la description de cet édifice sous l'article de Bain, titre d'un dialogue de Lucien.

HIPPICON, *Hippicon*, étoit chez les Grecs, un intervalle de quatre stades.

HIPPICOS, *Hippicos*, (*a*) Ἱππικὸς, grande & belle tour de Jérusalem. Hérode le Grand lui avoit donné ce nom à cause d'un de ses amis, nommé Hippicus.

Cette tour avoit quatre faces de vingt-cinq coudées chacune de large, & de trente de hauteur, & étoit massive en dedans. Le dessus, qui étoit en forme de terrasse, étoit pavé de pierres parfaitement bien taillées & très-bien jointes ensemble. Il y avoit un puits au milieu de vingt coudées de profondeur pour recevoir l'eau qui tomboit du ciel. Sur cette terrasse étoit un bâtiment à double étage de vingt-cinq coudées de haut chacun, divisé en divers logemens avec des creneaux tout à l'entour de deux coudées de hauteur & des parapets hauts de trois coudées. Ainsi, toute la hauteur de cette tour étoit de quatre-vingt-cinq coudées.

HIPPICUM SPATIUM, (*b*) Ἱππικὸν διάστημα, c'est-à-dire, la carrière d'un cheval, que Plutarque évalue quatre stades. Comme l'Attique étoit un païs sec & aride, sans rivières, sans lacs, où l'on ne trouvoit que peu de fontaines, & que dans la plûpart des endroits il n'y avoit presque d'autre eau que celle des puits que l'on creusoit, Solon fit une loi, par laquelle il ordonna que ceux qui ne seroient éloignés d'un puits public, que d'une certaine distance, qu'il limita à la carrière d'un cheval, c'est-à-dire, à quatre stades, pourroient y aller puiser.

HIPPICUS, *Hippicus*, Ἵππικος intime ami d'Hérode. *Voyez* l'article d'Hippicos.

HIPPION, *Hippion*, nom que quelques-uns donnent à celui qui enseigna la médecine à Esculape.

HIPPIUM. *Voyez* Agros Hippium.

HIPPIUM, *Hippium*, (*c*) Ἵππιον, un des noms qu'on a donnés à la ville d'Argos, dans l'Argolide.

HIPPO, *Hippo*, (*d*) ville

(*a*) Joseph. de Antiq. Judaic. pag 913, 914.
(*b*) Plut. T. I. p. 91.
(*c*) Strab. p. 369.
(*d*) Plut. Tom. I. pag. 877. Diod. Sicul. p. 451, 469. Pomp. Mel. pag. 130. Plin. Tom. I. pag. 158. Strab. p. 255, 256, 261. Ptolem. L. III. c. 1. Tit. Liv. L. XXXV. c. 40.

d'Italie, dans la Lucanie, selon Plutarque, & selon d'autres, au païs des Bruttiens. Selon M. d'Anville, dans ses cartes de l'Italie, elle étoit située sur le bord de la mer Tyrrhene.

L'Itinéraire d'Antonin, qui écrit Vibo, Vibona ou Vinoba, suivant les différentes leçons des manuscrits, place cette ville sur la route de Rome à la colomne, en prenant par la voie Appia. Elle est marquée entre *Ad-Turres* & *Nicotera*, à vingt-un milles du premier de ces lieux, & à dix-huit milles du second. La table de Peutinger donne à Vibona le surnom de Balentia, c'est-à-dire, Valentia.

Pomponius Méla dit: *Hippo, nunc Vibon;* & Pline: *Hippo, quod nunc Vibonem Valentiam appellamus.* Hippo, dit Cellarius, est l'ancien nom Grec, mais tronqué; car, le Périple de Scylax & Strabon disent: Ἱππώνιον. Ptolémée écrit Ἱππωνιάτης Κόλπος; & dans une ancienne inscription rapportée par Gruter, on trouve ce mot ΗΙΠΠΩΝΙΑΤΕΙΣ.

Cette ville est appellée Vibo par Cicéron, qui ne fait point mention de son surnom. Rarement on la trouve nommée simplement Valentia, comme dans une inscription militaire, recueillie par Gruter, où l'on lit *MURANUM. . . . COSENTIAM. . . . . VALENTIAM.* Tite-Live nous apprend que dans la cent soixante-unième année de la fondation de Rome, on conduisit à Vibo une colonie Romaine. Son territoire est appellé *Ager Vibonensis*, par le même Auteur; & son golfe, nommé *Sinus Vibonensis* par Cicéron, est l'*Hipponiates Sinus* de Ptolémée.

Cette ville, selon Strabon, fut bâtie par les Locriens. Les Romains, l'ayant enlevée aux Bruttiens, lui donnerent le nom de Vibon Valentia. Comme il y avoit aux environs de belles prairies, jonchées de fleurs, on s'imagina que Proserpine y étoit venue de Sicile pour en cueillir. Delà l'usage où étoient les femmes du païs de cueillir elles mêmes des fleurs, & d'en composer des couronnes; ensorte que c'étoit une chose honteuse pour elles de porter les jours de fête des couronnes qu'elles eussent achetées.

Denys, tyran de Sicile, ayant conduit son armée jusqu'à Hippo, en transféra tous les habitans à Syracuse; après quoi il fit raser la ville, & en distribua le territoire aux Locriens, l'an 388 avant l'Ére Chrétienne. Mais, environ neuf ans après, les Carthaginois ayant fait passer une armée en Italie, remirent les habitans d'Hippo en possession de leur ville d'où on les avoit chassés; & ils firent d'ailleurs une enquête très-exacte de tous les fugitifs dont ils prirent un extrême soin.

Il y avoit à Hippo un port dont on attribuoit la construction à Agathocle tyran de Sicile. Ce Prince l'avoit fait bâtir, lorsqu'il se fut emparé de cette ville.

ville. Le nom moderne est Moure Leone.

HIPPO, *Hippo*, (*a*) ville d'Espagne, selon Tite-Live. Cet Auteur dit qu'il y eut une action entre les fourrageurs, assez près d'Hippo & de Tolede; & il place ce fait sous l'an de Rome 567, & 185 avant Jesus-Christ.

HIPPO, *Hippo*, (*b*) surnommée la neuve, autre ville d'Espagne, entre le Guadalquivir & l'Océan, dans la Bétique, selon Pline, & par conséquent différente de celle de Tite-Live, qui étoit dans la Carpétanie.

HIPPO, *Hippo*, Ἱππὼν, (*c*) ville d'Afrique, qui fut fondée par les Phéniciens, au rapport de Salluste, étoit située sur le bord de la mer, à peu de distance d'Utique. On lui donnoit le surnom de Diarrhytus, pour la distinguer d'une autre ville du même nom, qui étoit aussi en Afrique, & dont il est parlé dans l'article suivant.

On lit dans Pline: » Il y a » trois promontoires, le pro» montoire blanc, le promon» toire d'Apollon, opposé à la » Sardaigne, & celui de Mer» cure, opposé à la Sicile. Ces » trois promontoires forment » deux golfes; celui d'Hippo, » ainsi nommé d'une ville, que » l'on appelle *Hippone détruite*, » appellée Diarrhytus par les » Grecs, à cause des eaux » dont elle est arrosée. « Ces mots *Hippone détruite*, en Latin, *quod Hipponem dirutum vocant*, sont suspects avec raison au P. Hardouin, qui croit qu'au lieu de *dirutum*, il faut lire *Zarytum*, employé pour *Diarytum*, comme on a dit *Zabolus* pour *Diabolus*, *Zæta* pour *Diæta*. Ce qui fait voir que le mot *dirutum*, détruite, ne convient pas; c'est qu'Hippo n'étoit pas détruite du tems de Pline. C'étoit au contraire une colonie florissante.

On trouve dans une lettre de Pline le Jeune, une histoire assez singulière au sujet de cette ville. » Près de la colonie » d'Hippone, qui est en Afrique » sur le bord de la mer, on » voit, dit-il, un étang navi» gable, d'où sort un canal, qui, » comme un fleuve, entre dans » la mer, ou retourne à l'étang » même, selon que le flux l'en» traîne, ou que le reflux le » repousse. La pêche, la navi» gation, le bain, y sont des » plaisirs de tous les âges, sur» tout des enfans, que leur in» clination porte au divertisse» ment & à l'oisiveté. Entr'eux, » ils mettent l'honneur & le » mérite à quitter de loin le » rivage; & celui qui s'en » éloigne le plus, & qui de» vance tous les autres, en est » le vainqueur. Dans cette » sorte de combat, un enfant » plus hardi que ses compagnons,

(*a*) Tit. Liv. L. XXXIX. c. 3.
(*b*) Plin. T. I. p. 138.
(*c*) Strab. p. 832. Plin. Tom. I. pag. 245, 246. Ptolem. L. IV. c. 3. Plin. L. IX. Epist. 33. Pomp. Mel. pag. 29. Sallust. in Jugurth. c. 14.

» s'étant fort avancé ; un » dauphin se présente, & tantôt le précede, & tantôt le suit, tantôt tourne autour de lui, enfin charge l'enfant sur son dos, puis le remet à l'eau ; une autre fois le reprend, & l'emporte tout tremblant, d'abord en pleine mer ; mais peu après il revient à terre, & le rend au rivage & à ses compagnons. Le bruit s'en répand dans la colonie. Chacun y court, chacun regarde cet enfant comme une merveille ; on ne peut se lasser de l'interroger, de l'entendre, de raconter ce qui s'est passé. Le lendemain, tout le peuple court au rivage. Ils ont tous les yeux sur la mer, ou sur ce qu'ils prennent pour elle ; les enfans se mettent à la nage, & parmi eux celui dont je vous parle, mais avec plus de retenue. Le dauphin revient à la même heure, & s'adresse au même enfant. Celui-ci prend la fuite avec les autres. Le dauphin, comme s'il vouloit le rappeller & l'inviter, saute, plonge, & fait cent tours différens. Le jour suivant, celui d'après, & plusieurs autres de suite, même chose arrive, jusqu'à ce que ces gens, nourris sur la mer, se font une honte de leur crainte. Ils approchent le dauphin, ils l'appellent, ils se jouent avec lui, ils le touchent, il se laisse manier.

» Cette épreuve les encourage, sur-tout l'enfant qui le premier en avoit couru le risque ; il nage auprès du dauphin, & saute sur son dos. Il est porté & rapporté ; il se croit reconnu & aimé, il aime aussi ; ni l'un ni l'autre n'a de peur, ni n'en donne. La confiance de celui-là augmente, & en même tems la docilité de celui-ci ; les autres enfans même l'accompagnent en nageant, & l'animent par leurs cris & par leurs discours. Avec ce dauphin en étoit un autre [& ceci n'est pas moins merveilleux] qui ne servoit que de compagnon & de spectateur. Il ne faisoit, il ne souffroit rien de semblable ; mais, il menoit & ramenoit l'autre, comme les enfans menoient & ramenoient leur camarade. Il est incroyable, mais pourtant il n'est pas moins vrai que tout ce qui vient d'être dit, que ce dauphin, qui jouoit avec cet enfant, & qui le portoit, avoit coûtume de venir à terre ; & qu'après s'être séché sur le sable, lorsqu'il venoit à sentir la chaleur, il se rejettoit à la mer. Il est certain qu'Octavius Avitus, lieutenant du Proconsul, emporté par une vaine superstition, prit le tems que le dauphin étoit sur le rivage pour faire répandre sur lui des parfums, & que la nouveauté de cette odeur le mit en fuite & le fit sauver dans la

» mer. Plusieurs jours s'écoule-
» rent depuis sans qu'il parût.
» Enfin il revint, d'abord lan-
» guissant & triste; & peu après
» ayant repris ses premières
» forces, il recommença ses
» jeux & ses tours ordinaires.
» Tous les Magistrats des lieux
» circonvoisins s'empressoient
» d'accourir à ce spectacle.
» Leur arrivée & leur séjour
» engageoient cette ville, qui
» n'est pas déjà fort riche, à
» de nouvelles dépenses, qui
» achevoit de l'épuiser. Ce
» concours de monde y trou-
» bloit d'ailleurs & y déran-
» geoit tout. On prit donc le
» parti de tuer secrétement le
» dauphin qu'on venoit voir. «

Dans la Notice épiscopale d'Afrique, Hippo étoit le siege d'un Évêque; & l'on y trouve *Marianus Hippozaritensis*, de la province proconsulaire. Dans la conférence de Carthage, il se trouve deux Évêques de cette ville, l'un Catholique, l'autre Donatiste, sçavoir Florentin & Victor. Ce dernier est qualifié Évêque *Hipponensium Zaritonum* & *Hipponensis Diarrhytorum*. Cette ville est nommée *Hippo-Zarrhyto* dans l'Itinéraire d'Antonin, & *Ipponte Diarito*, dans la carte de Peutinger. L'anonyme de Ravenne écrit Hippone Zareston, & Hippon Zarestum. Strabon donne le surnom de *Royale* à cette Hippo, aussi-bien qu'à l'autre, en quoi il se trompe. Dans le Concile de Carthage, tenu sous S. Cyprien, on trouve le martyr Pierre, Évêque de cette Hippo; & dans la lettre des Prélats de la province proconsulaire, qui avoient assisté au Concile de Latran, est entre les souscripteurs *Donat Dei gratiâ episcopus sanctæ ecclesiæ Ipponizaritensis*. C'est présentement Biserte, selon quelques-uns, & Tamacrati ou Tamacrata, selon d'autres.

HIPPO, *Hippo*, Ἵππων, (*a*) autre ville d'Afrique, surnommée la Royale, *Hippo Regius*, Ἵππω Βασιλικός. On dit qu'elle étoit ainsi surnommée, parce qu'elle étoit dans les États du roi de Numidie; au lieu que la précédente étoit dans le territoire des Carthaginois. On lit dans Silius Italicus:

Tum Vaga, & antiquis dilectus
Regibus Hippo.

Procope, parlant de Bélisaire, dit: » Il vint à une forte
» place des Numides, située au
» bord de la mer, éloignée de
» Carthage de dix journées de
» chemin, & nommée *Hippone*
» *la Royale*. « On dispute si elle étoit colonie Romaine; & la question seroit décidée, s'il étoit bien sûr que ces lettres C. G. I. H. P. A. sur une médaille de Marc-Antonin, signifiassent *Colonia Gemella Julia Hipponensis Pia Augusta*, comme le prétend Vaillant.

(*a*) Plin. Tom. I. pag. 245. Strab. p. 832. Ptolem. L. IV. c. 3. Pomp Mel. p. 29. Sili. Italic. L. III. v. 259. Corn. Nep. in Amilc. c. 2. Tit. Liv. L. XXIX. c. 4, 32. Hirt. Pans. de Bell. Afric. p. 823, 824.

Cette ville étoit auſſi Epiſcopale, & elle tire ſon plus grand luſtre d'avoir eu pour ſon Évêque Saint Auguſtin, l'une des plus grandes lumières qui aient éclairé l'Égliſe. C'eſt préſentement la ville de Bonne en Afrique.

HIPPO, *Hippo*, Ἱππών. nom donné à un champ de l'iſle de Cos. C'étoit delà qu'on tiroit le vin appellé *Hippocoum Vinum*.

HIPPO, *Hippo*, Ἱππών, ville d'Égypte, ſelon la Notice de l'Empire. C'eſt la même que celle qu'Antonin place dans la Marmarique ou la Cyrénaïque, entre Darnide & Michera, à vingt-huit mille pas de la première, & à trente mille de la ſeconde.

HIPPO, *Hippo*, Ἱππών, ville de Paleſtine, appellée auſſi Hippos. *Voyez* Hippos.

HIPPO, *Hippo*, Ἱππώ, (*a*) une des nymphes Océanides, filles de l'Océan & de Téthys.

HIPPOBATES, *Hippobatæ*, les mêmes que les Hippobotes. *Voyez* Hippobotes.

HIPPOBOTES, *Hippobotæ*, Ἱπποβόται, (*b*) nom que l'on donnoit aux principaux d'entre les Chalcidiens. Comme les Hippobotes étoient les plus riches, ils avoient auſſi le plus de réputation & d'autorité. Hérodote les appelle Hippobates, ce qui ſignifie ſimplement cavaliers; au lieu qu'Hippobotes veut dire ceux qui peuvent nourrir un cheval, du Grec Ἵππος, *equus*, cheval, & βόω, *paſco*, je fais paître, je nourris.

Élien nomme Hippobota, un canton des Chalcidiens, qui fut pris par les Athéniens, & partagé en quarante portions que l'on tira au ſort. C'étoit ſans doute le païs habité par les Hippobotes. D'ailleurs, nous apprenons de Plutarque, que Périclès, général des Athéniens, diſſipa les Hippobotes.

HIPPOBOTUM, *Hippobotum*, (*c*) nom d'une prairie de la Médie, où l'on nourriſſoit des chevaux; on y paſſoit en allant de la Perſide & de la Babylonie aux portes Caſpiennes, ſelon Strabon. C'eſt de-là que l'on prenoit les chevaux nommés *Niſæi*.

HIPPOBOTUM, *Hippobotum*, Ἱππόβοτον. (*d*) un des noms qu'a portés la ville d'Argos, capitale de l'Argolide.

HIPPOCAMPES, *Hippocampi*, chevaux marins ou chevaux à deux pieds, que les Poëtes donnent à Neptune & à toutes les divinités de la mer. Ces animaux ſont fabuleux; mais, Pline & d'autres naturaliſtes donnent le nom de cheval marin ou Hippocampe, à un animal qui ne reſſemble en rien au cheval;

(*a*) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. I. pag. 72.

(*b*) Strab. pag. 447. Plut. Tom. I. pag. 164. Herod. L. XV. c. 77. Ælian. L. VI. c. 1.

(*c*) Strab. p. 525.

(*d*) Strab. p. 369.

car, c'eſt un petit animal, long d'environ ſix pouces, & qui mérite plutôt d'être mis au rang des inſectes.

HIPPOCENTAURES, *Hippocentauri*, Ἱπποκένταυροι, les mêmes que les Centaures. *Voyez* Centaures.

HIPPOCLIDE, *Hippoclides*, Ἱπποκλείδης, (a) Athénien, fils de Tiſandre, paſſoit pour le plus beau & le plus riche des Athéniens. Il eſt compté au nombre de ceux qui ſe préſenterent pour épouſer la fille de Cliſthène, Prince de Sicyone.

Cliſthène éprouvoit les prétendans ſur-tout dans les feſtins; car, pendant le ſéjour qu'ils firent chez lui, il les traita magnifiquement. De tous ces prétendans, les Athéniens étoient le plus de ſon goût, & principalement Hippoclide, qui lui paroiſſoit homme de cœur, & dont les ancêtres étoient iſſus des Cypſeles de Corinthe. Le jour étant arrivé, où Cliſthène devoit nommer un gendre, il fit immoler cent bœufs, & donna un grand feſtin aux amans de ſa fille & à tous les Sicyoniens. A la fin du repas, les rivaux ſe mirent à diſputer entre eux ſur la muſique, & ſur la première choſe que fourniſſoit la converſation. Comme on continuoit à boire, Hippoclide, qui rappelloit à lui l'attention de tous les autres, commanda au joueur de flûte de lui jouer un air grave, ſur lequel il danſa la danſe appellée *Emmeleia*, paroiſſant fort content de lui-même. Mais, Cliſthène, qui l'obſervoit, commençoit à en avoir mauvaiſe opinion. Enſuite, Hippoclide, après s'être repoſé quelque tems, ſe fit apporter une table, ſur laquelle il danſa d'abord des danſes Lacédémoniennes, puis des danſes Athéniennes; & enfin appuyant ſa tête ſur la table & tenant ſes pieds en haut, il ſe mit à geſticuler des jambes, comme il faiſoit auparavant des bras. Quoiqu'à la première & à la ſeconde danſe, Cliſthène eût déjà conçu de l'averſion pour un gendre ſi peu modeſte, il diſſimula néanmoins, & ne voulut point éclater. Mais, quand il le vit en cette poſture, il ne put ſe contenir davantage, & s'adreſſant à lui: *Fils de Tiſandre*, lui dit-il, *tu as danſé ton mariage hors de cadence*; à quoi le jeune homme répondit: *Hippoclide ne s'en ſoucie pas*; expreſſion, qui, dans la ſuite, paſſa en proverbe chez les Grecs.

HIPPOCLUS, *Hippoclus*, (b) Ἵπποκλος, d'une des plus illuſtres maiſons de Thebes, fut pere de Pélopidas.

HIPPOCOON, *Hippocoon*, Ἱπποκόων, (c) fils d'Œbalus & de Gorgophone, étoit frere de Tyndare. Ce dernier devoit na-

(a) Lucian. Tom. II. pag. 522, 1013. Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. I. pag. 134, 135.

(b) Plut, T, I. p. 279.

(c) Diod. Sicul. pag. 166. Pauſ. pag. 117, 158, 159, 178, 187. & ſeq. Myth. par M. l'Abb. Ban. T. VII. p. 55.

turellement succéder à Œbalus au royaume de Sparte. Mais, Hippocoon lui disputa l'empire, & fut préféré à cause de son âge. Cependant, au bout de quelque tems, il fut rétabli sur le trône par Hercule. Il y avoit à Sparte une statue d'Hercule armé, & l'on dit qu'Hercule étoit ainsi représenté à cause de son combat avec Hippocoon & avec ses enfans, qui étoient au nombre de vingt. Et la raison que l'on donnoit de la haine d'Hercule contre cette famille, c'est que ce Héros étant venu à Sparte pour se faire purifier du meurtre d'Iphitus, Hippocoon & ses enfans s'y opposerent, ne le trouvant pas digne de cette grace; mais, voici ce qui leur mit les armes à la main, du moins selon qu'on le racontoit à Sparte, selon Pausanias.

Œonus, ou, selon d'autres, Hyionus, cousin germain d'Hercule, étant venu avec lui à Sparte dans sa première jeunesse, un jour qu'il se promenoit par la ville, comme il passoit devant la porte d'Hippocoon, un chien qui gardoit la maison sauta sur lui. Œonus lui jetta une pierre; aussi-tôt les fils d'Hippocoon accoururent & assommerent ce jeune homme à coups de bâtons; Hercule, au désespoir de cet accident, vint fondre sur eux; mais, ayant été blessé dans la mêlée, il se retira. Quelque tems après, il revint avec main forte, massacra Hipppocoon & ses enfans, & vengea ainsi la mort de son cousin.

HIPPOCOON, *Hippocoon*, Ἱπποκόων (a) fils d'Hyrtacus, est mis par Virgile au nombre des compagnons d'Énée. Il disputa le prix de l'arc aux jeux funebres qui furent célébrés en Sicile, à l'anniversaire de la mort d'Anchise. Sa fleche fut la premiere qui fendit les airs, elle frappa le mât, au haut duquel on avoit attaché pour but une colombe, le perça, l'ébranla, & effraya l'oiseau. Quoiqu'Hippocoon n'eût pas atteint le but, il ne laissa pas d'avoir une récompense proportionnée à son mérite.

HIPPOCOON, *Hippocoon*, Ἱπποκόων, (b) ami & cousin germain de Rhésus, étoit un des plus expérimentés capitaines des Thraces. Un jour qu'il dormoit dans le camp des Troyens, il s'éveille en sursaut, & voyant la place des chevaux de Rhésus vuide, parce qu'ils avoient été enlevés par les Grecs, & ses compagnons noyés dans leur sang, & tout palpitans encore, il fait des cris horribles, & appelle son ami. Les Troyens accourent en foule avec un bruit confus & un grand tumulte; & pleins d'étonnement & de surprise, ils regardent les effroyables exploits, que les

(a) Virg. Æneid. L. V. v. 492. & seq.

(b) Homer. Iliad. L. X. v. 518. & seq.

ennemis ont faits sans être découverts.

HIPPOCRATE, *Hippocrates*, Ἱπποκράτης (*a*) fils de Gnosidicus, etoit natif de l'isle de Cos. On dit qu'il descendoit d'Esculape, & qu'il exerça la médecine. Il fut pere d'Héraclide, & celui-ci le fut d'Hippocrate le prince des médecins.

HIPPOCRATE, *Hippocrates*, Ἱπποκράτης (*b*) le prince des médecins, naquit dans l'isle de Cos, l'une des Sporades. On place sa naissance à la première année de la 80.e Olympiade. On prétend qu'il descendoit d'Esculape par Héraclide son pere, & d'Hercule par sa mere Praxitée. Il s'attacha d'abord à l'étude des choses de la nature, puis à celle du corps humain en particulier. Il eut pour premier maître son pere même. Il reçut aussi les leçons d'un autre célebre médecin, nommé Hérodique. Il se rendit habile dans toutes les parties de la médecine, & en porta la connoissance aussi loin qu'elle pouvoit aller pour lors.

L'isle de Cos étoit consacrée au Dieu Esculape, qui y étoit honoré d'un culte particulier. La coûtume étoit que tous ceux qui avoit été guéris de quelque maladie, fissent un mémoire exact, & des symptômes qui l'avoient accompagnée, & des remedes qui les en avoient délivrés. Hippocrate avoit fait copier tous ces mémoires, qui ne lui furent pas d'un petit secours, & qui lui tinrent lieu d'une expérience anticipée.

Son extrême habileté parut sur tout pendant la peste qui affligea particulièrement la ville d'Athènes & toute l'Attique au commencement de la guerre du Péloponnèse. La contagion, avant que de passer en Attique, avoit déjà fait de grands ravages dans la Perse. Dès qu'elle s'y fit sentir, Artaxerxe, qui avoit entendu parler de la grande réputation d'Hippocrate de Cos, lui fit écrire par ses gouverneurs, pour l'engager à venir dans ses États traiter ceux qui étoient attaqués de cette maladie. Il lui faisoit les offres les plus avantageuses, ne mettant du côté de l'intérêt aucune borne aux récompenses dont il prétendoit le combler, & du côté de l'honneur promettant de l'égaler à ce qu'il y avoit de personnes plus considérables dans sa cour. Mais, tout l'éclat de l'or & des dignités qu'on fit briller aux yeux d'Hippocrate, ne fut point capable de le tenter, & ne put étouffer dans son esprit le sentiment d'aversion & de haine qui étoit devenu naturel aux Grecs à l'égard des Perses, depuis que ceux-ci

(*a*) Suid. T. I. p. 1269.

(*b*) Strab. p. 657. Suid. T. I. p. 1268, 1269. Pauf. p. 612 Plin. T. II. p. 191, 195. *& seq.* Cicer. de Orat. L. III. c. 72. Lucian. Tom. II. p. 483. Roll Hist. Anc. Tom. I. p. 546. Tom. II. p. 363. *& suiv.* Tom. VI. pag. 580. *& suiv.* Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. I. pag. 92, 97. T. III. pag. 285. *& suiv.*

étoient venus les attaquer. Sa réponse fut donc qu'il étoit sans besoin & sans désirs; qu'il devoit ses soins à ses concitoyens & à ses compatriotes, & qu'il ne devoit rien aux Barbares, ennemis déclarés des Grecs. Les Rois ne sont pas accoûtumés au refus. Artaxerxe, outré de dépit, envoya sommer la ville de Cos, patrie d'Hippocrate, & où il étoit actuellement, de lui livrer cet insolent pour le punir comme il l'avoit mérité, menaçant, en cas de désobéissance, de détruire tellement la ville & l'isle, qu'il n'en resteroit pas de traces. Ceux de Cos ne furent point intimidés. Ils répondirent que les menaces de Darius & de Xerxès n'avoient pu autrefois les porter à leur donner l'eau & la terre, ni a suivre leurs ordres; que celles d'Artaxerxe n'auroient pas plus d'effet; que quoi qu'il pût leur arriver, ils ne livreroient point leur concitoyen, & qu'ils comptoient sur la protection des Dieux.

Hippocrate avoit écrit qu'il se devoit à ses compatriotes. En effet, dès qu'il fut mandé à Athènes, il s'y rendit, & ne sortit point de la ville, que la peste ne fût cessée, il se consacra tout entier au service des malades; & pour se multiplier en quelque sorte, il envoya plusieurs de ses éleves dans tout le païs, après les avoir instruits de la manière dont ils devoient traiter les pestiférés. Un zele si généreux pénétra les Athéniens de la reconnoissance la plus vive. Ils ordonnerent par un décret public, qu'Hippocrate seroit initié aux grands mystères de la même manière que l'avoit été Hercule le fils de Jupiter; qu'on lui donneroit une couronne d'or de la valeur de mille staters, ce qui montoit à cinq mille livres de notre monnoie; & que le décret qui la lui accordoit, seroit lû à haute voix, par un héraut dans les jeux publics à la grande fête des Panathénées; qu'il auroit le droit de bourgeoisie, & seroit nourri dans le Prytanée pendant toute sa vie, s'il le vouloit, aux dépens de l'État; enfin, que les enfans de ceux de Cos, dont la ville avoit porté un si grand homme, pourroient être nourris & élevés à Athènes, comme s'ils y étoient nés.

On dit que les Abdérites écrivirent à Hippocrate, pour le prier de venir voir Démocrite. Ils le voyoient ne se soucier de rien, rire de tout, dire que l'air étoit plein d'images, se vanter qu'il faisoit de tems en tems un voyage dans l'espace immense des choses. Regardant tous ces traits comme des symptômes & des commencemens de folie, ils craignoient qu'il ne devînt tout à fait fou, & que son grand sçavoir ne lui démontât entièrement la tête. Hippocrate les rassura, & jugea bien autrement qu'eux de l'état de Démocrite. Il n'est pas sûr que les lettres d'Hippocrate d'où ce fait est

tiré, soient véritablement de lui.

Les écrits qu'il a laissés en grand nombre, ont toujours été regardés, & le sont encore, comme ce qu'il y a de plus parfait dans ce genre, & comme devant tenir lieu de fondement & de base à l'étude de la médecine. Il y a conservé la mémoire d'un évenement, qui lui fait encore plus d'honneur que toute sa science & toute son habileté. C'est l'aveu sincere d'une faute qu'il avoit commise en pansant une blessure de tête ; car, on sçait qu'anciennement la médecine, la chirurgie, & la Pharmacie, n'étoient point séparées. Il n'a point rougi de confesser, aux dépens en quelque sorte de sa propre gloire, qu'il s'étoit trompé, de peur que d'autres, après lui & à son exemple, ne tombassent dans la même erreur. De petits esprits, dit Celse, & d'une habileté médiocre, n'en usent pas de la même sorte, & ménagent avec bien plus de soin le peu qu'ils ont de réputation, parce qu'ils n'en peuvent rien perdre sans s'appauvrir. Il n'y a que de grands génies, que des hommes riches & opulens, c'est-à-dire, qui se sentent d'ailleurs un fonds de mérite non commun, capables de faire un tel aveu, & de négliger ces petites pertes, qui ne diminuent rien de leur richesse & de leur opulence.

Il fait encore un autre aveu, qui marque en lui un caractère admirable de candeur & d'ingénuité. De quarante-deux malades qu'il avoit traités, dont il décrit les maladies dans le premier & le troisième livres des maladies Épidémiques, il avoue qu'il n'y en a eu que dix-sept qu'il ait guéris, & que tous les autres sont morts entre ses mains. Dans le second des livres que nous venons de citer, il dit, en parlant de certaine esquinancie qui étoit accompagnée de grands accidens, que tous en échapperent. *S'ils étoient morts*, ajoûte-t-il, *je le dirois de même.*

Dans un autre endroit, il se plaint modestement de l'injustice de ceux qui décrioient la médecine, sous le prétexte que l'on meurt souvent entre les mains des médecins. Comme si, dit-il, on ne pouvoit pas imputer la mort du malade à la violence insurmontable de la maladie, aussi-bien ou plutôt qu'à la faute du médecin qui l'a traité.

Il déclare qu'il n'y a point de déshonneur pour un médecin, lorsqu'en certains cas difficiles il est en peine touchant la manière dont il se doit conduire auprès d'un malade, de faire appeller d'autres médecins, afin d'aviser, conjointement avec eux, sur ce qu'il y a à faire pour le bien du malade. Par où l'on voit que les consultations sont d'un ancien usage.

On reconnoît dans le serment d'Hippocrate qui se trouve à la tête de ses ouvrages, le carac-

tère d'un véritable honnête homme & plein de probité. Il prend les Dieux qui président à la médecine à témoin du désir sincere qu'il a de remplir exactement tous les devoirs de son état. Il fait paroître une vive & respectueuse reconnoissance pour celui qui lui a enseigné l'art de la médecine, & déclare qu'il le regarde toujours comme son pere, & ses enfans comme ses propres freres, & qu'il se fera un devoir de les aider en toute occasion, & de ses biens, & de ses conseils. Il proteste que dans le régime de vivre qu'il prescrira aux malades, il aura grand soin de rechercher tout ce qui pourra leur être utile, & d'éviter tout ce qu'il croira pouvoir leur nuire. Il se propose de mener une vie pure & irréprochable, & de ne point déshonorer sa profession par aucune action digne de blâme. Il dit qu'il n'entreprendra jamais de tailler ceux qui seront travaillés de la pierre, & qu'il laissera ce soin aux personnes qui se sont rendu habiles dans cette opération par une longue expérience. Il proteste que quand, en visitant ses malades, il aura découvert quelque chose qui doit être tenu caché, il ne le révélera jamais, & sera fidele à la loi sacrée du secret. Enfin, il espere qu'en gardant inviolablement toutes ces règles, il s'acquerra l'estime de la postérité, & il consent à être décrié pour toujours, s'il a le malheur d'y manquer.

On loue fort son désintéressement, vertu bien estimable dans un médecin. Ce qu'il dit sur ce sujet, est digne de remarque. Il veut que le médecin, quant au salaire qui lui est dû, en use avec honnêteté & avec humanité, ayant égard au pouvoir ou à l'impuissance où se trouve le malade de le récompenser plus ou moins libéralement. Il est même des occasions, dit-il, où le médecin ne doit point demander ni attendre de récompense; comme lorsqu'il a traité un étranger, ou un pauvre, qui sont des personnes que tout le monde est obligé de secourir.

Il paroît qu'il étoit plein de respect pour la divinité. » Ceux, » dit-il, qui ont les premiers » trouvé la manière de guérir » les maladies, ont jugé que » c'étoit un art qui méritoit » qu'on en attribuât l'invention » à Dieu; & c'est, ajoûte-t-il, » le sentiment commun. «

On ne sçait rien de particulier de la mort d'Hippocrate. Il mourut dans un âge fort avancé, & laissa deux fils, Thessalus & Dracon, qui se firent un nom célebre parmi les médecins, aussi bien que Polybe son gendre & son successeur.

Macrobe dit qu'Hippocrate n'a jamais sçu tromper, & qu'il n'a pu se tromper ni être trompé. La mémoire d'Hippocrate est encore aujourd'hui en vénération à ceux de Cos; & l'on y montre une petite maison où l'on dit qu'il a habité.

Il eſt parlé de l'année d'Hippocrate, dans le livre de l'enfantement au ſeptième mois. Marſilius prouve qu'elle étoit de 360 jours.

Marcus Fabius Calvus mit en Latin les œuvres d'Hippocrate, qu'on imprima à Rome l'an 1532. Jérôme Mercurialis les publia l'an 1588 à Veniſe, en Grec & en Latin. On les imprima l'an 1595 à Francfort, avec la traduction Latine d'Anutius Foëſius de Metz, qui a entendu parfaitement ſon Auteur. René Chartier de Vendôme les fit imprimer en 1639 à Paris. Et Jean Antoine de Vander Linden en procura une nouvelle édition, qu'il fit faire l'an 1668 à Leyden. Elle eſt en deux volumes *in-octavo*. Il y a auſſi un nombre prodigieux de commentaires ſur divers livres d'Hippocrate, dont les aphoriſmes ſont encore aujourd'hui regardés comme des oracles, ainſi que ſes prognoſtics. Feu M. Devaux, célebre chirurgien, a donné une traduction Françoiſe des aphoriſmes, & du commentaire Latin que M. Hecquet, habile médecin, a fait ſur cet Ouvrage.

HIPPOCRATE, *Hippocrates*, Ἱπποκράτης, (*a* fils de Theſſalus, & par conſéquent petit-fils du précédent, naquit auſſi dans l'iſle de Cos, & exerça la médecine, à l'exemple de tous ceux de ſa famille.

HIPPOCRATE, *Hippocrates*, Ἱπποκράτης, (*b*) de la même famille que les précédens, naquit encore dans l'iſle de Cos. Il étoit fils de Dracon, & exerça auſſi la médecine. Ce fut lui qui guérit Roxane. Il mourut ſous Caſſandre, fils d'Antipater. Il avoit écrit de la médecine.

(*c*) Suidas fait mention de trois autres Hippocrates, qui étoient auſſi de la même famille que ceux qui précedent. Les deux premiers étoient fils de Thymbrée; ils naquirent à Cos, exercerent la médecine, & écrivirent de cet art. Le troiſième, qui naquit auſſi à Cos, étoit fils de Praxianacte. Il exerça comme les autres la médecine, ſur laquelle il laiſſa également des traités.

HIPPOCRATE, *Hippocrates*, Ἱπποκράτης, pere de Piſiſtrate tyran d'Athènes.

HIPPOCRATE, *Hippocrates*, Ἱπποκράτης. (*d*) Géometre, vivoit vers l'an 500 avant Jeſus-Chriſt. Pythagore le chaſſa de ſon école, parce qu'il prenoit de l'argent pour enſeigner les mathématiques. Il ſe mêla auſſi de marchandiſe, ainſi que le ſage Thalès, au rapport de Plutarque.

HIPPOCRATE, *Hippocrates*, Ἱπποκράτης, (*e* capitaine Spartiate, fils de Mindare, étoit gouverneur de Chalcédoine, lorſqu'Alcibiade vint aſſiéger cette place. Ce général l'enfer-

(*a*) Suid. T. I. p. 1269.
(*b*) Suid. Tom. I. p. 1269.
(*c*) Suid. T. I. p. 1269.

(*d*) Plut. T. I. p. 79.
(*e*) Plut. T. I. p. 207, 208. Xenoph. p. 430, 435, 436.

ma d'une muraille qui alloit d'une mer à l'autre. Cependant, Pharnabaze arrive avec une grosse armée pour faire lever le siege, & Hippocrate de son côté fort contre les Athéniens avec toutes ses forces. Alcibiade met ses troupes en bataille pour faire tête en même tems à ces deux ennemis ; & après un long combat, il oblige Pharnabaze à prendre honteusement la fuite, & tue Hippocrate avec un grand nombre de ses meilleurs soldats.

HIPPOCRATE, *Hippocrates*, Ἱπποκράτης, (*a*) tyran de Géla, conduisit une colonie à Camarine, au rapport de Thucydide.

HIPPOCRATE, *Hippocrates*, Ἱπποκράτης, originaire de Syracuse, naquit à Carthage d'une mere Carthaginoise. Il vivoit environ deux cens vingt ans avant Jesus-Christ. *Voyez* Epicyde & Himilcon.

HIPPOCRENE, *Hippocrene*, Ἵππου κρήνη, (*b*) proprement la fontaine du cheval. Perse l'appelle en Latin *Caballinus fons.* C'étoit une fontaine de Grece, dans la Béotie. Pline nommant les fontaines qui étoient dans cette province, dit : Œdipodie, Psamathé, Dircé, Epicrane, Aréthuse, Hippocrene, Aganippe, Gargaphie ; l'Aganippe & l'Hippocrene étoient sur le mont Hélicon. Ovide semble n'en faire qu'une dans ces vers pris du cinquième livre des fastes :

Dicite, quæ fontes Aganippidos Hippocrenes,
Grata Medusæi signa tenetis equi.

Solin les distingue beaucoup mieux ; car, après avoir nommé l'Aganippe & l'Hippocrene, il dit que Cadmus, premier inventeur des lettres, trouva ces deux fontaines en courant à cheval, lorsqu'il cherchoit un lieu pour s'y établir ; que delà les Poëtes ont pris la licence de dire que l'une d'elles étoit sortie de dessous les pieds du cheval aîlé [Pégase] & que les eaux de l'une & de l'autre, étant bues, inspiroient la science.

Saumaise soutient qu'il faudroit dire en Latin *Hippucrene*, & non pas *Hippocrene*, qui est venu de l'ignorance des copistes ; car, dit-il, les Grecs ne disent point en un seul mot Ἱπποκρήνη, mais en deux mots Ἵππου κρήνη ; & de même que les auteurs Latins ont dit *Menandru Thaïs*, *Alexandru Stephanos*, que l'on trouve dans Pline, ils ont fait *Mopsuestia* de Μόψου ἑστία, & non pas *Mopsoestia*, *Heliu Trapeza*, & non pas *Helio Trapeza*. C'est par la même analogie que l'on trouve *Antinou*. génitif d'*Antinous*, pour signifier la ville d'Égypte, qui portoit le nom de ce Mignon d'Adrien.

(*a*) Thucyd. p. 414.

(*b*) Persi. Prolog. v. 1. Plin. T. I. pag. 197. Ovid. Fast. L. VII. v. 7, 8. Strab. pag. 379, 410. Pauf. pag. 145, 588. Solin. p. 96. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. I. p. 113.

Quoi qu'il en soit, l'usage est présentement pour Hippocrene. Cette fontaine, si vantée par les Poëtes, étoit sur le penchant de l'Hélicon.

Il y en a qui prétendent qu'elle fut appellée Hippocrene, ou la fontaine du cheval, parce que le mot *Pigran*, dont on fit *Hippigrana*, & ensuite *Hippocrene*, veut dire sortir de terre.

Ceux de Trœzene, au rapport de Pausanias, avoient aussi une fontaine Hippocrene, au sujet de laquelle ils avoient une tradition différente de celle des Béotiens; car, ils disoient bien comme eux que Pégase ayant frappé du pied contre terre, il en sortit une fontaine; mais, ils ajoûtoient que Bellérophon vint à Trœzene pour demander à Pitthée sa fille Ethra en mariage, & qu'avant que de la pouvoir épouser, il fut banni de Corinthe.

HIPPOCRENES, *Hippocrenæ*, (*a*) nom qui a été donné aux Muses, à cause de la fontaine d'Hippocrene.

HIPPOCTONUS, *Hippoctonus*, (*b*) un des surnoms d'Hercule. On lui avoit donné celuici, parce qu'il avoit tué les chevaux de Diomede.

HIPPODAMAS, *Hippodamas*, fut un des fils de Priam.

HIPPODAME, *Hippodame*, que d'autres nomment Hippodamie. *Voyez* Hippodamie.

HIPPODAMIE, *Hippodamia*, Ἱπποδάμεια. (*c*) que Plutarque appelle Deidamie, & Properce Ischomaque, étoit fille d'Adraste, roi d'Argos. C'étoit une des plus belles femmes de son tems. Elle fut mariée à Pirithous, qui pria les Centaures à la solemnité du mariage. Euryte, l'un des plus célebres d'entr'eux, voulut enlever Hippodamie; mais, Thésée l'arracha d'entre les mains de ce furieux.

Il y en a qui prétendent que cette Princesse étoit fille de Byste. Diodore de Sicile nous apprend qu'elle avoit eu de Pirithoüs un fils nommé Polypœte.

HIPPODAMIE, *Hippodamia*, Ἱπποδάμεια, étoit le nom propre de Briséis. *Voyez* Briséis.

HIPPODAMIE, *Hippodamia*, Ἱπποδάμεια, (*d*) fille d'Œnomaüs, roi d'un canton de l'Elide. Lorsque cette Princesse fut en âge d'être mariée, son pere, qui la vit parfaitement belle, en devint amoureux, comme tous les autres Princes de la Grece; & désirant se conserver ce trésor, il s'avisa d'un moyen plus criminel encore que son amour. Il avoit le chariot le plus léger & les chevaux les plus vîtes de

(*a*) Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom IV. pag. 231.

(*b*) Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf. Tom. I. p. 228.

(*c*) Virg. Georg. L. III. v. 7. Plut. T. I. p. 14. Diod. Sicul. p. 184. Ovid. Metam. L. XII. c. 6. *& seq.* Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. VI. p. 335, 336.

(*d*) Lucian. Tom. II. p. 1030, 1031, 1032. Pauf. p. 307, 214. *& seq.* Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. VII. p. 307. *& suiv.*

tout le païs. Feignant donc de chercher à sa fille un mari qui fût digne d'elle, il la proposa pour prix à celui qui pourroit le vaincre à la course, mais avec cette condition que tous ceux qu'il vaincroit seroient mis à mort. Il voulut même que sa fille montât sur le char de ses amans, afin que sa beauté les arrêtât & fut cause de leur défaite. Par ces artifices, il vainquit & tua jusqu'à treize de ces Princes. Enfin, les Dieux irrités des crimes de ce pere furieux, donnerent des chevaux immortels à Pélops, qui courut le quatorzième, & qui demeurant victorieux par ce secours, fut le possesseur de cette Princesse. D'autres disent qu'Œnomaüs ayant appris que Pélops, qui recherchoit sa fille en mariage, seroit cause un jour de sa mort, ne voulut jamais la lui donner pour femme, qu'à condition qu'il le vaincroit à la course. Pélops entreprit le combat, apres qu'il eut gagné celui qui conduisoit le chariot d'Œnomaüs, qui le fit rompre au milieu de la course. Ainsi, il fut vaincu & se tua, laissant sa fille Hippodamie & son royaume à Pélops, qui donna son nom à tout le Péloponnèse.

HIPPODAMIE, *Hippodamia*, Ἱπποδάμεια, (a) l'aînée des filles d'Anchise, fut mariée à Alcathoüs. Cette Princesse, avant son mariage, faisoit les délices de son pere & de sa mere, car elle surpassoit toutes ses compagnes en beauté, en esprit, & en adresse pour tous les beaux ouvrages qui peuvent occuper une Princesse. Tant de rares qualités l'avoient fait rechercher par le Prince le plus brave & le mieux fait qui fût à Troye, pendant que la fleur de l'âge relevoit sa beauté par tous les agrémens de la jeunesse, & augmentoit sa vigueur, & avant que les fils d'Anténor, ceux de Panthoüs & les enfans de Priam parussent dans le monde; car, tous ces jeunes Princes, sur tout les derniers, brilloient par dessus toute la jeunesse Troyenne.

HIPPODAMIE, *Hippodamia*, Ἱπποδάμεια, (b) l'une des femmes attachées au service de Pénélope.

HIPPODAMIUM FORUM, *Hippodamium Forum*, (c) lieu de l'Attique, selon Xénophon.

HIPPODAMUS, *Hippodamus*, Ἱππόδαμος, (d) capitaine Troyen fut tué par Ulysse.

HIPPODAMUS, *Hippodamus*, Ἱππόδαμος, (e) fils d'Achéloüs & de Perimede, étoit frere d'Orestée.

HIPPODAMUS, *Hippodamus*, Ἱππόδαμος, (f) Milésien, fils d'Euryphon, dressa un projet imaginaire, touchant la

(a) Homer. Iliad. L. XIII. v. 429. & *seq.*
(b) Homer. Odyss. L. XVIII. v. 182.
(c) Xenoph. p. 478.
(d) Homer. Iliad. L. XI. v. 335.
(e) Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. VI. p. 93.
(f) Suid. T. I. p. 1268. Diod. Sicul. p. 476.

meilleure manière de former un État. Il vouloit qu'il fût composé d'un nombre de dix mille hommes, qu'il divisoit en trois rangs, d'artisans, de laboureurs & de soldats. Il partageoit aussi le païs en trois portions, l'une pour les sacrificateurs, l'autre pour le public, & la troisième pour les particuliers.

Il y a eu divers autres Hippodamus. 1.° Un, Archonte d'Athènes, l'an 2 de la 101.e Olympiade, & 375 ans avant Jesus-Christ; 2.° Un autre, de la même ville, qui donna sa maison au public, afin que l'on pût construire plus aisément le port du Pirée; 3.° Un autre, de Milet, architecte, qui bâtit pour les Athéniens le même port du Pirée; d'où le marché qui étoit sur ce port, fut nommé depuis Hippodamia; 4.° Un autre, Philosophe de la secte de Pythagore, duquel Stobée rapporte quelques instructions; 5.° Un autre, de la secte des Platoniciens; 6.° Un autre enfin, qu'Aristophane représente comme un insigne gourmand.

HIPPODETE, *Hippodetes*, Ἱπποδέτης, surnom d'Hercule. *Voyez* Hercule.

HIPPODROME, *Hippodromus*, Ἱππόδρομος, (*a*) lieu destiné chez les Grecs aux courses des chevaux, comme le mot même l'indique; car, il est composé du Grec Ἵππος, cheval, & δρόμος, place publique où l'on court.

Les Romains ne firent que latiniser le mot δρόμος en *dromus*; celui qui chez eux avoit le soin de tenir la place nette & dégagée, étoit nommé *Procurator dromi*, comme on le voit dans cette description citée par Grutter.

L'Hippodrome étoit composé de deux parties; la première, plus longue que l'autre, étoit une terrasse faite de mains d'hommes, & la seconde étoit une colline de hauteur médiocre.

Comme les courses des chevaux avoient rarement lieu dans les tems Héroïques, & qu'on n'en faisoit qu'à l'occasion de quelque évenement remarquable, on choisissoit, pour les faire, des places d'autant plus spacieuses que ces places demeuroient dans le commerce ordinaire des hommes, & qu'on pouvoit toujours également les cultiver. Ce ne fut plus la même chose dans les tems postérieurs, quand les jeux devinrent périodiques. Les lieux où on les célébroit, furent consacrés, comme les jeux mêmes, à des divinités ou à des héros; & pour cette raison, on ne leur donna que l'étendue nécessaire, quoique d'ailleurs on ne voulût rien diminuer de l'appareil des courses que les anciens avoient imaginées; mais, l'on fixa à quatre

(*a*) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. III. pag. 275. *& suiv.* Mém de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. T. VIII. p. 329, 330, 340. Tom. IX. p. 377. *& suiv.* T. XIII. p. 480, 481.

ſtades [chaque ſtade étoit de 125 pas] la longueur des places que l'on deſtina aux courſes des chars & des chevaux, & que cette deſtination fit nommer Hippodromes.

Cette longueur de quatre ſtades eſt celle que Plutarque donne à l'Hippodrome d'Athènes, ce qui ne laiſſe guere de doute ſur la longueur des autres Hippodromes, parce que ſi le ſtade ſimple, comme on en convient, fut par tout la meſure de la courſe à pied, il dut auſſi, quatre fois répété, ſervir dans toute la Grece de meſure pour les courſes à cheval, & pour celles des chars. Un ancien grammairien donne un ſtade de large à l'Hippodrome d'Olympie; & dès qu'une fois nous reconnoiſſons que la longueur de toutes les places deſtinées aux courſes des chars fut la même dans la Grece, rien ne nous empêche de croire qu'elles eurent toutes auſſi la même largeur.

Les Hippodromes avoient une grande enceinte qui précédoit la lice au bout de la carrière. A l'un des côtés de la place étoient les ſieges des directeurs des jeux près de la barrière qui fermoit la lice ; de ſorte que c'étoit toujours en s'arrêtant devant ces ſieges qu'on terminoit la courſe, & qu'on étoit couronné.

La borne de l'Hippodrome s'appelloit en Grec *νύσσα*] de *νύσσω*, *pungo*, parce que les chevaux y étoient ſouvent bleſſés, & *τέρμα* parce que c'étoit la fin de la carrière, & le terme de la courſe. Homere a peint cette borne ſi déſirée par les athletes dans le vingt-troiſième livre de l'Iliade ; & Virgile nous apprend qu'il falloit, après y être parvenu, tourner au tour, & *longos circum flectere curſus* ; peut-être, parce qu'on décrivoit pluſieurs cercles concentriques au tour de la borne, en approchant toujours de plus en plus, en ſorte qu'au dernier tour on la raſoit de ſi près qu'il ſembloit qu'on y touchât.

Quoi qu'il en ſoit, il s'agiſſoit, pour ne ſe pas briſer, d'uſer de beaucoup de dextérité dans cette occaſion ; & comme le péril devenoit plus grand en approchant de la fin de la carrière, c'étoit ſur tout alors que les trompettes faiſoient entendre leurs fanfares pour animer les hommes & les chevaux; car, cette borne étoit le principal écueil contre lequel tant de gens eurent le malheur d'échouer.

L'enceinte, qui précédoit l'Hippodrome, & qui étoit comme le rendez-vous des chars & des chevaux, ſe nommoit *ἱππαφέσις* ; elle étoit à Olympie, en particulier, une des choſes des plus dignes de la Grece. Cléétus, grand ſtatuaire & grand architecte, en avoit donné le deſſein.

Cette place avoit quatre cens pieds de long ; large à ſon entrée, elle ſe retréciſſoit peu à peu vers l'Hippodrome, où elle

elle se terminoit en éperon de navire. M. l'abbé Gédoyn en a fait graver la représentation dans une planche qu'il a jointe à son élégante traduction de Pausanias. On voyoit dans toute sa longueur, à droite & à gauche, des remises, sous lesquelles se rangeoient les chars & les chevaux chacun dans celle que le sort lui avoit assignée; Ils y demeuroient quelque tems renfermés par de longues cordes tendues d'un bout à l'autre ; un dauphin s'abattoit de dessus la porte qui conduisoit à l'Hippodrome ; les cordes qui fermoient les remises s'abattoient aussi, & les chars en sortant de chaque côté, alloient en deux files occuper leurs places dans la carrière, où ils se rangeoient tous sur une même ligne, & avoient tous à peu près le même espace à parcourir.

Il s'agit à présent de déterminer la forme de l'Hippodrome. C'étoit un quarré long, à l'extrêmité duquel étoit la borne, placée au milieu de la largeur, dans une portion d'un quarré beaucoup plus petite ; ou, si l'on veut, dans un σιγμα antique renversé, qui la resserroit tellement, que soit à côté, soit derrière, il n'y pouvoit passer qu'un seul char de front.

L'exactitude d'Homère ne lui a pas permis de supprimer deux remarques assez légeres ; l'une, que le terrein de l'Hippodrome étoit uni, & l'autre, qu'on devoit sur tout prendre garde à bien applanir les environs de la borne ; mais, une troisième observation plus importante que nous lui devons, & qui résulte aussi de la description de Sophocle, c'est qu'à la suite du terre-plain de l'Hippodrome règnoit une tranchée d'une pente douce qui le terminoit dans sa largeur; cette tranchée étoit absolument nécessaire dans le cas où l'un des chars viendroit à se briser contre la borne, autrement cet accident auroit mis fin à la course.

Ceux, qui se trouvoient à la suite du char brisé, descendoient alors dans le fossé; & en le parcourant du moins en partie, ils faisoient le tour de la borne de l'unique manière qu'il leur fût possible. Ceux, qui n'étant pas assez maîtres de leurs chevaux, ou n'ayant pas bien dirigé leurs courses vers la borne, étoient emportés dans cette tranchée, regagnoient le haut le plutôt qu'ils pouvoient; mais, ils étoient exposés à se laisser enlever par ceux qui les suivoient, l'avantage qu'ils avoient eu sur eux dans la plaine; c'est pour cela qu'on tâchoit de modérer ces chevaux, & d'employer toute son adresse pour enfiler juste la borne.

Les Hellanodices, qui distribuoient le prix au vainqueur, étoient assis à l'une des extrêmités de l'Hippodrome, à côté de l'endroit où se terminoit la course. Toute l'enceinte de la lice étoit fermée par un mur à hauteur d'appui, ou par une

ſimple barricade, le long de laquelle ſe rangeoit la foule des ſpectateurs.

Les monumens, qu'on érigoit dans les Hippodromes, n'y apportoient que des décorations, & point de changemens, étant toujours placés aux extrêmités. Il y en avoit un dans le ſtade d'Olympie qu'on diſoit être le tombeau d'Endymion; mais, il étoit dans l'enceinte qui précédoit l'Hippodrome. C'étoit auſſi à la ſortie de cette enceinte qu'on voyoit un autre monument, auquel une folle ſuperſtition attribuoit la propriété de troubler & d'épouvanter les chevaux; & qu'on nommoit pour cette raiſon *Taraxippus*; mais, ce trouble, cette épouvante, avoient une cauſe naturelle; il eût été difficile que de fiers courſiers ne s'agitaſſent pas en paſſant de deſſous des remiſes & d'une cour étroite dans un lieu ſpacieux, où la vue de ce monument, érigé en face de la porte, les frappoit d'abord, & dans lequel on les contraignoit de tourner ſur les côtés.

Il ne faut pas juger des Hippodromes de la Grece par le cirque de Rome, au milieu duquel on avoit érigé des obéliſques & d'autres monumens, parce que le cirque différoit des Hippodromes dans ſon uſage autant que dans ſa diſpoſition générale. Le nombre de ceux qui couroient à la fois dans le cirque étoit déterminé; d'où vient que Domitien y donna cent courſes de chars en un jour, & cette différence pouvoit ſeule en amener pluſieurs autres. Ce que nous diſons du cirque de Rome convient également à l'Hippodrome de Conſtantinople, & même à celui d'Athènes, tel que l'a vu M. l'abbé Fourmont; ce qui montre qu'on fit quelques changemens dans ce dernier, pour y obſerver les mêmes loix que dans la capitale de l'Empire.

Au reſte, on ne peut qu'être frappé des dangers de la courſe des chars dans l'Hippodrome, ſur tout quand il s'agiſſoit de faire ſix fois le tour de la borne; de plus, avant que d'y arriver, la courſe en char étoit une ſuite de dangers continuels; non ſeulement Oreſte périt à cette borne fatale; mais, au milieu de cette même courſe, les chevaux mal embouchés d'un Eniane l'emportent malgré lui, & vont heurter le char d'un Barcéen; les deux chars ſont froiſſés, & leurs conducteurs ne pouvant ſoutenir un ſi rude choc, ſont précipités ſur la place.

Cependant, ceux qui s'expoſoient à ces dangers, les enviſageoient bien moins que la gloire qui en étoit le prix; l'honneur qu'ils en retiroient, étoit proportionné à la grandeur & à la multiplicité des périls; & Neſtor ne craint pour un fils qu'il aime, que la ſeule honte, au cas qu'il ait le malheur de briſer ſon char, & de bleſſer ſes chevaux.

Les villes, dont on vient de nommer les Hippodromes, n'étoient pas les seules qui en eussent. Presque toutes les villes considérables de l'orient en avoient aussi. Philostrate, dans la vie d'Apollonius de Tyanes, parle d'un Hippodrome qui étoit à Alexandrie. Ce grand orateur rapporte un cas malheureux arrivé à Constantinople; c'est au sujet des débats violens qu'il y avoit entre les coureurs pour remporter le prix & pour renverser même les chariots qui alloient prendre le devant. » L'accident funeste, dit-il, qui arriva hier dans l'Hippodrome, est une tragédie qui a attiré l'attention de toute la ville. Les femmes y accoururent en foule; on n'entendoit dans la place publique que des cris & des gémissemens, lorsqu'on apportoit le corps de celui qui avoit été tué & mis en pièces par des chariots en course. Il devoit se marier le lendemain; tout étoit déjà préparé pour les noces, lorsque le héraut lui annonça que c'étoit son tour de faire ce jour-là une course dans l'Hippodrome. Il se mit à courir pour gagner le devant, & comme d'autres se débattoient avec lui, se trouvant pressé entre eux, il fut renversé, & les autres chars lui couperent la tête & l'extrêmité des membres. «

HIPPOGÉRANES, *Hippogerani*, Ἱππογέρανοι, (*a*) peuple imaginaire, que Lucien place dans les astres qui sont au-dessus de la Cappadoce.

HIPPOGYPES, *Hippogypi*, Ἱππόγυποι, (*b*) autre peuple imaginaire, que Lucien met dans le globe de la Lune. C'étoient, dit-il, des hommes montés sur des vautours, & qui se servoient de ces oiseaux comme de chevaux. Ils avoient trois têtes. On ne sçauroit mieux les dépeindre, ajoûte-t-il, qu'en disant que leurs aîles étoient plus longues & plus grosses que le mât d'un grand navire. Lucien leur donne pour roi Endymion. « Quant aux armes, chacun avoit un habillement de tête fait de la coquille d'un limaçon, & une cuirasse à écaille d'écosses de feve, qui sont dures & fortes en ce païs-là comme de la corne. Leurs boucliers & leurs épées étoient semblables aux nôtres. «

HIPPOLA, *Hippola*, Ἵππολα, (*c*) ville du Peloponnèse, dans la Laconie, selon Pausanias. Elle étoit détruite, du tems de cet Auteur; mais, entre ses ruines, on voyoit encore alors une chapelle de Minerve Hippolétis.

HIPPOLÉON, *Hippoleon*, Ἱππολέων, (*d*) promontoire de la Scythie, en Europe. Hérodote dit qu'il y avoit un temple

(*a*) Lucian. T. I. p. 718.
(*b*) Lucian. T. I. p. 715. & *seq.*
(*c*) Pauf. pag. 213.
(*d*) Herod. L. IV. c. 53.

de Cérès, & qu'il est entre le fleuve Hypanis & le Borysthène. Il est nommé *Hippolai Promontorium*, par Dion de Pruse.

HIPPOLÉTIS, *Hippolætis*, surnom de Minerve, pris du culte qu'on lui rendoit à Hippola, ville de la Laconie.

HIPPOLOCHUS, *Hippolochus*, Ἱππόλοχος, (*a*) fils de Bellérophon, succéda à son pere qui avoit regné sur une petite partie de la Lycie. Il fut pere de Glaucus.

HIPPOLOCHUS, *Hippolochus*, Ἱππόλοχος, (*b*) fils d'Antimaque, & frere de Pisandre. Agamemnon, dans un combat, voyant ces deux jeunes guerriers sur le même char, s'élance contr'eux, & les approche. Les guides leur tombent des mains, & leurs chevaux s'effarouchent. Dans cette extrêmité, ne sçachant quel parti prendre, ils se mettent à genoux sur leur char, & les mains jointes ils crient à Agamemnon: » Fils » d'Atrée, sauvez-nous la vie, » & mettez-nous à rançon; Antimaque notre pere a dans son » palais des trésors infinis; il » a de l'or, de l'airain, du fer; » il vous fera présent de la plus » grande partie de toutes ses » richesses, s'il apprend que » nous sommes vos prisonniers, » & que vous nous avez emmenés dans votre camp. «

Par ces paroles accompagnées d'un torrent de larmes, ils tâchoient d'attendrir Agamemnon; mais, ils entendirent bientôt de sa bouche cette terrible réponse: » Si vous êtes fils » d'Antimaque, de ce sage & » vaillant héros, qui, lorsque » Ménélaüs & le prudent Ulysse députés à Troye pour faire » des propositions de paix, » conseilloit aux Troyens de ne » pas permettre qu'ils retournassent à l'armée des Grecs, » & les pressoit de les faire » mourir, vous porterez tout » présentement la peine due » à l'injustice de votre pere. «

En finissant ces mots, il perce Pisandre d'un coup de pique, & le précipite de son char. Hippolochus se jette en même tems à terre, & Agamemnon du tranchant de son épée lui coupe les mains, & lui abat la tête, qui va roulant au milieu de son escadron.

HIPPOLOCHUS, *Hippolochus*, Ἱππόλοχος, (*c*) l'un des trente tyrans que les Lacédémoniens donnerent aux Athéniens. Il étoit distingué entre les autres par sa barbarie. Il fut tué dans un combat que l'on avoit hazardé contre les exilés d'Athènes.

HIPPOLOCHUS, *Hippolochus*, Ἱππόλοχος, (*d*) capitaine Thessalien. L'an de Rome 561, & 191 avant Jesus-Christ, il fut envoyé à Pheres avec cinq cens

(*a*) Homer. Ilid. L. VI. v. 119. Mém. de l'Acad. des Insc. & Bell Lett. Tom. VII. p. 80. & *suiv.*

(*b*) Homer. Iliad. L. XI. v. 122. & *seq.*

(*c*) Xenoph. p. 461. Just. L. V. c. 9.

(*d*) Tit. Liv. L. XXXVI. c. 9.

hommes armés pour en renforcer la garnison. Mais, ne pouvant entrer dans la ville, dont les troupes du roi Antiochus avoient fermé tous les chemins, il se retira à Scotussa.

HIPPOLYTE, *Hippolyte*, Ἱππολύτη, reine des Amazones, appellée aussi Antiope. *Voyez* Antiope.

HIPPOLYTE, *Hippolyte*, (*a*) Ἱππολύτη, fille de Dexamène, roi d'Olène, fut mariée à Axan. Pendant le festin des noces, le centaure Eurytion voulut faire violence à Hippolyte; mais, Hercule la vengea & tua le centaure.

HIPPOLYTE, *Hippolyte*, Ἱππολύτη, fut mariée à Acaste. Il est fait mention de cette Hippolyte dans Horace.

HIPPOLYTE, *Hippolytus*, Ἱππόλυτος, (*b*) fils de Thésée, roi d'Athènes, & de l'Amazone Hippolyte, est mis, par quelques-uns, au nombre des disciples de Chiron; mais, selon d'autres, il fut envoyé par son pere à Trœzène, pour y être élevé dans la maison de Pitthée. Cependant, Thésée épousa une autre femme, nommée Phedre. Quelque tems après, Hippolyte étant venu à Athènes, cette Princesse devint amoureuse de lui. Elle éleva même, quand il s'en retourna, un temple à Vénus à côté de la citadelle, d'où elle pouvoit découvrir Trœzène; enfin, étant partie avec Thésée pour aller voir Pitthée, elle sollicita Hippolyte de satisfaire à sa passion. Mais, ayant été refusée, elle en conçut un si violent chagrin, qu'étant revenue à Athènes, elle dit à Thésée qu'Hippolyte avoit entrepris de la violer. Thésée, doutant de la vérité de cette accusation, manda à Hippolyte de se venir justifier d'un crime dont on l'accusoit. Alors, Phedre craignant que la vérité ne se découvrît, se pendit elle-même. Cependant, Hippolyte, monté sur un char, apprit en chemin cette calomnie. Il en eut l'esprit si troublé, & il jetta un si grand cri, que ses chevaux en furent effarouchés. Son char fut rompu, & lui-même s'étant embarrassé dans les rênes, fut traîné & tué malheureusement par ses chevaux.

Ovide raconte dans un plus grand détail la fin tragique de ce jeune Prince. Il suppose d'abord qu'il vint à Athènes, mais que son pere, sur les sollicitations de sa méchante femme, le chassa de son palais & de ses États, & qu'il le chargea, à son départ, de toutes les malédictions dont un ennemi peut charger son ennemi. Hippolyte, obligé de prendre la fuite, fut étonné, en passant dans son char

(*a*) Diod. Sicul. p. 166.

(*b*) Diod. Sicul. p. 184. Pauf. p. 38, 135, 144, 145, 183. Just. L. II. c. 4. Ovid. Metam. L. XV. c. 11. Plut. T. I. pag. 2, 13. Virg. Æneid. L. VII. v. 761. *& seq.* Xenoph. pag. 972, 973. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. VI. p. 300. *& suiv.* T. VII. pag. 119. Mém. de l'Acad. des Insc. & Bell. Lett. T. VIII. p. 300. *& suiv.*

fur le rivage de la mer de Corinthe, de voir que les eaux s'enflassent comme une grande montagne, qu'il en fortit des mugissemens, & que le sommet s'en fendît, comme un grand rocher qui s'écarteroit en deux. Il sortit de-là un taureau épouvantable, qui étoit dans l'eau jusqu'aux flancs, & qui vomissoit par les narines une partie de la mer qu'il recevoit avec la gueule. En même tems, ses gens s'étonnerent; mais, soit que la douleur de son bannissement occupât tout son esprit, ou qu'après le prodige de l'injustice de son pere & de l'amour d'une belle-mere, il n'y en eût point d'assez grands pour lui donner de l'épouvante, il demeura inébranlable à l'aspect de ce monstre horrible. Cependant, ses chevaux qui l'apperçurent, en eurent peur & se troublerent, ils emporterent son chariot comme dans des précipices & dans des rochers, & quoi qu'il pût faire, il lui fut impossible de les retenir. Néanmoins, il en fût peut-être venu à bout, & son effort & son adresse eussent vaincu leur furie, si l'une des roues de son chariot, qu'ils emportoient de toutes leurs forces, ne se fût rompue contre un arbre. Il tomba aussi-tôt à terre du choc que reçut son char, mais il demeura embarrassé parmi les roues qui y restoient, & dans les rênes de ses chevaux, qui ne laisserent pas de courir avec la même violence. Ainsi, tout son corps fut en peu de tems déchiré, on voyoit ses entrailles qui s'attachoient à des épines. Il n'y avoit point de rochers, point de buissons, où il ne laissât quelque partie de son corps. On entendoit même le bruit que faisoient ses os en se rompant; & enfin son ame lassée de résister si long tems, fut contrainte de l'abandonner. On n'eût pas pris son corps pour le reste du corps d'un homme, il n'y étoit rien demeuré à quoi on pût le reconnoître; il y avoit tant de blessures que ce n'étoit plus qu'une blessure.

Ovide fait ensuite ressusciter Hippolyte. Il passa donc par les enfers, & vit cet empire, où l'on ne voit jamais le jour; il lava son corps déchiré dans les eaux du Phlégéton; & il y fût demeuré comme une ombre malheureuse, si l'un des fils d'Apollon, si le merveilleux Esculape ne lui eût enfin rendu la vie par la vertu toute puissante de ses herbes & de ses remedes. Ainsi, après qu'il l'eut ranimé, malgré le dieu des enfers, il se sépara d'avec les morts; & de peur que la grace qu'il venoit d'en recevoir, n'excitât contre lui de la haine & de l'envie, Diane le couvrit d'un nuage qui empêcha qu'on ne le vît, lorsqu'il sortit des enfers. De plus, afin qu'il fût en sûreté sur la terre, & que la cruauté de son ennemi n'allumât pas contre lui de nouvelles persécutions, elle le fit paroître en un âge plus avancé, & lui donna un visage qu'il étoit impossible de recon-

noître pour le visage d'Hippolyte. Elle douta long-tems si elle le feroit habiter ou à Crete, ou à Délos; mais, après y avoir pensé, elle le mit dans la forêt d'Aricie comme en un lieu assuré contre l'injustice & la fortune. Néanmoins, elle lui commanda de quitter aussi le nom qui pouvoit le faire connoître & le faire souvenir du malheur où ses chevaux le précipiterent. Enfin, lui dit-elle, vous avez été Hippolyte, vous serez maintenant Virbius. C'est comme qui diroit deux fois homme.

Les habitans de Trœzène avoient un fort beau bois consacré à Hippolyte, avec un temple où l'on voyoit une statue d'un goût très-ancien; ils croyoient, au rapport de Pausanias, que c'étoit Diomede qui avoit bâti ce temple, & qui le premier avoit rendu des honneurs divins à Hippolyte. Les Trœzéniens honoroient donc Hippolyte comme un dieu; le prêtre qui avoit soin de son culte étoit perpétuel, & la fête du dieu se célébroit tous les ans; entr'autres cérémonies qu'ils pratiquoient en son honneur, les jeunes filles avant que de se marier, coupoient leur chevelure & la lui consacroient dans son temple. Au reste, ils ne convenoient point qu'Hippolyte fût mort, comme on le dit, emporté & traîné pat ses chevaux, & ils se donnoient bien de garde de montrer son tombeau; mais, ils vouloient persuader que les dieux l'avoient mis dans le ciel au nombre des Constellations, & que c'étoit celle que l'on nomme le conducteur du chariot.

Quelques-uns disent au reste que ce Virbius, qui se vantoit d'être Hippolyte, fut un imposteur, que des prêtres de Diane susciterent exprès pour mettre son temple en plus grande recommandation, & pour y attirer plus de monde; car, plus il y venoit de peuple, & plus leur gain étoit grand.

HIPPOLYTE, *Hippolytus*, Ἱππόλυτος, (*a*) fils de Rhopale, & petit-fils de Phestus, obtint le royaume de Sicyone, après la mort de Zeuxippe. Agamemnon lui déclara la guerre, & marchoit déjà pour venir attaquer Sicyone, lorsqu'Hippolyte craignant un si puissant ennemi, prit le parti de se soumettre. Son fils Lacestadès fut son successeur.

On dit qu'Apollon eut tant de passion pour cet Hippolyte, que toutes les fois que ce jeune homme passoit de Sicyone à Cirrha, l'esprit du dieu qui le sentoit venir & qui se réjouissoit de sa venue, saisissoit la prophétesse de Delphes, & lui inspiroit ce vers héroïque:

Hippolyte revient, il repasse la mer.

HIPPOLYTE, *Hippolytus*, (*b*)

(*a*) Plut. T. I. p. 62. Pauf. p. 96.

(*b*) Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. III. pag. 279.

l'ἱππόλυτος, un des Géans qui firent la guerre à Jupiter. Il fut tué par Mercure.

HIPPOMACHUS, *Hippomachus*, l'ἱππόμαχος, (*a*) capitaine Grec, fut blessé par Léontéus d'un coup de pique, qui lui perça le baudrier.

HIPPOMANE, *Hippomanes*, l'ἱππομανὲς, (*b*) de ἵππος, *equus*, cheval, & μανία, *furor*, fureur.

Ce mot signifie principalement deux choses dans les écrits des anciens; 1.° une certaine liqueur qui coule des parties naturelles d'une jument en chaleur; 2.° une excrescence de chair que les poulains nouveaux-nés ont quelquefois sur le front, selon le même Pline.

Les Anciens prétendent que ces deux sortes d'Hippomanes, ont une vertu singulière dans les philtres & autres compositions destinées à des maléfices; que la cavale n'a pas plutôt mis bas son poulain, qu'elle lui mange cette excrescence charnue, sans quoi elle ne le voudroit pas nourrir; qu'enfin si elle donne le tems à quelqu'un d'emporter ce morceau de chair, la seule odeur la fait devenir furieuse.

Virgile a sçu tirer parti de ces contes, en parlant des sortileges, auxquels la malheureuse Didon eut recours dans son désespoir:

Quæritur, & nascentis equi de fronte revulsus
Et matri præreptus amor.

Encore moins pouvoit-il oublier d'en faire mention dans ses Géorgiques; mais, c'est toujours avec cet art qu'il a d'ennoblir les plus petites choses.

Hinc demum Hippomanes, vero quod nomine dicunt
Pastores; lentum distillat ab inguine virus.
Hippomanes quod sæpe malæ legêre novercæ,
Miscueruntque herbas, & non innoxia verba.

Il paroît par Juvénal que cette opinion étoit assez accréditée; car, ce poëte attribue la plupart des désordres de Caligula, à une potion que sa femme Césonia lui avoit donnée, & dans laquelle elle avoit fait entrer l'Hippomane.

Cependant, Ovide se moque de toutes ces niaiseries dans les vers suivans:

Fallitur Æmonias quisquis descendit ad artes,
Datque quod à teneri fronte revulsit equi;
Non faciunt ut vivat amor medicides herbæ,
Mixtaque cum magicis versa venena sonis.
Sit procul omne nefas; ut ameris, amabilis esto.

Enfin, le mot *Hippomane* dé-

(*a*) Homer. Iliad. L. XII. v. 189.
(*b*) Virg. Georg. L. III. v. 280. & seq. Æneid. L. IV. v. 515, 516. Juven. Satyr. 6. v. 131.

ſigne encore dans Théocrite une plante de l'Arcadie, qui met en fureur les poulains & les jumens; ici nos Botaniſtes recherchant quelle étoit cette plante, ſe ſont épuiſés en conjectures. Les uns ont penſé que c'étoit le cynocrambe ou apocynum; d'autres, le ſuc du tithymale; & d'autres, avec Anguillard, le *ſtramonium*, *fructu ſpinoſo rotundo*, *ſemine nigricante* de Tournefort, que nos François appellent pomme épineuſe.

Saumaiſe, qui ne veut point entendre parler de cette plante, aime mieux altérer le texte de Théocrite; il ſoutient que ce poëte n'a point dit φύτον, mais χύτον; & par χύτον, il entend la cavale de bronze qui étoit auprès du temple de Jupiter Olympien. Cette cavale, au rapport de quelques Écrivains, excitoit dans les chevaux les émotions de l'amour, comme ſi elle eût été vivante; & cette vertu, diſoient-ils, lui étoit communiquée par l'Hippomane qu'on avoit mêlé avec le cuivre en la fondant. M. Bayle a très-bien réfuté Saumaiſe, dans ſa diſſertation ſur cette matiere, que tout le monde connoît.

Les Sages modernes ont entièrement abandonné les Anciens ſur le prétendu Hippomane, comme plante, comme philtre, *veneficium amoris*, & comme excreſcence ſur le front du poulain. La deſcription, publiée par Raygerus en 1678, dans les actes des curieux d'Allemagne, ann. 8. d'une ſubſtance charnue toute fraiche, tirée du front d'un poulain, que ſa mere avoit enſuite nourri, ne peut paſſer que pour un cas extraordinaire, un vrai jeu de la nature.

Mais, ſuivant M. Daubenton, l'Hippomane eſt une matiere ſemblable à de la gelée blanche qui ſe trouve conſtamment placée dans la cavité qui eſt entre l'amnios & l'allantoïde de la jument pleine; il peut arriver aſſez ſouvent, que cette matiere vienne au dehors avec la tête du poulain, étant ordinairement à l'endroit le plus bas de la matrice. Cette matiere qui eſt flottante ſans aucune attache, doit tomber dans cet endroit, & paſſer au dehors auſſi-tôt que les membranes ſont déchirées. La formation de l'Hippomane, ou de la liqueur contenue entre l'amnios & l'Allantoïde, étant une fois découverte, il eſt aiſé de comprendre l'odeur forte d'urine qu'elle rend par l'évaporation & le caractere du ſédiment de cette liqueur; mais, ne pouvant entrer dans de pareils détails, nous renvoyons les curieux au mémoire de ce Phyſicien, qui ſe trouve dans le recueil de l'Académie des ſciences.

HIPPOMAQUE, *Hippomachus*, Ἱππόμαχος, (a) l'un des trente tyrans, donnés aux Athéniens par ceux de Lacédémone.

(a) Xenoph. p. 461, 474.

HIPPOMAQUE, *Hippomachus*, Ἱππόμαχος, (*a*) Athlete Éléen, fils de Moschion, s'étoit rendu illustre pour avoir remporté le prix du ceste sur la jeunesse. On voyoit sa statue à Olympie, mais on ignoroit de quel sculpteur elle étoit. On dit que cet athlete triompha de trois antagonistes sans recevoir de pas un le moindre coup, ni la plus légere blessure.

HIPPOMAQUE, *Hippomachus*, Ἱππόμαχος, (*b*) un de ceux dont la fonction étoit d'exercer les Athletes. Il se moqua plaisamment de quelques gens qui louoient fort un homme extraordinairement grand, & qui avoit les bras longs; parce que, disoient-ils, cela le rendroit naturellement puissant athlete. *Oui*, leur répliqua-t-il, *s'il n'y avoit qu'à prendre une couronne d'un lieu un peu élevé, & qu'à se la mettre sur la tête; au lieu qu'il faut l'acquérir par la force & la souplesse du corps.*

Il disoit qu'il connoissoit de loin ceux qui avoient fait leurs exercices dans la salle, à les voir seulement revenir du marché portant de la chair dans leurs mains. Telles étoient, pour le remarquer en passant, les mœurs des Grecs; les citoyens alloient eux-mêmes au marché & à la boucherie. Ceux qui ont lu les caractères de Théophraste, n'en sont pas surpris, ils en ont vu les preuves.

HIPPOMÉDON, *Hippomedon*, Ἱππομέδων, (*c*) fils de Nésimachus & de Mythidice, fille de Talaüs & sœur d'Adraste, selon Hygin, ou selon Stace, fils de Lysimachus & de Nasica, fut un des sept capitaines qui allerent à Thebes. Du tems de Pausanias, on voyoit encore sur le mont Pontinus, les fondemens de la maison d'Hippomédon. On avoit consacré à Delphes une statue de ce Prince.

HIPPOMÉDON, *Hippomedon*, Ἱππομέδων, (*d*) fils d'Agésilaüs, s'étoit acquis beaucoup de gloire dans plusieurs guerres & dans plusieurs combats, & il jouissoit aussi d'un grand crédit & d'une grande autorité, à cause de l'affection que lui portoit toute la jeunesse.

HIPPOMENE, *Hippomenes*, Ἱππομένης, (*e*) fils de Macarée, trouva le moyen de vaincre la belle Atalante à la course, en jettant sur sa route trois pommes d'or, qu'elle s'amusa à ramasser. Pour le prix de sa victoire il l'épousa; mais, ayant négligé de rendre graces à Vénus, qui lui avoit donné ce conseil, cette déesse, dit la fable, lui troubla l'esprit par une passion si violente, qu'il voulut jouir d'Atalente, dans le temple même de Cybele. La mere des dieux fut si irritée de cette profanation, qu'elle le

(*a*) Pauf. pag. 366.
(*b*) Plut. T. I. p. 958.
(*c*) Pauf. pag. 155, 627. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. T. II. p. 413.
(*d*) Plut. T. I. pag 798, 802.
(*e*) Ovid. Metam. L. X. c. 7. *& seq.*

changea en lion & son épouse en lionne. Voyez l'article d'Atalante, fille de Schœnée, où cette histoire fabuleuse est racontée dans un plus grand détail, & où elle est aussi expliquée.

HIPPOMENE, *Hippomenes*, Ἱππομένης. (*a*) Préteur ou Archonte d'Athènes, fit dévorer sa fille par un cheval, parce qu'elle s'étoit abandonnée à un jeune homme. Les Athéniens furent si irrités de cette cruauté, qu'ils le déposerent, quoiqu il dût les gouverner encore deux ans, n'ayant fait que huit ans de sa préture. Cela arriva la troisième année de la seizième Olympiade, 714 ans avant Jesus-Christ.

HIPPOMOLGES, *Hippomolgi*, Ἱππημολγοί. (*b*) terme qui est moins le nom particulier d'une nation, qu'une épithete qui signifie des gens qui se nourroissoient de lait de Jument.

On appelloit Hippomolges les Scythes nomades, qui buvoient en effet du lait de jument, dont ils faisoient aussi du fromage qu'ils appelloient *Hippacé*. Hippocrate décrit leur vie dans son traité de l'eau, de l'air, & des lieux; & c'est encore la même vie que menent aujourd'hui les Tartares qui habitent le même païs.

Homère qualifie les Hippomolges les plus justes des hommes. Cette justice étoit une suite de leur frugalité; car, comme dit fort bien Strabon, ne vivant que de lait, & ne possédant rien, ils ne connoissoient ni la fraude ni l'injustice, filles de l'intérêt. Eschyle dit aussi que ces mangeurs de fromage avoient de bonnes loix.

HIPPOMONE, *Hippomone*, (*c*) fille de Menecée, fut mariée à Alcée, duquel elle eut Amphitryon & Anaxo.

HIPPOMYRMECES, (*d*) *Hippomyrmeces*, Ἱππομύρμηκες, peuple imaginaire, placé par Lucien dans le globe du soleil. C'étoient, dit-il, des hommes montés sur des fourmis ailées; qui couvroient deux arpens de leurs ombres, & qui combattoient de leurs cornes.

HIPPON, *Hippo*, (*e*) certain homme, dont Juvénal trace un horrible portrait, lorsqu'il dit de cet homme, qu'il fait également l'abominable fonction de mari & de femme.

HIPPON, *Hippon*, Ἵππων, (*f*) tyran de Messine, eut à se défendre contre Timoléon, qui l'assiégeoit par mer & par terre. Quand il se vit pressé, il voulut se retirer sur un vaisseau; mais, il fut pris par les Messéniens mêmes qui, l'ayant entre leurs mains, l'exposerent sur le théatre & firent sortir tous leurs enfans des écoles, pour venir voir, comme le plus agréable

(*a*) Suid. T. I. p. 1270. Pauf. p. 241.
(*b*) Homer. Iliad. L. XIII. v. 5. Strab. p. 296.
(*c*) Myth. par M. l'Abb. Ban. T. VII. p. 4.
(*d*) Lucian. Tom. I. pag. 716, 719.
(*e*) Juven. Satyr. 2. v. 50.
(*f*) Plut. T. I. p. 252, 254.

& le plus beau de tous les spectacles, la punition du tyran qui, après avoir été battu de verges, fut mis à mort.

HIPPON, *Hippon*, Ἵππων, (*a*) l'un des orateurs des Syracusains, fut un grand partisan d'Héraclide. Un jour, celui-ci, voyant le peuple fort indisposé contre lui, s'avisa, pour l'appaiser, de lui envoyer Hippon, qui appella la multitude à un partage des terres, lui disant que le commencement de la liberté c'étoit l'égalité, comme la pauvreté étoit le commencement de la servitude. Héraclide, appuyant de son côté tout ce que disoit Hippon, porta les Syracusains à ordonner ce partage.

Hippon, *Hippon*, (*b*) fils de Dionysius, de Cyzique, ne nous est connu que par les monumens. Il avoit été nomophylace, ou conservateur des loix.

HIPPONA, *Hippona*, (*c*) déesse des chevaux & des écuries dans l'opinion des Anciens.

Plutarque en fait mention dans ses Hommes illustres; Apulée, au livre troisième de son âne d'or; Tertullien, dans son apologétique, & Fulgence écrivant à Chalcidius. C'est de cette déesse que Juvénal a dit:

Jurat
Solam Eponam & facies Olida ad
præsepia pictas.

On dit qu'un certain Fulvius se prit de passion pour une jument, & qu'une fille très-belle, & qu'on appella Hippona, Épona, ou Hippo, fut le fruit de ces amours singuliers. Aristote raconte au livre second de ses paradoxes, un fait tout semblable. Un jeune Éphésien ayant eu commerce avec une ânesse, il en naquit une fille qui se fit remarquer par ses charmes, & qu'on nomma de la circonstance extraordinaire de sa naissance, Onoseilia. Il n'est pas besoin de prévenir le Lecteur sur l'absurdité de ces contes; on y voit seulement que par une dépravation incroyable, les Payens avoient cherché dans des actions infâmes, l'origine des êtres qu'ils devoient adorer. Il n'en est presque pas un seul dont la naissance soit honnête. Quelle influence une pareille théologie ne devoit-elle pas avoir sur les mœurs populaires?

HIPPONACTEUM PRÆCONIUM, (*d*) expression qu'emploie Cicéron, & qui signifie proprement une piece injurieuse & outrageante. Ce qui avoit donné lieu à cette expression, c'étoit le poëte Licinius Calvus, pour avoir fait des vers piquans contre ceux d'Hipponax.

HIPPONAX, *Hipponax*, (*e*)

(*a*) Plut. T. I. p. 974.
(*b*) Recueil. d'Antiq. par M. le Comt. de Cayl. T. II. p. 170.
(*c*) Juven. Satyr. 8. v. 156, 157. Myth. par M. l'Abb. Ban. T. I. p. 347, 349. Tom. IV. p. 461. Coût. des Rom. par M. Nieup. p. 188.
(*d*) Cicer. ad Amic. L. VII. Epist. 24.
(*e*) Suid. T. I. p. 1272. Diog. Laërt. p. 58. Athen. p. 304, 375, 495. & *seq.*

-l'ππώναξ, Poëte Grec, fils de Pythéas & de Protis ; étoit né à Éphese. Mais, il en fut chassé par les tyrans Athénagore & Comas, & fut obligé d'aller s'établir à Clazomène ; ce qui l'a fait passer pour Clazoménien chez quelques auteurs.

La nature, loin de lui prodiguer les agrémens de la physionomie, l'avoit fait d'une extrême laideur, d'une taille des plus petites & des plus minces, en un mot très - disgracié de toute sa personne. Son extérieur, fluet en apparence, ne l'empêchoit pas d'avoir les jointures très-fortes ; de manière qu'au rapport d'Athénée, il jettoit à une très-grande distance un vaisseau (λήκυθον) quoique vuide, & par conséquent plus difficile à pousser fort loin, à cause de sa légereté.

Cette laideur d'Hipponax fournit à deux sculpteurs qui ne l'aimoient pas, l'occasion de s'égayer à ses dépens. On les nommoit Antherme ou Athénis & Bupale. Ils représenterent sa ridicule figure, en chargerent tellement tous les traits, qu'ils en firent un des objets des plus grotesques, & l'exposerent en spectacle. Pour s'en venger, Hipponax mit en œuvre toute l'amertume de sa verve naturellement satyrique, & décocha contr'eux des vers si mordans, qu'ils furent, dit-on, réduits à se pendre de désespoir. Mais, Pline, qui raconte ce fait sur la foi de quelques écrivains, n'en paroît nullement persuadé ; ajoutant que les sculpteurs, malgré toutes les invectives du poëte, continuerent à travailler de leur art dans les isles voisines, où ils multiplierent, sans doute, les portraits d'Hipponax, mettant ainsi les rieurs de leur côté.

Il étoit si médisant dans sa poësie, qu'il n'épargna pas même son pere ni sa mere, s'il en faut croire une épigramme Grecque de Léonide, qui le qualifie τοκέων ὁ βαΰξας, abboyant contre ses propres parens. Outre cette épigramme, on en lit trois autres dans l'Anthologie ; la première d'Alcée, la deuxieme de Théocrite, la troisième d'un Anonyme, lesquelles sont autant d'épitaphes, qui attestent le caractère dangereux de ce poëte. » Son tombeau, suivant » leur témoignage, ne produit » que des ronces & d'autres » plantes capables de suffoquer » & d'étrangler ceux qui en goûteroient; il recele une guêpe, » un frelon qui paroît assoupi, » mais qu'il ne faut pas réveiller ; c'est un sépulcre redoutable, d'où sort une grêle » d'injures ; les cendres qu'il » renferme produisent encore » des ïambes en haine de Bupale; » & ses vers, quoique boiteux, » sont autant de traits, qui portent sûrement leur coup, &c. «

Plin. T. II. p. 724. Roll. Hist. Anc. T. II. p. 68, 69. T. V. p. 597. T. VI. p. 137. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. T. VII. pag. 403. Tom. X, p. 274. *& suiv.*

Quelque penchant naturel qu'il eût à la médisance, il ne laissa pas de rendre justice à la vertu de Bias de Priene, l'un des sept Sages de la Grece ; & lorsqu'il s'agissoit de louer un Avocat équitable, qui défendoit avec chaleur le bon droit, il n'avoit point d'éloge plus flatteur pour un tel homme, que de le mettre au dessus de Bias même, comme l'assure Diogène Laërce. Cela n'empêche pas que dans Cicéron, un éloge de la façon d'Hipponax, *præconium Hipponacteum*, & une satyre ou un libelle diffamatoire, ne soient précisément la même chose. Athénée, d'après Diphile, poëte comique, le met ainsi qu'Archiloque, au nombre des amans de la fameuse Sapho.

Les vers ïambes furent le genre de poësie qu'il cultiva par préférence ; & il fit sur-tout grand usage de l'espece d'ïambe surnommé scazon ou boiteux. Comme il avoit principalement en vue d'invectiver contre ses ennemis, & de les diffamer, observe Démétrius de Phalere, il estropia le vers ïambe, & le rendit boiteux, le faisant marcher hors de cadence, au lieu d'aller droit comme auparavant. Or, cette marche irréguliere, continue le rhéteur Grec, étoit beaucoup plus convenable aux invectives & aux injures, que cette cadence bien réglée & bien ordonnée, qui caractérise plutôt les éloges. Priscien assure, d'après Héliodore, qu'Hipponax s'affranchissoit aisément des loix de la poësie ïambique, faisant un mêlange des ïambes de six pieds avec les scazons. Térentien lui attribue le vers ïambe tetrametre de quinze syllabes, & boiteux à la fin ; & le grammairien Héphestion cite un vers de cette espece, tiré des ouvrages de ce poëte. Athénée le fait inventeur des Parodies, & nous a conservé quatre vers, où ce poëte en parodie, quelques-uns de l'Iliade d'Homère. Les voici :

Μοῦσά μοι Εὐρυμέδοντ' ἄδεως τὴν
πονταχάρυβδιν,
Τὴν ἐγγαστριμάχαιραν, ὃς ἐσθίει οὐ
κατὰ κόσμον,
Ἔννεφ' ὅπως ψηφῖδι κακῇ κακὸν οἶτον
ὄληται
Βουλῇ δημοσίῃ παρὰ θῖν' ἁλὸς ἀτρυ-
γέτοιο.

c'est-à-dire : » Muse, chante-» moi Eurymédon, ce gouffre » insatiable, cet estomac d'au-» truche, ce goinfre qui dévo-» roit si goulument ; raconte-» moi comme il a péri malheu-» reusement, en vertu d'un ar-» rêt sinistre, rendu contre lui » par le peuple assemblé sur le » rivage stérile de la mer. «

De toutes les poësies d'Hipponax, dans lesquelles la pudeur étoit souvent peu ménagée, il ne nous reste que quelques fragmens, qu'on peut voir dans les Recueils de cette espece.

Plutarque dit que ceux-là se trompent, qui croyent qu'Hipponax ait été contemporain de Terpandre. Eusebe, dans sa

chronique, a suivi ce sentiment, puisqu'il y place Hipponax sous la vingt-troisième Olympiade. Il est vrai qu'il met Terpandre sous la trente-troisième, 40 ans plus tard; mais, comme d'autres chroniques font remonter celui-ci jusqu'à la vingt-sixième, il s'ensuivroit de cette opinion que Terpandre & Hipponax auroient été contemporains. Plutarque a raison de n'être pas de cet avis, & de croire même Hipponax postérieur à Périclite, puisque celui-là florissoit vers la soixantième Olympiade, comme l'assure Pline, & sur-tout la chronique de Paros, qui le place après Cyrus vers l'an 277 de cette chronique, lequel répond à cette Olympiade. Proclus le met sous le regne du premier Darius vers la soixante-cinquième.

HIPPONE, nom commun à plusieurs villes, dont nous avons parlé sous la dénomination d'Hippo. *Voyez* Hippo.

HIPPONENSIS COLONIA; (a) c'est Hippo ville d'Afrique à quelque distance d'Utique. *Voyez* Hippo.

HIPPONIATE, *Hipponiates*. *Voyez* Mutine.

HIPPONIATES SINUS, Ἱππωνιάτης κόλπος, golfe de la mer Tyrrhene, sur la côte occidentale du royaume de Naples. C'est présentement le golfe de sainte Euphémie. *Voyez* Hippo, ville d'Italie.

HIPPONIATES SINUS, Ἱππωνιάτης κόλπος, golfe d'Afrique. *Voyez* Hippo, la première des deux villes d'Afrique de ce nom.

HIPPONIATES, *Hipponiatæ*, Ἱππωνιαται, (b) nom que Diodore de Sicile donne aux habitans d'Hipponium. *Voyez* Hipponium.

HIPPONICA REGIO, nom d'une contrée de Grece dans l'Attique, selon Athénée. On soupçonne qu'elle étoit dans l'Attique, ou peut-être l'Attique même.

HIPPONICUS, *Hipponicus*; Ἱππόνικος, (c) grand ami de Solon, & l'un de ceux que ce célebre legislateur consultoit dans toutes ses affaires.

HIPPONICUS, *Hipponicus*, Ἱππόνικος, (d) Athénien, le plus fameux orateur qui fût alors dans toute la Grece, s'il en faut croire Cornélius Népos. Selon Plutarque, Hipponicus étoit un des principaux d'Athénes, & avoit beaucoup de crédit & d'autorité, tant à cause de ses grands biens, que de la noblesse de sa maison. Alcibiade lui donna un jour un soufflet, non point par un mouvement de colere, ou pour quelque différend particulier qu'il eût avec lui, mais par plaisanterie & de gaieté de cœur, pour une gageure qu'il avoit faite avec ses camarades. Le bruit de cette action s'étant répandu dans un mo-

(a) Plin. Junior. L. IX. Epist. 33.
(b) Diod. Sicul. pag. 469.
(c) Plut. T. I. p. 80.

(d) Corn. Nep. in Alcibiad. c. 2. Plut. T. I. pag. 165, 195. Lucian. T. I, p. 74.

ment par toute la ville, & tous les citoyens murmurant hautement de cette insolence, le lendemain, dès la pointe du jour, Alcibiade s'en va chez Hipponicus, frappe à la porte, entre, & quittant tous ses habits en sa présence, il se met à sa discrétion, & lui livre son corps pour être fouetté & châtié à sa fantaisie. Hipponicus lui sacrifia son ressentiment & lui pardonna; quelque-tems après, il lui donna même sa fille Hipparette en mariage. Quelques auteurs ont pourtant écrit que ce ne fut pas Hipponicus, mais son fils Callias, qui fit ce mariage.

HIPPONICUS, *Hipponicus*, Ἱππόνικος, (a) Pere d'Hermogene un des amis de Socrate.

HIPPONIDE, (b) nom d'une tribu de la ville de Cyzique. Ce nom nous a été conservé par les monumens.

HIPPONITIS LACUS, nom d'un lac ou étang d'Afrique. *Voyez* Hippo la premiere ville d'Afrique de ce nom.

HIPPONIUM, *Hipponium*, Ἱππώνιον. *Voyez* Hippo, ville d'Italie.

HIPPONÉSOS, *Hipponesos*, Ἱππόνησος. (c) ville de l'Asie mineure dans la Carie. Elle étoit dans le golfe céramique, selon Pline.

Il y en avoit une autre du même nom dans la Libye. On devroit plutôt dire que c'étoient des îles, comme le marque leur nom, qui signifie l'*île du cheval*.

HIPPONOÉ, *Hipponoë*, (d) une des Néréïdes, filles de Nérée & de Doris.

HIPPONOME, *Hipponome*, la même qu'Hippomone, mere d'Amphitryon. *Voyez* Hippomone.

HIPPONOUS, *Hipponous*, Ἱππόνοος, (e) capitaine Grec, qui fut tué par Hector.

HIPPONOUS, *Hipponous*, (f) Ἱππόνοος, pere de Capanée, au rapport de Pausanias. Un fils d'Adraste se nommoit aussi Hipponous.

HIPPOPHAGES, *Hippophagi*, terme qui est moins le nom propre d'un peuple qu'une épithete, qui signifie des *gens qui mangeoient des chevaux*. Les Grecs ont donné ce sobriquet à des Sarmates, à des Scythes, & à d'autres peuples qui avoient cette coutume.

HIPPOPHOONTIA, tribu. Pausanias, Pollux & Suidas nomment ainsi une tribu de Grece, dans l'Attique.

HIPPOPODES, *Hippopodæ*, (g) *Hippopodes*, peuples au septentrion de l'Europe, selon Pomponius Méla. Après avoir dit que dans certaines îles, vis-à-vis de la Sarmatie, c'est-à-

(a) Xenoph. pag. 701.
(b) Recueil d'Antiq. par M. le Comt. de Cayl. T. II. p. 171.
(c) Plin. Tom. I. p. 286.
(d) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom I. p. 71.
(e) Homer. Iliad. L. XI. v. 303.
(f) Pauf. pag. 627.
(g) Pom. Mel. p. 194. Solin. p. 155.

dire,

dire, dans la mer Baltique, il y avoit un peuple nommé les Oones, qui se nourrissoient d'œufs d'oiseaux sauvages & d'avoine, Pomponius Méla ajoute qu'il y avoit des Hippopodes, qui avoient des pieds de cheval. Solin, parlant de ces mêmes peuples, les place d'une maniere plus obscure ; car, il dit sur l'autorité de Xénophon de Lampsaque, que du rivage des Scythes, en trois jours de navigation, on arrivoit à l'isle d'Abalcia ; (Saumaise dit l'isle de Balthia,) que cette isle est d'une étendue immense, & presque semblable à la terre ferme ; (ceci ressemble bien à la Scandinavie,) que peu loin de là étoient les Oones, habitées par des gens qui vivoient d'œufs d'oiseaux de mer, & d'avoine qui venoit sans culture ; que des isles voisines étoient habitées par des Hippopodes, gens qui ressembloient à des hommes en tout, excepté leurs pieds qui étoient faits comme des pieds de cheval. Cela vient, sans doute, d'une sorte de chaussure mal examinée.

HIPPORÉES, *Hipporeæ*, (a) peuple d'Ethiopie, sous l'Egypte, selon Pline.

HIPPORUM, *Hipporum*, ville de la grande Grece, au païs des Bruttiens. Antonin la met sur la route d'Equotuticum à Rhégium, entre Syllacium & cette derniere ville. C'est présentement Felo, bourg du royaume de Naples, dans la Calabre, près de Rosarno.

HIPPOTAMADES, *Hippotamadæ*, partie de la tribu Œneïde, dans l'Attique. Meursius croit qu'il faut écrire Hippodameïadæ, du nom d'Hippodamus Milésien, qui avoit fait construire une place de marché au Pirée.

HIPPOS, *Hippos*, Ἵππος, (b) ville de Palestine, étoit célèbre du tems de Josephe, & capitale d'un petit canton nommé Hippène. Cette ville étoit au delà du lac de Tibériade, à trente stades de la ville de Tibériade, & à soixante de Gadara. Les campagnes d'Hippos & de Scythopolis étoient limitrophes. L'Hippène, Gadare & la Gaulanitide bornoient la Galilée, du côté du levant.

Cette ville fut épiscopale, & on trouve quelques-uns de ses évêques dans les souscriptions des Conciles. Elle est nommée Hippus entre les onze villes de la seconde Palestine, dont la métropole étoit Scythopolis, dans la notice de Hiérocles. Celle de l'abbé Milon place Hippus en Galilée, sous Nazareth, érigée en métropole, à cause du respect que l'on avoit pour la mémoire de la nativité & de l'annonciation de la sainte Vierge.

Dans l'histoire Ecclésiastique de Socrate, lorsqu'il parle du concile d'Antioche, de l'an

(a) Plin. Tom. I. p. 346.

(b) Joseph. de Bell. Judaic. pag. 815, 832. de vit. sua p. 1025. Plin. T. I. p. 262, 263.

303, on lit, après Titus de Bostra, Pierre de Sippon, *Petrus Sippon*, Πέτρος Σίππων, c'est une faute du copiste qui a joint une *S* au commencement de ce mot, à cause de l'*S* finale du mot précédent. Il faut lire *Petrus Hippon*, Πέτρος Ἵππων, comme le remarque Reland.

Dans les actes du concile de Jerusalem, tenu en 536, il est fait mention de Théodore évêque des Hippéniens, Ἐπίσκοπος Ἱππηνῶν. Pline nomme cette même ville Hippo.

HIPPOS, *Hippos*, Ἵππος, (*a*) montagne & village de l'Arabie heureuse, selon Ptolémée.

HIPPOS, *Hippos*, Ἵππος, (*b*) fleuve d'Asie dans la Colchide. Pline dit : » entre les » villes célebres, situées sur » le Phase, est Æa, environ à » quinze mille pas de la mer. » C'est là que l'Hippos & le » Cyanéos, grands fleuves qui » viennent de deux côtés op- » posés, commencent à couler » dans un même lit, & ne de- » viennent qu'un même fleuve.« Le P. Hardouin explique l'origine de ces deux noms. L'Hippos étoit ainsi appellé, à cause de la rapidité de sa course ; le Cyanéos, à cause de la couleur bleue de ses eaux ; il ajoute que l'un & l'autre se perdoit dans le Phase. En ce cas il y avoit plusieurs rivieres de ces deux noms sur cette côte ; car, outre les deux qui tomboient dans le Phase, on trouve plus au nord, & en approchant de Dioscuriade, deux autres rivieres, aussi nommées Hippos & Cyanéos, qui avoient leurs embouchures séparées, & tomboient dans le Pont-Euxin. Il est parlé de ces deux dernieres dans Ptolémée.

Arrien, qui avoit visité toute cette côte, avec un extrême soin, pour en rendre compte à l'Empereur qui l'en avoit chargé, met au nord du Phase le Chariente, à 90 stades, ensuite le Cobus, qui est à 90 autres stades, puis le Singamis, éloigné du Cobus de 210. Il compte ensuite du Singamis au Tarsuras 120 stades, du Tarsuras à l'Hippos 150, de l'Hippos à l'Astelephe 30 stades, delà à Sébastopolis 120 stades. Ainsi, selon ce détail, il y avoit de l'embouchure du Phase à celle de l'Hippos 650 stades de côtes ; ce qui revient à vingt-sept ou vingt-huit lieues. Il faut conclure que l'Hippos d'Arrien, dont Ptolémée fait mention, est très-différent de l'Hippos de Pline, & que ce sont deux rivieres sur la même côte. Strabon parle aussi de l'Hippos, qui se perd dans le Phase, & ne connoît que celui-là.

Les gens du païs appellent cette riviere Scheni-Shari.

HIPPOSTHÉNIDAS, *Hipposthenidas*, Ἱπποσθενίδας, (*c*) Thébain, est compté au nombre

(*a*) Ptolem. L. VI. c. 7.
(*b*) Plin. T. I. p. 304. Ptolem. L. V. c. 10. Strab. pag. 498, 500.
(*c*) Plut. T. p. 281.

de ceux qui se joignirent à Pélopidas pour chasser Archias & Léontidas, qui, soutenus par les Lacédémoniens, s'étoient rendu maîtres de Thebes. Hipposthénidas n'étoit pas un méchant homme, il aimoit même sa patrie, & il auroit voulu de tout son cœur servir les conjurés. Mais, il n'avoit ni l'audace, ni la fermeté que demandoient une occasion si périlleuse, & les grandes affaires qui se tramoient. Hipposthénidas donc, la nuit même que le complot devoit s'exécuter, envisageant le grand combat qu'il falloit livrer sur l'heure même, comprend enfin, à force de réflexions, que ce qu'ils alloient faire, c'étoit en quelque façon aller heurter l'empire des Lacédémoniens, & entreprendre de détruire leur puissance en suivant des espérances fort incertaines, & appuyées sur une poignée de bannis. Comme surpris tout à coup d'un vertige, & ne pouvant débrouiller tant de difficultés & d'obstacles qui se présentent en foule à son esprit, il se retire dans sa maison sans rien dire, & dépêche un de ses amis à Melon & à Pélopidas pour les prier de différer leur entreprise, & de s'en retourner à Athènes en attendant un tems plus favorable.

Hipposthénidas faisoit réflexion que quand même on auroit tué les tyrans, les conjurés étoient en trop petit nombre pour venir à bout de la garnison, qui étoit de quinze cens hommes ; que deux officiers fort sobres devoient être de garde cette même nuit, & qu'Archias avoit ordonné à ceux de Thespies de se tenir sous les armes ce jour là.

HIPPOTADES, *Hippotades.* *Voyez* Hippotas.

HIPPOTAS, *Hippotas*, village de Grece, près de l'Hélicon, entre Thebes & Coronée, selon Plutarque.

HIPPOTAS, *Hippotas*, (*a*) pere d'Éole. Ce dernier est souvent appellé Hippotades par les Poëtes, du nom de son pere.

HIPPOTAS, *Hippotas*, (*b*) capitaine Troyen, fut pere d'Amastre, qui périt sous les coups de la Reine Camille.

HIPPOTAS, *Hippotas*, (*c*) Ἱππότας, fils de Phylas, & petit fils d'un Antiochus qui eut Hercule pour pere, tua Carnus qui étoit toujours à la suite des Doriens, & qui leur servoit même de devin. Cela arriva vers le tems que les Héraclides méditoient de rentrer dans le Péloponnese. Aussi-tôt les Doriens furent frappés de la peste. Ayant consulté l'Oracle, ils eurent pour réponse qu'il falloit chasser Hippotas de leur camp ; ils le chasserent, & le retour des Héraclides dans le Péloponnèse suivit de près. Hippotas courut quelque tems le païs, se maria, & eut un fils ; qui, de

(*a*) Ovid. Metam. L. IV. c. 10.
(*b*) Virg. Æneid. L. XI. v. 674.
(*c*) Pausf. pag. 92, 184. Mém. de l'Acad. des Inscrip. & Bell. Lett. T. XIV. p. 204, 205.

la vie errante que son pere avoit menée, fut nommé Aletès.

HIPPOTAS, *Hippotas*, (*a*) Ἱππότας, ami de Cléomène, etoit un des treize qui sortirent avec ce Prince de la prison où l'on les tenoit enfermés à Alexandrie. Quoiqu'il fût boiteux, il marcha d'abord assez résolument ; mais, voyant qu'ils alloient moins vîte pour l'attendre, il les pria de le tuer & de ne pas manquer leur entreprise pour un homme foible qui ne pouvoit être d'aucun secours. Heureusement ils rencontrerent près de la porte un homme d'Alexandrie qui menoit un cheval; ils le prirent, & ayant fait monter Hippotas, ils coururent dans toutes les rues, exhortant & encourageant le peuple à la liberté. Mais, tout ce peuple n'avoit de force & de courage que pour louer & admirer l'audace de Cléomène, & pas un d'eux n'osa le suivre ni lui donner le moindre secours. Alors, Cléomène vit bien qu'il falloit renoncer à son entreprise ; se tournant donc vers ses amis, il leur dit : » Mes amis, il ne faut pas » s'étonner que des femmes » commandent ici à des hommes » qui fuyent la liberté. « Et il les exhorta tous à mourir courageusement & d'une manière qui répondît à la grandeur des choses qu'ils avoient faites. Hippotas fut tué le premier à sa priere par un des plus jeunes de la compagnie ; tous les autres ensuite se tuerent généreusement eux-mêmes.

HIPPOTE, *Hippotes*, (*b*) fut pere d'Halete, qui bâtit la ville de Corinthe.

HIPPOTÈS. *Voyez* Hippotas.

HIPPOTHOÉ, *Hippothoë*, (*c*) fille de Mestor & de Lysidice, ayant été enlevée par Neptune, c'est-à-dire, par un pirate, fut conduite dans les isles Eschinades, où elle eut un fils nommé Taphius, qui mena une colonie à Taphos, dont il fit ensuite appeller les habitans *Teleboens*, pour marquer qu'ils étoient venus s'établir loin de leur patrie.

HIPPOTHOÉ, *Hippothoë*, (*d*) une des Néréides, filles de Nérée & de Doris. Une Amazone & une fille de Danaüs porterent aussi le nom d'Hippothoé.

HIPPOTHOITIS, *Hippothoïtis*, Ἱπποθοῖτις, (*e*) tribu des Tégéates, dans le Péloponnèse, selon Pausanias. Elle prenoit ce nom d'Hippothoüs, fils de Cercyon.

HIPPOTHOON, *Hippothoon*, Ἱπποθόων, (*f*) fils de Neptune & d'Alopé fille de Cercyon,

(*a*) Plut. T. I, p. 822.
(*b*) Vell. Paterc. L. I. c. 3.
(*c*) Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. VI. p. 51. Tom VII. p. 4. Antiq. expl. par D. Bernard de Montf. T. I, p. 65.
(*d*) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. I, pag. 71.
(*e*) Pauf. p. 540.
(*f*) Pauf. pag. 8, 71, 72. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. VIII. pag. 86, 87.

donna son nom à une bourgade de l'Attique. La fable raconte ainsi l'histoire de ce Prince.

Alopé étoit d'une si grande beauté qu'elle inspira de tendres sentimens au Dieu de la mer, qui en eut un fils qu'elle fit exposer secrétement pour dérober à son pere la connoissance de sa foiblesse. En l'exposant, elle le couvrit d'une partie de sa robe, qu'elle avoit déchirée à ce dessein. Une jument égarée du troupeau lui donnoit à tetter, lorsqu'un berger qui la cherchoit, ayant vu cette espece de prodige, enleva cet enfant & le porta dans sa cabane. Son compagnon, charmé de la bonne mine de cet enfant, le lui demanda & l'obtint, mais nu. Celui qui venoit de le recevoir demanda aussi la robe, qui lui fut refusée; & ces deux bergers ayant pris querelle à ce sujet, porterent leurs plaintes à Cercyon, qui, reconnoissant l'habit de sa fille, ordonna qu'on ôtât la vie à la mere, & qu'on exposât de rechef l'enfant. Comme une autre jument prit encore soin de le nourrir, les bergers qui le rencontrerent, jugeant que les dieux le protégeoient, l'enleverent, & lui donnerent le nom d'Hippothoon. Théfée, ayant tué le cruel Cercyon, rendit les États de ce tyran à Hippothoon, qui descendoit comme lui de Neptune.

(a) Demosth. Orat. Funebr. p. 245.
(b) Pausf. p. 462, 529.
(c) Ovid, Metam, L. VIII, c. 7.

HIPPOTHOONTIDE, *Hippothoontis*, une des tribus des Athéniens.

HIPPOTHOONTIDES, (a) *Hippothoontidæ*, Ἱπποθοωντίδαι, nom que l'on donnoit aux descendans d'Hippothoüs. Démosthène fait mention des Hippothoontides dans une de ses harangues.

HIPPOTHOUS, *Hippothous*, Ἱππόθοος, (b) avoit, selon Pausanias, Cercyon pour pere, Agamede pour ayeul, & Stymphale pour bisayeul. Il succéda à Agapenor au royaume d'Arcadie; mais, il ne fit rien de mémorable durant son regne, si ce n'est qu'il transféra le siege de l'Empire à Trapézunte; car, jusques-là les rois d'Arcadie avoient fait leur séjour à Tégée. Ce Prince eut pour successeur son fils Épytus.

HIPPOTHOUS, *Hippothous*, Ἱππόθοος, (c) l'un des Seigneurs qui s'assemblerent pour la chasse du sanglier de Calydon.

HIPPOTHOUS, *Hippothous*, Ἱππόθοος, (d) capitaine Troyen, fils de Léthus, se montra jaloux de rendre aux Troyens un service important, en retirant le corps de Patrocle, aussi-tôt que ce grand homme eut été tué. S'étant donc avancé, il avoit déjà passé une courroie à un des pieds de Patrocle, & le traînoit du milieu de la bataille; mais bientôt il est puni de son audace, & aucun de ses com-

(d) Homer. Iliad. L. II. v. 347. L. XVII. v. 217, 288. & seq.

pagnons n'a le courage de s'avancer pour le secourir, quelque forte envie qu'ils en aient; car, Ajax, l'ayant joint dans la mêlée, lui porte un si grand coup de pique à la tête, que son casque en est percé, & que la cervelle sort avec les bouillons de sang qui jaillissent de sa plaie; les forces l'abandonnent; il quitte le pied de Patrocle, & tombe mort sur son corps, loin de la fertile Larisse sa patrie, & sans avoir payé à son pere & à sa mere les peines & les soins qu'ils avoient pris pour l'élever; car, l'impitoyable fer d'Ajax trancha ses jours dans sa florissante jeunesse.

HIPPOTION, *Hippotion*, (*a*) Ἱπποτίων, qui vint d'Ascanie au siege de Troye, y fut tué par Mérion. Il avoit trois fils, Palmys, Ascagne, & Morys, qu'on compte aussi parmi ceux qui défendirent la ville de Troye.

HIPPOTOXOTES, *Hippotoxotæ*, Ἱπποτοξόται (*b*) c'est-à-dire, des cavaliers qui tiroient de l'arc, du Grec Ἵππος, *equus*, cheval, & τοξεύω *arcu emitto*, je tire de l'arc. Il est parlé de ces cavaliers dans Thucydide & dans Hérodote. Ce sont les mêmes qu'on appelle en Latin *equites sagittarii*, des archers.

HIPPOTUS, *Hippotus*, (*c*) pere d'Éole. *Voyez* Hippotas.

HIPPOU ACRA, *ou* HIPPU ACRA. *Voyez* Hippagréta.

HIPPUS, *Hippus*. *Voyez* Hippos.

HIPPUS, *Hippus*, (*d*) Tyrien, à qui on attribue l'invention du vaisseau de charge.

HIR, *Hir*, Ἠρ (*e*) fut le premier des enfans de Caleb fils de Jéphoné.

HIRA, *Hira*, (*f*) fils d'Accès de la ville de Thécué, étoit un des vaillans hommes de l'armée de David.

HIRAM, *Hiram*, Ζαφωΐν, (*g*) fut le dernier des chefs de l'Idumée de la race d'Ésaü.

HIRAM, *Hiram*, Χειράμ, Χιρὰμ. (*h*) roi de Tyr, fils d'Abibal, se distingua par sa magnificence, & orna la ville de Tyr de plusieurs beaux ouvrages. Dès que David fut monté sur le trône, & qu'il fut reconnu Roi par tout Israël, Hiram lui envoya des ambassadeurs avec des ouvriers, des charpentiers & des tailleurs de pierres, & du bois de cedre, pour bâtir un palais à ce Prince.

Après la mort de David, Hiram, ayant appris que Salomon son fils lui avoit succédé, lui

(*a*) Homer. Iliad. L. XIII. v. 792. L. XIV. v. 514.

(*b*) Thucyd. pag. 109. Herod. L. IX. c. 48.

(*c*) Homer. Odyss. L. X. v. 2.

(*d*) Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf. Tom. IV. p. 251.

(*e*) Paral. L. I. c. 4. v. 15.

(*f*) R[illegible] L. II. c. 23. v. 26.

(*g*) Genes. c. 36. v. 43.

(*h*) Reg. L. II. c. 5. v. 11. L. III. c. 5. v. 1. *& seq.* c. 9. v. 11. *& seq.* Joseph. de Antiq. Judaic. p. 258, 267, 268. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. VI. pag. 79, 80.

envoya aussi des Ambassadeurs pour lui en témoigner sa joie, & lui souhaiter toute sorte de prospérités. Salomon lui écrivit par eux en ces termes : » Le » roi Salomon au roi Hiram. Le » Roi mon pere avoit un extrê- » me désir de bâtir un temple » en l'honneur de Dieu ; mais, » il ne l'a pu à cause des guer- » res continuelles où il s'est » trouvé engagé, & qui ne lui » ont permis de quitter les ar- » mes qu'après avoir vaincu ses » ennemis & les avoir rendu » ses tributaires. Maintenant » que Dieu me fait la grace de » jouir d'une profonde paix, » je suis résolu d'entreprendre » cet ouvrage qu'il a prédit à » mon pere que j'aurois le bon- » heur de commencer & d'a- » chever. C'est ce qui me porte » à vous prier d'envoyer quel- » ques-uns de vos ouvriers » pour couper avec les miens » sur la montagne du Liban le » bois nécessaire pour ce sujet ; » car nuls autres, à ce que l'on » dit, ne sont aussi habiles en » cela que les Sidoniens, & je » les payerai comme il vous » plaira. « Le roi Hiram reçut avec joie cette lettre, & y répondit en cette manière : » Le » roi Hiram au roi Salomon. » Je rends graces à Dieu de ce » que vous avez succédé à la » couronne du Roi votre pere, » qui étoit un Prince très-sage » & très-vertueux ; & je ferai » avec joie ce que vous désirez » de moi. Je commanderai mê- » me que l'on coupe dans mes » forêts quantité de poutres de » cyprès & de cedre, que je » ferai conduire par mer atta- » chées ensemble jusque sur le » rivage de tel lieu de vos » États que vous jugerez le » plus commode, pour être de- » là menées à Jerusalem. Je » vous prie de vouloir en ré- » compense permettre une trai- » te de bled dont vous sçavez » que nous marquons dans cette » isle. « Tyr étoit alors une isle; mais, Alexandre le Grand la joignit depuis à la terre ferme. Josephe assure que l'on voyoit encore de son tems les originaux de ces deux lettres, non seulement dans les archives des Juifs, mais aussi dans celles des Tyriens.

Salomon fut fort satisfait du procédé du roi Hiram, & lui accorda de tirer tous les ans de ses États deux mille mesures de bled, deux mille bats d'huile, & deux mille bats de vin, chaque bat contenant soixante-douze pintes. L'amitié de ces deux Rois augmenta encore, & dura toujours.

On dit que Hiram pria un jour Salomon de lui expliquer quelques énigmes ; & il le fit avec une pénétration d'esprit & une intelligence admirables. Ménandre, qui a traduit les Annales de Phénicie & de Tyr, parle de ces deux Rois en cette manière : » Après la mort d'A- » bibal, roi des Tyriens, Hi- » ram son fils lui succéda, & » vécut cinquante-trois ans, » dont il en regna trente-qua-

» tre. Ce Prince agrandit l'isle » de Tyr par le moyen de » quantité de terre qu'il y fit » porter, & cette augmentation fut nommée le Grand-champ. Il consacra aussi une » colomne d'or dans le temple » de Jupiter, & fit couper » beaucoup de bois sur la montagne du Liban pour l'employer à couvrir des temples; » car, il en fit démolir de vieux, » & construire de nouveaux » qu'il consacra à Hercule & à » Astarté. Ce fut lui qui le premier érigea une statue à Hercule dans le mois que les Macédoniens nomment Péritius » (qui est le mois de Février.) » Il fit la guerre aux Eycéens » qui refusoient de payer le tribut qu'ils lui devoient, & » les vainquit. Il y eut de son » tems un jeune homme nommé » Abdémon qui expliquoit les » énigmes que Salomon, roi de » Jérusalem, lui proposoit. «

Un autre Historien nommé Dius en parle de cette sorte: » Après la mort d'Abibal, Hiram son fils & son successeur » fortifia la ville de Tyr du » côté de l'Orient; & pour la » joindre au temple de Jupiter » Olympien, il fit remplir l'espace de terre qui l'en séparoit. Il donna une fort grande somme d'or à ce temple, » & fit aussi couper quantité de » bois sur la montagne du Liban pour l'employer à de » semblables édifices. « A quoi cet Historien ajoûte que ce Prince n'ayant pu expliquer les énigmes qui lui avoient été proposés par Salomon, roi de Jérusalem, lui paya une somme très considérable; mais qu'ayant depuis envoyé à Salomon un tyran nommé Abdémon qui lui expliqua tous ces énigmes, & lui en proposa d'autres qu'il ne put lui expliquer, Salomon lui renvoya son argent.

Après que ce Prince eut achevé tous les ouvrages qu'il avoit entrepris, il fit présent à Hiram de vingt villes dans la Galilée. Hiram alla voir ces villes; mais, elles ne lui plurent pas; & il les appella *la terre de Chabul*, en disant: » Sont-ce là donc, mon frere, » les villes que vous m'avez » données? « Josephe dit que *Chabul* signifie ce qui ne plaît point. D'autres traduisent *une terre pleine d'épines*; d'autres, *une terre trop forte, trop humide.*

L'Écriture remarque que Hiram avoit prêté à Salomon six vingts talens d'or, pendant qu'il étoit occupé à ses bâtimens. Ces cent vingt talens d'or font huit millions trois cens quarante-trois mille sept cens quarante livres de notre monnoie.

HIRAM, *Hiram*, Χιράμ, (*a*) fils d'un Tyrien, dont le nom est inconnu, & d'une mere Juive, de la tribu de Nephthali, selon les livres des Rois; ou d'un pere Tyrien & d'une

(*a*) Reg. L. III. c. 7. v. 13. & seq. Paral. L. II. c. 2. v. 13, 14.

mere de la tribu de Dan, selon le second livre des Paralipomènes. Ce Hiram étoit un excellent ouvrier en toute sorte d'ouvrages de cuivre ou de bronze. Il sçavoit non seulement exécuter, mais aussi inventer les plus beaux ouvrages. Il fit à Salomon les deux grosses colomnes de bronze, qui furent mises à l'entrée du vestibule du temple, dont l'une s'appelloit Jachin, & l'autre Booz. Il fit de plus ce grand vaisseau, nommé la mer, où l'on conservoit de l'eau pour l'usage du temple; & dix bassins de bronze de moindre grandeur, avec leurs socles, pour l'usage des prêtres.

HIRAS, *Hiras*, Ειρὰς, (*a*) Chananéen, qui étoit de la ville d'Odallam. Il reçut chez lui Juda fils de Jacob, lorsqu'il alla dans cette ville.

HIRE, *Hire*, Ἱρὴ, nom de ville, que d'autres écrivent sans aspiration. *Voyez* Ire.

HIRMINIUM, *ou* HIRMINIUS, *Hirminium, Hirminius*, (*b*) fleuve de Sicile, selon Pline. Il est dans la partie méridionale de l'isle. C'est presentement Fiume di Mauli. Vers son embouchure on le nomme aussi Fiume di Ragusa, à cause d'une ville de ce nom qu'il arrose; mais plus haut & en approchant de sa source, on l'apelle Fiume di Giaratana à cause du marquisat de ce nom, où il sort de terre.

HIROM, *Hirom. Voyez* Hiram.

HIRPINI MONTES, (*c*) montagnes d'Italie, au païs des Hirpins. L'Aufidus y avoit sa source.

HIRPINIENS. *Voyez* Hirpins.

HIRPINS, *Hirpini*, Ἱρπῖνοι, (*d*) peuple d'Italie. Strabon met les Hirpins à la suite des Samnites. & il ajoute qu'ils étoient eux mêmes Samnites, & qu'ils avoient pris leur nom d'un certain Lupus, conducteur d'une colonie, & appellé Hirpus par les Samnites.

Les Hirpins sont comptés au nombre des peuples, qui quitterent les Romains pour se joindre aux Carthaginois, pendant la seconde guerre Punique. Mais, ils se rendirent au Consul Q. Fulvius l'an 209 avant J. C., & lui livrerent en même-tems les garnisons Carthaginoises, qu'ils avoient dans leurs villes. Ce général les reçut avec beaucoup de douceur, louant leur disposition présente, & leur reprochant légérement leur faute passée.

Ptolémée donne aux Hirpins quatre villes, Aquilonia, Abellinum, Æculanum & Fratuolum. Pline met cette nation dans la seconde région. *In secunda regione*, dit-il, *Hirpinorum colo-*

(*a*) Genes. c. 38. v. 1.
(*b*) Plin. Tom. I. pag. 161.
(*c*) Plin. Tom. I. p. 167.
(*d*) Strab. pag. 250. Ptolem. L. III. c. 1. Plin. Tom. I. pag. 116, 166, 167. Tit. Liv. L. XXII. c. 13, 61. L. XXIII. c. 1. L. XXVII. c. 15.

nia una Beneventum, auspicatiùs mutato nomine, quæ quondam appellata Maleventum; Ausculani, Aquiloni, Abellinates cognomine Protropi, Compsani, Caudini; Ligures, qui cognominantur Corneliani, & qui Bebiani; Vescellani. Æculani, Aletrini, Abellinates cognominati Marsi, &c. Le P. Hardouin croit que les peuples nommés après les Vescellani, n'étoient plus des Hirpins. Il se trompe; les *Æculani* du moins en étoient, comme on le peut voir dans l'endroit cité de Ptolémée. Ainsi, le païs des Hirpins étoit où sont presentement la Cedogna, Conza, Éclano, Mirabella. Dans la principauté ultérieure, qui faisoit partie des Hirpins, on trouve Ariano, Avellino, Fregento, Nusco, S. Agata de Gori.

HIRPINUS [Q.], *Q. Hirpinus*, (*a*) Romain à qui Horace a adressé une de ses Odes.

HIRPINUS, *Hirpinus*, nom d'un des Chevaux du Cirque. *Voyez* Chevaux du Cirque.

HIRPINUS, *Hirpinus*, (*b*) cheval dont il nous reste une urne. Ce cheval y est représenté avec un autre nommé Aquilon. Hirpinus marque un grand sauteur; & Aquilon, un cheval léger comme le vent. *Voyez* Aquilon.

HIRRIUS [C.], *C. Hirrius*, (*c*) Édile, fut le premier qui inventa les viviers, ou réservoirs pour garder le poisson. Il en fournissoit la table de César dans les festins; & quoiqu'il n'eût qu'une fort petite métairie, il tiroit un gros revenu de ses seuls viviers.

HIRRUS [C.], *C. Hirrus*, (*d*) étoit un homme pour qui Cicéron avoit beaucoup d'aversion. Cet homme demanda l'Édilité avec M. Cœlius. Avant que d'avoir pensé à cette charge, il avoit osé disputer à Cicéron la dignité d'Augure, & c'étoit ce qui avoit donné à Cicéron de l'aversion pour lui, & ce qui lui faisoit désirer qu'il fût exclus de l'Édilité, comme il le fut en effet.

M. Cœlius, en informant Cicéron de l'exclusion de son compétiteur, s'exprimoit ainsi: » Quoi, dites-vous, est-ce » ainsi que vous avez traité » Hirrus? Ce n'est pas-là tout; » si vous sçavez avec quelle » facilité, & avec combien » peu de peine cela s'est fait, » vous aurez honte qu'un tel » homme ait osé autrefois prendre » rang avec vous, comme » votre compétiteur. Mais, depuis » son exclusion, il ne laisse » pas de faire rire; il contrefait » le bon citoyen, & débite » ses avis contre César, il crie » qu'on a tort d'attendre davantage » à lui donner un successeur » dans les Gaules; il

(*a*) Horat. I. II. Ode 8.
(*b*) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. V. p. 73, 74.
(*c*) Plin. T. I. p. 534.

(*d*) Cicer. ad Amic. L. VIII. Epist. 2. 9. ad T. Pomp. Attic. L. VII. Epist. 1.

» fait à Curion des reproches » à toute outrance sans l'épargner. Il est tout changé depuis cette rebuffade. Bien » plus, cet homme qui n'a jamais paru dans le Barreau, » & qui entend fort peu les » affaires de judicature, ne » fait point de difficulté de » plaider des causes ; mais, » cela lui arrive rarement après » midi. «

Les audiences se tenoient le matin & l'après midi ; mais, il y en avoit si peu qui voulussent se servir d'Hirrus pour avocat, qu'il avoit rarement des causes à plaider après midi.

HIRRUS, *Hirrus*, (a) étoit un tuteur, qui avoit séduit un grand nombre de pupilles.

HIRSEMÈS, *Hirsemes*, (b) ville de Palestine dans la tribu de Dan. Ce nom signifie la ville du Soleil.

HIRTIA [la Loi], *Lex Hirtia.* (c) Cette loi fut ainsi appellée du nom de celui qui la porta. Cicéron en fait mention dans sa treizième Philippique. Cette loi ordonnoit que les Pompeiens ne fussent point admis aux dignités.

HIRTIUS, *Hirtius*, ou plutôt Héricius. *Voyez* Héricius.

HIRTIUS [A.], *A. Hirtius*, A. Ἵρτιος, (d) fut Consul avec C. Vibius Pansa, l'an de Rome 709, & 43 avant Jesus-Christ. Ils étoient l'un & l'autre gens d'esprit & de mérite ; & peu d'années avant que de parvenir au Consulat, ils prenoient les leçons de Cicéron pour se perfectionner dans l'éloquence ; ce qui formoit une liaison assidue, journaliere, & nullement inutile, ni désagréable à Cicéron.

Ces deux hommes, créatures & amis fideles de César, conserverent, après sa mort, un tendre attachement pour sa mémoire, & ils ne pouvoient par conséquent aimer Brutus son meurtrier. Ainsi, quand ils furent parvenus au Consulat, le Sénat avoit des motifs de se defier d'eux. Mais, ils firent profession de penser en vrais & bons citoyens. Ils se montrerent amis de la paix, du bon ordre, & des loix, jusqu'à consentir que le meurtre de César demeurât sans vengeance, plutôt que de donner lieu à une guerre civile. Elle n'eut pas moins lieu cependant ; & A. Hirtius, quoique relevant de maladie, & n'étant pas encore bien rétabli, fut obligé de partir à la tête d'un corps de troupes pour aller joindre Octavien, qui avoit déjà commencé les hostilités contre M. Antoine. Il eut le malheur d'être tué en combattant avec beaucoup de valeur. Son Collegue mourut aussi dans le même-tems, des blef-

(a) Juven. Satyr. 10. v. 222.
(b) Josu. c. 19. v. 41.
(c) Cicer. Philipp. 13. c. 370.
(d) Appian. pag. 571. & seq. Cicer. ad Amic. L. XII, Epist. 22, Crév. Hist. Rom. Tom. VII. pag. 301. & suiv. T. VIII. p. 28, 106. & suiv. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. T. IX. pag. 432. & suiv.

sures qu'il avoit reçues dans un autre combat.

Cicéron, dans les lettres qu'il a écrites, soit pendant leur Consulat, soit depuis leur mort, les loue souvent, ne suspecte leur fidélité nulle part, & ne leur reproche que d'avoir manqué en quelques occasions d'activité & de prudence. D'ailleurs, toute leur conduite, depuis la mort de César, annonce des hommes sans doute attachés à sa mémoire, mais ennemis des violences d'Antoine & de la tyrannie. S'ils ont eu des desseins secrets, c'est une chose sur laquelle on ne peut que deviner.

En effet, dans un tems de factions & de troubles, toutes sortes de bruits trouvent créance auprès de ceux dont ils flattent les préventions. Ainsi, pendant qu'Appien nous fait regarder A. Hirtius & C. Vibius Pansa comme dévoués à Octavien, celui-ci a été accusé par d'autres d'être l'auteur de leur mort, d'avoir fait tuer A. Hirtius dans la mêlée par les soldats mêmes de ce Consul, & d'avoir engagé le médecin de C. Vibius Pansa à empoisonner ses plaies. Ces faits n'ont jamais été prouvés, & nous avons même une lettre de Brutus, dans laquelle il prend soin de disculper Glycon, le médecin de C. Vibius Pansa. On voit seulement par ces bruits si étranges, de quoi bien des gens croyoient capable un jeune ambitieux tel qu'Octavien.

La mort funeste des deux Consuls étoit une grande plaie pour la République, qui se trouvoit tout d'un coup privée de ses chefs. On porta leurs corps à Rome, & on leur fit de magnifiques obseques, où éclata la douleur publique. Tous les ordres de l'État parurent y prendre part ; & l'on a remarqué que les crieurs dont le ministere doit intervenir dans les cérémonies des funérailles, ne voulurent point en cette triste occasion recevoir leur salaire. La douleur étoit pourtant plus vive & plus sincere parmi le peuple, que parmi ceux qui étoient à la tête des affaires. A. Hirtius & C. Vibius Pansa avoient tenu une conduite mitoyenne, qui n'avoit dû pleinement satisfaire ni le Sénat, ni Octavien. Celui-ci les avoit trouvé trop attachés au Sénat, & le Sénat, trop tiedes pour la cause de la liberté. Cicéron exprime ce dernier sentiment, en disant au sujet de leur mort : » Nous » avons perdu de bons Consuls, » mais qui n'étoient que bons.«

On sçait qu'A. Hirtius a suppléé les commentaires de César, & a fait le huitième livre de la guerre des Gaules, & ceux des guerres d'Alexandrie & d'Afrique. Certains le nomment A. Hirtius Pansa, & c'est sous ces deux derniers noms qu'il est cité dans ce Dictionnaire.

HIRTULEIUS, *Hirtuleius*, (*a*) Questeur de Sertorius en

(*a*) Crév. Hist. Rom. T. VI. p. 108, 119, 120.

Espagne, étoit un très-brave officier. Il eut beaucoup de part aux grands avantages que Sertorius remporta en Espagne; mais, il eut le malheur d'être tué dans un combat.

Il avoit été laissé dans la Bétique pour s'opposer à Métellus Pius. Quoiqu'il fût plein de courage, il n'avoit pas néanmoins autant de prudence que son Général. Métellus Pius prit avec habileté ses avantages, & gagna sur lui une bataille, dont il dut tout le succès à la sagesse de sa conduite. Car les armées s'étant rencontrées près de la ville nommée Italique, & Hirtuleius ayant fait sortir la sienne de ses retranchemens dès le lever du soleil pour présenter le combat à l'ennemi, Métellus Pius lui laissa supporter tout le poids de la chaleur, qui étoit très-forte, jusqu'à midi. Il sortit alors de son camp avec ses troupes, qui ayant pris de la nourriture, & s'étant bien reposées, avoit pour cela seul une grande supériorité sur des soldats que la faim, la lassitude, & le chaud avoient extrêmement fatigués. De plus, sçachant que les meilleures troupes ennemies étoient au centre, il fit beaucoup avancer ses aîles, pendant que son corps de bataille demeuroit derriere; moyennant quoi les deux aîles de l'armée d'Hirtuleius ayant été aisément défaites, il attaqua ensuite le centre de trois côtés en même tems. Là on combattit vigoureusement, & les chefs eux-mêmes se ménagerent si peu, que Métellus Pius reçut un trait dans sa cotte d'armes, & Hirtuleius dans le bras. Mais, enfin, celui-ci fut obligé de prendre la fuite, laissant vingt mille des siens sur la place; & quelque tems après cherchant sans doute à réparer son honneur dans une autre occasion, & combattant en désespéré, il fut tué avec son frere.

HIRUS, *Hirus*, 1ʳ *poss.* *Voyez* Hermus.

HISBON, *Hisbon*, (*a*) capitaine Latin, qui, voyant Lagus tombé sous les coups de Pallas prince d'Arcadie, se flattoit de le venger. Mais, Pallas le prévient. Hisbon, que la mort de son cher Lagus met en fureur, ne se tenant pas sur ses gardes, Pallas lui plonge son épée dans la poitrine.

HISCONIENS, *Hisconienses*, peuple d'Italie, selon une ancienne inscription insérée au trésor de Goltzius. Lazius place ce peuple en Italie, dans le Férentin. Jacobon dit que c'est présentement Guasto.

HISMÉNIAS, *Hismenias*, (*b*) Tyndaritain, étoit un des principaux & des plus distingués d'entre ses concitoyens, du tems de Verrès.

HISPALA FÉCÉNIA, *Hispala Fecenia*, (*c*) célebre courti-

(*a*) Virg. Æneid. L. X. v. 384. & *seq.*

(*b*) Cicer. in Verr. L. VI. c. 83.

(*c*) Tit. Liv. L. XXXIX. c. 9. & *seq.*

ſanne Romaine, dont l'hiſtoire eſt rapportée ſous l'article des Bacchanales. *Voyez* Bacchanales.

HISPALIENS, *Hiſpalienſes*, (*a*) les habitans d'Hiſpalis, ſelon Tacite. *Voyez* Hiſpalis.

HISPALIS, *Hiſpalis*, Ἵσπαλις, (*b* ville d'Eſpagne, dans la Bétique, ſur le fleuve Bétis, au païs des Turdétains, ſelon Ptolémée. On croit qu'elle a été bâtie par les Phéniciens. Pline en fait une colonie, à laquelle il donne le ſurnom de Romulenſis. Elle fut appellée Julia Romula de Jules Céſar. Strabon qui en fait auſſi une colonie, en parle comme d'une ville des plus illuſtres de l'Eſpagne, & où il y avoit un entrepôt qui ſubſiſtoit encore de ſon tems.

Philoſtrate la nomme Hiſpolon, Ἵσπολον; elle eſt appellée Spalis dans les Notices, & dans les autres monumens Eccléſiaſtiques. Iſidore dérive ce nom des païs enfoncés dans un terrein marécageux. Arias Montanus, plus ſçavant que lui, dit dans une lettre adreſſée à Ortélius : » Hiſpalis eſt un nom Phé-
» nicien, & vient de *Spila* ou
» *Spala*, qui ſignifie une plaine,
» ou un païs couvert de verdu-
» re. Les Grecs y ont ajouté
» l'aſpiration ; & comme les
» Arabes n'ont point la lettre
» *P*, ils ne ſçauroient prononcer
» *Spala* ou *Spila*, ils ont dit
» *Sbilla*; & enſuite les Chré-
» tiens en ont fait *Seville*, qui
» eſt le nom moderne de cette
» ville.«

Dans la guerre civile de Céſar & de Pompée, elle avoit embraſſé le parti du dernier ; mais, comme Céſar marchoit contre cette ville, les habitans lui envoyerent demander pardon. Ce général, s'étant montré favorable à leur demande, demeura campé hors de la ville; mais, il y fit entrer un de ſes Lieutenans avec des troupes. Cependant, la garniſon de Pompée qui y étoit, indignée de ce qu'on l'avoit reçu, dépêcha ſecrétement Philon, qui étoit l'un des principaux de leur parti, & bien connu en Luſitanie, vers Cécilius Niger ſurnommé le Barbare, qui étoit campé ſur la riviere de Lenius, avec une bonne troupe de Luſitaniens; de ſorte qu'il rentra de nuit avec eux dans la ville par deſſus le mur, & après avoir égorgé la garniſon de Céſar & pillé la place, fit boucher les portes & commença à ſe défendre.

Céſar, craignant que s'il les preſſoit, ils ne miſſent le feu à la ville, ſouffrit qu'ils ſe retiraſſent de nuit, quoiqu'ils cruſſent le faire à ſon inſçu ; mais, en partant ils mirent le feu aux vaiſſeaux qui étoit au port, & ſe ſauverent comme on étoit occupé à l'éteindre. Toute fois, la cavalerie de Céſar les ayant ſuivis les tailla en pieces ; & Céſar après avoir recouvré Hiſ-

(*a*) Tacit Hiſt. L. I. c. 78.
(*b*) Ptolem. L. II. c. 4. Plin. T. I. pag. 138. Strab. pag. 141. Cæſ. de Bell. Civil. L. II. p. 542. Hirt. Panſ. de Bell. Hiſpan. p. 856, 857.

palis, marcha contre Asta qui se rendit comme l'autre ; & il prit ensuite toutes les places qui étoient sur son passage.

Cette ville est aujourd'hui dans l'Andalousie, & elle est une des premieres & des plus considérables de l'Espagne. On la croit plus grande que Madrid, & on y voit bien plus de carosses que dans cette ville Royale, quoiqu'elle ne soit pas tout à fait si peuplée. On y comptoit il n'y a pas long-tems vingt-quatre mille familles bourgeoises, & trois mille dans le fauxbourg de Triana. La commodité de sa situation sur le Guadalquivir, dans le voisinage de la mer, la rend une des plus riches villes de l'Espagne ; aussi fournit-elle seule au Roi deux millions d'or par an. Lorsque la flotte d'argent est arrivée des Indes, il y a plus de six cens hommes occupés à la monnoie. Elle arrive d'ordinaire aux mois d'août & de septembre, & repart au mois d'avril. D'un autre côté, le païs est extrêmement fertile en vin, en bled, & généralement en tout ce que la terre produit pour les besoins & pour les délices de la vie. Mais, l'huile est la chose que l'on y a le plus en abondance ; hors de la ville, au bord occidental du fleuve, il y a un grand bois d'oliviers, qui a trente mille pas d'étendue.

Il y a aussi à Seville un cours où l'on va se promener ; on voit à l'entrée une belle fontaine, avec deux hautes colomnes de pierres, chargées de deux statues, qui representent Hercule & Jule-Cesar, dont le premier passe pour le fondateur, & le second pour le restaurateur de Seville. C'est à cette pensée que fait allusion un distique Latin, qu'on lit sur la porte de la Carne :

Condidit Alcides, renovavit Julius urbem,

Restituit Christo Fernandus tertius Heros.

L'an 1565, on déterra un grand nombre de monumens anciens & de sépulcres, dans un fauxbourg de Seville nommé el Tablado ; l'un étoit un cercueil de plomb, de forme ovale, dans lequel se trouvoit une phiole de verre, aussi de forme ovale, pleine d'os & de cendres, avec trois urnes lacrymales de verre ; ce qui apparemment avoit été la sépulture de quelque payen ; aussi bien qu'un autre tombeau, couvert d'une large pierre quarrée, avec cette inscription barbare :

NOME VIXIT ANNO ET MENUS

VIII. DIEBUS XII.

H. S. E. S. T. T. L.

NOME FUIT NOMEN HÆSIT NASCENTI

CUSUCCIA.

UTRAQUE HOC TITULO NOMINA

SIGNIFICO

VIXI PAROM, DULCISQUE FUI

DUM VIXI PARENTI.
HOC TITULO TEGEOR DEBITA
PERSOLVI.
QUIQUE LEGIS TITULUM SENTIS
QUAM VIXERINT PAROM
HOC PETO NUNC DICAS, SIT TIBI
TERRA LEVIS.

Il y avoit en ce lieu un grand nombre de sépulcres, pratiqués sous terre, & construits de briques, en façon de voute, comme une espece de catacombe. On y trouva divers monumens de Chrétiens, entr'autres deux tombeaux de femmes, qui sembloient avoir été des religieuses, construits chacun d'une grosse pierre de marbre, taillée en quarré l'un avec cette inscription.

PAULA EXCLSA FOEMINA, FAMULA XRI.
VIXIT ANNOS XXIV. MENSES DUO.
RECESSIT IN PACE DIE XVI. KAL.
FEBRUARIAS ERA DLXXXVI.

L'autre avec celle-ci :

CEREVELLA EXCLSA FOEMINA, FAMULA
XRI. VIXIT ANNOS RL. MUS XXXV.
RECESSIT IN PACE III. KAL. FEBRUARIAS DC.

cela signifie que la premiere étoit morte l'an de N. S. 586. & l'autre l'an 600.

A une lieue de Seville, on voit les ruines d'un vieux château, d'une étendue surprenante, bâti sur une colline, au bord du Guadalquivir ; on l'appelle *Saint-Juan del Forache.* Les débris de cet édifice, & les inscriptions anciennes qu'on y a trouvées, font voir que ç'avoit été un ouvrage des Goths.

Dans un autre endroit, & à la même distance de Seville, on voit les masures d'un théâtre & d'une ville ancienne, que le vulgaire appelle *Sevilla la Vieja.* Les Sçavans croyent que c'est l'ancienne Italica, qui a donné la naissance à l'empereur Adrien, & selon quelques-uns, au poëte Silius Italicus. On y a déterré divers monumens antiques, qui confirment cette pensée, & surtout une médaille de Tibere, avec cette légende : *DIVI AUG. MUNIC. ITALIC. PERM.* & du tems de Ferdinand le Saint, conquérant du royaume de Seville, le village, qui est dans ce lieu, retenoit encore quelques traces de son ancien nom, étant appellé *Talca.* Dans le lieu où se voyent ces ruines, on trouve un beau cloître, dans l'église duquel il y a un autel tout d'albâtre, qui n'a guere son pareil dans l'Europe.

HISPALUS, *Hispalus*, pere d'Hispanus. Ce Héros ayant été laissé en Espagne par Hercule, après la mort de Géryon,

y bâtir la ville d'Hispalus aujourd'hui Seville.

HISPANI, les Espagnols. *Voyez* Espagnols ou Espagne.

HISPANIA, l'Espagne. *Voyez* Espagne.

HISPANUS, *Hispanus*, (a) fils d'Hispalus, donna son nom à l'Espagne, nommée en Latin *Hispania*.

HISPON, *Hispo*, (b) officier, qui commandoit un corps de troupes en Grece. Cicéron dit dans une de ses lettres, qu'il auroit voulu être en Épire dans quelque lieu écarté, où ni Hispon, ni ses soldats, ne pussent pas venir.

HISPULLA, *Hispulla*, (c) fameuse courtisanne, que Juvénal n'a pas oubliée dans ses satyres.

HISSORIUM. *Voyez* Issorium.

HISTASPE, *Histaspes*, (d) parent de Darius, & Général d'une grande armée, avoit épousé une petite fille d'Ochus roi de Perse. Cette Princesse, ayant été prise par les Macédoniens, fut mise au nombre des femmes qui étoient à la suite d'Alexandre. Ce Prince s'apperçut un jour qu'elle étoit plus triste que les autres, & qu'elle se défendoit de ceux qui vouloient la faire avancer pour qu'on pût la voir plus facilement. Elle étoit fort belle, & sa modestie donnoit encore plus de grace à sa beauté; car, elle tenoit les yeux baissés, & faisoit ce qu'elle pouvoit pour se couvrir le visage. Le Roi se douta bien qu'elle étoit de trop bonne famille pour être ainsi prostituée. Lui ayant donc demandé qui elle étoit, elle lui répondit qu'elle étoit la petite fille d'Ochus roi de Perse, & fille de son fils; qu'elle avoit épousé Histaspe, parent de Darius, & Général d'une grande armée. Il restoit encore dans l'esprit du Roi quelque teinture de ses premières vertus; de sorte que respectant la misérable fortune d'une Princesse issue de sang royal, & un nom aussi fameux que celui d'Ochus, il ne la mit pas seulement en liberté, mais il la rétablit dans tous ses biens, & fit chercher son mari pour la lui rendre.

HISTEIUS, *Histeius*, (e) Centurion, fut chargé d'aller recevoir les plus illustres Seigneurs de la famille des Arsacides, qui lui furent livrés par Vologese.

HISTER, *Hister*, (f) certain personnage, qui se livroit aux débauches les plus infames, selon Juvénal.

HISTIÉE, *Histiæa*, Ἱστιαία, (g) ville maritime de l'isle d'Eubée, sous le mont Teléthrius, près de l'embouchure du fleuve

(a) Just. L. XLIV. c. 1.
(b) Cicer. ad Amic. L. XIV. Epist. 1.
(c) Juven. Satyr. 6. v. 74. Satyr. 12. v. 11.
(d) Q. Curt. L. VI. c. 2.
(e) Tacit. Annal. L. XIII. c. 9.
(f) Juven. Satyr. 2. v. 58.
(g) Herod. L. VIII. c. 23. *& seq.* Homer. Iliad. L. II. v. 44.

Callas. Elle étoit ſituée ſur un rocher, & fut enſuite nommée Oréum, c'eſt-à-dire, ville de montagne.

HISTIÉE, *Hiſtiæus*, (*a*) Ἱστιαῖος, Miléſien, devint ſouverain de ſa patrie par la protection des Perſes, à qui il rendit d'abord de grands ſervices. Il fut un des chefs des Ioniens que Darius, fils d'Hyſtaſpe, chargea de garder le pont qu'il avoit fait jetter ſur le Danube, lorſqu'il marchoit contre les Scythes. C'étoit une folle entrepriſe, à laquelle ce Prince fut bientôt obligé de renoncer; & comme il étoit en marche pour regagner le Danube, les Scythes députerent vers les Ioniens pour les exhorter à rompre le pont. C'en étoit fait de Darius & de ſon armée, ſi on avoit eu égard à cette demande. Tous les autres étoient d'avis qu'on profitât d'une occaſion ſi favorable pour remettre l'Ionie en liberté. Mais, Hiſtiée, quand ſon rang de parler fut venu, repréſenta aux chefs des Ioniens, que leur fortune étoit liée à celle de Darius; que c'étoit ſous la protection de ce Prince qu'ils étoient maîtres chacun dans leur ville; que ſi la puiſſance des Perſes venoit à tomber ou à s'affoiblir, les villes d'Ionie ne manqueroient pas de chaſſer leurs tyrans, & de ſe rétablir en liberté. Il fut donc réſolu qu'on attendroit Darius.

Ce Prince, à ſon retour à Sardes, ayant été pleinement informé qu'il étoit redevable à Hiſtiée de ſon ſalut & de celui de ſon armée, le fit venir à ſa cour, & lui dit de demander hardiment la récompenſe qu'il ſouhaitoit. Hiſtiée lui demanda Myrcine du païs des Edoniens, territoire ſur la rivière du Strymon en Thrace, avec la liberté d'y bâtir une ville. Il n'eut pas de peine à obtenir ſa demande, & il s'en retourna à Milet; d'où il partit pour la Thrace, après avoir fait équiper une flotte. Ayant pris poſſeſſion du territoire qui lui avoit été accordé, il s'appliqua ſur le champ à exécuter l'entrepriſe qu'il avoit projettée d'y bâtir une ville.

Mégabyſe, qui étoit alors gouverneur de la Thrace de la part de Darius, s'apperçut bientôt du préjudice que cette entrepriſe pourroit apporter aux affaires du Roi dans ces quartiers-là. Il conſidéroit que cette nouvelle ville étoit ſur une rivière navigable; que le païs des environs abondoit en bois de charpente, propre à conſtruire des vaiſſeaux; qu'il étoit habité par diverſes nations tant Grecques que Barbares, qui pouvoient fournir un grand nombre de gens propres à ſervir ſur terre & ſur mer; que ſi une fois ces peuples avoient à

(*a*) Herod. L. IV. c. 137. *& ſeq.* L. V. c. 11, 23. *& ſeq.* L. VI. c. 1. *& ſeq.* Corn. Nep. in Miltiad. c. 3. Roll. Hiſt. Anc. T. II. p. 140. *& ſuiv.*

leur tête un chef aussi adroit & aussi entreprenant qu'Histiée, ils pourroient devenir si puissans sur terre & sur mer, qu'il seroit ensuite impossible au Roi de les contenir dans le devoir; sur-tout étant maîtres de plusieurs mines d'or & d'argent qui étoient dans ce païs-là, & qui pouvoient leur donner les moyens de faire réussir toutes les entreprises qu'ils voudroient former. A son retour à Sardes, il représenta toutes ces choses au Roi, qui goûta fort toutes ses raisons.

Ce Prince écrivit aussi-tôt à Histiée en ces termes: » Je n'ai » jamais trouvé personne qui » ait eu plus de soin que vous, » & de moi, & de mes affaires; » & j'en ai des témoignages, » non pas par des paroles, mais » par des effets. C'est pourquoi, » comme je forme de grands » desseins, je serois bien aise » que vous me vinssiez trouver » pour vous en donner con- » noissance. « Histiée ajoûta foi à ce discours; & comme il tenoit à grand honneur d'être du conseil de Darius, il se rendit à Sardes le plus promptement qu'il lui fut possible. Aussi-tôt qu'il fut arrivé, Darius lui parla, & lui dit: » Histiée, dès que je fus revenu » de la Scythie, & que je vous » eus perdu de vue, je n'eus » point de plus grande passion » que de vous revoir & de » m'entretenir avec vous; c'est » pourquoi, je vous ai mandé » afin de jouir du bien que j'ai » reçu de votre présence. Je » sçais bien qu'un ami prudent » & fidele est la plus précieuse » richesse que l'on puisse pos- » séder sur la terre, & je » puis rendre témoignage, par » le bon succès de mes affaires, » que l'on rencontre en vous » ces deux qualités, la pruden- » ce & la fidélité. Après vous » avoir donc obligé de venir » en diligence me trouver, je » vous demande maintenant que » vous ne songiez point da- » vantage à Milet, ni à la ville » de Thrace, & que vous me » suiviez à Suse. Vous aurez » les mêmes avantages que moi, » vous mangerez à ma table, » & vous serez mon conseiller » & mon confident. « Ainsi, Darius marcha du côté de Suse, & mena Histiée avec lui.

On donna le gouvernement de Milet à Aristagore. Celui-ci, quelque tems après, songea à se revolter; & dans le tems qu'il étoit occupé de cette pensée, il vit arriver à Milet un homme qui avoit la tête toute pleine de cicatrices. Cet homme étoit envoyé par Histiée, pour donner avis à Aristagore de se soulever contre le Roi. Histiée, ne sçachant comment il pourroit faire sçavoir de ses nouvelles à Aristagore, parce que tous les chemins étoient fermés, fit raser la tête d'un de ses plus fideles serviteurs, y imprima des caractères, le tint près de lui jusqu'à ce que son poil fut devenu grand, & quand

ses cheveux furent revenus, il l'envoya en diligence à Milet, sans le charger d'un autre ordre que de faire raser sa tête par Aristagore, lorsqu'il seroit à Milet, & de lui dire qu'il regardât les caractères qui y étoient imprimés. Or, ces caractères ne l'avertissoient de rien autre chose que de se révolter. Au reste, Histiée en usoit ainsi, parce qu'il croyoit que le séjour qu'il faisoit à Suse lui étoit entierement désavantageux, & espéroit repasser la mer si Aristagore se révoltoit. Mais, il craignoit de ne voir jamais de chemin ouvert pour retourner à Milet, si cette ville ne remuoit point, & n'entreprenoit rien de nouveau. Cette considération obligea donc Histiée d'envoyer cet homme à Milet.

Quant à Aristagore, voyant que toutes ces choses étoient arrivées si à propos, il communiqua à ceux de sa faction les ordres d'Histiée, & l'entreprise qu'il avoit faite; de sorte que chacun approuva sa résolution, & le porta à la revolte. Cet évenement produisit pour Histiée l'avantage qu'il s'étoit flatté d'en retirer.

En effet, Darius s'imaginant qu'il pourroit avoir conduit cette trame, eut avec lui une explication, où il lui découvrit sa pensée, & les justes raisons qu'il avoit de le soupçonner. Histiée qui étoit un rusé courtisan, & un maître habile dans l'art de dissimuler, parut surpris & affligé, & prenant un ton qui marquoit en même tems & de la douleur & de l'indignation : » Quoi, Seigneur, lui dit-il, avez-vous » donc pu concevoir un soupçon si injurieux contre le plus » fidele & le plus affectionné » de vos serviteurs? Moi, exciter une révolte contre vous! » Hé! quel auroit été mon but? » Me manque-t-il ici quelque » chose? Je tiens un des premiers rangs dans votre cour. » J'ai l'honneur d'assister à tous » vos conseils, & je ressens » tous les jours de nouvelles » preuves de votre bonté pour » moi, par les bienfaits dont » vous me comblez. « Il ajoûta que la révolte d'Ionie ne venoit que de son éloignement de ce païs là; qu'on avoit attendu son absence pour la faire éclater; que s'il fût resté à Milet, ce complot n'auroit jamais eu lieu; & que le moyen le plus sûr de rétablir les affaires du Roi, étoit de l'y envoyer pour appaiser ces troubles; qu'il lui promettoit, sur sa tête, de lui livrer Aristagore, & s'engageoit outre cela à lui rendre tributaire la grande isle de Sardaigne. Les meilleurs Princes sont souvent trop crédules, & quand ils ont donné leur confiance à quelqu'un de leurs sujets, ils ont peine à la retirer, & ne se détrompent pas aisément. Darius, séduit par cet air de bonne foi avec lequel Histiée lui parloit, le crut sur sa parole, & lui permit de retourner en Ionie, en lui enjoi-

gnant de revenir à sa cour, quand il auroit exécuté ses promesses.

Histiée se rendit de Suse à Sardes, & lorsqu'il y fut arrivé, Artapherne gouverneur de cette ville, lui demanda son opinion sur la cause de la révolte des Ioniens. Il fit réponse qu'il n'en pouvoit rien dire; & comme s'il n'eût rien sçu des choses passées, il feignit de s'étonner de ce qu'on lui disoit, & de tout ce qui avoit été fait. Mais, Artapherne qui connut bien qu'il vouloit dissimuler, & qui avoit appris d'ailleurs la véritable cause de cette révolte: » Histiée, lui dit il, nous » sçavons la vérité de toutes » choses, vous avez fait ce » soulier, & Aristagore s'en » est chaussé. « Il n'en dit pas davantage touchant cette rébellion; mais, il en dit assez pour donner des soupçons à Histiée, qui commença à le redouter comme un homme instruit de toute l'affaire, de sorte qu'il se déroba dès la nuit suivante, & prit son chemin vers la mer. Ainsi, il trompa Darius; car, au lieu de réduire sous son obéissance la grande isle de Sardaigne, comme il l'avoit fait espérer, il se fit chef des Ioniens pour faire la guerre à Darius. Lorsqu'il fut arrivé dans l'isle de Chio, les habitans se saisirent de lui, & le mirent en prison, s'imaginant que c'étoit un espion que Darius avoit envoyé dans leur isle; mais, quand ils eurent appris la vérité de la chose, & qu'il étoit ennemi de Darius, ils le mirent en liberté. Les Ioniens lui ayant demandé pourquoi il avoit mandé à Aristagore avec tant d'empressement qu'il se révoltât contre Darius, puisque c'étoit à leur confusion & à leur ruine, il ne leur en découvrit pas la véritable cause, mais il leur dit que Darius avoit résolu de faire sortir les Phéniciens de leur païs pour les faire venir dans l'Ionie, & de faire passer les Ioniens dans la Cilicie. Enfin, il les assura que c'étoit-là le sujet pour lequel il avoit écrit à Aristagore. Le Roi néanmoins n'avoit rien résolu de tout cela, mais Histiée vouloit épouvanter les Ioniens.

Depuis, il écrivit à quelques Perses qui étoient à Sardes, & qui lui avoient auparavant témoigné quelque envie de se révolter, & envoya ses lettres par un certain personnage d'Atarne, nommé Hermippe. Toutefois, Hermippe ne les rendit point à ceux à qui elles s'adressoient, mais à Artapherne, qui ayant appris par ce moyen toutes les trames que l'on faisoit, commanda à Hermippe de les donner à ceux auxquels Histiée les envoyoit, & de lui apporter de même les réponses que faisoient les Perses à Histiée. Ainsi, après qu'Artapherne eut découvert les entreprises que l'on formoit, il fit punir un grand nombre de Perses qui en furent trouvés coupables, & ces punitions causerent du trouble & du tumulte dans

Sardes. Cependant, Histiée qui se vit privé de ses espérances, fut reconduit à Milet par les habitans de Chio, qu'il en avoit suppliés; mais, les Miléfiens, qui étoient bien aises d'être délivrés de la domination d'Aristagore, qui avoit été tué dans un combat, ne purent se résoudre à recevoir chez eux un autre maître. Cela fut cause qu'Histiée voulut forcer de nuit la ville, mais il fut blessé par un Miléfien, & repoussé de sa patrie. Il retourna donc dans l'isle de Chio, & parce qu'il n'en pouvoit persuader les habitans de le secourir de leurs vaisseaux, il passa de-là à Mitylene, & fit si bien envers les Mityléniens qu'ils lui donnerent huit galères bien équipées, avec lesquelles il prit la route de Byzance. Là il se mit à piller tous les vaisseaux marchands Ioniens qui revenoient du Pont Euxin, à l'exception de ceux qui consentoient à lui obéir.

Quelque tems après, ayant donné la conduite des affaires qu'il avoit dans l'Hellespont à Bisalte, fils d'Apollophane d'Abyde, il fit voile à Chio accompagné des Lesbiens; & parce qu'on ne lui vouloit point donner de secours, il combattit contre les habitans de cette isle, en un lieu appellé le païs-bas, & en tailla en pièces un grand nombre. Quelque tems après, il se rendit maître du reste que la guerre avoit fatigué & affoibli. Il marcha de-là contre Thase avec de grandes troupes d'Ioniens & d'Eoliens; mais, pendant qu'il assiégeoit cette ville, il fut averti que les Phéniciens étoient partis de Milet, & qu'ils alloient faire la guerre dans le reste de l'Ionie. Il leva donc le siege de Thase, & passa à Lesbos avec toutes ses forces. Et de-là, parce que son armée avoit peur, il traversa la province d'Atarnitide, sous prétexte toutefois de faire provision de bleds dans ce païs & dans les campagnes du Caïcus, qui étoit un fleuve de la Mysie. Mais, il y avoit par hazard en cette contrée un Perse nommé Harpage, avec une puissante armée, qui livra bataille à Histiee aussi-tôt qu'il fut à terre, le prit vif, & tailla en pièces la meilleure partie de ses troupes. Car, tandis que les Grecs combattoient avec opiniâtreté contre les Perses dans la province d'Atarnitide, auprès d'un lieu appellé Malène, la cavalerie Persane vint fondre avec impétuosité sur eux, & en même tems ils prirent la fuite; de sorte qu'Histiée, qui ne s'imaginoit pas que le Roi dût le faire mourir pour cette faute, se laissa prendre pour conserver sa vie. Car, comme il fuyoit, & qu'il étoit presque entre les mains d'un Perse qui lui alloit percer le corps, il lui cria en langue Persane qu'il étoit Histiée Miléfien. Hérodote pense que si on l'eût mené vif à Darius, il ne l'eût pas traité avec rigueur, & qu'il lui eût pardonné sa faute. Mais, de peur

qu'il ne se sauvât par la fuite, ou qu'il ne reprît auprès du Roi le crédit qu'il y avoit eu, Artapherne & Harpage le firent mettre en croix à Sardes, & envoyerent sa tête à Darius. Ce Prince, ayant appris cette nouvelle, en témoigna du mécontentement, blâma ceux qui avoient commis cette action de n'avoir pas amené Histiée vif, & commanda que sa tête fût lavée & nettoyée, & qu'on lui donnât la sépulture comme aux restes d'un homme qui l'avoit bien servi & qui avoit obligé les Perses.

HISTIÉE, *Histiæus*, (a) Ἱστιαῖος, fils de Tymnes de Termène, servit en qualité de capitaine dans les armées navales des Perses, sous Darius & sous Xerxès. Il commandoit les Cariens sous le dernier.

HISTIÉE, *Histiæus*, (b) Ἱστιαῖος, fut pere de Phylacus, selon Hérodote.

HISTIÉE, *Histiæus*, (c) Ἱστιαῖος, lieutenant de Persée, roi de Macédoine, commandoit avec Théogène & Milon les garnisons de Pythium & de Pétra, l'an de Rome 584, & 168 avant J. C.

HISTIÉENS, *Histiæi*, Ἱστιαῖοι, les habitans d'Histiée. *Voyez* Histiée.

HISTIÉOTIDE, *Histiæotides*, Ἱστιαιῶτις, (d) nom commun à deux contrées, selon Hérodote, qui met l'une dans la Thessalie, & l'autre dans l'Eubée. D'autres disent Hestiéotide. *Voyez* Hestiéotide.

HISTIODROMIE, *Histiodromia*, l'art de la marine ou de la navigation, l'art de conduire les vaisseaux sur la mer. C'est la même chose que la navigation. L'Histiodromie est l'art de courir avec des voiles. L'Histiodromie roule sur quatre choses, dont il suffit d'en connoître deux pour trouver les deux autres par les tables Loxodromiques, par les sinus, tangentes & sécantes, par l'échelle Angloise, par le quartier de réduction, par les cartes réduites, &c. Ces quatre choses sont la différence en latitude, la différence en longitude, l'estime ou la distance, & le rumb de vent.

L'Histiodromie, ou l'art de la marine & de la navigation, est d'une très-grande étendue & d'une utilité inestimable; toutes les nations de l'Europe qui s'appliquent au commerce sur la mer la cultivent avec soin; elle traite de l'origine des vaisseaux, de leur construction & proportion dans toutes leurs parties, de leur grandeur, de leurs courses sur les eaux, des maximes de la navigation que les pilotes doivent sçavoir & garder dans leur route sur mer, des tables des rumbs, & des tables loxodromiques des longitudes & latitudes. Pour les la-

(a) Herod. L. V. c. 37. L. VII. c. 98.
(b) Herod. L. VIII. c. 85.
(c) Tit. Liv. L. XLIV, c. 32.
(d) Herod. L. I. c. 56. L. VII. c. 175. L. VIII. c. 23.

titudes, on les trouve facilement, mais la grande difficulté de la navigation, c'est de trouver la longitude. C'est à quoi l'on travaille depuis fort longtems, mais plus particulièrement en France depuis quelques années.

Le mot *Histiodromie* vient du Grec, & il est composé de ἱστίον & de δρόμος. Ἱστίον signifie une voile de navire, & vient de ἱστὸς, le mât d'un navire, qui est dérivé de ἵστημι, *sto*; δρόμος signifie course, & vient du verbe inusité δρέμω, je cours; ainsi, l'Histiodromie est une course, une allure qui se fait par le moyen des voiles. Au reste, c'est ainsi qu'il faut écrire *Histiodromie*, & non pas *Hystiodromie*, par un y à la première syllabe, comme font quelques uns; car, on dit en Grec ἱστίον, une voile de navire, & non pas ὑστίον.

HISTOIRE, *Historia*, Ἱστορία, divinité allégorique, qui étoit fille de Saturne & d'Astrée. Elle préside à tous les évenmens qu'elle a soin d'écrire. On la peint avec un air majestueux, & magnifiquement habillée, tenant une plume ou un poinçon d'une main, c'est-à-dire, le stylet dont les Anciens se servoient pour écrire, & un livre de l'autre.

HISTOIRE, *Historia*, Ἱστορία, récit des faits donnés pour vrais; en quoi l'Histoire differe de la fable, qui est le récit des faits donnés pour faux.

I.

Idée générale de l'Histoire.

Il y a l'Histoire des opinions, qui n'est guere que le recueil des erreurs humaines; l'Histoire des arts, peut-être la plus utile de toutes, quand elle joint à la connoissance de l'invention & du progrès des arts, la description de leur méchanisme; l'Histoire naturelle, improprement dite *Histoire*, & qui est une partie essentielle de la Physique.

L'Histoire des évenemens se divise en sacrée & profane. L'Histoire sacrée est une suite des opérations divines & miraculeuses, par lesquelles il a plu à Dieu de conduire autrefois la nation Juive, & d'exercer aujourd'hui notre foi. Nous ne touchons point ici à cette matière respectable.

Les premiers fondemens de toute l'Histoire sont les récits des peres aux enfans, transmis ensuite d'une génération à une autre; ils ne sont que probables dans leur origine, & perdent un degré de probabilité à chaque génération. Avec le tems, la fable se grossit, & la vérité se perd; de-là vient que toutes les origines des peuples sont absurdes. Ainsi, les Égyptiens avoient été gouvernés par les Dieux pendant beaucoup de siecles, ils l'avoient été ensuite par des demi-Dieux; enfin, ils avoient eu des Rois pendant onze mille trois cens quarante ans; & le soleil, dans cet es-

pace de tems, avoit changé quatre fois d'orient & de couchant.

Les Phéniciens prétendoient être établis dans leur païs depuis trente mille ans; & ces trente mille ans étoient remplis d'autant de prodiges que la chronologie Égyptienne. On sçait quel merveilleux ridicule regne dans l'ancienne Histoire des Grecs. Les Romains, tout sérieux qu'ils étoient, n'ont pas moins enveloppé de fables l'Histoire de leurs premiers siecles. Ce peuple si récent, en comparaison des nations Asiatiques, a été cinq cens années sans Historiens. Ainsi, il n'est pas surprenant que Romulus ait été le fils de Mars; qu'une louve ait été sa nourrice; qu'il ait marché avec vingt mille hommes de son village de Rome, contre vingt-cinq mille combattans du village des Sabins; qu'ensuite il soit devenu Dieu; que Tarquin l'Ancien ait coupé une pierre avec un rasoir; & qu'une Vestale ait tiré à terre un vaisseau avec sa ceinture, &c.

Les premières annales de toutes nos nations Modernes ne sont pas moins fabuleuses; les choses prodigieuses & improbables doivent être rapportées, mais comme des preuves de la crédulité humaine; elles entrent dans l'Histoire des opinions.

Pour connoître avec certitude de quelque chose de l'Histoire ancienne, il n'y a qu'un seul moyen, c'est de voir s'il reste quelques monumens incontestables; nous n'en avons que trois par écrit; le premier est le Recueil des observations astronomiques faites pendant dix-neuf cens ans à Babylone, envoyées par Alexandre en Grece, & employées dans l'Almageste de Ptolémée. Cette suite d'observations, qui remonte à deux mille deux cens trente-quatre ans avant notre Ere vulgaire, prouve invinciblement que les Babyloniens existoient en corps de peuple, plusieurs siecles auparavant; car, les arts ne sont que l'ouvrage du tems; & la paresse naturelle aux hommes les laisse des milliers d'années sans autre connoissance & sans autres talens que ceux de se nourrir, de se défendre des injures de l'air, & de s'égorger. Qu'on en juge par les Germains & par les Anglois du tems de César, par les Tartares d'aujourd'hui, par la moitié de l'Afrique, & par tous les peuples que nous avons trouvés dans l'Amérique, en exceptant à quelques égards les royaumes du Pérou & du Mexique, & la République de Tlascala.

Le second monument est l'éclipse centrale du soleil, calculée à la Chine deux mille cent cinquante-cinq ans avant notre Ére vulgaire, & reconnue véritable par tous nos astronomes. Il faut dire la même chose des Chinois que des peuples de Babylone; ils composoient déjà sans doute un vaste empire po-

licé. Mais, ce qui met les Chinois au-dessus de tous les peuples de la terre, c'est que ni leurs loix, ni leurs mœurs, ni la langue que parlent chez eux les lettrés, n'ont pas changé depuis environ quatre mille ans. Cependant, cette nation, la plus ancienne de tous les peuples qui subsistent aujourd'hui, celle qui a possédé le plus vaste & le plus beau païs, celle qui a inventé presque tous les arts avant que nous en eussions appris quelques-uns, a toujours été omise, jusqu'à nos jours, dans nos prétendues Histoires universelles; & quand un Espagnol & un François faisoient le dénombrement des nations, ni l'un ni l'autre ne manquoit d'appeller son païs *la première Monarchie du monde*.

Le troisième monument, fort inférieur aux deux autres, subsiste dans les marbres d'arondel; la chronique d'Athènes y est gravée deux cens soixante-trois ans avant notre Ére; mais, elle ne remonte que jusqu'à Cécrops, treize cens dix-neuf ans au de-là du tems où elle fut gravée. Voilà dans l'Histoire de toute l'Antiquité, les seules connoissances incontestables que nous ayons.

Il n'est pas étonnant qu'on n'ait point d'Histoire ancienne profane au de-là d'environ trois mille années. Les révolutions de ce globe, la longue & universelle ignorance de cet art qui transmet les faits par l'Écriture, en sont la cause; il y a encore plusieurs peuples qui n'en ont aucun usage. Cet art ne fut connu que chez un très-petit nombre de nations policées, & encore étoit-il en très-peu de mains. Rien de plus rare chez les François & chez les Germains, que de sçavoir écrire jusqu'aux treizième & quatorzième siecles; presque tous les actes n'étoient attestés que par témoins. Ce ne fut en France que sous Charles VII, en 1454, qu'on rédigea par écrit les coûtumes de France. L'art d'écrire étoit encore plus rare chez les Espagnols, & de-là vient que leur Histoire est si seche & si incertaine, jusqu'au tems de Ferdinand & d'Isabelle. On voit par-là combien le très-petit nombre d'hommes qui sçavoient écrire, pouvoient en imposer.

Il y a des nations qui ont subjugué une partie de la terre sans avoir l'usage des caractères. Nous sçavons que Gengis-Kan conquit une partie de l'Asie au commencement du treizième siecle; mais, ce n'est ni par lui, ni par les Tartares que nous le sçavons. Leur Histoire, écrite par les Chinois, & traduite par le pere Gaubil, dit que ces Tartares n'avoient point l'art d'écrire.

Il ne dut pas être moins inconnu au Scythe Ogus-Kan, nommé Madiès par les Perses & par les Grecs, qui conquit une partie de l'Europe & de l'Asie, si long-tems avant le règne de Cyrus.

Il eſt preſque ſûr qu'alors ſur cent nations il y en avoit à peine deux qui uſaſſent de caractères.

Il reſte des monumens d'une autre eſpèce, qui ſervent à conſtater ſeulement l'antiquité reculée de certains peuples qui précedent toutes les époques connues & tous les livres; ce ſont les prodiges d'architecture, comme les pyramides & les palais d'Égypte, qui ont réſiſté au tems. Hérodote qui vivoit il y a deux mille deux cens ans, & qui les avoit vus, n'avoit pu apprendre des prêtres Égyptiens en quel tems on les avoit élevés.

Il eſt difficile de donner à la plus ancienne des pyramides moins de quatre mille ans d'antiquité; mais, il faut conſidérer que ces efforts de l'oſtentation des Rois n'ont pu être commencés que long-tems après l'établiſſement des villes. Mais, pour bâtir des villes dans un païs inondé tous les ans, il avoit fallu d'abord relever le terrein, fonder les villes ſur des pilotis dans ce terrein de vaſe, & les rendre inacceſſibles à l'inondation. Il avoit fallu, avant que de prendre ce parti néceſſaire, & avant que d'être en état de tenter ces grands travaux, que les peuples ſe fuſſent pratiqué des retraites pendant la crue du Nil, au milieu des rochers qui forment deux chaînes à droite & à gauche de ce fleuve. Il avoit fallu que ces peuples raſſemblés euſſent les inſtrumens du labourage, ceux de l'architecture, une grande connoiſſance de l'arpentage, avec des loix & une police; tout cela demande néceſſairement un eſpace de tems prodigieux. Nous voyons par les longs détails qui retardent tous les jours nos entrepriſes les plus néceſſaires & les plus petites, combien il eſt difficile de faire de grandes choſes, & qu'il faut non ſeulement une opiniâtreté infatigable, mais pluſieurs générations animées de cette opiniâtreté.

Cependant, que ce ſoit Ménès ou Thot, ou Chéops, ou Rameſsès, qui aient élevé une ou deux de ces prodigieuſes maſſes, nous ne ſerons pas inſtruits de l'Hiſtoire de l'ancienne Égypte; la langue de ce peuple eſt perdue. Nous ne ſçavons donc autre choſe ſi non qu'avant les plus anciens Hiſtoriens, il y avoit de quoi faire une Hiſtoire ancienne.

Celle que nous nommons *ancienne*, & qui eſt en effet récente, ne remonte guere qu'à trois mille ans; nous n'avons avant ce tems que quelques probabilités; deux ſeuls livres profanes ont conſervé ces probabilités; la chronique Chinoiſe, & l'Hiſtoire d'Hérodote. Les anciennes chroniques Chinoiſes ne regardent que cet Empire, ſéparé du reſte du monde. Hérodote, plus intéreſſant pour nous, parle de la terre alors connue; il enchanta les Grecs en leur récitant les neuf livres de ſon Hiſtoire,

par la nouveauté de cette entreprise & par le charme de sa diction, & sur-tout par les fables. Presque tout ce qu'il raconte sur la foi des étrangers est fabuleux ; mais, tout ce qu'il a vu est vrai. On apprend de lui, par exemple, quelle extrême opulence & quelle splendeur regnoient dans l'Asie mineure, aujourd'hui pauvre & dépeuplée. Il a vu à Delphes les présens d'or prodigieux, que les Rois de Lydie avoient envoyés à Delphes, & il parle à des auditeurs qui connoissoient Delphes comme lui. Or, quel espace de tems a dû s'écouler, avant que des Rois de Lydie eussent pu amasser assez de trésors superflus pour faire des présens si considérables à un temple étranger !

Mais, quand Hérodote rapporte les contes qu'il a entendus, son livre n'est plus qu'un roman qui ressemble aux fables Milésiennes. C'est un Candaule qui montre sa femme toute nue à son ami Gygès ; c'est cette femme, qui, par modestie, ne laisse à Gygès que le choix de tuer son mari, d'épouser la veuve, ou de périr. C'est un oracle de Delphes qui devine que dans le même tems qu'il parle, Crésus à cent lieues de-là, fait cuire une tortue dans un plat d'airain.

L'Histoire de Cyrus est toute défigurée par des traditions fabuleuses. Il y a grande apparence que ce Kiro, qu'on nomme Cyrus, à la tête des peuples guerriers d'Elam, conquit en effet Babylone, amollie par les délices. Mais, on ne sçait pas seulement quel Roi regnoit alors à Babylone ; les uns disent Balthazar, les autres Anabor. Hérodote fait tuer Cyrus dans une expédition contre les Massagetes. Xénophon, dans son roman moral & politique, le fait mourir dans son lit.

On ne sçait autre chose dans ces ténebres de l'Histoire, si non qu'il y avoit depuis très-long-tems de vastes empires, & des tyrans dont la puissance étoit fondée sur la misere publique ; que la tyrannie étoit parvenue jusqu'à dépouiller les hommes de leur virilité, pour s'en servir à d'infames plaisirs au sortir de l'enfance, & pour les employer dans leur vieillesse à la garde des femmes ; que la superstition gouvernoit les hommes ; qu'un songe étoit regardé comme un avis du ciel, & qu'il décidoit de la paix & de la guerre, &c.

A mesure qu'Hérodote dans son Histoire se rapproche de son tems, il est mieux instruit & plus vrai. Il faut avouer que l'Histoire ne commence pour nous qu'aux entreprises des Perses contre les Grecs. On ne trouve avant ces grands évenemens que quelques récits vagues, enveloppés de contes puériles. Hérodote devient le modele des Historiens, quand il décrit ces prodigieux préparatifs de Xerxès pour aller subjuguer la Grece, & ensuite

l'Europe. Il le mene, suivi de près de deux millions de soldats, depuis Suse, jusqu'à Athènes. Il nous apprend comment étoient armés tant de peuples différens que ce Monarque traînoit après lui. Aucun n'est oublié, du fond de l'Arabie & de l'Égypte, jusqu'au de-là de la Bactriane & de l'extrêmité septentrionale de la mer Caspienne, païs alors habité par des peuples puissans, & aujourd'hui par des Tartares vagabonds. Toutes les nations, depuis le Bosphore de Thrace jusqu'au Gange, sont sous ses étendards. On voit avec étonnement que ce Prince possédoit autant de terrein qu'en eut l'empire Romain; il avoit tout ce qui appartient aujourd'hui au grand Mogol en de-çà du Gange, toute la Perse, tout le païs des Usbecs, tout l'empire des Turcs, si vous en exceptez la Romanie; mais, en récompense, il possédoit l'Arabie. On voit par l'étendue de ses États quel est le tort des déclamateurs en vers & en prose, de traiter de fou Alexandre, vengeur de la Grece, pour avoir subjugué l'empire de l'ennemi des Grecs. Il n'alla en Égypte, à Tyr, & dans l'Inde, que parce qu'il le devoit, & que Tyr, l'Égypte & l'Inde appartenoient à la domination qui avoit dévasté la Grece.

Hérodote eut le même mérite qu'Homère; il fut le premier Historien comme Homère le premier Poëte épique; & tous deux saisirent les beautés propres d'un art inconnu avant eux. C'est un spectacle admirable dans Hérodote, que cet Empereur de l'Asie & de l'Afrique, qui fait passer son armée immense sur un pont de bateaux, d'Asie en Europe, qui prend la Thrace, la Macédoine, la Thessalie, l'Achaïe superieure, & qui entre dans Athènes abandonnée & déserte. On ne s'attend point que les Athéniens sans ville, sans territoire, réfugiés sur leurs vaisseaux avec quelques autres Grecs, mettront en fuite la nombreuse flotte du grand Roi; qu'ils rentreront chez eux en vainqueurs; qu'ils forceront Xerxès à ramener ignominieusement les débris de son armée, & qu'ensuite ils lui défendront par un traité, de naviger sur leurs mers. Cette supériorité d'un petit peuple généreux & libre, sur toute l'Asie esclave, est peut-être ce qu'il y a de plus glorieux chez les hommes. On apprend aussi par cet évenement, que les peuples de l'Occident ont toujours été meilleurs marins que les peuples Asiatiques. Quand on lit l'Histoire moderne, la victoire de Lépante fait souvenir de celle de Salamine, & on compare Dom Juan d'Autriche & Colone, à Thémistocle & à Alcibiade. Voilà peut-être le seul fruit qu'on peut tirer de la connoissance de ces tems reculés.

Thucydide, successeur d'Hérodote, se borne à nous détailler l'Histoire de la guerre du

Péloponèse, païs qui n'est pas plus grand qu'une province de France ou d'Allemagne, mais qui a produit des hommes en tout genre dignes d'une réputation immortelle; & comme si la guerre civile, le plus horrible des fléaux, ajoûtoit un nouveau feu & de nouveaux ressorts à l'esprit humain, c'est dans ce tems que tous les arts florissoient en Grece. C'est ainsi qu'ils commencent à se perfectionner ensuite à Rome dans d'autres guerres civiles du tems de César, & qu'ils renaissent encore dans notre quinzième & seizième siecle de l'Ére vulgaire parmi les troubles de l'Italie.

Après cette guerre du Péloloponnèse, décrite par Thucydide, vient le tems célebre d'Alexandre, Prince digne d'être élevé par Aristote, qui fonde beaucoup plus de villes que les autres n'en ont détruit, & qui change le commerce de l'Univers. De son tems, & de celui de ses successeurs, florissoit Carthage; & la république Romaine commençoit à fixer sur elle les regards des nations. Tout le reste est enseveli dans la Barbarie; les Celtes, les Germains, tous les peuples du nord sont inconnus.

L'Histoire de l'empire Romain est ce qui mérite le plus notre attention, parce que les Romains ont été nos maîtres & nos législateurs. Leurs loix sont encore en vigueur dans la plûpart de nos provinces; leur langue se parle encore, & long-tems après leur chûte, elle a été la seule langue dans laquelle on rédigeât les actes publics en Italie, en Allemagne, en Espagne, en France, en Angleterre, en Pologne.

Au démembrement de l'empire Romain en Occident, commence un nouvel ordre de choses, & c'est ce qu'on appelle l'*Histoire du moyen âge*; Histoire Barbare, de peuples Barres, qui, devenus Chrétiens, n'en deviennenr pas meilleurs.

Pendant que l'Europe est ainsi bouleversée, ou voit paroître au septième siecle les Arabes, jusques-là renfermés dans leurs deserts. Ils étendent leur puissance & leur domination dans la haute Asie, dans l'Afrique, & envahissent l'Espagne; les Turcs leur succedent, & établissent le siege de leur empire à Constantinople, au milieu du quinzième siecle.

C'est sur la fin de ce siecle qu'un nouveau monde est découvert; & bientôt après la politique de l'Europe & les arts prennent une forme nouvelle. L'art de l'imprimerie, & la restauration des sciences, font qu'enfin on a des Histoires assez fideles, au lieu des chroniques ridicules renfermées dans les cloîtres depuis Grégoire de Tours. Chaque nation dans l'Europe a bientôt ses Historiens. L'ancienne indigence se tourne pour ainsi dire en superflu; il n'est point de ville qui ne veuille avoir son Histoire particulière. Mais, un

homme qui veut s'instruire, est obligé de s'en tenir au fil des grands évenemens, & d'écarter tous les petits faits particuliers qui viennent à la traverse; il saisit dans la multitude des révolutions, l'esprit des tems & les mœurs des peuples. Il faut sur-tout s'attacher à l'Histoire de sa patrie, l'étudier, la posséder, réserver pour elle les détails, & jetter une vue plus générale sur les autres nations. Leur Histoire n'est intéressante que par les rapports qu'elles ont avec nous, ou par les grandes choses qu'elles ont faites; les premiers âges, depuis la chûte de l'empire Romain, ne sont, en quelque sorte que des aventures barbares, sous des noms Barbares, excepté le tems de Charlemagne.

L'Angleterre reste presque isolée jusqu'au regne d'Edouard III. Le Nord est sauvage jusqu'au seizième siecle; l'Allemagne est long-tems une anarchie. Les querelles des Empereurs & des Papes désolent 600 ans l'Italie, & il est difficile d'appercevoir la vérité à travers les passions des Écrivains peu instruits, qui ont donné les chroniques informes de ces tems malheureux. La Monarchie d'Espagne n'a qu'un évenement sous les rois Visigoths; & cet évenement est celui de sa destruction. Tout est confusion jusqu'au regne d'Isabelle & de Ferdinand. La France jusqu'à Louis XI est en proie à des malheurs obscurs sous un gouvernement sans regle. Le P. Daniel a beau prétendre que les premiers tems de la France sont plus intéressans que ceux de Rome; il ne s'apperçoit pas que les commencemens d'un si vaste empire sont d'autant plus intéressans qu'ils sont plus foibles, & qu'on aime à voir la petite source d'un torrent qui a inondé la moitié de la terre.

Pour pénétrer dans le labyrinthe ténébreux du moyen âge, il faut le secours des archives, & on en a presque point. Quelques Anciens couvens ont conservé des chartres, des diplomes, qui contiennent des donations, dont l'autorité est quelquefois contestée; ce n'est pas là un Recueil où l'on puisse s'éclairer sur l'Histoire politique, & sur le droit public de l'Europe. L'Angleterre est, de tous les païs, celui qui a sans contredit, les archives les plus anciennes & les plus suivies. Ces actes recueillis par Rimer, sous les auspices de la reine Anne, commencent avec le douzième siecle, & sont continués sans interruption jusqu'à nos jours. Ils répandent une grande lumière sur l'Histoire de France. Ils font voir par exemple, que la Guienne appartenoit aux Anglois en souveraineté absolue, quand le roi de France Charles V la confisqua par un arrêt, & s'en empara par les armes. On y apprend quelles sommes considérables & quelle espèce de tribut paya Louis XI au roi Edouard IV, qu'il pouvoit

combattre ; & combien d'argent la reine Elisabeth prêta à Henri le Grand, pour l'aider à monter sur son trône.

I I.

Utilité de l'Histoire.

(a) Ce n'est pas sans raison que l'Histoire a toujours été regardée comme la lumière des tems, la dépositaire des évenemens, le témoin fidele de la vérité, la source des bons conseils & de la prudence, la règle de la conduite & des mœurs. Sans elle, renfermés dans les bornes du siecle & du païs où nous vivons, resserrés dans le cercle étroit de nos connoissances particulières & de nos propres réflexions, nous demeurons toujours dans une espèce d'enfance, qui nous laisse étrangers à l'égard du reste de l'univers, & dans une profonde ignorance de tout ce qui nous environne. Qu'est-ce que ce petit nombre d'années qui composent la vie la plus longue ? Qu'est-ce que l'étendue du païs que nous pouvons occuper ou parcourir sur la terre, si non un point imperceptible à l'égard de ces vastes régions de l'univers, & de cette longue suite de siecles qui se sont succédés les uns aux autres depuis l'origine du monde? Cependant, c'est à ce point imperceptible que se bornent nos connoissances, si nous n'appellons à notre secours l'étude de l'Histoire, qui nous ouvre tous les siecles & tous les païs, qui nous fait entrer en commerce avec tout ce qu'il y a de grands hommes dans l'antiquité, qui nous met sous les yeux toutes leurs actions, toutes leurs entreprises, toutes leurs vertus, tous leurs défauts, & qui, par les sages réflexions qu'elle nous fournit, ou qu'elle nous donne lieu de faire, nous procure en peu de tems une prudence anticipée, fort supérieure aux leçons des plus habiles maîtres.

On peut dire que l'Histoire est l'école commune du genre humain ; également ouverte & utile aux grands & aux petits, aux Princes & aux sujets, & encore plus nécessaire aux Grands & aux Princes qu'à tous les autres. » Quand l'Histoire seroit inutile aux autres » hommes, dit M. Bossuet, il » faudroit la faire lire aux » Princes. Il n'y a pas de meilleur moyen de leur découvrir » ce que peuvent les passions » & les interêts, les tems & » les conjonctures, les bons & » les mauvais conseils. Les Histoires ne sont composées que » des actions qui les occupent; » & tout semble y être fait pour » leur usage. Si l'expérience » leur est nécessaire pour acquérir cette prudence qui fait » bien regner, il n'est rien de » plus utile à leur instruction

(a) Diod Sicul. pag. 1, 2. Roll. Trait. des Étud. T. II. pag. 1. *& suiv.* Discours sur l'Hist. Univers. par M. Bossu. p. 1. *& suiv.* Mém. de l'Acad. des Inscrip, & Bell. Lett. Tom. XVI. p. 29, 30.

„ que

» que de joindre, aux exemples des siecles passés, les expériences qu'ils font tous les jours. Au lieu qu'ordinairement ils n'apprennent qu'aux dépens de leurs sujets & de leur propre gloire, à juger des affaires dangereuses qui leur arrivent; par le secours de l'Histoire, ils forment leur jugement, sans rien hazarder, sur les évé-nemens passés. Lorsqu'ils voyent jusqu'aux vices les plus cachés des Princes, malgré les fausses louanges qu'on leur donne pendant leur vie, exposés aux yeux de tous les hommes, ils ont honte de la vaine joie que leur cause la flatterie, & ils connoissent que la vraie gloire ne peut s'accorder qu'avec le mérite.

» D'ailleurs, il seroit honteux, je ne dis pas à un Prince, mais en général à tout honnête homme, d'ignorer le genre humain, & les changemens mémorables que la suite des tems a faits dans le monde. Si on n'apprend de l'Histoire à distinguer les tems, on représentera les hommes sous la loi de nature, ou sous la loi écrite, tels qu'ils sont sous la loi Évangélique; on parlera des Perses vaincus sous Alexandre, comme on parle des Perses victorieux sous Cyrus; on fera la Grece aussi libre du tems de Philippe que du tems de Thémistocle, ou de Miltiade; le peuple Romain aussi fier sous les Empereurs que sous les Consuls; l'Église aussi tranquille sous Dioclétien que sous Constantin; & la France, agitée de guerres civiles du tems de Charles IX & d'Henri III, aussi puissante que du tems de Louis XIV, où, réunie sous un si grand Roi, seule elle triomphe de toute l'Europe. »

Comment à travers cette foule de flatteurs qui assiegent les Princes de toutes parts, qui ne cessent de les louer & de les admirer, c'est-à-dire, de les corrompre & de leur empoisonner l'esprit & le cœur; comment, dis-je, la timide vérité, pourra-t-elle approcher d'eux, & faire entendre sa foible voix au milieu de ce tumulte & de ce bruit confus? Comment osera-t-elle leur montrer les devoirs & les servitudes de la royauté, leur faire entendre en quoi consiste leur véritable gloire, leur représenter que s'ils veulent bien remonter jusqu'à l'origine de leur institution, ils verront clairement qu'ils sont pour les peuples, & non les peuples pour eux; les avertir de leurs défauts, leur faire craindre le juste jugement de la postérité, & dissiper le nuage épais que forment autour d'eux le vain phantôme de leur grandeur & l'enivrement de leur fortune.

Elle ne peut leur rendre ces services si importans & si nécessaires que par le secours de

l'Histoire, qui seule est en possession de leur parler avec liberté, & qui porte ce droit jusqu'à juger souverainement des actions des Rois mêmes, aussi-bien que la renommée, que Séneque appelle, *liberrimam Principum judicem.* On a beau faire valoir leurs talens, admirer leur esprit ou leur courage, vanter leurs exploits & leurs conquêtes; si tout cela n'est point fondé sur la vérité & sur la justice, l'Histoire leur fait secrétement leur procès sous des noms empruntés. Elle ne leur fait regarder la plûpart des fameux conquérans que comme des fléaux publics, des ennemis du genre humain, des brigands des nations, qui poussés par une ambition inquiete & aveugle, portent la désolation de contrées en contrées, & qui semblables à une inondation ou à un incendie, ravagent tout ce qu'ils rencontrent. Elle leur met sous les yeux un Caligula, un Néron, un Domitien, comblés de louanges pendant leur vie, devenus après leur mort l'horreur & l'exécration du genre humain; au lieu que Tite, Trajan, Antonin, Marc-Aurele, en sont encore regardés comme les délices, parce qu'ils n'ont usé de leur pouvoir que pour faire du bien aux hommes. Ainsi, l'on peut dire que l'Histoire, dès leur vivant même, leur tient lieu de ce tribunal établi autrefois chez les Égyptiens, où les Princes, comme les particuliers, étoient cités & jugés après leur mort; & que par avance elle leur montre la sentence qui décidera pour toujours de leur réputation. Enfin, c'est elle qui imprime aux actions véritablement belles le sceau de l'immortalité, & qui flétrit les vices d'une note d'infamie que tous les siecles ne peuvent effacer. C'est par elle que le mérite méconnu pour un tems, & la vertu opprimée, appellent au tribunal incorruptible de la postérité, qui leur rend avec dédommagement la justice que leur siecle leur a quelquefois refusée, & qui, sans respect pour les personnes, & sans crainte d'un pouvoir qui n'est plus, condamne avec une sévérité inexorable, l'abus injuste de l'autorité.

Il n'est point d'âge, point de condition, qui ne puisse tirer de l'Histoire les mêmes avantages; & ce que nous avons dit des Princes & des conquérans, comprend aussi, en gardant de justes proportions, toutes les personnes constituées en dignité; Ministres d'État, Généraux d'armées, Officiers, Magistrats, Intendans, Prélats, Supérieurs Ecclésiastiques tant séculiers que réguliers, les peres & meres dans leur famille, les maitres & maîtresses dans leur domestique, en un mot tous ceux qui ont quelque autorité sur les autres. Car, il arrive quelquefois à ces personnes d'avoir dans une élévation très-bornée plus de hauteur, de faste, & de ca-

prices que les Rois, de pousser plus loin l'esprit despotique & le pouvoir arbitraire. Il est donc très-avantageux que l'Histoire leur fasse à tous d'utiles leçons; que d'une main non suspecte elle leur présente un miroir fidele de leurs devoirs & de leurs obligations; & qu'elle leur fasse entendre qu'ils sont tous pour leurs inférieurs, & non leurs inférieurs pour eux.

Ainsi, l'Histoire, quand elle est bien enseignée, devient une école de morale pour tous les hommes. Elle décrie les vices, elle démasque les fausses vertus, elle détrompe des erreurs & des préjugés populaires, elle dissipe le prestige enchanteur des richesses & de tout ce vain éclat qui éblouit les hommes, & démontre par mille exemples plus persuasifs que tous les raisonnemens, qu'il n'y a de grand & de louable que l'honneur & la probité. De l'estime & de l'admiration que les plus corrompus ne peuvent refuser aux grandes & belles actions qu'elle leur présente, elle fait conclure que la vertu est donc le véritable bien de l'homme, & qu'elle seule le rend véritablement grand & estimable. Elle apprend à respecter cette vertu, & à en démêler la beauté & l'éclat à travers les voiles de la pauvreté, de l'adversité, de l'obscurité, & même quelquefois du décri & de l'infamie; comme au contraire elle n'inspire que du mépris & de l'horreur pour le crime, fût-il revêtu de pourpre, tout brillant de lumière, & placé sur le trône.

On peut regarder l'Histoire comme le premier maître qu'il faut donner aux enfans, également propre à les amuser & à les instruire, à leur former l'esprit & le cœur, à leur enrichir la mémoire d'une infinité de faits aussi agréables qu'utiles. Elle peut même beaucoup servir, par l'attrait du plaisir qui en est inséparable, à piquer la curiosité de cet âge avide d'apprendre, & à lui donner du goût pour l'étude. Aussi, en matière d'éducation, c'est un principe fondamental, & observé dans tous les tems, que l'étude de l'Histoire doit précéder toutes les autres, & leur préparer la voie. Plutarque nous apprend que le vieux Caton, ce célebre Censeur, dont le nom & la vertu ont fait tant d'honneur à la république Romaine, & qui prit un soin particulier d'élever par lui-même son fils sans vouloir s'en reposer sur le travail des maîtres, composa exprès pour lui & écrivit de sa propre main en gros caractères de belles Histoires; afin, disoit-il, que cet enfant dès le plus bas âge fût en état, sans sortir de la maison paternelle, de faire connoissance avec les grands hommes de son païs, & de se former sur ces anciens modeles de probité & de vertu.

Nous terminerons ces réflexions sur l'utilité de l'Histoire,

» genre humain. Au fond, si » la seule description des enfers à laquelle les Poëtes ont » mêlé tant de fictions, est capable de retenir bien des » gens dans les termes du devoir & dans les regles de la » justice, faut-il s'étonner que » l'Histoire qui dévoile si bien » les actions des hommes, ait » tant de force pour les porter à la vertu, & soit pour » eux une école respectable de » philosophie & de bonnes » mœurs?

» Chaque homme en particulier n'a reçu qu'un moment d'éternité pour la durée » de sa vie. Ceux qui la passent sans rien faire de remarquable, meurent avec leurs » corps, & leur mémoire périt » avec eux. Mais, l'Histoire » éternisant l'honneur & la » réputation des grands hommes, sauve du trépas ce » qu'ils avoient de plus précieux; & tout sage estimateur » des choses achetera toujours » au prix de quelques travaux » fort courts une gloire qui » ne doit jamais finir. Plusieurs, » comme l'Hercule de la fable, » ont été animés par ce motif » à des entreprises aussi utiles » aux autres hommes qu'elles » étoient laborieuses pour eux-mêmes. Les uns ont été mis » au rang des héros, & les » autres au rang des dieux, » suivant que l'Histoire les » a plus ou moins loués. Au » lieu que le tems dévore les » monumens muets & matériels, » dressés à l'honneur des hommes célébres, il devient le » dépositaire & le gardien des » témoignages que leur rend » l'Histoire. Les premiers sont » bornés à un seul lieu & sujets » à plusieurs sortes d'accidens; » les seconds, étant répandus » par toute la terre, échappent » toujours en quelques endroits » aux accidens qui pourroient » les détruire en d'autres. A » ces avantages on peut ajouter » que l'Histoire contribue extrêmement à la perfection de » l'éloquence. C'est principalement par les armes du » discours que les Grecs l'ont » emporté sur les Barbares; » c'est par-là que les habiles » gens se sont distingués du vulgaire, & qu'un seul homme » s'est souvent rendu maître de » tout un peuple. Mais, pour » dire quelque chose de plus » particulier aux Historiens, » les belles actions sont quelquefois redevables d'une » partie de leur prix & de leur » éclat à la manière dont ils les » racontent.

» Entre les différentes espèces de discours ou de doctrine, la poësie est plus agréable qu'elle n'est utile, les » loix menacent plus qu'elles » n'instruisent, certaines connoissances ne servent de rien, » d'autres sont de quelque danger pour les mœurs; il y a » des professions qui semblent » n'avoir pour but que d'obscurcir & de combattre la » vérité. L'Histoire seule, joi-

» gnant la solidité des choses » aux graces de l'élocution, » réunit les avantages de tous » les genres d'écrire, & de- » meure exempte de tous leurs » défauts. Elle porte la lumiè- » re dans l'esprit par la con- » noissance qu'elle donne d'une » infinité de choses; & elle » imprime dans le cœur l'a- » mour de la justice par le » discernement exact qu'elle » fait des bons & des mé- » chans. «

III.

De la fidelité de l'Histoire.

(*a*) On ne se garantit presque jamais d'un défaut, que par un défaut contraire. Cette maxime, vraie dans la morale, l'est encore dans la critique; craint-on d'accorder à des fables la créance qu'elles ne meritent pas, on la refuse quelquefois aux faits les plus certains? On ne regarde l'Histoire que comme un assemblage de vérités & de fictions si intimement unies, qu'on ne peut les séparer. L'historien n'a-t-il point eu de part aux évenemens qu'il raconte, on le soupçonne d'être peu instruit? Y a-t-il eu part, on l'accuse d'être prévenu? Il est d'autres hommes au contraire, qui craignant de refuser aux vérités historiques le tribut qui leur est dû, le payent à toutes les fables qui en ont emprunté le nom; ils semblent être d'intelligence avec l'Historien qui les trompe. Plus flattés de croire qu'ils sçavent, que de reconnoître qu'ils ignorent, ils pensent étendre leurs connoissances, à mesure qu'ils précipitent leurs jugemens, ou qu'ils multiplient leurs erreurs.

Évitons ces excès opposés; reconnoissons que dans l'Histoire le faux est mêlé avec le vrai, mais qu'il est des marques auxquelles on peut les distinguer. L'amour du merveilleux, l'intérêt, la vanité, l'esprit de parti, sont comme des sources toujours ouvertes, d'où la fable se répand, pour ainsi dire, à grands flots dans les annales de tous les peuples. Il est des Historiens qui se plaisent à jetter du merveilleux dans leur narration, comme s'ils partageoient avec les fausses merveilles qu'ils racontent, l'admiration qu'elles font naître dans l'ame d'un lecteur crédule. Il en est d'autres, qui dirigés par l'intérêt travaillent sur les faits, comme un architecte travaille sur les pierres; ils en retranchent ce qui leur déplaît, ils les taillent & les figurent à leur gré. Si ces intérêts sont généraux, il n'est pas impossible que des nuées de témoins déposent alors en faveur du faux. L'esprit de parti, semblable à ces vertiges épidémiques célebres dans l'Histoire, s'empare souvent de tout un corps, de tout un peuple; & telle en est la vertu magique;

(*a*) Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. T. VI. pag. 71. *& suiv.*

il grossit aux yeux d'une multitude entière, les objets favorables à ses intérêts ; il diminue ceux qui y sont contraires ; quelquefois même il les fait disparoître, & substitue, à leur place, des fantômes. Quelque grand que soit le nombre de ces Historiens peu fideles, il faut convenir qu'il y en a eu dans tous les tems qui se sont défendus de la contagion générale, & qui ont été plus sensibles à la gloire de laisser à la postérité un portrait ressemblant de leur siecle, qu'aux honteux avantages de décrier leurs ennemis par des mensonges, ou d'éblouir leurs lecteurs par de fausses merveilles. Mais, lors même qu'on est réduit à puiser la connoissance d'un fait dans des Historiens passionnés, si leur parti, si leurs intérêts sont différens, rapprochez leur narration, & la vérité en sortira, pour ainsi dire, malgré eux ; bien plus, ceux qui ne sont que d'un parti, mériteront d'ordinaire quelque créance dans les faits qui étoient trop publics, pour qu'ils osassent les déguiser, ou qui les intéressoient trop peu, pour qu'ils voulussent l'entreprendre. Enfin, lorsqu'un Écrivain n'a fait que recueillir des traditions ou des bruits populaires, souvent il n'est pas impossible de décomposer, pour ainsi dire, ce qu'il raconte, & de séparer le certain, ou le probable du faux ou de l'incertain,

Essayons d'exposer en détail ces différentes règles de critique.

Un fait, pour mériter notre créance, soit qu'il soit attesté par l'Histoire, soit qu'il le soit par la tradition, doit n'être pas contraire à ce que nous apprennent nos observations. Sûrs que nous ne voulons point nous tromper nous mêmes, & que d'autres peuvent en avoir eu le dessein, ou avoir été eux-mêmes trompés, nous devons plutôt nous en tenir à notre propre expérience, que nous livrer à l'expérience prétendue d'autrui. Mais quoi ! douterons-nous de tous les faits, qui ne seront pas semblables à ceux dont nous aurons déjà été les témoins ? Non sans doute. L'ignorance, la mere de la plus superstitieuse crédulité, le deviendroit alors de l'incrédulité la plus déraisonnable. Nous imiterions ce roi de Siam, qui accusa de mensonge un ambassadeur de Hollande, dès qu'il lui entendit dire que dans son païs l'eau devenoit pendant l'hiver. un corps solide. Ce Prince n'avoit jamais vu de glace, & croyoit devoir nier un fait dont il ne connoissoit point d'exemple ; mais, que ne jettoit-il les yeux sur les montagnes de Pegu, d'Ava, de Laos ? Il les eût vu toutes couvertes de neige ; & il eût dû juger que si dans les païs les plus chauds le froid durcit l'eau au point d'en faire de la neige, il pouvoit dans dès païs plus éloignés du soleil,

la durcir au point d'en faire de la glace. Ce même Prince rioit des miracles de Jesus-Christ, parce qu'il n'avoit point vu de faits pareils. Mais, pourquoi Dieu qui a donné aux hommes la loi de nature, la voyant défigurée par l'atheisme des uns, & par la superstition des autres, n'auroit il pas pu, pour ainsi dire, la publier de nouveau, & la sceller par des prodiges? reconnoissons donc qu'afin qu'un fait considéré en lui même soit probable, il n'est pas nécessaire que nous en ayons vu des exemples, il suffit que nous connoissions des causes capables de le produire. Si nous n'en connoissons point, & que nous ne soyons point assurés qu'il n'en existe pas, le fait alors considéré en lui-même est improbable; & il ne peut devenir croyable, que quand il emprunte plus de probabilité du témoin qui le rapporte, qu'il n'a d'improbabilité par lui-même. Aventin raconte, sur la foi d'un Conrad qui se dit témoin oculaire, que l'an 1348, après un grand tremblement de terre, cinquante paysans furent avec leurs troupeaux changés en statues de sel. L'improbabilité que ce fait a par lui-même, n'est pas effacée par le peu de probabilité qu'il emprunte d'un témoin obscur & inconnu; mais, il n'en est pas de même de quelques autres faits singuliers. Savonarole, par exemple, a avoué dans son procès, qu'il n'étoit pas inspiré; l'on ne peut cependant se défendre de croire que l'évenement a vérifié, dans des circonstances singulières, plusieurs de ses prédictions; c'est un fait attesté par Guichardin, par Philippe de Comines, par Buchard, & par plusieurs autres Historiens contemporains, qui n'ont pu tous se tromper sur un fait si public, & qu'on ne peut supposer avoir été d'intelligence à nous tromper.

L'Histoire est la relation d'un fait, que nous tenons de ceux que nous sçavons en avoir été les témoins; il résulte de cette définition, qu'afin qu'une Histoire soit authentique, il faut que son Auteur, ou du moins celui sur les mémoires duquel l'on sçait qu'elle a été faite, ait vécu dans le tems où se sont passés les évenemens qu'il rapporte; qu'il ait été à portée d'en être instruit; & que sa fidélité ni son exactitude ne soient point suspectes.

Mais, comment sçavons-nous si une Histoire qui porte le nom d'un Ancien, n'est pas l'ouvrage d'un Moderne? Nous en avons une preuve complette, quand cette Histoire se trouve citée par d'anciens écrivains. On ne peut douter, par exemple, que les Évangiles & les Épitres des Apôtres, n'aient été publiés dans les premiers siecles de l'Église. Saint Clément, Saint Ignace, Saint Justin, Saint Irénée les citent en cent endroits, comme des ou-

vrages que toute l'Église attribuoit aux Apôtres.

Qui vous assurera, dira-t-on, que St. Justin, St. Irénée aient eux-mêmes vécu dans les premiers siecles de l'Église? Ce seront les Écrivains du troisième & du quatrième; & ainsi de siecle en siecle, l'on descend enfin jusqu'à des Écrivains qui ont vécu avec des hommes que nous avons vus. Qu'on ne confonde point cette chaîne de témoins avec des dépositaires de traditions; ces témoins attestent ce qu'ils sçavent par eux-mêmes, les dépositaires des traditions ne rapportent que ce qu'ils n'ont pas vu. Mais, il est des Historiens anciens qui ne se trouvent point cités par les Écrivains du siecle suivant; les croirons-nous supposés? Non sans doute; de pareilles suppositions sont des mensonges si longs & si pénibles, qu'il n'est pas vraisemblable qu'on les fasse sans y avoir un grand intérêt, qui se décele toujours par la nature même de l'ouvrage. Ainsi, pour croire qu'un ouvrage est de celui dont il porte le nom, il suffit qu'il ait pu échapper à la connoissance de ceux qui auroient eu occasion de le citer; que d'ailleurs on y retrouve le caractère de l'Auteur à qui il est attribué; enfin qu'on ne voye pas quel intérêt auroit pu engager à le supposer.

De Sçavans hommes soupçonnent de supposition les livres de Zoroastre, que conservent les Guebres, & dont nous avons un abrégé dans le Sadder. Il est vrai qu'ils ne sont cités par aucun Ancien que nous connoissions; mais, il n'est pas étonnant qu'écrits dans une langue ignorée des Grecs, ils se soient dérobés à leur connoissance; d'ailleurs, ils portent assez, ce semble, le caractère du Législateur à qui ils sont attribués; & on ne voit pas sur quel fondement nous les attribuerions à quelqu'autre qu'à Zoroastre.

Si un ouvrage n'a point été cité par des contemporains de celui dont il porte le nom, qu'on n'y apperçoive pas même son caractère, & qu'on ait eu quelque intérêt, soit réel, soit apparent, à sa supposition, alors il doit nous être suspect. Artapan, par exemple, & quelques autres Écrivains cités par Josephe, par Eusebe & par Syncelle, ne portent point du tout le caractère des payens; & l'on a eu le même intérêt de les supposer, que de supposer Aristée & les Sibylles. Tous ces différens ouvrages paroissent donc sortis des mêmes sources; car, pourquoi ne l'avouerions-nous pas? Il y a eu des Juifs & des Chrétiens qui, pour soutenir la verité par de fausses preuves, ont publié, sous des noms payens, des livres favorables à la religion; ils ont imité en quelque sorte la conduite des Historiens d'Alexan-

dre, qui remplirent de fausses merveilles la vie de ce conquérant, comme si elle n'en renfermoit pas assez de véritables. C'est peu qu'un Historien ait vécu dans le tems où se sont passés les évenemens qu'il raconte, s'il n'a pas été à portée d'en être instruit. Défions-nous donc de ces Écrivains qui, du fond de leur cabinet, assistent à tous les conseils des différens Princes, & qui, confidens de leurs desseins les plus secrets, sont également instruits de ce qui se passe dans les partis opposés. Nous disons plus, défions-nous de ces Historiens qui dans le cours d'une Histoire longue, & dont l'objet est vaste, n'imitent point la sage conduite de Frapaolo, qui, se réglant sur la quantité de ses matériaux, nous donne tantôt une Histoire suivie, tantôt des mémoires incomplets.

Un Historien doit être non seulement instruit, mais encore sincere & exact. Pour examiner s'il l'est, considérons son Histoire en elle-même; voyons l'idée qu'on en a eue dans les tems où l'on étoit à portée d'en juger; enfin, comparons-là avec les Histoires & les monumens, où il s'agit des mêmes faits. Il en est de la sincérité dans la composition d'une Histoire, comme de la probité dans le commerce de la vie; il est difficile qu'elles se cachent où elles sont, & qu'elles se montrent où elles ne sont pas. Un Historien ne supprime t-il point ses fautes, ou celles de son parti? Ne dissimule-t-il pas les vertus de ses ennemis? Ne cherche-t-il point par des faits singuliers & merveilleux, à attirer à ce qu'il raconte une sorte d'admiration qui rejaillisse sur lui? L'on doit juger qu'il est sincere, parce que tel est le caractère de la plûpart des hommes; ils ne se dégradent point par des mensonges, qu'ils n'en recueillent quelque utilité. Jugeons de même qu'un Historien est exact, si toujours la balance en main, il pese la valeur des différens témoignages, sur lesquels il s'appuie; & s'il distingue avec soin le certain du probable, le probable de l'incertain, & l'incertain du faux.

Est-il quelqu'un qui, à la lecture de Polybe, ou du chancelier de Clarendon, puisse douter de leur sincérité & de leur exactitude? Il n'en est pas de même de tous les Historiens. Ne sent-on point, par exemple, dans les fragmens de Ctésias, un dessein formé d'offrir à son lecteur des spectacles qui l'étonnent? Si nous l'en croyons, il y a dans les Indes des animaux appellés Martichoras, qui ont un visage d'homme, & une queue qui leur sert d'arc & de carquois; les traits dont leur queue est armée, ressemblent à ces fleches meurtrières, qui tiennent lieu de plumes à cet oiseau de Mars, fameux

dans les Poëtes ; ils se détachent de l'animal pour aller à cent pas de lui, percer le téméraire qui a osé le menacer. Son carquois commence-t-il à s'épuiser, il s'y reforge de nouvelles armes ? Les hommes ne sont pas dans les Indes tout-à-fait aussi extraordinaires que les animaux ; il y en a cependant qui ont huit doigts à la main, & autant au pied ; & la garde du Roi étoit composée en partie d'un corps de 5000 archers, où l'on ne recevoit que des hommes de cette espèce particulière. Ce n'est point sur la foi des bruits populaires, que Ctésias raconte ces merveilles, il avoit vu lui-même un Martichora à la cour du roi de Perse ; & d'ailleurs ce qu'il rapporte est beaucoup moins merveilleux, que ne le sont des choses qu'il a vues, & qu'il supprime par déférence pour l'incrédulité de son lecteur. Un Écrivain qui veut se jouer ainsi de notre crédulité, ne mérite-t-il pas que nous l'en punissions ; c'est-à-dire, que nous ne croyons aucune des merveilles qu'il raconte ?

Une seconde manière de juger de la fidélité d'un Historien, c'est de considérer l'idée qu'on en a eue dans les tems où l'on étoit plus à portée d'en juger, qu'on ne l'est. Thucydide, par exemple, a été cru dans tous les siecles, pourquoi ne le croirions nous pas présentement ? Il est vrai que quelques anonymes, cités par Joseph, l'accusent d'infidélité ; mais, le jugement de ces Écrivains obscurs peut-il balancer celui de toute l'Antiquité ? Davila est regardé par la plûpart de ses lecteurs, comme un Écrivain plus agréable que sincere ; on se défie naturellement d'un Historien qui, ayant eu par lui-même assez peu de part aux affaires publiques, s'efforce partout de lever le rideau qui en cache les ressorts les plus secrets. Nous avons cependant un bon garant de sa fidélité, dans la personne d'un des hommes du monde qui pouvoit le mieux en juger, c'est le duc d'Épernon. Il avoit vu les guerres civiles s'allumer & s'éteindre ; lui-même avoit été un des principaux acteurs dans ces sanglantes tragédies ; il trouvoit que Davila en avoit fait un tableau fidele ; & que souvent il rendoit un compte fort véritable des mouvemens les plus secrets des affaires. Le duc d'Épernon étoit d'autant plus croyable sur ce point, qu'il se plaignoit que Davila ne lui avoit pas rendu assez de justice, c'est-à-dire, ne l'avoit pas assez loué. Nous apprenons ces particularités de Girard, qui avoit lu, avec ce Duc, l'Histoire de Davila, dès qu'elle eut été publiée.

Mais, prouvons la vérité d'une Histoire plus intéressante que celle de Davila. Les Évangiles & les Épîtres des Apôtres ont été publiés dans le siecle même des Apôtres ; ils ont été reçus

avec un profond respect par tous les Chrétiens ; & la vérité des faits qu'ils renferment, fut alors reconnue même par les Juifs & par les Payens. Nous n'avons pas, il est vrai, d'aveu formel des Juifs & des Payens du tems de Jesus-Christ, mais nous avons ceux de Celse, d'Hiérocles, de Julien, des Auteurs du Talmud ; or, si les Juifs & les Payens du premier siecle eussent nié les miracles de Jesus-Christ, ils eussent transmis leur incrédulité à leurs descendans. On voit souvent des corps entiers adopter, au préjudice de la vérité, des traditions favorables à leur intérêt; mais, on n'en voit point qui, au préjudice de leur intérêt, réjettent des vérités constantes, pour recevoir des fables de la main de leurs ennemis: Il n'est donc point de vérité de fait plus certaine que celle-ci: *Jesus-Christ a fait des miracles*; elle a été crue par tous ceux qui étoient à portée d'en juger, même par ceux qui avoient intérêt de la nier.

Le même principe qui doit nous déterminer à ajoûter foi aux Historiens qu'on a crus dans leur siecle, doit nous mettre en garde contre ceux dont la fidélité y a été suspecte. Qu'il nous soit permis de ranger dans la classe de ces derniers, Hérodote & Ctésias. Thucydide, au commencement de son Histoire, se plaint de l'infidélité des Historiens qui ont écrit avant lui. Lucien & le Scholiaste de Thucydide assurent que Thucydide désigne Hérodote dans ce passage ; on ne peut guere se défendre de les en croire, puisqu'on retrouve dans Hérodote, ce que critique Thucydide dans les Histoires dont il parle.

Ctésias, Manethon, Josephe, Cicéron, Strabon, Plutarque, Harpocration assurent tous, que le pere de l'Histoire a donné naissance à bien des fables ; aussi Lucien dans le voyage qu'il fait dans les enfers, le trouve-t-il parmi ceux que l'on punissoit, pour en avoir imposé à la postérité. Ne croyons pas cependant, que l'ouvrage de cet Historien soit un tissu de fictions. Il est dans l'Égypte des monumens encore subsistans, qui s'accordent avec ce qu'il raconte ; & s'il a prêté quelquefois des agrémens à la vérité, lorsqu'elle se trouvoit peu intéressante, du moins ne l'a-t-il pas dédaignée, lorsqu'elle avoit de quoi plaire.

Ctésias est, ce semble, d'une autorité fort inférieure à celle d'Hérodote ; de très-sçavans hommes l'ont déjà prouvé ; aux autorités qu'ils alleguent nous en ajoûterons deux. Théopompe & Strabon assurent que cet Écrivain a rempli de fables tous ses ouvrages.

Les Historiens d'Alexandre marcherent sur les traces de Ctésias ; & Strabon nous apprend qu'ils avoient souvent abusé de l'éloignement des

lieux, pour en imposer à la postérité.

Une autre méthode de juger de la sincérité & de l'exactitude d'un Historien, c'est de le comparer avec d'autres Historiens, qui ont parlé des mêmes faits. S'il s'accorde avec eux, sans qu'on puisse supposer qu'ils ont été d'intelligence, la vérité seule a pu former cet accord.

Les Historiens de Phénicie parloient fort d'Hiram, & de ses liaisons avec Salomon; ils marquoient la durée de son regne, & celle du regne de ses successeurs. Nous avons un fragment de Ménandre d'Éphèse, où se trouve ce calcul chronologique, qu'il avoit tiré des histoires de Tyr. Or, depuis Hiram, contemporain de David, jusqu'à Ithobale, beau-pere d'Achab, l'histoire de Phénicie comptoit 115 ans, & l'histoire des Rois de Juda compte aussi précisément 115 ans depuis la trente-deuxième année du roi David jusqu'au regne d'Achab. Cet accord si parfait entre des Historiens de différente nation, justifie, sans doute, leur fidélité.

Si des Historiens, d'une égale autorité, ne conviennent point entr'eux, doutons alors des faits sur lesquels ils ne s'accordent pas; & croyons ceux sur lesquels ils s'accordent, lorsqu'on ne peut supposer qu'ils ont été copistes les uns des autres. C'est sur ce principe qu'Arrien s'appuye, pour montrer que dans l'Histoire d'Alexandre il y a quelques faits certains, & qu'il y en a beaucoup d'incertains. Mais, un Historien se trouve-t-il démenti dans quelque partie de son Histoire, par des monumens authentiques, ou par des témoins d'une autorité fort supérieure à la sienne; non seulement il ne mérite aucune créance sur ces faits, mais encore tous ceux qui sont de même nature, & qui ne se trouvent appuyés que sur son témoignage, deviennent incertains. Diodore de Sicile, par exemple; fait la liste des Archontes d'Athènes; on n'y retrouve point les noms de Mnesiphile, de Néoclès, de Démonicus, & de plusieurs autres Athéniens, qui, du tems de Démosthène, ont certainement exercé cette magistrature; on y en retrouve d'autres à leur place. Lysias parle aussi d'un Archonte de son tems, nommé Ctéficlès; Diodore de Sicile le place à la troisième année de la cent onzième Olympiade, & Lysias étoit mort dans la centième.

Cet Historien exerce la même puissance sur les Magistrats de Rome, que sur ceux d'Athènes; & il distribue, à son gré, le Consulat contre la foi des monumens historiques. Quelle idée devons-nous donc avoir de sa critique ou de son exactitude? Et tant de Sçavans hommes, qui ont fondé leur chronologie sur ses calculs, l'ont-ils appuyée sur de solides fondemens? Venons présentement aux regles que prescrit la

critique dans l'examen des traditions.

La tradition est un bruit populaire, dont on ne connoît point la source, c'est la relation d'un fait, qui s'est transmise jusqu'à nous par une suite d'hommes, dont les premiers se dérobent à notre connoissance; c'est une chaine dont nous tenons un bout, l'autre se perd dans les abymes du passé. L'on voit, par ces définitions, la différence essentielle qu'il y a entre l'Histoire & la tradition. Nous pouvons juger d'une relation historique, par le caractère de son Auteur; nous ne pouvons juger d'une tradition, que par son ancienneté, par son étendue, & par la nature du fait qu'elle renferme.

La nouveauté d'une tradition & son peu d'étendue en prouvent la fausseté, quand le fait est ancien, ou que la mémoire en a dû se conserver chez plusieurs peuples; mais, l'ancienneté & l'étendue d'une tradition ne suffisent pas pour en prouver la vérité. L'on peut même dire des opinions historiques, ce que les Physiciens disent des corps pesans, en augmentant leur volume, on n'augmente point leur pesanteur. Une opinion historique se répand chez diverses nations, se transmet aux siecles les plus reculés, sans acquérir une autorité supérieure à celle qu'elle avoit dans son origine; il en résulte seulement que les peuples qui l'ont adoptée, n'avoient point de tradition particulière qui y fût contraire

On convient, dira-t-on, que, sur un fait secret, une tradition ancienne & étendue peut être fausse; mais, sur un fait public, comment en imposeroit-on à toute une nation? De tous les particuliers qui la composent, aucun ne s'appercevroit-il de l'imposture; & un seul s'en appercevant, toute la nation ne seroit-elle pas bientôt en garde? Raisonner ainsi, ce seroit ignorer la nature du cœur humain. Nous désirons la vérité avec une ardeur infinie; & quand elle nous échappe, nous consentons volontiers, que des fables en prennent à nos yeux la figure, nous nous flattons alors de posséder l'objet de nos désirs.

Si ces fables favorisent non seulement la curiosité d'une nation, mais encore sa vanité, sa malignité, ou ses préjugés, elles doivent être assurées de l'accueil le plus favorable; & il n'est guère d'absurdités qu'on ne leur pardonnât. Justifions ces propositions importantes, par des faits incontestables. Formons, par exemple, l'histoire des Juifs, sur les traditions qui avoient cours parmi les Grecs; nous croirons que Moïse étoit fils de Joseph & d'Aaron; que Joseph conduisoit les Juifs quand ils sortirent d'Égypte; que Moïse avoit bâti Jérusalem, & le temple de Dieu; qu'Aaron avoit été Roi des Juifs; & que depuis lui, le Sacerdoce & la Royauté avoient toujours été

réunis dans la même perſonne; que dans le ſanctuaire du temple la ſtatue de Moïſe étoit aſſiſe ſur un âne; que la tête de cet animal étoit pour les Juifs un objet d'un culte religieux; enfin que leur dieu n'étoit autre choſe que le ciel, c'eſt-à-dire, cette partie du monde qui entoure la terre.

Nous tomberons dans de pareilles abſurdités, ſi nous formons l'hiſtoire des Grecs ſur les traditions des Juifs ou des Arabes. Mais peut-être une nation eſt-elle moins croyable ſur l'Hiſtoire d'un peuple étranger, que ſur la ſienne propre; parcourons donc les traditions qu'ont eues les peuples les plus célèbres, ſur les faits qui les intéreſſoient davantage.

Le Talmud renferme celles des Juifs; combien de puérilités, qu'une ſuperſtition audacieuſe oſe attribuer à Dieu même.

Celles des Sabiens n'étoient guère moins frivoles que celles des Juifs; ils aſſuroient qu'Adam avoit prêché le culte de la Lune, & qu'il avoit écrit des livres ſacrés, dont ils ſe diſoient les dépoſitaires.

Les Mahométans prouvent par leur tradition, que Mahomet a fait une infinité de miracles, quoique lui-même reconnoiſſe en pluſieurs endroits de ſon Alcoran, qu'il n'en a jamais fait aucun.

C'eſt la tradition des Abyſſins, que leurs rois deſcendent de Menchelec, fils de Salomon & de la reine de Saba. Ce jeune Prince fut élevé à Jéruſalem ſous les yeux de ſon pere; il en reconnut mal les ſoins; il déroba l'arche d'alliance, & les tables de la Loi, & les emporta dans ſon royaume.

Enfin, parmi les Chrétiens, combien de pieuſes traditions ſur des faits publics, ont été convaincus de fauſſeté par les Critiques modernes.

Au reſte, ne confondons pas ces traditions hiſtoriques avec celles qui conſervent le dépôt de la foi; les dépoſitaires des nôtres ne rendent compte que de ce qu'ils n'ont pas vu; les dépoſitaires des autres atteſtent un fait dont ils ſont témoins. Le Théologien, pour prouver par la tradition, que nos dogmes ont toujours été crus par toutes les différentes parties de l'Égliſe Catholique, produit des Écrivains de tous les lieux & de tous les tems, qui, comme autant d'Hiſtoriens contemporains, nous inſtruiſent du ſentiment de l'Égliſe dont ils faiſoient partie.

Si des traditions, auxquelles tout un peuple s'intéreſſe par religion, ſe trouvent quelquefois fauſſes, les autres ne devront-elles jamais nous être ſuſpectes? Jugeons-en par l'Hiſtoire que la plupart des peuples faiſoient de leur origine. Troye étoit la tige commune des François, des Anglois, des Allemands, des Lorrains, des Italiens, des Turcs. Cette ville fameuſe, ſemblable à ces grai-

nes qui ne se détruisent dans le sein de la terre, que pour se multiplier, n'avoit été ruinée que pour donner naissance presque à toutes les nations de l'Europe. Il en est cependant quelques-unes qui ont dédaigné de tirer leur origine de Troye; les Écossois, par exemple, ont choisi les Grecs pour leurs ancêtres; ils descendent d'un Gathelus fils d'Argus, ou de Cécrops, qui se trouva en Égypte du tems de Moïse, & fut fait, après lui, général des armées Égyptiennes. Il épousa Scota la fille du Roi; & c'est d'elle que les Écossois tirent leur nom.

La noblesse des Irlandois est encore plus ancienne que celle des Écossois. Trois cens ans après le Déluge, Partholanus aborda en Irlande avec sa famille; il y trouva des géans, & les combattit avec succès; une maladie contagieuse vengea bientôt les vaincus, & détruisit toute la famille de Partholanus; le seul Ruanus en échappa, & vécut jusqu'au tems de saint Patrice, c'est-à-dire, plusieurs milliers d'années, & reçut le baptême de ce saint Évêque.

S'il est quelques traditions qui soient fideles dépositaires des vérités historiques, ce sont, sans doute, celles qui sont attachées à des fêtes, à des édifices, à des loix; mais, celles-là même sont quelquefois suspectes. Ceux qui ont réussi à tromper tout un peuple, ont sçu quelquefois rendre des monumens publics complices de leurs mensonges. Jettons, par exemple, les yeux sur l'ancienne Grece, nous verrons près de Thèbes, le lieu où les dents d'un dragon semées en terre, s'étoient changées en hommes; on nous montrera à Delphes, la pierre qu'avoit dévorée Saturne, croyant dévorer Jupiter; nous verrons à Trœzène, du moins l'y croyoit-on du tems de Pausanias, un myrte dont les feuilles toutes percées, étoient un monument du désespoir de Phedre, qui, ne pouvant ni se guérir de son amour incestueux, ni se défendre d'en avoir horreur, sembloit en avoir voulu faire porter la peine à tous les êtres qui l'environnoient. C'est encore à Trœzène qu'une massue de bois d'olivier, plantée par Hercule, devint un olivier, qui se couvroit de fleurs & de fruits, du tems de Pausanias. On voit à Smyrne un prodige à peu près pareil; le bâton sur lequel s'appuyoit saint Polycarpe, planté en terre, redevint un cerisier qui subsiste actuellement. C'est ainsi que les mêmes fables, sous d'autres noms, se reproduisent en différens lieux.

Les Argiens avoient le tombeau de Déjanire, pendant qu'on le montroit auprès d'Heraclée. On y montroit aussi le Palladium, qu'on prétendoit avoir à Rome, aussi bien que dans plusieurs autres villes de l'Italie. On voyoit à Lacédémone la statue de Diane, qu'Iphigénie

&

& Oreste enleverent de la Taurique ; mais, les habitans de Laodicée en Syrie s'en disoient les dépositaires. Dans l'Élide étoit un temple que les Éléens avoient bâti au Dieu, qui, dans un combat qu'ils livroient aux Arcadiens, voulut bien se mettre à la tête de leurs troupes, sous la figure d'un jeune homme, se changer ensuite en dragon, & par cette étrange métamorphose, jetter la frayeur dans l'armée ennemie.

Les Arcadiens montroient le lieu où s'étoit donné le combat des géans contre les dieux ; & c'étoit-là qu'ils sacrifioient au tonnerre & aux tempêtes.

En Syrie, les poissons & les colombes étoient sacrés, & l'on n'en mangeoit point, parce que Derceto, mere de Sémiramis, étoit demi poisson, & que Sémiramis avoit été changée en colombe.

En Égypte, on teignoit en rouge les bestiaux & les arbres, l'un des jours du printems, parce, disoit-on, qu'à pareil jour l'univers avoit été en feu ; & cette cérémonie qu'on observoit, avoit la vertu de garantir l'univers d'un pareil incendie.

Enfin, ces colomnes où Seth avoit gravé des observations astronomiques, & que les eaux du déluge avoient respectées ; ces soixante - douze cellules d'Alexandrie, & tant d'autres monumens que le tems a détruits, ou même dont l'univers est encore plein, ne sont-ils pas autant de preuves, que les pierres mentent quelquefois aussi-bien que les hommes ?

Indiquons présentement les causes principales de l'altération des traditions, & en particulier de celles qui sont attachées à des monumens.

Quelquefois, l'histoire de l'origine d'un peuple, de l'institution d'une fête ou d'une loi, de la construction d'une ville ou d'un édifice, se charge de circonstances fabuleuses ; & tel est l'amour qu'ont les hommes pour le merveilleux, une fausse circonstance ajoûtée à un fait, devient d'ordinaire le principal objet de l'attention des peuples. Les Juifs destinerent un jour de l'année à pleurer la profanation qu'on avoit faite des saintes Écritures, en les traduisant en Grec ; mais bientôt, ils trouverent que ce n'étoit pas assez qu'eux seuls eussent eu horreur d'un si grand crime ; ils se persuaderent que le Soleil, pour n'en être pas complice, avoit refusé sa lumière à l'univers durant l'espace de trois jours, & ils marquerent ce prodige dans leur calendrier, pour en éterniser la mémoire.

Il arrive d'autrefois que l'histoire d'un monument, d'une fête, s'efface entierement. Le même calendrier des Juifs nous en fournit une preuve convainquante. Le neuvième jour du mois, qu'ils appellent *Thebet*, est un de ceux qu'ils ont consacré aux larmes ; mais, ils y pleurent sans sçavoir pourquoi ; ce sont eux-mêmes qui nous l'appren-

nent. Or, dans de pareilles circonstances, le champ est ouvert à l'imposture ; qu'elle publie des fables, il lui sera facile de les faire adopter par les peuples.

Du tems de Nicéphore, on avoit oublié que Justinien avoit fait bâtir l'église de saint Serge & de saint Bacchus, mais on remplaçoit cette histoire par une fiction; on racontoit qu'un Juif condamné injustement à être brûlé, comme auteur d'une émotion populaire, avoit invoqué ces deux saints; ils parurent aussitôt au milieu des flammes, & en amortirent la vivacité. Le Juif, touché de ce miracle, fit vœu de se convertir ; le peuple arracha au supplice le nouveau Chrétien, qui, par reconnoissance, bâtit une église & la dédia à ses libérateurs.

Treves ignoroit son fondateur; il fut facile de lui persuader que c'avoit été Trébétas, fils de Ninus, qui, chassé de l'Assyrie par l'ambitieuse Sémiramis, s'étoit retiré dans les Gaules ; & l'on montroit même son épitaphe, faite en Latin par Hérole, fils de ce Prince infortuné.

C'est ainsi qu'en Irlande le tombeau d'une personne inconnue, est devenu celui de Césara, petite fille de Noé, qui s'étoit réfugiée dans cette isle, espérant y être à l'abri des eaux du déluge.

Entrons présentement dans quelque détail, & après avoir montré en général que la tradition peut nous tromper, marquons en particulier les points sur lesquels elle est ou suspecte ou croyable.

Elle ne peut jamais nous instruire des circonstances des faits, ni de leurs dates ; la gravure ou l'écriture peuvent seules nous les conserver sans altération. Ces tableaux intelligibles, qui par l'ordre où ils sont placés, nous marquent la succession des différens évenemens, ressemblent à ces statues mouvantes de Dédale, fameuses dans l'Antiquité ; ils sont dans un mouvement continuel ; ceux qui étoient voisins se séparent, ceux qui étoient éloignés se rapprochent; & il n'est presque personne, qui, par le seul secours de sa mémoire, pût fixer au juste la date des principaux évenemens de sa vie. Nous ne nous ressouvenons pas mieux du détail des faits, que de leurs dates. Notre mémoire, comme nos corps, fait tous les jours des acquisitions ; mais, ce n'est qu'aux dépens de ce qu'elle perd. Sur cette toile invisible qui la compose, des traits nouveaux se forment à chaque instant, en effacent d'anciens ; & les faits dénués des principaux caractères qui les différencioient, paroissent semblables, & se confondent. De-là vient que si l'on raconte l'histoire d'un évenement arrivé quelque-tems auparavant, & qu'on ne s'est pas souvent rappellée, l'on y supprime des circonstances essentielles, ou l'on y en ajoûte d'étrangeres. Il est donc absolument impossible

qu'un fait, chargé de ses circonstances & de ses dates, se transmette sans altération, par une suite d'hommes qui ne l'auront confié qu'à leur mémoire.

Mais, si un fait est assez important pour faire dans l'esprit de profondes impressions, s'il est assez simple pour s'y conserver aisément, pourquoi la tradition ne pourroit-elle pas alors en être dépositaire?

On ne peut disconvenir, ce semble, qu'un fait, quoiqu'attesté, par la tradition seule, ne soit extrêmement probable, s'il est frappant par sa grandeur, facile à retenir par sa simplicité; si d'ailleurs considéré en lui-même, il est conforme à notre expérience, s'il n'est point contredit par d'autres traditions, ou par des monumens historiques; si même il se trouve avoir avec eux une liaison naturelle; enfin, si l'on ne voit aucun intérêt qui ait pu engager à le supposer. Il est évident que la tradition, dans ce cas, est un témoin qui a pu être instruit de ce qu'il atteste, & qu'on n'a aucune raison légitime de recuser.

Ainsi, pour découvrir si une tradition ancienne & étendue renferme quelque vérité, il faut la dépouiller de ses circonstances & de ses dates; réduite alors à une proposition simple & générale, elle sera plus ou moins probable, suivant qu'elle rassemblera plus ou moins les conditions que nous venons d'exposer.

Mais, les agrémens d'une fiction, les charmes de la poësie, ne pourroient-ils pas faire passer dans le corps des traditions un fait entièrement imaginé? Une fable qui plaît, se grave profondément dans notre mémoire; les différentes générations se la transmettent; cependant, on ne s'occupe que de son agrément, le souvenir de sa fausseté s'efface, & enfin elle parvient à obtenir le nom de vérité, comme une récompense du plaisir qu'elle donne.

Nous doutons qu'un fait entièrement imaginé ait jamais fait ce progrès; il est bien difficile qu'une fiction réussisse & se soutienne, si elle n'a quelque fondement dans l'Histoire, ou dans la tradition; on prend peu de part aux périls & à la gloire d'un inconnu, on se révolte même contre l'audace d'un Poëte qui nous donne un personnage chimérique, pour un Héros admiré de tous les siecles. Tels sont les attraits qu'a pour nous la vérité; la fausseté ne peut nous plaire, qu'elle ne prenne la figure de son ennemie. On permet à la comédie d'imaginer entièrement son sujet, parce qu'elle ne fait monter sur le théatre que des hommes obscurs, dont les noms ont pu aisément échapper à notre connoissance. Mais, le poëme Épique & la tragédie doivent pour nous intéresser, attacher, pour ainsi dire, leurs fictions à de grands noms, & conserver au Héros principal, le caractère

qu'il a dans l'Histoire, ou dans la tradition ; aussi tous les grands poëtes ont-ils tenu cette conduite, & il semble que dans toute l'Antiquité, il n'est fait mention que d'une tragédie d'Agathon, où les noms mêmes fussent feints ; mais, quelque heureusement imaginé que fût le sujet de cette piece, il n'est jamais devenu l'objet de la croyance des peuples.

Jugeons de la foi qu'on doit ajoûter aux poëtes, par celle que mérite Aristote, & ceux qui ont traité la même matière. Que le tems conserve ces poëmes, & détruise les monumens historiques du tems de Charlemagne, comme il a détruit les monumens des tems fabuleux, & conservé plusieurs poëmes des Anciens, quel jugement devront alors porter les Critiques ? Peut-être y en aura-t-il qui remarqueront que plusieurs de ces Écrivains racontent certains évenemens avec les mêmes circonstances, quoique les uns soient de France, les autres d'Italie, d'Espagne, d'Allemagne, même de Suede, peut-être prouvera-t-on la vérité de ces faits par cet accord. L'on se trompera sans doute, parce qu'on ne fera pas attention, que les Poëtes ne sont jamais croyables sur le détail des faits, qu'une fable qui a quelque agrément, passe aisément d'un païs dans un autre, & que la différence de la langue est une barriere qu'elle force aisément.

Mais, on ne se trompera pas, si réduisant tous ces poëmes à une proposition simple, on assure que Charlemagne a été un prince célebre par sa prudence, par sa valeur & par ses exploits.

S'il n'est pas certain qu'une relation ait été écrite par des Historiens contemporains d'une fidélité reconnue, on doit la ranger parmi les traditions ; elle ne peut avoir de certitude, qu'autant qu'on y dépouille les faits principaux de leurs circonstances & de leurs dates.

Voilà, ce semble, les principales regles que la Critique prescrit dans l'examen de l'Histoire & des traditions. Ce seroit ici le lieu de faire l'application de ces regles, en parcourant les Annales des anciens peuples les plus célebres, mais, ce détail nous conduiroit trop loin. Nous laisserons au Lecteur le soin de faire cette application.

HISTONIUM, *Histonium*, Ἱστώνιον, (*a*) bourg d'Italie, dans la quatrième région, selon Pline. Dans le trésor de Goltzius, on lit *MUNICIPES HISTONIENSES*. Ptolémée donne Istonium au peuple *Frentani* ; & Frontin fait mention de la colonie d'Istonium dans le Samnium. Il est à croire que le peuple nommé *Hisconienses*, dans une inscription de Gruter,

(*a*) Plin. Tom. I. pag. 168. Ptolem. L. III. c. 1.

est le même que les Histoniens ; c'est présentement Guasto di Amone.

HISTRION, *Histrio*, (a) farceur, baladin d'Étrurie. On fit venir à Rome des Histrions de ce païs-là vers l'an 391 pour les jeux Scéniques ; Tite-Live nous l'apprend.

Les Romains ne connoissoient que les jeux du Cirque, quand on institua ceux du théatre, où des baladins, qu'on appella d'Étrurie, danserent avec assez de gravité, à la mode de leur païs & au son de la flûte sur un simple échafaud de planches. On nomma ces acteurs Histrions, parce qu'en langue Toscane un farceur s'appelloit *Hister*, & ce nom resta toujours depuis aux comédiens.

Ces Histrions, après avoir pendant quelque-tems joint à leurs danses Toscanes la récitation de vers assez grossiers & faits sur le champ, comme pourroient être les vers Fescennins, se formerent en troupes, & réciterent des pieces appellées Satyres, qui avoient une musique réguliere, au son des flûtes, & qui étoient accompagnées de danses & de mouvemens convenables. Ces farces informes durerent encore 220 ans, jusqu'à l'an de Rome 514 que le poëte Andronicus fit jouer la premiere piece réglée, c'est-à-dire, qui eût un sujet suivi ; & ce spectacle ayant paru plus noble & plus parfait, on y accourut en foule. Ce sont donc les Histrions d'Étrurie qui donnerent lieu à l'origine des pieces de théatre de Rome ; elles sortirent des chœurs des danseurs Étrusques.

Les Histrions, farceurs, ou mimes, étoient fort répandus en France, sous Charlemagne. Ce Prince, dans l'article XLIV du premier capitulaire d'Aix-la-Chapelle, de l'année 789, parle des Histrions, comme de gens notés d'infamie, auxquels il refuse le droit de pouvoir accuser ; & il adopte en cela le 96.[e] canon du concile d'Afrique.

Sous le même Empereur, en 813, le 9.[e] canon du concile de Châlons, le 17.[e] canon du second concile de Reims, le 8.[e] canon du 3.[e] concile de Tours, condamnerent les jeux des Histrions, & défendirent aux Évêques, Abbés & Prêtres d'y assister. Ces mêmes défenses furent renouvellées par le concile de Paris, tenu en 829 sous Louis le Débonnaire.

Les Histrions étoient admis dans les maisons les plus considérables, & se trouvoient même dans les festins publics, pour amuser le peuple. Agobard, archevêque de Lyon en 814, mort en 840, s'en plaint amerement ; & Thégan en parle dans sa Chronique.

Hérard, archevêque de Tours,

(a) Coût. des Rom. par M. Nieup. p. 259. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. II. p. 195. & *suiv.* T. XVII. p. 208, 209, 221. & *suiv.*

tint en 858 un Synode, dont le 108.e chapitre défend aux Prêtres & à tous les Ecclésiastiques d'assister aux représentations des Histrions. Malgré ces défenses, les Évêques en avoient à leur service ; les Prêtres & les Moines en faisoient eux-mêmes le métier.

HIU, *Hiu*, (*a*) nom que les Chinois donnent à une constellation. Cette constellation, qui est composée de deux étoiles, l'Aquarius & le petit cheval, étoit l'an 2200 avant l'Ère Chrétienne, coupée en deux à peu près également par le colure des solstices, & le Soleil en étoit éloigné d'environ quatre-vingt-dix degrés au tems des équinoxes l'année 70 de Yao au jour *Sinetchéou*, qui étoit le 18 Janvier 2136 avant Jesus-Christ.

HIVER, *Hiems*, l'une des quatre saisons de l'année.

L'Hiver commence le jour que le Soleil est le plus éloigné du Zénith, & finit lorsque la distance du Soleil au Zénith est moyenne entre la plus grande & la plus petite. Quel que soit le froid que nous ressentons dans cette saison, il est cependant prouvé par l'Astronomie, que le Soleil est plus proche de la terre en Hiver qu'en Été.

Sous l'Équateur, l'Hiver, ainsi que les autres saisons, revient deux fois chaque année ; mais, dans tous les autres lieux de la terre, on n'a jamais qu'un seul Hiver par an, & cet Hiver pour l'Hémisphere boréal arrive, lorsque le Soleil est dans le tropique du Capricorne, & pour l'autre hémisphere, lorsque le Soleil est dans le tropique du Cancer ; ensorte que tous les habitans d'un même hémisphere ont l'Hiver pendant que les autres ont l'Été. Le jour du solstice d'Hiver, qui tombe vers le 20 Décembre, est le plus court jour de l'année. Depuis ce jour jusqu'au commencement du Printems, les jours vont en croissant, & cependant sont plus courts que les nuits, & cette double propriété des jours caractérise particulièrement l'Hiver.

HIVER, *Hiems*, (*b*) saison, qui, ainsi que les autres, se voit caractérisée sur les anciens monumens. C'est ordinairement chez les Grecs par des femmes, & chez les Romains par de jeunes hommes qui ont des aîles, que chaque saison est personnifiée, avec les attributs qui lui conviennent.

Sur un tombeau de marbre antique, découvert dans des ruines près d'Athènes, l'Hiver est représenté sous la figure d'une femme, dont la tête est couverte avec un pan de sa robe ; le Genie, qui est à côté d'elle, est bien habillé, & tient pour tout symbole un lievre, parce que la chasse est alors le

(*a*) Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. XVIII. p. 270.

(*b*) Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf. Tom. I. p. 89, 242. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. T. IV. p. 659.

ſeul exercice de la campagne. Sur d'autres monumens, l'Hiver eſt déſigné par un jeune garçon bien vêtu, bien chauſſé, portant ſur ſa tête une couronne de rameaux ſans feuilles, & tenant à la main des fruits ridés, ou des oiſeaux aquatiques, comme des oies, des canards.

Quelques Modernes, qui ont cru faire des merveilles de s'éloigner de la ſimplicité de l'antique, repréſentent l'Hiver ſous la figure d'un vieillard qui ſe chauffe; ou d'un homme couvert de glaçons, avec la barbe & les cheveux d'une grande blancheur, & dormant dans une grotte; ou finalement ſous la forme d'une femme vêtue d'habits doublés d'une peau de mouton, & aſſiſe auprès d'un grand feu.

H O.

HOANG-FOU-MI, (a) lettré Chinois. Quelque tems après la découverte du Tſou-Chou, qui fut faite l'an de J. C. 265, Hoang-Fou-Mi publia ſous le titre de Cao-ſe-Tchuène, tradition des lettrés, un ouvrage diviſé en dix chapitres, où il examinoit l'ancienne Chronologie. Ce livre eſt devenu très-rare, & le P. Gaubil ne l'a jamais pu voir, il ne le connoît que par ce qui en eſt dit dans des Écrivains poſtérieurs; il rapporte les extraits qu'il en a trouvés dans trois ouvrages différens; mais, ces extraits ne ſont pas trop d'accord entr'eux, & ſont encore oppoſés à un quatrième qui eſt rapporté dans un ouvrage de l'an 1315, comme ayant été fait par deux lettrés peu éloignés du tems de Hoang-Fou-Mi. La comparaiſon de ces differens extraits nous meneroit trop loin; il ſuffira d'obſerver que ce Chronologiſte s'approchoit aſſez de la chronologie du Tſou-Chou, & donnoit environ cent quatre-vingts ans de moins à l'époque de Yao, que ne fait la chronologie des Annales.

Hoang-Fou-Mi remontoit non ſeulement juſqu'à Hoang-ti, mais encore juſqu'à Fo-Hi; il comptoit trois cens cinquante-ſept ans de Hoang-ti à Yao, & comme il marquoit huit regnes anonymes pendant cinq cens trente ans entre Chinnong & Hoang-ti, le commencement de Fo-hi précédoit de ſept cens ſoixante ans celui de Hoang-ti, & de onze cens vingt-ſept celui de Yao. Suppoſant que dans la chronologie de Hoang-Fou-Mi le commencement de Yao répondît à l'an 2177 environ, ce qui ne peut pas s'éloigner beaucoup de ſon ſentiment, le regne de Fo-hi tombera à l'an 3300 environ avant l'Ère Chrétienne, & celui de Hoang-ti à l'an 2514 environ.

On ne dit point ſur quel fondement Hoang-Fou-Mi avoit déterminé ces regnes antérieurs

(a) Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. T. XV. p. 557, 558.

à Hoang-ti, & ce ne pouvoit guere être que sur la foi des fausses traditions des *Tao-ſſé*, de la secte desquels il étoit; cependant, ce calcul a été reçu dans les Annales, où il est rapporté sans être réjetté ni approuvé, tandis qu'on n'a fait aucune attention au retranchement qu'il vouloit faire à la durée des tems postérieurs à Yao; mais, c'est qu'alors on étoit assez porté à allonger cette durée, encore plus que n'avoit fait Pane-cou.

HOBA, *Hoba*, Χοβὰ. (a) Il est dit dans la Génese, qu'Abraham poursuivit Chodorlahomor, & les autres rois ligués, jusqu'à Hoba, à la gauche, ou au nord de Damas. On croit que c'est la ville d'Abila; dans la vallée qui est entre le Liban & l'Antiliban.

HOBAB, *Hobab*, Ὀβὰβ, (b) fils de Raguel Madianite, & beau-frere de Moïse. Ce dernier étant sur le point de partir du mont Sinaï, pour aller à la conquête de la terre promise, dit à Hobab: » Nous » allons partir pour aller au » lieu que le Seigneur nous doit » donner; venez avec nous, » afin que vous ayez part aux » biens que le Seigneur a pro- » mis à Israël. « Hobab répondit qu'il ne pouvoit y aller, parce qu'il vouloit s'en retourner dans son païs. Mais, Moïse le pria avec tant d'instance, qu'enfin il se rendit à ses prieres. On croit que les Cinéens qui demeuroient au midi de Juda, étoient les descendans de Hobab le Madianite.

HOBAL, *Hobal*, idole des Arabes. On la voyoit entourée de 360 autres plus petites, qui présidoient à chaque jour de l'année. Mahomet détruisit son culte, dans la Mecque, lorsqu'il s'en fut rendu maître.

HOBIA, *Hobia*, Ἀαβεία. (c) Prêtre dont les enfans revinrent de Babylone à Jérusalem, après la captivité.

HOC HABET. (d) Lorsqu'un gladiateur étoit blessé, le peuple s'écrioit: *Hoc Habet*, il en tient. Alors il baissoit ses armes, ce qui étoit un signe qu'il se confessoit vaincu.

HOD, *Hod*, Ὢα. (e) de la tribu d'Aser, étoit fils de Supha.

HODÈS, *Hodes*, Ἀδα, (f) femme de Sapharaïm, fut mere de sept enfans, Jodab, Sébia, Mosa, Molchom, Jéhus, Séchia & Marma.

HODIUS, *Hodius*, Ὀδιὸς, (g) Héraut, dont parle Homère au neuvième livre de l'Iliade.

HODOPES, *Hodopes*, Magistrats qui veilloient dans Athènes à l'entretien des rues de la ville & des grands chemins.

(a) Genes. c. 14. v. 15.
(b) Numer. c. 10. v. 29. & *seq.*
(c) Esdr. L. I. c. 2. v. 61.
(d) Coût. des Rom. par M. Nieup. p. 255.
(e) Paral. L. I. c. 7. v. 37.
(f) Paral. L. I. c. 8. v. 9.
(g) Homer. Iliad. L. IX. v. 170.

HODSI, *Hodsi*, (*a*) nom d'un païs de Palestine. Nous lisons, au second livre des Rois, que Joab, étant parti par l'ordre de David, pour aller faire le dénombrement du peuple, vint en Galaad, & de-là au païs de Hodsi. D. Calmet dit qu'on ne sçait pas la situation de ce païs.

HOGOTIUS, *Hogotius*, (*b*) héros dont quelques peuples avoient fait un dieu.

HOLDA, *Holda*, Ὀλδα, (*c*) Prophétesse, femme de Sellum, demeuroit à Jérusalem dans la seconde enceinte de la ville. Le roi Josias faisant travailler aux réparations du temple de Jérusalem, le grand-Prêtre Helcias trouva l'original du livre de la loi dans le trésor du temple; & Saphan commissaire envoyé de la part du Roi y étant venu, Helcias lui dit: J'ai trouvé le livre de la loi du Seigneur dans le temple, & en même tems il le lui remit en main. Saphan le prit & le lut; & après qu'il eut rendu compte au Roi de la commission qu'il lui avoit donnée, il lui dit qu'il avoit reçu du Grand-Prêtre le livre de la loi, dont il fit la lecture devant le Roi. Celui-ci, l'ayant ouie, déchira ses vêtemens, & ordonna au grand-Prêtre Helcias, à Ahicam, fils de Saphan, à Achobor, fils de Micha, & à Asaïas serviteur du Roi, d'aller consulter de sa part le Seigneur: » Allez, leur dit-il, consulter » le Seigneur sur mon sujet, » sur le sujet du peuple & de » tout Juda, à l'occasion de » ce qui est contenu dans ce » livre; car, la colère du Sei» gneur est terriblement en» flammée contre-nous, parce » que nos peres n'ont pas vou» lu écouter ce qui est contenu » dans ce livre, ni accomplir » ce qui y est commandé. «

Ils allerent donc trouver la prophétesse Holda, lui raconterent ce qui étoit arrivé, & lui exposerent les ordres du Roi. Holda leur répondit: » Voici ce que dit le Seigneur: » Dites à celui qui vous a en» voyés vers moi: Je vais en» voyer sur ce lieu, & sur » ceux qui l'habitent, tous les » maux, dont ce livre vous » menace, parce qu'ils m'ont » abandonné pour adorer des » dieux étrangers, & qu'ils » m'ont irrité par toute leur » conduite; ma colere s'allu» mera contre ce lieu, & ne » s'éteindra point. Quant au » roi de Juda qui vous a en» voyés, vous lui direz: Voici » ce que dit le Seigneur le dieu » d'Israël: Puisqu'à la lecture » de ce livre vous avez été » touché de frayeur, & que » vous vous êtes humilié devant » le Seigneur, & que vous » avez déchiré vos vêtemens, » & que vous avez répandu des

(*a*) Reg. L. II. c. 24. v. 6.
(*b*) Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. T. I. pag. 360.
(*c*) Reg. L. IV. c. 22. v. 14. & *seq.*

» larmes en ma présence, je » vous ai écouté, dit le Seigneur, vous serez réuni à vos » peres, & vous serez enseveli » en paix dans votre sépulcre, » & vos yeux ne verront point » les maux que je ferai fondre » sur ce lieu. «

Le Roi, ayant reçu cette réponse, fit assembler tous les anciens de Juda & de Jérusalem dans le temple, s'y rendit avec eux & avec tout le peuple de la ville, depuis le plus petit jusqu'au plus grand, leur fit la lecture du livre qui avoit été trouvé, renouvella avec eux l'alliance avec le Seigneur, leur fit promettre d'observer plus fidelement à l'avenir ses loix & ses ordonnances, & en même tems détruisit tous les restes d'idolâtrie qui étoient dans le temple & dans tout le païs.

On ignore le tems de la mort de Holda; mais, la découverte du livre de la loi, dont nous parlons, arriva l'an du monde 3380, & 620 avant J. C.

HOLDAI, *Holdaï*. (*a*) Le prophête Zacharie reçut ordre du Seigneur de demander à Holdaï & à quelques autres, de l'or pour faire des couronnes à Jésus fils de Josédec.

HOLDAI, *Holdaï*, Χολδία, (*b*) de la ville de Nétophath, & de la famille d'Othoniel, étoit un des douze chefs des troupes de David, qui servoient chacun en leur rang au palais, avec les vingt-quatre mille hommes qu'ils commandoient. Holdaï entroit en service au douzième mois de l'année.

HOLMONS. *Voyez* Olmons.

HOLMUS, *Holmus*, Ὅλμος, le même qu'Halmus. *Voyez* Halmus.

HOLO, *Holo*, (*c*) ville d'Espagne, selon Tite-Live. Elle fut prise par le Proconsul M. Fulvius, l'an 192 avant l'Ere chrétienne. Cette ville n'est point connue des anciens Géographes.

HOLOCAUSTE, *Holocaustum*, Ὁλόκαυστον. (*d*) sacrifice dans lequel la victime étoit entiérement consumée par le feu, sans qu'il en restât rien, pour témoigner à la divinité qu'on se dévouoit totalement à elle.

Dans les sacrifices faits aux dieux infernaux, on n'offroit que des Holocaustes, on brûloit toute l'hostie, & on la consumoit sur l'autel, n'étant pas permis de manger rien de ces viandes immolées pour les morts. Les anciens qui, selon Hygin & Hésiode, faisoient de grandes cérémonies aux sacrifices, consumoient les victimes entieres dans le feu; mais, les pauvres n'étant pas en état de subvenir à cette dépense, Prométhée, dit-on, obtint de Jupiter qu'il fût permis de ne jetter qu'une partie de la victime

(*a*) Zachar. c. 6. v. 10, 11.
(*b*) Paral. L. I. c. 27. v. 15.
(*c*) Tit. Liv. L. XXXV. c. 22.

(*d*) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. II. pag. 154. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. I. p. 461.

dans le feu, & de se nourrir de l'autre. Pour donner lui-même l'exemple & établir une coutume pour les sacrifices, il immola deux taureaux, & jetta leur foie dans le feu; ensuite, séparant les chairs des os, il en fit deux monceaux, mais si artistement disposés & si bien couverts de peaux, qu'on les auroit pris pour deux taureaux. Jupiter, invité par Prométhée à choisir l'une des deux parts, s'y trompa, prit celle qui n'étoit composée que d'os, & depuis ce tems-là la chair des victimes fut toujours mise à part pour ceux qui sacrifioient, & les os brûlés en l'honneur des dieux. Malgré cette fiction, qui faisoit plus d'honneur à la pénétration de Prométhée qu'à celle de Jupiter, il est certain qu'il y a eu des tems & des lieux où l'on brûloit la victime toute entiere, & que l'Holocauste a pris delà son nom, ὅλος, tout, & καίω. Je brûle.

Chez les Hébreux, on brûloit sur l'autel toute la chair des Holocaustes, à l'exception des victimes pour le péché & des hosties salutaires, dont on réservoit quelques parties, qui n'étoient pas consumées sur l'autel. Le terme Hébreu *halah*, qui est traduit par Holocauste, est dérivé d'une racine, qui signifie *monter*, parce que l'on fait monter en fumée toute l'hostie offerte en Holocauste. Les plus anciens sacrifices dont nous ayons connoissance, sont les Holocaustes; & il y a beaucoup d'apparance qu'avant la loi, on n'en offroit point d'autres, & que les sacrifices même pour le péché & pour l'action de graces, étoient des Holocaustes. Depuis l'érection du Tabernacle, ou du moins depuis la construction du Temple, ou depuis que le Tabernacle fut fixé en un lieu, on offrit tous les jours deux agneaux en Holocauste sur l'autel d'airain; l'un le matin, & l'autre le soir; le premier, avant tous les autres sacrifices; & le second, après tous ceux de la journée.

HOLOCAUSTES [autel des]. (*a*) C'étoit une espece de coffre de bois de sethim, couvert de lames de cuivre. Il avoit cinq coudées en quarré, sur trois de hauteur. Moïse l'avoit placé à l'orient & au devant de l'entrée du Tabernacle, & en plein air; afin que le feu que l'on devoit toujours entretenir sur cet autel, & la fumée des victimes qu'on y devoit brûler, ne gâtassent pas le dedans du Tabernacle. Aux quatre coins de cet autel s'élevoient comme quatre cornes, couvertes du même métal que le reste de l'autel. Au dedans de la profondeur ou du creux de l'autel, étoit une grille d'airain, sur laquelle on faisoit le feu, & au travers de laquelle tomboit la cendre, à mesure

(*a*) Exod. c. 20. v. 26. c. 27. v. 1. *& seq.* Joseph. de Bell. Judaïc. p. 918. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. T. VII. p. 17. *& suiv.*

qu'elle se formoit sur l'autel, & elle étoit reçue en bas dans une cuvette qui étoit placée sous l'autel. Aux quatre coins de cette grille, étoient quatre anneaux & quatre chaînes, qui la tenoient suspendue aux quatre cornes de l'autel, dont nous venons de parler. Comme cet autel étoit portatif, Moïse avoit fait à ses côtés des anneaux, dans lesquels passoient des barres de bois de sethim, couvertes de lames de cuivre, pour porter l'autel.

Voilà quel étoit l'autel des Holocaustes du Tabernacle, dressé par Moïse dans le désert; mais, dans le temple de Salomon, l'autel des Holocaustes étoit beaucoup plus grand. C'étoit une espece de cube, qui avoit vingt coudées de long, autant de large, & dix de haut; il étoit couvert de lames de cuivre fort épaisses, & rempli de pierres brutes, ayant pour y monter une rampe placée du côté de l'orient. Au retour de la captivité de Babylone, on rétablit l'autel des Holocaustes sur le modele de celui de Salomon; mais, après que le temple & l'autel eurent été profanés par les ordres d'Antiochus Épiphane, on démolit cet autel, & on en mit les pierres en un lieu pur dans le temple, en attendant qu'il vînt un prophete suscité de Dieu, qui déclarât l'usage qu'on en devoit faire. Le grand Hérode, ayant renouvellé le temple de Jérusalem, y bâtit un autel des Holocaustes, comme les précédens; mais, Josephe dit qu'on y montoit par une rampe du côté du midi.

Selon les Rabbins, l'autel des Holocaustes étoit une grosse masse, toute bâtie de pierres brutes & non polies, dont la base avoit trente-deux coudées, ou quarante-huit pieds en quarré. Delà l'autel s'élevoit d'une coudée, ou d'un pied & demi, puis il y avoit une retraite de l'épaisseur d'une coudée. Alors, l'autel n'ayant plus que trente coudées en quarré, s'élevoit de cinq coudées, puis recevoit une nouvelle diminution, ou une retraite de deux coudées de large, & par conséquent étoit réduit à vingt-huit coudées en quarré. Delà il s'élevoit encore de trois coudées, puis se retrécissoit de deux coudées. Enfin, il s'élevoit encore d'une coudée, & ayant toute sa largeur en quarré de vingt-quatre coudées, ou trente-six pieds, il formoit le foyer sur lequel on brûloit les victimes, & où on entretenoit le feu perpétuel.

Les deux coudées de retraite dont on a parlé, & qui se faisoient presqu'au milieu de la hauteur de l'autel, servoient comme d'un sentier aux Prêtres pour aller & venir au tour de l'autel, pour y entretenir le feu, & y mettre les victimes.

Aux quatre coins de l'autel, dans son dernier retrécissement ou sa derniere retraite, il y avoit quatre petits pilliers d'une coudée en quarré, creux d'u-

ne demi-coudée en quarré, & de la forme d'un cube parfait. Ce sont-là les cornes de l'autel, dont il est si souvent parlé dans l'Écriture ; elles étoient creuses, afin qu'on y pût faire couler une partie du sang de la victime.

On montoit à l'autel par une rampe insensible, qui étoit du côté du midi ; on l'appelloit *Kibesch* ; elle avoit trente-deux coudées de longueur, sur seize de largeur, & aboutissoit au plus haut retrécissement, ou à la plus haute retraite, précisément près du foyer ou du sommet de l'autel ; car, il étoit défendu par la loi de monter à l'autel par degrés. Les Prêtres pouvoient tourner au tour de l'autel, & faire leurs fonctions commodément de dessus les deux retraites que nous avons marquées ; sçavoir, celle du milieu, qui étoit d'une coudée, & celle d'en-haut, qui étoit aussi d'une coudée ; car, il leur auroit été mal-aisé de marcher nus pieds sur le foyer de l'autel, toujours échauffé par le feu qu'on y entretenoit continuellement.

HOLOFERNE, *Holofernes*, Ὀλοφέρνης, (a) général de Nabuchodonosor roi d'Assyrie. Ce prince, après avoir vaincu Arphaxad roi des Medes, dans un grand combat, envoya à toutes les nations, pour les obliger de se soumettre à son Empire, prétendant qu'il n'y auroit plus désormais de Puissance qui pût lui résister. Néanmoins, les peuples auxquels il avoit député ayant refusé de lui obéir, il résolut de s'en venger, & chargea Holoferne de cette commission.

Ce Général fit aussitôt venir les chefs & les officiers des troupes des Assyriens ; & pour se mettre en campagne selon l'ordre qu'il en avoit reçu du roi, il choisit six vingts mille hommes de pied & douze mille archers à cheval. Il fit marcher devant lui tout son bagage, où il y avoit une multitude innombrable de chameaux, avec toutes les provisions dont l'armée pouvoit avoir besoin, & des troupeaux de bœufs & de moutons qui étoient sans nombre. Il commanda que dans toute l'Assyrie l'on préparât du bled qu'il pût prendre, lorsqu'il passeroit. Il prit aussi de la maison du roi des sommes immenses d'or & d'argent ; & il partit de Ninive lui & toutes ses troupes avec ses chariots, sa cavalerie & ses archers, qui couvrirent toute la face de la terre comme des nuées de sauterelles. Ainsi s'exprime l'auteur sacré. Il faut prendre garde au reste de confondre cette ville de Ninive avec une autre du même nom qui étoit sur les bords du Tigre; celle, dont il est ici question & où le livre de Judith met la la résidence de Nabuchodonosor, étoit en de-çà de l'Eu-

(a) Judith. c. 1. *& seq. Capit.* Mém de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. V. pag. 402, 403. | T. XXI. pag. 52. *& suiv.*

phrate, & à trois journées seulement des montagnes de la Cilicie.

A trois journées de Ninive, Holoferne trouva ses troupes rassemblées à l'entrée de la plaine de Bectileth, Baictilaith, ou, comme l'appelle Ptolémée, Baftaillé, dans la Syrie Cassiotide, entre Hiérapolis & Antioche. Il se mit à leur tête; & s'étant avancé le long des montagnes de Cilicie, il prit d'assaut les villes de Phoud & de Loud, livra au pillage celle de Rassis & tout son territoire, aussi-bien que les Arabes qui étoient à l'entrée du desert, au midi de Chellon.

Après avoir frappé ces premiers coups, Holoferne ne trouvant peut-être pas qu'il fût sûr ni facile de pénétrer plus avant par le Mont-Casius & les montagnes du Liban, alla passer l'Euphrate à la hauteur des païs qu'il venoit de subjuguer, descendit vers Thapsague & vers l'embouchure de l'Aborrhas, où étoient les passages les plus ordinaires & les plus commodes pour rentrer en Syrie, y repassa ce fleuve; & traversant le païs des Arabes Madianites, dont il brûla les tentes & enleva les troupeaux, il arriva vers le tems de la moisson dans les plaines de Damas. Il est bien singulier sans doute de voir des interpretes étendant les conquêtes d'Holoferne au fond de la Lydie & de l'Ionie, & depuis les bords du Tigre jusqu'à ceux de la mer Égée, faire encore revenir ce Général en Syrie avant la moisson, en sorte qu'ils lui font parcourir, en moins de trois mois de tems, six cens lieues de païs, c'est-à-dire, plus que son armée n'en eût pu traverser en six mois.

Damas étoit une des plus belles villes de l'orient; sa situation agréable, l'abondance de ses eaux, la fertilité de ses campagnes, la beauté de ses vergers, y avoient autrefois fixé le séjour des rois de Syrie. Holoferne en eut bientôt fait un triste désert; rien n'y fut épargné; les bleds furent brûlés; les arbres coupés; les vignes arrachées; les troupeaux enlevés; toute la jeunesse passée au fil de l'épée.

Un traitement si cruel répandit la terreur dans tous les environs; la plupart de ceux qui n'étoient pas encore réduits, songerent à prévenir un semblable malheur. On envoya de toutes parts des députés au général des Assyriens pour se soumettre à lui & implorer sa clémence; les villes se hâtoient de lui ouvrir leurs portes dès qu'il paroissoit, la Noblesse & les Magistrats alloient au devant de lui, on le recevoit à la lueur des lampes & au son des instrumens; ainsi, Holoferne eut assujetti, au bout d'environ trois mois, près de quatre-vingts lieues de païs qui se trouvent renfermées entre le torrent d'Aborrhas à l'orient, la Méditerranée au couchant, la Cilicie au septentrion, & les Monts-

Trachonites au midi. Ce sont là les limites dans lesquelles l'Auteur sacré lui-même renferme ses conquêtes.

Holoferne s'avança ensuite vers les côtes de la Méditerranée, & entra dans la grande plaine de Jezrahel ; il y fit camper son armée près de Dothaïm, entre Bethsan & Gabai, vis-à-vis de Jezrahel. Il demeura un mois entier dans ce camp, moins pour s'y rafraîchir des fatigues qu'il avoit pu essuyer dans des conquêtes si rapides, que pour y attendre & y rassembler les renforts qui le venoient joindre ; car, il avoit obligé tous les peuples qu'il avoit subjugués, à lui fournir des recrues & des troupes. Le camp, dont il s'agit, qui étoit si proche d'Acé, est évidemment celui-là même où Strabon nous apprend que les rois de Perse qui entreprirent des expéditions contre l'Egypte, rassemblerent leurs armées.

Cependant, les Juifs à la vue des excès auxquels se portoit Holoferne, craignirent qu'il ne les confondit avec les coupables, & n'osât même, sans l'aveu de Nabuchodonosor, les traiter comme eux ; c'est pourquoi, ils crurent qu'ils devoient, à tout évenement, se mettre en état de défense & se saisir des défilés des montagnes qui pouvoient conduire à Jérusalem. Celui, qui étoit alors Grand-prêtre & chef de la nation, en donna les ordres partout, & ils furent ponctuellement exécutés. L'Auteur sacré l'appelle tantôt Éliachim & tantôt Joachim. du moins dans la version Latine ; dans la Grecque il est toujours appellé Ἰωακειμ. Depuis le retour de la captivité, & sur-tout depuis que Néhémie avoit eu le crédit & l'adresse de faire rebâtir les murs de Jérusalem en cinquante-deux jours, malgré les oppositions & les clameurs des Satrapes des provinces voisines, les Juifs gouvernés par leurs Grands-prêtres, jouissoient d'une espece d'autonomie ; & leur dépendance n'étoit guere marquée que par le payement de quelques redevances ou contingens annuels qui leur étoient imposés. La constitution de l'empire des Assyriens étoit telle que plusieurs provinces y formoient de petits États qui, étant régis par des chefs nationaux, paroissoient presque indépendans, & étoient en effet plutôt vassaux que sujets de l'empire ; ils armoient & faisoient la guerre à leur gré, sans que l'empire y prît part ou feignît de le faire. Une défiance assez bien fondée contre les Généraux & les Satrapes qui cherchoient ou à se faire un mérite de les réduire dans une entiere dépendance, ou à agrandir leurs propres gouvernemens à leurs dépens, les obligeoient aussi quelquefois à prendre, vis-à-vis d'eux, des mesures dont la Cour ne prenoit pas toujours ombrage, ou qu'elle dissimuloit pour éviter de plus grands inconvéniens.

C'est justement ce qui arriva aux Juifs en cette occasion. Témoins de toutes les cruautés d'Holoferne, ils crurent devoir prendre vis à-vis de lui des précautions qui les missent à l'abri de ses violences, & l'empêchassent de les insulter dans son passage. Quelle qu'eût été d'abord son intention à leur égard, l'obstacle qu'on lui opposoit l'irrita & ne fit que lui fournir un prétexte. Il traita les mesures qu'on prenoit contre lui, de révolte contre le Roi; & au lieu de poursuivre sa mission contre l'Egypte & les Phéniciens, il résolut d'écraser entiérement les malheureux Juifs.

Achior, chef des Ammonites, qui s'étoient déja soumis à Holoferne, & qui étoient dans son armée comme troupes auxiliaires, lui fit connoître qui étoient les Juifs, & lui dit que c'étoit un peuple protégé particuliérement d'un Dieu tout-puissant, qui le rendoit invincible tandis qu'il lui demeuroit fidele; & qu'ainsi il ne devoit pas se flatter de le vaincre, à moins qu'il n'eût commis contre Dieu quelque crime qui le rendît indigne de sa protection. Holoferne, offensé de ce discours, lui dit: » Puisque vous » avez si bien fait le prophe» te, je veux vous faire voir » qu'il n'y a point d'autre » Dieu que Nabuchodonosor; » & que vous périrez avec » les Juifs, dont vous ve» nez de nous vanter le Dieu » & la puissance. » En même-tems, il fit prendre Achior, & le fit mener vers Béthulie, avec ordre de le livrer aux Juifs. Les serviteurs d'Holoferne prirent donc Achior, & l'ayant mené à la vue & assez près des murs de Béthulie, ils le lierent à un arbre, & le laisserent en cet endroit; d'où les Juifs le vinrent bientôt délier, & apprirent de sa bouche tout ce qui s'étoit passé.

Cependant, Holoferne forma le siege de Béthulie; & ayant fait couper l'eau qui alloit dans la ville, & ayant encore mis des gardes à la seule fontaine qui restoit aux assiégés près de leurs murailles, ceux de la ville se virent bientôt réduits à l'extrêmité; & ils résolurent de se rendre, si dans cinq jours Dieu ne leur envoyoit pas du secours. Judith, informée de leur résolution, conçut le dessein d'aller tuer Holoferne dans son camp. Elle prit ses plus beaux habits, & sortit de Béthulie avec sa servante; & ayant été menée à ce Général, elle feignit que Dieu lui avoit inspiré le dessein de se rendre à lui, ne pouvant souffrir les crimes & les excès des Juifs.

Dès qu'Holoferne l'eut vue, il fut épris de sa beauté; & quelques jours après, il l'invita à un grand festin qu'il fit aux principaux de son armée. Mais, il prit tant de vin, que l'ivresse & le sommeil l'empêcherent de satisfaire sa passion.

Judith, qui fut laissée dans sa tente pendant cette nuit, lui coupa la tête avec sa propre épée ; & étant sortie du camp avec sa servante, elle s'en retourna à Béthulie, portant la tête d'Holoferne. Dès qu'il fut jour, les assiégés firent une sortie sur les ennemis, lesquels étant entrés dans la tente de leur Général, trouverent son cadavre sans tête, nageant dans son sang au milieu de sa tente. Alors, ils reconnurent que c'étoit Judith qui les avoit trompés. Ils prirent la fuite avec précipitation, laissant le camp plein de riches dépouilles. Les Juifs les poursuivirent, en tuerent un grand nombre, & revinrent chargés de butin.

On est fort partagé sur le tems auquel arriva cette guerre d'Holoferne contre les Juifs. Les uns la placent avant la captivité de Babylone, sous le regne de Manassé, & sous le pontificat du grand Éliacim. D'autres la reculent au tems qui a suivi la captivité.

M. Gibert, qui croit que Nabuchodonosor est le même qu'Artaxerxe Ochus, prétend qu'Holoferne étoit le frere du roi de Cappadoce & le petit-fils de Datamès un des plus fameux capitaines de l'Antiquité. Nous tenons, dit M. Gibert, ces particularités de Diodore de Sicile, qui nous le fait également reconnoître & par son nom & par la part qu'il lui donne à l'expédition d'Ochus contre la Phénicie & l'Egypte, à l'occasion de laquelle, comme ajoûte Diodore de Sicile, le roi de Perse le combla d'honneurs & de bienfaits. Nous sommes cependant encore arrêtés, dit M. Gibert dans un autre endroit, par la tradition des rois de Cappadoce sur le sort d'Holoferne qui étoit un de leurs ancêtres. Il revint, disoient-ils, (car ce sont ces rois eux-mêmes qui faisoient parler Diodore de Sicile) de l'expédition de l'Egypte, & mourut dans sa patrie ; d'où il semble résulter à la premiere vue, que cet Holoferne n'est pas le même que celui qui périt par la main de Judith sous les murs de Bethulie. Mais, d'un côté, il est assez ordinaire de voir deux nations différentes se contredire dans leurs traditions sur un même point, lorsque l'une de ces nations a quelque intérêt de dissimuler ou de detruire des faits qui ne sont pas à son avantage & à sa gloire, tandis que l'autre a un intérêt tout contraire. D'un autre côté, la diverse maniere de raconter la mort ou la naissance, ou d'en assigner le tems ou le lieu, n'est pas toute seule une raison de distinguer plusieurs personnages sous le même nom, lorsqu'ils se ressemblent & se confondent dans les autres circonstances de leur vie.

Enfin, dans l'espece particuliere, on doit prendre garde que cette observation recherchée, qu'Holoferne est revenu de l'expédition d'Egypte,

& qu'il eſt mort dans ſa patrie, eſt miſe dans la bouche des princes de Cappadoce qui avoient ſans doute interêt de cacher la honte d'un homme de qui ils deſcendoient ; & leur témoignage en cette occaſion devient d'autant plus ſuſpect qu'il eſt plus affecté , & , pour ainſi dire , plus hors d'œuvre. Car , à quel propos avertir ſi curieuſement qu'Holoferne eſt revenu de l'expédition d'Egypte ; qu'il n'y eſt pas mort , qu'il eſt mort dans ſa patrie , ſi ce n'eſt pour prévenir & comme réfuter par avance , autant qu'ils le pouvoient , ce que l'on racontoit ailleurs de déshonorant pour eux ſur ſa mort dans cette même expédition ? Et n'eſt-ce pas là le cas de dire qu'une défenſe anticipée vaut ſouvent un aveu ? Mais , ce qui ajoûte ſurtout un grand poids à ces conſidérations , c'eſt que de tous leurs ancêtres Holoferne eſt le ſeul ſur lequel ils ayent pris le ſoin ſingulier de faire une ſemblable obſervation.

Voilà après tout , ajoûte M. Gibert , les raiſons qui , en mon particulier , m'ont empêché de déférer à cette circonſtance unique.

HOLOFERNE , *Holofernes* , Ὀλοφέρνης , (*a*) fils ſuppoſé d'Ariarathe V , roi de Cappadoce, & d'Antiochide , fille d'Antiochus le grand. Comme cette Princeſſe n'avoit point d'enfans, elle trouva le moyen d'en ſuppoſer deux à ſon mari ; l'aîné fut nommé Ariarathe comme ſon prétendu pere , & le cadet Holoferne. Mais , dans la ſuite , devenant groſſe elle-même , elle mit au monde contre toute eſpérance deux filles, & un fils qui fut d'abord nommé Mithridate , mais qui prit depuis le nom d'Ariarathe. Avouant alors à ſon mari la ſuppoſition précédente , elle lui perſuada d'envoyer à Rome le premier de ſes deux fils ſuppoſés avec une penſion médiocre , & le ſecond en Ionie, afin qu'ils ne fiſſent aucun obſtacle à la ſucceſſion légitime de ſon véritable fils.

Ces précautions n'empêcherent pas Holoferne de prétendre au trône de Cappadoce , après la mort d'Ariarathe V ; & aidé de Démétrius Soter , roi de Syrie , il vint à bout d'en chaſſer Ariarathe VI. Mais , au lieu de gouverner avec prudence & de s'attirer l'affection des peuples , il prit une route toute oppoſée ; & ne ſongeant qu'à amaſſer de l'argent , il fit préſent de quarante talens à Timothée , & de ſoixante-dix au roi Démétrius, auquel même il en promit encore quatre cens , & peu de tems après ſix cens autres. S'étant rendu odieux aux Cappadociens par cette conduite , il commença à les dépouiller les

(*a*) Diod. Sicul. L. 31. Excerpt. Roll. Hiſt. Anc. T. V. p. 111 , 112 , 173 , 310 , 311.

uns après les autres, & à s'emparer de tout leur argent. Ayant amassé par cette voie des sommes immenses, il mit en dépôt dans le trésor de Priene pour les besoins à venir quatre cens talens, qui lui furent fidelement rendus dans la suite.

Voyant ensuite baisser de jour en jour son autorité & son crédit, il se hâta de faire distribuer la paye à ses soudoyés, de peur que le moindre délai n'excitât quelque soulevement parmi eux. Mais, se trouvant alors à l'étroit, il s'avisa de piller le temple de Jupiter, bâti au pied du Mont d'Ariadne, qui avoit été jusques-là regardé comme inviolable, & dont il tira de quoi satisfaire pleinement ses troupes.

Cependant, Ariarathe VI s'étoit réfugié à Rome, pour implorer le secours des Romains. L'usurpateur y envoya aussi ses députés. Le Sénat ordonna que les deux freres regneroient conjointement. C'étoit une politique assez ordinaire aux Romains, de partager ainsi les royaumes entre des freres, afin de les affoiblir par ce partage, & de laisser entr'eux des semences perpétuelles de divisions. Attale, roi de Pergame, dans les premieres années de son regne, le rétablit entiérement sur le trône, ayant vaincu & chassé son compétiteur.

Holoferne, s'étant retiré à Antioche, se joignit aux habitans de cette ville qui conspirerent contre Démétrius son bienfaiteur, dont il espéroit remplir la place. La conspiration fut découverte, & Holoferne mis en prison. Démétrius l'auroit fait mourir sur le champ, s'il n'avoit jugé plus à propos de le réserver pour le faire servir dans la suite aux prétentions qu'il avoit sur la Cappadoce, & au dessein qu'il avoit formé de détrôner & de perdre Ariarathe. Mais, il fut prévenu par le complot que formerent contre lui les trois rois, d'Egypte, de Pergame, & de Cappadoce, qui mirent à sa place Alexandre Bala.

HOLON, *Holon*, Γελά, (a) ville de Palestine, dans la tribu de Juda. Elle fut donnée aux Lévites de la famille de Caath.

HOLOTHURION, *Holothurium*, Ὁλοθούριον, (b) est, selon Hésychius, un poisson marin. Aristote & Pline en font mention. On ne sçait pas l'étymologie de ce mot. La premiere partie semble venir de Ὅλος, tout, & la seconde de θουρος, impétueux.

HOLQUE, *Holca*, (c) sorte de poids. L'Holque pesoit six oboles. Dans la Mna ou dans la Mine, il y avoit cent Holques,

(a) Josu. c. 21. v. 15.
(b) Arist. L. I. de Hist. Anim. c. 1. Plin. T. I. p. 530.

(c) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. III. p. 152.

& selon le poids Italique cent douze.

HOMAM, *Homam*, (a) fils de Lothan. Il est aussi appellé Héman.

HOMÉOMÉRIE, *Homœomeria*, (b) du Grec Ὅμοιος, *similis*, semblable, & μέρος, *pars*, partie. Ce terme exprime l'opinion d'Anaxagore, qui prétendoit que chaque tout dans la nature est composé de parties qui, avant leur union, étoient déja de même nature que le tout. Voici comment Lucrece l'exprime :

Nunc Anaxagoræ scrutemur Homœomeriam,
Quam Græci memorant, nec nostrâ dicere linguâ
Concedit nobis patrii sermonis egestas ;
Sed tamen ipsam rem facile est exprimere verbis.
Principium rerum, quam dicit Homœomeriam,
Ossa videlicet ex pauxillis atque minutis
Visceribus, viscus gigni, sanguemque creari
Sanguinis inter se multis coeuntibus guttis,
Ex aurique putat micis consistere posse
Aurum, & de terris terram concrescere, parvis
Ignibus ex ignem, humorem ex humoribus esse.
Cætera consimili fingit ratione putatque.

Suivant cette Hypothèse, un os est donc un composé de petits os ; les entrailles des animaux sont un composé de petites entrailles ; le sang n'est que le concours de petites gouttelettes de sang ; une masse d'or est un amas de parcelles d'or ; la terre, un amas de petites terres ; le feu, un assemblage de parcelles de feu. Il en est de même, selon lui, de tous les corps que nous voyons.

Ce qui a pu engager Anaxagore dans ce sentiment, c'est qu'il remarquoit qu'une goutte d'eau, si divisée & si évaporée qu'elle pût être, étoit toujours de l'eau, & qu'un grain d'or, partagé en dix mille petites portions, étoit dans les dix mille parcelles ce qu'il étoit en son entier. Anaxagore entrevoyoit la vérité à cet égard ; & s'il avoit borné son principe aux natures simples que l'expérience nous montre indestructibles, il auroit eu raison de n'admettre en ces natures que de nouveaux assemblages, ou des désunions passageres, & non de nouvelles générations. Mais, il s'éloigne de la vérité en des points bien importans.

(a) Paral. L. I. c. 1. v. 39.

(b) Hist. du Ciel Tom. II. pag. 114. & suiv.

Sa premiere méprise est d'étendre son principe aux corps mêlangés. Il n'en est pas du sang comme de l'eau. Celle-ci est simple, au lieu que le sang est un composé de différentes parcelles d'eau, d'huile & de terre qui étoient dans la nourriture. Une seconde méprise est d'étendre le même principe aux corps organisés, comme si une multitude de petites entrailles pouvoient en quelque sorte aider l'organisation d'un bœuf ou d'un chameau, & de l'un plutôt que de l'autre. Mais, ce que j'appellerai une impiété plutôt qu'une méprise, est de penser que Dieu, pour créer le monde, n'eût fait que rapprocher & unir des matieres déjà faites, ensorte qu'elles ne lui doivent ni leur être, ni leur excellence; & que ce qu'il y a de plus estimable dans l'univers, je veux dire cette diversité de natures actuellement inaltérables, a précédé la fabrique du monde, au lieu d'en être l'effet. Mais, l'impiété de cette philosophie trouve sa réfutation dans le ridicule même qu'elle porte avec elle.

Vous demandez à Anaxagore quelle est l'origine d'un brin d'herbe ? Il vous répond en philosophe, qu'il faut remonter à l'Homéomérie, selon laquelle Dieu n'a fait que rapprocher de petites herbes élémentaires qui étoient comme lui de toute éternité. *Toutes choses*, dit-il, *étoient ensemble pêle-mêle.* (C'est ce qu'on peut appeller *panspermie*, ou *mélange de toutes les semences*) ; *& l'esprit venant ensuite en a composé le monde.* Si quelqu'un me demandoit de quelle laine & de quelle main est le drap que je porte ? Au lieu de dire : *C'est une laine de Ségovie, fabriquée par Pagnon ou par Van-Robès* ; seroit-ce répondre juste que de dire : *Le drap étoit, & un tailleur en a pris les morceaux qu'il a cousus pour me faire un habit ?* Mais, il y a ici quelque chose de plus ridicule encore. Notre philosophe raisonne sur l'origine des corps mixtes & des corps organisés, comme celui, qui voyant quelque rapport entre la figure d'un chat & d'un tigre, diroit qu'un tigre est composé de plusieurs petits chats, réunis pour en former un très gros ; ou comme celui qui voulant nous apprendre l'origine des montres, nous diroit qu'un ouvrier ayant trouvé quantité de montres si petites qu'on ne les voyoit pas, les avoit amassées dans une boëte, & en avoit fait une montre qu'on pût voir.

HOMER, *ou* CHOMER, *ou* CHORUS, mesure creuse des Hébreux, qui contenoit dix baths, & par conséquent cent quarante-neuf pintes, demi-septier, un poisson, & un peu plus, selon les uns, ou deux cens quatre-vingt dix-huit pintes, une chopine & demi-septier, un poisson, & un peu plus, selon d'autres.

HOMERE, *Homerus*, Ὅμηρος,

(*a*) le plus célebre des poëtes Grecs, dont la connoiſſance eſt parvenue juſqu'à nous. Rien n'eſt plus naturel que le déſir de ſçavoir la vie & les avantures de ce grand Poëte, qui a fait tant d'honneur à l'homme par la ſublimité & par l'étendu de ſon eſprit. Tout le monde veut connoître celui qu'il eſt forcé d'admirer; mais malheureuſement c'eſt une curioſité qui ne ſera jamais bien ſatisfaite ; le plus célebre de tous les hommes ſera toujours le plus inconnu.

Ce n'eſt pas que les anciens n'ayent écrit ſa vie. Hérodote l'a écrite ſur les mémoires fabuleux ou véritables que lui avoient fourni les villes où Homere avoit vécu. Il eſt vrai que quelques critiques doutent qu'elle ſoit de lui ; & ce doute eſt fondé principalement ſur ce que le tems qu'on aſſigne à la naiſſance d'Homere dans cet ouvrage, eſt différent de celui qu'Hérodote poſe dans ſon hiſtoire, comme nous l'expliquerons dans la ſuite. Quoi qu'il en ſoit, on ne peut douter que l'ouvrage ne ſoit ancien ; ſon antiquité paroît par ſon ſtyle & par les mœurs anciennes qui y ſont peintes. Et on voit même que Strabon l'avoit lu, & qu'il s'en étoit ſervi.

Ariſtote, Plutarque, Proclus & pluſieurs autres, dont on ignore les noms, ont écrit la même vie après Hérodote ; mais, comme ils n'avoient pas de nouvelles lumieres, ils n'ont pu que copier le premier, ou adopter des bruits populaires & des imaginations frivoles, comme celle qu'on rapporte du troiſième livre de la poëtique d'Ariſtote, qu'une fille de l'iſle d'Ios ayant eu commerce avec un Génie, & ſe ſentant groſſe, alla à Égine ; qu'elle fut priſe par des corſaires, menée à Smyrne, qui étoit alors ſous la domination des Lydiens, & donnée au roi Méon, qui l'épouſa ; qu'elle accoucha chez lui, & que ce Roi reconnut l'enfant.

L'on a naturellement de l'averſion pour tous ces ouvrages où le menſonge a pris la place de la vérité ; nous ne rap-

(*a*) Vellei. Patercul. L. I. c. 5. Herod. L. II. c. 53. de Vit. Homer. c. 1. *& ſeq.* Pauſ. pag 3, 30. *& ſeq.* Suid. T II p. 299. *& ſeq.* Thucyd. p. 242, 243. Strab. p. 1, 2, 3, 4. *& ſeq.* Plut. T. I. p. 30, 41, 63, 104. *& ſeq.* Corn. Nep. in Dion. c. 6. in Datam. c. 2. Quintil. L. I. c. 5. L. V. c. 11. L. X c. 1. L. XII. c. 10, 11. Plin. T. I. pag. 301. Tom. II. p. 680. Ariſtot. T. I. p. 877, 1165, 1342. Tom. II. p. 584, 585, 689, 790. *& ſeq.* Roll. Traité des Etud. Tom. I. pag. 273. *& ſuiv.* Hiſt. Anc. T. II. p. 63. *& ſuiv.* Tom. VI. pag. 126. *& ſuiv.* Mém. de l'Acad. des Inſc. & Bell. Lett. T. I. p. 80. *& ſuiv.* p. 171. *& ſuiv.* T. II. pag. 1, 2, 3 *& ſuiv.* p. 141. *& ſuiv.* Tom. III. pag. 1, 2. *& ſuiv.* Tom. IV. pag. 51. *& ſuiv.* Tom. V. pag. 38, 40. *& ſuiv.* T. VI. p. 161. *& ſuiv.* Tom. VII. pag. 178, 270, 271, 411. *& ſuiv.* Tom. VIII. p 176. *& ſuiv.* Tom. IX. pag 208. *& ſuiv.* T. X. p. 187, 287. Tom. XII. pag. 80, 81, 193 *& ſuiv.* Tom. XIV. pag. 2. *& ſuiv.* Tom. XVI. pag. 3. *& ſuiv.* Tom. XVIII. p. 187. *& ſuiv.*

porterons donc pas ici tout ce qu'on a dit de fabuleux, & nous ne donnerons pas la traduction de cette vie entière, qu'on attribue à Hérodote, nous craindrions qu'elle n'ennuyât les lecteurs. Mais, il ne sera pas hors de propos d'en rapporter ce qu'il y a de principal, & qui peut paroître le moins éloigné de la vraisemblance. Nous ne devons pas être plus difficiles que Strabon, qui n'a pas dédaigné de s'en servir. D'ailleurs, il y a des choses assez remarquables, & qui peuvent donner lieu à des réflexions utiles, soit pour ce qui regarde l'Antiquité, soit pour ce qui concerne les mœurs.

Dans les premiers tems de la fondation de Cumes, un homme de Magnésie alla s'établir dans cette ville, où il épousa la fille d'un citoyen nommé Homyres, & en eut une fille appellée Crithéïs. Le pere & la mere étant morts, cette jeune fille fut sous la tutele de Cléanax ami du pere. Soit que le tuteur n'eût pas grand soin de sa pupille, ou que la licence qui regne d'ordinaire dans les nouveaux établissemens, donnât une liberté fort contraire aux mœurs, cette jeune fille se laissa abuser, & devint grosse. Le tuteur, qui n'avoit pas prévenu le mal, voulut le couvrir; il envoya Crithéïs à Smyrne, que l'on bâtissoit alors, dix-huit ans après la fondation de Cumes, c'est-à-dire, cent soixante-huit ans après la prise de Troye. Crithéïs, étant sur son terme, alla un jour à une fête que Smyrne célébroit sur les bords du fleuve Melès; les douleurs la surprirent; elle accoucha d'Homere, qu'elle nomma *Méléſigene*, parce qu'il étoit né sur les bords de ce fleuve. Comme elle n'avoit point de bien, elle fut obligée de gagner sa vie à filer.

Sur cette particularité conservée par Hérodote, nous rapporterons une tradition ancienne qui nous apprend qu'Homere à voulu décrire la vie de sa mere dans ce passage du douziéme livre de l'Iliade : » Comme une femme laborieuse, » obligée de vivre du travail » de ses mains, & pleine de » justice, prenant la balance, » pese avec équité les laines » qu'elle a filées, pour en recevoir le prix, & pour subvenir à la nourriture de ses » enfans, &c. » Grand éloge pour une femme, de conserver l'exacte justice dans une extrême pauvreté, qui est la plus sûre pierre de touche de la vertu.

Il y avoit à Smyrne un homme appellé Phémius, qui enseignoit les belles lettres & la musique. Cet homme ayant vu souvent Crithéïs, qui logeoit dans son voisinage, charmé de sa bonne conduite, la prit chez lui, afin qu'elle filât les laines qu'il recevoit de ses disciples pour le prix de ses soins. Elle se gouverna avec tant de sagesse & de modestie, que Phémius l'épou-

ſa, & adopta ſon fils, dans lequel il voyoit un génie merveilleux & le plus heureux naturel du monde.

Après la mort de Phémius & de Crithéïs, Homere ſuccéda aux biens & à l'école de ſon beau-pere, & il fit l'admiration, non-ſeulement de ceux de Smyrne, mais des étrangers qui y venoient de tous côtés, parce que c'étoit une ville de grand commerce.

Un maître de vaiſſeau, appellé Mentès, homme d'eſprit, fort ſçavant, & ami de la poëſie, étant arrivé à Smyrne pour ſon trafic, fut ſi charmé d'Homère, qu'il s'attacha à lui, & lui propoſa de quitter ſon école & de le ſuivre dans ſes voyages. Homère, qui méditoit déjà ſon poëme de l'Iliade, & qui penſa que rien ne lui étoit plus néceſſaire que de voir les lieux dont il ſeroit obligé de parler, & de s'inſtruire des mœurs qui y regnoient, profita de cette occaſion. Il s'embarqua donc avec Mentès, & dans ſes différentes courſes il ne manqua pas de recueillir avec ſoin tout ce qui lui parut digne d'attention; jamais perſonne n'a été plus exact que lui à marquer la ſituation des lieux; les inclinations, & les différentes coutumes des peuples. Comme un philoſophe voit mieux & remarque mieux que les hommes ordinaires, toutes les découvertes qu'Homère a faites dans la Géographie ſont excellentes; & il a appris la véritable méthode de cet art à ceux qui ont travaillé après lui.

Il eſt le premier qui ait dit que la terre eſt une iſle environnée de tous côtés de la mer; que le ſoleil ſe leve de l'océan, & ſe couche dans l'océan; & que le cercle arctique eſt toujours expoſé aux yeux & ne ſe couche jamais.

Il parcourut l'Égypte, l'Afrique & l'Eſpagne, la mer extérieure, c'eſt-à-dire, l'Océan, & la mer intérieure, c'eſt-à-dire, la mer Méditerranée, & il a embelli ſes deux poëmes de beaucoup de choſes curieuſes & utiles, qu'il avoit appriſes dans ſes voyages. Mais, ce qu'il y a d'hiſtorique, il le mêle ingénieuſement avec la fiction pour le rendre plus agréable; car, comme dit fort bien Strabon, c'eſt la coutume d'Homère d'attacher à toutes ſes fictions des vérités certaines.

Il apprit en Égypte beaucoup de particularités ſur le voyage de Pâris, lorſqu'il s'en retourna à Troye avec Hélene.

M. Huet, ancien évêque d'Avranches, eſt perſuadé que ce Poëte avoit pris des Égyptiens cet eſprit fabuleux, qui eſt l'ame de ſes poëſies. L'autorité d'un ſi ſçavant homme eſt certainement d'un fort grand poids. Nous ſçavons par les témoignages de l'Antiquité, & Herodote ſur tout nous l'aſſure, que la plupart des noms des Dieux ont été portés d'Égypte en Grece avec leur culte. Il faut donc convenir avec M. Huet, qu'Ho-

mère a pu enrichir sa Théologie mythologique de ce que les prêtres Egyptiens lui avoient appris, & rapporter en Grece mille nouveautés sur la généalogie, les dignités, les emplois de leurs Dieux. Et on peut même dire que sur cette matiere il y avoit appris des choses fort supérieures aux connoissances de ces Prêtres; il a pu même avoir emprunté d'eux beaucoup de mystères & de déguisemens dont il enveloppe ce qu'il dit des divinités. Car, les Égyptiens étoient les peuples du monde dont la theologie étoit la plus déguisée & la plus énigmatique; mais, il n'est pas certain qu'il ait pris d'eux cet esprit fabuleux qui lui a fait inventer ses deux poëmes. Hérodote croit qu'il avoit formé le plan de l'Iliade avant ses voyages, & par conséquent qu'il avoit bâti sa fable, qui en est le fondement; d'ailleurs, il dit lui-même en quelqu'endroit, que les jeunes garçons & les jeunes filles, qui s'entretiennent ensemble, parlent ordinairement de fables; preuve certaine que les fables étoient familieres en Grece, du tems d'Homère & avant lui. On en pourroit donner encore d'autres preuves. Aussi Strabon reconnoît que les fables étoient reçues en Grece long-tems avant Homère.

Il n'est pas certain non plus qu'Homère se soit perfectionné dans la poësie en Égypte; car, quelque penchant que les Égyptiens ayent eu pour elle, il ne paroît pas qu'ils y fussent bien parfaits; ils étoient au moins bien éloignés de la sagesse & de la régularité qu'on voit dans les ouvrages de ce Poëte; & on ne voit pas que l'Égypte ait jamais rien produit de semblable en ce genre, ni qui puisse leur être comparé. Laissons à Homère la gloire de l'invention & de la perfection; il ne les doit qu'à son génie; ou si l'art de l'Épopée étoit connu avant lui, ce qu'Aristote n'a pas voulu décider, ce n'est pas en Égypte qu'il en avoit vu les modeles; & il le perfectionna, puisqu'Aristote reconnoît que ce fut lui qui enseigna le premier aux autres poëtes à faire comme il faut ces ingénieux mensonges.

En revenant d'Espagne, il aborda à Ithaque, où il fut fort incommodé d'une fluxion sur les yeux. Mentès, pressé d'aller faire un tour à Leucade, sa patrie, laissa Homère chez un des principaux d'Ithaque nommé Mentor, à qui il le recommanda, & qui en eut tous les soins possibles. Ce fut-là qu'Homère apprit bien des choses d'Ulysse, dont il profita dans la composition de son Odyssée.

Mentès, à son retour à Ithaque, trouva Homère guéri. Ils se rembarquerent, & après avoir employé beaucoup de tems à visiter les côtes du Péloponnèse & les isles, ils arriverent à Colophon, où Homère fut encore attaqué de sa fluxion sur les

yeux, mais avec tant de violence qu'on prétend qu'il en perdit la vue. Ce malheur le fit résoudre à retourner à Smyrne, où il finit son Iliade.

Quelque-tems après, le mauvais état de ses affaires l'obligea d'aller à Cumes, où il espéroit de trouver plus de secours. En chemin il s'arrêta dans un lieu appellé *le nouveau mur*, qui étoit une colonie de Cumes. Là il entra chez un célebre armurier, nommé Tychius, où il recita quelques hymnes qu'il avoit faits pour les Dieux, & son poëme de l'expédition d'Amphiaraüs contre Thebes. L'admiration qu'il attira, lui fournit quelque-tems les moyens de subsister. Hérodote assure qu'on y montroit encore de son tems le lieu où Homère avoit accoutumé de s'asseoir, quand il récitoit ses vers; & que ce lieu étoit encore en très-grande vénération.

Il alla ensuite à Cumes, comme il l'avoit résolu; & en passant par Larisse, qui étoit sur le chemin à quatre-vingts stades de Cumes, il fit l'épitaphe de Midas, roi de Phrygie, qui venoit de mourir. Il fut reçu à Cumes avec une extrême joie.

Le grand goût qu'on témoigna pour sa poësie, l'encouragea à demander qu'on lui assignât son entretien sur le trésor public; & comme il sentoit bien ses forces, il assura que si on lui accordoit cet honneur, il rendroit Cumes la plus célebre de toutes les villes. Ceux qui le favorisoient, lui conseillerent de faire lui-même sa demande au Sénat. Il y est introduit; il présente sa requête. Un seul Magistrat, qui, sans doute, n'aimoit pas la poësie, s'y opposa, représentant que si on vouloit nourrir tous les aveugles, ils en seroient accablés; cet avis fit revenir les autres, & l'emporta. Homère fit quelques vers pour se plaindre de son infortune; mais, il s'en plaignit avec plus de douceur que ne feroit aujourd'hui un de nos plus médiocres poëtes. Ce mot du Magistrat fit perdre à Homère le nom de *Meléfigene*, qu'il avoit porté jusqu'alors, il ne fut plus appellé qu'*Homère*, c'est-à-dire, *aveugle*, dans le langage des Cuméens. En sortant de Cumes pour se retirer à Phocée, il fit cette imprécation qu'il ne naquît jamais à Cumes de Poëte qui pût la célébrer & lui donner de l'éclat, regardant avec raison la naissance des grands poëtes & des grands écrivains, non-seulement comme le plus grand ornement des villes où ils naissent, mais comme la plus sûre source pour elles d'une gloire immortelle, qu'ils sont seuls capables de leur procurer par leurs écrits.

Homère alloit ainsi de ville en ville lisant ses poëmes, & telle étoit la coutume de ces premiers poëtes. On peut dire que comme les anciens héros, Hercule, Thésée, couroient le monde pour purger la terre de monstres, & pour faire jouir les

villes & les campagnes des fruits de leur valeur, qu'ils n'employoient que pour le bonheur des hommes; les premiers poëtes alloient de même dans les villes pour les faire jouir des fruits de leurs travaux, & pour répandre par-tout les beautés & les merveilles de leur poësie. On a voulu les comparer à nos Troubadours, qui alloient aussi de ville en ville chanter leurs chansons. La comparaison n'est pas noble pour Homère, mais elle l'est beaucoup pour ces poëtes sans génie & sans goût.

Étant à Phocée, il lisoit ses vers dans les assemblées. Il y avoit alors dans la ville un homme appellé Thestorides, qui enseignoit les belles lettres à la jeunesse; il offrit à Homère de le prendre chez lui & de l'entretenir, s'il vouloit lui laisser écrire ses poësies. Homère accepta ce parti, & fit chez lui le poëme appellé *la petite Iliade*, & un autre poëme appellé *la Phocéïde*. Quand Thestorides eut ces poëmes, il quitta Phocée, & alla à Chio, où il les débita comme siens. Cette indigne supposition fut bientôt reconnue. Homère, qui en fut averti, voulut aller à Chio; & n'ayant trouvé qu'un radeau qu'on menoit à Érythres, il se mit dessus; & d'Érythres, il passa à Chio dans un bâteau de pêcheurs, qui le débarquerent, & eurent la cruauté de l'abandonner sur le rivage, où il passa la nuit. Un aveugle ne pouvoit que s'égarer dans un païs si désert; il se mit pourtant en chemin dès le lendemain, & erra près de deux jours sans trouver personne qui pût le secourir & le conduire. Enfin sur le soir, il entendit des chevres près de son chemin, il alla du côté où il les entendoit, & il auroit été dévoré par les chiens, si le berger, nommé Glaucus, ne l'avoit délivré. Ce berger, ayant appris son aventure, le mena dans sa cabane, & le régala le mieux qu'il lui fut possible. Le poëte tâcha de divertir son hôte, en lui racontant ce qu'il avoit vu de plus curieux dans ses voyages

Cette aventure d'Homère, à l'aveuglement près, ressemble bien à celle d'Ulysse, qui en arrivant à sa maison de campagne, auroit été dévoré par ses chiens, si Eumée ne fût accouru à son secours, comme cela est raconté au commencement du quatorzième livre de l'Odyssée. Il y a de l'apparence qu'Homère donne à Ulysse ce qui lui étoit arrivé à lui-même.

Glaucus fut si charmé, que dès le lendemain il alla rendre compte à son maître de l'heureuse rencontre qu'il avoit faite. Son maître lui ordonna de lui amener cet étranger; & il ne l'eût pas plutôt entretenu, qu'il le voulut avoir chez lui, & qu'il lui confia l'éducation de ses enfans. Cet homme se tenoit à une terre appellée Bolissus, près de la ville de Chio. Homère demeura quelque-tems

chez lui, & y composa plusieurs poëmes, qui se sont perdus, & la Batrachomyomachie, ou le combat des Grenouilles & des Rats, qui nous reste encore. Dès que Thestorides, qui étoit à Chio, fut informé qu'Homère étoit si près de lui, il n'osa l'attendre, & quitta le païs. Homère alla à Chio, & y établit une école, où il lisoit publiquement ses ouvrages. Il y gagna quelque bien, se maria & eut deux filles, dont l'une mourut jeune, & l'autre fut mariée à un homme de Chio. Ce fut-là qu'il composa son Odyssée; & dans ce poëme, il témoigne sa reconnoissance à ceux qui lui avoient fait plaisir, car il y consacre leurs noms, & y place Mentor, Phémius, Mentès, avec des éloges qui les ont immortalisés. Il avoit placé de même Tychius dans son Iliade.

Ses amis, trouvant que l'Ionie étoit pour lui un théâtre trop petit, lui conseillerent d'aller en Grece, où il jouiroit plus glorieusement de sa réputation. Il se rendit à leurs conseils, & l'on prétend que pour se procurer la faveur des Grecs, il ajouta dans son Iliade & dans son Odyssée beaucoup de vers à la louange de plusieurs États de la Grece, & sur-tout à celle des Athéniens & à celle des peuples d'Argos.

Il partit donc de Chio, & aborda à Samos, où on le retint, & où il passa l'hiver; de Samos il alla à Ios, une des isles sporades, dans le dessein de continuer sa route vers Athènes; mais, il tomba malade dans cette isle, & y mourut. On lui fit des funerailles honorables, & on l'enterra sur le rivage de la mer; car, c'étoit la coutume de placer les tombeaux des grands personnages dans les lieux où ils pouvoient être les plus exposés à la vue des passans. Ceux d'Ios montroient encore du tems de Pausanias le tombeau d'Homère dans leur isle, & celui de Clymène dans un lieu séparé. Ils croyoient que Clymène fut la mere de ce poëte. Mais, ceux de Cypre, qui reclamoient Homère, prétendoient qu'il naquit de Thémiste, femme originaire du païs, & alléguoient en leur faveur un oracle du poëte Euclus.

Le tombeau d'Homère, que tant de voyageurs ont cherché vainement dans l'isle d'Ios a été enfin découvert il y a deux ou trois ans par le comte de Grunn, officier Hollandois au service de la Russie, qui a visité différentes isles de l'Archipel. C'est un sarcophage de quatorze pieds de haut sur sept de long & quatre de large, composé de six pierres, sur l'une desquelles est gravée une inscription Grecque; c'est probablement la même qui est rapportée par Hérodote, & qui, suivant cet historien, fut mise sur le tombeau d'Homère, long-tems après sa mort. Le squelette de ce poëte célebre a été trouvé assis dans

l'intérieur ; mais, la premiere impression de l'air exterieur l'a fait tomber en poussiere. Cette attitude est remarquable, car c'est ainsi que sont représentées, sur la plûpart des pierres sepulcrales, les personnes qu'elles couvroient. Cette circonstance prouve aussi que l'usage de brûler les morts n'étoit pas général dans la Grece. On a trouvé dans ce tombeau un vase de marbre, que le comte de Grunn appelle une écritoire une pierre légere de forme triangulaire, qu'il croit être une plume pour écrire, & un stylet fait de la même pierre qui coupe le marbre ; il regarde cette derniere piece comme un canif propre à tailler la plume. Cela prouveroit que les Grecs avoient l'usage de l'écriture dès le tems d'Homère, & confirmeroit la conjecture de feu M. Fréret sur l'ancienneté de cet art. Il y avoit dans le sarcophage plusieurs petites statues ayant au dos des inscriptions qu'on n'a pu lire.

Plusieurs auteurs ont écrit qu'Homère mourut de douleur de n'avoir pu expliquer une énigme que lui proposerent des pêcheurs, qu'il trouva sur le rivage. Mais, Hérodote, qui rapporte cette énigme, s'oppose avec raison à une tradition si ridicule. Les anciens se sont plu souvent à donner aux grands hommes des naissances & des morts extraordinaires. C'est ainsi que l'on a dit qu'Aristote s'étoit jetté dans l'Euripe, au détroit de Negrepont pour n'avoir pu comprendre la cause de ses prétendues sept marées journalieres ; deux insignes faussetés, comme M. Lefevre l'a montré dans ses lettres. Le détroit de Negrepont n'a point de marées réglées ; il est dans une continuelle agitation à cause des flots que le Pont Euxin envoye continuellement dans la mer Égée ; & la mort d'Aristote est rapportée tout autrement par des auteurs mieux informés.

Si ces mémoires d'Hérodote avoient été regardés comme véritables, ils auroient terminé le procès de tant de villes qui se disputoient l'honneur d'avoir donné la naissance à ce grand poëte, & mis fin aux différens de tant d'auteurs célebres, qui ne sçauroient s'accorder sur le tems où il a vécu. Car, selon Hérodote, Homère est Eolien, puisqu'il naquit à Smyrne, ce qu'il fonde encore sur ce que ce poëte suit ordinairement les coutumes des Eoliens, sur-tout dans les descriptions qu'il fait des sacrifices.

Voilà donc sa véritable patrie trouvée, & le tems de sa naissance bien fixé, puisqu'il assure que ce poëte naquit à Smyrne cent soixante-huit ans après la prise de Troye, & six cens vingt-deux ans avant la descente de Xerxès en Grece.

Mais, la fidélité de ses mémoires a pu être suspecte avec raison, & la supputation des tems doit faire douter qu'Hérodote soit l'auteur de cet ouvra-

ge ; car, outre qu'elle eſt fauſſe, puiſque depuis l'an cent ſoixante-huit de la priſe de Troye juſqu'au paſſage de Xerxès, il n'y a pas ſix cens vingt-deux ans, comme cet écrivain le dit, mais ſeulement cinq cens trente-deux ; on voit qu'Hérodote ſuit un autre calcul dans le ſecond livre de ſon hiſtoire, où il écrit qu'il eſt perſuadé qu'Homère étoit quatre cens ans avant lui, c'eſt-à-dire, trois cens quarante ans après la priſe de Troye, car Hérodote floriſſoit ſept cens quarante ans après cette expédition.

Nous voilà donc retombés dans les mêmes incertitudes, & ſur le lieu de ſa naiſſance & ſur le tems.

La première ne ſera jamais bien éclaircie, & l'on ne peut faire que des conjectures.

Ceux qui n'ont conſulté que ſon ſtyle, qui eſt Ionique preſque par-tout, ont cru pouvoir inférer de là qu'il étoit d'Ionie ; mais, cela ne prouve rien comme M. Lefevre l'a remarqué. Hippocrate & Hérodote ont tous deux écrit en Ionien, quoique le premier fût de l'iſle de Cos, & l'autre d'Halicarnaſſe, où l'on parloit Dorien. Les écrivains Grecs ne s'aſſujettiſſoient pas à ſuivre dans leurs ouvrages le dialecte de leur païs ; ils choiſiſſoient celui qui leur plaiſoit davantage. Homère a préféré l'Ionique, parce qu'il eſt incomparablement plus beau que tous les autres, & qu'il étoit le plus connu & le plus eſtimé, comme la baſe & le fondement de la langue Grecque, & comme le Grec le plus pur.

Strabon le croyoit de l'iſle de Chio, ſur ce qu'il parle volontiers de la mer Icarienne, comme d'une mer qu'il voyoit ſouvent ; mais, cette preuve eſt foible, car Homère parle de cette mer, comme en ont parlé tous les poëtes, c'eſt-à-dire, comme d'une mer orageuſe & difficile à cauſe de la quantité d'iſles dont elle eſt ſemée. Il faut pourtant avouer que cette opinion, qu'Homère étoit de Chio, a été la plus ſuivie. Le poëte Simonide l'appelle *le poëte de Chio*, & Théocrite en deux endroits, *le chantre de Chio*. Homère lui-même écrit en propres termes qu'il habitoit à Chio, quand il dit aux Muſes dans ſon hymne à Apollon : *Repondez que c'eſt l'aveugle qui demeure à Chio.*

Τυφλὸς ἀνὴρ, οἰκεῖ δὲ χίῳ ἐνὶ παιπαλοεσσν.

Car on prend ce mot οἰκεῖ, *demeure*, pour *eſt né*, comme il le ſignifie quelquefois dans Homère même.

C'eſt ſur cela qu'inſiſte Léo Allatius, pour ſoutenir que ce Poëte étoit de Chio. Mais, il y a deux choſes à répondre ; la première, que cet hymne n'eſt pas d'Homère, non plus que les autres qui portent ſon nom ; ou que s'il eſt de lui, comme Thucydide l'a certai-

nement cru, les Anciens ont pris ce mot οἶκει, *demeure*, non pour le lieu de la naissance, mais pour celui de la simple habitation ; & nous avons vu qu'Homère a effectivement fait un long séjour à Chio. Comment peut-on concevoir que tant de villes eussent disputé entr'elles l'honneur d'avoir donné la naissance à Homère, si ce Poëte avoit marqué si précisément lui même le lieu où il étoit né ?

Les Homérides de Chio, sur lesquels Léo Allatius se fonde encore, n'établissent pas davantage son opinion. Les Homérides ne sont pas des descendans d'Homère, mais des Rhapsodes, c'est-à-dire, des gens qui récitoient ses vers dans les assemblées publiques, & sur-tout dans les jeux, que l'on célébroit tous les cinq ans à Chio en l'honneur d'Homère, & dont on conservoit la mémoire par des médailles, que l'on faisoit frapper ; il y en a encore dans les cabinets des curieux. Du tems de Platon, il y avoit beaucoup de ces Homérides, non seulement à Chio, mais ailleurs ; car, il en est parlé dans son dialogue intitulé *Ion*. Peut-on s'imaginer que du tems de Platon, plus de cinq cens ans après Homère, il y eût encore en tant de lieux des descendans de ce Poëte, & en assez grand nombre pour conserver le nom d'Homérides ? Cela seroit bien singulier. Enfin, si Homère avoit dit lui-même qu'il étoit né à Chio, jamais Aristote n'auroit assuré le contraire, comme il le fait formellement.

L'opinion la plus vraisemblable est qu'il étoit Éolien, comme l'a cru celui qui a écrit sa vie. C'est le sentiment que M. Lefevre a suivi, & qu'il a fondé non seulement sur le grand attachement qu'Homère témoigne pour les pratiques des Éoliens, mais encore sur ce qu'il dit au commencement du neuvième livre de l'Iliade, que le zéphyre, le vent du couchant, souffle de la Thrace, ce qui n'est vrai que par rapport aux villes des Éoliens; d'où il s'ensuit nécessairement qu'Homère étoit né, ou du moins qu'il demeuroit en Éolide, vis-à-vis de Lesbos.

A l'égard du tems où il a vécu, il est certain qu'Homère n'a laissé dans ses ouvrages aucun indice qui puisse nous mener à le bien établir. Aristote a voulu le conjecturer d'un passage du neuvième livre de l'Iliade, où ce Poëte parle de Thebes d'Égypte, comme de la seule ville connue & de grande réputation dans tous les païs; d'où il infere qu'il vivoit peu de tems avant que Memphis fut bâtie, ou qu'elle fût parvenue à la grandeur où elle se trouva, & qui effaça celle de Thèbes. Mais, cette conjecture n'est pas sûre, & ne peut servir à nous fixer ; car, Thèbes fut encore très-florissante long-tems après Homère, puisque sa première rui-

ne ne vint que par Nabuchodonosor, & il y avoit déjà longtems que Memphis étoit une ville très-florissante. Cherchons donc quelque chose de plus précis.

Il paroît qu'il n'étoit pas bien difficile de dissiper cette incertitude. C'est une regle sûre, que quand le tems de la vie d'un homme n'est pas marqué précisément par des époques certaines, on peut le fixer à peu près par la vie de ceux qui ont vécu peu de tems après lui. Nous sçavons, comme nous le dirons ci-après, que Lycurgue étant allé en Ionie, y trouva les poëmes d'Homère chez un des fils, ou des petits-fils de Créophyle qui avoit logé ce Poëte. Homère étoit donc quelque-tems avant ce législateur, qui vivoit trois cens ans après la prise de Troye, & par conséquent Homère vivoit cinquante ou soixante ans avant Lycurgue, ou deux cens quarante, ou deux cens cinquante ans après la prise de Troye.

Il est vrai que les marbres d'Arondel, qui sont ce que nous avons de plus sûr, mettent Homère sous l'archonte Diognétus, c'est-à-dire, trois cens ans après la prise de Troye, & neuf cens seize ans avant la naissance de Jesus-Christ. Cela ne s'accorde pas entièrement avec l'époque que nous avons marquée, à moins qu'on ne dise qu'Homère, quoique plus vieux que Lycurgue, vivoit encore de son tems, comme Cicéron & Strabon l'ont cru. Il est toujours constant que ce Poëte florissoit vers le milieu du troisième siecle après la prise de Troye, & cela suffit. On ne sçauroit le reculer plus loin.

Il n'est pas si étonnant que l'on ait ignoré la véritable patrie d'Homère, & le tems précis où il a vécu, qu'il l'est que l'on ne sçache pas son véritable nom. Celui de Méléfigène a trop l'air d'une fable.

Homère s'est caché avec un très-grand soin; dans tous ses ouvrages, il n'a rien dit qui le puisse faire connoître. Dion Chrysostôme, admirant cette modestie, l'oppose à la vanité de ces Écrivains qui mettent leur nom au commencement, à la fin, & dans le cours même de leurs ouvrages, & qui se nommeroient à chaque page s'il l'osoient; & frappé de la grandeur d'ame de ce grand Poëte, il lui donne ce bel éloge, qu'il a fait comme les Prêtres, qui rendent les oracles des dieux; car, ces Prêtres ne mêlent point leurs noms aux inspirations qu'ils ont reçues, & rendent leurs réponses sans se montrer.

Quelques Auteurs ont prétendu qu'il porta toujours celui d'Homère, parce qu'il étoit aveugle-né. Mais, Velleius Paterculus a fort bien réfuté ce conte. » Si quelqu'un, dit-il, » croit qu'Homère est né aveu- » gle, il est aveugle lui-même,

,, &

» & privé de tous les sens. « Proclus dit la même chose. » Tous ceux qui assurent » qu'Homère est né aveugle, » me paroissent avoir perdu le » sens. Car, ce Poëte a plus » vu & mieux vu que tous les » autres hommes. «

En effet, Homère a peint au naturel une infinité de choses dont il n'auroit jamais pu avoir la moindre connoissance, s'il n'avoit eu de fort bons yeux.

D'autres ont prétendu qu'il eut ce nom, parce qu'il fut donné en ôtage par les habitans de Smyrne à ceux de Chio pour terminer quelque guerre de son païs, car les Grecs appellent les ôtages, *Homeres*; c'est ce qu'on trouve de plus apparent. Il semble même que ce prétendu aveuglement d'Homère est démenti par les médailles frappées en son honneur; car, il y est représenté assis, & tenant un volume qu'il lit, marque sûre que dans le tems de ces médailles, la tradition, qui l'a fait aveugle, n'avoit pas encore commencé; elle est postérieure aux médailles, & n'a eu d'autre fondement que la signification du mot.

Cette ignorance où l'on est sur le païs, sur la vie & sur le nom même d'Homère, prouve admirablement la vérité de ce que dit l'Empereur Marc-Aurele, qu'un homme inconnu peut être un homme divin.

Outre l'Iliade & l'Odyssée, on prétend qu'il avoit fait quantité d'autres ouvrages. Hérodote, ou celui qui a fait sa vie, lui attribue des hymnes pour les dieux; un poëme sur l'expédition d'Amphiaraüs contre Thèbes; la petite Iliade; la Phocéïde; les Cercopes; les Epicichlides; le combat des grenouilles & des rats, & plusieurs autres, dont on n'a conservé que les noms. Il avoit fait un poëme intitulé *Margites*, où il avoit mêlé plusieurs sortes de vers, comme nous l'apprenons d'Aristote. On prétend même que c'étoit son premier ouvrage, & qu'il avoit essayé par-là son talent pour la poësie. Nous n'avons aujourd'hui que son Iliade & son Odyssée. Le combat des grenouilles & des rats est fort douteux, aussi-bien que ses hymnes à Apollon, à Diane, à Mercure, & à quelques autres dieux. Les plus sçavans critiques pensent que ces ouvrages ne sont pas de lui. Il en est de même de la petite Iliade; il paroît qu'Aristote n'a pas cru qu'il en fût l'Auteur, & il en dit de fort bonnes raisons. C'est faire un grand tort à Homère que de lui attribuer un poëme où sont violées toutes les regles de l'art, qu'il a si bien suivies dans ses deux poëmes. Il y a bien de l'apparence qu'on lui a encore attribué d'autres ouvrages qu'il auroit désavoués, & tel étoit le poëme appellé *Cypria*, *les Cypriaques*. Aristote fait entendre qu'il n'en étoit non plus l'auteur que de la petite Iliade, que les Anciens monumens attribuent avec plus

de raison au poëte Leschès, & il le donne à un Poëte appellé Dicaiogène. Avant ce Philosophe, Hérodote avoit prouvé par de bonnes & solides raisons que ces Cypriaques n'étoient nullement d'Homère.

Les poësies d'Homère n'ont pas fait seulement les délices de l'esprit, elles ont fait encore dans tous les tems le plaisir des yeux ; les plus grands peintres & les plus célebres sculpteurs ont tiré de-là les sujets & les desseins de leurs plus grands ouvrages ; elles ont fait les plus beaux ornemens des temples & des palais. Parmi les sujets qu'on peignoit ordinairement dans les galeries & dans les portiques, Vitruve met les combats d'Ilion & les erreurs d'Ulysse. Hiéron avoit fait représenter toute la fable de l'Iliade sur le plancher de son navire en ouvrage de marqueterie ; & tout le monde sçait que François I, ce Pere des lettres, a tiré de l'Odyssée l'embellissement des galeries de Fontainebleau. L'Antiquité parle même de certaines coupes de grand prix, que l'on appelloit *Scyphos Homericos*, *coupes d'Homère*, parce qu'on y avoit gravé des sujets tirés de ses poëmes, ou mêmes plusieurs de ses vers. Néron les aimoit passionnément, comme le rapporte Suétone, & c'est cette passion qui a persuadé au sçavant M. Fabretti, qu'un stuc où sont sculptés en petits bas-reliefs, d'une manière très-élégante, les sujets des livres de l'Iliade, est du tems de ce Prince. Le malheur est que cet ouvrage n'est pas venu à nous entier ; on n'en a que le bas-relief du premier livre, & ceux des douze derniers ; les onze autres manquent.

Homère n'a pas seulement été regardé comme le plus grand Poëte dans l'Épopée, mais encore comme celui qui a donné les idées des autres genres de poësie les plus importans, c'est-à-dire, de la tragédie & de la comédie. C'est ce qu'Aristote assure dans sa poëtique. » Comme Homère, dit-il, » a tenu sans contredit le premier rang dans le genre héroïque & tragique, car il » est le seul qui mérite le nom » de Poëte, non seulement parce qu'il a bien écrit, mais » encore parce qu'il a fait des » imitations dramatiques ; il a » été aussi le premier qui ait » donné comme un crayon de » la comédie, en changeant en » plaisanteries les railleries » piquantes des premiers Poëtes. En effet, son Margites a » le même rapport avec la comédie, que son Iliade & son » Odyssée ont avec la tragédie. «

L'autorité d'Homère a toujours été si grande, &, comme M. Lefevre l'a remarqué, on a toujours eu tant de respect pour ses écrits, que les Anciens croyoient avoir assez bien prouvé une chose, quand ils produisoient le moindre passage de ses poëmes pour appuyer leur

opinion. Nous ne parlons pas seulement des Poëtes, des Géographes, des Rhéteurs; nous parlons aussi des Théologiens, des Physiciens, des Jurisconsultes, des Philosophes, & même des Généraux d'armée. Un de ses vers a terminé quelquefois des différends considérables, & donné gain de cause à ceux qui l'avoient de leur côté.

La vénération des hommes pour ce grand Poëte ne s'arrêta pas-là, elle alla jusqu'à lui élever des temples. Ptolémée Philopator, troisième roi d'Égypte, lui en éleva un très-magnifique, dans lequel il plaça la statue d'Homère, & tout au tour de cette statue il mit les plans des villes qui se disputoient l'honneur d'avoir été son berceau.

Ceux de Smyrne firent bâtir un grand portique de figure quarrée, & au bout un temple à Homère avec sa statue.

A Chio on célébroit tous les cinq ans des jeux en l'honneur de ce Poëte, & on frappoit des médailles pour conserver la mémoire de ces jeux. On faisoit la même chose à Amastris, ville du Pont.

A Argos on invoquoit Homère avec Apollon dans les sacrifices publics. On fit même à Homère des sacrifices particuliers, & on lui érigea une statue de bronze.

Ces honneurs, rendus à Homère en tant de lieux, donnerent à un ancien sculpteur de Priene, appellé Archélaüs, l'idée de faire en marbre l'apothéose de ce Poëte. Ce marbre, qui est d'une beauté singulière, & qui marque parfaitement la sagesse, l'étendue d'esprit, le grand sçavoir & l'habileté du sculpteur, fut trouvé heureusement vers le milieu du dernier siecle dans les ruines près d'une maison de campagne de l'empereur Claude. Il a été gravé plus d'une fois, & M. Cuper en a donné, en 1683, une explication fort étendue.

Dans les cabinets des curieux, on voit encore des médailles d'Homère frappées à Chio, à Smyrne, à Amastris. Mais, comme ces honneurs ne commencerent que long-tems après sa mort, on n'a point de figure d'Homère tirée sur l'original; elles ne sont toutes que d'idée & de fantaisie. Au moins, c'est ce que Pline nous fait entendre: » On consacre dans » les bibliotheques la figure de » ceux dont les ames immortelles y parlent encore. Bien » plus, on feint ce qui n'existe point; & des têtes, » qu'on ne nous a pas conservées, enflamment notre curiosité & excitent de violens » désirs, comme cela est arrivé » sur Homère. «

De-là vient sans doute que ces têtes qui paroissent sur ses médailles, sont si différentes à moins qu'on ne veuille dire que ces médailles & ces figures d'Homère ont été faites sur des

portraits qu'on avoit conservés dans ces villes, & qu'elles ne sont différentes qu'à cause du différent âge où ces portraits avoient été faits, ce qui est difficile à croire.

Mais, ni ces médailles, ni ces statues, ni ces jeux publics, ni ces temples, ni ces sacrifies, ni ces hymnes, ni cette apothéose, en un mot tous ces différens honneurs rendus à Homère dans la Grece par des villes, ou ailleurs par des Princes étrangers, ne valent pas l'éloge que forme le consentement de tous les hommes dans tous les siecles & dans tous les lieux; car, si les suffrages d'une seule ville ont souvent suffi pour faire obtenir à des hommes les honneurs divins, que ne doivent pas faire les suffrages réunis de tout le monde, en tous lieux & dans tous les âges?

C'est ce consentement si glorieux de tous les tems & de tous les lieux, que le sculpteur Archélaüs a si ingénieusement marqué dans ce marbre, dont nous avons parlé.

DIGRESSION

sur les Ouvrages d'Homère.

I. Homère peint par-tout la nature telle qu'elle étoit dans sa première simplicité, & avant que déchue de sa dignité & de sa noblesse, elle eût cherché à étayer ses ruines sur une pompe vaine, qui n'est jamais la marque d'une véritable & solide grandeur.

Les mœurs des hommes sont le caractère des siecles où ils vivent, parce qu'elles sont la source des actions & de toute la conduite de la vie, & qu'il n'y a que les actions qui puissent caractériser les hommes & les tems; ni les inclinations ni les habitudes ne le peuvent qu'autant qu'elles sont sensibles & visibles par les actions. Le poëme Épique étant donc l'imitation d'une action, le Poëte doit rendre exactement les mœurs telles qu'elles sont dans les tems qu'il désigne; autrement son imitation sera fausse, & ses héros ne seront que des héros de roman, qui n'ont que le nom de ceux qu'ils représentent, & qui ne disent & ne font rien qui ne démente leur caractère, & qui ne soit opposé aux usages des tems où l'on suppose qu'ils ont vécu. En un mot, le Poëte imite ce qui est, & non pas ce qui n'a été qu'après lui. Homère ne pouvoit pas se conformer aux usages des siecles suivans, & c'est aux siecles suivans à remonter aux usages de son siecle. C'est un des premiers préceptes de l'art poëtique, de bien marquer les mœurs:

. . . . . *Notandi sunt tibi mores.*

Des siecles, des païs, étudiez les mœurs.

Homère parle souvent de chaudrons, de marmires, de sang, de graisse, d'intestins, &c. On y voit des Princes dépouiller eux-mêmes les bêtes & les faire rôtir. Les gens du

monde trouvent cela choquant; mais, on fait voir que tout cela est entiérement conforme à ce que l'on voit dans l'Écriture sainte; qu'il n'y avoit alors rien de plus auguste, ni de plus vénérable, & qu'on ne peut en faire des railleries sans impiété, puisque, comme l'a fort bien remarqué le sçavant religieux qui a fait le traité du poëme Épique, les livres d'Homère en sont encore moins remplis que les Livres saints, qu'on expose par-là aux railleries des libertins & des athées.

Dans Homère, Agamemnon & les autres Princes tuent eux-mêmes les victimes, parce que c'est l'acte le plus auguste & le plus solemnel de la religion; c'est pourquoi, à Rome même les Censeurs, qui étoient les Magistrats de la plus grande autorité, faisoient la même fonction; & pour en marquer l'importance, ils la faisoient avec une couronne sur la tête & vêtus d'une robe de pourpre. Il n'y a donc rien à reprendre dans Homère de ce côté-là. Mais, dit-on, qui peut souffrir que des Princes préparent eux-mêmes leurs repas; que les fils des plus grands Rois gardent les troupeaux, qu'ils travaillent eux-mêmes, & qu'Achille fasse chez lui les fonctions les plus serviles? Telles étoient les mœurs de ces tems héroïques, de ces heureux tems où l'on ne connoissoit ni le luxe, ni la mollesse, & où l'on ne faisoit consister la gloire que dans le travail & dans la vertu, & la honte que dans la paresse & dans le vice. L'Histoire sainte & l'Histoire profane nous enseignent également que c'étoit alors la coûtume de se servir soi-même; cette coûtume étoit un reste précieux de l'âge d'or. Les Patriarches travailloient eux-mêmes de leurs propres mains; les filles les plus considérables alloient elles-mêmes à la fontaine; Rebecca, Rachel, & les filles de Jethro y menent leurs troupeaux. Dans Fabius Pictor, Rhée elle-même va puiser de l'eau; la fille de Tarpeius fait la même chose dans Tite-Live. En un mot, les tems qu'Homère peint sont les mêmes que ceux où Dieu daignoit converser avec les hommes. Quelqu'un oseroit-il dire que notre faste, notre luxe & notre pompe valent cette noble simplicité qui a été honorée d'un si glorieux commerce?

On aime à voir les héros d'Homère faire ce que faisoient les Patriarches, plus grands que les Rois & que les Héros. On aime à voir Junon s'ajuster elle-même sans cet attirail de toilette, sans coëffeuse, sans dame d'atour. Les déesses, pour s'habiller & pour s'ajuster elles-mêmes, n'en sont ni moins agréables, ni moins respectables. Il en est des Héros comme des dieux, on ne voit autour d'Achille, d'Agamemnon, &c. ni estaffier, ni valets de chambre, ni gentils-hommes, ni gardes. On n'en voyoit point au-

tour d'Hercule ni de Thésée. Enfin, nous sommes persuadés que si un habile homme entreprenoit de faire la comparaison des tems, comme Plutarque a fait celle des Hommes illustres dont il a écrit la vie, on trouveroit entre ces tems-là & le nôtre la même différence qui se trouva entre la statue d'airain que Lysippe avoit faite d'Alexandre, & cette même statue après que Néron l'eut fait dorer ; il fallut lui ôter cette dorure, parce qu'elle avoit corrompu toute sa beauté. La dorure qui gâte notre siecle, & qu'il faudroit ôter pour lui redonner sa beauté & sa force, ce sont le luxe & la mollesse, qui engendrent immanquablement dans l'ame une corruption générale, & y font naître un essaim de passions, toutes opposées à la grandeur véritable & solide.

II. Homère a deux grands avantages, qu'Aristote n'explique point ; le premier, c'est que les mots propres qui rendent sa diction claire, lui donnent aussi très-souvent autant de force & de noblesse, que les mots figurés, nous disons même les mots propres les plus simples, les plus communs & les moins agréables, qu'il a été obligé d'employer, en descendant, comme il fait quelquefois, dans le détail des plus petites choses. Dans ces occasions, il n'a pas été en son pouvoir de choisir les termes, car les noms propres ne se changent point. Qu'a t-il donc fait pour empêcher sa poësie d'être déshonorée par ces termes si capables de l'avilir ? Il a sçu la relever par l'harmonie, en les mêlant ensemble avec art, & en les soutenant par des particules sonores, & par des épithetes magnifiques ou gracieuses, qui cachent tout leur désagrément. C'est ce qu'il a merveilleusement pratiqué, surtout dans le dénombrement des vaisseaux qui finit le second livre. Dényş d'Halicarnasse a rendu cela sensible, en rapportant les huit premiers vers de ce dénombrement comme un échantillon de tout le reste, & en faisant voir que tous ces noms de lieux n'ont ni beauté, ni grace, mais qu'Homère a trouvé le secret de les faire paroître très-beaux & très-magnifiques. Ainsi, ayant reçu des mains de la nature des noms durs & désagréables, il a sçu les rendre doux, harmonieux & agréables par son art & par son esprit. On n'a qu'à lire ces vers dans l'original, on est étonné de leur magnificence.

Il en est de la poësie d'Homère comme de la musique, qui sçait ranger sous ses loix & faire entrer dans son harmonie les sons les plus désagréables & les moins harmonieux ; tout lui obéit, & vient faire l'effet qu'elle ordonne.

Le second avantage d'Homère dans sa diction, c'est qu'en mêlant des termes durs, rudes & communs avec les termes les

plus polis & les plus coulans, il a fait une composition moyenne, qui tient de l'austere ou de la rude, & de la gracieuse ou de la fleurie; & par ce moyen il mêle admirablement l'art & la nature, la passion & les mœurs, comme Denys d'Halicarnasse l'a fort bien expliqué. » Quelque endroit que l'on » prenne dans ce Poëte, dit » cet excellent Critique, on » le trouvera parfaitement va- » rié par ces deux sortes de » style & d'harmonie. «

Cet heureux mêlange donne à Homère une force & un charme dont personne n'a pu approcher; & ce qu'il y a de merveilleux, c'est qu'on ne sent nulle part ni travail ni peine; tout coule de source, & on trouve par-tout une grace de facilité, comme si le poëme entier avoit été dicté tout de suite à Homère par la muse qu'il a invoquée. M. Despréaux a parfaitement expliqué cette grace dans ces vers, qui sont d'une très-grande beauté.

On diroit que pour plaire, instruit par la nature,
Homère ait à Vénus dérobé sa ceinture;
Son livre est d'agrémens un fertile trésor;
Tout ce qu'il a touché se convertit en or;
Tout reçoit dans ses mains une nouvelle grace;
Toujours il divertit, & jamais il ne lasse.

Mais, cette composition même, source de ces graces, est inconnue à notre langue; elle n'admet point toutes ces différences; elle ne sçait que faire d'un mot bas, dur, ou désagréable; elle n'a rien dans ses trésors qu'elle puisse employer pour cacher ce qui est défectueux; elle n'a ni ces particules nombreuses, dont elle puisse soutenir ses termes, ni cette différente harmonie qui naît du différent arrangement des mots, & par conséquent elle est incapable de rendre la plupart des beautés qui éclatent dans cette poësie.

III. Les merveilles du style d'Homère, & toutes les beautés qu'il a sçu tirer de sa langue, ne sont pas ce qu'il y a de plus estimable dans sa poësie; il y a des beautés supérieures à celles de l'expression, & des beautés dont ceux qui ne sont pas entierement privés de sentiment, ne peuvent s'empêcher d'être frappés. Les peuples les plus barbares, & qui n'ont aucun sentiment de la belle poësie, ni de la force, ni de l'harmonie du langage, n'ont pu s'empêcher de sentir la grandeur de ses idées, la majesté de son sujet, cette belle nature, qui regne dans toutes ses parties, & la surprenante variété de ses caractères, qui dans la même espece de vertus ne laissent pas d'être très-différens. Par exemple, Ulysse & Nestor, tous deux prudens, ne sont pourtant pas les mêmes; Achille, Dio-

mède, Ajax, tous braves, font braves bien différemment.

Ajoûtons que l'on trouve dans les poëmes d'Homère, un sçavoir profond, des vestiges remarquables de l'Antiquité la plus reculée, une connoissance prodigieuse de tous les arts, des modeles parfaits d'une véritable éloquence dans tous les genres de discours, des maximes tirées de la plus saine philosophie, & enfin une conformité admirable & dans le style & dans les idées avec nos Livres saints. Le sçavant Grotius, frappé de l'étendue de son esprit, de la grandeur de ses connoissances, de la profondeur de ses pensées & de ses maximes, & de la sublimité de ses comparaisons, lui a donné un très-grand éloge ; car, il n'a pas craint de comparer à ce grand Poëte, l'un des plus grands Prophetes, c'est-à-dire, Ézéchiel.

IV. On ne peut pas tirer d'Homère un systême théologique bien suivi. On voit seulement qu'il reconnoît un premier Être, un Dieu supérieur, de qui tous les autres dieux étoient dépendans ; on voit qu'il établit par-tout la liberté de l'homme, une double destinée, si nécessaire pour accorder cette liberté avec la prédestination, l'immortalité de l'ame, & les peines & les récompenses après la mort. Il a reconnu cette grande vérité, que les hommes n'ont rien de bon qu'ils n'aient reçu de Dieu ; que c'est de Dieu que viennent tous les bons succès dans ce qu'ils entreprennent ; qu'ils doivent les demander par leurs prieres ; & que tous les malheurs qui leur arrivent, ils se les attirent par leurs folies, & par le malheureux usage qu'ils font de leur liberté ; enfin, on voit qu'il a connu que la Providence s'étend sur les animaux mêmes, car il fait entendre qu'une colombe n'est prise que par la volonté & par l'ordre de Jupiter ; ce qui s'accorde avec ce que notre Seigneur nous dit dans saint Matthieu : (*a*) *Il ne tombe aucun passereau sans l'ordre de votre pere.* Sur quoi les Hébreux ont fait ce proverbe : *Sine cœlis ne una quidem avicula capta est aucupio.*

Quand on examine à fond les dogmes d'Homère, & ses fictions, il n'est presque pas possible de douter que ce Poëte n'eût été instruit en Égypte de beaucoup de choses de la doctrine des Hébreux ; ou que la tradition n'eût répandu de son tems en Grece la connoissance de certaines grandes vérités qui ont donné le fondement à ses idées. Nous en rapporterons deux ou trois preuves qui paroissent dignes de quelque attention.

Dans le premier livre de l'Iliade, on voit que Jupiter avoit précipité du ciel Vulcain, & dans le huitième, on voit que ce même Jupiter menace

(*a*) Matth. c. 10. v. 29.

les dieux inférieurs de les précipiter dans les profonds abîmes du Tartare ténébreux, dans les cavernes affreuses de fer & d'airain qui sont sous la terre.

Il y a bien de l'apparence qu'Homère avoit entendu parler de ce que l'Histoire sainte nous rapporte des anges rebelles, non-seulement précipités du ciel, mais précipités dans le fond du Tartare; car, l'expression du Poëte est la même que celle des Apôtres, qui nous ont conservé la même tradition. (*a*) *Si enim Deus Angelis peccantibus non pepercit, sed rudentibus inferni detractos in Tartarum tradidit cruciandos in judicium reservari. Angelos verò, qui non servaverunt suum principatum, sed dereliquerunt suum domicilium, in judicium magni diei vinculis æternis sub caligine reservavit.*

Dans le dix-neuvième livre de l'Iliade, Homère dit que Jupiter précipita du ciel le démon de discorde & de malédiction, qui exerce toutes ses fureurs dans le malheureux séjour des hommes. Peut-on s'imaginer que ce soit une idée purement poëtique ! Ne voit-on pas clairement que cette idée a son fondement dans la vérité ? Mais, ce qu'il y a de bien remarquable, c'est qu'Homère est le premier Écrivain qui ait rendu témoignage à cette étonnante vérité d'un démon malfaisant, précipité du ciel en terre. Ce ne fut que cent, ou cent cinquante ans après ce Poëte, que le prophete Isaïe y fit allusion, mais comme à une histoire connue, en disant au Roi de Babylone, qu'il compare à ce démon : (*b*) *Quomodo cecidisti de cœlo, Lucifer, qui mane oriebaris ! corruisti in terram qui vulnerabas gentes !* Marque sûre que long-tems avant ce prophete, la tradition avoit répandu cette histoire dans tout l'Orient.

Quand ce Poëte parle de la peste, qui ravagea le camp des Grecs, il feint qu'Apollon descend armé de ses traits, & fait dans tout ce camp un carnage horrible. On pourroit croire que c'est une idée poëtique, dont Homère est l'inventeur; mais, on trouve cette même idée dans la sainte Écriture, (*c*) où l'on voit véritablement un Ange exterminateur, armé de son glaive, frapper de la peste les sujets de David dans tout le païs d'Israël pendant trois jours.

Homère donne à Jupiter des balances pour peser les destinées des hommes, comme dans ce passage du vingt-deuxième livre de l'Iliade : » Alors Jupi-» ter, prenant ses balances » d'or, met dans leurs bassins » les destinées d'Hector & d'A-» chille; & les élevant de sa » main toute puissante, il exa-» mine leur poids. « Cette

(*a*) St. Petr. Epist. II. c. 2. v. 4. Jud. v. 6.

(*b*) Isaï. c. 14. v. 12.

(*c*) Paral. L. I. c. 21. v. 15, 16.

idée si grande & si noble est consacrée dans nos saint Livres. (a) *Pondus & statera judicia domini.* Dieu déclare à Baltazar, roi de Babylone, qu'il avoit été pesé dans la balance, *appensus es in statera ;* & Job dit : » Que » Dieu me pese dans les ba- » lances de sa Justice, & » il connoîtra mon innocen- » ce. « *Appendat me in statera justitiæ, & agnoscet Deus perfectionem meam.*

V. Les Lecteurs seront sans doute bien aises que nous expliquions ici de quelle manière les poësies d'Homère se sont conservées, & comment elles sont venues entieres jusqu'à nous.

Quand ce Poëte eut composé ses poëmes, on en fut si charmé, qu'ils furent bientôt répandus dans toute l'Ionie. Ils étoient continus, & nullement divisés par livres; mais, comme tout le monde ne pouvoit pas les avoir entiers, & qu'il y avoit des gens qui gagnoient leur vie à les réciter, ils coururent par parties détachées, & l'on donna à ces différentes parties des noms tirés de ce qu'elles contenoient; car, on les appelloit, *la colere d'Achille ; le dénombrement des vaisseaux ; le combat de Pâris & de Ménélaüs ; la revue ; les exploits de Diomède ; l'adieu d'Hector & d'Andromaque ;* ainsi de toutes les autres parties de l'Iliade & de l'Odyssée, qui avoient chacune leur nom. On peut voir sur cela Élien dans ses histoires diverses, liv. 13. c. 15.

Ces différentes pieces produisirent ensuite le partage par livres, tel qu'il est aujourd'hui, & ce fut l'ouvrage des Grammairiens qui vinrent long tems après. On ne sçauroit dire précisément en quel siecle ce partage commença ; mais, Homère n'est jamais cité par livres chez les Anciens.

Homère entier n'étoit pas connu en Grece avant Lycurgue. Ce fut ce grand Législateur, qui étant allé en Ionie, & y ayant trouvé les corps entiers de ces deux poëmes, prit lui-même la peine de les copier, & apporta ce trésor en Grece, où il n'y avoit qu'un petit nombre de personnes qui eussent vu quelques-unes de ces parties détachées, dont nous venons de parler.

Voilà ce qu'on peut appeller la première édition d'Homère, qui avoit paru en Grece plus de cent vingt ou cent ans avant la fondation de Rome.

Cela étant, il faut avouer qu'on ne comprend point ce que Platon écrit dans son Dialogue intitulé *Hipparque*, si ce Dialogue est véritablement de lui ; il dit que les Athéniens avoient l'obligation à Hipparque, fils aîné de Pisistrate, de posséder Homère entier, & que ce fut lui qui le porta le premier à Athènes, & qui obligea

(a) Proverb. c. 16. v. 11. Daniel. c. 5. v. 27. Job. c. 31. v. 6.

les Rhapſodes à chanter ſes vers dans les fêtes Panathénées.

Piſiſtrate s'empara d'Athènes vers l'Olympiade LIII, trois cens vingt ans ou environ après Lycurgue. Comment ces poëmes, qui avoient été portés à Lacédémone par Lycurgue, avoient-ils pu être ſi long-tems inconnus à Athènes ? Faudroit-il accuſer de cela la jalouſie naturelle des Lacédémoniens, qui n'aimoient pas à faire part de leur ſcience à leurs voiſins, comme Platon nous l'apprend dans le Protagoras, & qui pour cette raiſon n'admettoient aucun étranger dans les converſations qu'ils avoient avec leurs Sophiſtes ? Il vaut mieux dire ſimplement que les copies de Lycurgue ne s'étant pas multipliées, & ces parties détachées ayant continué de courir, les Athéniens furent juſqu'au tems de Solon & de Piſiſtrate ſans avoir ces poëmes entiers ; que Piſiſtrate, qui avoit beaucoup de ſçavoir & d'eſprit, qui étoit un fort galant homme, & le ſeul qui auroit pu rendre la tyrannie aimable, ſi la tyrannie même la plus douce pouvoit être jamais aimée, ayant ramaſſé toutes ces parties, les fit aſſembler par ſon fils Hipparque ; & qu'ainſi les Athéniens eurent les deux corps entiers de l'Iliade & de l'Odyſſée.

Cette édition, faite par les ordres de Piſiſtrate, eut cours en Grece pendant plus de LX. Olympiades, ou deux cens quarante ans, juſqu'au tems d'Alexandre ; & dans cet intervalle les copies d'Homère devinrent ſi communes, que les Rhapſodes récitoient ſes vers dans toutes les villes de Grece & dans les iſles, & qu'on les liſoit publiquement dans les écoles témoin l'hiſtoire de Phidias, & celle d'Alcibiade, qui étant entré dans l'école d'un Rhéteur, lui demanda qu'il lui lût quelque partie d'Homère ; & le Rhéteur lui ayant répondu qu'il n'avoit rien de ce Poëte, Alcibiade lui donna un ſoufflet, comme n'étant plus permis à un Profeſſeur public de ſe mêler d'inſtruire la jeuneſſe ſans connoître Homère.

Il étoit bien difficile que dans cette grande quantité de copies qui couroient de ces deux poëmes, il ne s'y fût enfin gliſſé des fautes par la négligence des copiſtes, & même des additions par la témérité des Rhapſodes. Alexandre, qui aimoit Homère avec tant de paſſion, qu'il le mettoit toutes les nuits avec ſon épée ſous ſon chevet, qu'il l'appelloit *ſes proviſions de l'art militaire*, & qu'il voulut que la caſſette ineſtimable, qui fut priſe parmi les dépouilles de Darius, ne ſervît qu'à enfermer ces poëmes, afin, diſoit-il, que l'ouvrage le plus parfait de l'eſprit humain fût enfermé dans la plus précieuſe caſſette du monde, Alexandre, dis-je, commit des gens ſçavans, pour le revoir & le rendre plus correct, & il employa à cette révition deux grands Philoſo-

phes, Callisthène & Anaxarque, qui le suivoient à son expédition d'Asie; & il voulut non-seulement assister lui-même à cette révision, mais encore écrire de sa propre main l'ouvrage entier, comme ils le corrigeoient sur les meilleures copies; il consulta même sur cela Aristote. Cette édition d'Alexandre ainsi corrigée fut appellée *l'édition de la cassette*.

Après la mort d'Alexandre, Zénodote d'Éphese le revit encore sous le premier des Ptolémées. Enfin sous Ptolémée Philométor vers l'Olympiade CLVI, & cent cinquante-quatre ans avant notre Seigneur, le célebre Aristarque en donna une nouvelle édition, il revit avec soin celle d'Alexandre & celle de Zénodote, & les différentes copies qu'il put ramasser. Cette édition eut une si grande réputation, que les copies s'en multiplierent extrêmement. Elle produisit apparemment la copie de Marseille & de Sinope, & c'est de cette copie que sont venues sans doute nos éditions.

Par une lettre de Libanius, il paroît que de son tems trois cens soixante, ou trois cens soixante-dix ans après Jesus-Christ, il s'étoit répandu un bruit qu'il y avoit à Athènes une copie de l'Odyssée, qu'on prétendoit être du tems même d'Homère. Libanius pria un de ses amis de l'acheter à quelque prix que ce fût. On ne sçait pas quel succès eut cette commission. Il y a lieu de croire que c'étoit une vision, ou peut-être même une fourberie.

On voit avec quel empressement les ouvrages d'Homère ont été recherchés, & avec quel soin ils ont été revus; on ne s'appliqua pas seulement à revoir le texte, on travailla aussi à l'expliquer par de sçavans commentaires. Du tems de Platon, on avoit déja sur ce Poëte les ouvrages de Glaucon, de Métrodore de Lampsaque, de Stesimbrote de Thasos & de plusieurs autres, de femmes même, comme de Damo, fille de Pythagore. Après le tems de Platon, il y eut encore plusieurs grands Critiques qui travaillerent à l'expliquer.

Aristarque accompagna son édition de grands commentaires; mais, il étoit tombé dans deux grands défauts; le premier, d'avoir trop donné dans les sentimens de Zénodote, en recevant plusieurs corrections qu'il avoit faites, & en retranchant, comme lui, plusieurs vers, qu'il devoit conserver; & le second, d'avoir condamné toute allégorie. Les anciens commentateurs d'Homère étoient partagés sur la maniere dont il falloit entendre ce Poëte; les uns prenoient tout allégoriquement, & comme s'ils avoient eu honte qu'il eût parlé quelquefois en homme, ils convertissoient en allégories les choses les plus historiques & les plus simples; Agamemnon, Achille, Nestor, Ulysse, & tous les autres héros, n'étoient que des

personnages fabuleux & allégoriques. Les autres au contraire prenoient tout simplement & ne souffroient pas la moindre allégorie. Aristarque avoit suivi les derniers; mais, cet excès ne paroît guère moins vicieux que le premier. Il est certain qu'il y a dans Homère beaucoup de choses auxquelles on ne sçauroit donner un bon sens, si l'on n'a recours à l'allégorie. Il faut tenir le milieu, c'est-à-dire, prendre simplement & historiquement ce qui est simple & historique, & sauver par l'allégorie ce que la lettre présente de trop dur & de trop outré, en recherchant les vérités physiques, morales, & historiques même, qui sont cachées sous ces enveloppes mystérieuses, & sous ces mensonges ingénieux. C'est le milieu que les plus sages & les plus exacts interpretes d'Homère avoient suivi. Héraclite avoit fait un livre entier sur les allégories d'Homère; on l'attribue mal-à-propos à Héraclide de Pont.

Il seroit inutile de nommer ici tous ceux qui ont entrepris d'éclaircir ce Poëte. Tous ces commentaires sont perdus, il ne nous en reste que quelques citations dans les Anciens. Le grammairien Didyme est celui dont il nous reste le plus. Nous avons encore une grande partie de ses Scholies; mais malheureusement elles sont fourrées & mêlées de beaucoup de choses qui ne sont ni du même goût, ni de la même autorité; il faut que le Lecteur se serve de son jugement pour en faire la différence.

Si nous avions tous les ouvrages de tant de gens si célèbres, il y a lieu de présumer qu'aucune des beautés de ce Poëte ne nous échapperoit. Les commentaires immenses d'Eustathe, archevêque de Thessalonique, qui vivoit sous l'empereur Manuel Commode vers le douzième siecle, ne peuvent nous consoler de cette perte; ce n'est pas un fort grand Critique. Cependant, il dit souvent de fort bonnes choses; & sur ce qui regarde les mœurs & les coûtumes, on y trouve des connoissances, qu'on chercheroit vainement ailleurs.

Ce qui sert le plus à l'intelligence d'Homère, c'est tout ce qui est répandu dans les écrits des anciens Philosophes & Rhéteurs, comme de Platon, d'Aristote, de Dénys d'Halicarnasse, de Strabon, de Plutarque, de Démétrius Phaléréus, de Longin, &c. Ces grands Hommes n'ont pas commenté Homère entier, mais ils en ont expliqué beaucoup de passages; & par ces explications ils nous ont marqué une méthode sûre pour arriver à l'intelligence des autres.

Les meilleures éditions que nous ayons aujourd'hui d'Homère, sont celles de Rome, avec les commentaires d'Eustathe en quatre volumes *in-folio;* celle de Bâle, plus rare & & moins bonne avec le même

Eustathe; celle de Henri Étienne; & celle qui fut faite à Strasbourg. Émeric Casaubon méprise fort celle de Hollande, donnée en 1656, par Schrevelius, en deux volumes *in*-4.° Il a fait même un écrit exprès pour en découvrir les défauts; mais, après tout, cette édition n'est pas si fort à réjetter. Celle de Grævius, professeur d'Utrecht, passe pour une des meilleures. On en a une publiée en 1711, à Cambridge en Angleterre, qui l'emporte de beaucoup sur toutes les précédentes; elle est en deux volumes *in*-4.°, l'editeur est Josué Barnés.

HOMERE, *Homerus*, (*a*) Ὅμηρος, Grammairien & Poëte tragique, étoit d'Hiérapolis ville de Carie, & fils d'une femme de Byzance, nommée Myro. Il est compté au nombre de ces sept Poëtes qui tiennent le second rang entre les tragiques, & à qui on a donné le surnom de la Pleiade. Il florissoit en la XXVe Olympiade, & fut Auteur de quarante-cinq pieces.

HOMERE, *Homerus*, (*b*) Ὅμηρος surnommé Sellius; Grammairien, auquel on attribue quelques ouvrages, & entr'autres, des hymnes & des argumens des comédies de Ménandre.

Il y a eu plusieurs autres grands hommes du nom d'Homère. Le premier, qui étoit de l'île de Chio, étoit un célebre médecin, selon le témoignage d'Archiloque. Le second, natif du même lieu que le précédent, étoit renommé dans l'art magique. Le troisième fut un riche & fameux négociant de Salamine. Le quatrième étoit de Colophon, peintre & statuaire très-célebre. Le cinquième, d'Athènes, où il donna quelques loix. Le sixième étoit un fameux musicien & géometre; & le septième de Méonie, qui fut depuis nommée Lydie, remporta le prix aux jeux Olympiques; & ce fut à lui seul que l'on commit le soin de corriger la langue Grecque, & de la mettre dans sa pureté.

HOMÉRIDES, *Homeridæ*, (*c*) Ὁμηρίδαι, nom que quelques-uns ont donné aux descendans d'Homère, & d'autres avec plus de raison à ceux qui récitoient les vers de ce Poëte. Il est parlé des Homérides dans l'article d'Homere. *Voyez* Homère.

HOMÉRISTES. *Voyez* Homérides.

HOMICIDE, *Homicidium*, (*d*) terme qui signifie en général une action qui cause la mort d'autrui.

On entend aussi par le même terme, lorsqu'il vient du Latin *Homicida*, celui qui commet cette action, & le crime que renferme cette action.

Il y a cependant certaines ac-

(*a*) Suid. T. II. pag. 206.
(*b*) Suid. Tom. II. p. 206.
(*c*) Suid. T. II. p. 299.

(*d*) Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. III. pag. 133. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. T. I. p. 41, 43.

tions qui causent la mort d'autrui, que l'on ne qualifie pas Homicides, & que l'on ne considere pas comme un crime; ainsi, les gens de guerre, qui tuent des ennemis dans le combat, ne sont pas qualifiés Homicides; & lorsqu'on exécute un homme condamné à mort, cela ne s'appelle pas un Homicide, mais une exécution à mort; & celui qui donne ainsi la mort, ne commet point de crime, parce qu'il le fait en vertu d'une autorité légitime.

Suivant les loix divines & humaines, l'Homicide volontaire est un crime qui mérite la mort.

I. On voit, dans le chapitre IV. de la Génese, que Caïn ayant commis le premier Homicide en la personne de son frere, sa condamnation fut prononcée par la voix du Seigneur, qui lui dit que le sang de son frere crioit contre lui, qu'il seroit maudit sur la terre; que quand il la laboureroit, elle ne lui porteroit point de fruit; qu'il seroit vagabond & fugitif. Caïn lui-même dit que son iniquité étoit trop grande pour qu'elle pût lui être pardonnée; qu'il se cacheroit de devant la face du Seigneur, & seroit errant sur la terre; & que quiconque le trouveroit, le tueroit. Il reconnoissoit donc qu'il avoit mérité la mort.

Cependant, le Seigneur voulant donner aux hommes un exemple de miséricorde, & peut-être aussi qu'il n'appartient pas à chacun de s'ingerer de donner la mort même envers celui qui la mérite, dit à Caïn que ce qu'il craignoit n'arriveroit pas; que quiconque le tueroit seroit puni sept fois; & il mit un signe en Caïn, afin que quiconque le trouveroit, ne le tuât point. Caïn se retira donc de la présence du Seigneur, & habita, comme fugitif, vers l'orient d'Eden.

Il est parlé dans le même chapitre de Lamech, qui, ayant tué un jeune homme, dit à ce sujet à ses femmes, que le crime de Caïn seroit vengé sept fois, mais que le sien seroit puni soixante-dix-sept fois. Saint Chrysostome dit que c'est parce qu'il n'avoit pas profité de l'exemple de Caïn.

Dans le chapitre IX, où Dieu donne diverses instructions à Noé, il lui dit que si quelqu'un répand le sang de l'homme, son sang sera aussi répandu; car Dieu, est-il dit, a fait l'homme à son image.

Le quatrième article du décalogue défend de tuer indistinctement.

Les loix civiles que contient l'Exode, chapitre XXI, portent entr'autres choses, que celui qui frappera un homme, le voulant tuer, sera puni de mort; que s'il ne l'a point tué de propos délibéré, mais que Dieu l'ait livré entre ses mains, Dieu dit à Moïse qu'il marquera un lieu où le meurtrier se retirera; que si par des embûches quelqu'un tue son prochain, Moïse l'arrachera de l'autel, afin qu'il meure; que si un homme en frap-

pe un autre avec une pierre ou avec le poing, & que le battu ne soit pas mort, mais qu'il ait été obligé de garder le lit, s'il se leve ensuite, & marche dehors avec son bâton, celui qui l'a frappé sera réputé innocent, à la charge néanmoins de payer au battu ses vacations pour le tems qu'il a perdu, & le salaire des médecins; que celui qui aura frappé son serviteur ou sa servante, en sorte qu'ils soient morts entre ses mains, sera puni; que si le serviteur, ou la servante survivent de quelques jours, il ne sera point puni; que si dans une querelle quelqu'un frappe une femme enceinte, & la fait avorter sans qu'elle en meure, le coupable sera tenu de payer telle amende que le mari demandera, & que les arbitres régleront; mais que si la mort s'ensuit, il rendra vie pour vie, œil pour œil, dent pour dent, main pour main, pied pour pied, brûlure pour brûlure, plaie pour plaie, meurtrissure pour meurtrissure.

Ces mêmes loix vouloient que le maître d'un bœuf fût responsable de son délit; que si l'animal avoit causé la mort, il fût lapidé, & que le maître lui-même qui auroit déjà été averti, & n'auroit pas renfermé l'animal, mourût pareillement; mais que si la peine lui en étoit imposée, il donnât pour racheter sa vie tout ce qu'on lui demanderoit. Mais, il ne paroît pas que l'on eût la même faculté de racheter la peine de l'Homicide que l'on avoit commis personnellement.

Le livre des nombres, chapitre XXXV, contient aussi plusieurs réglemens pour la peine de l'Homicide; sçavoir, que les Israëlites désigneroient trois villes dans la terre de Chanaan, & trois au delà du Jourdain, pour servir de retraite à tous ceux qui auroient commis involontairement quelque Homicide; que quand le meurtrier se seroit réfugié dans une de ces villes, le plus proche parent de l'homme mis à mort ne pourroit le tuer jusqu'à ce qu'il eût été jugé en présence du peuple; que celui qui auroit tué avec le fer seroit coupable d'Homicide, & mourroit; que celui qui auroit frappé d'un coup de pierre, ou de bâton, dont la mort se seroit ensuivie, seroit puni de même; que le plus proche parent du défunt tueroit l'Homicide aussitôt qu'il pourroit le saisir; que si de dessein prémédité quelqu'un faisoit tomber quelque chose sur un autre qui lui causât la mort, il seroit coupable d'Homicide, & que le parent du défunt égorgeroit le meurtrier aussi-tôt qu'il le trouveroit; que si par un cas fortuit & sans aucune haine, quelqu'un causoit la mort à un autre, & que cela fût reconnu en présence du peuple, & après que la question auroit été agitée entre le meurtrier & les proches du défunt, le meurtrier seroit délivré comme innocent des mains de celui qui vouloit

loit venger la mort, & feroit ramené en vertu du jugement dans la ville où il s'étoit réfugié, & y demeureroit jufqu'à la mort du grand-Prêtre. Si le meurtrier étoit trouvé hors des villes de réfuge, celui qui étoit chargé de venger la mort du défunt, pouvoit fans crime tuer le meurtrier, parce que celui-ci devoit refter dans la ville jufqu'à la mort du grand-Prêtre; mais, après la mort de celui-ci, l'Homicide pouvoit retourner dans fon païs. Ce réglement devoit être obfervé à perpétuité. On pouvoit prouver l'Homicide par témoins; mais, on ne pouvoit pas condamner fur la dépofition d'un feul témoin. Enfin, celui qui étoit coupable d'Homicide, ne pouvoit racheter la peine de mort en argent, ni ceux qui étoient dans des villes de réfuge racheter la peine de leur exil.

J. C., dans faint Matthieu, dit que celui qui tuera, fera coupable de mort, *reus erit judicio*; & dans faint Jean, lorfque Pilate dit aux Juifs de juger J. C. felon leur loi, ils lui répondirent qu'il ne leur étoit pas permis de tuer perfonne; ainfi, l'on obfervoit dès-lors qu'il n'y avoit que les Juges qui puffent condammer un homme à mort.

Enfin, pour parcourir toutes les loix que l'Ecriture Sainte nous offre fur cette matière, il eft dit dans l'Apocalypfe, que les Homicides n'entreront point dans le royaume de Dieu.

II. Chez les Athéniens, le meurtre involontaire n'étoit puni que d'un an d'exil; le meurtre de propos délibéré étoit puni du dernier fupplice. Mais, ce qui eft fingulier, c'eft qu'on laiffoit au coupable la liberté de fe fauver, avant que le Juge prononçât fa fentence; & fi le coupable prenoit la fuite, on fe contentoit de confifquer fes biens, & de mettre fa tête à prix. Il y avoit à Athènes trois tribunaux différens où les Homicides étoient jugés; fçavoir, l'Aréopage pour les affaffinats prémédités, le Palladium pour les Homicides arrivés par cas fortuits, & le Delphinium pour les Homicides volontaires, mais que l'on foutenoit légitimes.

De toutes les fortes d'expiations ufitées chez les Grecs, celles qu'on employoit pour l'Homicide étoient les plus folemnelles, & quand le coupable étoit homme de diftinction, les Rois eux-mêmes ne dédaignoient pas d'en faire la cérémonie. Ainfi, dans Apollodore, Copréus qui avoit tué Iphitus, eft expié par Euryfthée roi de Mycènes. Dans Hérodote, Adrafte vient fe faire expier par Créfus roi de Lydie. Ainfi, Hercule, Théfée, & quelques autres Héros ne manquerent pas de fe foumettre aux cérémonies de l'expiation.

Ces cérémonies dans les premiers tems étoient fort fimples; car, il fuffifoit de fe laver dans une eau courante, comme nous

l'apprenons d'Ovide. Ce Poëte, après avoir parlé de plusieurs Héros qui avoient été purifiés de cette manière, condamne cet usage, où l'on croyoit laver dans les eaux le sang dont les Homicides s'étoient souillés.

Ah! nimiùm faciles, qui tristia crimina cædis
Flumineâ tolli posse putatis aquâ!

III. La première loi, qui fut faite sur l'Homicide chez les Romains, est de Numa Pompilius; elle fut insérée dans le code Papyrien. Suivant cette loi, quiconque avoit tué un homme de propos délibéré, étoit puni de mort comme un Homicide; mais, s'il ne l'avoit tué que par hazard & par imprudence, il en étoit quitte pour immoler un bélier par forme d'expiation. La première partie de cette loi de Numa Pompilius contre les assassinats volontaires, fut transportée dans les douze tables, après avoir été adoptée par les Décemvirs.

Tullus Hostilius fit aussi une loi pour la punition des Homicides. Ce fut à l'occasion du meurtre commis par un des Horaces; il ordonna que les affaires qui concerneroient les meurtres, seroient jugées par les Décemvirs; que si celui qui étoit condamné, appelloit de leur sentence au tribunal du peuple, cet appel auroit lieu comme étant légitime; mais que si par l'évenement la sentence étoit confirmée, le coupable seroit pendu à un arbre, après avoir été fustigé ou dans la ville ou hors des murs. La procédure que l'on tenoit en cas d'appel, est très-bien détaillée par M. Terrasson dans son histoire de la jurisprudence Romaine sur la seizième loi du code Papyrien, qui fut formée de cette loi de Tullus Hostilius.

La loi, que Sempronius Gracchus fit dans la suite sous le nom de *Lex sempronia de Homicidiis*, ne changea rien à celles de Numa Pompilius & de Tullus Hostilius.

Mais, Lucius Cornélius Sylla, étant dictateur, l'an de Rome 673, fit une loi connue sous le nom de *Lex cornelia de Sicariis*. Quelque tems après la loi des douze Tables, les meurtriers furent appellés *Sicarii*, du mot *Sica* qui signifioit une petite épée recourbée que l'on cachoit sous sa robe. Cette espèce de poignard étoit défendue, & l'on dénonçoit aux Triumvirs ceux que l'on en trouvoit saisis, à moins que cet instrument ne fût nécessaire au métier de celui qui le portoit, par exemple si c'étoit un cuisinier qui eût sur lui un coûteau.

Suivant cette loi Cornélia, si le meurtrier étoit élevé en dignité, on l'exiloit seulement; si c'étoit une personne de moyen état, on la condamnoit à perdre la tête; enfin, si c'étoit un esclave, on le crucifioit, ou bien on l'exposoit aux bêtes sauvages.

Dans la suite, il parut injuste que le commun du peuple fût puni plus rigoureusement que les personnes élevées en dignité; c'est pourquoi, il fut résolu que la peine de mort seroit générale pour toutes les personnes qui se rendroient coupables de meurtre; & quoique Cornélius Sylla n'ait point été l'auteur de tous les changemens que sa loi éprouva, néanmoins toutes les nouvelles dispositions que l'on y ajoûta en divers tems, furent confondues avec la loi Cornélia *de Sicariis*.

On tenoit pour sujets aux rigueurs de cette Loi non-seulement ceux qui avoient effectivement tué quelqu'un, mais aussi celui qui, à dessein de tuer, s'étoit promené avec un dard, ou qui avoit préparé du poison, qui en avoit eu ou vendu. Il en étoit de même de celui qui avoit porté faux témoignage contre quelqu'un, ou si un Magistrat avoit reçu de l'argent pour une affaire capitale.

Les Sénatus consultes mirent aussi au nombre des meurtriers, ceux qui auroient châtré quelqu'un, soit par esprit de debauche, ou pour en faire trafic, ou qui auroient circoncis leurs enfans, à moins que ce ne fussent des Juifs, enfin tous ceux qui auroient fait des sacrifices contraires à l'humanité.

On exceptoit seulement de la loi Cornélia ceux qui tuoient un transfuge, ou quelqu'un qui commettoit violence, & singulierement celui qui attentoit à l'honneur d'une femme.

IV. Les anciennes loix des Francs traitent du meurtre, qui étoit un crime fréquent chez les peuples barbares.

Les Capitulaires défendent tout Homicide commis par vengeance, avarice, ou à dessein de voler. Il est dit que les auteurs seront punis par les Juges du mandement du Roi, & que personne ne sera condamné à mort que suivant la Loi.

Celui qui avoit tué un homme pour une cause légère ou sans cause, étoit envoyé en exil pour autant de tems qu'il plaisoit au Roi. Il est dit dans un autre endroit des Capitulaires, que celui qui avoit fait mourir quelqu'un par le fer, étoit coupable d'Homicide, & méritoit la mort; mais, le coupable avoit la faculté de se racheter, en payant aux parens du défunt une composition appellée *Vuirgildus*, qui étoit proprement l'estimation du dommage causé par la mort du défunt; on donnoit ordinairement une certaine quantité de bétail, les biens du meurtrier n'étoient pas confisqués.

Pour connoître si l'accusé étoit coupable de l'Homicide qu'on lui imputoit, on avoit alors recours aux différentes épreuves appellées *purgation vulgaire*, dont l'usage continua encore pendant plusieurs siecles.

Suivant les établissemens de saint Louis, quand un homme, en se battant, en tuoit un autre qui l'avoit blessé auparavant,

il n'étoit pas condamné à mort; mais, si un des parens du défunt assuroit que que ce dernier l'avoit chargé de venger sa mort, on ordonnoit le duel entre les parties, & le vaincu étoit pendu.

On trouve encore dans les anciennes ordonnances, plusieurs dispositions assez singulières par rapport à l'Homicide.

Par exemple, à Abbeville, suivant la charte de commune donnée à cette ville par le roi Jean en 1350, si un bourgeois en tuoit un autre par hazard ou par inimitié, sa maison devoit être abattue; si on pouvoit l'arrêter, les bourgeois lui faisoient son procès; s'il s'échappoit, & qu'au bout d'un an il implorât la miséricorde des échevins, il devoit d'abord recourir à celle des parens; s'il ne les trouvoit pas, après s'être livré à la miséricorce des échevins, il pouvoit revenir dans la ville, & si ses ennemis l'attaquoient, ils se rendoient coupables d'Homicide.

Dans des lettres de Guy, comte de Nevers, de l'année 1231, confirmées en 1356 par Charles, regent du royaume, il est dit que l'on pourra arrêter les bourgeois de Nevers accusés d'Homicide, lorsqu'il se présentera quelqu'un qui s'engagera à prouver qu'ils l'ont commis, ou qu'ils auront été pris sur le fait, & que l'on pourra les tirer hors de leur jurisdiction.

Dans des lettres que le même Prince donna l'année suivante, en faveur des habitans de Ville-franche en Périgord, il est dit que les biens d'un Homicide condamné à mort dans cette ville, appartenoient au Roi, les dettes du condamné préalablement payées.

A Péronne, suivant la charte de commune donnée à cette ville par Philippe Auguste, & confirmée par Charles V, en 1368, celui qui tuoit dans le château ou dans la banlieue de Péronne un homme de la commune de ce lieu, étoit puni de mort, à moins qu'il ne se réfugiât dans une Église; sa maison étoit détruite, & ses biens confisqués. S'il s'échappoit, il ne pouvoit revenir dans le territoire de la commune qu'après s'être accommodé avec les parens, & en payant à la commune une amende de dix livres. La même chose s'observoit aussi à cet egard dans plusieurs autres lieux. Quand l'accusé de meurtre ne pouvoit être convaincu, il devoit se purger par serment devant les échevins.

La charte de commune de Tournay, qui est de l'année 1370, porte que si un bourgeois ou habitant de Tournay blesse ou tue un étranger qui l'a attaqué, il ne sera point puni, & que ses biens ne seront point confisqués; parce que les biens d'un étranger qui, en se defendant, auroit tué un bourgeois ou un habitant de Tournay, ne seroient pas confisqués; que les

bourgeois & habitans de Tournay qui, en se défendant, auront blessé ou tué un étranger qui les aura attaqués, pourront, après s'être accommodés avec la partie, obtenir du Roi des lettres de grace, & être rétablis dans l'habitation de cette ville.

Suivant l'usage présent, tout homme qui en tue un autre, mérite la mort; le crime est plus ou moins grave, selon les circonstances. L'assassinat prémédité est de tous les Homicides le plus criant, aussi n'accorde-t-on point de lettres de grace à ceux qui en sont auteurs ou complices.

L'édit d'Henri II, du mois de Juillet 1557, prononce en ce cas la peine de mort sur la roue, sans que cette peine puisse être commuée; ce qui est confirmé par l'ordonnance de Blois, qui défend d'accorder pour ce crime aucunes lettres de grace.

L'article suivant concernant ceux qui se louent pour tuer, battre & outrager, veut que la seule machination & attentat soient punis de mort, quand bien même l'effet n'eût pas suivi.

Les lettres de rémission s'accordent pour les Homicides involontaires, ou qui sont commis dans la nécessité d'une légitime défense de la vie.

V. L'Homicide volontaire de soi même étoit autrefois autorisé chez quelques nations, quoique d'ailleurs assez policées; c'étoit la coutume dans l'île de Cée, que les vieillards caducs se donnassent la mort; & à Marseille, du tems de Valere Maxime, on gardoit publiquement un breuvage empoisonné que l'on donnoit à ceux qui ayant exposé au Sénat les raisons qu'ils avoient de s'ôter la vie, en avoient obtenu la permission. Le Sénat examinoit leurs raisons avec un certain tempérament, qui n'étoit ni favorable à une passion téméraire de mourir, ni contraire à un désir légitime de la mort, soit qu'on voulût se délivrer des persécutions & de la mauvaise fortune, ou qu'on ne voulût pas courir le risque d'être abandonné de son bonheur; mais, ces principes, contraires à la saine raison & à la religion, ne pouvoient convenir à la pureté de nos mœurs. Aussi parmi nous l'Homicide de soi même est puni; on fait le procès au cadavre de celui qui s'est donné la mort. Cette procédure étoit absolument inconnue aux Romains; ils n'imaginoient pas que l'on dût faire subir une peine à quelqu'un qui n'existoit plus, & à un cadavre qui n'a point de sentiment; mais, parmi nous, ces exécutions se font pour l'exemple, & pour inspirer aux vivans de l'horreur de ces sortes d'Homicides.

HOMMAGE, *Homagium*, *Hominium*, terme de fief, qui vient du Latin *Homo*, comme qui diroit *Hominis agium;* c'est une soumission que le vassal fait à son Seigneur, pour lui marquer qu'il est son homme, & pour lui jurer une entière fidélité.

Ce mot, aussi bien que la chose qu'il signifie, étoit in-

connu ; & il ne fut mis en usage, que lorsque les barbares se furent tendu maîtres de l'Empire. On commença alors à parler de fiefs & d'Hommages, & l'on donna le nom d'*Homme* ou de *Vassal* à celui que son Seigneur mettoit en possession de quelque terre, pour la tenir de lui & en jouir lui & les siens à perpétuité.

Au commencement, les conditions & les services que le vassal étoit obligé de rendre au Seigneur, étoient assez rudes ; voici le formulaire & la cérémonie du serment qui se faisoit, & qui se fait encore presque également chez toutes les nations. Quiconque vient à succéder à un fief, est obligé de se présenter dans l'année devant son Seigneur, sans armes, tête nue & à genoux, & de joindre les mains en posture de suppliant, lesquelles le Seigneur assis prend entre les siennes, tandis que le vassal prononce ces mots, que nous rapportons ici comme ils se trouvent couchés en Latin grossier dans les archives. *Devenio Homo vester ab hac die in posterum, de vita, de membro, & de terreno honore ; verus & fidelis vobis ero & fidem vobis præstabo, ob terras quas à vobis teneo salva fide Domino nostro regi & hæredibus suis.* Ensuite, le Seigneur baise le vassal ; & celui-ci se levant, lui fait le serment de fidélité.

Cette cérémonie de mettre les mains du vassal entre celles du Seigneur, signifie de la part du Seigneur protection & défense ; & de la part du vassal, sujétion & respect. Le vassal n'est obligé de rendre Hommage qu'une fois en sa vie, quoiqu'il change souvent de Seigneur. On ne le peut rendre par procureur, mais en propre personne, tant de la part du Seigneur que du vassal ; cela se fait solemnellement à la vue de tout le monde, & ordinairement dans la maison du Seigneur. Delà vient que Philippe le Bel, roi de France, refusa de recevoir par procureur l'Hommage d'Edouard III, roi d'Angleterre, pour le duché de Guienne & pour les comtés de Ponthieu & de Montreuil. L'Anglois s'acquitta par lui-même de ce devoir l'an 1328, à Amiens, où il se rendit en grand équipage, pour faire le serment à Philippe de Valois. Néanmoins, en certains cas, on a relâché de cette rigueur.

HOMME, *Homo*, (*a*) Ἄνθρωπος, animal raisonnable, ainsi le définit-on en philosophie. On peut donner un peu plus d'étendue à cette définition, en disant que l'Homme est un être sentant, reflèchissant, pensant, qui paroît être à la tête de tous les autres animaux sur lesquels il domine, qui vit en société, qui a inventé des sciences & des arts, &c.

(*a*) Plin. Tom. I. p. 369.

L'Homme eſt composé de deux ſubſtances, l'une qu'on appelle ame, l'autre connue ſous le nom de corps. Pour ce qui eſt de la première, conſultez l'article *Ame*. Jettons ici un coup d'œil ſur l'autre ſubſtance.

L'Homme naiſſant paſſe d'un élément dans un autre. Au ſortir de l'eau qui l'environnoit, il ſe trouve expoſé à l'air; il reſpire. Il vivoit avant cette action; il meurt ſi elle ceſſe. Juſqu'à trois ans la vie de l'Homme eſt fort chancelante; elle s'aſſure dans les deux ou trois années ſuivantes. A ſix ou ſept ans, l'Homme eſt plus ſûr de vivre qu'à tout âge. Il paroît que ſur un certain nombre d'enfans nés en même tems, il en meurt plus d'un quart dans la premiere année, plus d'un tiers en deux ans, & au moins la moitié dans les trois premieres années.

L'Homme commence à bégayer à douze ou quinze mois; la voyelle *a* qui ne demande que la bouche ouverte & la production d'une voix, eſt celle qu'il articule auſſi le plus aiſément. L'*m* & le *p* qui n'exigent que l'action des levres pour modifier la voyelle *a*, ſont entre les conſonnes les premieres produites; il n'eſt donc pas étonnant que les mots, *papa*, *mama*, déſignent dans toutes les langues ſauvages & policées, les noms de *pere* & de *mere*. Cette obſervation, jointe à pluſieurs autres & à une ſagacité peu commune, a fait penſer à M. le préſident de Broſſes, que ces premiers mots & un grand nombre d'autres, étoient de la langue première ou néceſſaire à l'Homme.

L'Homme ne prononce guère diſtinctement qu'à deux ans & demi.

Le corps finit de s'accroître dans les premières années qui ſuivent l'âge de puberté; l'Homme grandit juſqu'à vingt-deux ou vingt-trois ans; la Femme à vingt eſt parfaitement formée.

Il n'y a que l'Homme & le ſinge qui aient des ſourcils aux deux paupières; les autres animaux n'en ont point à la paupière inférieure; & dans l'Homme même il y en a beaucoup moins à la paupière inférieure qu'à la ſupérieure; les ſourcils deviennent quelquefois ſi longs dans la vieilleſſe qu'on eſt obligé de les couper.

La partie de la tête la plus élevée eſt celle qui devient chauve la première; enſuite celle qui eſt au deſſus des tempes; il eſt rare que les cheveux qui couvrent le bas des tempes tombent en entier, non plus que ceux de la partie inférieure du derrière de la tête.

Au reſte, il n'y a que les Hommes qui deviennent chauves en avançant en âge; les femmes conſervent toujours leurs cheveux; ils blanchiſſent dans les deux ſexes; les enfans & les eunuques ne ſont pas plus ſujets à être chauves que les femmes.

Les cheveux ſont plus grands

& plus abondans dans la jeunesse qu'à tout autre âge.

Les pieds, les mains, les bras, les cuisses, le front, l'œil, le nez, les oreilles, en un m t, toutes les parties de l'Homme ont des propriétés particulières.

Il n'y en a aucune qui ne contribue à la beauté ou à la laideur, & qui n'ait quelque mouvement agréable ou difforme dans la passion.

Ce font celles du visage qui donnent ce que nous appellons la physionomie.

Toutes concourent par leurs proportions à la plus grande facilité des fonctions du corps; mais, il faut bien distinguer l'état de nature, de l'état de société. Dans l'état de nature, l'Homme qui exécuteroit avec le plus d'aisance toutes les fonctions animales, seroit sans contredit le mieux fait; & réciproquement le mieux fait exécuteroit le plus aisément toutes les fonctions animales; mais, il n'en est pas ainsi dans l'état de société. Chaque art, chaque manœuvre, chaque action, exige des dispositions particulières de membres, ou que la nature donne quelquefois, ou qui s'acquierent par l'habitude, mais toujours aux dépens des proportions les plus régulières & les plus belles. Il n'y a pas jusqu'au danseur, qui forcé de soutenir tout le poids de son corps sur la pointe de son pied, n'eût à la longue cette partie défigurée aux yeux du statuaire, qui ne se proposeroit que de représenter un Homme bienfait, & non un danseur.

La grace, qui n'est que le rapport de certaines parties du corps, soit en repos, soit en mouvement, considérées relativement aux circonstances d'une action, ne s'obtient souvent aussi que par des habitudes, dont le dérangement des proportions est encore un effet nécessaire.

D'où il s'ensuit que l'Homme de la nature, celui qu'elle se feroit complue à former de la manière la plus parfaite, n'excelleroit peut-être en rien; & que l'imitateur de la nature en doit altérer toutes les proportions, selon l'état de la société dans lequel il le transporte. S'il en veut faire un crocheteur, il en affaissera les cuisses sur les jambes; il fortifiera celles-ci, il étendra les épaules, il courbera le dos; & ainsi des autres conditions.

Par un travers aussi inexplicable que singulier, les Hommes se défigurent en cent manières bizarres; les uns s'applatissent le front, d'autres s'allongent la tête; ici on s'écrase le nez, là on se perce les oreilles. On violente la nature avec tant d'opiniâtreté, qu'on parvient enfin à la subjuguer, & qu'elle fait passer la difformité des peres aux enfans, comme d'elle-même.

La tête de l'Homme est à l'extérieur & à l'intérieur d'une forme différente de celle de la tête

de tous les autres animaux ; le singe a moins de cerveau.

L'Homme a le cou moins gros à proportion que les quadrupedes, mais la poitrine plus large ; il n'y a que le singe & lui qui aient des clavicules.

Le singe est le seul qui ait des bras & des mains comme nous ; les fesses qui sont les parties les plus inférieures du tronc, n'appartiennent qu'à l'espèce humaine.

L'Homme est le seul qui se soutienne dans une situation droite & perpendiculaire.

Le pied de l'Homme differe aussi de celui de quelque animal que ce soit, le pied du singe est presque une main.

L'Homme a moins d'ongle que les autres animaux ; c'est par des observations continuées pendant long-tems sur la forme intérieure de l'Homme, que l'on est convenu des proportions qu'il falloit garder dans la peinture, la sculpture, & le dessein.

Dans l'enfance, les parties supérieures de l'Homme sont plus grandes que les inférieures.

A tout âge, la femme a la partie antérieure de la poitrine plus élevée que nous ; en sorte que la capacité formée par les côtes a plus d'épaisseur en elle & moins de largeur. Les hanches de la femme sont aussi moins grosses ; c'est à ce caractère qu'on distingue son squelette de celui de l'Homme.

La hauteur totale du corps humain varie assez considérablement ; la grande taille pour les Hommes, est depuis cinq pieds quatre ou cinq pouces, jusqu'à cinq pieds huit à neuf pouces. La taille médiocre depuis cinq pieds ou cinq pieds un pouce, jusqu'à cinq pieds quatre pouces ; & la petite taille est au dessous de cinq pieds : Les femmes ont en général deux ou trois pouces de moins ; il y a des espèces d'Hommes qui n'ont que depuis quatre pieds, jusqu'à quatre pieds & demi ; tels sont les Lapons.

L'Homme relativement à son volume est plus fort qu'aucun animal ; il peut devancer le cheval par sa vîtesse ; il le fatigue par la continuité de la marche ; les chaters d'Ispahan font trente-six lieues en quatorze ou quinze heures.

La femme n'est pas à beaucoupe près aussi vigoureuse que l'Homme.

Tout change dans la nature, tout s'altere, tout périt. Lorsque le corps a acquis son étendue en hauteur & en largeur, il augmente en épaisseur ; voilà le premier point de son dépérissement ; il commence au moment où la graisse se forme, à trente-cinq ou quarante ans. Alors les membranes deviennent cartilagineuses, les cartilages osseux, les os plus solides, & les fibres plus dures ; la peau se seche, les rides se forment, les cheveux blanchissent, les dents tombent, le vi-

fage se défigure, & le corps s'incline vers la terre à laquelle il doit retourner.

Les premières nuances de cet état se font appercevoir avant quarante ans ; elles augmentent par degrés assez lents jusqu'à soixante, par degrés plus rapides jusqu'à soixante-dix. Alors, commence la vieillesse qui va toujours en augmentant; la caducité fuit, & la mort termine ordinairement avant l'âge de quatre-vingt dix ou cent ans, la vieillesse & la vie.

Les femmes en général vieillissent plus que les Hommes; passé un certain âge leur durée s'assure ; il en est de même des Hommes nés foibles ; la durée totale de la vie peut se mesurer par le tems de l'accroissement. L'Homme qui est trente ans à croître, vit quatre-vingt-dix ou cent ans. Le chien qui ne croît que pendant deux ou trois ans, ne vit aussi que dix ou douze ans.

Il est parlé dans les Transactions philosophiques, de deux Hommes, dont l'un a vécu cent soixante-cinq ans, & l'autre cent quarante-quatre.

Il y a plus de vieillards dans les lieux élevés que dans les lieux bas; mais, en général, l'Homme qui ne meurt pas par intempérie ou par accident, vit par-tout quatre-vingt-dix ou cent ans.

La mort est aussi naturelle que la vie; il ne faut pas la craindre, si l'on a assez bien vécu pour n'en pas redouter les suites.

Ajoûtons à ces réflexions le portrait que Pline fait de l'Homme, portrait remarquable, & qui nous regarde tous. » C'est » avec raison, dit Pline, qu'on » donne à l'Homme le premier » rang parmi toutes les autres » créatures, lui pour qui la » nature semble les avoir tou» tes formées ; mais, elle lui » fait acheter bien cher tous » ses présens, de sorte qu'on » ne sçait si on a plus lieu de » la regarder à son égard com» me une mere indulgente, que » comme une dure marâtre. » Tous les autres animaux, » naissent couverts chacun d'une » manière différente, l'Homme » est le seul qui ait besoin d'un » secours étranger pour se cou» vrir. Il est jetté, en naissant, » tout nu sur la terre aussi nue » que lui. Le premier signe de » vie qu'il donne, sont des cris, » des pleurs, des larmes, ce » qui n'arrive à aucun des au» tres animaux. A ce premier » usage qu'il a fait de la lu» mière, succedent les liens & » les langes dont on serre & » on enveloppe tous ses mem» bres, ce qui ne lui est pas » moins particulier. C'est dans » cet état que se trouve, aussi» tôt après sa naissance, le Roi » des animaux, destiné à leur » commander, pieds & mains » liés, & poussant des gémis» semens. Il commence sa vie » par les supplices, coupable » uniquement parce qu'il est né.

» Peut-on comprendre la folie » des Hommes, de croire, » après de tels commencemens, » qu'ils soient nés pour le faste « & l'orgueil. »

HOMME, *Homo*, (a) Ἄνθρωπος, terme qui se prend en divers sens dans l'Écriture Sainte.

Il est dit dans la Génese, que l'Homme fut créé mâle & femelle; c'est-à-dire, selon quelques-uns, qu'il fut créé Androgyne, ou que l'Homme & la femme furent créés, tenant l'un à l'autre par le côté; mais, le sens le plus simple & le plus naturel du texte de Moïse, est que Dieu créa l'Homme & la femme, comme il créa les autres animaux, par couple, le mâle & la femelle de chaque espèce. Il y a seulement cette observation à faire, qu'au lieu que les autres animaux furent créés tous ensemble, & par un seul *fiat*, Dieu créa l'Homme & la femme séparément & à quelque distance de tems l'un de l'autre. La femme fut créée dans le Paradis, & tirée du côté d'Adam endormi, & les autres animaux tant le mâle que la femelle, sortirent immédiatement du sein de la matière inanimée.

L'Homme a été créé à l'image & à la ressemblance de son Créateur. Cette ressemblance consiste principalement dans les qualités de son ame. Il est créé libre, intelligent, immortel, capable de vertu, de justice, de sagesse, de béatitude. Il perdit par son péché une grande partie de cette ressemblance; du moins elle fut fort diminuée, fort affoiblie, fort altérée. On peut dire aussi qu'il a quelque ressemblance avec Dieu par le domaine que Dieu lui a donné sur les créatures. Il l'a établi comme un petit dieu sur la terre. Enfin, cette ressemblance peut aussi regarder celle qui devoit se rencontrer entre Jesus-Christ incarné & l'Homme innocent. Jesus-Christ, en se revêtant de notre nature, a rendu en quelque manière l'Homme semblable à lui, en devenant semblable à l'Homme.

L'Homme, ayant reçu de Dieu le souffle de vie, est devenu un animal vivant. *Inspiravit in faciem ejus spiraculum vitæ, & factus est Homo in animam viventem.* Il reçut de Dieu la respiration & la vie, devint un animal vivant, raisonnable & immortel. Quelques-uns l'entendent de la vie de la grace, de l'esprit saint & sanctifiant, que Dieu donna à Adam.

L'Homme se prend quelquefois pour l'Homme en général, pour toute la nature humaine, & quelquefois pour Adam en particulier.

L'Homme de Dieu signifie ordinairement un Prophete, un Homme dévoué à Dieu & à son

(a) Genes. c. 1. v. 27. c. 2. v. 7, 20. *& seq.* Deuter. c. 33. v. 1. Josu. c. 14 v. 6. Psalm. 8. v. 5. Ezech. c. 11. v. 2.

service. Moïse est qualifié l'Homme de Dieu. David, Semeïas, & les autres Prophetes sont nommés de même.

Fils de l'Homme, marque l'Homme en général. *Quid est Homo quòd memor es ejus, aut filius Hominis, quoniam visitas eum?* Les fils des Hommes se prennent dans le même sens. Le Seigneur ou les Anges parlant aux Hommes, leur donnent souvent le nom de fils de l'Homme. C'est ainsi que le Seigneur qualifie Ezéchiel : *Fili Hominis, sta super pedes tuos;* & l'ange Gabriël parle de même à Daniel. Jesus-Christ se donne souvent à lui-même le nom de fils de l'Homme.

HOMME, *Homo*, (*a*) Ἄνθρωπος. Platon, dans son dialogue sur la justice, qu'on nomme communément la République, compare chaque Homme avec une République entière; & comme le bonheur d'un État consiste dans la correspondance mutuelle de toutes ses parties, & dans une parfaite subordination, de même dans chaque personne en particulier, la vertu & le bonheur viennent, selon lui, de la même cause, sçavoir, de l'ordre que les facultés de l'ame doivent garder entr'elles, & de la dépendance où elles doivent être l'une de l'autre. Car, il y enseigne que l'ame, toute simple qu'elle est, peut avec raison être considérée comme étant composée de trois parties, qui sont comme autant de principes différens, d'où naissent tous les mouvemens & toutes les actions qu'on peut imaginer dans la conduite de la vie.

La première de ces trois parties est l'entendement, νοῦς à qui il appartient de régler toutes les autres.

La seconde est celle qui, capable de mouvemens impétueux, est par elle-même indifférente au bien ou au mal, & suit la détermination qu'on lui donne, soit que cette détermination vienne de la raison, soit qu'elle vienne des passions.

La troisième est celle où résident toutes les passions, qui peu d'accord entr'elles & avec les autres parties, se déchirent mutuellement, & veulent se rendre maîtresses au lieu d'obéir. La perfection de l'Homme, selon Socrate, & l'origine de son bonheur consistent dans le pouvoir qu'exerce sur les autres parties l'entendement, cette émanation de la divinité, ce démon familier qui, par un privilege spécial de la nature humaine, nous est donné en naissant, pour tenir toujours la bride, & regler toutes les actions de notre vie; & c'est pour soumettre les passions qu'il a droit de mettre de son côté les forces de la partie irascible; comme la souveraine puissance dans un État employe la force militaire & les armes pour

(*a*) Mém. de l'Acad. des Inscrip. & Bell. Lett. T. II. p. 51, 52.

tenir dans le respect des sujets toujours prêts à se soulever, toujours en garde elle-même pour s'empêcher d'être vaincue & mise aux fers par les passions, comme par une populace rebelle & insensée.

De ce principe bien développé, & mis, pour ainsi dire, sous les yeux par des images sensibles, on peut tirer sans peine, après Platon, les définitions de toutes les vertus & de tous les vices, & des regles infaillibles pour juger du mérite de chaque chose, même de celles qui s'attirant le plus l'admiration des Hommes, semblent éblouir leur raison, & la mettre hors d'état de leur donner leur juste prix. Le chemin marqué par la lumière de ce flambeau, conduit les Hommes au plus haut point de perfection, où ils puissent naturellement arriver.

HOMMES NOUVEAUX, *Homines Novi*, Ἄνθρωποι καινοί. (*a*) Les Romains appelloient Hommes nouveaux, ceux qui n'avoient aucune illustration par leurs ancêtres, & qui commençoient à s'illustrer & à se pousser par la vertu. Un homme, qui s'étoit distingué par sa vertu & par des actions considérables, étoit illustre, généreux, mais il n'étoit pas *nobilis*, noble & ne transmettoit à ses descendans aucune distinction. Mais, celui dont les ancêtres etoient parvenus aux charges, aux dignités, celui-là étoit *noble*, & rendoit nobles ses descendans. Asconius a parfaitement expliqué cette différence. *Qui majorum suorum habuerunt imagines*, dit-il, *ii* nobiles; *qui suas tantùm*, *ii* novi; *qui nec majorum nec suas*, ignobiles *appellati sunt.* » Ceux » qui avoient les images de » leurs ancêtres, étoient ap- » pellés *nobiles*, nobles; ceux » qui n'avoient que les leurs, » on les appelloit *Hommes nouveaux*; & ceux qui n'avoient » ni les images de leurs ancê- » tres ni les leurs, étoient ap- » pellés *ignobiles*, ignobles. « Car, le droit d'images, *jus imaginum*, étoit attaché aux charges, aux dignités.

C'est ce reproche d'Homme nouveau que tant de gens firent à l'orateur de Rome, & entr'autres Catilina, lorsqu'il lui fut préféré pour la première Magistrature : » Je ne prétends » pas, dit Cicéron en plein Sé- » nat, m'étendre sur les louan- » ges de mes ancêtres, par » cette seule raison qu'ils ont » vécu sans rechercher les ap- » plaudissemens de la renom- » mée populaire, & sans dé- » sirer l'éclat des honneurs que » vous conférez. «

Caton le Censeur qu'on qualifioit comme Cicéron, Homme nouveau, répondoit qu'il l'étoit quant aux dignités, mais que quant au mérite de ses ancêtres, il pouvoit se dire très-ancien.

HOMOCTOPTOTON, *Ho-*

(*a*) Plut. T. I. p. 336. Cicer. ad Amic. L. V. Epist. 18.

motloptoton, figure de Rhétoritorique, par laquelle plusieurs noms ont le même cas ; par exemple, *mœrentes*, *flentes*, *gementes*, & *miserantes*. C'est la figure de mots que les Latins appellent *similiter cadens*.

HOMOGRAMMES, nom que les anciens donnoient aux deux Athletes qui tiroient au sort la même lettre, & qui pour cette raison devoient combattre l'un contre l'autre. Quand les Athletes étoient enrégistrés, il s'agissoit de les apparier, & le sort en décidoit. Pour cet effet, on jettoit dans une urne un nombre de lettres égal à celui des Athletes ; c'est-à-dire, qu'on jettoit dans cette urne, deux *A*, deux *B*, deux *C*, &c. Après que les lettres avoient été bien secouées & mêlées dans l'urne, pour lors les Athletes les tiroient eux-mêmes ; ceux qui se trouvoient avoir la même lettre, combattoient ensemble, & on les appelloit athletes Homogrammes.

HOMOIOTELEUTON, *Homoioteleuton*, figure de Rhétorique par laquelle les différens membres qui composent une période, se terminent de la même maniere ; comme, *ut vivis invidiosè*, *delinquis invidiosè*, *loqueris odiosè*. Elle n'avoit lieu que dans la prose chez les Anciens, & elle y formoit un agrément. Les Modernes l'ont banni de la leur, comme un défaut ; & au contraire, ils l'ont introduite dans leur poësie ; au moins quelques Critiques pensent-ils trouver des traces de la rime dans l'Homoioteleuton des Grecs & des Latins, qui n'étoit autre chose qu'une consonnance de phrase.

Le mot est formé du Grec ὁμὸς, *similis*, pareil, & du verbe τελέω, *definio*, je termine ; terminaison pareille.

HOMOLÉ, *Homole*, Ὁμόλη, montagne de Grece dans la Thessalie. *Voyez* Homoloïdes.

HOMOLOICHUS, *Homoloïchus*, Ὁμολώϊχος, citoyen de Chéronée. *Voyez* Anaxidame.

HOMOLOÏDES, *Homoloïdes*, Ὁμολωΐδες (a) nom d'une des portes de Thebes en Béotie. Voici comment Pausanias raconte que cette porte prit ce nom. » Après que les Thébains » eurent été défaits par les Argiens sur les bords du Glisante, plusieurs d'entr'eux » accompagnerent Laodamas, » fils d'Étéocle, dans sa suite ; » mais, plusieurs autres voyant » qu'il gagnoit l'Illyrie, ne » voulurent pas le suivre ; ils » aimerent mieux tourner du » côté de la Thessalie, où ils » occuperent le mont Homolé » qui est très-fertile, & où l'on » a de l'eau abondamment. » Quelques années ensuite, » rappellés par Thersandre fils » de Polynice, ils revinrent à » Thebes, & en mémoire du » mont Homolé qui leur avoit » servi de retraite, ils don-

(a) Pauf. pag. 555.

» nerent ce nom à la porte » par laquelle ils rentrerent ; » voilà d'où vient cette déno» mination. «

HOMONA, *Homona*, (a) ville de l'Asie mineure, située près de l'Isaurie. Les habitans sont nommés *Homonades* par Pline, *Homonadenses* par Tacite, & Ὁμοναδεῖς par Strabon. Ils étoient entre l'Isaurie & la Cilicie; d'où vient que M. d'Anville, dans ses cartes, met leur ville qu'il écrit Homonada, au pied des montagnes qui séparoient l'Isaurie de la Cilicie. Elle avoit celle-ci au midi, & celle-là au nord.

Pline dit que la nation des Homonades étoit contigue à la nation Isaurienne, & qu'elle avoit dans l'intérieur du païs, une ville nommée Homona ; & Tacite, parlant du consul Sulpicius Quirinius, assure qu'il avoit mérité l'honneur du triomphe, pour avoir pris les forts de cette nation dans la Cilicie. Il faut l'entendre de la Cilicie montagneuse qui confinoit à l'Isaurie & à la Lycaonie ; delà vient que quelques Notices, comme celles de Léon le sage & de Hiérocles, mettent cette ville dans la Lycaonie.

Elle étoit Épiscopale, & son nom se trouve fort défiguré en quelques monumens Ecclésiastiques. La notice Ecclésiastique porte dans un endroit ὁ Ουμαναδων, dans un autre Ὀυμάναδα, & dans un autre Ὀυμανάδων. Leunclavius lit ὁ Μανάδων. Ce sont tout autant de fautes.

Nous apprenons de Strabon, qu'Amyntas, après la prise de Cremna, marcha contre les Homonades, qui passoient surtout pour indomptables, & qu'après s'être rendu maître de la plus grande partie du païs, & avoir tué leur tyran, il périt par des embûches que lui tendit la femme de ce tyran. Strabon ajoûte que Quirinius les dompta par la faim, qu'il en prit quatre mille vivans, & qu'il les établit dans les villes voisines, le païs ayant été laissé vuide d'hommes à la vigueur de l'âge. On ne doit pas être surpris qu'un peuple qui habitoit des montagnes, ait été difficile à réduire. Nous voyons de nos jours combien on a de peine à venir à bout des montagnards Corses. On leur fait inutilement la guerre depuis plusieurs années.

HOMONADA, *Homonada*. *Voyez* Homona.

HOMONADES, *Homonades*, *Homonadenses*, Ὁμοναδεῖς. *Voyez* Homona.

HOMONÉE, *Homonœa*, Ὁμονοία, (b) lieu de la Palestine, dans la tribu de Zabulon, à trente stades de Tibériade. Joseph fait mention de ce lieu, dans l'histoire de sa vie.

HOMOPATORIES, *Homopatoria*, nom d'une fête ou as-

a) Plin. Tom. I. pag. 271. Tacit. Annal. L. III. c. 48. Strab. p. 569, 679.

(b) Joseph. de Vit. Sua. p. 1020.

semblée chez les Athéniens. C'étoit le jour que se tenoit l'assemblée des peres, dont les enfans devoient être reçus dans les Curies.

Ce nom vient d'ὁμοῦ, *simul*, ensemble, & πατὴρ, *pater*, pere, assemblée des Peres.

HOMOPHONIE, (*a*) concert de plusieurs voix qui chantent à l'unisson ; & si plusieurs voix concertoient à l'octave, ou à la double octave, cela se nommoit, selon M. Burette, Antiphonie. Homophonie vient de ὁμοῦ, *simul*, ensemble, & φωνὴ, *vox*, voix.

HOMORIUS, *Homorius*, (*b*) un des surnoms que les Grecs donnerent à Jupiter.

Polybe, après avoir parlé de la guerre qu'il y eut entre les habitans de Crotone & ceux de Sybaris, remarque que s'étant accordés, ils firent bâtir à frais communs un temple à Jupiter Homorius, dans l'endroit qui séparoit leur domination ; qu'ils y faisoient tous les ans des sacrifices, & qu'ils s'y assembloient toutes les fois qu'ils avoient quelque différent à décider, ou quelque affaire importante à régler.

Ce Jupiter Homorius ou Horius, ΖΕΥΣ ΟΜΟΡΙΟΣ, καὶ ΟΡΙΟΣ des Grecs, étoit le même que le *Jupiter Terminalis* des Latins. Les uns & les autres adoroient ce Dieu sous la forme d'une pierre ; c'étoit par elle que se faisoient leurs sermens les plus solemnels, comme le disent Aristote, Démosthène & Tite-Live. Les Romains sur-tout ne connoissoient point de serment plus sacré que lorsqu'ils juroient par Jupiter Pierre. *Quid igitur censes ? Jurabo per* JOVEM LAPIDEM, *Romano vetustissimo ritu*, dit Apulée dans son traité *de Deo Socratis*.

HOMOTIMES, *Homotimi*, Ὁμότιμοι, (*c*) nom que l'on donnoit chez les Perses à ceux qui étoient égaux en dignité. Xénophon fait mention des Homotimes. Ce mot est formé de ὁμὸς, *similis*, *par*, semblable, égal, & τιμὴ, *honor*, *dignitas*, honneur, dignité.

Cyrus, devant un jour marcher au secours de la Médie, eut la permission de lever une armée à son gré. Il choisit pour cet effet deux cens hommes d'entre les Homotimes ; & chacun de ces Homotimes en choisit quatre autres du même ordre, & on leur ordonna à tous de choisir parmi le peuple dix hommes armés de boucliers, dix frondeurs & autant d'archers ; ce qui fit un corps de trente mille hommes, sans compter les mille Homotimes. Cette armée n'étoit pas fort nombreuse, mais c'étoient tous hommes d'élite, qui valoient beaucoup mieux qu'un

(*a*) Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. IV. p. 118, 119.

(*b*) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. I. p. 53. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. T. I. pag. 56, 57.

(*c*) Xenoph. p. 40.

grand

grand nombre de soldats communs.

HON, *Hon*, A'ν, (*a*) fils de Pheleth, de la tribu de Ruben, étant entré dans la sédition de Coré, Dathan & Abiron, fut aussi compagnon de leur châtiment.

HONESTUS ORDO. (*b*) C'est ainsi que Cicéron appelle le corps des Greffiers. Leur charge n'étoit pas cependant fort honorable, quoiqu'elle fût ordinairement exercée par des hommes libres.

HONNEUR, *Honor*, (*c*) divinité des Romains. Ils étoient bien dignes d'encenser ses autels, & d'entrer dans son sanctuaire ; il leur appartenoit de multiplier ses temples & ses statues. Quintus Maximus ayant montré l'exemple à ses concitoyens, Marcus Claudius Marcellus crut pouvoir encore renchérir. Celui qu'on avoit nommé l'*épée de Rome*, qui fut cinq fois consul, qui, rempli d'estime pour Archimede, pleura sa mort, & ne s'occupa que du désir de conserver ses jours en assiégeant Syracuse ; un tel homme, dis-je, pouvoit hardiment bâtir un même temple à l'Honneur & à la Vertu. Ayant cependant consulté les Pontifes sur ce noble dessein, ils lui répondirent qu'un seul temple seroit trop petit pour deux si grandes divinités ; Marcellus goûta leurs raisons. Il fit donc construire deux temples à la fois, mais voisins l'un de l'autre, & bâtis de maniere qu'il falloit passer par celui de la Vertu, pour arriver à celui de l'Honneur ; c'étoit une belle idée, pour apprendre qu'on ne pouvoit acquérir le véritable Honneur que par la pratique de la Vertu. On sacrifioit à l'Honneur la tête découverte, pour marquer le respect infini qu'on devoit porter à cette divinité.

L'Honneur & la Vertu se trouvent fort souvent ensemble sur les monumens. Au revers d'une médaille de Galba, on les voit l'un & l'autre ; l'Honneur y est en habit de femme, qui tient une corne d'abondance de la main gauche & une pique de la droite ; la Vertu est habillée en soldat qui porte un casque ; elle tient de la main droite un bâton qui semble un Parazonium, & de la gauche une pique ; & elle pose son pied droit sur un casque. On les trouve à peu près de même dans les médailles de Vitellius. Les deux têtes de l'Honneur & de la Vertu sont ensemble dans une médaille de la famille Cornélia, où celle qui porte le casque est la Vertu. Dans la famille Egnatia l'Honneur & la Vertu tiennent chacun une pique ; un Cupidon pose une couronne sur la tête

(*a*) Numer. c. 16. v. 1. *& seq.*

(*b*) Coût. des Rom. par M. Nieup. p. 118.

(*c*) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. I. pag. 348, 380. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. I. pag. 350. T. V. pag. 220, 221. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. T. I. p. 114.

de l'Honneur. A côté de chacun d'eux on voit une proue sur laquelle est un gouvernail renversé. Dans la famille Julia l'Honneur & la Vertu portent leurs inscriptions *HO. VIRT.*

Quoique ces deux divinités aillent ainsi ensemble sur les monumens, on ne laisse pas de les trouver quelquefois séparément. Nous voyons l'Honneur seul dans une médaille de l'empereur Tite, où un homme qui tient la pique de la main droite, & la corne d'abondance de la gauche, a un pied sur un globe avec l'inscription *HONOS AUGUSTI.* Dans Antonin le Pieux, cet homme tient de la gauche la corne d'abondance, & de la droite un rameau qui paroît être d'olivier, symbole de la paix. Tout le monde sçait que ce bon Prince mettoit son Honneur à procurer toujours la paix à l'Empire, ce qui fit qu'on le compara à Numa Pompilius. On voit encore l'Honneur dans une médaille de M. Aurele; mais, il y a la figure d'une femme qui tient un rameau de la droite, & la corne d'abondance de la gauche. La tête de l'Honneur se trouve avec l'inscription *HONORIS* sur une médaille de la famille Julia; elle est couronnée de laurier, & a de longs cheveux. Elle est de même dans la famille Lollia.

HONNEUR, *Honor*; c'est l'estime de nous-mêmes, & le sentiment du droit que nous avons à l'estime des autres, parce que nous ne nous sommes point écartés des principes de la vertu, & que nous nous sentons la force de les suivre. Voilà l'Honneur de l'homme qui pense, & c'est pour le conserver qu'il remplit avec soin les devoirs de l'homme & du citoyen.

Le sentiment de l'estime de soi-même est le plus délicieux de tous; mais, l'homme le plus vertueux est souvent accablé du poids de ses imperfections, & cherche dans les regards, dans le maintien des hommes, l'expression d'une estime, qui le réconcilie avec lui-même. Delà deux sortes d'Honneur; celui qui est en nous fondé sur ce que nous sommes; celui qui est dans les autres, fondé sur ce qu'ils pensent de nous.

HONNEURS. (a) Il semble, dit Plutarque, que les Honneurs, dont les jeunes gens médiocrement ambitieux se voyent trop tôt en possession, & avant qu'ils soient parvenus à un âge mûr & raisonnable, éteignent leur soif & remplissent leur avidité trop facile à assouvir. Il n'en est pas de même des ames fortes & élevées; les Honneurs qu'elles possedent, ne font qu'éguiser & exciter davantage leur faim; & ranimées par la réputation dont elles jouissent, elles sont poussées, comme par un vent impétueux, vers tout ce qui est grand

(a) Plin. Tom. I. p. 215.

& beau ; car, ne se regardant pas comme ayant déjà reçu la récompense, mais comme donnant seulement des gages de ce qu'on doit attendre d'elles, elles ont honte d'abandonner & de trahir leur propre gloire, & de ne pas la surpasser par des exploits encore plus grands & plus glorieux.

Ces effets différens, que les Honneurs avancés & précoces produisent dans les ames basses, qui n'ont qu'une médiocre ambition, & dans les ames élevées qui aspirent à une véritable gloire, sont parfaitement bien remarqués. Tous les siecles en fournissent des exemples. Ils éteignent l'ambition dans les unes, & l'enflamment dans les autres. Il n'en est pas de même des charges, des dignités, des récompenses lucratives ; les premières & les plus promptes irritent la soif des premiers qui voudroient les accumuler sans les devoir à leurs services, au lieu que les autres, contens de les mériter, n'en font pas grand compte.

HONORATUS, *Honoratus*, (*a*) Ὁνώρατος, Philosophe cynique, qui alloit vêtu d'une peau d'ours. C'est pourquoi, Démonax, au lieu de l'appeller par son nom, l'appelloit Arcésilaüs, du Grec ἄρκτος, qui signifie un ours.

HOONORATUS, *Honoré*, (*b*) nom donné à Rome au préteur *Urbanus*, ou de la ville. Ce préteur étoit d'un rang fort au dessus de celui du preteur *Peregrinus*, l'Etranger. On l'appelloit Honoratus par excellence.

HONORIAQUE, *Honoriacus*, nom d'une espece de milice ancienne qui introduisit les Vandales, les Alains, les Sueves, &c. en Espagne.

Didyme & Vérinien, deux freres, avoient défendu à leurs propres frais & avec beaucoup de valeur & de vigilance, les passages des Pyrénées contre ces barbares ; mais, ces deux officiers ayant été tués, l'empereur Constantius mit en garnison dans ces passages les Honoriaques, qui non contens de les ouvrir à toutes ces nations du nord, qui ravageoient les Gaules, se joignirent à elles.

HONOSCA, *Honosca*, (*c*) ville maritime d'Espagne, étoit située entre l'Hebre & Carthagène. Elle fut prise d'assaut & pillée par les Romains, l'an 217 avant Jesus-Christ. On soupçonne que c'est présentement Villa-Joyosa, bourgade au royaume de Valence, dans le golfe d'Alicante.

HONTE, *Pudor* ; c'est dans une ame honnête la conscience d'une faute qui l'avilit ; c'est dans un homme ordinaire la crainte du blâme qu'il a mérité ; c'est dans un homme foible la crainte de la censure même injuste. Le premier se releve par

(*a*) Lucian. T. I. p. 1006.
(*b*) Coût. des Rom. par M. Nieup. pag. 72.
(*c*) Tit. Liv. L. XXII. c. 20.

l'exercice de la vertu ; le second répare selon les circonstances, & le troisième rampe de peur de tomber.

HONUNUS, *Honunus*, (*a*) prince des Dardaniens, avoit promis en mariage sa fille Étuta à Plator, frere de Gentius, roi d'Illyrie. Mais, Gentius ayant fait périr Plator, épousa lui-même cette Princesse.

HOPITAL, terme qui ne signifioit autrefois qu'hôtellerie. Les Hôpitaux étoient des maisons publiques où les voyageurs étrangers recevoient les secours de l'hospitalité. Il n'y a plus de ces maisons ; ce sont aujourd'hui des lieux où des pauvres de toute espèce se réfugient, & où ils sont bien ou mal pourvus des choses nécessaires aux besoins urgens de la vie.

Dans les premiers tems de l'Église, l'Évêque étoit chargé du soin immédiat des pauvres de son diocèse. Lorsque les Ecclésiastiques eurent des rentes assurées, on en assigna le quart aux pauvres, & l'on fonda les maisons de piété que nous appellons Hôpitaux.

Ces maisons étoient gouvernées, même pour le temporel, par des Prêtres & des Diacres, sous l'inspection de l'Évêque.

Elles furent ensuite dotées par des particuliers, & elles eurent des revenus ; mais, dans le relâchement de la discipline, les Clercs qui en possédoient l'administration, les convertirent en bénéfices. Ce fut pour remédier à cet abus, que le Concile de Vienne transféra l'administration des hôpitaux à des Laics, qui prêteroient serment & rendroient compte à l'Ordinaire, & le Concile de Trente a confirmé ce décret.

HOPLIAS, *Hoplias*, Ὁπλίας. *Voyez* Hoplite.

HOPLITE, *Hoplites*, Ὁπλίτης, (*b*) ruisseau de Grece dans la Béotie. Un passage de Plutarque est l'unique connoissance que nous avons de ce ruisseau. Voici ce passage.

» Pendant que l'armée étoit » campée en cet endroit, on » rapporte qu'un Phocéen ra» contant cette bataille à un » autre qui ne s'y étoit pas » trouvé, lui dit *que les enne» mis les avoient chargés, lors» que Lysandre avoit déjà passé » l'Hoplite.* Comme il en étoit » fort étonné, il y eut un Spar» tiate, ami de Lysandre, qui » l'ayant entendu, lui demanda » quel étoit cet Hoplite, car » il ne connoissoit point ce » nom. Le Phocéen répondit : » *C'est l'endroit où les ennemis » ont renversé & tué sur la place » nos gens les plus avancés ; car, » le ruisseau, qui passe près des » murailles de la ville, est ap» pellé Hoplite.* Le Spartiate » ayant entendu cela, fondit » en larmes, & s'écria : *Qu'il » est difficile à l'homme d'éviter sa*

(*a*) Tit. Liv. L. XLIV. c. 30.

(*b*) Plut. T. I. p. 450.

» *destinée* ! Car, autrefois il » avoit été rendu à Lysandre » un oracle qui portoit en pro- » pres termes : *Je t'ordonne* » *d'éviter sur-tout le bruyant* » *Hoplite & le fils de la Terre*, » *le dragon rusé qui vient frau-* » *duleusement assaillir par der-* » *rière.* D'autres disent que » L'Hoplite n'est pas ce ruis- » seau qui passe près d'Ha- » liarte, mais que c'est un » torrent qui va vers Ché- » ronée, & qui se jette dans » le fleuve du Phliarus, près » de la ville. On l'appelloit » autrefois Hoplias, & aujour- » d'hui on le nomme Isomantus. » Or celui qui tua Lysandre » étoit un officier d'Haliarte, » qui s'appelloit Néochorus, » & qui portoit sur son bou- » clier un dragon ; & c'est ce » qu'il semble que l'Oracle » vouloit faire entendre.«

Autant que cet oracle étoit difficile à entendre avant l'accomplissement, autant cet accomplissement le rend clair & sensible. Lysandre fut tué après avoir passé un ruisseau, dont l'ancien nom étoit Hoplite ; il est tué par un homme qui portoit sur son bouclier un dragon, & il est tué dans une charge que font les Thébains qui le prennent par derrière, pendant que les Haliartiens & les autres Thébains l'attaquent de front. Ces oracles étoient bien ingénieux.

HOPLITES, *Hoplitæ*, (*a*) Ὁπλῖται. nom d'une tribu de l'Attique. On appelloit Hoplites ceux qui faisoient profession des armes, du Grec ὅπλον, qui signifie une arme. Il y en a cependant qui prétendent que ce nom étoit pris de celui d'un des fils d'Ion.

HOPLITODROMES, (*b*) *Hoplitodromi*, Ὁπλιτόδρομοι, nom que l'on donnoit aux athletes qui couroient armés dans les jeux Olympiques, & dont les armes étoient au moins le casque, le bouclier, & les bottines.

Pausanias dit que de son tems on voyoit encore à Olympie la statue d'un Hoplitodrome. Elle portoit, dit-il, un bouclier tout semblable aux nôtres, elle avoit un casque sur la tête & des bottines aux pieds. Théagène leur donne aussi la cuirasse, mais légere. La course des Hoplitodromes avoit toujours fait partie des jeux Néméens ; mais, ils ne furent admis aux jeux Olympiques que dans la soixante-cinquième Olympiade, & ce fut Damarete qui remporta le premier prix. Cinq Olympiades après, ils eurent entrée aux jeux Pythiques, & Timénete fut le premier qui se distingua par la vîtesse de sa course. Pindare fait aussi mention de ces coureurs armés, & l'on en conjecture qu'ils avoient place aux jeux Isthmiques. Dans

(*a*) Plut. T. I. p. 91. Herod. L. V. c. 66.

(*b*) Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. III. p. 304, 305.

la suite, les Éléens, selon Pausanias, retrancherent de leurs jeux cette sorte de course, & les autres Grecs en firent autant. *Voyez* Course.

HOPPHA, *Hoppha*, (*a*) Ὀφφά, Prêtre, dont la famille tenoit le treizième rang dans le nombre des vingt-quatre bandes, qui servoient tour-à-tour & par semaine dans le temple sous David.

HOR, *Hor*, Ὤρ. (*b*) montagne de l'Arabie Pétrée, aux confins de l'Idumée, sur laquelle Aaron reçut ordre du Seigneur de monter, pour se réunir à ses peres. Il y mourut & y fut enterré la quarantième année de la sortie d'Égypte, l'an du monde 2552, & 1448 avant Jesus-Christ.

HORA, *Hora*, (*c*) fille d'Uranus. Ce Prince, voulant se défaire de Chronos son fils, lui envoya plusieurs de ses filles, & entre autres Hora pour le tuer. Mais, Chronos s'étant saisi d'elles, les mit au nombre de ses concubines.

HORA, *ou plutôt* Ora. *Voyez* Hersilie.

HORACE, *ou* Horatius, *Horatius*, Ὁράτιος, famille Romaine. Elle s'établit à Rome, du tems de Romulus, & fut divisée en trois branches; la première des Pulvillus; la seconde des Balbatus; & la troisième des Borgnes, Coclites.

HORACE, en Latin *Quintus Horatius Flaccus*, (*d*) naquit à Venusie, ville de l'Apulie Daunienne, sous le Consulat de L. Aurélius Cotta & de L. Manlius Torquatus, l'an de Rome 687, & 65 avant Jesus-Christ. Son pere, quoique simple affranchi, & d'une fortune très-médiocre, prit un soin particulier de son éducation. Des Officiers riches & accommodés se contentoient d'envoyer leurs enfans chez un maître qui apprenoit à lire, à écrire, & à compter. Le pere d'Horace, qui reconnut en son fils un fonds d'esprit capable de plus grandes choses, eut le courage de le mener lui-même à Rome, pour lui donner une éducation telle que les Chevaliers & les Sénateurs la donnoient à leurs enfans. A voir la manière dont le jeune Horace étoit vêtu, & les esclaves qui le suivoient, on l'eût pris, dit-il lui-même, pour un riche héritier d'une suite d'ayeux opulens; & cependant son pere n'avoit pour tout bien qu'une petite terre. Peut-être excédoit-il en ce point; mais,

(*a*) Paral. L. I. c. 24. v. 12.

(*b*) Numer. c. 20. v. 25. Deuter. c. 32. v. 50.

(*c*) Myth. par M. l'Abb. Ban. T. I. p. 164, 165.

(*d*) Quintil. L. X. c. 1. Roll. Hist. Anc. T. VI. p. 142, 143, 179. *& suiv.* Crév. Hist. Rom. T. VI. p. 413. Tom. VIII. p. 118, 119, 274, 275. Hist des Emp. Tom. I. pag. 175, 176. Mém. de l'Acad. des Inscrip. & Bell. Lett. Tom. I. pag. 136. *& suiv.* Tom. II. p. 187. *& suiv.* T. III. p. 131. *& suiv.* T. V. p. 210. *& suiv.* T. VI. p. 227. *& suiv.* T. VII. p. 178. *& suiv.* T. VIII. p. 12. *& suiv.* T. X. p. 48. *& suiv.* T. XII. p. 213 *& suiv.* T. XIII. p. 82. *& suiv.*

qui oseroit le condamner ? Il ne craignit point de se ruiner ni lui ni son fils en employant tout son revenu à le faire bien instruire, comptant qu'une bonne éducation étoit le meilleur patrimoine qu'il pût lui laisser. Il fit plus, & prenant la peine de le garder lui-même, il lui servit de gouverneur, & l'accompagnoit chez tous ses maîtres.

Cet homme, quoique sans lettres & sans érudition, n'étoit pas moins utile à son fils que les maîtres les plus habiles qu'il pouvoit entendre. Il le formoit en particulier, l'instruisoit familièrement, & s'appliquoit à lui inspirer de l'horreur pour les vices, en les lui rendant sensibles par des exemples. S'il vouloit le détourner de quelque mauvaise action : » Pourrois-tu, » lui disoit-il, douter si l'ac-» tion dont je veux t'éloigner, » est contraire à la vertu & à » tes véritables intérêts, pendant » qu'un tel qui l'a faite, s'est » absolument décrié ; que cet » autre, par ses débauches, a » ruiné son bien & sa santé ? « [Et c'étoit ici que venoit le coup de satyre.] S'il vouloit au contraire le porter à faire quelque bonne action, il lui citoit quelqu'un qui l'avoit faite avec succès ; & il choisissoit toujours les principaux d'entre les Sénateurs & les plus gens de bien.

Cette manière d'instruire les jeunes gens a son utilité, pourvu qu'elle ne dégénere point en médisance & en satyre. Les exemples font bien plus d'impression sur l'esprit, que tous les discours & toutes les moralités. C'est aussi de cette sorte que Déméa instruit son fils dans les Adelphes de Térence.

Si l'on en croit Horace, c'est à ces instructions paternelles, reçues avec attention & docilité, qu'il étoit redevable de se voir exempt des grands défauts. Mais, c'est aussi à ces mêmes leçons qu'il attribue, soit par plaisanterie, ou autrement, le goût satyrique qui lui resta toute sa vie.

Il ne pouvoit se lasser d'admirer son bonheur d'avoir eu un tel pere, & il en parle avec une reconnoissance qu'on ne peut assez estimer. » Jamais je n'au-» rai honte d'un si bon pere, » tant que je sçaurai penser. » Jamais je ne suivrai l'exem-» ple de la plûpart des gens, » qui, pour excuser la bassesse » de leur naissance, ont soin » d'observer que, s'ils n'ont » pas eu des peres illustres, » cela ne vient point de leur » choix. Je parle & pense bien » autrement ; car, si la nature » nous permettoit de recom-» mencer notre vie depuis un » certain nombre d'années, & » qu'elle nous donnât la li-» berté de choisir les peres de » qui nous voudrions naitre, » je laisserois chacun choisir » au gré de sa vanité. Mais » pour moi, content de ceux » que j'ai, je n'en irois point » prendre au milieu des fais-

» ceaux, ni sur les sieges Cu-
» rules. «

Quand Horace fut arrivé à l'âge d'environ dix-neuf ans, son père l'envoya étudier à Athènes; car, il ne le laissa aller, & ne le voulut perdre de vue, que quand il fut en âge de se conduire lui-même, & de se préserver de la corruption qui regnoit alors. Il avoit été instruit à Rome dans l'étude des belles lettres, & s'y étoit formé le goût principalement par la lecture d'Homère. Il passa à des connoissances plus élevées dans la Grece, & s'attacha à l'étude de la philosophie. Il paroît que cette étude, lui plaisoit beaucoup, & il regretta fort de quitter plutôt qu'il n'auroit souhaité un séjour si agréable. Brutus, passant par Athènes pour aller en Macédoine, emmena avec lui plusieurs jeunes gens, au nombre desquels étoit Horace. Il le fit tribun des soldats. Horace avoit demeuré à Athènes quatre ou cinq ans.

Un an après se donna la bataille de Philippes, où notre jeune Poëte, qui n'étoit pas né pour les armes, ne fit pas preuve aussi de bravoure, ayant pris la fuite & abandonné son bouclier, comme il l'avoue lui-même.

Horace, à son retour, ne fut pas long-tems sans être connu de Mécène. Ce fut le bon Virgile, car c'est ainsi qu'il l'appelle, *Optimus Virgilius*, qui le premier parla à son patron de ce mérite naissant. Varius ensuite vint à l'appui & le seconda. Horace fut mandé. Quand il parut devant Mécène, le respect pour un Seigneur si puissant, & la timidité qui lui étoit naturelle, lui lierent si bien la langue, qu'il ne parla que fort peu & à paroles entrecoupées. Mécène lui répondit en peu de mots, comme c'est la coûtume des Grands, après quoi Horace se retira. Neuf mois se passerent, sans qu'il entendît parler de rien, & sans que de son côté il se donnât aucun mouvement. On auroit pu croire que Mécène, peu content de ce premier abord, qui n'avoit pas, ce semble, montré un homme fort spirituel, ne songeoit plus à Horace. Quand cet espace fut écoulé, il le rappella, & le mit au nombre de ses amis; ce sont les termes d'Horace; & depuis ce tems-là il fut admis à une intime familiarité.

Nos manieres ne souffriroient pas qu'un homme de lettres, à peine connu encore, se dit ami d'un aussi grand Seigneur qu'étoit Mécène. Il y avoit chez ces Anciens plus de simplicité, mais en même tems plus de noblesse & de grandeur. La langue Latine, qui étoit née dans le sein de la liberté, n'avoit rien de servile, & n'admettoit aucun de ces complimens dont la nôtre est pleine.

Mécène, dès les commencemens, rendit d'utiles services à Horace auprès du Prince, con-

tre lequel il avoit porté les armes dans l'armée de Brutus. Il obtint son pardon, & lui fit restituer ses revenus qui avoient été confisqués. Depuis ce temslà, Horace commença à entrer dans la familiarité de Mécène, & à être admis dans sa confidence & dans ses plaisirs ; il l'accompagna dans le voyage qu'il fit à Brundusium, comme il paroît par la satyre V du premier livre.

La réputation & le crédit d'Horace augmentoient tous les jours par les pièces de poësie qu'il publioit tant sur les victoires d'Auguste, que sur des évenemens particuliers, & sur d'autres matières différentes, soit odes, ou satyres, ou épîtres.

Le Poëte Quintilius Varus, parent de Virgile, étant mort, Horace tâcha de consoler son ami par l'Ode XXIV du livre I.

Quand Virgile lui-même partit pour la Grece, dans le dessein d'employer le repos qu'il y alloit chercher pour revoir son Énéïde, & y mettre la dernière main, Horace composa à l'occasion de ce voyage une Ode pleine de vœux, qui malheureusement ne furent pas exaucés. C'est la troisième du premier livre.

On peut juger de la tendre amitié de Mécène pour Horace, par ce peu de mots qu'il écrivit à Auguste dans son testament : *Je vous conjure de vous souvenir d'Horace comme de moi-même.* Auguste lui offrit la charge de secrétaire du cabinet, & écrivit pour cet effet à Mécène de cette manière : » Jusques-» ici je n'ai eu besoin de per-» sonne pour écrire mes let-» tres à mes amis ; mais aujour-» d'hui que je me vois accablé » d'affaires & infirme, je sou-» haite que vous m'ameniez » notre Horace. Il passera de » votre table à la mienne, & il » m'aidera à faire mes lettres. « Horace, qui aimoit fort sa liberté, ne crut pas devoir accepter une offre si honorable, mais qui l'auroit fort gêné, & s'excusa sur ses infirmités vraies ou supposées. Le Prince ne fut nullement choqué du refus qu'Horace fit de cette charge, & n'en fut pas moins de ses amis. Quelque tems après, il lui écrivit en ces termes : » Usez-» en à mon égard avec liberté, » comme si vous étiez mon » Commensal ; cette qualité » vous en donne le droit. Vous » sçavez bien que je voulois » que vous vécussiez avec moi » de cette manière, si votre » santé l'eût permis. «

Horace ne se plaisoit qu'à ses maisons de campagne, soit dans le païs des Sabins, soit à Tivoli, où libre de soins & d'inquiétudes, il goûtoit dans une agréable retraite toute la douceur du repos, unique objet de ses vœux. La Cour qui plaît tant aux ambitieux, n'étoit pour lui qu'un exil & une prison. Il ne comptoit vivre & respirer, que quand il retournoit à sa

chere campagne, où il se trouvoit plus heureux que tous les Rois de la terre.

Il mourut sous le consulat de C. Marcius Censorinus & de C. Asinius Gallus, âgé de cinquante-sept ans, après avoir nommé Auguste son héritier devant des témoins, la violence de son mal ne lui ayant pas donné le tems de signer son testament. Il fut enterré à l'extrêmité des Esquilies, près du tombeau de Mécène, qui étoit mort la même année peu de tems avant lui. Il avoit toujours souhaité de ne lui pas survivre, & sembloit même s'y être engagé par un serment.

Il n'y a pas d'apparence qu'Horace ait été marié, puisque dans toutes ses Odes & Epîtres, & dans ses Satyres, où il parle de tant de choses diverses, il ne dit pas un seul mot de sa famille. Au contraire, il dit expressément à Mécène, dans l'Ode huitième du troisième livre, qu'il célebre le jour des calendes de Mars, quoiqu'il ne soit pas marié. Nous recueillons de divers endroits de ses œuvres, qu'il étoit mince de corps; & lorsqu'en badinant, il écrit de soi-même à Tibulle qu'il est *un vrai pourceau du troupeau d'Épicure*, il ne faut pas inférer de-là qu'il étoit gras, comme Suétone l'a entendu. Il étoit sujet à une fluxion sur les yeux, ce qui l'obligea de se servir de collyre, & il avoit les cheveux gris dès l'âge de quarante-quatre ans.

On remarque dans les œuvres d'Horace un homme ami du vrai; le choix des mots y est très-exquis, & la douceur inimitable; toutes ses pensées sont délicates; il ne dit jamais rien qu'à propos; & il mêle dans les sujets qu'il traite, des sentences graves & excellentes. Quintilien dit qu'entre les Lyriques, Horace est presque le seul digne d'être lu, parce qu'il s'éleve quelquefois, & qu'en beaucoup d'endroits il se soutient par un naturel charmant, & par des agrémens continuels; outre qu'il est heureusement hardi & fécond en termes, & en façons de parler ingénieuses.

Diomede le Grammairien & quelques autres Anciens ont écrit qu'il a employé dans ses poësies vingt-une mesures différentes de vers, & qu'il a imité Lucilius dans ses Satyres, quoiqu'il lui reproche d'être obscur. On convient qu'en ce genre d'écrire, Horace a été le plus pur & le plus judicieux. Ce Poëte a cela de particulier, qu'en badinant, il tourne en ridicule les vices de son tems; ce qui touche bien davantage, que s'il les eût attaqués plus aigrement.

Aucun des Anciens n'a loué si pompeusement que lui la justice, la fidélité, la continence, la frugalité, la modestie, la patience dans la pauvreté, & le mépris de toutes les choses périssables. Personne aussi n'a blâmé avec plus de force l'in-

justice, la perfidie, l'avarice, le luxe, & toutes sortes de passions déréglées. Il n'y en a point qui ait excité à la vertu avec plus de véhémence, ni qui ait détourné du vice avec plus de fermeté. On n'en trouvera aucun, qui ait détesté avec plus de force les malheurs des guerres civiles, & qui ait parlé de l'amour avec plus de délicatesse, ou qui ait dépeint plus agréablement les plaisirs de la table.

Voilà Horace considéré du bon côté; mais, si on le considere sous un autre point de vue, on verra que c'étoit un homme qui aimoit la bonne-chere, le bon vin sur-tout, & qu'il avoit eu un grand nombre de maîtresses, comme il paroît par ses Odes adressées à Leuconoé, à Lydie, à Glycere, à Chloé, à Néæra, à Pyrrha, à Galatée, à Philis, à Lycé, & à d'autres encore. Nous ne rapporterons point toutes ces citations qui sont assez connues, & qui prouvent que si Horace nous a débité d'excellentes maximes de morale, comme on n'en sçauroit douter, il en a aussi très-souvent debité de galantes. Disons tout, il a été quelquefois trop libre dans ses expressions, & il est allé même jusqu'au cynique dans sa seconde Satyre; de sorte que M. Dacier, tout prévenu qu'il étoit en faveur d'Horace, est obligé de dire dans ses remarques sur cette Satyre, qu'il ne reconnoît point Horace, & qu'il falloit qu'il fût ivre quand il la composa.

C'est ainsi que le même homme, considéré sous différens points de vue, est souvent très-contraire à lui-même, ou, pour parler plus juste, est lui-même une véritable contradiction. Il en est d'Horace, comme de tous les auteurs payens. Quand on ne heurte point leur passion dominante, & qu'il s'agit seulement de débiter de beaux principes, non de les mettre en pratique, alors ils parlent raison, & souvent même religion, en très-beaux termes & très-exacts; ce qu'on doit regarder comme des restes précieux des sentimens d'estime pour le beau & l'honnête, gravés dans le cœur des hommes par l'Auteur de la nature, & que leur corruption n'a pu entièrement éteindre.

Horace tiroit sa principale gloire d'avoir sçu disputer le prix de l'Ode aux Grecs, & d'en avoir transporté le nombre & l'harmonie dans sa langue. Cependant, pour avoir aujourd'hui quelque idée de la beauté des vers Lyriques & de leur difficulté, nous sommes presque réduits à considérer combien Horace étoit flatté d'y avoir réussi, ou à faire cette réflexion, qu'il est en effet le seul des Romains qui ait osé l'entreprendre. La Grece avoit produit un grand nombre de poëtes Lyriques, & Rome ne pouvoit leur opposer qu'Horace. Encore se reconnoissoit-il lui-même fort inferieur à Pin-

dare, qu'il compare à un cygne qu'un vol rapide porte jusqu'aux nues, se comparant lui à une abeille qui, sans s'élever, va ramassant sur les fleurs de quoi composer son miel à force de peine & de travail. S'il y a beaucoup de modestie dans cette comparaison, il y a aussi beaucoup de vérité, non qu'Horace n'eût autant d'élévation & plus de beauté d'esprit que Pindare, mais il ne trouvoit pas dans sa langue le même avantage que le poëte Grec trouvoit dans la sienne. La grandeur d'expression étoit naturelle à la langue Grecque, qui composoit heureusement & avec énergie, un mot de deux ou trois autres; au lieu que la langue Latine plus timide ne prenoit guere cette liberté, qui pourtant lui réussissoit en quelques occasions, mais nullement en d'autres.

Les Satyres & les Épîtres d'Horace paroissent aux connoisseurs d'un prix infini. Elles n'ont rien au dehors qui avertisse, rien qui frappe. C'est pour l'ordinaire une pure prose mise en vers & même dénuée de tout l'éclat & de toute la douceur de l'harmonie poëtique. Ce n'est pas qu'Horace ne pût faire de très-beaux vers. L'endroit où il s'excuse sur son incapacité d'écrire les grandes actions d'Auguste, ne montre-t-il pas combien il en étoit capable?

Y a-t-il dans aucun Poëte une description plus élégante, plus expressive, plus énergique, & qui peigne un fait avec des couleurs plus vives, que celle du repas que donne le rat de campagne au rat de ville?

Olim

Rusticus urbanum murem mus paupere fertur
Accepisse cavo, veterem vetus hospes amicum;
Asper, & attentus quæsitis, ut tamen arctum
Solveret hospitiis animum. Quid multa? Neque illi
Sepositi ciceris, nec longæ invidit avenæ;
Aridum & ore ferens acinum, semesaque lardi
Frusta dedit, cupiens variâ fastidia cœnâ
Vincere tangentis malè singula dente superbo.

Le reste de la fable est du même goût.

Cette élégance, cet agrément, cette vivacité d'expressions & d'images, ne se trouvent point [nous disons pour l'ordinaire] ni dans les Satyres, ni dans les Épîtres. Qu'est-ce donc qui en rend la lecture si intéressante? C'est la délicatesse, l'urbanité, la raillerie fine, la manière aisée, qui y regnent; c'est un certain tour de naïveté, de simplicité, de vérité; c'est cette négligence même affectée dans la mesure du vers, laquelle contribue à donner un air plus naturel au discours, effet que produit dans notre langue le style Marotique. C'est un fonds

de raifon, de bon fens, de jugement, qui fe fait fentir partout; c'eft un art merveilleux de peindre le caractère des hommes, & de mettre leurs défauts & leur ridicule dans tout leur jour. Il faut qu'il y ait dans tout cela une grande beauté foncière & effentielle pour faire une fi vive impreffion fur les efprits, fans le fecours des graces, du nombre, & de l'harmonie poëtiques.

On convient que l'art poëtique d'Horace eft un chef-d'œuvre de bon fens & de critique, qui fervira éternellement de regle à tout Poëte qui voudra faire quelque chofe de durable. Auffi a-t-on vu que nos Poëtes François en faifoient autrefois une étude particulière, & qu'ils le fçavoient par cœur. Ceux d'aujourd'hui, comme la plûpart des gens du monde, l'ont abandonné, pour ne lire qu'un fatras de brochures qui fe fuccedent les unes aux autres, & qui font toutes faites pour gâter l'efprit, ou pour corrompre les mœurs.

Entre ceux qui ont écrit fur Horace, il faut diftinguer Denys Lambin de fon tems; & depuis fa mort, plufieurs fe font encore exercés fur Horace, entr'autres le fameux Jules Scaliger; Adrien Turnebe; Marc-Antoine Muret; Jacques Cruquius, profeffeur à Bruges; Janus Doufa, Hollandois; Lipfe; Levinus Torrentius, de la ville de Gand, fecond Évêque d'Anvers; Rutgerfius; Pierre Nænius; Daniel Heinfius; Thomas Bernardinus; Parthenius; Fredericus Cerutus, qui en a fait une paraphrafe Latine, auffi-bien qu'Eilhardus Lubinus; & Jean Bond, qui eft le plus court & le meilleur de tous, fans parler de plufieurs autres qui ne font pas venus à notre connoiffance.

Nous avons auffi quelques traductions en notre vieille poëfie Françoife, lefquelles, quoique rudes & même difficiles à entendre, ne laiffent pas de nous donner en quelques endroits des marques de l'érudition de leurs Auteurs, & peuvent même fervir d'une efpèce de Commentaire pour l'intelligence de ce grand Poëte. Jacques de Mondot du Pui en Velai, Moine de l'orde de Saint Benoît, au Monaftère de la Chaife-Dieu en Auvergne, fit imprimer à Lyon, l'an 1579, fa verfion des Odes & des Epodes. Cinq ans après, Luc de la Porte, Parifien, Docteur en droit & Avocat, mit au jour fa traduction en vers des Odes feules. Enfin, Robert & Antoine le Chevalier d'Agneaux, de Vire en Normandie, en publierent auffi une en vers de ce même Poëte, l'an 1588, & la dédierent au roi Henri III. Outre ces vieux Auteurs, il y en a eu encore d'autres qui ont imité ou traduit quelques Odes de cet excellent Poëte; comme Pierre de Ronfard, Joachim du Bellai; Nicolas Rapin; Philippe des Portes; le

Cardinal du Perron, &c.

Michel de Marolles, abbé de Villeloin, a traduit Horace en prose Françoise avec assez peu de succès. Martignac, qui est venu après lui, s'en est acquitté avec un peu plus de politesse; mais, de tous ceux qui se sont exercés sur ce Poëte, il n'y en a point dont le travail puisse être aussi utile que les sçavantes remarques de M. Dacier sur Horace, qu'il a traduit tout entier, & dont il a donné une nouvelle édition beaucoup plus exacte l'an 1710. Le P. Tarteron, Jésuite, nous a donné une traduction des Épîtres, des Satyres, & des Odes d'Horace; le P. Sanadon, aussi Jésuite, en a donné depuis une nouvelle traduction que l'on estime; & le P. Jouvancy, Jésuite, en a fait une interprétation Latine très-pure, très-fidele, & accompagnée de notes. Enfin, une dernière traduction d'Horace, c'est celle dont nous sommes redevables à M. l'abbé Batteux.

HORACES, *Horatii*, (a) Ὡράτιοι, nom de trois freres devenus fort fameux à cause de leur combat contre les trois Curiaces. Rien n'est plus célebre dans l'Antiquité que l'histoire de ce combat; mais, les Auteurs parlent des combattans d'une façon fort différente. Cependant, le sentiment le plus commun est que les Horaces étoient du côté des Romains, & les Curiaces du côté des Albains. Denys d'Halicarnasse dit que les premiers ainsi que les derniers ne le cédoient à personne en noblesse, en courage, en bonne mine, & qu'ils étoient nés tous le même jour, de deux meres qui étoient sœurs.

L'an de Rome 85, & 667 avant Jesus-Christ, les Romains étant en guerre avec les Albains, il fut résolu qu'on remettroit de part & d'autre la décision du différend & le péril du combat à un petit nombre de soldats des plus braves des deux armées. On choisit les Horaces & les Curiaces. Les uns & les autres accepterent avec joie un choix qui leur étoit si honorable, & qui fut envié par beaucoup d'autres. On convint du tems & du lieu, & il fut arrêté entre les Romains & les Albains par un traité solemnel, que celui des deux peuples dont les citoyens auroient remporté la victoire, commanderoit à l'autre, & le gouverneroit sous des loix équitables.

Le traité conclu, les trois freres, de chaque côté, prennent les armes comme on en étoit convenu. Pendant que chaque parti exhorte les siens à bien faire leur devoir, en leur représentant que les Dieux tutélaires de Rome ou d'Albe, la patrie, leurs peres & leurs

(a) Dionys. Halic. L. III. c. 3. & *seq.* Tit. Liv. L. I. c. 23. & *seq.* Roll. Hist. Rom. Tom. I. p. 88, 89. & *suiv.* Mém de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. T. VI. p. 27, 28, 69, 70.

meres, tout ce qu'il y avoit de citoyens présens ou absens, ont les yeux attachés sur leurs armes & sur leurs bras. Ces généreux athletes, pleins de courage par eux-mêmes, & animés encore par de si puissantes exhortations, s'avancent au milieu des deux armées. Elles étoient rangées de part & d'autre, autour du champ de bataille, exemptes à la vérité du danger présent, mais non pas d'inquiétude, parce qu'il s'agissoit de l'Empire, dont le sort étoit remis à un si petit nombre de combattans. Occupés de ces pensées, & dans l'attente inquiete de ce qui alloit arriver, ils donnerent toute leur attention à un spectacle qui n'étoit rien moins qu'agréable pour eux.

On donne le signal, & ces braves Héros, montrant en eux six le courage de deux armées, s'avencent fièrement les uns contre les autres; insensibles à leur propre péril, ils n'ont devant les yeux que celui de leur patrie, qu'ils vont ou mettre en possession de l'Empire par leur victoire, ou réduire à la servitude par leur défaite. Dès qu'on entendit le choc de leurs armes, & qu'on vit briller leurs épées, les spectateurs, saisis de crainte & d'allarme, sans que l'espérance penchât encore de part ou d'autre, resterent tellement immobiles, qu'on eût dit qu'ils avoient perdu l'usage de la voix & de la respiration.

Ensuite, lorsqu'en étant venus aux mains, ce ne furent plus seulement le mouvement des corps & l'agitation des armes, mais les blessures & le sang qui servirent de spectacle, deux Romains tomberent morts aux pieds des Albains, qui tous trois avoient été blessés. Au moment de la chûte des deux Horaces, l'armée ennemie poussa de grands cris de joie, pendant que de l'autre côté les légions Romaines demeurerent sans espérance, mais non sans inquiétude, tremblant pour le Romain qui étoit resté seul, & que les trois Curiaces avoient entouré. Heureusement il étoit sans blessure; & trop foible contre tous ensemble, mais plus fort que chacun d'eux séparément. Pour diviser ses ennemis, il use de stratagême, & prend la fuite, persuadé qu'ils le suivroient plus ou moins vîte, selon qu'il leur restoit plus ou moins de force.

Déjà il étoit assez loin de l'endroit où l'on avoit combattu, lorsque tournant la tête il voit les Curiaces à une assez grande distance les uns des autres, & l'un d'eux tout proche de lui. Il revient sur celui-ci de toute sa force, & tandis que l'armée d'Albe crie à ses freres de le secourir, déjà Horace vainqueur de ce premier ennemi, court à une seconde victoire. Alors les Romains animent leur guerrier par des cris, tels que le mouvement subit

d'une joie inespérée en fait pousser ; & lui, de son côté, se hâte de mettre fin au second combat. Avant donc que l'autre, qui n'étoit pas fort éloigné, eût pu atteindre son frere, Horace couche ce second ennemi par terre.

Il ne restoit plus de chaque côté qu'un combattant ; mais, si le nombre étoit égal, les forces & l'espérance ne l'étoient pas. Le Romain sans blessure, & fier d'une double victoire, marche plein de confiance à ce troisième combat. L'autre au contraire, affoibli par le sang qu'il a perdu, & déjà vaincu par la mort de ses freres, qu'il venoit de voir égorger à ses yeux, comme une victime sans défense, présente la gorge à son vainqueur. Aussi ne fut-ce point un combat. Horace triomphant par avance : *J'ai immolé*, dit-il, *les deux premiers aux manes de mes freres ; je vais en immolant le troisième à ma patrie, terminer la querelle des deux peuples, & acquérir à Rome l'empire sur les Albains.* A peine Curiace pouvoit-il soutenir ses armes ; le vainqueur lui enfonce son épée dans la gorge, & ensuite le dépouille.

Les Romains reçoivent Horace dans leur camp avec une joie & une reconnoissance d'autant plus vives, qu'ils avoient été plus près du danger. Après cela, chaque parti songe à ensevelir les siens, mais avec des dispositions bien différentes ; les Romains triomphans d'une victoire qui augmentoit leur Empire, les Albains humiliés par la perte de la liberté. On voyoit encore, du tems de Tite-Live, les tombeaux des Horaces & des Curiaces placés dans les endroits où chacun d'eux étoit tombé ; deux des Romains dans le même lieu plus près d'Albe; trois des Albains du côté de Rome, mais à quelque distance les uns des autres, selon le lieu où ils avoient combattu.

Avant que les armées se séparassent, Mettius Fussétius, général des Albains, en conséquence du traité, demanda au roi des Romains quels ordres il avoit à lui donner. Tullus lui ordonna de tenir ses troupes prêtes, afin qu'il pût s'en servir en cas d'attaque de la part des Véïens ; après quoi les deux armées se séparerent.

Horace marchoit à la tête des Romains, chargé des triples dépouilles qu'il avoit si glorieusement remportées. Sa sœur, qui avoit été promise en mariage à l'un des Curiaces, vint à sa rencontre devant la porte Capene. Ayant reconnu sur les épaules de son frere une cotte-d'armes qu'elle avoit travaillée de ses propres mains, & dont elle avoit fait présent à son futur époux, elle déchire ses vêtemens, elle frappe son sein, verse des torrens de larmes, fait retentir le nom de son époux avec des cris lamentables,

bles, & jettant sur son frere des regards étincelans de fureur : *Tu triomphes*, lui dit-elle, *le plus méchant de tous les hommes ; tu t'applaudis de m'avoir privée d'un époux, seul objet de ma tendresse. Malheureux ! tu fais gloire de ton crime, & couvert du sang de mon cher Curiace, tu insultes à ma douleur ?* Le jeune vainqueur, également piqué & des lamentations & des invectives de sa sœur au milieu de la joie publique & de son triomphe, dans les transports de son emportement lui passe son épée au travers du corps, en lui faisant ces reproches : *Va sœur dénaturée, qui oublies tes freres & la patrie, va rejoindre celui pour qui seul tu marques tant d'attachement. Ainsi puisse périr toute Romaine qui pleurera l'ennemi de Rome ?*

L'action parut atroce aux Sénateurs & au peuple, mais l'éclat de la victoire récente parloit en faveur du coupable. Le Roi, qui ne vouloit pas prendre sur lui les suites d'une affaire si odieuse, en laissa la connoissance aux Décemvirs qu'il nomma pour cet effet. Ils ne purent s'abstenir de condamner le coupable à mort, le crime étant manifeste ; déjà le Licteur se mettoit en devoir d'exécuter la sentence, & le supplice auroit suivi de près son triomphe, si le pere d'Horace s'avançant dans l'assemblée, n'eût pris la défense de son fils. Il soutint que l'action dont il s'agissoit ne devoit point passer pour un meurtre, mais pour une juste vengeance ; qu'il étoit le pere du frere & de la sœur, & le juge le plus compétant des affaires de sa maison ; que s'il avoit jugé son fils criminel, il auroit usé, pour le punir, du pouvoir que lui donnoit sa qualité de pere. Il conclut, en déclarant qu'il en appelloit au peuple ; c'étoit le Roi même qui lui avoit suggéré ce moyen. Puis, ayant recours aux prieres, il conjuroit le peuple d'avoir compassion d'un pere infortuné, & de ne pas lui ravir ce cher fils ; seul reste d'une famille peu auparavant si nombreuse. « Quoi ? Romains, leur » disoit-il, ce brave guerrier, » que vous venez de voir » marcher glorieux & triom» phant après une si belle vic» toire, vous pourrez vous ré» soudre à le voir les fers aux » mains, attaché à un infame » poteau, expirant sous les » coups & dans les tourmens? » Spectacle, dont les yeux mê» mes des Albains pourroient à » peine soutenir la vue ! Va, » Licteur, lie ces mains victo» rieuses, qui viennent d'ac» quérir l'empire au peuple » Romain. Jette un voile sur » la tête du libérateur de cette » ville. Frappe-le de verges, » ou dans l'enceinte de la ville, » pourvu que ce soit à la vue » de ces dépouilles remportées » par sa valeur ; ou hors des » murs, pourvu que ce soit en» tre les tombeaux des Curia» ces ; car, ajouta-t-il, adres-

» ſant la parole au peuple, de » quel côté pouvez-vous me- » ner ce jeune Héros, où il ne » trouve dans les monumens de » ſa gloire une ſauve-garde » contre l'infamie du ſuppli- » ce? «

Le peuple ne put tenir ni contre les larmes du pere, ni contre la conſtance du fils à l'épreuve de toute eſpèce de danger. Horace comparut dans ce jugement avec la même fermeté d'ame qu'il avoit fait paroître dans ſon combat contre les Curiaces. Le peuple crut qu'en faveur d'un ſi grand ſervice, il pouvoit oublier un peu la rigueur de la loi. Il le renvoya donc abſous, plus par admiration pour ſon courage, que par conviction de la juſtice de ſa cauſe. Mais, pour ne pas laiſſer le crime du fils entiérement impuni, le pere fut condamné à payer pour lui une amende & à offrir certains ſacrifices expiatoires; & l'on fit paſſer le fils ſous le joug; c'étoient deux ſolives, ſur leſquelles on en mettoit une en travers. Ce joug fut appellé *la ſolive de la ſœur*. On le réparoît tous les ans, & il ſubſiſtoit encore du tems de Tite-Live. On érigea un tombeau à la ſœur d'Horace dans le lieu où elle avoit été tuée.

HORAM, *Horam*, Ἐλὰμ, (*a*) roi de Gazer, qui, ayant voulu donner du ſecours au roi de Lachis, fut défait par Joſué, & tout ſon païs ravagé, l'an du monde 2554, & 1446 avant J. C.

HORATIA. [PILA], (*b*) la colomne d'Horace, nom d'un lieu de Rome. On appelloit ainſi le lieu où l'on avoit ſuſpendu les dépouilles des Curiaces vaincus par les Horaces.

HORATIA [GENS], la famille des Horaces. *Voyez* Horace.

HORATIA, *Horatia*, ſœur des trois Horaces. *Voyez* Horaces.

HORATIA, *Horatia*, (*c*) nom d'une des tribus Romaines.

HORATIA [la Loi], (*d*) *Lex Horatia.* Cette Loi, propoſée par M. Horatius, accordoit certains privileges à la Veſtale Caia Tarratia, & entre autres celui de pouvoir teſter.

HORATIA VALÉRIA [la Loi], *Lex Horatia Valeria.* (*e*) C'eſt une Loi qui fut portée par L. Valérius Publicola Potitus & par M. Horatius Barbatus; elle ordonnoit que ce que le peuple aſſemblé par tribus auroit réglé, feroit exécuté.

HORATIUS [P.], *P. Horatius*, pere des trois Horaces. *Voyez* Horaces.

HORATIUS [M.] PULVILLUS, *M. Horatius Pulvil-*

(*a*) Joſu. c. 10. v. 33.
(*b*) Tit. Liv. L. I. c. 26.
(*c*) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. V. pag. 81.
(*d*) Roſin. de Antiq. Rom. p. 537.
(*e*) Roſin de Antiq. Rom. p. 536.

lus, (*a*) fut nommé Conſul l'an de Rome 245, & 507 avant J. C., en la place de Sp. Lucrétius, & il acheva le reſte de l'année avec P. Valérius Publicola.

Comme on n'avoit pas encore fait la dédicace du temple de Jupiter dans le Capitole, les deux Conſuls ayant tiré au ſort, pour ſçavoir lequel des deux auroit cet honneur, le hazard donna la préférence à M. Horatius Pulvillus. Cependant, P. Valérius Publicola partit de Rome, pour aller faire la guerre aux Vëiens. Pendant ſon abſence, ſes amis plus indignés qu'il ne convenoit de voir que ſon collegue alloit préſider à une cérémonie ſi auguſte, firent tous leurs efforts pour l'en empêcher. Ayant tenté inutilement pluſieurs moyens, enfin, dans le tems que le Conſul mettoit déjà la main ſur la porte du temple, & adreſſoit ſa priere aux Dieux, ils lui firent annoncer la mort de ſon fils par un homme apoſté, qui lui déclara en même tems que le deuil & l'affliction étant dans ſa famille, il ne lui étoit pas permis de dedier le temple. On ne ſçait pas au juſte s'il ſe défia de la ſupercherie, ou s'il eût aſſez de grandeur d'ame pour n'être point ébranlé d'une nouvelle ſi funeſte ; mais, ſans ôter ſes mains de deſſus la porte du temple, il ſe contenta de répondre à celui qui la lui apportoit. » Allez dire qu'on le » porte en terre. « Puis achevant ſa priere, il fit la dédicace.

HORATIUS COCLÈS, (*b*) *Horatius Cocles*, Ὡράτιος Κόκλης, avoit eu le ſurnom de Coclès, qui ſignifie borgne, parce qu'il avoit perdu un œil à la guerre, ou ſelon d'autres, parce qu'il étoit extrêmement camus, & que le haut de ſon nez étoit ſi enfoncé dans la tête, que rien ne ſéparoit ſes deux yeux, & que ſes ſourcils étoient joints, de ſorte que le peuple voulant l'appeller *Cyclope*, ſe méprit, & l'appella Coclès, nom qui lui demeura.

Il ſe ſignala ſur-tout dans la guerre contre les Toſcans, l'an de Rome 246, & 506 avant l'ére Chrétienne. Ces peuples vinrent cette année aſſiéger la ville de Rome, qui étoit défendue d'un côté par ſes murailles, & de l'autre par le Tibre ; mais, peu s'en fallut que les ennemis n'y entraſſent par le pont qu'on avoit bâti ſur des pilotis. Elle ne fut préſervée que par l'intrépidité d'Horatius Coclès. Ce fut lui que la fortune expoſa ce jour-là, comme un rempart, à l'attaque impétueuſe des Toſcans. Il étoit chargé de défendre ce pont avec ſa compagnie. Mais, dès que les ennemis ſe furent em-

(*a*) Plut. T. I. p. 103, 104. Tit. Liv. L. II. c. 8. L. VII. c. 3. Roll. Hiſt. Rom. T. I. p. 206, 207.

(*b*) Plut. T. I. p. 105. Tit. Liv. L. II. c. 10. Roll. Hiſt. Rom. T. I. p. 211, 212.

parés du Janicule, & que de-là ils fondirent en foule sur la ville, tous les soldats d'Horatius Coclès, quittant leurs postes & jettant leurs armes, prirent ouvertement la fuite. Il fit tout ce qu'il put pour les retenir. En vain il se mit au-devant de ceux qui tournoient le dos, les conjurant de ne point trahir leur patrie, & prenant les dieux & les hommes à témoin de leur lâcheté ; en vain il leur remontra que leur fuite ne les sauveroit pas, & que s'ils laissoient derrière eux un passage, il y auroit bientôt plus d'ennemis sur le mont Palatin & dans le Capitole, qu'il n'y en avoit auparavant dans le Janicule. Tout ce qu'il put obtenir d'eux, par ses prieres, ce fut qu'ils employassent le fer, le feu, & tous les moyens possibles, pour rompre le pont, pendant que lui seul opposeroit son corps aux ennemis, & soutiendroit leurs efforts, tant qu'il pourroit.

Après ce discours, il alla se placer à la tête du pont ; & la fuite des siens faisant encore plus remarquer son courage, il présenta de près ses armes aux Toscans, comme pour les combattre seul ; & par ce prodige d'audace, il les étonna, & suspendit quelque tems leurs coups. Par ce moyen, avec le secours de Sp. Lartius & de T. Herminius, tous deux illustres par leur naissance & par leurs belles actions, & que la honte avoit empêchés de fuir avec les autres, il soutint la première fougue des ennemis. Bientôt même il obligea ces deux guerriers de se sauver par une petite portion du pont qui n'étoit pas encore tombée, & par où ceux qui l'abattoient l'exhortoient à les suivre dans la ville. Alors, jettant des regards menaçans sur les premiers des Toscans, il défioit les plus braves au combat, & leur reprochoit à tous en général, que vils esclaves des tyrans qui les tenoient opprimés, & indignes de jouir eux-mêmes de la liberté, ils venoient attaquer celle des autres. Les Toscans resterent long-tems comme immobiles, chacun attendant que son voisin s'avançât pour combattre Horatius Coclès. A la fin, la honte ébranla toute l'armée ; &, poussant de grands cris, ils lancerent tous ensemble leurs javelots contre un seul ennemi. Mais, il les recevoit tous sur son bouclier, sans quitter l'extrêmité du pont, sur lequel on le voyoit marcher d'un air fier & intrépide. Ils commençoient à s'avancer tous ensemble, pour l'obliger au moins de céder au nombre, quand le fracas du pont qui achevoit de tomber, & les cris de joie qu'en pousserent les Romains, arrêterent tout d'un coup leur impétuosité. Alors Horatius Coclès s'adressant au dieu du Tibre : » Roi des fleuves, dit-il, je » vous prie de recevoir votre » soldat avec ses armes. « En parlant ainsi, il se jetta tout

armé dans l'eau ; & malgré les traits qui pleuvoient sur lui de toutes parts, il se retira sans blessure parmi les siens, après avoir fait une action que la postérité admirera, sans la croire, dit Tite-Live. La République fut reconnoissante d'un si grand service ; car, on éleva à Horatius Coclès une statue dans le lieu des assemblées ; & on lui donna autant de terre qu'il en put enfermer en un jour dans un cercle qu'il traça avec le soc d'une charrue. Les particuliers imiterent à son égard la libéralité publique ; car, quoiqu'on fût pressé d'une grande disette, chaque citoyen se retrancha une partie de ce qu'il avoit, pour en faire présent à celui qui avoit si courageusement défendu la patrie.

C'étoit l'homme le mieux fait qui fût parmi les Romains. Mais, il fut tellement blessé à la cuisse dans ce dernier combat, qu'il en fut boiteux le reste de sa vie. Comme on lui reprochoit un jour ce défaut, il répondit que chaque pas qu'il faisoit lui rappelloit le souvenir de son triomphe.

HORATIUS [C.], *C. Horatius*, (*a*) fut créé consul avec T. Ménénius, l'an de Rome 277, & 475 avant J. C. Ce fut au commencement de leur consulat, que les Romains perdirent les trois cens six Fabiens.

HORATIUS [C.] PULVILLUS, *C. Horatius Pulvillus*, (*b*) fut élevé au consulat, avec Q. Minucius, l'an de Rome 297, & 455 avant J. C. Il marcha contre les Éques, qui, après avoir tué la garnison de Corbion, s'étoient rendus maîtres d'Ortone. Il les rencontra sur le mont Algide ; &, après en avoir tué un grand nombre dans le combat, il chassa le reste, non-seulement du mont Algide, mais encore de Corbion & d'Ortone, & rasa même la première de ces places, pour venger le meurtre de la garnison Romaine. Il mourut quatre ans après de la peste ; & les augures, du nombre desquels il étoit, lui donnerent pour successeur C. Véturius.

HORATIUS [M.] BARBATUS, *M. Horatius Barbatus*, (*c*) petit fils de M. Horatius Pulvillus qui se signala dans l'expulsion des Rois. M. Horatius Barbatus se signala aussi à son tour dans l'affaire des Décemvirs. Ces derniers ayant convoqué une assemblée, l'an de Rome 305, & 447 avant l'ére Chrétienne, à l'occasion de la guerre que les Sabins & les Éques venoient de déclarer à la République, cette assemblée fut fort tumultueuse. Mais, M. Horatius Barbatus s'étant levé, vint à bout de faire faire silence. » On » nous parle, dit-il, de guerre » étrangère, & d'ennemis qui

(*a*) Tit. Liv. L. II c. 51.
(*b*) Tit. Liv. L. III. c. 30, 32.
(*c*) Tit. Liv. L. III. c. 39. *& seq.* L. IV. c 6 Roll. Hist. Rom. T. I. pag 410. *& suiv.*

» sont près de nous attaquer. » Avons-nous donc une guerre plus pressante que celle » qu'on nous livre dans le cœur » même de l'État & de la ville, & des ennemis plus déclarés que ces dix Tarquins, » qui se donnant pour législateurs, ont renversé toutes » nos loix, & usurpé un pouvoir tyrannique dans lequel » ils prétendent se perpétuer » malgré la République même? » Ont-ils oublié que c'est sous » la conduite des Valérius & » des Horatius que les Rois » ont été chassés de Rome? » Croyent-ils que c'est le titre » de Roi qu'on poursuivoit en » eux? Ne le donnons-nous pas » au grand Jupiter? N'appellons nous pas ainsi Romulus » notre fondateur? N'employons-nous pas encore » tous les jours ce nom dans » les sacrifices & dans les actes » de religion? Ce qu'on poursuivoit, ce qu'on détestoit » dans les Rois, c'étoit leur » orgueil, c'étoit leur violence, c'étoit l'abus d'une autorité, legitime en elle-même, mais qu'ils avoient fait » dégénérer en une vraie tyrannie. Quoi? Ce que nous » n'avons pu souffrir dans un » Roi, ni dans son fils, nous le » souffrirons dans des particuliers, sans titre, sans pouvoir, & dennés de toute autorité, quoiqu'ils osent encore en » conserver les marques? « Ce discours mit en fureur les Décemvirs; mais, dans l'embarras où ils étoient, ils n'oserent s'en venger.

Quelque tems après, M. Horatius Barbatus & L. Valérius Potitus prirent sous leur protection L. Icilius à qui la célebre Virginie avoit été promise en mariage, & qu'Appius ce violent Décemvir vouloit faire saisir par un de ses licteurs. Nos deux Sénateurs déclarerent au licteur après l'avoir repoussé, que s'il vouloit suivre les regles de la justice, Appius n'étant qu'un particulier n'avoit aucun droit sur la liberté de L. Icilius; que s'il prétendoit employer la loi du plus fort, il apprit qu'elle ne seroit pas non plus de son côté. Il s'éleva là-dessus une dispute horrible; d'un côté, le licteur du Decemvir se jette sur L. Valérius Potitus & M. Horatius Barbatus; d'un autre, la multitude qui les protege, met en pièces les faisceaux de cet officier. Appius se met en devoir de haranguer le peuple; L. Valérius Potitus & M. Horatius Barbatus en font autant, avec cette différence, qu'on écoute les derniers avec plaisir, & que par des cris redoutables, on ferme la bouche à son adversaire. Dans cette situation, L. Valérius Potitus prenant un air d'autorité, ordonnoit déjà aux licteurs d'abandonner la personne d'Appius, lorsque ce Decemvir perdant enfin courage, & craignant pour sa vie, se couvrit la tête, & sans que ses ennemis s'en apperçussent,

se retira dans une maison voisine.

L'armée, comme tout le monde le sçait, vint ensuite à se révolter, & se retira sur le mont Aventin. On députa vers les soldats trois hommes consulaires pour leur demander de la part du Sénat, par quel ordre ils avoient abandonné le camp, & quelle étoit leur prétention, en s'emparant à main armée du mont Aventin? Toute l'assemblée s'écria confusément qu'on leur envoyât L. Valérius Potitus & M. Horatius Barbatus, & qu'ils donneroient leur réponse. Le Sénat, cependant, étoit dans un grand embarras, & s'assembloit tous les jours, mais sans prendre de parti. Tout le tems se passoit à se faire mutuellement des reproches, & l'on ne concluoit rien. L'avis commun auroit été que M. Horatius Barbatus & L. Valérius Potitus allassent négocier avec l'armée au mont Aventin. Mais, ils refusoient d'y aller, à moins que les Décemvirs ne déposassent les marques d'une dignité, qui étoit finie pour eux dès l'année précédente. Les Décemvirs, de leur côté, se plaignant qu'on vouloit les réduire à la condition d'hommes privés, & les dégrader de leur charge, protestoient qu'ils ne la quitteroient point, qu'ils n'eussent mis la dernière main aux loix pour lesquelles ils avoient été créés, & qu'ils ne les eussent fait accepter.

L'armée, informée par M. Duilius qui avoit été Tribun, qu'après bien des disputes le Sénat ne formoit aucune résolution fixe, passe du mont Aventin sur le mont Sacré, comme dans un lieu où leurs ancêtres avoient jetté les premiers fondemens de la liberté du peuple. Les citoyens de la ville se joignirent à l'armée, sans qu'aucun de ceux à qui leur âge le permettoit, s'en dispensât. Enfin, les Décemvirs, ne pouvant résister aux cris qu'on poussoit contr'eux de toutes parts, déclarerent qu'ils étoient prêts à faire tout ce que le Sénat voudroit.

Alors, L. Valérius Potitus & M. Horatius Barbatus furent envoyés vers le peuple, pour l'appaiser & le rappeller dans la ville, aux conditions qui leur sembleroient raisonnables. Ils furent reçus dans le camp avec une extrême joie, par des citoyens qui les regardoient comme leurs libérateurs, à cause de la chaleur avec laquelle ils avoient embrassé leurs intérêts dès le commencement, & de l'heureux succès de leur entreprise. C'est pourquoi, on commença, dès leur entrée dans le camp, à leur témoigner toute la reconnoissance qu'ils méritoient. L. Icilius portoit la parole pour tous les autres; & ce fut aussi lui qui fut chargé de traiter avec ces deux députés Patriciens; si bien que, lorsqu'ils lui eurent demandé à quelles conditions le peuple

consentoit de revenir, il leur fit, comme il avoit été concerté par avance entre lui & les autres Tribuns militaires, une réponse qui fit bien voir qu'ils fondoient leurs prétentions beaucoup plus sur la bonté de leur cause, que sur la force de leurs armes; car, ils se contenterent de demander le rétablissement du Tribunat & de l'appel, privileges dont le peuple avoit joui avant la création des Décemvirs, avec une amnistie générale pour tous ceux qui avoient occasionné le soulevement & la retraite du peuple, dans le dessein de lui rendre sa liberté.

Ces conditions ayant été acceptées, on procéda aussi-tôt à l'élection des Consuls, qui furent L. Valérius Potitus & M. Horatius Barbatus. Ces deux Magistrats étoient fort populaires de leur naturel, & avoient hérité de leurs ancêtres beaucoup de douceur & d'équité dans le gouvernement de la République. Voulant s'acquitter de la promesse qu'ils avoient faite au peuple, en l'engageant à mettre bas les armes, d'avoir un soin particulier de ses intérêts, ils porterent plusieurs loix, qui lui étoient très-favorables. La première déclaroit que tout ce qui seroit ordonné par le peuple assemblé par Tribus, obligeroit tous les Romains, comme ce qui étoit statué dans les assemblées par Centuries. C'étoit donner une force infinie aux loix Tribuniciennes; car, c'étoient les Tribuns du peuple qui présidoient à ces assemblées par Tribus. Pour mettre le privilege de l'appel hors de toute atteinte, ils défendirent de créer aucune Magistrature, dont il ne fût point permis d'appeller; & la même loi donnoit permission de tuer quiconque entreprendroit de le faire, sans que pour ce meurtre on pût être appellé en justice. Ils renouvellerent & fortifierent la loi qui déclaroit la personne des Tribuns sacrée, & qui défendoit, sous peine de mort, de les maltraiter en aucune manière. Ils ordonnerent aussi qu'on porteroit dans le temple de Cérès les décrets du Sénat, pour les mettre sous la garde des Édiles du peuple; au lieu qu'auparavant il dependoit des Consuls de supprimer ou d'altérer ces décrets. Les Patriciens n'oserent s'opposer à toutes ces loix, mais ils ne les reçurent qu'à regret; car, toutes les précautions que l'on prenoit pour affermir la liberté du peuple, leur paroissoient une diminution de leur crédit.

Les Consuls eurent ensuite ordre de marcher contre les ennemis. Les Sabins échurent à M. Horatius Barbatus, les Éques & les Volsques à son Collegue. La nouvelle d'une bataille considérable, remportée par ce dernier, alluma une vive émulation dans l'armée de M. Horatius Barbatus. Ce Général, par de petits combats

& de légères escarmouches où ses soldats remportoient toujours l'avantage, les avoit accoutumés à compter plutôt sur leur courage présent, qu'à se souvenir des défaites reçues sous les Décemvirs. Les Sabins, fiers des succès de l'année précédente, ne cessoient de les harceler, en leur faisant de continuels reproches de ce que s'amusant à de petites recontres, ils n'osoient en venir à une action décisive. Ces reproches eurent plus d'effet que n'auroient souhaité ceux qui les faisoient. Les Romains, irrités d'une part de tant d'insultes, & de l'autre animés par l'exemple de leurs compagnons qui étoient près de retourner victorieux à Rome, pressent le Consul de les mener contre l'ennemi. Après qu'il se fut bien assuré de leurs dispositions, il leur donne jour pour le lendemain. Les Romains éprouverent dans la mêlée de la part des Sabins tout ce que peuvent la vigueur & le courage d'un ennemi soutenu par le souvenir d'un grand succès. Tant soldats qu'officiers, & le Général sur-tout, firent des prodiges de valeur. Cependant, la cavalerie Romaine rendit de si bons services dans cette rencontre, & seconda si bien le Consul, qu'il remporta une victoire complette sur les ennemis. Il en périt beaucoup dans le combat; on en prit un plus grand nombre. On s'empara de leur camp, qu'ils furent contraints d'abandonner avec le bagage, & l'on recouvra tout le butin & tous les prisonniers qu'ils avoient faits sur les Romains dans la dernière guerre.

Pour ces deux victoires remportées séparément sur deux ennemis différens, le Sénat, par mauvaise volonté, ne décerna qu'un jour de supplications & d'actions de graces aux Dieux. Mais, le peuple plus équitable & plus religieux, s'acquitta encore du même devoir le lendemain; & cette seconde cérémonie, faite sans décret du Sénat, eut un plus grand concours, & fut plus célebre que celle du jour précédent. Il paroît ici de la petitesse & de la puérilité dans cette compagnie, d'ailleurs si sage & si respectable. Parce qu'elle est mécontente des Consuls, qui lui paroissoient trop populaires, elle retranche une partie du culte qui avoit coutume d'être rendu à leurs Dieux dans ces sortes de rencontres.

Les deux Consuls, qui agissoient en cela de concert, arriverent près de Rome presque en même tems, c'est-à-dire, à un jour près l'un de l'autre. Ils convoquerent le Sénat dans le champ de Mars, pour rendre compte des succès de leur campagne. Les principaux des Sénateurs se plaignirent de ce qu'on les assembloit au milieu des soldats, exprès pour leur inspirer de

la terreur. Les Consuls, pour ôter tout lieu à leurs plaintes, transporterent l'assemblée dans un endroit appellé *La Prairie flaminienne.* Là, ils exposerent ce qu'ils avoient fait chacun à la tête de leur armée, & demanderent qu'il plût au Sénat de leur accorder l'honneur du triomphe. Ils trouverent les esprits tout à fait mal disposés à leur égard. Parmi ceux qui s'opposerent à une demande si juste, personne ne le fit plus fortement que C. Claudius, oncle du Décemvir, Appius. Le motif de son opposition étoit évident & criant. Il s'emporta avec violence contre le traitement qu'on avoit fait à son neveu Appius, qu'il attribuoit sur-tout aux deux Consuls. Son avis néanmoins fut suivi du plus grand nombre, & le triomphe leur fut refusé. Piqués de ces refus, & de l'affront qu'on leur faisoit si injustement, ils s'adresserent au Peuple, qui d'un consentement unanime leur accorda cet honneur. Ce fut pour la première fois que l'on triompha par une ordonnance du peuple & sans le consentement du Sénat.

HORATIUS [L.] BARBATUS, *L. Horatius Barbatus*, (*a*) étoit tribun militaire, l'an de Rome 330, & 422 avant J. C.

HORATIUS [L.] PULVILLUS, *L. Horatius Pulvillus*, (*b*) fut créé tribun militaire, l'an de Rome 369, & 383 avant J. C. Il eut, entr'autres collegues, M. Furius Camille.

HORATIUS [M.], (*c*) *M. Horatius*, fût créé tribun militaire l'an de Rome 377, & 375 avant J. C., & il eut, entr'autres collegues, Sp. Furius. *Voyez* Furius [Sp.]

HORCIUS, *Horcius*, surnom de Jupiter. On honoroit Jupiter Horcius comme dieu des fermens. Ainsi c'est le même que Dius Fidius. *Voyez* Fidius.

HORCOMOSION, *Horcomosion*, Ὁρκωμόσιον, (*d*) nom d'un lieu de l'Attique, dont parle Plutarque dans le passage suivant. » Cette guerre fut terminée par un traité » de paix; & cela est fondé, » non-seulement sur le nom » du lieu, où cette paix fut » jurée, qui s'appelle delà » Horcomosion, qui est vis-» à-vis du temple de Thésée, » mais encore sur l'ancien sa-» crifice qu'on fait tous les ans » aux Amazones la veille des » Fêtes de ce Héros. »

Le verbe Grec ὁρκωμοτεῖν signifie proprement jurer une paix, une alliance, une confédération; d'où vient que ὁρκωμοσία & ὁρκωμόσια signifient le serment prêté en pareilles occasions.

HORCUS, ou plutôt Orcus. *Voyez* Orcus.

(*a*) Tit. Liv. L. IV. c. 35.
(*b*) Tit. Liv. L. VI. c. 6.
(*c*) Tit. Liv. L. VI. c. 31.
(*d*) Plut. T. I. p. 13.

HORDÉONIUS FLACCUS, *Hordeonius Flaccus*, (a) fut donné par Galba pour successeur à Virginius dans le commandement des Légions de la haute Germanie, vers l'an de Jesus-Christ 68. Mais, ces Légions n'eurent que du mépris pour ce nouveau Commandant, qui étoit un vieillard infirme & gouteux, incapable d'une conduite soutenue, incapable de prendre de l'autorité. Il n'auroit pas suffi même à gouverner une armée qui eût été tranquille. Ainsi, des furieux, tels que les soldats qu'il avoit sous ses ordres, n'en étoient que plus animés par les foibles efforts qu'il faisoit pour les contenir. Lorsqu'ils en furent venus jusqu'au point de renverser & de déchirer les images de Galba, Hordéonius Flaccus étoit le spectateur muet de la sédition, sans oser arrêter les rebelles, ou retenir ceux qui étoient encore neutres, ni exhorter les bons à persister dans leur devoir; mais, il demeuroit les bras croisés, tremblant pour lui-même & ne conservant son innocence que par son silence & sa lâcheté.

Dans la suite, Vitellius le chargea du soin de garder les bords du Rhin, & d'empêcher les courses des Germains. Mais, au lieu d'exécuter les ordres de son Prince, il favorisa les premiers mouvemens de Civilis. Cependant, lorsqu'il vit un camp forcé, des cohortes détruites, les Romains chassés de l'isle des Bataves, il conçut que l'affaire devenoit sérieuse, & il ordonna à Mummius Lupercus, qui commandoit le camp appellé *Vetera*, où hivernoient deux légions, de sortir en campagne & d'aller au-devant de l'ennemi. Mummius Lupercus obéir, mais il fut défait par Civilis. Vers le même-tems, huit cohortes Bataves qui servoient depuis long-tems dans les armées Romaines, chercherent à faire naître une brouillerie, demandant avec hauteur une gratification générale, double paye, & autres avantages que leur avoit promis Vitellius. Hordéonius Flaccus leur accorda une partie de leurs demandes, croyant les calmer; mais, il ne fit que les rendre plus intraitables, & plus opiniâtres à insister sur ce qu'elles sçavoient bien qu'il leur refuseroit. Enfin, méprisant ses promesses & ses menaces, elles tournerent vers la basse Germanie pour aller joindre Civilis.

C'étoit une désobéissance formelle, & dont elles auroient eu lieu de se repentir, si Hordéonius Flaccus eût fait usage des ressources qu'il avoit en main; car, à Bonn étoit campée une légion commandée par Hérennius Gallus. Si donc Hordéonius Flaccus eût poursuivi les

(a) Tacit. Hist. L. I. c. 9, 52. & seq. L. II. c. 57, 97. L. IV. c. 13. & seq. | Crév. Hist. des Emp. Tom. III. pag. 5, 21, 73. & suiv.

cohortes Bataves, elles se seroient trouvées entre lui & Hérennius Gallus, & elles ne pouvoient échapper. Mais, il tint une conduite pitoyable, & qui fortifia beaucoup les soupçons de ceux qui l'accusoient d'être d'intelligence avec les rebelles. Il résolut d'abord de se renfermer dans son camp, comme ne pouvant compter sur la fidélité des auxiliaires, ni sur la force de ses légions, toutes composées de nouvelles levées. Ensuite, dans un moment de courage, il se détermina à marcher sur les pas des Bataves, & il écrivit à Hérennius Gallus de sortir à leur rencontre. Enfin, revenant à sa timidité naturelle, il changea une troisième fois d'avis, & envoya un contre-ordre à Hérennius Gallus.

Cependant, le camp de Vétéra fut assiégé par Civilis. Les Romains avoient sur le Rhin plus de forces qu'il n'en falloit pour faire lever le siege ; mais, l'incapacité d'Hordéonius Flaccus & plus encore les défiances mutuelles entre les officiers qui penchoient tous pour Vespasien, & les soldats qui étoient attachés de cœur à Vitellius, y mirent un grand obstacle. Néanmoins, Hordéonius Flaccus ayant appris cette nouvelle, donna ses ordres pour lever des troupes dans les Gaules ; & voulant procurer un prompt secours aux assiégés, il fit partir avec un détachement de légionnaires Dillius Vocula, commandant de la dix-huitième légion, brave officier, plein de fermeté & de courage. Il le suivit lui-même à peu de distance, toujours en butte aux soupçons des soldats, qui l'accusoient d'intelligence avec Civilis. » Non, disoient-ils, ni » Primus Antonius, ni Mucien, » n'ont rendu de si grands services à la cause de Vespasien. » On est en garde contre les » haines découvertes, contre » une guerre déclarée ; la ruse » & la fraude se cachent, & » portent ainsi des coups inévitables. Civilis se montre, » il se range en bataille contre » nous ; & Hordéonius Flaccus » ordonne de sa chambre & de » son lit, tout ce qui peut être » avantageux à l'ennemi. Tant » de braves gens sont arrêtés » par un seul vieillard, & les » opérations de nos armes dépendent des accès de sa goutte. Prenons le parti de tuer » ce traître, & délivrons notre » fortune & notre valeur d'un » obstacle sinistre & odieux. «

Cependant, les séditieux apprennent qu'il est arrivé une lettre de la part de Vespasien. Leur fureur alloit se porter à l'extrême, si Hordéonius Flaccus, pour sauver sa vie, n'eût sacrifié la lettre. Il la lut en pleine assemblée, & envoya à Vitellius les porteurs chargés de chaînes. Cette démonstration d'attachement pour Vitellius calma un peu les soldats, & l'on arriva tranquillement à Bonn, où Dillius Vocula, qui n'étoit pas apparemment assez fort pour

aller en avant, attendoit son Général.

La sédition se ralluma en ce lieu. On reprochoit entr'autres choses à Hordéonius Flaccus, de n'avoir point informé ni les autres armées, ni l'Empereur, de ce qui se passoit en Germanie, & de laisser ainsi croître le mal, au lieu de l'etouffer dans sa naissance par les forces réunies des provinces voisines. Le foible Général, pour se laver sur ce dernier article, lut en pleine assemblée des copies des lettres qu'il avoit envoyées dans les Gaules, dans la grande Bretagne, en Espagne, pour demander des secours; & il établit un ordre de très-dangereuse conséquence, en laissant passer en loi, que les lettres qui viendroient de dehors, seroient remises aux soldats chargés de porter les aigles des légions, ensorte qu'elles étoient lues aux troupes, avant que les chefs en eussent connoissance. Au moyen de cette condescendance, Hordéonius Flaccus ayant pour le moment actuel appaisé les esprits, fit un acte d'autorité en ordonnant que l'on mît aux fers un des féditieux. Il fut obéi, & l'armée s'avança de Bonn à Cologne, se grossissant sur la route de renforts envoyés par les Gaulois, sur qui les menées de Civilis n'avoient pas encore produit leur effet.

Les soupçons des soldats Romains n'étoient pas guéris; & le prisonnier envenimoit la plaie, en disant qu'il avoit été le messager de Hordéonius Flaccus à Civilis, & le porteur de leurs paroles réciproques; & que c'étoit pour étouffer son témoignage & la voix de la vérité qu'on l'avoit chargé de chaînes. Ces discours faisoient impression sur la multitude, & Hordéonius Flaccus n'avoit pas la hardiesse d'y remédier. Dillius Vocula le remplaça. Il monte sur le tribunal avec une intrépidité admirable, se fait amener le prisonnier, & malgré ses clameurs il ordonne qu'on le mene au supplice. Les méchans étoient intimidés; les bons sentoient la nécessité d'un exemple; & le coupable fut exécuté. Dillius Vocula fut récompensé de son courage par l'estime des soldats, qui d'un vœu unanime le demanderent pour chef; & Hordéonius Flaccus lui abandonna la conduite de l'entreprise, se retira, & alla rejoindre les troupes restées dans leurs quartiers. Dillius Vocula réussit heureusement à faire lever le siege du camp de Vétéra.

Peu de tems après, les mouvemens se renouvellerent parmi les soldats d'Hordéonius Flaccus. Quelques mutins des cinquième & quinzième légions, animerent les autres à demander leur payement à Hordéonius Flaccus; & il leur distribua, mais au nom de Vespasien, les sommes qu'il avoit reçues. L'usage qu'on fit de cette largesse, ce fut de célébrer des fêtes pleines de dissolutions; & dans le vin, dans

la débauche, les soldats renouvellent leurs anciennes plaintes contre Hordéonius Flaccus, s'exhortant mutuellement à lui faire enfin porter la peine de ses trahisons. Aucun de leurs officiers n'osa s'opposer à leur fureur, parce que la nuit favorisoit la licence & bannissoit toute retenue. Hordéonius Flaccus, tiré de son lit, fut tué par les séditieux, l'an de J. C. 69.

HOREB, *Horeb*, Χωρὴβ, (*a*) montagne de l'Arabie Pétrée, si proche du mont Sinaï, que ces deux montagnes ne semblent être que deux côteaux d'une même montagne. Le mont Sinaï est à l'orient, & le mont Horeb au couchant; ensorte qu'au lever du soleil, ce dernier est couvert de l'ombre du mont Sinaï. Le mont Horeb a deux ou trois belles sources, & quantité d'arbres fruitiers sur son sommet; au lieu que le mont Sinaï n'a point d'autre eau que celle des pluies. C'est au mont Horeb que Dieu apparut à Moïse dans le buisson ardent. C'est au pied de la même montagne que Moïse frappa le rocher, & en tira de l'eau pour désaltérer le peuple. Enfin, c'est au même lieu qu'Hélie se retira pour éviter la persécution de Jézabel. Il est dit assez souvent dans l'Écriture, que Dieu donna sa loi aux Hébreux au mont Horeb, quoiqu'ailleurs il soit marqué expressément que ce fut au mont Sinaï; parce que, comme nous l'avons dit, ces deux montagnes ne faisoient en quelque sorte qu'une seule montagne.

HOREB [le Rocher d'], (*b*) *Petra Horeb*. C'est celui dont Moïse fit sortir de l'eau pour désaltérer les Israëlites. *Voyez* l'article précédent.

HORÉES, *Horea*, (*c* sacrifices solemnels, consistant en fruits de la terre que l'on offroit au commencement du printems, de l'été & de l'hiver, afin d'obtenir des dieux une année douce & tempérée. Ces sacrifices, selon Meursius, étoient offerts aux déesses appellées Ὧραι, les heures, qui, au nombre de trois, ouvroient les portes du ciel, gouvernoient les saisons, & avoient en conséquence des temples chez les Athéniens.

HOREM, *Horem*, (*d*) ville de Palestine, dans la tribu de Nephthali.

HORESTES, *Horesti*, (*e*) peuple de la grande Bretagne, selon Tacite. Agricola conduisit son armée dans le païs des Horestes, l'an de Jesus-Christ 84, & en reçut des ôtages. Ce peuple habitoit, selon quelques-uns, la province d'Angus au-delà du Tay. D'autres le placent fort en-deçà

(*a*) Exod. c. 3. v. 1. & *seq.* c. 17. v. 6. Reg. L. III. c. 19. v. 8. Ecclesiastic. c. 48. v. 7. Malach. c. 4 v. 4.

(*b*) Exod. c. 17. v. 6.

(*c*) Antiq. expl. par D. Bernard de Montf. T. II pag. 217. Myth. par M. l'Abb. Ban Tom. I p. 8, 529, 530.

(*d*) Josu c. 19. v. 38.

(*e*) Tacit in Juli. Agric c. 38. Crev. Hist. des Emp. Tom. IV. p. 65.

près du golfe de Solwai dans la contrée d'Eskedal. Ce dernier sentiment est celui du P. Briet, qui marque Atterich *Trimontium*, & le golfe de Solway, *Itunæ Æstuarium*, pour les principaux lieux de ce peuple.

HORI, *Hori*, Χορὶ, (*a*) étoit fils de Lotan, de la race de Séir le Horréen.

HORION, *ou* HORIUS, *Horion*, *Horius*, un des surnoms qu'on a donnés à Apollon.

HORISON, *ou* HORIZON, *Horizon*. Ce mot vient du Grec ὁρίζων, qui signifie *borneur*, parce qu'en effet l'Horison borne la vue. L'Horison est un grand cercle qui nous environne & dont notre œil est le centre. Il sépare la partie visible du ciel, d'avec celle qui ne l'est pas.

Il est différent, selon les différens points de la terre où l'on se trouve. Il a pour poles deux points, l'un au-dessus de notre tête; c'est le point vertical que les Arabes appellent zénith, & l'autre directement opposé que l'on nomme dans la même langue nadir.

Il y a deux sortes d'Horisons, l'un rationnel, intelligible, ou astronomique, l'autre visuel, ou sensible. Le dernier est celui qui borne notre vue, lorsque nous sommes en pleine campagne, c'est-à-dire, l'étendue que nous pouvons découvrir, de tous côtés sur mer ou dans une plaine, lorsque la vue n'est bornée par rien.

L'Horison rationnel, ainsi appellé, parce qu'il ne peut être conçu que par l'entendement, est un grand cercle concentrique à la terre, c'est-à-dire, qui a le même centre qu'elle, & dont les deux poles répondent au zénith & au nadir du lieu dont il est l'Horison. Il partage la terre en deux parties égales, qu'on nomme hémispheres, dont l'un est appellé supérieur & visible, l'autre inférieur & invisible. L'hémisphere supérieur est celui où nous sommes; l'inférieur est celui où sont nos Antipodes.

Quoique ces deux sortes d'Horisons, le visuel ou l'astronomique, soient si différens à l'égard de la terre, ils ne le sont pas considérablement à l'égard du ciel; car, quoique l'on ne voye pas entiérement la moitié du ciel, la différence est très-petite, par rapport à toute la vaste étendue du ciel.

Comme ce cercle n'est appellé Horison qu'à l'égard du point de la terre qui lui tient lieu de centre, il s'ensuit qu'en prenant un autre point, l'Horison change aussi, & qu'il y a autant d'Horisons qu'il y a de points différens sur le globe. Un voyageur n'a jamais le même Horison, dans la rigueur mathématique. S'il avance, par exemple, vers l'orient, il découvre de ce côté-là des parties du ciel qu'il ne voyoit pas auparavant; & il en perd autant de l'autre côté, parce qu'il ne peut jamais voir plus de la moitié du ciel.

(*a*) Genes. c. 36. v. 22.

L'Horison étant un cercle variable, on auroit dû, ce semble, le représenter sur la sphere & sur les globes, par un cercle que l'on pût mouvoir en tous les sens imaginables ; cependant, pour plus de facilité, on le représente toujours par un cercle fixe. C'est un grand cercle de bois fort large, plat par dessus, avec deux entailles qui servent à y faire entrer le méridien, qui est un grand cercle de cuivre. Ce cercle large est posé sur les colonnes qui soutiennent la sphere ou le globe ; & on y colle du papier, où sont représentés trois cercles contigus & intérieurs l'un à l'autre. Le plus intérieur est divisé en trois cens soixante degrés ou parties égales, avec les figures des douze signes du Zodiaque ; le second, qui est celui du milieu, contient les douze mois avec leurs jours, les sept lettres de l'alphabeth, qui marquent le nombre d'Or, puis les principales Fêtes. Il y a des globes sur l'Horison desquels il y a trois calandriers différens ; le premier est celui de Jules César, qui est l'ancien ; le second, celui de Grégoire XIII, qui a tâché de remettre les équinoxes & les solstices au même point qu'ils étoient au tems du concile de Nicée ; le troisième calandrier est celui de Scaliger, qui réduit les solstices & les équinoxes aux mêmes points où ils étoient au tems de la naissance de Jesus Christ. Le troisième cercle, ou le plus extérieur des trois, se divise en trente-deux parties égales pour le nombre des vents ; distribution dont se servent les navigateurs qui partagent leur Horison en trente-deux vents.

L'usage de l'Horison du globe ou de la sphere, est de representer quel est l'Horison rationnel de chaque partie de la terre. L'Horison visuel & l'Horison rationnel sont toujours paralleles l'un à l'autre. Le visuel est plus ou moins grand, selon l'élévation du lieu où l'on est. Ce que l'œil peut découvrir de la terre à la hauteur d'un homme de cinq pieds, quand il n'y a aucun empêchement, est d'environ deux lieues & demie communes, lesquelles déterminent le demi-diametre de l'Horison sensible à cette hauteur. Ce demi-diametre s'augmentera, si on monte sur une tour. L'Horison rationnel est toujours de la même grandeur, quoiqu'il change de place avec la personne dont il est l'Horison ; mais, à la distance de vingt ou vingt-cinq lieues, la difference n'est pas considérable à l'égard du ciel.

Les différens rapports de l'Horison avec la situation de la sphere, lui font donner divers noms. On l'appelle Horison droit, quand il passe par les poles du monde, & coupe l'équateur à angles droits ; Horison oblique, quand un des poles est autant élevé au-dessus de l'Horison que l'autre est abaissé au-dessous ; & Horison

parallele,

parallele, quand l'axe du monde, l'équateur & l'Horison font unis & ne font qu'un même cercle ; & pour cette raison, toutes les révolutions du mouvement diurne se font paralleles à l'Horison.

HORITES, *Horitæ*, (*a*) peuple d'Asie, selon Quinte-Curse. Cet Auteur dit qu'Alexandre, après être arrivé sur les bords du fleuve Arabon, traversa de grands déserts, où il n'y avoit point d'eau, & passa ensuite dans la contrée des Horites. C'est le même peuple que d'autres nomment Norites, ou Néorites. Quelques-uns disent Orites.

HORIUS. *Voyez* Homorius.

HORIZON. *Voyez* Horison.

HORLOGE, *Horologium*. (*b*) Ὡρολόγιον mot composé de ὥρα, *hora*, heure, tems, & λόγος, discours parole. L'Horloge annonce & marque les tems différens, comme on fait connoître les choses par la parole & par le discours.

Fixer le tems & l'arrêter dans la rapidité dont il s'écoule, ce seroit un dessein insensé ; mais, marquer les momens de sa fuite, montrer, pour ainsi dire, & compter les parties par lesquelles il nous échappe, c'est un fruit de la sagacité de l'homme, & une découverte qui ayant eu la grace de la nouveauté, conserve encore la beauté de l'invention jointe à une utilité reconnue. Cette découverte est celle de l'Horloge.

I. La division du tems la plus généralement reçue, est celle qui le partage en jours, en mois & en années ; elle a toujours été connue. Homère la met en usage plus d'une fois ; Platon dit dans le Timée, que ce sont-là les trois parties du tems. Toutes les nations ne les ont pas regardées d'une même vue ; pour ne parler que du jour, rien n'est si différent parmi elles, que les points qui le commencent & le finissent.

Les Athéniens comptoient d'un coucher du soleil à un autre coucher ; les Babyloniens, d'un lever à un autre ; plusieurs dans l'ancienne Ombrie le renfermoient entre deux midis ; les Égyptiens & les Romains, au moins les Prêtres, entre deux minuits ; l'usage le plus commun le prend du lever du soleil au coucher. Selon cette dernière manière, les parties du jour les plus naturelles sont le matin, le midi & le soir. Cette distribution est de tous les tems & de tous les peuples. Les Athéniens l'ont suivie dans une occasion particulière ; c'est lorsqu'on poursuivoit la condamnation d'un homme accusé

(*a*) Q. Curt. L. IX. c. 10.

(*b*) Reg. L. IV. c. 20. v. 8. *& seq.* Isai. c. 38 v. 7, 8. Diog. Laërt. p. 84, 88, 89. Herod. L. II. c. 109. Homer. Odyss. L. XV. v. 402. Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. T. III. p. 133, 134. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. I. pag. 308, 309. Tom. IV. pag. 148. *& suiv.* T. X. p. 24. *& suiv.* T. XX. p. 445. *& suiv.*

d'attaquer une loi établie, par une contraire qu'il proposoit.

Alors, pour instruire le procès, on consacroit une première partie du jour à entendre l'accusateur parler pour la conservation des loix & pour les maintenir dans leur vigueur; on accordoit la deuxième à l'accusé & à ceux qui devoient parler sur l'affaire; enfin, si l'examen n'étoit pas suivi d'abord d'un jugement favorable à l'accusé, la troisième partie du jour étoit employée à régler l'amende & à satisfaire la sévérité du tribunal. Dans les douze Tables on n'employoit pas une plus particulière division du jour, témoin Pline & Censorin, qui rapportent qu'on ne considéroit encore que le lever & le coucher du soleil, & qu'enfin on ajoûta le midi. Un officier des Consuls l'employoit, *Accenso Consulum id pronuntiante.* Cet usage est reconnu sans contestation pour ces anciens tems, il n'est pas aussi aisé de décider si la distribution du jour en douze parties étoit également reçue, ou quand elle a commencé de s'introduire.

II. Il faut d'abord remarquer que le mot ὥρα est d'une signification plus étendue qu'il ne semble d'abord. Il se prend pour une partie déterminée de l'année, & en ce sens ὥρα μετοπωρινὴ est l'automne, ὥρα χειμερινὴ est l'hiver; pour une partie déterminée du jour, en ce sens il signifie le tems d'une certaine action; ὥρα δείπνου n'est autre que le tems du repas, & dans ce sens il désigne les parties ordinaires du jour. Enfin, ce mot se prend pour la douzième partie du jour, & c'est l'âge de cette signification qu'il faudroit déterminer pour régler celui des Horloges des Anciens.

Si l'on en croit Ménage dans ses notes sur Diogène Laërce, & Madame Dacier dans celles qu'elle a jointes à sa traduction d'Anacréon, ce mot ὥρα se prenoit dès le siecle de cet Auteur, pour la douzième partie d'un jour. Madame Dacier etablit ce sentiment sur un passage de la troisième Ode, μεσονυκτίοις ποθ' ὥραις. Quelque respectable que soit son autorité dans la litterature, l'explication qu'elle donne à ce passage ne paroît pas juste. Ces mots Grecs ne valent que ceux-ci, *mediæ noctis tempore*, ce qui n'emporte aucune idée de l'heure telle que nous la concevons. Ce que Diogène rapporte d'Anaximandre, plus ancien qu'Anacréon, est bien plus précis. Il trouva, dit-il, le premier le style, γνώμονα & le posa sur des instrumens propres à observer les ombres; ce style marquoit les equinoxes & les solstices. Il fut le premier qui fit connoître les Horloges à Lacédémone; voilà l'invention de la Gnomonique bien assurée, le tems en est clairement fixé. Il faut pourtant avouer que selon Hérodote, les Grecs avoient appris des Babyloniens

l'usage du pole, du style, & la division du jour en douze parties.

Ajoûtons que cet usage étoit connu avant Anaximandre, qui vivoit 544 ou 546 ans avant J. C. Il n'en faut point d'autre preuve que ce qui se lit au quatrième livre des Rois, & au trente-huitième chapitre d'Isaïe, sur l'Horloge d'Achaz. Cet Achaz étoit, comme on sçait, roi de Juda, sept cens quarante-deux ans avant Jesus-Christ. Le livre des Rois dit donc que pour rassurer Ézéchias, contre les menaces d'une mort prochaine, & l'affermir dans la confiance d'une vie plus longue, comme la lui promettoit Isaïe, Dieu fit retourner en arrière l'ombre dans l'Horloge d'Achaz, par les dix degrés par lesquels elle étoit déjà descendue. Ce récit nous apprend pour des tems très-éloignés, l'invention de l'Horloge, la division du jour en plusieurs parties, la désignation de ces parties marquées & représentées par les degrés sur l'Horloge d'Achaz.

III. Quelques-uns croyent que cette invention vient des Phéniciens, & que le premier vestige que l'on en rencontre dans l'Antiquité, est ce qu'en dit Homère : *Il y a*, dit-il, *une isle nommée Syrie, au-dessus d'Ortygie, où l'on voit les révolutions du soleil*. c'est-à-dire, que l'on voit dans cette isle les retours du soleil, les solstices. Comme on croit que les Phéniciens avoient habité cette isle, on présume que c'étoient eux qui y avoient laissé ce monument de leur science dans l'astronomie.

Environ trois cens ans après Homère, Phérécydes dressa dans la même isle un cadran solaire, pour marquer les heures.

Ce qu'il y a de bien certain, c'est que l'usage de l'Horloge dans la Judée est marqué sans replique sous le regne d'Achaz, ainsi que sous celui de Manassé dans le livre de Judith. Assez long-tems après, nous voyons le même usage dans la Chaldée, au de-là de l'Euphrate, dans les livres de Tobie & de Daniël; & nous n'avons rien qui nous persuade que l'invention en étoit nouvelle ni en Judée, ni en Chaldée, lorsque ces Auteurs en ont parlé. C'est pour cette raison que certains ne seroient pas éloignés de croire que cette invention est due aux Égyptiens. Ces peuples, en effet, se vantent d'avoir introduit les premiers la coûtume de partager le jour en douze heures égales, & par conséquent l'usage des Horloges, car l'un ne sçauroit guere aller sans l'autre. On dit, à ce sujet, que Mercure Trismégiste ayant remarqué que le Cynocéphale urine douze fois par jour, & toujous à une distance égale, & qu'il jette des cris à des heures réglées, partagea le jour en douze parties égales qu'on nomma heures. Mercure Trismégiste est beau-

coup plus ancien qu'Achaz, Tobie, Daniël, s'il eſt vrai qu'il ait vécu peu de tems après Moïſe.

IV. L'époque de l'établiſſement de l'Horloge parmi les Latins ſe fixe plus aiſément. Pline rapporte ſur la foi d'un ancien Auteur, que ce fut Papirius Curſor qui établit une Horloge à Rome l'an 461 de la fondation de cette ville, treize ans avant que les Romains entraſſent en guerre avec Pyrrhus, roi d'Épire. Il ajoûte que ce fut au temple de Quirinus qu'il la poſa, mais il ſemble ſe défier de la vérité de ce rapport; il infirme lui-même ce témoignage, & pour dire quelque choſe de plus certain & de mieux avoué, il dit que ce fut pendant la première guerre Punique qu'à Rome on poſa dans une place publique une Horloge, trente ans après Papirius. Valérius Meſſala fut celui qui l'apporta de Sicile après la priſe de Catane. C'eſt de cette Horloge que parle Plaute dans ſa comédie intitulée *Bœotia*, dont s'eſt conſervé ce fragment : » Puiſſent les Dieux perdre celui » qui a le premier apporté » cette Horloge ; autrefois la » faim étoit pour moi la meilleure & la plus véritable qui » m'avertiſſoit, mais aujourd'hui je ne puis manger que » quand il plaît au ſoleil, il » faut en conſulter le cours, » toute la ville eſt pleine » d'Horloges. « C'eſt au commencement de la ſeconde guerre Punique qu'il parloit ainſi.

On voit donc qu'à donner la plus haute antiquité à l'uſage des heures & des Horloges parmi les Latins, on eſt encore obligé de convenir que Rome a été pendant quatre cens cinquante ans & plus à ne s'en pas ſervir, au moins n'en trouvet-on parmi les Anciens aucun veſtige pour ce tems. C'eſt donc, pour le dire en paſſant, une erreur de Cenſorin, d'avancer que vraiſemblablement on a été trois cens ans à Rome ſans connoître le nom d'heures; il devoit écrire quatre cens cinquante ans, puiſque même en recevant l'incertaine tradition qui en fait Papirius Curſor auteur, il n'en eſt fait mention que cent cinquante ans après le tems marqué par Cenſorin.

Auguſte fit faire au champ de Mars une Horloge que Pline qualifie admirable, où un obéliſque ſervoit de Gnomon; il y fit un pavé de pierres, & mit des marques de cuivre par le moyen deſquelles on connoiſſoit à l'ombre la longueur des jours & des nuits.

V. Quant à la forme des Horloges des Anciens, on en diſtinguoit de plus d'une eſpèce. Il y avoit des Horloges pour la nuit & pour le jour. Entre celles-ci, les unes ne ſervoient que lorſque le ciel étoit beau & découvert, les autres lors même qu'il étoit le plus obſcurci par l'épaiſſeur des nuages.

Athénée, célebre par ſon

adresse dans les méchaniques, avoit trouvé l'art de mesurer ainsi le cours du soleil. C'étoit un sifflement d'air qui marquoit les heures; il étoit excité par l'impression de l'eau, qui poussoit l'air par une ouverture très-étroite. Antiphile a consacré le nom de l'inventeur par quelques distiques qui se trouvent dans le recueil des épigrammes Grecques. Pline dit que c'est à l'heureux génie de Ctésibius que nous sommes redevables des machines pneumatiques & hydrauliques. Il avoit formé un vase qui fut déposé dans le temple d'Arsinoé, sœur de Ptolémée Philadelphe, sous lequel il vivoit. Ce vase étoit une machine qui avoit ses mouvemens par le moyen de l'eau, & qui partageoit par ces différens mouvemens le jour en plusieurs parties. Ces inventions d'Athénée & de Ctésibius étoient différentes de ce qui s'appelloit Clepsydre. Celle-ci étoit d'une figure pyramidale en forme de cone; la base étoit percée de plusieurs petits trous, l'orifice supérieur très-étroit & allongé en pointe, *in vicem colli graciliter fistulati*, dit un Auteur qui en parle; telle étoit la clepsydre d'Aristote.

VI. Pour revenir à l'Horloge d'Achaz, les interpretes sont assez peu d'accord entre eux sur la forme de cette Horloge. Saint Cyrille d'Alexandrie & Saint Jérôme croyent que c'étoit un escalier disposé avec tant d'art, que le soleil en se levant, y marquoit les heures par son ombre; & c'est ainsi que l'entendent la plûpart des interpretes. D'autres croyent que c'étoit une colomne dressée au milieu d'un pavé bien uni, sur lequel étoient gravées les heures. Les lignes imprimées sur ce pavé sont, suivant ces Auteurs, ce que l'Écriture a exprimé par le nom de degrés. Grotius s'en explique ainsi, d'après le Rabbin Élie Chomer. C'étoit, dit-il, un demi-rond sphérique concave, au milieu duquel étoit un globe, dont l'ombre tomboit sur diverses lignes gravées dans la concavité du demi-rond. Ces lignes étoient, dit-on, au nombre de vingt-huit. Cela revient assez à l'Horloge que les Grecs nommoient *scaphe*, une nasselle, ou *hemispherion*, & dont Vitruve attribue l'invention à un Chaldéen nommé Bérose.

Le terme Hébreu *maaloth*, que l'on a traduit dans la Vulgate par *Horologium*, *linea*, & *gradus*, signifie à la lettre *une montée*, *un degré*; & par conséquent on n'en peut rien conclure pour la forme de l'Horloge ou du cadran d'Achaz. Étoit-ce un degré fait exprès pour marquer les heures, ou seulement y servoit-il par hazard & par occasion? Étoit-ce une montée ordinaire, ou une montre ou cadran solaire, à qui l'on donne le nom de degrés, à cause des lignes qui y étoient tracées ou gravées.

Quant à la manière dont se fit la retrogradation de l'ombre

dans cette Horloge, si le soleil retourna véritablement en arrière, ou si ses rayons réfléchis par quelque nuage formé subitement & surnaturellement, produisirent cet effet, c'est surquoi on est aussi fort partagé.

Selon quelques Auteurs, la rétrogradation n'avoit pas été réelle, mais seulement apparente & dans l'opinion des peuples; tout ce changement n'arriva que dans l'ombre qui tomba sur le cadran d'Achaz, & non sur le mouvement du soleil. Cet astre se mut à l'ordinaire; mais, ses rayons réfléchis extraordinairement par l'opposition d'une nuée, ou autrement, causerent naturellement dans la montre d'Achaz tout le changement qui fut pris pour un miracle. Quand la chose seroit arrivée comme on vient de le dire, n'est-ce pas toujours un miracle de changer à point nommé la direction & la détermination des rayons du soleil, pour faire retourner en arrière de dix degrés l'ombre du cadran d'Achaz?

Ceux qui pensent que le soleil est au centre du monde que nous habitons, n'ont pas plus de peine à se tirer d'embarras à cet égard, que ceux qui croyent que le soleil tourne au tour de la terre. Sans suspendre ni arrêter le mouvement du soleil, on peut aisément concevoir que ses rayons ont pu être réfléchis d'une manière à faire paroître l'ombre du soleil dix lignes plus en arrière qu'elle n'auroit dû l'être, en suivant le cours ordinaire.

Mais, ces dix lignes marquoient-elles autant d'heures? C'est ce qu'on ne peut nullement décider. Il pouvoit y avoir plusieurs lignes pour une seule heure, ou une ligne pour chaque heure. L'Écriture ne dit point que ce jour-là ait été plus long qu'un autre. En effet, si le miracle ne consistoit qu'à changer à point nommé & pour un peu de tems la détermination des rayons du soleil, le jour n'a pas dû être plus long qu'à l'ordinaire; & quand le soleil se seroit arrêté dans sa course, comme le texte semble le dire, il ne s'ensuivroit pas que le jour auroit été plus long de dix heures qu'un jour ordinaire, puisque, comme on l'a dit, il ne conste pas que chaque ligne marquât une heure.

HORMA, HERMA, (a) HARMA, ARAMA, *Horma*, *Herma*, *Harma*, *Arama*; il faudroit écrire, selon D. Calmet, Chorma, ou Cherma. Cette ville s'appelloit *Sephaat*, avant que les Hébreux lui eussent donné le nom d'Horma, qui signifie anathême. Voici ce qui donna occasion à cette dénomination. Le roi d'Arad qui etoit Chananeen, & habitoit au midi de la terre promise, ayant attaqué les Hébreux, les mit en fuite, & prit sur eux de riches dépouilles. Alors les Is-

(a) Numer. c. 21. v. 3. Josu. c. 12. v. 14 c. 15. v. 30. Judic. c. 1. v. 17.

raëlites s'engagerent par vœu au Seigneur, de dévouer à l'anathême, & d'exterminer entiérement tout ce qui appartenoit au roi d'Arad; ce qui fit donner à cet endroit le nom d'Horma. Il y a assez d'apparence que ce vœu ne fut exécuté que depuis l'entrée de Josué dans la terre promise. On trouve parmi les Rois qu'il vainquit, un roi d'Herma, ou Horma, & un roi d'Ared, ou Arad. Horma étoit de la tribu de Siméon. Il y en a qui mettent une ville du même nom dans la tribu d'Aser.

HORMÉ, *Horme*, Ὁρμὴ, (*a*) nom d'un chien de chasse, au rapport de Xénophon. Ce mot veut dire l'impétuosité.

HORMISDAS I, *Hormisdas*, Ὁρμίσδης, (*b*) roi de Perse, succéda l'an de Jesus-Christ 271, à Sapor. Il ne regna qu'un an, dans le tems que l'Empereur Aurélien reprenoit Antioche, Edesse & Palmyre, après avoir mis dans les fers la vaillante Zénobie. Il fut remplacé par Vararane, qui regna au moins trois ans.

HORMISDAS II, *Hormisdas*, Ὁρμίσδης, (*c*) fils de Narsès, lui succéda l'an 301, & regna sept ans & cinq mois; mais, il ne se distingua par aucune action d'éclat. Sapor II de ce nom, son fils, fut fait roi après lui, l'an 309.

HORMISDAS, *Hormisdas*, Ὁρμίσδης, (*d*) fils d'Hormisdas II, & frere de Sapor, devoit de droit succéder à son pere, comme son fils aîné. Mais, il avoit irrité les Grands par des hauteurs, par des duretés, par des menaces atroces. Ils s'en vengerent, & au lieu de le proclamer Roi après la mort de son pere, ils se saisirent de sa personne, l'enfermerent chargé de chaînes dans un château, & sur la prédiction qui leur fut faite par les Mages, que l'enfant qui naîtroit de la Reine actuellement grosse seroit un Prince, ils mirent la couronne sur le ventre de la mere, & déclarerent qu'ils reconnoissoient pour Roi le fils dont elle étoit enceinte. Le hazard voulut que la promesse témérairement faite par les Mages fut vérifiée par l'évenemet, & Sapor naquit déjà Roi couronné. Hormisdas languit plusieurs années dans les fers. Enfin, il fut délivré par le zele ingénieux de sa femme, qui lui envoya une lime enfermée dans le ventre d'un poisson. En même tems, elle donna aux gardes un grand festin, où le vin le plus excellent fut prodigué. Les gardes s'enivrerent, & Hormisdas s'étant servi de la lime pour user ses chaînes & les rompre, se sauva d'abord chez le roi d'Arménie son allié & son ami. De là

(*a*) Xenoph. p. 987.
(*b*) Crév. Hist. des Emp. Tom. VI. p. 61.
(*c*) Crév. Hist. des Emp. Tom. VI. p. 356.
(*d*) Zosim. pag. 431. *&* *seq.* Crév. Hist. des Emp. Tom. VI. p. 356, 357.

il se rendit vers l'an 323, auprès de Constantin, & il lui fut toujours fidelement attaché & à ses enfans ses successeurs.

En Perse, on ne fut pas fort affligé de sa fuite, que Sapor & ses Ministres regarderent plutôt comme l'éloignement d'un rival dangereux. Ils ne le redemanderent jamais, & ils lui renvoyerent même sa femme avec un cortege honorable & digne de son rang. Comme le Christianisme étoit dès-lors fort répandu en Perse, Hormisdas avoit pu en prendre des leçons, sur-tout dans le tems de sa prison. Ce qui est certain, c'est que parmi les Romains il vécut chrétien,& chrétien courageux. L'apostasie de Julien n'ébranla point sa foi, & il se recommandoit aux prieres de ceux qui, sous cet Empereur souffroient pour le nom de J. C. Constantin aima & chérit un prosélyte de cette importance; il le combla d'honneurs & de richesses; & Constance se servit utilement de lui dans la guerre contre Sapor.

HORMIZA, *Hormiza*, village de l'Arabie. Josephe en fait mention dans son histoire de la guerre des Juifs.

HORMUS, *Hormus*, lieu de la Thessalie, assez près d'Iolcos, selon Diodore de Sicile.

HORMUS, *Hormus*, (*a*) affranchi de Vespasien, étoit un des premiers chefs des armées de ce Prince. Il fut élevé dans la suite à l'état de chevalier Romain.

HORMUS, *Hormus*, (*b*) Ὅρμος, une des danses principales des Lacédémoniens, dans laquelle de jeunes garçons & de jeunes filles, disposés alternativement & se tenant tous par la main, dansoient en rond.

Les plus anciennes traditions rapportent que ces danses circulaires avoient été instituées à l'imitation du mouvement des astres, & que, dans leur origine, elles s'exécutoient avec gravité.

Les chants de ces danses étoient divisés en strophes & antistrophes; dans les strophes, on tournoit en rond d'orient en occident, ou de droite à gauche; & dans l'antistrophe, on prenoit une détermination opposée, c'est-à-dire, d'occident en orient, ou de gauche à droite; quelquefois le chœur s'arrêtoit; & c'est ce qu'on appelloit l'*épode*.

Les Hormus ou danses en rond se trouvent chez toutes les nations, & jusques dans les ballets dansans des modernes; elles existoient déjà du tems d'Homère, qui ne les a pas oubliées dans la description du bouclier d'Achille. On y voyoit, dit-il, de jeunes garçons & de jeunes filles qui dansoient ensemble, en se tenant par la

(*a*) Tacit. Hist. L. IV. c. 39. Crév. Hist. des Emp. Tom. III, p. 188, 209, 185.

(*b*) Lucian. T. II. p. 916.

main ; les filles portoient des robes de gaze, avec des couronnes sur la tête, & les garçons étoient vêtus d'étoffes lustrées, ayant à leurs côtés des épées d'or, soutenues par des baudriers d'argent ; tantôt ils se partageoient en plusieurs files qui se mêloient les unes avec les autres, & bientôt après d'un pied sçavant & léger, toutes les filles se formoient en rond pour danser ; ces danseurs étoient environnés d'une foule de peuple, qui prenoit grand plaisir à ce spectacle ; & au milieu du cercle il y avoit deux sauteurs qui faisoient des sauts merveilleux. . . . .

HORON, *ou, selon d'autres,* HORONAÏM, (*a*) ville d'Arabie, d'où étoit Sanaballat. C'est pour cela qu'il est appellé *Horonites*, en plus d'un endroit du second livre d'Esdras. C'étoit, au reste, un grand ennemi des Juifs.

HORONITE, *Horonites*. *Voyez* Horon.

HOROPHERNE. *Voyez* Holoferne.

HORRATAS, *Horratas*, Macedonien. *Voyez* Dioxippe.

HORRÉENS, *Horræi*, (*b*) peuple d'Asie, près de la Palestine, selon D. Calmet. Les Horréens habitoient au commencement dans les montagnes de Séïr, au delà du Jourdain. Ils avoient des chefs & étoient déjà puissans, avant qu'Esaü eût fait la conquête de leur païs. Il semble que les Horréens, les descendans de Séïr, & les Iduméens, se confondirent dans la suite, & ne composerent qu'un seul peuple.

On trouve le nom Hébreu *Chori*, ou *Chorim*, qui est traduit dans la Génese par *Horræi*, dans plusieurs autres endroits de l'Écriture, en un sens appellatif, pour signifier des Grands, des Héros, des Puissans ; & il y a assez d'apparence que les Grecs ont pris de là leurs *Heroes* ; de même qu'ils ont pris Anax, un Roi, des fils d'Enach, ou Anach fameux géant de la Palestine.

HORRÉUM, *Horreum*, (*c*) ville de Grece dans la Molosside, aux confins de l'Épire & de la Thessalie, selon Tite-Live. L. Anicius prit cette place, l'an 167 avant J. C.

HORTA, *Horta*, (*d*) ville d'Italie, située au confluent du Naris & du Tibre, dans l'Etrurie, sur les confins des Sabins. On trouve dans Virgile *Hortinæ classes*, pour désigner les troupes tirées de cette ville. C'est aujourd'hui Orta.

(*a*) Esdr. L. II. c. 2. v. 10. 19. c. 13. v. 28.

(*b*) Genes. c. 14. v. 6. c. 36. v. 20. *& seq.* Reg. L. III. c. 21. v. 8, 11. Esdr. L. II. c. 2. v. 16. c. 4. v. 14, 19 c. 5. v. 7. c. 6. v. 17. c. 7. v. 5. c. 13. v. 17. Ecclesiastic. c. 10. v. 17. Isaï. c. 34. v. 12. Jerem. c. 27. v. 20. c. 39. v. 6.

(*c*) Tit. Liv. L. XLV. c. 26.

(*d*) Virg. Æneid. L. VII. v. 716.

HORTA, *Horta*, (*a*) étoit, chez les Romains, une déesse, qu'ils croyoient avoir soin d'exhorter & de porter les hommes par de secrets mouvemens, à toutes sortes d'actions louables. Elle étoit aussi reconnue pour la déesse de la jeunesse, peut-être à cause que la jeunesse est pleine de vigueur, & qu'il faut de la santé & de la force pour se porter aux grandes actions. Le temple, que cette déesse avoit dans Rome, ne se fermoit jamais, pour marquer qu'il n'y avoit point de moment dans la vie, où les hommes ne dussent être excités à faire quelque chose de grand, & que toutes les heures du jour étoient propres à bien faire.

Le nom de Horta vient de *hortari*, exhorter. Cette déesse fut appellée dans la suite du tems Hora, qui signifie la même chose; car, suivant l'opinion d'Antistius Labeo, cité par Plutarque, ce dernier nom étoit tiré du Grec ὁρμᾶν, qui signifie pousser, inciter. D'où Plutarque même prend occasion de douter si le mot *Orateur* n'a pas aussi la même étymologie, plutôt que celle qu'on lui donne d'ordinaire du mot *orare*, faire un discours, parler en public; parce qu'un Orateur excite, conseille & emeut.

La divinité que les Romains adoroient sous le nom d'Horta, étoit Hersilie, femme de Romulus.

HORTALUS [M.], *M. Hortalus*. *Voyez* Hortensius.

HORTENSIA, *Hortensia*, Ὀρτησία, (*b*) dame Romaine, fille de l'orateur Hortensius, vivoit vers l'an de Rome 690, & 64 avant Jesus-Christ, & fut héritière de l'esprit & de l'éloquence de son pere.

Les Triumvirs, Marc-Antoine, Octavien & Lépidus, s'aviserent un jour d'un expédient des plus singuliers pour faire de l'argent; ce fut de taxer les femmes. Ils afficherent donc une liste de quatorze cens dames des plus qualifiées & des plus riches, auxquelles il étoit ordonné de faire une déclaration de leurs biens, pour être ensuite imposées à telles sommes qu'il conviendroit; & cela sous peine d'amende contre celles qui refuseroient, ou qui feroient des déclarations frauduleuses; & pour découvrir la fraude, s'il s'en commettoit quelqu'une, on promettoit des récompenses aux Dénonciateurs.

Les Dames ne se manquerent point à elles-mêmes dans cette occasion. Elles recoururent à la protection d'Octavie sœur du jeune César, & de Julie mere d'Antoine; & elles en reçurent des promesses obligeantes. Mais, Fulvie, femme

(*a*) Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. I. p. 343.

(*b*) Appian. pag. 607. *& seq.* Valer. Maxim. L. VIII. c. 3. Quintil. L. I. c. 1. Crév. Hist. Rom. Tom. VIII. pag. 216. *& suiv.*

hautaine & arrogante, ayant réjetté leurs prières avec dédain, elles furent piquées de cette injure, & elles allerent dans la place publique attaquer les Triumvirs eux-mêmes. Le respect pour leur naissance & pour leur rang, ayant engagé la foule & même les gardes, à s'écarter & à leur faire place, elles s'approcherent du tribunal; & là Hortensia porta la parole pour toutes. On trouve dans Appien le discours de cette dame, que nous allons transcrire ici comme une pièce qui peut passer pour originale, & copiée d'après les mémoires du tems.

» Nous avons suivi d'abord, » dit Hortensia, les loix de la » modestie qui nous convient, » en commençant par nous » adresser à des personnes de » notre sexe pour obtenir jus- » tice par leur crédit. Mais, » ayant été traitées par Fulvie » avec une hauteur qui blesse » toutes les bienséances, nous » nous voyons forcées de vous » présenter directement nos » plaintes.

» Vous nous avez enlevé nos » peres, nos enfans, nos ma- » ris, nos freres. Si vous nous » enlevez encore nos biens, » vous nous réduirez à une » situation, qui ne sied ni » à notre naissance, ni à » notre maniere de vivre, ni » à notre sexe. Si vous pré- » tendez avoir souffert aussi de » nous quelque tort, proscri- » vez nos têtes comme vous » avez proscrit celles des hom- » mes. Mais, si notre foiblesse » même est notre justification » envers vous, si nous n'avons » ni déclaré aucun de vous » ennemi public, ni corrompu » la fidélité de vos soldats, » ni envoyé contre vous des » armées, ni fait obstacle à » vos vœux par rapport aux » dignités & aux charges que » vous avez ambitionnées, » pourquoi partageons-nous » la peine, pendant que nous » n'avons eu aucune part à » l'offense? Et pourquoi faut- » il que nous supportions des » taxes, nous qui ne vous dis- » putons ni la puissance, ni » le commandement des Lé- » gions, ni aucune partie de » l'autorité publique, pour » l'invasion de laquelle vous » vous portez à de si grands » excès?

» Mais, vous avez une guer- » re à soutenir, & quand est- » ce que le genre humain a été » sans guerre? Quelqu'un né- » anmoins a-t-il jamais pensé » à imposer des taxes sur les » femmes? Le consentement » universel des nations leur » a confirmé l'exemption que » la nature elle-même leur ac- » corde. Nos ayeules, il est » vrai, dans le péril extrême » que couroit la République » attaquée par Annibal, con- » tribuerent aux charges de » l'État; mais, elles contri- » buerent volontairement; ce » qu'elles donnerent étoit pris, » non sur leurs biens fonds,

» sur leur dot, sur leurs maisons, ressources sans lesquelles ne peuvent pas vivre des femmes de condition libre; elles n'y consacrerent que les ornemens de leurs personnes; encore ne furent-elles soumises ni à aucune estimation, ni aux délations des accusateurs; rien ne ressentit la gêne ni la contrainte; elles se déterminerent librement sur la quantité de la contribution, comme sur la chose même. Quel est donc le danger que vous appréhendez maintenanr pour la patrie & pour l'Empire? S'il s'agissoit d'une guerre des Gaulois ou des Parthes, vous nous trouveriez prêtes à renouveller l'exemple du zèle de nos ayeules. Mais, pour des guerres civiles, aux Dieux ne plaise que nous vous aidions par des contributions, ni que nous vous facilitions les moyens de vous détruire les uns les autres! Nous n'avons été chargées d'aucunes taxes dans la guerre entre César & Pompée. Ni Cinna, ni Marius ne nous ont fait une pareille violence, ni enfin Sylla lui-même, ce Tyran de la République, dont vous prétendez être les réformateurs. »

Ce discours étoit trop libre & trop judicieux pour ne pas déplaire aux Triumvirs. Ils se tinrent offensés de la hardiesse du sexe le plus foible, pendant que les hommes opprimés n'osoient lever la tête, ni ouvrir la bouche. Ils voulurent donc faire repousser ces Dames par leurs Licteurs. Mais, toute la multitude qui remplissoit la place ayant témoigné par un cri improuver cette violence, ils prirent un ton plus doux, & promirent de penser encore à cette affaire; leur modération n'alla pourtant pas jusqu'à retracter pleinement l'injustice. Ce fut encore beaucoup pour eux de se retrancher quant au nombre, & de ne taxer que quatre cens Dames au lieu de quatorze cens.

HORTENSIS, *Hortensis*, (a) nom d'une belle statue de Vénus. Elle avoit été faite par Alcamène. On voyoit cette statue dans les jardins d'Athènes. C'étoit de là que lui venoit le nom d'Hortensis; *Hortus* en Latin signifie un jardin.

HORTENSIUS, *Hortensius*, Ὀρτήσιος, (b) famille Plébeienne à Rome. On sçait non-seulement par les médailles, mais encore par le témoignage positif de Cicéron, qu'il y avoit à Rome une famille considérable de ce nom. En différens tems, elle avoit donné des Magistrats, des Tribuns, des Consuls, & plusieurs Dictateurs, à la République.

(a) Lucian. T. II. p. 5, 6.
(b) Tacit. Annal. L. II. c. 37. Mém de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. VI. pag. 502.

HORTENSIUS [L.], *L. Hortensius*, Λ. Ὁρτήσιος, (*a*) tribun du peuple, l'an de Rome 333, & 419 avant Jesus-Christ.

Dès le commencement de l'année, il appella en jugement C. Sempronius qui avoit été consul l'année précédente. Les autres Tribuns prirent aussi-tôt la défense de l'accusé, & en présence de tout le peuple Romain, conjurerent L. Hortensius de ne point persécuter leur Général innocent, à qui on ne pouvoit reprocher que d'avoir eu la fortune contraire. L'accusateur, mécontent de cette intercession, crut que ses Collegues vouloient éprouver sa persévérance, & que l'accusé comptoit moins sur des prières, que les Tribuns n'employoient que pour la forme, que sur le secours qu'ils étoient disposés à lui donner. Ainsi, se tournant tantôt vers C. Sempronius, il lui demandoit avec aigreur, qu'étoit devenu cet orgueil si naturel aux Patriciens, & ce qu'il avoit fait de cette confiance qu'il avoit témoignée d'abord, comme s'il n'eût eu rien à se reprocher? N'étoit-il pas honteux à un homme consulaire de se mettre à couvert à l'ombre de la puissance Tribunicienne? Tantôt, s'adressant à ses Collegues mêmes : » Et vous, leur dit-il, qu'a» vez-vous dessein de faire, » si je persiste dans mon ac» cusation? Voulez-vous ôter » au peuple le droit qu'il a de » juger l'accusé, & abolir par » là tous les privileges des » Tribuns »? Ils lui repondirent que le peuple Romain avoit sur C. Sempronius & sur tous les autres citoyens, une autorité souveraine à laquelle ils ne vouloient ni ne pouvoient donner aucune atteinte; mais que si lèurs prières ne pouvoient rien pour leur Général, qu'ils regardoient comme leur pere, ils étoient résolus de changer d'habits, & de devenir supplians avec lui. Alors, L. Hortensius prenant la parole : » Non, leur dit-il, » le peuple Romain n'aura pas » le désagrément de voir ses » Tribuns dans le triste appa» reil de supplians. Je laisse » C. Sempronius en repos, » puisqu'il a mérité pendant » son consulat que ses soldats » prissent sa défense, avec » un zèle & une affection si » bien marqués. »

Le Sénat & le peuple furent également charmés, & de la tendresse des Tribuns pour C. Sempronius, & de la facilité avec laquelle L. Hortensius se laissa fléchir à dès prières si raisonnables.

HORTENSIUS [Q.], (*b*) *Q. Hortensius*, K. Ὁρτήσιος, fut créé dictateur l'an de Rome 466, & 286 avant J. C.

(*a*) Tit. Liv. L. IV. c. 42. Roll. Hist. Rom. T. I. pag. 519.

(*b*) Tit. Liv. L. XI. Epitom. Roll. Hist. Rom. T. II. p. 380.

Le peuple, en ce tems là, avoit demandé une abolition générale des dettes; & mécontent de ce qu'on la lui avoit refusée, il avoit pris le parti de se faire justice lui-même, avoit quitté la ville, & s'étoit retiré sur le Janicule. Comme on comptoit peu sur les Consuls actuels, on eut recours au remede employé ordinairement dans les dernières extrêmités, je veux dire, à un Dictateur. Q. Hortensius sur qui tomba le choix, étoit un homme capable d'adoucir la rigide autorité de sa charge par tous les tempéramens qu'inspire une sage condescendance. Il sçavoit qu'un des principaux sujets de mécontentement du peuple étoit le violement de la loi Publilia, portée l'an de Rome 416, & le mépris ouvert qu'on faisoit de ses ordonnances. Quelque résistance qu'il trouvât dans le Sénat, il fit passer une nouvelle loi confirmative de celle dont on vient de parler, qui portoit, *que toute la République seroit tenue d'observer les ordonnances faites dans les assemblées Plébeiennes.* Une pareille loi avoit déja été publiée deux fois, mais elle avoit toujours été violée. Quoique ce fût peu de chose, le peuple s'en contenta, & revint dans la ville, sans avoir pour le présent rien exige par rapport aux débiteurs.

La concorde étant ainsi rétablie, le Dictateur, attaqué d'une subite & violente maladie, causée, selon toutes les apparences, par l'accablement de soins & d'inquiétudes que lui avoit couté la réunion des deux Ordres de l'État, mourut dans l'exercice de sa charge; ce qui jusques là étoit sans exemple.

HORTENSIUS [L.], *L. Hortensius*, A. Ὁρτήσιος. (a) fut nommé préteur, l'an de Rome 582, & 170 avant J. C. On lui donna pour département la flotte avec la côte Maritime. Ce qu'il fit de plus mémorable, ce fut de piller les Abdérites de la manière du monde la plus cruelle & la plus perfide, dans le tems qu'ils le prioient de diminuer un peu les fardeaux insuportables qu'on leur avoit imposés. Ce procédé de L. Hortensius fut désapprouvé du Sénat, qui lui fit déclarer qu'il jugeoit injuste la guerre qu'on avoit faite aux Abdérites, & vouloit qu'on recherchât tous ceux d'entr'eux qui étoient en servitude, & qu'on les remît en liberté.

Ceux de Chalcis furent aussi fort maltraités par L. Hortensius, & ils en porterent leurs plaintes à Rome. Le chef de leurs députés, après s'être étendu sur les excès de C. Lucrétius, ajoûta que s'il étoit échappé quelque chose à l'a-

(a) Tit. Liv. L. XLIII, c. 3. & seq. Roll. Hist. Rom. T. IV. p. 507. & suiv.

varice & à la cruauté de ce dernier, L. Hortensius, son successeur, en marchant sur ses traces, achevoit de le leur enlever, en remplissant, l'hiver comme l'été, leurs maisons de ses soldats & de ses matelots; de sorte que les infortunes citoyens avoient la douleur de voir au milieu d'eux, de leurs femmes & de leurs enfans, des gens sans pudeur, sans humanité & sans foi. Le Sénat, touché de ces justes plaintes, voulut qu'on écrivit à L. Hortensius, pour lui marquer qu'il desapprouvoit les injures que ceux de Chalcis se plaignoient d'avoir reçues; lui ordonner de faire chercher les personnes libres de cette ville, qui avoient été mises dans la servitude, & de leur rendre au plutôt la liberté; & lui défendre de loger chez les habitans aucun soldat ou officier de sa flotte, excepté les capitaines des vaisseaux. Telle fut la substance des lettres qui furent écrites à L. Hortensius de la part du Sénat.

HORTENSIUS [Q.], Q. *Hortensius*, Κ. Ὁρτήσιος, (a) avoit été désigné consul, l'an de Rome 644, & avant J. C. 108; mais, il mourut avant que d'avoir pris possession de sa charge.

HORTENSIUS, *Hortensius*, Λ. Ὁρτήσιος, (b) homme brave, hardi, entreprenant, étoit un des Lieutenans de Sylla. Un jour qu'il amenoit à son Général un renfort considérable de Thessalie, les ennemis l'attendoient dans des défilés où ils comptoient bien l'arrêter. Mais, il réussit à les tromper par le moyen d'un Phocéen nommé Caphis, qui lui fit prendre un autre chemin, & le mena par le Parnasse, jusqu'au dessous d'une forteresse assise sur la pointe d'une roche escarpée de tous côtés, où les peuples de la Phocide, fuyant devant Xerxès, s'étoient retirés autrefois, & y avoient trouvé leur salut. Hortensius ayant donc campé sous cette roche, passa tout le jour à repousser les ennemis; & dès que la nuit fut venue, il descendit par des lieux rudes & raboteux jusqu'à la ville de Patronide, où il se joignit à Sylla, qui étoit venu au devant de lui avec toute son armée. Leurs troupes étant jointes, ils attaquerent Archélaüs, général de Mithridate. Pendant l'action, Archélaüs ayant étendu son aîle droite pour envelopper la gauche des Romains, Hortensius qui s'apperçoit de ce mouvement, vient aussi-tôt avec les cohortes qu'il avoit avec lui, pour le prendre lui-même en flanc. Mais, Archélaüs ayant fait faire un demi-tour à deux mille chevaux qui l'accompagnoient, mit Hortensius en

(a) Roll. Hist. Rom. T. V. p. 345.

(b) Plut. T. I. p. 461. & *seq.* Roll. Hist. Rom. T. V. p. 613. & *suiv.*

très grand danger, & il étoit près de lui ôter la communication avec le reste de l'armée, lorsque Sylla, qui veilloit à tout, accourut pour le secourir. Archélaüs le reconnut, & aussi-tôt changant de dessein, il va attaquer l'aîle droite des Romains, comptant en avoir bon marché, pendant que le Général en étoit absent; & en même tems Taxile s'avance contre Muréna. Au cris des combattans qui venoient des deux côtés à la fois, & qui étoient encore multipliés par les échos des montagnes, Sylla douta quelques momens de quel côté il devoit aller. Bientôt, il se détermina à retourner à son poste, & envoya Hortensius, qu'il venoit de dégager, au secours de Muréna. Sylla, en arrivant à la droite, trouva ses gens en bonne disposition; & sa présence les anima tellement, que sur le champ ils mirent en fuite les ennemis. Il se transporte de nouveau à la gauche, qu'il trouve aussi victorieuse. Les deux aîles des Barbares étant ainsi en déroute, le centre fut aisément enfoncé, & la fuite devint générale.

HORTENSIUS [L.], (a) *L. Hortensius*, Λ. Ὀρτήσιος, pere de l'orateur du même nom, avoit été d'abord Préteur à Rome, & le fut ensuite en Sicile plusieurs années avant Verrès. Cicéron assure que dans son administration il ne s'écarta jamais des regles de l'équité, ni des loix; & qu'il conserva la gravité des mœurs Romaines.

HORTENSIUS [Q.], *Q. Hortensius*, Κ. Ὀρτήσιος, (b) fils du précédent, naquit pendant le consulat de Cécilius Métellus Capratius & de Cn. Papyrius Carbon, l'an 640 de la fondation de Rome, 8 ans avant la naissance de Cicéron, 113 ans avant celle de Jesus-Christ.

Il entra au barreau à dix-neuf ans, il y parut, dit Cicéron, avec des talens qui, comme les chefs-d'œuvre de ces fameux ouvriers, charmerent aussi-tôt qu'ils furent connus. Deux plaidoyers servirent à le faire connoître; l'un fut prononcé devant les consuls Lic. Crassus & Muc. Scævola; il parla pour la province d'Afrique contre quelques Gouverneurs; dans l'autre, il plaida pour Nicomede, roi de Bithynie; en cette occasion, les Consuls habiles jurisconsultes & grands orateurs ne purent lui refuser

(a) Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. T. VI. p. 502.

(b) Quintil. L. IV. c. 5. L. X. c. 6. L. XI. c. 2, 3. L. XII. c. 7, 10. Plut. T. I. p. 474, 492. Vell. Paterc. L. II. c. 16, 36, 49. Corn. Nep. in T. Pomp. Attic. c 5, 15, 16 Dio. Cass. p. 69, 107. Valer. Max. L. VIII. c. 10. Tacit. Annal. L. II. c. 37. Cicer. Brut. c. 64, 90, 92. Orat. pro P. Quint. c. 22. pro lege Manil. c. 17. de Offic. L. II. c. 16. Aul. Gell. L. I. c. 5. Plin. Tom. I. pag. 534. Roll. Traité des Etud. T. I. p. 568. *& suiv.* Crév. Hist. Rom. Tom. VI. p. 263. *& suiv.* Tom. VII. p. 332, 333, 626. Mém. de l'Acad. des Insc. & Bell. Lett. T. VI. 500, 501. *& suiv.*

leur approbation, non plus que tous ceux qui l'entendirent. C'est de là que Cicéron compte les 44 années que Q. Hortensius passa dans les exercices du barreau.

Sa première cause le mit en grande réputation ; elle l'éleva au même point de gloire que Cotta & Sulpicius qui tenoient le premier rang parmi les Orateurs, lorsque Q. Hortensius y parut pour la premiere fois. Le succès qu'il avoit eu, sembloit devoir picquer Sulpicius & Cotta d'une noble jalousie ; ils avoient lieu de craindre qu'ils ne perdissent la primauté : » Prenez garde, leur dit Crassus, » & animez-vous au travail. Ce » n'est pas un rival à mépriser » que ce jeune Orateur qui se » forme, & qui va bientôt cou- » rir la même carriere avec » vous. « On s'empressoit dejà de toutes parts à lui porter les plus grandes causes ; aussi voyoit-on en lui dès-lors ce qui peut former un grand Orateur. Une mémoire sûre & fidele lui faisoit aisément retrouver ce qu'il avoit auparavant conçu, les mêmes choses, les mêmes mots, & le même arrangement. Son ardeur pour se former étoit si grande, qu'il ne passoit jamais un jour sans parler en public, ou sans composer quelque chose dans le particulier ; souvent même il faisoit l'un & l'autre. Son style étoit élevé, sa diction étoit polie & brillante, bien liée, bien arrangée, & riche par une heureuse abondance. Lorsqu'il avoit saisi une affaire, il éclaircissoit la matière par une division juste, & n'oublioit rien de tout ce qui pouvoit être favorable à sa cause, ou contraire à celle de l'adversaire ; le son de sa voix étoit doux & harmonieux ; on ne pouvoit lui reprocher qu'un peu d'affectation dans son geste & dans ses mouvemens.

Telle est l'idée que Cicéron nous donne de l'éloquence de Q. Hortensius sur les deux premiers plaidoyers. On reconnoît qu'il s'étoit déjà fait un grand nom trois ou quatre ans avant la révolte des peuples de l'Italie, appellée *Bellum sociale* ; ce fut avant cette guerre qu'il épousa la fille de Q. Catulus. Q. Catulus étoit recommandable par tant de grandes actions, que son choix étoit sans doute un titre très-glorieux pour celui sur lequel il tomboit. Dans le troisième livre de l'Orateur, Q. Hortensius est appellé le gendre de Q. Catulus ; il en avoit donc épousé la fille avant cette conversation de Crassus avec Catulus & Antoine, qui nous a été rapportée par Cicéron dans les trois livres de l'Orateur. Or, c'est l'année 662 que ces interlocuteurs se trouvent à la maison de campagne, qui fut le lieu de la conversation.

La guerre des alliés commença l'année 663. Le bruit des armes fit taire aussitôt l'éloquence, compagne de la paix & du loisir ; le barreau fut fermé. Q.

Hortensius prit les armes pour servir sa patrie contre des ennemis d'autant plus redoutables qu'ils étoient à ses portes. La première année, il fut simple soldat, la seconde il fut élevé à la dignité de Tribun militaire; mais, enfin en 666, la guerre fut terminée, & la tranquillité se rétablit dans Rome. Mithridate occupoit loin de l'Italie la valeur de Sylla; l'éloquence rentra donc dans ses premiers droits; les tribunaux se rouvrirent; Q. Hortensius alors se rendit à ses premières occupations. Une maladie avoit emporté Crassus dès l'année 662. Q. Catulus, pour se soustraire aux fureurs de Marius, s'étoit donné la mort. C. Julius avoit été trahi par un esclave, & livré à la vengeance de ce même tyran; la tête de M. Antonius avoit été attachée à la tribune, de laquelle il avoit si souvent harangué le peuple, & soutenu les intérêts de la République; Servius Sulpicius avoit été justement puni pour s'être déclaré contre le Sénat; quelques autres Orateurs, qui auroient pu disputer le premier rang à Q. Hortensius, avoient abandonné la ville; ainsi, la mort ou l'éloignement de tant de personnes laisserent Q. Hortensius triompher pleinement au barreau.

C'est à cette année qu'on rapporte le discours de Q. Hortensius pour Cn. Pompée, qui dans la suite fut surnommé le Grand; on l'accusoit de péculat, & d'avoir reçu de son pere de l'argent que le pere même avoit injustement exigé. L. Philippus en entreprit la défense conjointement avec Q. Hortensius, qui dans cette affaire l'emporta de beaucoup sur l'autre. Le succès ne fut pas douteux, & Cn. Pompée fut absous. Depuis cette année jusqu'à l'an 672, nous ignorons tout ce qui regarde Q. Hortensius; mais, en celle-ci on trouve qu'il plaide contre Quintius; Cicéron défendoit Quintius, & il marque assez combien il avoit à craindre de l'éloquence de Q. Hortensius en cette première rencontre; il éprouva bientôt quel dangereux concurrent il avoit en sa personne. Cotta, quoique très-célebre, ne lui inspiroit pas autant d'émulation que Q. Hortensius. Cicéron les avoit vu tous deux en plusieurs occasions plaider dans les mêmes affaires, Q. Hortensius en étoit sorti toujours avec l'avantage. Cotta étoit d'une éloquence douce & tranquille, son élocution avoit un air aisé, ses termes étoient propres; mais, Q. Hortensius avoit de l'ornement & de la véhémence, soit pour le style, soit pour l'action; il étoit plus propre pour le public & le bruit du barreau, qui demande une éloquence forte, vive, animée, & soutenue par la beauté de l'action.

En l'année 677, Q. Hortensius demanda la charge d'Édile, & il l'obtint pour l'année suivante. Cette année fut malheu-

reuse, & Rome très-agitée; les Pirates, maîtres de la mer, avoient ruiné le commerce, & coupé les vivres. Q. Hortensius, dans ces conjonctures, ne laissa pas de soutenir l'honneur de l'Édilité. Les Édiles, depuis les meilleurs tems de la République, avoient donné de l'éclat à cette Magistrature par la magnificence des spectacles qu'ils présentoient au peuple. Q. Hortensius se signala par ce genre de libéralité, & mérita d'être compté parmi les plus opulens de la ville, qui avoient honoré cette dignité.

Depuis cette année, Q. Hortensius ne reparoit qu'en 683, sous le consulat de Lic. Crassus & du grand Pompée. Ces Consuls avoient proposé une loi pour modérer les dépenses excessives dans lesquelles le luxe jettoit les Romains; un tel réglement pouvoit être nécessaire, mais ces deux hommes, qui avoient donné eux-mêmes dans le dernier excès de luxe & de prodigalité, étoient peu propres à faire recevoir la réforme. Q. Hortensius s'éleva contre une loi qui auroit contraint & gêné son goût; il fit un long discours, dit Dion Cassius, sur la gloire de la ville de Rome, qui demandoit de l'éclat dans la maniere de vivre de ses citoyens; la somptuosité répandue dans le domestique des Consuls ne fut pas oubliée; ces dehors pompeux leur attirerent même des louanges de la part de Q. Hortensius, & la force de ses remontrances les obligea à supprimer une loi qu'ils présentoient, & qu'ils étoient les premiers à violer. Cette même année fut encore mémorable pour Q. Hortensius; il fut désigné consul, & de plus il lui fallut prendre la défense de Verrès contre Cicéron, à qui la commission d'accuser ce Préteur avoit été donnée.

Q. Hortensius avoit fortement travaillé pour la faire tomber à Q. Cécilius, qui avoit été questeur en Sicile, pendant que Verrès en étoit préteur. Cet Orateur voyoit bien, dit Cicéron, qu'il ne seroit plus le maître dans les tribunaux, si des personnes de considération & de courage se trouvoient chargées du soin d'accuser ceux dont on avoit à se plaindre. Q. Hortensius avoit enlevé plusieurs fois à la juste sévérité des loix, des Gouverneurs qu'on poursuivoit en justice. Son éloquence, quelque force qu'elle eût, lui servoit pour cela beaucoup moins que l'avarice des juges. Il étoit aisé de les intéresser pour un coupable; & on sçavoit qu'un accusé, s'il étoit riche, se trouvoit toujours très-innocent. Un Gouverneur avoit-il ruiné des provinces, & par ses vexations avoit-il désolé des peuples, pourvu qu'il voulût partager avec les juges le fruit de ses brigandages, il pouvoit espérer de jouir tranquillement de la colere des Dieux, & des larmes d'une province malheureuse? Mais, tout ce crédit

devenoit inutile, dès que Cicéron devoit être l'accusateur. Il alloit prévenir les juges, les avertir, & empêcher qu'on n'en surprît la religion. » Que » Q. Hortensius sçache, dit-il, » que pour défendre ses amis, » on ne doit employer que les » talens de l'esprit. La fidélité » qu'on doit à l'amitié, ne pres- » crit point l'artifice des voies » injustes. «

Q. Hortensius ne put, en effet, sauver Verrès son ami. Cicéron débuta par un discours dans lequel il fit sentir l'intérêt que la République avoit de punir ce Gouverneur. Il exagéra l'énormité de ses crimes, qui ne lui laissoient d'espérance de pardon que dans la vénalité de la justice, & le zele aveugle & injuste de ses protecteurs. Ce discours désarma Verrès & ses défenseurs; on chercha donc à prolonger l'affaire jusqu'à l'année suivante, pour avoir d'autres juges. Q. Hortensius devoit cette année prendre le Consulat; Cicéron, pour ôter cette ressource à Verrès, pressa la décision; il avoit parcouru la Sicile, fait ses enquêtes, & rassemblé toutes ses preuves; il se contenta donc de former l'accusation sur chaque chef, de produire les dépositions de presque toutes les villes & de plusieurs particuliers de la Sicile; il donna à Q. Hortensius les témoins même à interroger; cette manière de procéder devint très-pressante; Verrès se trouva si évidemment convaincu, que Q. Hortensius fut forcé d'en abandonner la défense, & Verrès se condamna lui-même à l'exil.

En 684 Q. Hortensius fut consul avec Q. Cécil. Métellus; pendant ce Consulat, Rome fut tranquille, & les armes de la République triomphoient en Asie contre Tigrane sous les ordres de Lucullus. On eut encore une guerre en Crète, dont le commandement échut à Q. Hortensius; mais, les honneurs dont il jouissoit tranquillement à Rome, le firent renoncer à la gloire qu'il eût pu acquérir à la tête d'une armée, il voulut laisser à son collegue l'honneur de combattre & de vaincre. Q. Hortensius demeura donc à Rome, & n'en sortit plus, il consacra le reste de ses jours à servir la République & ses amis par le seul talent de la parole, sans vouloir rien prendre sur le genre de vie douce & paisible qu'il paroissoit avoir embrassé dès ce tems-là; son courage néanmoins se réveilloit quelquefois, & le faisoit sortir de ce repos. Ainsi, dans le grand nombre de Sénateurs qui étoit à Rome, il fut le seul avec Catulus qui osât s'opposer à l'autorité sans bornes, que le peuple aveugle sur ses propres intérêts donnoit à Cn. Pompée pour faire la guerre contre Mithridate. Le grand crédit de ce Capitaine ne l'ébranla point, & les retours d'un ressentiment qui pouvoit venir, ne l'étonnerent pas,

Une généreuse liberté lui avoit déjà fait combattre le décret de commission qui confioit à ce Général la conduite de la guerre contre les Pirates. Cette autorité si étendue lui donnoit de l'inquiétude ; des vues sages l'empêcherent de consentir que la même personne fût revêtue de tant de grands exploits.

A le voir prendre ces précautions contre ce qui pouvoit amener la souveraineté dans la République, ne croiroit-on pas que pour retarder au moins l'anéantissement de la liberté, il eût pris parti pendant les troubles causés par l'ambition des particuliers ? Cependant, bien loin de s'être ainsi déclaré, il faisoit gloire de n'être point entré dans les guerres civiles. Cette indifférence ne faisoit pas honneur à son courage, mais ce que l'on en disoit le touchoit peu. Il semble que depuis son consulat, l'amour du repos l'eût enlevé au travail & à la République ; sa gloire en souffrit, & Q. Hortensius déchut beaucoup ; la confiance en son propre mérite, la vue de ses anciens succès, lui firent un tort dont il fut long tems à s'appercevoir. Parmi les hommes consulaires il ne voyoit personne qui pût lui être comparé, & il comptoit pour peu tous les autres. L'ardeur qui l'avoit toujours animé, se rallentit ; & se trouvant dans l'abondance de toutes choses, il crut que pour vivre heureux, il falloit vivre avec un peu moins de contrainte. Pendant les trois premières années qui suivirent son consulat, son habileté n'eut plus son premier éclat ; c'étoit un ancien tableau dont le tems avoit altéré le coloris, quoique ce défaut ne fût apperçu que d'un connoisseur habile & très-intelligent. Ce n'étoit plus cette éloquence qui avoit la rapidité d'un torrent ; sa composition n'étoit plus si liée, ni si coulante ; tous les jours il devenoit différent de lui-même. C'est ainsi qu'on en parla quelque-tems, jusqu'à ce que la gloire de Cicéron le réveillât, & lui fit reprendre sa première ardeur.

Cicéron étoit consul en 690. Il devoit à l'exemple de Q. Hortensius, comme il l'avoue lui-même, l'application infatigable avec laquelle il avoit étudié l'éloquence ; il lui devoit ses succès. Q. Hortensius à son tour lui fut redevable de ses derniers triomphes. Il craignit que Cicéron, qui lui étoit devenu égal par les charges & les dignités, ne lui fût supérieur en quelque autre chose. Une nouvelle ardeur le fit rentrer dans la carriere, & il passa les douze dernières années de sa vie à plaider les plus grandes causes. Une très-étroite amitié l'unit alors avec Cicéron ; une estime réciproque en étoit le fondement entre des hommes si estimables. L'éclat du consulat de Cicéron blessa d'abord Q. Hortensius, & fit naî-

tre en lui quelque éloignement; mais, l'admiration qu'on ne pouvoit refuser à Cicéron, succéda à ces premiers sentimens, & ramena bientôt Q. Hortensius. Les hommes vraiment grands sont incapables de l'injustice de la jalousie. On disoit communément que l'un étoit ennemi de la gloire de l'autre, c'est ainsi qu'en jugeoit le public; & cette fausse idée affligeoit véritablement Cicéron, parce qu'ils se regardoient moins comme rivaux, que comme associés aux mêmes honneurs, & partageant les mêmes travaux. » N'étoit-il pas plus glorieux » pour moi, dit Cicéron, d'a» voir à combattre avec Q. » Hortensius, que d'être sans » rival? L'amitié n'y perdoit » rien; il y avoit entre nous » un commerce mutuel de se» cours & de services, une » parfaite conformité de pen» sées & de sentimens; il ne » m'a jamais traversé dans la » carriere des honneurs; & je » ne me suis jamais opposé à sa » gloire. «

Cette amitié sincere se déclara dans la persécution que souffrit Cicéron pendant le tribunat de Clodius; le malheur de cet illustre persécuté fut regardé comme une calamité publique; le Sénat & l'ordre des Chevaliers s'y intéresserent. Q. Hortensius en particulier donna à Cicéron des marques d'un véritable attachement, dans un tems où Cicéron fut abandonné de tous ses autres amis. Comme dans un grand deuil, il changea d'habit, & alla implorer la protection des Consuls, & solliciter le Sénat; mais, des esclaves animés par Clodius l'attaquerent, & il en fut maltraité jusqu'à être laissé pour mort sur la place; enfin, Cicéron, revenu de son exil, fut honoré de la charge d'Augure par la nomination de Q. Hortensius, & consacré par lui-même. C'étoit rendre un hommage public au mérite de Cicéron; & suivant les loix du college des Augures, Q. Hortensius par cette cérémonie lui devoit tenir lieu de pere. On prétend qu'Atticus étoit le lien de cette amitié, & que c'étoit lui qui entretenoit une si parfaite intelligence entre deux personnes, que l'intérêt commun de la gloire, si cher aux grands Hommes, auroit pu diviser. Mais, enfin, Cicéron pouvoit se flatter de quelque supériorité; cette cofiance pouvoit affoiblir en lui le sentiment de jalousie, & empêcher par conséquent la désunion. Q. Hortensius en effet fit de vains efforts pour se maintenir dans la supériorité qu'il avoit eue dans l'éloquence. La réputation de Cicéron le ranima inutilement; il ne put arriver à l'ancienne gloire dont avoient été suivis ses premiers travaux; il n'étoit plus tems, & Cicéron regna seul au barreau.

Q. Hortensius avoit donné dans le goût d'une éloquence Asiatique; cette éloquence est

pleine de traits vifs & fins ; tout s'y dit avec grace, & non sans affectation. Ce style peche par trop d'abondance ; il est plein de hardiesse & de véhémence ; l'esprit y brille par-tout, & l'arrangement des mots y est mesuré avec une exactitude scrupuleuse. L'éloquence a ses bienséances, qui se tirent de la convenance qu'elle doit avoir sur-tout avec l'état de l'Orateur. Ce genre d'éloquence Asiatique ne convenoit plus à Q. Hortensius ; il pourroit ne pas déplaire dans un jeune homme ; mais, il n'a aucune dignité dans un Orateur d'un âge avancé. On demande de cet Orateur un style serré, pur, sain & exact ; l'éloquence doit blanchir avec les cheveux, & prendre, disoit Cicéron, une certaine maturité. Les honneurs par lesquels Q. Hortensius avoit passé, & son âge demandoient une éloquence plus austere & un caractère plus sérieux ; d'ailleurs, on voyoit toujours en lui une admirable fécondité, mais il avoit relâché de son application & de son travail ; l'ornement de la composition ne se trouvoit plus.

Le plaidoyer qu'il fit pour Messala, accusé de brigue, fit bien connoître que c'étoit la seule continuité d'application qui lui avoit manqué pour marcher d'un pas égal avec Cicéron. Il plaida cette cause la 63.e année de sa vie. Le public sembla vouloir faire revivre son ancienne admiration pour lui ; jamais aussi n'avoit-il parlé avec plus d'éloquence, la seule lecture du plaidoyer charma Cicéron ; c'étoit beaucoup. Q. Hortensius avoit à perdre, lorsqu'on ne l'entendoit pas prononcer ses discours ; l'action étoit ce qui dominoit en lui. Le succès répondit à ses désirs, Messala fut absous contre les vœux & l'attente du public ; mais, Q. Hortensius n'échappa pas à la censure & à l'indignation. Ayant paru le lendemain au théâtre, il n'y fut pas plutôt entré que tout le peuple commença à le huer, & lui fit publiquement honte d'une victoire qu'il ne devoit pas chercher. Cela fut d'autant plus remarqué, que Q. Hortensius seul étoit arrivé à la vieillesse sans avoir eu à essuyer une pareille disgrace ; & certainement, dit Cœlius écrivant à Cicéron, il devoit se repentir d'avoir été victorieux.

Ce discours fut bientôt suivi d'un autre, qu'il fit quelques jours avant sa mort ; & ils furent les derniers efforts de cet heureux génie. Il mourut âgé de 64 ans, pendant le consulat de Paulus & de Marcellus, l'an de Rome 704.

Il avoit épousé depuis peu en secondes noces Marcia, ou plutôt il avoit emprunté cette dame de Caton d'Utique, son mari, qui la reprit après la mort de Q. Hortensius.

Q. Hortensius réunissoit toutes les parties d'un grand Orateur ; mais, il en possédoit deux

en un degré rare & presque unique, la mémoire & le geste.

Sa mémoire, comme nous l'avons déjà dit, étoit si sûre, qu'après avoir médité en lui-même un discours sans en écrire un seul mot, il le rendoit dans les mêmes termes dans lesquels il l'avoit préparé. Rien ne lui échappoit; ce qu'il avoit arrangé dans son esprit, ce qu'il avoit écrit, ce qu'avoient dit les Adversaires, tout lui étoit présent. Cette faculté alloit en lui jusqu'au prodige; & l'on rapporte qu'en conséquence d'une gageure faite avec Sisenna, il passa un jour entier à une vente, & lorsqu'elle fut finie, il rendit compte de toutes les choses qui avoient été vendues, du prix de chacune, du nom des acheteurs, & cela par ordre, sans se tromper dans une seule circonstance, comme il fut vérifié par l'huissier priseur, qui le suivoit sur son livre à mesure qu'il parloit.

Pour ce qui est de son geste, il étoit si parfait, que lorsqu'il plaidoit on étoit aussi curieux de le voir que de l'entendre, tant les mouvemens du corps accompagnoient admirablement ses discours. Ésope & Roscius, les deux plus fameux acteurs qui aient jamais été, l'un dans le tragique, l'autre dans le comique, venoient assister à ses plaidoiries pour se perfectionner dans leur art, en étudiant le modele que leur en donnoit cet Orateur. Il faut avouer néanmoins qu'il poussoit ce talent trop loin, & au delà de ce qui convenoit à la gravité de sa profession. On l'eût pris souvent moins pour un Orateur que pour un comédien; & il s'en attira le reproche de la part de Torquatus, qui, plaidant contre lui, le compara publiquement à une danseuse fort connue de ce tems-là.

Quintilien, qui avoit sous les yeux les ouvrages de Q. Hortensius, les trouvoit extrêmement au-dessous de la réputation qu'il avoit eue de son vivant.

S'il est vrai, comme le pense Séneque, qu'il y a un rapport infaillible & nécessaire entre les mœurs & le goût d'éloquence, ce que nous sçavons du luxe & de la délicatesse excessive de Q. Hortensius, & de ses attentions sur des bagatelles, nous donnera une idée de ses discours, qui ne s'écartera pas du jugement qu'en portoit Quintilien.

Il étoit d'une si curieuse propreté sur sa personne, qu'il s'habilloit devant un miroir, compassant les plis de sa toge, de façon qu'ils eussent de la grace, & les serrant ensuite avec la ceinture qui les tenoit en état, & dont le nœud artistement formé se perdoit dans un des pans de la robe, qui sembloit tomber négligemment. On ajoûte, [mais la chose est-elle croyable ?] qu'un jour qu'il avoit mis ainsi beaucoup de peine & d'étude à s'arranger, s'étant trouvé dans un passage étroit où son collegue le pressa

& le foula un peu, il traita d'affaire capitale le dérangement des plis de sa robe, & fit assigner devant les Juges l'auteur d'une si singulière injure.

Il étoit fou de ses arbres, au point qu'il arrosoit lui-même ses planes avec du vin ; & l'on rapporte qu'ayant à plaider avec Cicéron, il le pria de changer d'heure avec lui, parce qu'il lui falloit aller promptement à sa maison de Tusculum pour arroser avec du vin un plane qu'il y avoit planté.

Sa passion pour les poissons qu'il avoit dans ses viviers, n'étoit pas moins extravagante. Cicéron s'en moque en plus d'un endroit de ses lettres à Atticus. Varron entre dans le détail,& rapporte que Q. Hortensius se conduisoit à l'égard de ses poissons comme les avares par rapport à leur argent ; il n'osoit y toucher ; & ce n'étoit pas assez pour lui de ne s'en pas nourrir ; il les nourrissoit lui-même de sa main. On eût plutôt tiré de lui une mule de son écurie, qu'un beau surmulet de son vivier. Quand ses poissons étoient malades, il en avoit autant de soin que de ses esclaves. Il leur faisoit tiédir l'eau, de peur que si elle étoit trop froide, elle ne les incommodât. On a dit de lui, comme de l'orateur Crassus, qu'il pleura la mort d'une murene.

HORTENSIUS [Q.], (a) *Q. Hortensius*, K. Ὁρτήσιος, fils du précédent, mena dans les commencemens une vie si déréglée, que son pere fut sur le point de le desheriter. Il y en a même qui prétendent qu'il le fit en effet, & qu'il laissa les grands biens qu'il possédoit à Marcia sa seconde femme.

Quoi qu'il en soit, il y a apparence que Q. Hortensius le fils changea de vie dans la suite, puisqu'on le vit remplir des emplois considérables. Il fut chargé d'un commandement dans les armées de César, & devint Proconsul d'Asie. Mais, il embrassa depuis le parti de la liberté dans les guerres civiles de Brutus & de Cassius ; car, pendant qu'il étoit gouverneur de Macédoine, au lieu de garder cette province au frere de M. Antoine, il y reçut Brutus, lui céda le commandement des troupes qu'il y avoit, & en leva de nouvelles. Les Rois & les Princes, voisins de la Macédoine, imiterent l'exemple de Q. Hortensius. L'année suivante, il reçut ordre de Brutus de mettre à mort le frere de M. Antoine, qui étoit tombé entre leurs mains. Mais, en se chargeant de cette exécution, il s'attira la haine du Triumvir, qui pour se venger le fit tuer après la bataille de Philippes, où il avoit été fait prisonnier, l'an de Rome 710, & avant J. C. 42.

(a) Vell. Paterc. L. II. c. 71. Dio. Cass. pag 339. Plut. T. I. p. 723, 995, 906. Crév. Hist. Rom T. VII. p. 479 ; 480. T. VIII. p. 119, 205, 269.

HORTENSIUS [Q.] CORBION, *Q. Hortensius Corbio*, (*a*) fils du précédent, fut, comme son pere l'avoit été, un fort mauvais sujet. Il diffama son nom par ses débauches outrées.

HORTENSIUS [M.] HORTALUS, *M. Hortensius Hortalus*, (*b*) frere du précédent. La mauvaise conduite de son pere l'avoit ruiné; & peut-être que la sienne y avoit aussi contribué. Quoi qu'il en soit, Auguste, qui se faisoit une gloire d'empêcher de périr les anciennes familles de la République, lui donna un million de sesterces, en l'engageant à se marier. M. Hortensius Hortalus obéit, & il eut de son mariage quatre enfans.

Après la mort d'Auguste, la vue des gratifications que Tibere faisoit à divers Sénateurs, l'enhardit à demander à ce Prince quelque secours; & pour cet effet il amena ses quatre fils tous fort jeunes, dans le vestibule du Sénat. Lorsque son tour d'opiner fut venu, il parla en ces termes: » Messieurs, » ces enfans dont vous voyez » l'âge & le nombre, sont le » fruit d'un mariage que je n'ai » contracté que par obéissance » pour le Prince. Il est vrai » que mes ancêtres méritoient » d'avoir des descendans. Mais, » comme les circonstances des » tems ne m'ont point été avan» tageuses, & que je n'ai pu » ni recevoir par droit d'héri» tage, ni me procurer par » mes soins les ressources or» dinaires de la Noblesse, les » grands biens, la faveur du » peuple, l'éloquence même, » qui est comme le patrimoine » de notre maison, je me con» tentois de vivre dans une mé» diocre fortune, sans faire » honte à mon nom, sans être » à charge à personne. Sur les » ordres de l'Empereur, je me » suis marié. Vous avez de» vant les yeux la postérité de » tant de Consuls, de tant de » Dictateurs. Elle n'est pas dans » une situation à exciter l'en» vie; & ce n'est que pour » attirer sur ces enfans votre » commisération, que je rap» pelle ici la splendeur de leurs » ayeux. Ils parviendront sous » vos auspices, César, & par » votre protection, aux hon» neurs dont vous les jugerez » dignes. En attendant, ne lais» sez pas tomber dans la mi» sere les arriere-petit-fils » d'Hortensius, & les nourris» sons du divin Auguste. «

Tibere étoit de ces caracteres que les demandes importunent, & qui, lorsqu'ils font des libéralités, veulent avoir le mérite de s'y porter de leur propre mouvement. De plus, la disposition où il vit le Sénat à s'intéresser en faveur de M. Hortensius Hortalus, fut pour

(*a*) Valer. Max. L. III. c. 5.
(*b*) Tacit. Annal. L. II. c. 37, 38. Crév. Hist. des Emp. Tom. I. pag. 377. & *suiv.*

lui, selon Tacite, un motif de se roidir davantage. Il répondit donc avec toute la dureté imaginable. » Si tout ce qu'il y a » de pauvres, dit-il, viennent » ici demander de l'argent pour » leurs enfans, la République » s'épuisera, sans pouvoir sa- » tisfaire l'avidité des particu- » liers; & certes, lorsque l'on » a permis aux Sénateurs de » s'écarter quelquefois de la » matiere mise en délibération, » & de représenter ce qu'ils » croient utile à l'État, ce n'a » pas été afin qu'ils profitassent » de cette liberté pour nous » entretenir de leurs affaires » domestiques, & pour aug- » menter leur fortune, en met- » tant le Sénat & le Prince » dans le cas de se rendre » odieux, soit qu'ils accordent » la grace demandée, soit qu'ils » la refusent. Ce ne sont point- » là des prieres; c'est une im- » portunité tout-à-fait dépla- » cée, de venir, pendant que » le Sénat est occupé de toute » autre affaire, étaler aux yeux » l'âge & le nombre de ses en- » fans, fatiguer la compagnie, » me faire la même violence, » & forcer en quelque façon » le trésor public, que l'on ne » peut vuider par des largesses » inconsidérées, si on ne veut » le remplir par des voies ty- » ranniques. M. Hortensius Hor- » talus, le divin Auguste vous » a fait une gratification, mais » sans en être requis, & son » intention n'a pas été de nous » astreindre à continuer de » vous donner sans cesse. Si on » suit une fois ce plan, ni per- » sonne n'a plus rien à crain- » dre ni à espérer de soi- » même & de sa conduite. L'é- » mulation périra, la fainéan- » tise en prendra la place, & » tous s'endormant dans l'oisi- » veté mettront leurs ressources » en autrui, inutiles à eux- » mêmes, & onéreux à la » République. «

Ce discours n'eut pour approbateurs que ceux qui sont accoutumés, dit Tacite, à louer tout ce qui sort de la bouche du Prince, bon ou mauvais, équitable ou injuste. Le silence ou même les secrets murmures de la plus grande partie du Sénat, firent sentir à Tibere, que l'on n'étoit pas content. Il reprit donc la parole, & dit qu'il avoit répondu à M. Hortensius Hortalus; mais que si le Sénat le souhaitoit, il donneroit deux cens mille sesterces à chacun des enfans mâles de ce Sénateur. Les autres rendirent graces; M. Hortensius Hortalus se tut, soit que la crainte lui fermât la bouche, ou que dans sa pauvreté il conservât encore quelque chose de la fierté de sa naissance. Tibere ne s'adoucit point à son égard, & vit avec indifférence une illustre maison réduite à la mendicité.

HORTUS, terme qui signifie en Latin un jardin, ou un lieu fleuri & charmant. On l'a donné pour cette raison à un canton de Sicile auprès de Paler-

me, à un lieu des Cévennes, nommé l'Hort-Dieu, & à quantité d'autres endroits, qui par leur beauté naturelle, méritent le nom de jardin.

HORUS, *Horus*. *Voyez* Orus.

HORUS APOLLON. *Voyez* Horapollon.

HOSA, *Hosa*, (*a*) ville de Palestine, dans la partie occidentale de la tribu d'Aser.

HOSA, *Hosa*, Ὡσά, (*b*) étoit fils d'Ezer, de la race de Hur.

HOSA, *Hosa*, Ὡσά, (*c*) Lévite de la famille de Mérari, fut établi par David, portier du tabernacle. Le premier livre des Paralipomènes lui donne plusieurs enfans qui étoient aussi portiers.

HOSIDIUS [Cn.] GÉTA, *Cn. Hosidius Geta*, (*d*) eut la gloire de soumettre la Mauritanie, & d'en faire ainsi une province Romaine.

Dion Cassius embellit le récit très-abrégé, qu'il donne de cette expédition, par un évenement que l'on peut hardiment juger fabuleux. Il dit que Salabus, général des Maures, ayant été vaincu deux fois par Cn. Hosidius Géta, se retira dans les déserts au milieu des sables; que le Romain l'y poursuivit, mais que venant à manquer d'eau, il étoit près de périr avec toute son armée, si les gens du païs ne lui eussent fourni la ressource de certains prestiges, certains enchantemens, au moyen desquels la pluie fut attirée du ciel, & tomba en abondance. Dion Cassius ajoûte que les Barbares conclurent de ce prodige, que les Dieux se déclaroient en faveur des Romains; & qu'en conséquence ils se déterminerent à mettre bas les armes. Le texte Grec de Dion Cassius porte Sidius, au lieu d'Hosidius.

HOSIEL, *Hosiel*, Ἰεϊήλ, (*e*) fils de Séméï, étoit lévite & chantre.

HOSIES, *Hosii*, Ὅσιοι, (*f*) nom que l'on donnoit aux cinq sacrificateurs en titre d'office, préposés dans le temple de Delphes pour les sacrifices, qu'on venoit offrir avant que de consulter l'oracle d'Apollon. Ils immoloient eux-mêmes les victimes, & apportoient toute leur attention pour qu'elles fussent pures, saines, entières, & bien conditionnées. Il falloit à Delphes que la victime tremblât & frémit dans toutes les parties du corps, lorsqu'elle recevoit les effusions d'eau & de vin; car, ce n'étoit pas assez qu'elle secouât la tête, comme dans les sacrifices ordinaires. Si quelqu'une de ses parties ne se fût pas ressentie de cette palpita-

(*a*) Josu. c. 19. v. 29.
(*b*) Paral. L. I. c. 4. v. 4.
(*c*) Paral. L. I. c. 16. v. 38. c. 26. v. 10. & seq.
(*d*) Dio. Cass. pag. 670, 671. Crév. Hist. des Emp. T. II. p. 116, 117.
(*e*) Paral. L. I. c. 23. v. 9.
(*f*) Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf. Tom. II. p. 256.

tion, les sacrificateurs Hosies n'eussent point installé la Pythie sur le trépied.

Leur nom Ὅσιοι signifie des gens d'une sainteté éprouvée; & la victime qu'on immoloit à leur réception, s'appelloit Ὁσιωτήρ, *Hosioter.*

Ces Ministres étoient perpétuels, & la sacrificature passoit à leurs enfans; on les croyoit descendus de Deucalion. Ils avoient sous eux un grand nombre de sacrificateurs subalternes; & c'est Eurypide qui nous en a instruit le plus particuliérement; la lecture des poëtes Grecs est une source de connoissances.

HOSIOTER, *Hosioter. Voyez* Hosies.

HOSPITA, *Hospita*, surnom de Vénus. On lui rendoit un culte sous ce nom. Vénus Hospita avoit un temple à Memphis en Égypte.

HOSPITALIA, (*a*) nom que l'on donnoit à certaines parties des théatres des Anciens; on appelloit ainsi les appartemens, qui étoienr destinés pour les étrangers. Au théatre de Marcellus, les *Hospitalia* étoient placés à droite & à gauche du vestibule. Mais, au théatre de Sagonte, on appelloit *Hospitalia* deux petites portes, qu'on voyoit à droite & à gauche d'une autre porte, nommée la porte Royale. Les hôtes & les étrangers qui venoient au spectacle, entroient par ces deux portes. Il en reste quelques vestiges, sur-tout de celle de la gauche, dont on reconnoît encore l'arrondissement; celle de la droite a péri entiérement à la réserve de quelques traces d'un mur à chaque côté de l'ouverture. Dans les petites cours de chacune de ces portes, il y avoit de certaines machines triangulaires qui tournoient sur un pivot, dont les faces exprimoient en peinture les fables qui se jouoient au théatre. L'image étoit comique pour les comédies, tragique pour les tragédies, & satyrique pour les satyres.

HOSPITALIER, *Hospes*, *Hospitalis*, (*b*) surnom que les Romains donnoient à Jupiter, parce qu'ils le regardoient comme le Dieu protecteur de l'Hospitalité. Les Grecs l'appelloient pour la même raison Ξένιος, vengeur des injures faites à des Hôtes.

Juppiter Hospitibus nam te dare
jura loquuntur;

Mais, Jupiter n'étoit pas le seul des Dieux qui eût le titre de protecteur de l'Hospitalité.

Ce n'étoit pas non plus, pour le dire en passant, à Jupiter Hospitalier, que les Samaritains consacrerent leur temple de Garizim, comme le prétend M. Bossuet, mais c'étoit à Jupiter Olympien, sous l'invocation du-

(*a*) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. T. III. pag. 235, 244. & *suiv.*

(*b*) Virg. Æneid. L. I. v. 735. Joseph. de Antiq. Judaïc. p. 423, 434. Myth. par M. l'Abb. Ban. T. III. p. 362.

quel il ne subsista pas même long-tems, si l'on adopte pour vrai, le récit que fait Josephe de la dispute qui s'éleva en Égypte sous Ptolémée Philométor entre les Juifs & les Samaritains, au sujet de leur temple; les Samaritains soutenant que le temple de Garizim étoit le seul vrai temple du Seigneur, & les Juifs prétendant au contraire, que c'étoit celui de Jérusalem.

HOSPITALITÉ, *Hospitalitas*; (1) c'est la vertu d'une grande ame, qui tient à tout l'univers par les liens de l'humanité. Les Stoïciens la regardoient comme un devoir inspiré par Dieu même. Il faut, disoient-ils, faire du bien aux personnes qui viennent dans nos païs, moins par rapport à elles que pour notre propre intérêt, pour celui de la vertu, & pour perfectionner dans notre ame les sentimens humains, qui ne doivent point se borner aux liaisons du sang & de l'amitié, mais s'étendre à tous les mortels.

On définit cette vertu, une libéralité exercée envers les étrangers, sur-tout si on les reçoit dans sa maison; la juste mesure de cette espèce de bénéfice dépend de ce qui contribue le plus à la grande fin que les hommes doivent avoir pour but, sçavoir, aux secours réciproques, à la fidélité, au commerce dans les divers États, à la concorde & aux devoirs des membres d'une même société civile.

De tout tems, les hommes ont eu dessein de voyager, de former des établissemens, de connoître les païs & les mœurs des autres peuples; mais, comme les premiers voyageurs ne trouvoient point de lieu de retraite dans les endroits où ils arrivoient, ils étoient obligés de prier les habitans de les recevoir, & il s'en trouvoit d'assez charitables pour leur donner un domicile, les soulager dans leurs fatigues, & leur fournir les diverses choses dont ils avoient besoin.

Abraham, pour commencer les exemples par l'histoire Sacrée, a été du nombre de ces gens compâtissans qui pratiquerent la noble bénéficence envers les étrangers, goûterent le plaisir de les recevoir & de leur procurer tous les secours possibles. Nous lisons dans la Génèse que ce digne Patriarche rencontra, en sortant de sa tente, trois voyageurs devant lesquels il se prosterna, leur offrit de l'eau pour laver leurs pieds, & du pain pour rétablir leurs forces. Il ordonna en même tems à Sara de pétrir trois mesures de farine, & de faire cuire des pains sous la cendre; il fit rôtir lui-même un veau qu'il servit à ses hôtes avec les pains de Sara, du beurre & du lait.

(1) Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. T. III. p. 41. *& suiv.*

Nous ne dissimulerons point que l'exercice de l'Hospitalité se trouva resserré chez les Israëlites dans des bornes beaucoup trop étroites, lorsqu'ils vinrent à rompre leur commerce avec les peuples voisins; cependant, sans parler des Iduméens & des Égyptiens qui n'étoient pas compris dans cette rupture, l'esprit de cette charité ne s'éteignit pas entiérement dans leur cœur; du moins l'exercerent-ils pour leurs freres, sur-tout pendant les tristes tems des captivités, où nous voyons que Tobie étoit pénétré de ce devoir. Dans les louanges que l'Écriture lui donne, elle met la distribution qu'il faisoit de trois en trois ans aux prosélytes & aux étrangers de sa part dans les dixmes. Job s'écrie au milieu de ses souffrances: » Je » n'ai point laissé les étran- » gers dans la rue, & ma por- » te leur a toujours été ouver- » te. «

Les Égyptiens, convaincus que les Dieux mêmes prenoient souvent la forme des voyageurs, pour corriger l'injustice des hommes, réprimer leurs violences & leurs rapines, regarderent les devoirs de l'Hospitalité comme étant les plus sacrés & les plus inviolables; les voyages fréquens des sages de la Grece en Égypte, l'accueil favorable qu'ils firent à Ménélaus & à Helène, du tems de la guerre de Troye, montrent assez combien ils s'occupoient de la pratique de cette vertu.

Les Éthyopiens n'étoient pas moins estimables à cet égard au rapport d'Héliodore; & c'est sans doute ce qu'Homère a voulu peindre, quand il nous dit que ce peuple recevoit les Dieux, & les régaloit avec magnificence pendant plusieurs jours.

Ce grand Poëte ayant une fois établi l'excellence de l'Hospitalité sur l'opinion de ces prétendus voyages des Dieux, & les autres poëtes de la Grece ayant à leur tour publié que Jupiter étoit venu sur la terre, pour punir Lycaon qui égorgeoit ses Hôtes, il n'est pas étonnant que les Grecs regardassent l'Hospitalité comme la vertu la plus agréable aux Dieux. Aussi, cette vertu étoit-elle poussée si loin dans la Grece, qu'on fonda dans plusieurs endroits des édifices publics, où tous les étrangers étoient admis. C'est un beau trait de la vie d'Alexandre, que l'édit par lequel il déclara que les gens de bien de tous les païs étoient parens les uns des autres, & qu'il n'y avoit que les méchans qui fussent exclus de cet honneur.

Les rois de Perse retirerent de grands avantages de la réception favorable qu'ils firent à divers peuples, & sur-tout aux Grecs qui vinrent chercher dans leur Empire une retraite contre la persécution de leurs citoyens.

Malgré le caractère sauvage & la pauvreté des Anciens peuples d'Italie, l'Hospitalité y fut connue dès les premiers tems. L'asyle, donné à Saturne par Janus, & à Énée par Latinus, en sont des preuves suffisantes. Élien même rapporte qu'il y avoit une loi en Lucanie qui condamnoit à l'amende ceux qui auroient refusé de loger les étrangers, qui arrivoient dans leur païs après le soleil couché.

Mais, les Romains qui succéderent, surpasserent toutes les autres nations dans la pratique de cette vertu; ils établirent à l'imitation des Grecs des lieux exprès pour loger les étrangers; ils nommerent ces lieux *Hospitalia* ou *Hospitia*, parce qu'ils donnoient aux étrangers le nom de *Hospites*. Pendant la solemnité des Lectisternes à Rome, on étoit obligé d'exercer l'Hospitalité envers toutes sortes de gens connus ou inconnus; les maisons des particuliers étoient ouvertes à tout le monde, & chacun avoit la liberté de se servir de tout ce qu'il y trouvoit. L'ordonnance des Achéens, par laquelle ils défendoient de recevoir dans leurs villes aucun Macédonien, est appellée dans Tite-Live *une exécrable violation des droits de l'humanité*. Les plus grandes maisons tiroient leur principale gloire de ce que leurs palais étoient toujours ouverts aux étrangers; la famille des Marciens étoit unie par droit d'Hospitalité avec Persée, roi de Macédoine; & Jules César, sans parler de tant d'autres Romains, étoit attaché par les mêmes nœuds à Nicomède, roi de Bithynie. » Rien n'est plus beau, » disoit Cicéron, que de voir » les maisons des personnes » illustres ouvertes à d'illustres » Hôtes, & la République est » intéressée à maintenir cette » sorte de libéralité. Rien même, ajoûte-t-il, n'est plus » utile pour ceux qui veulent » acquérir, par des voies légitimes, un grand crédit dans » l'État, que d'en avoir beaucoup au dehors. «

Il est aisé de s'imaginer comment les habitans des autres villes & colonies Romaines, prévenus de ces sentimens, recevoient les étrangers à l'exemple de la capitale. Ils leur tendoient la main pour les conduire dans l'endroit qui leur étoit destiné; ils leur lavoient les pieds, ils les menoient aux bains publics, aux jeux, aux spectacles, aux fêtes. En un mot, on n'oublioit rien de ce qui pouvoit plaire à l'Hôte & adoucir sa lassitude.

Il n'étoit pas possible après cela que les Romains n'admissent les mêmes Dieux que les Grecs pour protecteurs de l'Hospitalité. Ils ne manquerent pas d'adjuger en cette qualité un des plus hauts rangs à Vénus, déesse de la tendresse & de l'amitié. Minerve, Hercule, Castor & Pollux, jouirent aussi du même honneur, & l'on n'eut

garde d'en priver les Dieux voyageurs, *dii viales.* Jupiter eut avec raison la première place ; ils le déclarerent par excellence le Dieu vengeur de l'Hospitalité, & le surnommerent Jupiter Hospitalier. Cicéron, écrivant à son frere Quintius, appelle toujours Jupiter de ce beau nom ; mais, il faut voir avec quel art Virgile ennoblit cette épithete dans l'Énéïde.

Juppiter, Hospitibus nam te dare jura loquuntur,

Hunc lætum, Tyriisque diem, Trojâque profectis

Esse velis, nostrosque hujus meminisse minores.

Notre poësie n'a point de telles ressources, ni de si belles images.

Les Germains, les Gaulois, les Celtibériens, les peuples Atlantiques, & presque toutes les nations du monde, observerent aussi réguliérement les droits de l'Hospitalité. C'étoit un sacrilege chez les Germains, dit Tacite, de fermer sa porte à quelque homme que ce fût, connu ou inconnu. Celui, qui a exercé l'Hospitalité envers un étranger, ajoûte-t-il, va lui montrer une autre maison, où on l'exerce encore, & il y est reçu avec la même humanité. Les loix des Celtes punissoient beaucoup plus rigoureusement le meurtre d'un étranger, que celui d'un citoyen.

Les Indiens, ce peuple compatissant, qui traitoient les esclaves comme eux-mêmes, pouvoient-ils ne pas bien accueillir les voyageurs ? Ils allerent jusqu'à établir, & des hospices, & des Magistrats particuliers, pour leur fournir les choses nécessaires à la vie, & prendre soin des funérailles de ceux qui mouroient dans leur païs.

Nous venons de prouver suffisamment, qu'autrefois l'Hospitalité étoit exercée par presque tous les peuples du monde; mais, le lecteur sera bien aise d'être instruit de quelques pratiques les plus universelles de cette vertu, & de l'étendue de ses droits ; il faut tâcher de contenter sa curiosité.

Lorsqu'on étoit averti qu'un étranger arrivoit, celui qui devoit le recevoir, alloit au-devant de lui, & après l'avoir salué, & lui avoir donné le nom de pere, de frere & d'ami, plutôt selon son âge, que par rapport à sa qualité, il lui tendoit la main, le menoit dans sa maison, le faisoit asseoir, & lui présentoit du pain, du vin, & du sel. Cette cérémonie étoit une espèce de sacrifice, que l'on offroit à Jupiter Hospitalier.

Les Orientaux, avant le festin, lavoient les pieds à leurs Hôtes ; cette pratique étoit encore en usage parmi les Juifs, & notre-Seigneur reproche au Pharisien qui le reçoit à sa table, de l'avoir négligée. Les Dames mêmes de la première distinction parmi les Anciens, pre-

noient ce soin à l'égard de leurs Hôtes. Les filles de Cocalus, roi de Sicile, conduisirent Dedale dans le bain, au rapport d'Athenée. Homère en fournit plusieurs autres exemples, en parlant de Nausicaé, de Polycaste, & d'Helene. Le bain étoit suivi de fêtes, où l'on n'épargnoit rien pour divertir les Hôtes. Les Perses, pour leur plaire encore davantage, admettoient dans ces fêtes, & leurs femmes, & leurs filles.

La fête, qui avoit commencé par des libations, finissoit de la même manière, en invoquant les Dieux protecteurs de l'Hospitalité. Ce n'étoit ordinairement qu'après le repas, qu'on s'informoit du nom de ses Hôtes, & du sujet de leur voyage, ensuite on les menoit dans l'appartement qu'on leur avoit préparé.

Il étoit d'usage & de la décence, de ne point laisser partir ses Hôtes, sans leur faire des présens, qu'on appelloit *xenia*; ceux qui les recevoient les gardoient soigneusement, comme des gages d'une alliance consacrée par la religion.

Pour laisser à la postérité une marque de l'Hospitalité qu'on avoit contractée avec quelqu'un, des familles entières & des villes même formoient ensemble ce contrat. On rompoit une pièce de monnoie, ou plus communément l'on scioit en deux un morceau de bois ou d'ivoire, dont chacun des contractans gardoit la moitié; c'est ce qui est appellé par les Anciens, *tessera Hospitalitatis*, tessere d'Hospitalité.

On trouve encore de ces tesseres dans les cabinets des Curieux, où les noms des deux amis sont écrits; & lorsque les villes accordoient l'Hospitalité à quelqu'un, elles en faisoient expédier un décret en forme, dont on lui délivroit copie.

Les droits de l'Hospitalité étoient si sacrés, qu'on regardoit le meurtre d'un Hôte, comme le crime le plus irrémissible; & quoiqu'il fût quelquefois involontaire, on croyoit qu'il attiroit la vengeance de tous les Dieux. Le droit de la guerre même ne détruisoit point celui de l'Hospitalité, parce qu'il étoit censé éternel, à moins qu'on n'y renonçât d'une manière authentique. Une des cérémonies qui se pratiquoient en cette rencontre, étoit de briser la marque, la tessere de l'Hospitalité, & de dénoncer à un ami infidele, qu'on avoit rompu pour jamais avec lui.

Nous ne connoissons plus ce beau lien de l'Hospitalité, & l'on doit convenir que les tems ont produit de si grands changemens parmi les peuples & surtout parmi nous, que nous sommes beaucoup moins obligés aux loix saintes & respectables de ce devoir, que ne l'étoient les Anciens.

Il semble même que pour être tenu par la loi naturelle, aux services de l'Hospitalité, pris dans toute leur étendue, il

faut 1.° que celui qui les demande soit hors de sa patrie, pour quelque raison valable, ou du moins innocente ; 2.° qu'il y ait lieu de le présumer honnête homme, ou du moins qu'il n'a aucun dessein de nous porter préjudice; 3.° Enfin qu'il ne trouve pas ailleurs, ou que nous ne trouvions pas de notre côté à le loger pour de l'argent. Ainsi, cet acte d'humanité étoit incomparablement plus indispensable, lorsque des maisons publiques, commodes, & à différens prix, n'existoient point encore parmi nous.

L'Hospitalité s'est donc perdue naturellement dans toute l'Europe, parce que toute l'Europe est devenue voyageante & commerçante. La circulation des espèces par les lettres de change, la sûreté des chemins, la facilité de se transporter en tous lieux sans danger; la commodité des vaisseaux, des postes, & autres voitures; les hôtelleries établies dans toutes les villes, & sur toutes les routes, pour recevoir les voyageurs, ont suppléé aux secours généreux de l'Hospitalité des Anciens.

L'esprit de commerce, en unissant toutes les nations, a rompu les chaînons de bienfaisance des particuliers; il a fait beaucoup de bien & de mal; il a produit des commodités sans nombre, des connoissances plus étendues, un luxe facile, & l'amour de l'intérêt. Cet amour a pris la place des mouvemens secrets de la nature, qui lioient autrefois les hommes par des nœuds tendres & touchans. Les gens riches y ont gagné dans leurs voyages, la jouissance de tous les agrémens du païs où ils se rendent, jointe à l'accueil poli qu'on leur accorde à proportion de leur dépense. On les voit avec plaisir, & sans attachement, comme ces fleuves qui fertilisent plus ou moins les terres par lesquelles ils passent.

HOSTICUM, *Hosticum*, lieu l'Asie, vers la Perse propre, selon Ammien Marcellin.

HOSTIE, *Hostia*, nom de ville, employé par quelques-uns pour celui d'Ostie. *Voyez* Ostie.

HOSTIE, *Hostia*, (*a*) terme qui vient de *hostis*, ennemi, parce que dans les premiers siecles de barbarie, on sacrifioit des ennemis avant la bataille, pour se rendre les Dieux propices, ou après la victoire pour les en remercier.

Les Auteurs mettent de la différence entre les mots Hostie, *Hostia*, & victime, *victima*. Isidore dit que la victime servoit pour les grands sacrifices, & l'Hostie pour les moindres; que la victime ne se prenoit que du gros bétail, au lieu

(*a*) Rosin de Antiq. Rom. pag. 321, 322. Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf. Tom. III. p. 335. Myth. par M. l'Abb. Ban. T. I p. 443. *& suiv.*

que l'Hostie se tiroit des troupeaux à laine : c'est à quoi Horace semble faire allusion, lorsqu'il exhorte Mécène à s'acquitter de ses vœux pour le recouvrement de sa santé, & à sacrifier des victimes, tandis que de son côté il veut immoler un agneau.

Isidore dit encore qu'on appelloit proprement Hostie, l'animal que le Général d'armée sacrifioit avant que de combattre, mais que les victimes étoient des sacrifices qu'il offroit après la victoire. *Hostia ab hostire*, frapper ; *victima à victis hostibus.*

Aulu-Gelle ajoûte cette distinction entre l'Rostie & la victime, que l'Hostie pouvoit être sacrifiée indifféremment par toutes sortes de Prêtres ; mais qu'il n'en étoit pas de même de la victime. Malgré ces différences que les puristes mettoient entre ces deux mots, plusieurs Auteurs anciens les ont confondus dans leurs écrits, & les ont pris indistinctement l'un pour l'autre.

Il y avoit en général de deux sortes d'Hosties, qu'on offroit aux Dieux ; les unes par les entrailles desquelles on cherchoit à connoître leur volonté, & les autres dont on se contentoit de leur offrir pour ainsi dire l'ame, & qui pour cette raison étoient appellées des Hosties animales, *Hostiæ animales*. Virgile a parlé de ces deux oHsties.

Ces deux sortes d'Hosties recevoient des noms différens, suivant les motifs des sacrifices, la qualité, l'âge des animaux qu'on immoloit, les circonstances de tems, & cent autres combinaisons pareilles.

Les Romains nommoient Hosties pures, *Hostiæ puræ*, des agneaux ou de petits cochons de dix jours, comme nous l'apprenons de Festus.

Les Hosties biennales, *Hostiæ bidentes*, étoient celles des animaux de deux ans, âge ordinaire destiné pour leur sacrifice,& auquel ils ont deux dents plus élevées que les six autres ; ainsi, *bidentes* est la même chose que *biennes.*

On entendoit par Hosties précidanées, *Hostiæ præcidaneæ*, celles qu'on immoloit la veille des fêtes solemnelles ; mais, Aulu-Gelle, Festus & Varron appellent truie précidanée, *porca præcidanea*, celle que sacrifioient à Cérès par forme d'expiation, avant la moisson, ceux qui n'avoient pas rendu les derniers devoirs à quelqu'un de leur famille, ou qui n'avoient pas purifié le logis d'un mort.

Les Hosties indomptées, *Hostiæ injuges*, désignoient celles qui n'avoient jamais été sous le joug ; Virgile dit la chose plus noblement, *intacta totidem cervice juvencæ.*

Les Hosties d'élite, *Hostiæ lectæ, eximiæ*, marquoient les plus belles bêtes d'un troupeau, qu'on séparoit du reste pour le sacrifice.

Les Hosties succidanées ou successives, *Hostiæ succidaneæ*, signifioient celles qu'on immoloit consécutivement après d'autres pour réitération du sacrifice, lorsque le premier n'avoit point éte favorable, ou qu'on avoit manqué à quelque cérémonie essentielle; Paul Émile fit un pareil sacrifice, étant sur le point de livrer bataille à Persée, roi de Macédoine.

On appelloit Hosties cancares ou caviares, des victimes qu'on immoloit de cinq ans en cinq ans pour le college des Pontifes; c'est-à-dire, qu'on en présentoit la partie de la queue nommée caviar.

Les Hosties ambarvales, *Hostiæ ambarvales*, vouloient dire celles qu'on sacrifioit, après les avoir promenées autour des champs, dans une procession qu'on faisoit pour la conservation des biens de la terre.

Elles se distinguoient des Hosties amburbiales, qui caractérisoient celles qu'on menoit au tour des limites de la ville de Rome.

Les Hosties d'holocaustes, *Hostiæ prodicæ*, tiroient ce nom de ce qu'elles étoient toutes consumées par le feu, sans qu'il en restât rien pour les sacrificateurs, ou pour le peuple.

On conçoit bien que les Hosties des particuliers, dites expiatoires, *Hostiæ piaculares*, s'immoloient aux Dieux, pour se purifier d'un crime, ou de quelque mauvaise action. Ce moyen commode de tranquilliser sa conscience, s'est glissé sous toutes sortes de faces dans la plûpart des religions du monde.

Les Hostles ambiegnes, *Hostiæ ambiegnæ*, dénotoient les brebis ou vaches qui avoient eu deux agneaux ou deux vaches d'une portée, & qu'on sacrifioit à Junon avec leurs petits.

Les victimes noires, qu'on immoloit en plein midi, s'appelloient *Hostiæ mediales*; & celles dont les Aruspices examinoient les entrailles pour en tirer des présages, se nommoient *Hostiæ harugæ*.

Ce n'est là qu'une liste des principaux noms d'Hosties qu'on trouve le plus fréquemment dans les auteurs Latins.

HOSTILIA, *Hostilia*, (*a*) nom d'un palais, que Tullus Hostilius fit construire à Rome. C'étoit dans ce palais que devoient s'assembler ceux d'entre les Albains que ce Prince avoit admis dans le Sénat. On laissa tomber dans la suite cet édifice en ruine; mais, sous la Dictature de Jule-César, il fut rétabli & appellé depuis ce tems-là Julia.

HOSTILIA, *Hostilia*, (*b*)

(*a*) Tit. Liv. L. I. c. 30.
(*b*) Plin. Tom. II. pag. 246. Tacit. Hist. L. II. c. 100. L. III. c. 9, 14, 40.

village d'Italie, entre Verone & Modène, selon Antonin, à trente mille pas de la première, & à cinquante mille de la seconde. Pline dit qu'il étoit sur le Pô; & Tacite qu'il dépendoit de Verone. Il en parle comme d'un lieu voisin de Cremone.

HOSTILIA, *Hostilia*, (*a*) famille Romaine. Il y a deux médailles de cette famille, rapportées dans les familles Romaines de Fulvius Ursinus, de Patin & de Vaillant.

La première médaille représente une tête avec des cheveux hérissés, un visage étonné, une bouche ouverte & un regard qui marque l'épouvante dans une occasion périlleuse.

La seconde médaille offre une face maigre & allongée, les cheveux abattus, & un regard fixe. On y reconnoît les mêmes traits qu'Ovide donne à l'envie. La pâleur est cependant l'effet de la peur, parce qu'alors le sang & la couleur se retirent au dedans de nous; le visage devient pâle & livide, comme le remarque Beroalde dans son commentaire sur les métamorphoses d'Apulée, lorsque Psyché paroît troublée & agitée par les soins empressés d'un amant qu'elle ne connoît point.

Ces deux médailles ont été frappées par les soins de Lucius Hostilius Sacerna, dont elles portent le nom. C'est le même dont César fait mention dans la guerre d'Afrique, & à qui il donna, avec six cohortes, le gouvernement de la ville de Leptis, qu'il défendit vaillamment contre les troupes de Labiénus.

Cet Hostilius est surnommé Sacerna, surnom dont l'explication ne se trouve pas dans le nombre de ceux qui ont été cités par Onuphre dans son traité *de Antiquis nominibus*. Sacerna descendoit du Roi Tullus Hostilius, & par ces deux médailles, il a voulu renouveller la mémoire d'un évenement singulier arrivé sous le regne de ce Prince, & décrit fort au long dans Tite-Live.

La ville d'Albe ayant été soumise aux Romains par un traité fait après la victoire des Horaces, la paix ne fut pas de longue durée; elle fut rompue par la trahison du Dictateur Métius Suffétius, & par la révolte des Albains, qui attirerent dans leur parti les Fidénates & les Véïens.

Le roi Tullus Hostilius, ayant pris la résolution de les combattre, s'apperçut au milieu du combat, qu'à la sollicitation du Dictateur, les Albains, qui s'étoient d'abord déclarés pour les Romains, tournerent leurs armes contre eux. Tullus Hostilius, pour prévenir l'épouvante qui pouvoit se répandre dans son armée, voua, dans le moment, dit l'Historien, douze

(*a*) Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. T. IX. pag. 9, 10.

Saliens & des temples à la Peur & à la Pâleur. Ce vœu eut son effet, les troupes de Tullus Hostilius défirent entiérement les ennemis, ils furent saisis d'épouvante. Albe fut détruite, & Mérius Suffétius fut écartelé; supplice dont Virgile fait mention dans la description du bouclier d'Énée.

HOSTILIA [Quarta], *Quarta Hostilia*, (*a*) avoit épousé en secondes noces C. Calpurnius Pison, qui mourut étant Consul l'an de Rome 572, & 180 avant Jesus-Christ. Mais, sa mort étoit fort suspecte, & on publia que sa femme avoit avancé ses jours. Ces soupçons d'abord assez violens augmenterent de beaucoup, depuis que Q. Fulvius Flaccus son fils eut été nommé Consul en la place de son beau-pere. D'ailleurs, il y avoit des témoins qui déposoient qu'après la nomination d'Albinus & de C. Calpurnius Pison, dans l'assemblée où Q. Fulvius Flaccus avoit été rejetté, sa mere lui avoit reproché que c'étoit pour la troisième fois qu'on lui avoit fait cet affront; & qu'elle avoit ajoûté qu'il n'avoit qu'à se tenir prêt pour se remettre sur les rangs; qu'avant qu'il fût deux mois, elle prendroit des mesures si justes qu'il arriveroit infailliblement au Consulat. Parmi un grand nombre d'autres preuves assez fortes, ce discours de Quarta Hostilia fut celle qui eut le plus de part à sa condamnation.

HOSTILIA [la Loi], *Lex Hostilia*. (*b*) Cette loi, qu'on attribue à A. Hostilius Mancinus & à A. Atilius Serranus, prescrivoit certains réglemens au sujet des vols.

HOSTILIANUS [C. Valens Hostilianus Messius Quintus], *C. Valens Hostilianus Messius Quintus*, (*c*) fils de l'empereur Dece & d'Herennia Etruscilla, ayant survécu à son pere, devint le jouet de la perfidie de Gallus. Quoique ce dernier eût un fils, connu dans l'histoire sous le nom de Volusien, il adopta Hostilianus, & lui conféra le titre d'Auguste. On peut même soupçonner qu'il avoit commencé par faire déclarer Hostilianus Auguste, comme fils du dernier Empereur, & que ce fut sous le prétexte de lui servir de tuteur à cause de son basâge, qu'il se fit lui-même revêtir des titres de la souveraine puissance. Philippe lui avoit donné l'exemple de cette ruse. Quoi qu'il en soit, ce qui est certain, c'est que sous les témoignages d'honneur & de bienveillance que Gallus donnoit à Hostilianus, il cachoit le noir dessein de s'en défaire.

La peste vint fort à propos pour couvrir d'un voile l'exécution des desseins, que Gallus avoit formés contre la vie

(*a*) Tit. Liv. L. XL. c. 37.
(*b*) Rosin. de Antiq. Rom. p. 853.
(*c*) Zosim. p. 346, 347. Crév. Hist. des Emp. T. V. p. 401, 406. *& suiv.*

d'Hostilianus. Il craignoit que le nom de Dece ne fût une puissante recommendation pour ce jeune Prince, & n'engageât les soldats à vouloir réunir en sa personne le pouvoir avec le titre & les honneurs de la dignité impériale. Il cherchoit donc l'occasion de se délivrer d'un concurrent qui lui faisoit ombrage. La maladie contagieuse lui fournit cette occasion. Il fit donner apparemment du poison à Hostilianus, & il répandit le bruit que la peste avoit terminé ses jours.

Zozime, d'une part, dit que Gallus ôta la vie à Hostilianus; & de l'autre, Aurélius Victor témoigne qu'Hostilianus mourut de la peste. Il est aisé de penser que l'un a raconté la chose telle qu'elle est dans la réalité, & que l'autre a suivi le faux bruit répandu par le meurtrier. Il est certain du moins que ce jeune Prince mourut dès l'an de Jesus Christ 252. Entre les Modernes, il y a de fort habiles gens qui prétendent qu'il n'étoit pas fils, mais gendre de Dece. Cette question est bien examinée dans la préface du recueil intitulé : *Numis. imper. Rom.* que le pere Banduri a publié.

HOSTILINE, *Hostilina*, (*a*) déesse des Romains. On l'invoquoit pour la fertilité des terres, & pour obtenir une moisson abondante. A proprement parler, on attribuoit à Hostiline le soin du bled, dans le tems que les derniers épis s'élevoient à la hauteur des autres, & que toute la surface de la moisson devenoit égale. *Hostire*, en vieux Latin, signifioit *égaler* ; & *hostimentum*, *égalité*. Selon quelques-uns, on invoquoit Hostiline, quand la barbe de l'epi & l'épi étoient de niveau.

HOSTILIS CAMPUS ; on appelloit ainsi un lieu situé près de Rome, & où se faisoit la cérémonie de la déclaration de guerre.

HOSTILIUS [Hostus], *Hostus Hostilius*, (*b*) général des Romains du tems de Romulus, fut tué dans un combat contre les Sabins. Il avoit auparavant soutenu pendant long-tems les siens par son courage & son audace, contre des ennemis qui avoient sur lui l'avantage du lieu.

HOSTILIUS [Tullus], *Tullus Hostilius*. *Voyez* Tullus.

HOSTILIUS [L.] MANCINUS, *L. Hostilius Mancinus*. *Voyez* Mancinus.

HOSTILIUS [C.] TUBULUS, *C. Hostilius Tubulus*, (*c*) fut élevé à la préture l'an de Rome 543. & 209 avant Jesus-Christ, & eut la charge de rendre la justice à Rome aux

(*a*) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. I. pag. 408. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. I. p. 346. Tom. IV. p. 462, 453.

(*b*) Tit. Liv. L. I. c. 12, 22. Plut. T. I. p. 29.

(*c*) Tit. Liv. L. XXVII. c. 6, 7, 11, 35, 36, 40. L. XXVIII. c. 10.

citoyens. Il eut aussi celle de représenter les jeux d'Apollon avec les mêmes préparatifs qu'on avoit fait depuis quelques années.

Il obtint ensuite le département de l'Étrurie, d'où il passa à Tarente, & de Tarente il fut encore envoyé à Capoue. Ce général, ayant sçu qu'Annibal passoit avec son armée sur les confins du païs des Larinates, pour aller dans celui des Salentins, vint fondre sur lui avec des cohortes armées à la légère, mit ses troupes, qui marchoient sans précaution, dans un désordre épouvantable, tua près de quatre mille hommes, & lui enleva neuf étendards,

HOSTILIUS [A.] CATON, *A. Hostilius Cato*, (a) fut nommé préteur l'an de Rome 545, & 207 avant J. C., & eut pour département la Sardaigne.

HOSTILIUS [C.] CATON, *C. Hostilius Cato*, (b) fut nommé préteur, dans le même tems que le précédent. Il eut en cette qualité le soin de rendre la justice aux citoyens de Rome. On le chargea encore des affaires étrangères, afin que tous les autres préteurs pussent être employés au dehors.

HOSTILIUS [A. & L.] CATONS, *A & L. Hostilii Catones*, (c) furent du nombre des Décemvirs qu'on créa l'an de Rome 551, & 201 avant Jesus-Christ pour aller mesurer & partager aux vieux soldats qui avoient terminé la guerre d'Afrique, sous la conduite & les auspices de Pub. Scipion, la partie des territoires du Samnium & de l'Apulie qui avoit été confisquée au profit du peuple Romain.

HOSTILIUS [A.] CATON, *A. Hostilius Cato*, (d) lieutenant de L. Scipion, fut appellé en jugement avec son Général pour crime de péculat l'an de Rome 565, & 187 avant Jesus-Christ. Ils furent condamnés l'un & l'autre, sous prétexte qu'Antiochus, pour obtenir des conditions de paix plus avantageuses, avoit donné à L. Scipion six mille livres d'or & quatre cens quatre-vingts livres d'argent, de plus qu'il n'en avoit remis dans le trésor, & à A. Hostilius Caton quatre-vingts livres d'or & quatre cens trois livres d'argent.

HOSTILIUS [L.] CATON, *L. Hostilius Cato*, (e) autre lieutenant de L. Scipion, fut aussi accusé du crime de péculat; mais, il fut renvoyé absous, avant qu'on eût prononcé le jugement de L. Scipion & d'A. Hostilius Caton.

HOSTILIUS [A.] MANCINUS, *A. Hostilius Mancinus*. *Voyez* Mancinus.

HOSTILIUS [C.], *C. Hosti-*

(a) Tit. Liv. L. XXVII. c. 35, 36.
(b) Tit. Liv. L. XXVII. c. 35, 36.
(c) Tit. Liv. L. XXXI. c. 4.
(d) Tit. Liv. L. XXXVIII. c. 55.
(e) Tit. Liv. L. XXXVIII. c. 55.

lius, (*a*) fut créé préteur, l'an de Rome 581, & 171 avant J. C., & eut la Macédoine pour département. Trois ans après, il fut député par le Sénat avec C. Popilius Lénas & C. Décimius, pour terminer la querelle qui étoit entre Ptolémée roi d'Égypte & Antiochus roi de Syrie. Leur commission portoit qu'ils iroient trouver Antiochus avant Ptolémée, & qu'ils leur dénonceroient à l'un & à l'autre, que s'ils ne terminoient sur-le champ la guerre, le peuple Romain se déclareroit contre celui des deux, à qui il auroit tenu que la paix ne se fit.

HOSTILIUS [C.] MANCINUS, *C. Hostilius Mancinus. Voyez* Mancinus.

HOSTILIUS [L.] TUBULUS, *L. Hostilius Tubulus*, (*b*) homme sans honneur, sans pudeur, qui pendant l'année de sa préture ayant été chargé de présider aux jugemens qui regardoient les assassinats, avoit vendu ouvertement la justice, sans garder aucune mesure. Dès qu'il fut sorti de charge, P. Scévola tribun du peuple l'attaqua; & l'instruction du procès fut renvoyée par-devant Cn. Servilius Cépion l'un des Consuls. L. Hostilius Tubulus n'attendit pas le jugement, & disparut. On avoit coutume assez ordinairement à Rome de se contenter de cet exil volontaire, auquel les coupables se condamnoient eux mêmes. Mais, on crut qu'un scélérat tel que celui-ci ne devoit pas en être quitte pour une peine si légère. L. Hostilius Tubulus fut sommé de comparoître. Prévoyant bien que son sort seroit d'être étranglé dans la prison, il aima mieux s'empoisonner lui-même.

HOSTILIUS [L.] SACERNA, *L. Hostilius Sacerna. Voyez* Hostilia, famille Romaine.

HOSTILIUS, *Hostilius*, poëte Latin, composa des annales en vers. Priscien en cite un que voici.

Sæpe greges pecudum ex Hiberneis pastubu'pulsi.

Cet Hostilius est peut-être le même que celui dont Tertullien parle dans son Apologétique, en ces termes : *Quand vous voyez jouer les pièces bouffonnes de Lentulus & d'Hostilius, dites-moi si ce sont vos farceurs ou vos dieux, qui excitent les risées que vous faites*, &c.

HOSTILIUS, *Hostilius*, (*c*) philosophe Cynique, qui, par ses discours audacieux, se fit bannir de Rome sous l'Empire de Vespasien. Il déclamoit actuellement contre la Monarchie, lorsqu'il apprit sa condamnation, & ce fut pour lui un motif de continuer son in-

(*a*) Tit. Liv. L. XLIII. Suppl. I. c. 2. I. XLIV. c. 19, 29.
(*b*) Roll. Hist. Rom. T. V. p. 167.
(*c*) Crév. Hist. des Emp. Tom. III. p. 354.

veſtive avec encore plus de véhémence.

HOSTIUS [L.], *L. Hoſtius*, (*a*) ſcélérat qui tua ſon pere à Rome. Il eſt à croire que ce fut contre lui qu'on inventa le ſupplice ſingulier des parricides. On enfermoit le criminel dans un ſac bien couſu avec un chien, un coq, une vipere, & un ſinge, & en cet état on le jettoit dans la rivière.

HOSTIUS, *Hoſtius*, vivoit vers l'an de Rome 690, & 64 avant J. C. Il compoſa une hiſtoire en vers de la guerre d'Iſtrie. Macrobe rapporte quelques fragmens de cet ouvrage, & nous apprend que Virgile l'a imité en quelques-uns de ſes vers. Cette Hoſtia, maîtreſſe de Properce, & qu'il a tant célébrée ſous le nom de Cynthie, étoit peut-être la fille de cet Auteur.

HOTE, terme qui ſe dit, tant de ceux qui logent, que de ceux qui ſont logés.

Ce mot vient du Latin *Hoſpes*, qui eſt ſelon quelques-uns, comme *Hoſtium petens. Oſtium* s'écrivoit autrefois avec l'aſpirée. Il faut donc ſçavoir que la coutume des Anciens étoit, que quand quelque étranger demandoit à loger, le maître du logis & l'étranger miſſent chacun de leur côté un pied ſur le ſeuil de la porte, & là ils juroient de ne ſe porter aucun préjudice l'un à l'autre. C'étoit cette cérémonie qui donnoit tant d'horreur pour ceux qui violoient le droit d'Hoſpitalité, car ils étoient regardés comme parjures.

Au lieu d'*Hoſpes*, les anciens Latins diſoient *Hoſtis*. C'eſt Cicéron lui-même qui nous apprend cela. Depuis *Hoſtis* a ſignifié ennemi. Ovide en a fait un jeu de mots en parlant de l'entrée du jeune Tarquin chez Lucrece :

Hoſtis ut Hoſpes init penetralia Collatini ;

Comiter excipitur ſanguine junctus erat.

Voyez Hoſpitalité.

HOTHAM, *Hotham*, (*b*) Χωθὰν le troiſième des enfans d'Héber, de la tribu d'Aſer.

HOZAI, *Hozai*, (*c*) prophete du Seigneur, qui vivoit du tems de Manaſſé roi de Juda, & qui écrivit ce qui arriva ſous le regne de ce Prince. Les Juifs croyent qu'Hozaï eſt le même que le prophete Iſaïe, qui a auſſi vécu ſous Manaſſé. D'autres prennent Hozaï dans un ſens générique, pour les Prophetes, ou les Voyans. C'eſt ainſi que l'expliquent les Septante.

Le Syriaque l'appelle Hanan; & l'Arabe, Saphan.

H U

HUCAC, *Hucac*, Ἀκὰκ,

(*a*) Crév. Hiſt. Rom. Tom. V. p. 438, 439.

(*b*) Paral. L. I. c. 7. v. 32.

(*c*) Paral. L. II. c. 33. v. 19.

(a) ville de Palestine dans la tribu d'Aser.

D. Calmet croit que c'est la même que Hucuca du livre de Josué, ou Chuccoc, comme prononçoient les Hébreux. Dans Josué, elle est attribuée à la tribu de Nephthali. Elle fut cédée aux Lévites, & assignée pour servir de ville de réfuge.

HUCUCA, *Hucuca*, (b) Ἰακανὰ, ville de Palestine, dans la tribu de Nephthali. D. Calmet pense que c'est la même que Hucac. Les tribus d'Aser & de Nephthali étant, dit-il, limitrophes, il n'est pas fort étonnant qu'on attribue une ville qui est sur les limites des deux tribus, tantôt à l'une, & tantôt à l'autre d'entr'elles.

HUILE DE MÉDIE, autrement dite huile des Medes, ou huile de Médée, en Latin *Oleum Medicum*, nom que les Anciens ont donné à une Huile célebre qui avoit la propriété de brûler dans l'eau, malgré tout ce que l'on pouvoit faire pour l'éteindre. On l'appella huile de Médie, parce qu'on la recevoit de ce païs là ; d'autres la nommerent huile de Médée, parce qu'ils imaginerent que c'étoit avec cette Huile que la fille d'Hécate avoit brûlé la couronne de sa rivale.

Ammien Marcellin raconte que, si l'on trempe une fleche dans cette Huile, & qu'on la tire avec un arc contre quelque corps inflammable, le tout prend feu immédiatement sans possibilité de l'éteindre avec de l'eau.

Le poison de Pharos, *Venenum Pharicum* de Nicandre, passoit pour être la même chose que l'huile de Médie; & tout ce qu'il en dit convient parfaitement au récit que font d'autres Auteurs, des propriétés de l'huile de Médée, de sorte qu'on ne peut douter que ces deux liqueurs ne soient la même chose.

Quelques-uns prétendent qu'on tiroit cette Huile d'une plante; mais, Pline assure positivement que c'étoit un minéral bitumineux, liquide, de la nature du naphte; ce qui est très-apparent, parce que les huiles Minérales sont les substances les plus inflammables que nous connoissions. Babylone est fameuse chez plusieurs Auteurs, pour fournir cette liqueur; il est certain que le naphthe s'y trouve abondamment. Strabon dit qu'elle en produit deux espèces, l'une blanche, & l'autre noire. La blanche étoit vraisemblablement ce qu'on nommoit l'huile de Médie, ou de Médée; mais, on ne doit pas douter que les Anciens n'ayent extrêmement exagéré les effets, les propriétés & les vertus

(a) Josu. c. 19. v. 34. Paral. L. I. c. 6. v. 75.

(b) Josu. c. 19. v. 34.

qu'ils lui ont attribuées ; l'hyperbole leur est familière dans tous les récits qu'ils nous ont faits des choses étrangères à leur païs, en quoi nous les avons assez bien imités.

HUISSIER, Ministre de la Justice, qui fait tous les exploits nécessaires pour contraindre les parties, tant en jugement, que dehors, & qui met à exécution les jugemens & toutes commissions émanées du Juge.

Ceux qui faisoient la fonction d'Huissiers & de Sergens chez les Romains, étoient appellés *Apparitores*, *Cohortales*, *Executores*, *Statores*, *Cornicularii*, *Officiales*.

HUIT. Le nombre de Huit est le premier cube, comme l'unité est le premier nombre ; aussi l'appelloit-on la *sûreté* & la *bonne assiette* ; & pour marquer sa perfection, les Pythagoriciens le nommoient *la Justice*, parce qu'il se divise en parties égales qui se divisent de même ; car, Huit se partage en deux fois quatre, & ces quatre en deux fois deux. Il étoit aussi appellé *Neptune*, par ce qu'il étoit consacré à ce Dieu.

Les Anciens ont été si entêtés des nombres, qu'ils leur ont attribué de grandes vertus ; & cet entêtement venoit de la doctrine de Pythagore mal entendue. Jamais ce Philosophe n'a pris les nombres pour des causes, pour des principes, il les a donnés comme signes. Les nombres principes sont de véritables chimères ; car, comme Aristote l'a fort bien vu, les nombres ne peuvent jamais être des principes d'actions & de changemens. Ils peuvent être significatifs, & marquer certaines causes, mais ils ne sont jamais ces causes-là.

HUITRE, *Ostrea*, *Ostreum*, poisson de mer, qui se nourrit entre deux écailles.

Les Romains donnerent longtems la préférence aux Huitres du lac Lucrin, qu'Horace appelle *Lucrina conchylia* ; ensuite, ils aimerent mieux celles de Brindes & de Tarente ; & enfin ils ne purent plus souffrir que celles de l'Océan Atlantique. Nous sommes devenus aussi délicats que les Romains ; nous ne goûtons aujourd'hui que les Huitres vertes.

Mais, le secret que les Romains avoient de conserver les Huitres, ne nous est pas parvenu. Apicius l'a gardé pour lui. Il vivoit sous Trajan, & lui fit parvenir des Huitres très-fraîches au païs des Parthes. C'est ce même Apicius, selon quelques Critiques, qui composa le fameux traité *De re Culinaria*. Torinus trouva, dit-on, cet ouvrage dans l'isle de Maguelone, près de Montpellier, & le fit imprimer à Bâle en 1541 *in*-4.°

HUJUS, *ou* HUJUSCE DIEI, surnom donné par les Romains à la Fortune. Elle avoit un temple à Rome, que Q. Catulus lui fit élever, pour s'ac-

quitter d'un vœu qu'il avoit fait le jour où il vainquit les Cimbres conjointement avec Marius.

HUL, *Hul*, O'υλ, (*a*) ou Chul, second fils d'Aram. Josephe le nomme Otrus, & le place dans l'Arménie. On trouve dans ce païs plusieurs vestiges du nom de Chul, comme les villes de Cholana, Colimna, Colsa, Olane, Choluatha, &c. Hul a pu donner son nom à quelques-uns de ces endroits.

HUMANISTE, qui s'applique aux Humanités, qui les sçait. Ce terme se dit, & de l'écolier qui apprend les Humanités, & du maître qui les enseigne.

HUMANITÉ, *Humanitas*, est un sentiment de bienveillance pour tous les hommes, qui ne s'enflamme guère que dans une ame grande & sensible. Ce noble & sublime enthousiasme se tourmente des peines des autres & du besoin de les soulager; il voudroit parcourir l'univers pour abolir l'esclavage, la superstition, le vice & le malheur.

Il nous cache les fautes de nos semblables, ou nous empêche de les sentir; mais, il nous rend séveres pour les crimes. Il arrache des mains du scélérat l'arme qui seroit funeste à l'homme de bien; il ne nous porte pas à nous dégager des chaines particulières; il nous rend au contraire meilleurs amis, meilleurs citoyens, meilleurs époux; il se plaît à s'épancher par la bienfaisance sur les êtres que la nature a placés près de nous. On voit cette vertu, source de tant d'autres, dans beaucoup de têtes & dans fort peu de cœurs.

HUMANITÉ de J. C. se dit, en Théologie, de la nature humaine que le Verbe a prise, en s'incarnant pour la rédemption & le salut du genre humain.

Nestorius ne pouvoit souffrir qu'on attribuât à la Divinité les infirmités & les bassesses de l'Humanité, ni à celle-ci les attributs de la Divinité; ce qui l'engagea à soutenir qu'il n'y avoit en Jesus-Christ qu'une nature.

L'Humanité de Jesus-Christ consistoit à avoir pris un corps & une ame semblables aux nôtres, avec les infirmités qui sont les apanages & les suites de notre nature, excepté le péché, la concupiscence, &c.

HUMANITÉS, *Humaniores litteræ*, les lettres Humaines, c'est-à-dire, l'étude de la Grammaire, du Grec & du Latin, de la Poësie, de la Rhétorique & des anciens Poëtes, Orateurs, Historiens, en un mot tout ce qu'on a coutume d'enseigner dans les Colleges, depuis la sixième jusqu'à la Philosophie exclusivement. On dit d'un jeune homme qui s'est distingué dans toutes ses classes, qu'il a

(*a*) Genes. c. 10. v. 23. Joseph. de Antiq. Judaic. pag. 15.

fort bien fair ses Humanités.

On appelle particulierement Humanités, la classe de seconde, *secunda Rhetorices*; & professeurs d'Humanités, *Humanitatis professores*, ceux qui remplissent cette chaire. Les autres classes, telles que la troisième la quatrième, &c. s'occupent plus immédiatement de la Grammaire. On croit qu'on a nommé les Belles-lettres Humanités, parce que leur but est de répandre des graces dans l'esprit, & de la douceur dans les mœurs, & par-là d'humaniser ceux qui les cultivent.

HUNNO-AVARES, peuples de Scythie, desquels les Hongrois sont immédiatement venus & sortis. Ils s'établirent dans la Pannonie, aujourd'hui Hongrie, après le retour des Huns, qui avoient suivi Attila, & subjuguerent les Huns, & se confondirent avec eux.

HUNS, *Hunni*, (*a*) peuples de la grande Tartarie, qui se sont fait connoître à l'Europe par leurs ravages vers la fin du IV.e siecle de Jesus-Christ, sur-tout sous le commandement d'Attila leur roi. Les Goths, frappés des maux extrêmes que cette nation leur causa d'abord, lui donnerent une origine aussi odieuse que fabuleuse, & ils en firent la plus horrible peinture.

On a ignoré long-tems l'origine & l'antiquité des Huns, & de quel païs ils étoient sortis. Mais, on apprend par les historiens de la Chine, que c'étoit originairement une nation considérable de la grande Tartarie vers l'orient; que leur domination y a précédé l'ere Chrétienne de plus de 200 ans; & que ce ne fut qu'après la division de leur empire, & la destruction des Huns du nord par les Chinois, qu'une grande partie de ces peuples s'avança vers l'occident, & ayant passé les Palus Méotides, se répandit jusqu'au Danube, d'où ils vinrent ensuite ravager l'empire Romain, & firent diverses incursions en Italie & en France. On parlera dans la suite de ces derniers Huns, qu'on doit distinguer par le surnom d'occidentaux.

Les Chinois appelloient les Huns, Hiong-nou, terme qui veut dire, malheureux, esclaves; d'où s'est formé par corruption le mot *Hunni*, chez les Latins, & Huns chez les François.

Ils habitoient le grand païs nommé Ta-tan, qui confinoit à l'orient au Ouo-leang-he, & à ce que nous appellons aujourd'hui le païs des Tartares Mantcheous; au midi, il avoit pour bornes la fameuse muraille de la Chine, qui s'étend le long des provinces de Pekin, de Chansi, & de Chensi; en Tartarie le païs de Huni & d'Y-

(*a*) Hist. Gener. des Huns par M. de Guignes. Tom. I. p. 215. *& suiv.* Tom. II. p. 13. *& suiv.* Hist. du Bas Emp. par M. le Beau. Tom. IV. p. 377. *& suiv.* Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. T. XIX. p. 617. *& suiv.*

gour, jusqu'au fleuve Irstich, qui les séparoit, suivant les apparences, à l'occident, d'avec le païs des Ou-tiun. On peut lui donner pour bornes, vers le nord, celles qui terminent les empires des Kalkas & des Eleuths. Les Chinois n'ont jamais bien connu le païs de Tatan; & les Barbares, qui l'ont habité, n'ayant aucun écrivain chez eux, on n'a jamais pu en avoir une description exacte.

I.

Des Huns Orientaux.

Les Huns orientaux ou originaires étoient voisins des Chinois, & ils avoient, 200 ans avant Jesus-Christ, des empereurs qui portoient le nom de Tanjou, qui signifie fils du Ciel. Maotun-Tanjou, qui paroît être le fameux Ogufcan des historiens Persans, fut le fondateur de l'empire des Huns. Il eut de grandes guerres à soutenir contre les Chinois, ainsi que les Princes de sa postérité, qui regna long-tems. Ils firent de grandes conquêtes dans la Chine, & du côté de l'occident jusqu'à la mer Caspienne.

Au bout d'environ 300 ans, l'empire des Huns commença à s'affoiblir, & une grande famine qui se fit sentir parmi eux, fut comme l'annonce de plusieurs autres malheurs. Ces peuples, auparavant si fiers, s'humilierent alors, & demanderent la paix aux Chinois. On la leur accorda; mais, ils n'en furent pas plus tranquilles, d'autres ennemis s'élevant contr'eux de toutes parts, sur-tout les Tartares plus orientaux. Ce qui acheva de détruire cet Empire qui avoit fait souvent trembler la Chine, fut la dissention qui se mit dans la famille royale des Huns. Un Prince fit révolter les Huns du midi, & Pounou-Tanjou, empereur légitime, continua seulement à regner sur ceux du nord. Il y a apparence que c'est de cette division que les historiens Persans, Mirkhond & Beidawi, ont parlé; ils ont donné aux uns le nom de *Mogols*, & aux autres celui de *Tatars*, ou, comme nous le prononçons, *Tartares*.

I I.

Des Huns Septentrionaux.

Les Huns septentrionaux, ayant augmenté leurs forces par des conquêtes vers la mer Caspienne, vinrent attaquer les Chinois, qui furent aidés par les Huns du midi. Enfin, les empereurs de la Chine prirent la résolution de détruire entiérement les Huns du nord; & cela fut exécuté par le général Teou-hien, sous le regne de Hiaho-hoti, empereur de la Dynastie des Han à la Chine. Les Historiens Persans attribuent cette défaite des Huns ou Turks à Tour, fils de Pheridoun, l'un de leurs anciens Rois. Mais, il est aisé de voir qu'ils ne sont tombés dans cette erreur, qu'à cause de la ressemblance des noms de Teou

&

& de Tour ; d'ailleurs, entêtés de leurs anciens Héros, ils ont saisi cette occasion pour en relever la gloire.

Des Huns vaincus quelques-uns resterent en Tartarie, & se mêlerent avec divers peuples. D'autres, en bien plus grand nombre, s'avancerent vers l'occident, & vinrent audessus de la mer Caspienne & aux environs d'Astracan. Ici les Chinois les perdent de vue ; mais, par nos Historiens nous apprenons que s'étant approchés des Palus-Méotides, ils passerent en 376 dans l'Europe, & s'établirent près du Danube, & dans la Pannonie ou la Hongrie ; ce sont ceux auxquels nous avons donné le nom d'occidentaux, & qui ont été les plus connus jusqu'à présent.

Une partie de ceux qui resterent en Tartarie, se fit connoître sous le nom de Huns Eutalites ou Ephtalites ; ils étoient voisins de la Perse, avec laquelle ils eurent diverses guerres ; ils firent alliance avec les Romains, qui les appelloient les Huns blancs, parce qu'ils habitoient dans les villes & étoient plus policés que les autres, que l'on nommoit les Huns noirs ou les Nomades, c'est-à-dire, errans de côté & d'autre, comme on le peut voir dans Procope & Agathias.

I I I.

Des Huns Méridionaux.

Les Huns méridionaux, qui étoient alliés des Chinois, comme on l'a dit, resterent tranquilles dans leur païs, jusqu'à ce qu'une horde de Tartares orientaux nommés Geou-Gen, (d'où il y a apparence que sont venus dans la suite les peuples que nous connoissons sous le nom d'Avares) détruisit la domination des Huns méridionaux, & s'empara de presque toute la Tartarie. Chassés de leurs demeures, ils établirent plusieurs petites principautés dans la Chine septentrionale, qui furent détruites les unes après les autres.

Une de ces familles se retira dans une montagne de Tartarie, nommée Erkené-Kom. Là, connus alors sous le nom de Turks, (les historiens Persans les appellent Mogols) ils étoient occupés à travailler aux forges pour le service des Khans ou Khacans des Geou-Gen. Enfin, Toumuen, que les Persans appellent Toumana, chef de ces Turks ou Huns, ayant défait certains peuples qui étoient venus attaquer les Geou-Gen, demanda en mariage la fille du Khan. On la lui refusa avec hauteur, en disant qu'il ne convenoit pas qu'un esclave aspirât à la fille de son Souverain. Toumuen, irrité d'une semblable réponse, se révolta ; & assisté par Venti, empereur de la Chine septentrionale, il défit entiérement les Geou-Gen, tua leur Khan, & prit lui-même ce titre.

Ainsi, vers le milieu du VI.e siecle, fut établi dans la Tar-

tarie, ce qu'on appella alors l'*empire des Turks*; ainsi fut renouvellée dans ce vaste païs la domination des Huns, qui eurent ensuite de grandes guerres avec les Chinois, & à qui les Romains envoyerent diverses embassades. Comme cet empire s'étendoit depuis la Corée jusqu'à la mer Caspienne, il ne put tenir long-tems sous la domination d'un seul Khan; & ces Turks se diviserent en deux branches; sçavoir, les orientaux & les occidentaux. Ces derniers se rendirent plusieurs fois redoutables aux rois de Perse, dont ils étoient voisins. C'est aussi d'une de leurs tribus que sont sortis ces Turks connus sous le nom de Seljoucides, qui se sont emparés au X.e siecle de la Perse, de la Syrie & de la Natolie: ce qui a donné occasion aux Européens d'avoir affaire à eux du tems des Croisades. Quant aux Turks orientaux, leur domination fut détruite par les Tartares Kitans, au commencement du X.e siecle, & ils n'eurent plus que de petites principautés tributaires & soumises, jusqu'à ce que Zingiscan, chef de plusieurs tribus Mogoles, établit au commencement du XIII.e siecle, un nouvel empire connu sous le nom de *Tartare*; sa race regne encore dans la grande comme dans la petite Tartarie. Durant les premières années de ce Prince, plusieurs familles Turques conduites par Solisman, qui se disoit descendu d'Ogouzcan, c'est-à-dire, du premier empereur des Huns, sortirent du païs de Balk, & vinrent enfin s'établir dans la Natolie, où ils ont donné naissance aux Turks-Ottomans.

IV.

Des Huns Occidentaux.

Les Huns occidentaux, connus par les historiens Romains, passerent, comme on l'a dit cidessus, les Palus-Méotides en 376, & s'emparerent des païs que possédoient les Goths entre le Tanaïs & le Danube. Ils sont représentés par les historiens Romains, comme une nation vaillante & féroce; aussi, l'empereur Théodose I en prit un nombre à sa solde en 388, & on les vit se distinguer en différens tems dans les armées Romaines. Ceux, qui demeuroient au delà du Danube, le passerent en 391, & s'étant joints à d'autres barbares, ils firent d'affreux ravages en Mœsie & en Thrace. En 395, ils ravagerent les provinces orientales, & s'avancerent jusqu'à Antioche. En 404, ils mirent tout à feu & à sang dans la Thrace & l'Illyrie, se retirant promptement avec leur butin, aussi-tôt qu'ils eurent avis de la marche des armées Romaines. Vers 430, ils s'établirent dans la Pannonie, ou la Hongrie occidentale. Théodose II. leur accorda peu après une pension annuelle. Attila, étant devenu leur roi, fit augmenter cette pension en 441, & pendant qu'il fut en paix avec

les Romains, il subjugua les autres peuples barbares dont il étoit voisin, de sorte qu'en peu de tems son autorité fut reconnue depuis les frontières de la Perse jusqu'au Rhin. Il ravagea ensuite pendant plusieurs années, les deux empires Romains d'orient & d'occident.

Sa mort étant arrivée en 453, il s'éleva des guerres civiles entre ses enfans; & les peuples qu'il avoit soumis en profiterent pour se mettre en liberté. Les Huns passerent cependant quelques années après le Danube, & firent divers ravages sur les terres Romaines; mais, les plus considérables arriverent en 539 & 558, sous l'empire de Justinien qui leur faisoit une pension, & qui entretenoit la division entre deux branches puissantes de Huns, appellés les uns Cuturguriens, & les autres Uturguriens, noms qui venoient de deux de leurs chefs. En 560, un nombreux corps de Huns s'avança en Germanie, dans l'intention de s'établir dans les Gaules, où Attila étoit venu; mais, Sigebert, l'un des rois François, les défit presque entiérement, & obligea le reste de retourner dans leur païs. On croit communément que les Secklers ou Sicules que l'on voit encore en Transilvanie, sont les descendans des Huns dont on vient de parler. Plusieurs Auteurs regardent comme de la même race, les Avares vaincus par Charlemagne, ainsi que les Hongrois; mais, selon quelques-uns, ces deux peuples sont deux autres colonies Tartares, venues en differens tems.

V.

Caractère & coûtumes des Huns.

Les Huns étoient de tous les Barbares les plus affreux à voir. Ce n'étoit qu'une masse informe, & les Romains les comparoient à une piece de bois à peine dégrossie. Ils avoient la taille courte & ramassée; le cou épais & rentrant dans les épaules, le dos courbé, la tête grosse & ronde, le teint noir, les yeux petits & enfoncés, mais le regard vif & perçant. Ils s'étudioient encore à augmenter leur difformité naturelle. Dès que les enfans mâles venoient au monde, les meres leur écrasoient le nez, afin que le casque pût s'appliquer plus juste à leur visage, & les peres leur tailladoient les joues, afin d'empêcher la barbe de croitre. Cette opération cruelle rendoit leur visage défiguré de coutures & de cicatrices.

Leur façon de vivre n'étoit pas moins sauvage que leur figure. Ils ne mangeoient rien de cuit, & ne connoissoient nulle espece d'assaisonnement. Ils vivoient de racines crues, ou de la chair des animaux un peu mortifiée entre la selle & le dos de leurs chevaux. Jamais ils ne manioient la charrue; les prisonniers qu'ils faisoient à la guerre, cultivoient la terre, & prenoient soin des troupeaux.

Ils n'habitoient ni maisons ni cabanes; toute enceinte de muraille leur paroissoit un sépulcre; ils ne se croyoient pas en sûreté sous un toit. Accoûtumés dès l'enfance à souffrir le froid, la faim, la soif, ils changeoient fréquemment de demeure, ou pour mieux dire, ils n'en avoient aucune, errans dans les montagnes & dans les forêts, suivis de leurs nombreux troupeaux, transportant avec eux toute leur famille dans des chariots traînés par des bœufs. C'étoit-là que leurs femmes renfermées s'occupoient à filer ou à coudre des vêtemens pour leurs maris, & à nourrir leurs enfans.

Ils s'habilloient de toile ou de peaux de martres, qu'ils laissoient pourrir sur leurs corps, sans jamais s'en dépouiller. Ils portoient un casque, des bottines de peau de bouc, & une chaussure si informe & si grossiere, qu'elle les empêchoit de marcher librement. Aussi n'étoient-ils pas propres à combattre à pied. Ils ne quittoient presque jamais leurs chevaux, qui étoient petits & hideux, mais légers & infatigables. Ils y passoient les jours & les nuits, tantôt montés en cavaliers, tantôt assis à la maniere des femmes. Ils n'en descendoient ni pour manger, ni pour boire; & lorsqu'ils étoient pris de sommeil, se laissant aller sur le cou de leur monture, ils y dormoient profondément. Ils tenoient à cheval le conseil de la nation.

Toutes les troupes de leur Empire étoient commandées par vingt-quatre officiers, qui étoient à la tête, chacun de dix mille cavaliers. Ces corps se divisoient en escadrons de mille, de cent & de dix hommes. Mais, dans les combats, ils n'observoient aucun ordre. Poussant des cris affreux, ils se jettoient sur l'ennemi; s'ils trouvoient trop de résistance, ils se dispersoient bientôt, & revenoient à la charge avec la vitesse des aigles & la fureur des lions, enfonçant & renversant tout ce qui se rencontroit sur leur passage. Leurs fleches étoient armées d'os pointus, aussi durs & aussi meurtriers que le fer. Ils les lançoient avec autant d'adresse que de force, en courant à toute bride & même en fuyant. Pour combattre de près, ils portoient d'une main un cimeterre, & de l'autre un filet, dont ils tâchoient d'envelopper l'ennemi. Une de leurs familles avoit le glorieux privilege de porter le premier coup dans les batailles. Il n'étoit permis à personne de frapper l'ennemi, qu'un cavalier de cette famille n'en eût donné l'exemple. Leurs femmes ne craignoient ni les blessures, ni la mort, & souvent après une défaite, on en trouva parmi les morts & les blessés.

Dès que leurs enfans pouvoient faire usage de leurs bras, on les armoit d'un arc proportionné à leur force. Assis sur des moutons, ils alloient tirer des oiseaux, & faisoient la guerre aux petits animaux. A

mesure qu'ils avançoient en âge, ils s'accoûtumoient de plus en plus aux fatigues & aux périls de la chasse. Enfin, lorsqu'ils se sentoient assez forts, ils alloient dans les combats repaître de sang & de carnage leur férocité naturelle. La guerre étoit pour eux l'unique moyen de se signaler; les vieillards languissoient dans le mépris. La considération étoit attachée à l'usage actuel des armes.

Ces Barbares, tout grossiers qu'ils étoient, ne manquoient ni de pénétration, ni de finesse. Leur bonne foi étoit connue. Ils ignoroient l'art d'écrire; mais, en traitant avec eux, on n'avoit besoin d'autre sûreté que de leur parole. D'ailleurs, ils avoient au souverain degré tous les vices de la barbarie; cruels, avides de l'or, quoiqu'il leur fût inutile; impudiques, prenant autant de femmes qu'ils en pouvoient entretenir, sans aucun égard aux degrés d'alliance ni de parenté; le fils épousoit les femmes de son pere. Adonnés à l'ivrognerie, avant qu'ils eussent connu l'usage du vin, ils s'enivroient d'un certain breuvage composé de lait de jument qu'ils laissoient aigrir.

Les Romains ont cru qu'ils n'avoient aucune religion, parce qu'on ne voyoit aucune idole qui fût l'objet de leur culte. Mais, selon les Auteurs Chinois, ils adoroient le Ciel, la Terre, les Esprits & les Ancêtres. Tous les ans, ils se rendoient au camp Impérial, & sacrifioient à ces dieux. De plus, tous les matins, l'Empereur adoroit le Soleil levant, & le soir la Lune. La gauche, chez ces peuples, de même qu'aujourd'hui chez les Turcs de Constantinople, étoit le côté honorable, & dans tous leurs campemens la tente de l'Empereur étoit toujours de ce côté, & en face du nord. Lorsque leur Empereur étoit mort, ils mettoient son corps dans un cercueil avec ses plus beaux habits; après quoi accompagnés de toute sa famille & de ses officiers, ils le transportoient au lieu de sa sépulture; là, pendant un mois, ils le servoient de la même façon que quand il étoit vivant, les braves faisant entr'eux des joutes & se battant, comme autrefois nos chevaliers dans nos tournois. Les crânes de leurs ennemis leur servoient comme de vases à boire dans les grandes cérémonies.

Ce peuple du nord de la Chine, s'avance jusque dans la Germanie, les Gaules & l'Italie, fait trembler le monde entier & disparoît.

HUPHAM, *Hupham*, (*a*) fils de Benjamin, fut chef de la famille des Huphamites. Il est appellé ailleurs Ophim.

HUPHAMITES, *Huphamitæ*, (*b*) famille, dont Hupham fut le chef.

(*a*) Genes. c. 46. v. 21. Numer c. 26. v. 39.

(*b*) Numer. c. 26. v. 39.

HUPPE, *Upupa*, ἔποψ, (a) oiſeau que Moïſe déclare impur. Le nom Hébreu de cet oiſeau eſt *Dukipha*. Les Septante le traduiſent par une Huppe, de même que ſaint Jérôme.

Cet oiſeau, qui eſt de la groſſeur d'une grive, a un pied de longueur depuis l'extrêmité du bec juſqu'au bout de la queue, & environ un pied & demi d'envergure. Le bec eſt noir, pointu, & un peu courbé. Il y a ſur la tête une belle crête, longue de deux pouces, compoſée de vingt-quatre ou vingt-ſix plumes, placées ſur deux files, qui s'étendent depuis le bec juſqu'à l'occiput; l'oiſeau éleve & abaiſſe ces plumes à ſon gré; elles ſont noires à l'extrêmité, elles ont du blanc au-deſſous du noir, & le reſte eſt de couleur de marron teint de jaune; le cou eſt rouſſâtre; la poitrine eſt blanche, & a des taches noires; les vieux oiſeaux de cette eſpece n'ont de ces taches que ſur les côtés; la queue eſt compoſée de dix plumes noires en entier, à l'exception d'un croiſſant blanc, placé de façon que ces deux extrêmités ſont dirigées vers le bout de la queue; il y a dans chaque aîle dix-huit plumes, qui ont des taches blanches ſur un fond noir; le croupion eſt blanc; les plumes des épaules s'étendent le long du dos, & ont les mêmes couleurs que celles des aîles.

Il eſt hors de doute d'après cette deſcription, que la Huppe eſt un oiſeau remarquable, & fort beau à voir. Ceux qui connoiſſent ſes vertus, en font grand cas; d'autres l'eſtiment peu, parce que cet oiſeau n'a point de chant, & n'a qu'un cri enroué, qui s'entend d'aſſez loin, outre qu'il eſt très-ſale.

Pline appelle la Huppe trimeſtre, parce que l'on ne la voit que pendant trois mois, mais elle ne ſe branche que fort rarement; elle ſe retire le plus ſouvent dans les maſures & le long des chemins; quelques-uns croyent qu'elle tire ſa nourriture des excrémens humains; d'autres diſent qu'elle vit de vers & de pareils inſectes, & qu'elle compoſe ſon nid d'excrémens d'homme. Ariſtote dit qu'elle ne fait point de nid, & qu'elle ſe retire ſimplement dans des trous d'arbres, & qu'elle y fait ſes œufs ſans aucun autre appareil. Bellon dit qu'elle fait ſon nid dans le tronc des arbres, & y met des excrémens humains, & qu'elle vit de vers & d'autres nourritures immondes.

La Huppe fait pour l'ordinaire trois œufs, qui reſſemblent à ceux des perdrix. Turnerus & les autres Auteurs qui en parlent, diſent qu'elle a le vol fort lent. L'on aſſure qu'elle ſe ſert d'adianthe pour ſe déſenivrer; mais, quelques-uns croyent que ſi elle prend de

(a) Levit. c. 11. v. 19.

cette herbe, c'est pour s'en servir à autre usage, puisque les ordures desquelles elle tire sa nourriture, ne font nullement capables de la jetter dans l'ivresse. Elle a la même vertu que le pic, car elle sçait ouvrir son nid avec une herbe qu'elle connoît, lorsque quelqu'un lui a bouché l'ouverture du tronc de l'arbre où il est.

Albert rapporte des choses admirables de la piété & de l'affection qu'a cet oiseau envers ceux de son espece. Il dit que lorsque la Huppe est vieille, elle fait sa demeure avec ses petits, qui sont déjà néanmoins avancés en âge, & qu'elle se dépouille entiérement de ses plumes ; & pendant le tems qu'elle est déplumée, ses petits la nourrissent jusqu'à ce que ses forces & ses plumes lui soient revenues, & que lorsque la trop grande vieillesse lui a ôté l'usage de la vue, les petits vont chercher une herbe qui leur est naturellement connue, de laquelle ils touchent les yeux de leurs parens, ce qui leur rend la vue.

Turnerus rapporte que dans toute l'Angleterre l'on ne voit jamais de ces oiseaux, & qu'en Allemagne, il y en a grande quantité.

Pour distinguer le mâle d'avec la femelle, il faut observer que le mâle a la couronne plus haute, la tête plus ronde, & des couleurs plus vives & plus allumées que la femelle.

HUR, *Hur*, ville de Chaldée. *Voyez* Ur.

HUR, *Hur*, Ὤρ, (*a*) fils d'Éphrata & de Caleb, fils d'Hesron, different de Caleb, fils de Jéphoné. Hur étoit époux de Marie, sœur de Moïse, si l'on en croit Josephe. D'autres disent qu'il étoit son fils. On ne sçait que très peu de particularités de la vie de Hur ; mais, on voit par le peu que l'Écriture en dit, qu'il étoit fort considéré de Moïse. Lorsque ce legislateur eut envoyé Josué contre les Amalécites, il monta sur la montagne avec Aaron & Hur ; & pendant qu'il levoit les mains en haut, priant le Seigneur, Aaron & Hur lui soutenoient les bras, afin qu'il ne se lassât pas. Quand Moïse alla sur le mont Sinaï, pour y recevoir la loi, il dit aux Anciens que s'il survenoit quelque difficulté, ils avoient Aaron & Hur, qu'ils pouvoient consulter. Hur fut pere d'Uri, & Uri fut pere de Béséléel.

HUR, *Hur*, Ὄυρ, (*b*) prince de Madian, fut tué dans le combat que Phinéès livra aux Madianites.

HUR, *Hur*, Σοὺρ, (*c*) fut pere de Raphaia, capitaine d'un quartier de Jérusalem.

HURAI, *Hurai*, Ὀυρί, (*d*) de la vallée ou du torrent de Gaas, un des héros de l'armée

(*a*) Exod. c. 17. v. 10. & *seq.* c. 24. v. 14. Paral. L. I. c. 3. v. 19, 20.
(*b*) Numer. c. 31. v. 8.
(*c*) Esdr. L. II. c. 3. v. 9.
(*d*) Reg. L. II. c. 23. v. 30. Paral. L. I. c. 11. v. 32.

de David. Il est nommé Heddai dans les livres des Rois.

HURAM, *Huram*, Ὀυράμ, (*a*) étoit fils de Balé l'aîné des enfans de Benjamin.

HURI, *Huri*, Ὀυρὶ, (*b*) fils de Jara, fut pere d'Abihaïl.

HURI, *Huri*, Σουρὶ, (*c*) de la tribu de Siméon, étoit pere de Saphat.

HUS [le Païs ou la Terre de], *Terra Hus*, (*d*) païs où demeuroit Job.

On est fort partagé sur le lieu où étoit la terre de Hus, parce qu'on ignore de quel Hus l'Écriture veut parler, en marquant le païs de Job; car, on voit dans les articles suivans trois hommes appellés Hus, qui peuvent tous avoir donné leur nom à un certain païs. Ceux qui font descendre Job de Nachor ou d'Aram, cherchent la terre de Hus ailleurs que ceux qui croyent qu'il descend d'Esaü; & il faut avouer que sur tout cela on n'a rien d'entiérement certain. Ainsi, sans entrer dans l'examen de toutes les raisons que l'on apporte pour tous ces divers sentimens, nous croyons avec D. Calmet, que le vai païs de Hus où demeuroit Job, étoit dans l'Idumée, à l'orient du Jourdain & du païs de Galaad, aux environs de la ville de Bozra, dans une province qui est connue des Anciens sous le nom d'Ausitis. C'est ce même païs que Jérémie appelle la terre de Hus, & qu'il met dans l'Idumée.

Eusebe & Saint Jérôme assurent que suivant la tradition des peuples de la Palestine & des environs, la ville d'Astaroth-Carnaïm étoit le lieu de la demeure de Job. Or, Astaroth-Carnaïm étoit au de-là du Jourdain, entre Mahanaïm & Edraï, sur le Jabok. D'autres le font vivre dans la ville de Bosra, capitale de l'Idumée, & on croit que la mere de Job étoit de cette même ville. D'autres lui donnent pour demeure la fameuse ville d'Emath, dont il est si souvent parlé dans l'Écriture; elle étoit dans la Syrie sur l'Oronte. D'autres le font vivre à Hama, que l'on croit être la même qu'Apamée, dans le même païs, & sur le même fleuve. Tout cela suppose que Job étoit un des descendans de Hus, fils d'Aram.

Comme D. Calmet croit que Job pourroit bien être le même que Jobab, marqué dans la Génèse & dans les Paralipomènes, il croit aussi que la patrie de Job est la ville de Denaba, que l'Écriture donne pour demeure à Jobab. Or, Denaba, selon Eusebe & Saint Jérôme, étoit dans le païs de Moab, entre Aréopolis & Hesebon. Ptolémée met une ville de ce nom dans la Palmyrène.

HUS, *Hus*, Ὀὺζ, (*e*) étoit

(*a*) Paral. L. I. c. 8. v. 5.
(*b*) Paral. L. I. c. 5. v. 14.
(*c*) Numer. c. 13. v. 6.
(*d*) Job. c. 1. v. 1. Jerem. Thren. c. 4. v. 21.
(*e*) Genes. c. 22. v. 21.

l'aîné des enfans de Nachor & de Melcha.

HUS, *Hus*, Ὢς. (a) fils de Dison, de la race d'Ésaü, établit sa demeure dans l'Idumée Orientale.

HUS, *Hus*, (b) fils d'Aram, est appellé ailleurs Us sans aspiration. On dit que Hus peupla la Tachonite.

Moïse ne nous dit rien de sa généalogie, ou de ses descendans. Mais, les Arabes enseignent que Hus eut pour fils Ad, pere du peuple des Adites dans l'Arabie heureuse. Ces peuples étant tombés dans l'idolâtrie, Dieu irrité de leur endurcissement, les extermina.

Josephe & Saint Jérôme croyent que Hus, fils d'Aram, fonda la ville de Damas, & que ses descendans s'établirent dans la Trachonite, qui est voisine de la plaine de Damas. Bochart prétend que les Husites peuplerent la vallée qui est entre le Liban & l'Anti-Liban, nommée par les Arabes du nom d'Alganha, ou païs de Ganth, ou de Hus.

HUSAL, *Husal*, (c) le sixième des fils que l'Écriture donne à Jectan.

HUSAM, *Husam*, Ἀσὼμ. (d) du païs de Théman, regna dans l'Idumée, après la mort de Jobab. Il eut pour successeur Adad, fils de Badad.

HUSATHI, *Husathi*, (e) ou HUSATI. *Voyez* Husati.

HUSATI, *Husati*, (f) lieu de Palestine, d'où étoit natif Sobocai, un des braves de l'armée de David.

HUSI, *Husi*, Χουσὶ. (g) fut pere de Baana, Intendant dans le païs d'Aser & de Baloth.

HUSIM, *Husim*, Ἀσὸμ, (h) le seul fils qu'eut Dan.

HUSIM, *Husim*, Ὠσὶν, (i) l'une des femmes de Saharaïm, fut mere d'Abitob & d'Elphaal.

H Y

HYACINTHE, *Hyacinthus*, Ὑάκινθος. (k) de la ville d'Amycles dans la Laconie, étoit fils d'Amyclas & de Diomède, selon Apollodore, de la Muse Clio & de Piérus, selon le même dans un autre endroit, & d'Œbalus selon Hygin. Son pere, quel qu'il ait été, l'avoit fait élever avec tant de soin, qu'on le regarda comme un favori d'Apollon & des Muses. Pendant qu'il jouoit un jour avec ses compagnons, il fut malheureusement frappé à la tête d'un coup de palet, dont il mourut quelque tems après. On composa apparemment quelque poëme sur cette aventure, dans lequel on disoit pour consoler ses pa-

(a) Genes. c. 36. v. 28.
(b) Genes. c. 10. v. 23. Paral. L. I. c. 1. v. 17.
(c) Paral. L. I. c. 1. v. 21.
(d) Genes. c. 36. v. 34. 35.
(e) Paral. L. I. c. 11. v. 29.
(f) Reg. L. II. c. 21. v. 18.
(g) Reg. L. III. c. 4. v. 16.
(h) Genes. c. 46. v. 23.
(i) Paral. L. I. c. 8. v. 8, 11.
(k) Paul. p. 158, 198. Ovid. Metam. L. X. c. 4. Plut. Tom. I. pag. 62. Myth. par M. l'Abb. Ban. T. I. p. 50, 65, 66. T. IV. p. 175. & suiv.

rens, que Borée jaloux de l'inclination d'Apollon pour ce jeune Prince, avoit détourné le palet dont ils jouoient ensemble; & il faut avouer que la fiction étoit assez ingénieuse.

Ovide la raconte de cette manière. Un jour, & c'étoit environ sur le midi, il prit envie à Apollon & à Hyacinthe de jouer ensemble au palet;& pour jouer plus aisément, ils se dépouillerent de leurs habits. Apollon commença le premier, & jetta son palet si haut qu'il en fit écarter les nues, & ce palet ayant long-tems demeuré en l'air, & retombant de plat sur la terre, montra l'adresse & la force de celui qui l'avoit jetté. En même tems, Hyacinthe, transporté par la passion du jeu, courut pour le relever; mais, ce palet ayant donné contre terre, rebondit contre son visage, & le fit tomber à la renverse. Apollon pâlit de ce coup aussi-bien que le malheureux Hyacinthe. Il courut pour le relever, il l'embrasse, il essuye sa plaie; & par toutes sortes de remedes, il tâcha d'arrêter son ame qui fuyoit déjà du corps. Mais, sa science étoit inutile, puisque le mal étoit incurable. Comme les lits & les pavots, que l'on a rompus par le pieds ne trouvant plus d'appui sur leur tige, laissent pencher leur fleur en bas & ne regardent plus que la terre, ainsi Hyacinthe mourant ne peut plus soutenir sa tête, elle lui tombe sur les épaules, & devient pour lui un fardeau. » Hé quoi, » mon cher Hyacinthe, lui dit » alors Apollon, faut-il donc » que je te perde quand tu ne » fais que de naître; & que » pour comble d'affliction je » reconnoisse mon crime dans » ta blessure & dans ma dou» leur? Que ne puis-je donner » ma vie pour la tienne ou » mourir avec toi? Mais, puis» que nous sommes sujets à la » loi des destinées, au moins » tu seras toujours avec moi? » Ta mémoire sera toujours » dans mon cœur, & ton » nom sera toujours dans » ma bouche. Ma lyre ne » résonnera que pour toi, & » mes vers ne célébreront que » tes louanges, & tu seras » changé en une fleur où l'on » verra mes plaintes écrites. «

Tandis qu'Apollon prononçoit ces paroles, le sang d'Hyacinthe qui avoit fait rougir les herbes, cessa visiblement d'être sang; & il en naquit une fleur, dont la couleur étoit plus vive & plus éclatante que l'écarlate. Elle avoit la forme d'un lis; & en effet, on l'eût prise pour un lis, si ce n'est que le lis est blanc, & qu'elle est de couleur de pourpre. Ce ne fut pas assez pour Apollon qui voulut rendre honneur à Hyacinthe, il écrivit ses regrets sur les feuilles de cette fleur, & l'on y voyoit écrit *Ai*, *Ai*, qui est la voix la plus ordinaire de l'affliction & de la douleur.

Les Lacédémoniens célébroient tous les ans auprès du

tombeau d'Hyacinthe, une fête solemnelle, où ils lui offroient des sacrifices; ils instituerent même à son honneur des jeux qui portoient son nom, comme nous l'apprend Athénée, qui en fait la description.

Pausanias parle du tombeau de ce Prince, sur lequel il dit qu'on voyoit la figure d'Apollon. Sa métamorphose en une fleur du même nom, n'est qu'un épisode du Roman. On ne sçait pas trop ce que c'est que l'Hyacinthe. Dioscoride croit que c'est le Vaccinium, ou l'oignon sauvage, qui a la fleur couleur de pourpre, & sur laquelle on voit, mais imparfaitement, les lettres dont parle Ovide.

Quoi qu'il en soit, cette fable fait voir quelle idée la religion payenne avoit de ses Dieux, puisqu'on ne rougissoit pas de leur attribuer les foiblesses les plus infâmes. Les plaintes d'Apollon à la mort d'Hyacinthe ont souvent fait parmi les payens mêmes, le sujet des railleries les plus piquantes contre ce Dieu.

HYACINTIDES, *Hyacintides*, fille dont la naissance, le nombre & les noms de chacune se trouvent différemment rapportés dans quelques anciens Auteurs. Harpocration les fait filles d'Hyacinthe. Apollodore est de même opinion, & en compte quatre, qu'il nomme Anthéis, Egleïs, Euthénis & Lyrie, ajoûtant que les Athéniens, par l'ordre d'un ancien oracle, les immolerent pour le salut public au tombeau du cyclope Géreste. Quelques-uns, entre lesquels est Démosthène, les font filles d'Erechthée. D'autres en mettent six, Protogénie, Pandore, Procris, Creuse, Orythie & Chthénie, & disent que les deux premières souffrirent qu'elles fussent immolées sur un côteau nommé Hyacinthe, d'où elles furent toutes appellées Hyacinthides. Hésychius en fait aussi mention. Hygin n'en met qu'une seule, qu'il nomme Spartiantis.

HYACINTHIES, *Hyacinthia*, Ὑακίνθια, (*a*) fêtes que les Lacédémoniens célébroient tous les ans au mois Hécatombæon, pendant trois jours, en l'honneur d'Apollon, auprès du tombeau d'Hyacinthe. Les deux premiers jours de ces fêtes étoient employés à pleurer sa mort; on mangeoit sans couronne sur la tête, & on ne chantoit aucun hymne après le triste repas; mais, le troisième jour, on s'abandonnoit à la joie, aux festins, aux cavalcades & autres réjouissances. On offroit ce jour-là des sacrifices à Apollon, & on n'oublioit pas de bien traiter sa famille & ses domestiques.

HYADES, *Hyades*, (*b*)

(*a*) Plut. T. I. p. 325. Ovid Metam L. X. c. 4. Pauf. p. 198. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. I. p. 526, 527.

(*b*) Virg Georg. L. I. v. 138. Æneid. L. I. v. 748. L. III. v. 516. Ovid. Metam. L. XIII. c. 8. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. III. pag. 460. Mém. de l'Acad. des Inscrip. & Bell. Lett. T. V. pag. 37. & *suiv*.

Ὑάδες, nom commun à sept étoiles, qui, selon les Anciens, amenoient toujours la pluie.

C'est pour cette raison qu'on les a appellées Hyades, du mot Grec *ὕειν*, *pluere*, pleuvoir.

La principale est l'œil gauche du taureau appellé par les Arabes Aldebaran.

Les Poëtes ont feint que les Hyades furent les nourrices de Bacchus. Si l'on s'en rapporte à Myrtile, Cadmus est leur pere; suivant Euripide, elles sont filles d'Érechthée; d'autres ont assuré que Béotie les avoit eues de son mariage avec Hyas; & de ce nombre est Alexandre, en cela différent de Nonnus qui les fait naître du fleuve Lamus. Mais, l'opinion la plus généralement reçue, est celle dont Ovide fait mention dans ses Fastes. Ce Poëte donne aux Hyades pour pere Hyas, & pour mere Æthra. Timée, antérieur à Ovide de plusieurs années, avoit suivi la même opinion. Cela posé, il n'est pas difficile d'appercevoir que le texte du scholiaste de Germanicus est altéré, lui qui assure, sur le témoignage de Musée, que les Hyades étoient filles d'Hya & d'Atlas.

Il y a apparence que le nom d'Æthra aura été changé mal à propos en celui d'Hya. Cette conjecture ne souffriroit aucune difficulté, si Musée & Timée avoient puisé dans les mêmes sources; mais, une circonstance rend la chose douteuse, c'est que si l'on s'en tient à la narration du premier, Hyas a été tué, ou par un lion, ou par un sanglier, & que le second au contraire rapporte la cause de sa mort à la morsure d'un serpent; en quoi il a été abandonné par Ovide, qui nous a conservé la mémoire de cette aventure, dans le V.ᵉ livre de ses Fastes.

Cependant, il n'est pas inutile de remarquer qu'Hygin, sur la foi de Musée, raconte que le jeune Hyas fut dévoré par un lion; & il ajoûte qu'Atlas, de son mariage avec Pleione, eut quinze filles. Jamais rien ne ressembla moins au récit du scholiaste de Germanicus, & dès-lors il faut convenir que lui & Hygin ont copié des Auteurs différens; soupçon qui paroît autorisé par quelques éditions d'Hygin, dans lesquelles, au rapport de Munker, le nom de Mnaséas se trouve à la place de celui de Musée. De plus, le même Critique assure que dans cinq de ses manuscrits les Hyades sont appellées filles d'Æthra, & non de Pleione. Il se pourroit bien faire néanmoins, qu'Hygin eût confondu la fable des Hyades & celle des Pleiades.

Mais, sans entrer dans un plus grand détail sur cet article, examinons maintenant combien les Anciens ont donné de nourrices à Bacchus. Graces à Théon, on connoît aujourd'hui quels ont été leurs sentimens. Un passage de ce Scholiaste fait voir clairement que ni les Poë-

tes, ni les autres Écrivains ne convenoient entr'eux sur le nombre des Hyades. Euripide en reconnoît trois; opinion qui lui étoit commune avec les habitans de l'isle de Naxos, ainsi que nous l'apprend Diodore de Sicile. A l'égard de Phérécyde, il en admettoit sept. Le passage de Théon est précis, & la preuve que ce Scholiaste ne s'est point trompé, se tire des paroles d'Hygin: *Has autem Pherecydes Atheniensis Liberi nutrices esse demonstrat numero septem, quas etiam antea Nymphas Dodonidas appellatas. Harum nomina sunt hæc, Ambrosia, Eudore, Phæsyle, Coronis, Polyxo, Phæo, Thyene.* Il est donc certain que Phérécyde reconnoissoit sept Hyades.

Si l'on en croit cet Auteur, ce fut Ino qui confia le jeune Bacchus au soin des Hyades, pour le mettre à couvert de la persécution de Junon. On sçait bien qu'Hygin, sur la foi de cet Auteur, ne craint pas d'assurer qu'Ino reçut des mains des Naïades, le fils de Sémelé; mais, que conclure de-là? Sinon que ce Mythologue ne doit point être cru sur sa parole, quand il traduit les écrits des Grecs. C'est apparemment dans ces sources qu'il avoit puisé une tradition toute différente sur le nombre des nourrices de Bacchus. D'autres Écrivains, selon lui, les nommoient Naïades, & en comptoient six. *Alii*, dit-il, *Naïadas vocant, quarum nomina Cisseis, Nysa, Erato, Eriphia, Bromia, Polyhymno.*

Les Anciens ne sont pas moins partagés par rapport aux noms des Hyades. Il paroît pourtant, que le sentiment d'Hésiode a été le plus universellement suivi. Dans son poëme des Astres, dont Théon & Tzetzès citent un fragment, elles sont appellées Phæsylé, Coronis, Cléa, Phæo & Eudora. Diodore de Sicile qui n'en reconnoît que trois, les nomme Philia, Coronis & Cléis; mais, le mot φιλία doit être changé en φαεσύλη, en voici les raisons. Premièrement, aucun des Auteurs dont les témoignages ont été produits ci-dessus, ne met Philia au nombre des Hyades; en second lieu, les noms de Coronis & de Cléa sont les mêmes dans Diodore de Sicile & dans Hésiode; & dès-lors il n'y a guère d'apparence que ces Écrivains aient varié sur le chapitre de Phæsylé. Il en étoit aussi fait mention dans Phérécyde, aussi-bien que de Coronis & de Cléa. Disons la même chose de Phæo & d'Eudora. Ce Mythologue aux cinq d'Hésiode en ajoûtoit deux, sçavoir Ambrosie & Dioné, dont le nom dans Hygin a été changé par les copistes en celui de Thyené. De son aveu néanmoins il traduit Phérécyde; & ce dernier avoit écrit Dioné, comme le prouvent évidemment les paroles du scholiaste d'Homère; en quoi il est parfaitement d'accord avec Ovide.

Voilà les noms les plus céle-

bres des Hyades ; les Anciens cependant connoissoient encore plusieurs autres nourrices de Bacchus ; & cela ne paroîtra point étonnant, quand on fera réflexion que ce dieu, au rapport de Théophraste & de Phanodème, avoit été nourri par les Nymphes, dont on n'ignore pas que le nombre étoit infini ; mais, l'opinion la plus généralement reçue, faisoit honneur aux Hyades de l'éducation de Bacchus, & même Phérécyde dérivoit leur nom de celui de Sémelé, qui s'appelloit Ὕη, à ce qu'il prétend. Mais, d'autres assurent que le mot Ὕης n'est qu'une épithete de Bacchus.

Les Anciens, comme nous l'avons déjà dit, regardoient la constellation des Hyades comme apportant la pluie, témoin ce vers de Virgile :

Arcturum, pluviasque Hyadas geminosque triones.

Les Philosophes reconnoissent unanimement aujourd'hui que les étoiles sont trop éloignées de nous pour causer aucuns changemens ni aucune altération dans notre athmosphere ni dans notre terre.

HYADES, *Hyades*, Ὑάδες, (*a*) terme qui se trouve dans Job, où il est mis pour l'Hébreu Chimah. Dans le même livre, Chimah est aussi traduit par *Pleïades*, les Pleïades. Dom Calmet croit que le terme de l'original marque l'orient, ou le printems.

HYAGNIS, *Hyagnis*, (*b*) Ὕαγνις, le plus ancien joueur de flûte, selon Plutarque, dans son dialogue de la musique. Il florissoit à Célènes, ville de Phrygie, pendant qu'Érichthonius, qui le premier attela des chevaux à un char, regnoit dans Athènes, la 1242.e année de la chronique de Paros, 1506 ans avant Jesus-Christ. Nous tenons de cette chronique ces circonstances, & elle nous apprend de plus que Hyagnis fut l'inventeur de la flûte & de l'harmonie Phrygienne, & qu'il composa des nomes ou cantiques pour la Mere des dieux [& non pas pour le dieu Mars, comme le dit M. Fabricius, *in Martem deum*, pour *in Matrem deorum*] pour Bacchus, pour Pan & pour quelques autres divinités ou héros du païs.

Hyagnis fut pere de Marsyas comme Plutarque l'assure, de même que Nonnus ; d'où il paroît qu'Apollodore s'est trompé, en donnant à Marsyas Olympe pour pere.

Que Hyagnis soit auteur de l'harmonie Phrygienne, Aristoxène cité par Athénée en fait foi ; & Apulée, dans ses Florides, lui attribue non-seulement l'invention de la flûte simple, mais encore celle de la double flûte. A l'égard du nome ou cantique de la mere des dieux,

(*a*) Job. c. 9. v. 9. c. 38. v. 31.
(*b*) Athen. p. 624. Roll. Hist. Anc. Tom. V. pag. 676. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. IV. p. 184. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. VIII. pag. 85, 86. T. X. p. 257, 258.

νόμος Μητρώος, Athénée, sur l'autorité de quelques Poëtes, en fait auteur un Numide nommé Seirite, auquel il attribue aussi l'invention de la flûte; & de-là vient, ajoûte-t-il, que les Poëtes, entre autres Douris, donnent aux flûtes le nom de Libyennes ou d'Africaines. Mais, il semble que par rapport à l'un & à l'autre fait, la chronique de Paros doit l'emporter sur le témoignage d'Athénée & de ses garans; ce qui pourtant n'empêcheroit pas que le Numide dont nous venons de parler, sans être le premier inventeur de la flûte en général, ne pût l'avoir été de quelque espece de flûte singulière; & cela paroîtroit d'autant plus probable, que Pollux parle de deux sortes de flûtes, dont l'invention, dit-il, est due aux Libyens; sçavoir, 1.° la flûte oblique ou courbe. 2.° La flûte pour les chevaux faite de bois de laurier, auquel on a ôté le cœur & l'écorce, & qui rend un son très-aigu.

HYALA, *Hyala*, Τὰ Ὕαλα, (*a*) ville des Indes, située sur les bords de l'Indus. Alexandre s'avança jusqu'à cette ville, qui étoit alors très-considérable. Elle suivoit des loix presque semblables à celles de la République des Spartiates. Ses Rois, toujours au nombre de deux, étoient toujours pris en deux familles toujours les mêmes, & c'étoient eux qui commandoient à la guerre. Mais, l'administration du gouvernement public appartenoit à un Sénat.

HYALE, *Hyale*, (*b*) nymphe; l'une des compagnes de Diane.

HYAMIDES, prêtres de Jupiter. *Voyez* Hyamus.

HYAMIE, *Hyamia*, Ὑαμία, (*c*) province du Péloponnèse dans la Messénie, selon Pausanias. Tout ce que cet Auteur nous en apprend, c'est que les Lacédémoniens, après avoir détruit Ithome jusqu'aux fondemens, donnerent cette province aux descendans d'Androcle.

HYAMPEUS VERTEX, Ὑαμπεὶν κορυφὴ, (*d*) c'est-à-dire, le sommet d'Hyampé. Hérodote nomme ainsi une montagne qu'Ortélius juge avoir été dans la Phocide, & peut-être l'une des cimes du Parnasse. Il paroît par le témoignage de Plutarque, *de tardâ Dei vindictâ*, qu'elle étoit près de Delphes.

HYAMPOLIS, *Hyampolis*, Ὑάμπολις, (*e*) ville de Grece dans la Phocide. Elle étoit située dans le défilé par où l'on passoit de Thessalie & de la Locride Épicnémidienne dans la Phoci-

(*a*) Diod. Sicul. p. 617.
(*b*) Ovid. Metam. L. III. c. 4.
(*c*) Pauf. p. 242.
(*d*) Herod. L. VIII. c. 39.
(*e*) Strab. pag. 401, 416, 423, 424. Stati. Thebaïd. L. VII. v. 345, 346. Herod. L. VIII. c. 28, 33. Pauf. p. 680. Tit. Liv. L. XXII. c. 18. Plin. T. I. p. 198. Homer. Iliad. L. II. v. 28.

de. Stace marque sa situation sur un écueil escarpé.

Le nom de cette ville indique assez l'origine de ceux qui l'habitoient. Car, les Hyantes chassés de Thebes par Cadmus vinrent s'établir dans ce canton de la Phocide, & y bâtirent une ville que l'on appella quelque tems la ville des Hyantes. Mais depuis, l'usage voulut que pour signifier la même chose par un seul mot, on dit Hyampolis. Cette ville fut brûlée par Xerxès & entiérement détruite par Philippe. Cependant, on y voyoit encore du tems de Pausanias quelques restes de l'ancienne place publique, un édifice de médiocre grandeur où le Sénat s'assembloit, & un théatre qui n'étoit pas loin des portes. L'empereur Adrien y avoit fait bâtir un portique qui portoit le nom de ce Prince. Il n'y avoit dans toute la ville qu'un seul puits, & les habitans n'avoient point d'autre eau pour leurs différens besoins, si ce n'est quelques eaux du ciel qu'ils conservoient du mieux qu'ils pouvoient. Ils avoient une dévotion particulière à Diane. Cette Déesse avoit son temple dans la ville; quant à sa statue, Pausanias observe qu'il n'en peut rien dire, parce qu'ils n'ouvroient ce temple que deux fois l'année, & qu'il n'y étoit pas entré. Ils avoient coutume de choisir dans un troupeau les bêtes qu'ils devoient immoler à Diane durant le cours de l'année, & ils prétendoient que ces bêtes devenoient plus grasses que les autres, & qu'elles n'étoient sujettes à aucune maladie.

Nous remarquerons que cette ville s'appella d'abord Anémorée ou Anémolie, selon Strabon, & qu'elle faisoit la séparation des Phocéens & des Delphiens, dans le tems que les Lacédémoniens séparerent les Delphiens du corps des Phocéens, voulant qu'ils formassent un peuple particulier. *Voyez* Hyantes.

HYAMPOLIS, *Hyampolis*, Ὑάμπολις, (*a*) autre ville de Grece, quelque part vers le Parnasse, & différente de la précédente, selon Strabon.

HYAMPOLITES, *Hyampolitæ*, Ὑαμπολῖται, (*b*) les habitans d'Hyampolis, dans la Phocide. *Voyez* Hyampolis.

HYAMUS, *Hyamus*, (*c*) chef des Hyamides. Pindare dit qu'Apollon invita les Parques à se trouver aux couches de la Nymphe Évadné, pour régler les destinées d'Hyamus, qui devoit être un jour le chef des Hyamides, ces fameux Prêtres du temple de Jupiter de Pise.

HYANTES, *Hyantæ*, *Hyantes*, (*d*) Ὕανται, Ὕαντες, peuple de Grece dans la Béotie,

(*a*) Strab. p. 424.
(*b*) Xenoph. p. 509.
(*c*) Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. V. p. 32.
(*d*) Pauf. p. 548, 549, 680. Strab. p. 401, 424. Plin. T. I. p. 158.

tie, ou plutôt dans la Thébaïde, selon Pausanias. Ils succéderent aux Ectènes; mais, ensuite, Cadmus étant venu de Phénicie avec une armée, livra combat aux Hyantes & les défit; ces peuples se voyant subjugués s'enfuirent durant la nuit, & allerent chercher une retraite ailleurs. On a vu dans l'article d'Hyampolis, qu'ils passerent dans la Phocide, où ils fonderent cette ville, ou, pour parler plus juste, la réparerent; car, elle existoit avant leur établissement dans cette contrée.

HYARBITAS, *Hyarbitas*, (a) certain Orateur, qui creva des efforts qu'il fit pour étaler le ton & l'éloquence de Timagène. Il y en a qui interpretent ce nom un Africain, parce qu'Iarbas regna dans un canton d'Afrique nommé Mauritanie.

HYAROTIS, *Hyarotis*, Ὑαρωτις. *Voyez* Hydraote.

HYAS, *Hyas*. *Voyez* Hyades.

HYATES, *Hyatæ*, Ὑᾶται, (b) nom d'une tribu chez les Sicyoniens. Ce fut Clisthène qui donna ce nom à cette tribu.

HYBLA, *Hybla*, Ὕβλα, (c) nom commun à plusieurs villes de Sicile. Pausanias n'en reconnoît que deux. C'est au sujet d'une statue de Jupiter tenant un sceptre, qui étoit auprès du char de Gélon à Olympie. » Cette statue, dit-il, est d'un » goût fort ancien; on dit » que c'est un présent des » Hybléens. Pour moi, je con» nois deux villes d'Hybla en » Sicile, l'une surnommée Ga» léotis, l'autre la Grande, » parce qu'en effet c'étoit la » plus grande. Toutes deux » conservent encore leur nom; » mais, l'une bâtie aux en» virons de Catane, est au» jourd'hui entiérement déser» te, & l'autre qui n'en étoit » pas loin, n'est plus qu'un » village, où néanmoins il s'est » conservé un temple célebre » dans la Sicile, dédié à la » déesse Hybléa. Je croirois » que ce sont les habitans de » cette dernière, qui ont au» trefois transporté à Olym» pie la statue dont je parle; » & ce qui me le fait croire, » c'est que Philiste, fils d'Ar» choménide, nous représente » ces peuples comme versés » dans l'interprétation des son» ges & des prodiges, & com» me beaucoup plus religieux » que les autres barbares de » la Sicile. »

D'autres reconnoissent trois villes du nom d'Hybla en Sicile, & les distinguent par les surnoms de *grande*, *moindre* & *petite*, comme on peut le voir dans les articles suivans.

HYBLA, *Hybla*, Ὕβλα, (d) surnommée la Grande, *Hybla major*, ville de Sicile, située

(a) Horat. L. I. Epist. 19. v. 15.
(b) Herod. L. V. c. 68.
(c) Pauf. p. 334.
(d) Pauf. p. 334.

assez près & au midi du mont Étna. Paruta fournit une médaille, où il est fait mention de ΥΒΛΑΣ ΜΕΓΑΛΑΣ. Cette ville formoit un triangle avec Catane & Murgantium, dans le milieu duquel étoit une plaine nommée *Campus Piorum*. Cette Hybla étoit dans les terres, vers l'endroit où est la baronie nommée la Motta di Santa Anastasia, selon M. de l'Isle. Pausanias dit qu'elle étoit dans le territoire de Catane, & entiérement dépeuplée. Elle ne subsiste plus.

HYBLA, *Hybla*, Ὕβλα, surnommée la Moindre, *Hybla minor*, autre ville de Sicile, dans les terres, dans la partie méridionale de l'isle. Elle étoit aussi surnommée *Heræa*. C'est de celle-là qu'il est question dans l'Itinéraire d'Antonin où elle est mise sur la route d'Agrigente à Syracuse. Dans un autre lieu de l'Itinéraire, elle est nommée *Plagereo sive Cymbæ*, par la corruption que les Copistes ont faite de *Plagaheraæ sive Hyblæ*. Cluvier met cette Hybla à Ragusa. En comparant les deux Siciles de M. de l'Isle, les ruines de cette ville doivent se trouver entre la Vittoria & Chiaramonte.

HYBLA, *Hybla*, Ὕβλα, (a) surnommée la Petite, *Hybla minor* autre ville de Sicile; elle étoit sur la côte Orientale. C'est cette Hybla qu'on surnommoit aussi Galéotis, & plus souvent Mégare; de là vient que le Golfe, au midi duquel elle étoit située, prenoit le nom de *Megarensis Sinus*; on le nommoit aussi Xiphonius à cause de Xiphonia, ville dont Augusta a pris la place. Quelques-uns ont cru que c'est présentement Mililli; mais, cette baronie est plus éloignée de la mer qu'Hybla qui étoit sur le rivage. Ses ruines sont entre deux ruisseaux, sçavoir, Cantaro-Fiume & Fiume-San Cosmano.

Une de ces trois Hybla étoit aussi nommée Tiella. Étienne de Byzance le dit; mais, il ne détermine point laquelle. Tite-Live parle d'une Hybla au vingt-sixième livre, & il paroît que c'est d'Hybla la Grande.

HYBLA, *Hybla*, Ὕβλα. (b) lieu de Grece, dans l'Attique, selon Servius. Expliquant ce vers de Virgile:

Hyblæis apibus florem depasta salicti.

il fait cette remarque: Hybla, dit-il, ou Hyblé, petite ville de Sicile, présentement appellée Mégare; ou bien c'est un lieu de l'Attique, où l'on recueille le meilleur miel. *Locus in Attica ubi optimum mel nascitur.* Le P. de la Rue dit sur ce même vers, que l'Hybla de Virgile est une ville de Sicile, située près d'une monta-

(a) Strab. p. 267, 387. Pauf. p. 334. Tit. Liv. L. XXVI. c. 21. Thucyd. pag. 455.

(b) Virg. Eclog. 1. v. 55. Strab. pag. 267.

gne, & que ce lieu étoit remarquable, à cause de l'excellent miel que l'on y amassoit. Strabon long-tems auparavant avoit aussi parlé de l'excellent miel de cette ville.

Il y eut aussi en Italie un lieu du nom d'Hybla, selon Étienne de Byzance.

HYBLA, *Hybla*, Ὕϐλα, (*a*) montagne de Sicile, selon Pline. Sans doute que quelqu'une des villes du nom d'Hybla étoit située dans le voisinage de cette montagne.

HYBLÉA, *Hyblæa*, déesse qui étoit adorée en Sicile.

HYBLÉENS, *Hyblæi*, (*b*) Ὑϐλαῖοι, les habitans des villes appellées Hybla. Pline les nomme *Hyblenses*. Mais, cela doit s'entendre principalement des habitans d'Hybla la Grande.

HYBRÉAS, *Hybreas*, (*c*) Ὑϐρέας, Orateur, natif de Mylasa, après avoir étudié à Antioche, revint à Mylasa, & s'adonna au barreau, où il fit admirer son éloquence. Il s'avança dans les charges publiques, & s'acquit presque autant de pouvoir dans la ville qu'Euthydemus, qui y étoit le plus puissant, mais violent & tyrannique dans sa manière d'agir. Hybréas s'adressant à lui dans une harangue, lui dit: *Tu es un mal nécessaire à notre ville, car nous ne pouvons vivre avec toi, & nous ne sçaurions vivre sans toi.*

(*a*) Plin. T. I. pag. 596.
(*b*) Plin. T. I. p. 163.

En ce tems-là, Labiénus, de la faction de Cassius, s'étant joint aux Parthes, qui s'emparerent de l'Asie mineure, vint assiéger Mylasa. Hybréas fit dans cette occasion le devoir de bon citoyen, & anima les Cariens ses compatriotes à se défendre avec courage. Comme c'étoit un homme d'un esprit agréable, il insultoit même à la ridicule vanité de Labiénus; & pour contraster avec le titre de Parthique que prenoit ce Général, lui, il se faisoit appeller Carique. La plaisanterie étoit bien fondée; car, Labiénus prenoit à contre sens la pratique des Généraux Romains, qui empruntoient de nouveaux surnoms des nations qu'ils avoient vaincues, & non pas de celles qu'ils menoient faire la guerre à leurs concitoyens. Le succès au reste ne fut pas favorable à Hybréas. Sa patrie, la ville de Mylasa, fut ruinée; & lui il ne sauva sa vie qu'en se retirant dans l'isle de Rhodes.

On rapporte d'autres traits d'Hybréas. Marc-Antoine ayant imposé un second tribut aux villes, Hybréas, parlant pour l'Asie, eut le courage de lui dire plaisamment & assez conformément au goût de M. Antoine: » Si vous pouvez exiger » de nous deux tributs chaque » année, vous pouvez donc

(*c*) Plut. Tom. I. p. 926. Strab. p. 630, 659, 660. Crév. Hist. Rom. Tom. VIII. p. 300, 341.

» nous donner aussi chaque année deux étés & deux automnes. » Mais, il ajoûta fortement, & avec assez de danger pour lui, sur ce que l'Asie avoit déja fourni deux cens mille talens : » Si vous » n'avez pas reçu les grandes » sommes que nous avons données, redemandez-les à ceux » qui les ont reçues pour vous ; » & si les ayant reçues vous ne » les avez plus, nous sommes » perdus sans ressource. »

Ce mot piqua vivement M. Antoine ; car, il ignoroit la plûpart des désordres qui se commettoient à sa cour ; & cette ignorance venoit moins de nonchalance & de paresse, que d'une certaine simplicité qui le portoit à avoir une confiance sans réserve en tous ceux qui l'obsédoient.

HYBRIAS, *Hybrias*, (*a*) de Crete, dont Athénée rapporte une Chanson militaire, que l'on trouvera sous l'article de Chanson. *Voyez* Chanson.

HYBRIS, *Hybris*, Ὕϐρις, (*b*) nom d'un chien de Chasse, selon Xénophon. Ce mot veut dire l'injure.

HYBRISTAS, *Hybristas*, (*c*) Lacédémonien, qui, s'étant mis à la tête des jeunes Céphalléniens, l'an de Rome 562, & 190 avant Jesus-Christ, exerçoit des brigandages continuels sur la mer de Céphallénie, & empêchoit les Romains de faire venir des convois d'Italie. C'est ce qui fit qu'on y envoya quatre galères, deux des alliés d'Italie, & deux des Rhodiens, pour garder cette mer.

HYBRISTIQUES, *Hybristica*, (*d*) Fêtes qu'on célébroit à Argos, en l'honneur des femmes qui avoient pris les armes, & sauvé la ville assiégée par les Lacédémoniens, qu'elles eurent la gloire de repousser ; c'est de l'affront qu'ils essuyerent, que la Fête prit son nom ; ὕϐρις en Grec signifie injure, affront, ignominie ; elle fut grande pour des Spartiates, si toutefois on n'a pas fait trop d'honneur aux exploits des Argiennes dans cette occasion.

HYCCARA, *Hyccara*, (*e*) Ὕκκαρα ; petite ville de Sicile. Elle étoit maritime & située sur la côte septentrionale.

Antonin la met entre Parthénicum & Palerme, sur la route de Lilybée à Tyndaride, à huit milles de la première & à seize de la seconde. Étienne de Byzance la nomme Hyccaron, Hyccarum, & cite Philiste ; il dit aussi Hyccara, que Thucydide, Diodore de Sicile & Plutarque ont employé. Quelques-uns ont voulu distinguer

(*a*) Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. IX. p. 346.
(*b*) Xenoph. p. 987.
(*c*) Tit. Liv. L. XXXVII. c. 13.
(*d*) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. II. pag. 217.
(*e*) Thucyd. p. 455. Diod. Sicul. p. 333. Plut. Tom. I. p. 213, 513. Pausf. pag. 88.

Hyccara & Hyccarum, comme si c'étoient deux villes differentes.

Synésius dit que la fameuse Laïs, courtisanne, étoit une esclave d'Hyccara, qui ayant été achetée en Sicile, avoit été emmenée & prostituée en Grece. Plutarque dit de même qu'après le départ d'Alcibiade, Nicias se retira à Carane sans avoir fait d'autre exploit, que de ruiner Hyccara, petit bourg des Barbares, d'où l'on dit qu'étoit la courtisanne Laïs qui, fort jeune encore alors, fut vendue parmi les autres prisonniers, & menée dans le Péloponnèse. Il dit encore, en parlant de la mort d'Alcibiade assassiné par les Barbares: Timandre, sa maîtresse, ayant ramassé son corps, & l'ayant enveloppé & couvert des plus belles robes qu'elle eût, lui fit des funérailles aussi magnifiques que l'état de sa fortune présente le permettoit. Plutarque ajoûte : on prétend que Laïs cette célebre courtisanne, qu'on appelloit la Corinthienne, étoit fille de cette Timandre; mais qu'elle avoit été faite esclave dans Hyccara, petite ville maritime de la Sicile.

Corneille dit que cette ville étoit le siege d'un évêché, du tems de saint Grégoire le Grand. On ne sçait d'où il tient cette remarque; mais, ce siege ne se trouve point dans les Notices que nous connoissons

Les ruines de cette ville se nomment aujourd'hui Muro di Carini.

HYDA, *Hyda*, Ὕδη, (a) lieu de l'Asie mineure. Strabon rapportant trois vers de l'Iliade dont le sens est, que Mesthlès & Antiphus, fils de Pyléméne, & les deux plus vaillans Capitaines que le marais Gygée ait portés, commandoient les Méoniens qui habitoient au pied du mont Tmolus; Strabon, dis-je, poursuit ainsi : » Quelques-uns y ajoûtent ce quatrième vers: » Dans les villages de la fertile Hyda sous les roches » du Tmolus, montagne couverte de neige. » Cependant, comme l'observe ce Géographe, il n'y a point d'Hyda dans la Lydie. » D'autres disent que ce fut la patrie de » Tychius, dont Homère dit » qu'il étoit habitant d'Hyda. » [Quelques éditions que j'ai » sous les yeux portent Hyla.] » Ils ajoûtent, continue Strabon, que c'est un lieu couvert de forêts, souvent frappé de la foudre, & y placent les Arimes, suivant ce » que dit Homère : Derrière » les Arimes, où l'on dit que » Typhoee a son lit. Ils ajoûtent vers les chaînes de la » fertile Hyda. « Strabon poursuit ainsi : » Quelques-uns mettent cette fable (de Typhoee) » dans la Cilicie; d'autres, » dans la Syrie; quelques-uns

(a) Strab. p. 407, 408, 626, Homer, Iliad. L. II. v. 290, 271. L. VII. c. 221.

disent qu'Hyda est la ville de » Sardes ; d'autres, que c'en » est la citadelle. »

Madame Dacier, dans une de ses remarques sur l'Iliade, dit qu'Hyda est une ville de Lydie. Après la guerre de Troye, ajoûte-t-elle, elle changea de nom, & fut appellée Sardis. C'est pourquoi, Strabon dit que Sardis est postérieure à la guerre de Troye.

HYDA, *Hyda*, Ὕδη. Il y a des éditions d'Homère qui, au livre XX. v. 885, lisent Ida pour Hyda qui est la véritable leçon.

HYDA, *Hyda*, (*a*) ville de l'Asie Mineure dans la Carie, selon Pline. Les manuscrits lisent Hydas, selon le P. Hardouin.

HYDAMARDIE, *Hydamardie*, Ὑδαμαρδία. (*b*) nom que Lucien donne à la ville de l'isle de Cabaluse, qui est une isle imaginaire.

HYDARA, *Hydara*, (*c*) Ὕδαρα, place forte de la grand Arménie, selon Strabon. C'étoit une des soixante-quinze forteresses que Mithridate Eupator avoit fait élever.

HYDARNE, *Hydarnes*. (*d*) Ὑδάρνης, l'un des sept d'entre les plus grands seigneurs Persans, qui formerent une conspiration contre Smerdis le Mage.

HYDARNE, *Hydarnes*, (*e*) Ὑδάρνης, fils d'un seigneur Persan de même nom, commandoit dans l'armée de Xerxès ceux qu'on appelloit Immortels.

HYDARNE, *Hydarnes*, (*f*) Ὑδάρνης, pere de Statira & de Tériteuchme, Perse de fort grande qualité, étoit, sous le regne de Darius Nothus & d'Artaxerxe Mnémon, gouverneur d'une des principales provinces de l'Empire. Après sa mort, son gouvernement fut donné à son fils Tériteuchme.

HYDASPE, *Hydaspes*, Ὑδάσπης, (*g*) fleuve des Indes, avoit sa source aux monts Emodes. On lit dans Arrien, que l'Hydaspe reçoit le Sinare, & qu'il se perd lui-même dans l'Acésine avec lequel il va tomber dans l'Indus ; & Strabon, qu'Alexandre coupa des sapins & des cedres dans une forêt, sur les monts Emodes, & en bâtit une flotte sur le fleuve Hydaspe.

Lorsque ce Prince se fut avancé jusqu'aux bords de ce fleuve, Porus roi Indien se trouva campé sur l'autre rive, pour lui en disputer le passage, & avoit mis à la tête de ses troupes quatre-vingt-cinq

(*a*) Plin. T. I. p. 274.
(*b*) Lucian. T. I. p. 780.
(*c*) Strab. p. 555.
(*d*) Herod. L. III. c. 70.
(*e*) Herod. L. VII. c. 83, 211.
(*f*) Roll. Hist. Anc. T. II. p. 538.
(*g*) Strab. pag. 686, 691. *&* *seq.* Q. Curt. L. VIII. c. 12, 13, 14. L. IX. c. 4. Plin. T. I. p. 318, 320. Pomp. Mel. p. 202. Ptolem. L. VII. c. 1. Just. L. XIII. c. 4. Roll. Hist. Anc. T. III. p. 747. *&* *suiv.*

éléphans d'une prodigieuse grandeur, & derrière eux trois cens chariots, soutenus par trente mille hommes de pied; il n'avoit tout au plus que six à sept mille chevaux. Les Macédoniens ne craignoient pas seulement l'ennemi, mais le fleuve qu'il leur falloit traverser. Il étoit large de quatre stades, & tellement profond par-tout, qu'il paroissoit comme une mer, & n'étoit guéable nulle part. Sa largeur ne lui ôtoit rien de son impétuosité; car, il rouloit avec autant de violence qu'il eût pu faire dans un canal bien étroit; & ses flots bruyans & écumeux, qui se rompoient en plusieurs endroits, montroient qu'il étoit plein de pierres & de roches. Mais, rien n'étoit si affreux que la face du rivage tout couvert d'hommes, de chevaux & d'éléphans. Ces hideuses bêtes étoient là plantées comme des tours, & on les irritoit à dessein, afin que par leurs cris effroyables elles vinssent à jetter plus de terreur dans l'ame des ennemis. Tout cela ne put étonner des courages qui étoient à toute épreuve, & qu'une suite non interrompue de prospérités remplissoit d'assurance; mais, ils ne croyoient pas, avec leurs foibles barques, pouvoir surmonter la rapidité de l'eau; ni aborder sûrement. Ce fleuve étoit rempli de petites isles, où les Indiens & les Macédoniens passoient à la nage, avec leurs armes sur la tête; & il s'y faisoit tous les jours de légères escarmouches à la vue des deux Rois qui étoient bien aises de s'essayer, & de pressentir par ces petits combats ce qu'ils devoient espérer de la bataille générale. Cependant, Alexandre étoit fort embarrassé. Voyant que pour passer l'Hydaspe, la force ouverte ne pouvoit rien, il appella à son secours l'adresse & la ruse. Il fit tenter la nuit divers lieux par sa cavalerie, & jetter des cris comme s'il eût eu envie de passer, tout étant prêt pour cet effet. Porus y accouroit aussi tôt avec ses éléphans; mais, Alexandre demeuroit en bataille sur le bord. Cela étant arrivé plusieurs fois, & Porus voyant que ce n'étoit qu'un vain bruit & de vaines menaces, il ne s'ébranla plus pour tous ces mouvemens, & se contenta d'envoyer des coureurs par tout le rivage. Alexandre, délivré de la crainte de l'avoir sur les bras avec toute son armée dans un passage de nuit, songea sérieusement à passer le fleuve.

Il y avoit dans cette rivière, assez loin du camp d'Alexandre, une isle plus grande que les autres, qui étoit couverte de bois, & ainsi très-propre à couvrir & à cacher son dessein; il résolut de tenter par là le passage vers l'autre bord, & il réussit. Lorsque les Macédoniens furent passés, il s'engagea un grand combat, & la victoire resta de leur côté.

Malgré cela, le roi Porus ne fut point dépouillé de ses États, Alexandre ayant consenti à l'en laisser en possession.

Strabon, dans l'énumération qu'il fait des principaux fleuves des Indes, donne le troisième rang à l'Hydaspe. Les États du roi Porus étoient situés entre ce fleuve & l'Acésine; c'étoit un païs fort vaste & fort riche; on y comptoit près de trois cens villes.

L'Hydaspe est nommé Bidaspe dans Ptolémée; c'est peut-être une faute de copiste.

HYDASPE, *Hydaspes*, (a) Ὑδάσπης, nom que les Septante donnent à un fleuve voisin du Tigre & de l'Euphrate, dans le premier chapitre du livre de Judith. La Vulgate l'appelle Iadason.

HYDASPE, *Hydaspes*, (b) Ὑδάσπης, fleuve d'Asie, qui couloit aux environs de la ville de Suse, selon Quinte-Curse. Mais, dans l'endroit où Ortélius lisoit Hydaspe, les éditions modernes lisent Choaspe.

Ce fleuve est apparemment le même que celui dont il est parlé dans l'article précédent. C'est de ce fleuve que Vaugelas dit que son eau étoit célèbre, pour être exquise & délicieuse à boire. Virgile met l'Hydaspe dans la Médie.

Nec populi Parthorum aut Medus Hydaspes.

Le Pere de la Rue semble croire que c'est le même fleuve que quelques-uns ont mis dans la Médie; d'autres, dans les Indes, faute de bien sçavoir où il étoit véritablement. Il explique même le *fabulosus Hydaspes* d'Horace, comme si cette épithete vouloit dire que c'est un fleuve dont on ne débite que des fables. Ce n'est point cela; le P. Catrou dit beaucoup mieux. L'Hydaspe [dont parle Virgile,] étoit un fleuve de Perse, pas éloigné de la ville de Suse, l'une des capitales; il ne faut pas confondre ce fleuve Hydaspe avec un autre de même nom, qui fut, dans les Indes, le terme des conquêtes d'Alexandre. Quant aux vers d'Horace, les voici:

Sive per Syrtes iter æstuosas,

Sive facturus per inhospitalem

Caucasum, vel quæ loca fabulosus

Lambit Hydaspes.

Le mot *fabulosus* ne signifie pas ici un fleuve imaginaire, puisqu'il y avoit plusieurs Hydaspes, mais célebre, renommé, fameux, dont on a beaucoup parlé dans les Histoires. M. Dacier ne s'y est pas trompé

(a) Judith. c. 1. v. 6.

(b) Q. Curt. L. V. c. 2. Virg. Georg. L. IV. v. 211. Horat. Ode 19. v. 5. & seq.

Le Philoſophe Sextus met un fleuve du nom d'Hydaſpe en Éthiopie, vis-à-vis l'iſle de Méroé.

HYDASPE, *Hydaſpes*, (*a*) capitaine Troyen, fut renverſé par Sacrator, qui étoit un capitaine Latin.

HYDASPE, *Hydaſpes*, (*b*) valet qu'Horace introduit dans la deſcription d'un repas. Il le repréſente marchant à pas comptés, comme une jeune Athénienne qui auroit porté les corbeilles ſacrées de Cérès.

HYDATOSCOPIE, *Hydatoſcopia*, l'art de prédire les choſes futures, par le moyen de l'eau.

Ce mot eſt compoſé de ὕδατος, génitif de ὕδωρ, *aqua*, eau, & σκοπέω, *ſpeculor*, j'examine, je conſidere.

Il y a une Hydatoſcopie naturelle & permiſe ; elle conſiſte à prévoir & à prédire les orages & les tempêtes ſur certains ſignes qu'on remarque dans la mer, dans l'air, & dans les nuages. *Voyez* Hydroſcopie.

HYDE, *Hyde*, Ὕδη, (*c*) ville de l'Aſie Mineure, dans la Lydie. Étienne de Byzance dit que c'eſt là que demeuroit Omphale, reine des Lydiens, & fille de Jardanus, comme le dit Apollonius au quatrième livre de l'hiſtoire de Carie ; mais, pourſuit cet Auteur, Léandre ſurnommé Nicanor, la nomme Sardes. Pline dit que cette ville fut nommée Hyde par les Méoniens. *Voyez* Hyda.

HYDE, *Hyde*, Ὕδη, (*d*) autre ville de l'Aſie Mineure, dans la Lycaonie, ſur les confins de la Galatie & de la Cappadoce, ſelon Pline.

HYDRAOTE, *Hydraotes* (*e*) fleuve des Indes, l'un de ceux qui alloient porter leurs eaux dans l'Acéſine. Il eſt nommé Hyarotis dans Strabon. Vaugelas le nomme de même dans ſa traduction Françoiſe de Quinte-Curſe, quoique l'édition Latine porte Hydraote. Quinte-Curſe dit que ce fleuve, du tems d'Alexandre, étoit bordé d'une forêt remplie de paons ſauvages & d'arbres inconnus ailleurs.

Il paroît que c'eſt le même fleuve que l'Adris de Ptolémée. Arrien dit que l'Hydraote tombe dans l'Indus, au païs des Cambiſtholes ; il reçoit l'Hyphaſis, chez les Aſtrobes ; le Sarange chez les Méceiens ; le Neudre chez les Attacènes, & ſe perd dans l'Acéſine ; ainſi, il ne tombe pas immédiatement dans l'Indus.

HYDRAULE, *Hydraulus*, (*f*) étoit une eſpèce d'orgue où l'eau tombant & pouſſant l'air

(*a*) Æneid. L. X. v 747.
(*b*) Horat. L. II. Satyr. 8. v. 13. & *ſeq.*
(*c*) Plin. T. I. p. 277.
(*d*) Plin. T. I. p. 271.
(*e*) Strab. p. 694. & *ſeq.* Q. Curt. L. IX. c. 1. Ptolem. L. VII. c. 1.
(*f*) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. III. pag. 344.

donnoit le ſon à pluſieurs tuyaux. On en voit encore à Freſcati. Vitruve, Pline, & Athénée en attribuent l'invention à Ctéſibius Alexandrin. Ce que les Anciens en diſent n'en donne pas une idée bien diſtincte. Les Anciens eux-mêmes ont fort diſputé ſur ſa forme & ſur ſon uſage, comme on peut voir dans Athénée; mais, la commune opinion eſt que le vent pouſſé par l'eau faiſoit jouer l'Hydraule; il avoit, pourſuit Athénée, la forme d'un autel rond. Ammien Marcellin dit que de ſon tems on faiſoit des inſtrumens Hydrauliques & des lyres auſſi grandes que des chariots

HYDRE DE LERNE, *Hydra Lernæa*, monſtre (*a*) épouvantable, né de Typhon & d'Echidna.

Les marais de Lerne près d'Argos étoient infectés de pluſieurs ſerpens qui ſembloient ſe multiplier à meſure qu'on les détruiſoit. Hercule avec l'aide de ſes amis les en purgea entiérement, y mit le feu pour brûler les roſeaux, & rendit ainſi ce lieu habitable & fertile, & c'eſt peut-être ce qui a fait dire à Ptolemée Epheſtion, au rapport de Photius, que les têtes de l'Hydre étoient d'or; ſymbole ingénieux de la fertilité que notre Héros procura à un lieu inacceſſible. C'eſt ſans doute pour la même raiſon qu'Euripide, dans ſa Tragédie intitulée *Ion*, dit que la faulx dont ſe ſervit ce Héros pour couper les têtes de ce monſtre, étoit d'or. Apollodore ajoûte qu'à meſure qu'Hercule coupoit une des têtes de ce monſtre, Iolaüs fils d'Iphiclus qui l'accompagnoit, y mettoit le feu, de peur que le ſang qui en ſortoit n'en formât une nouvelle. En quoi il n'a fait que copier le Poëte que nous venons de citer; & c'étoit effectivement ainſi qu'étoit repréſenté cet évenement ſur un beau tableau qui étoit dans le temple de Delphes. Peut-être que parmi ces ſerpens il y en avoit un que les Grecs nomment Hydros, qui eſt très-venimeux; ce qui donna lieu à la fable de l'Hydre. Il faut remarquer qu'Hercule trampa ſes fleches dans le ſang de ce ſerpent, ou plutôt ſelon Diodore de Sicile, Eſchyle, Hygin, & pluſieurs autres, dans ſon fiel, qui étoit la partie de ſon corps la plus venimeuſe; ce qui les empoiſonna, comme il paroît qu'elles l'étoient par la bleſſure de Neſſus, & par la plaie de Philoctete qui fut dix ans malade, pour en avoir laiſſé tomber une ſur ſon pied.

Servius donne une autre explication à la fable de l'Hydre; il dit que ce qui y a donné lieu, c'eſt que des ma-

(*a*) Pauſ. p. 156, 296, 321. Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. I, pag. 204. Myth. par M. l'Abb. Ban. T. I, pag. 197. I. VII. p. 18. & *ſuiv.*

rais de Lerne sortoient plusieurs torrens qui inondoient toute la campagne; qu'Hercule les desfécha, y mit des digues, & fit des canaux pour faire écouler les eaux. On lit quelque part, que cette fable est venue de sept freres qui vivoient de pilleries, & qui se tenoient cachés dans les marais de Lerne, d'où personne ne pouvoit les chasser. Hercule en tua d'abord un, & ensuite les six autres, en les attirant deux à deux au combat. C'est peut-être ce qui a donné lieu aux Poëtes de dire que l'Hydre avoit sept têtes; mais, ils sont peu constans sur cet article. Simonide dit qu'elle en avoit 90. Selon Alcée, elle en avoit 50; & d'autres ne lui en donnent que cinq. Pausanias dit qu'il se peut bien faire que le sang de l'Hydre eût empoisonné les fleches d'Hercule; mais, il ne sçauroit se persuader qu'elle eût plusieurs têtes, & il ajoûte que ce fut Pisandre de la ville de Camire dans l'isle de Rhodes, qui pour faire ce monstre encore plus terrible, & pour donner plus de merveilleux à sa poësie, l'a représenté avec plusieurs têtes, apparemment dans le poëme qu'il avoit fait sur les fables, selon Macrobe.

Platon croit que par cette Hydre, les Poëtes ont voulu parler d'un Sophiste de Lerne qui se déchaînoit contre Hercule, & que par ses têtes renaissantes on a fait allusion aux mauvaises raisons dont ces sortes de personnes ne manquent jamais pour soutenir leurs paradoxes. D'autres disent que par cette Hydre & ses cinquante têtes, on doit entendre une citadelle défendue par cinquante hommes sous le commandement de Lernus, qui en étoit Roi; & on explique la fable qui porte que le Cancre défendit l'Hydre, en disant qu'un Prince de ce nom donna du secours à son allié contre Hercule & Iolaüs qui l'assiégeoient, & que ces deux Héros furent obligés pour en venir à bout, d'y mettre le feu.

Comme tous les évenemens de la vie de ce Héros étoient racontés d'une manière extraordinaire & fabuleuse, on dit au rapport d'Hygin, que Junon voyant Hercule près de triompher de l'Hydre, avoit envoyé un cancre Marin qui l'avoit piqué au pied, & que ce Héros l'ayant tué, la déesse l'avoit placé parmi les astres, où il forme le signe de l'Écrevisse. Mais, de toutes ces explications, la première qui nous apprend qu'Hercule nettoya les marais de Lerne, est la plus naturelle, & apparemment la seule véritable. M. l'Abbé Fourmont, qui dans son voyage de la Morée, visita ce lieu, dit qu'il est encore tout marécageux, & rempli de roseaux.

HYDRELA, *Hydrela*, (*a*)

(*a*) Tit. Liv. L. XXXVII, c. 56.

ville qui s'appelloit auſſi Carie. *Voyez* Carie.

HYDRELATANUS AGER, la campagne d'Hydrela. (*a*) *Voyez* Carie.

HYDRIA, *Hydria*, c'eſt-à-dire, cruche. L'Hydria étoit un vaſe percé de tous côtés, qui repréſentoit le dieu des eaux chez les Égyptiens. Les Prêtres le rempliſſoient d'eau en certains jours, l'ornoient avec magnificence, & le poſoient enſuite ſur une eſpèce de théâtre public. Alors, dit Vitruve, tout le monde ſe proſternoit devant le vaſe, les mains élevées vers le ciel, & rendoit graces aux Dieux des biens que cet élément leur procuroit; mais, cette cérémonie étoit néceſſaire chez un peuple, dont l'eau coupée par une infinité de canaux faiſoit la richeſſe, dont le Nil fertiliſoit les terres, & dont Canope étoit un des principaux dieux. *Voyez* Canope.

HYDRIÉPHORES, nom qu'on donnoit chez les Athéniens aux femmes des étrangers qui réſidoient à Athènes; on les appella de ce nom, comme étant obligées de porter des cruches d'eau dans la proceſſion des Panathénées.

Ce mot eſt compoſé de ὕδωρ, *aqua*, eau, & φέρω, *fero*, je porte.

HYDROCHARIS, *Hydrocharis* Ὑδρόχαρις, l'une des grenouilles de la Batrachomyomachie. Le mot *Hydrocharis* eſt compoſé de ὕδωρ, *aqua*, eau, & χαίρω, *gaudeo*, je me réjouis.

HYDROMANTIE, *Hydromantia*, (*b*) l'acte ou l'art de prédire l'avenir, par le moyen de l'eau. Ce mot eſt Grec & compoſé de ὕδωρ, *aqua*, eau; & μαντεία, *divinatio*, divination.

L'Hydromantie eſt une des quatre eſpèces générales de divination, les trois autres ont chacune rapport à un des élémens, le feu, l'air, la terre; & on les appelle Pyromantie, Aéromantie, Géomantie.

Varron dit que l'Hydromantie a été inventée par les Perſes, & que Numa Pompilius & Pythagore s'en ſont fort ſervis.

On diſtingue pluſieurs eſpèces d'Hydromantie, dont voici les principales.

1°. Lorſqu'à la ſuite des invocations & autres cérémonies magiques, on voyoit écrits ſur l'eau les noms des perſonnes, ou des évenemens, qu'on déſiroit de connoître, ordinairement ces noms ſe trouvoient écrits à rebours; au moins ſe rencontrerent-ils de la ſorte dans l'évenement que cite Delrio, d'après Nicéphore Choniate.

2.° On s'y ſervoit d'un vaſe plein d'eau, & d'un anneau ſuſpendu à un fil, avec lequel

(*a*) Tit. Liv. L. XXXVII. c. 56.

(*b*) Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. II. pag. 118, 119.

on frappoit un certain nombre de fois les côtés du vase.

3.° On jettoit successivement, mais à peu de tems l'une de l'autre, trois petites pierres, dans une eau tranquille & dormante, & des cercles que formoit la surface de cette eau, aussi bien que de leur intersection, on tiroit des présages pour l'avenir.

4.° On examinoit avec soin les divers mouvemens & l'agitation des flots de la mer. Les Siciliens & les Eubéens étoient fort adonnés à cette superstition, & quelques Chrétiens orientaux ont eu celle de baptiser tous les ans la mer, comme si c'étoit un être animé & raisonnable; mais, ce n'en est pas une que d'examiner l'état de la mer, pour en conjecturer si le calme durera, ou s'il n'arrivera pas de tempête. On ne doit pas non plus mettre au nombre des superstitions, comprises sous le titre d'Hydromantie, la cérémonie que fait tous les ans le doge de Venise d'épouser la mer Adriatique.

5.° On tiroit aussi des présages de la couleur de l'eau, & des figures qu'on y voyoit, ou qu'on y croyoit voir représentées. C'est ainsi, selon Varron, qu'on apprit à Rome quelle seroit l'issue de la guerre contre Mithridate; certaines rivières ou fontaines passoient chez les Anciens pour être plus propres que d'autres à ces opérations.

6.° C'étoit encore par une espèce d'Hydromantie que les anciens Germains, quand ils avoient quelque soupçon sur la fidélité de leurs femmes, prétendoient s'en éclaircir; ils jettoient dans le Rhin les enfans dont elles étoient accouchées; & s'ils surnageoient, ils les tenoient pour légitimes, & pour bâtards, s'ils alloient à fond; c'est à quoi Claudius fait allusion dans ce vers:

Et quos nascentes explorat gurgite Rhenus.

Ne seroit-ce pas sur cet ancien usage, que dans le même païs on faisoit subir l'épreuve de l'eau froide à ceux qu'on accusoit d'être sorciers.

7.° On remplissoit d'eau une tasse, ou un autre vase, & après avoir prononcé dessus certaines paroles, on examinoit si l'eau bouillonneroit, & se répandroit par-dessus les bords.

8.° On mettoit de l'eau dans un bassin de verre, ou de cristal, puis on y jettoit une goutte d'huile, & l'on s'imaginoit voir dans cette eau, comme dans un miroir, les choses dont on désiroit être instruit.

9.° Les femmes des anciens Germains pratiquoient encore une autre sorte d'Hydromantie, en examinant les tours & détours, & le bruit que faisoient les eaux des fleuves dans les gouffres ou tourbillons qu'ils formoient, pour prédire l'avenir.

10.° Enfin, on peut rapporter à l'Hydromantie une superstition qui a été en usage en Italie, & que Delrio assure qu'on pratiquoit encore de son tems. Lorsqu'on soupçonnoit quelques personnes d'un vol, on écrivoit les noms de trois de ces personnes sur autant de petits cailloux, qu'on jettoit dans l'eau, & il ajoûte que quelques-uns se servoient pour cette opération d'eau bénite; mais, il n'ajoûte pas ce qu'on découvroit par ce moyen.

HYDROMÉDUSA, *Hydromedusa*, Υ'δρομεδούση, nom d'une grenouille, dont il est fait mention dans la Batrachomyomachie. Le mot *Hydromedusa*, est tiré du Grec ὕδωρ, *aqua*, eau, & μέδω, *impero*, je commande.

HYDROPHORE, *Hydrophorus*, (a) Υ'δροφόρος, petite statue, dont parle Plutarque dans le passage suivant. » Thémistocle, etant arrivé à Sardes, se divertit à visiter » les temples & à voir le » grand nombre des offrandes » qu'on y avoit consacrées. » Entr'autres, il vit dans le » temple de le mere des dieux » la petite Hydrophore, c'étoit » une statue de bronze de deux » coudées, qu'autrefois, lors» qu'il avoit l'intendance des » eaux à Athènes, il avoit » fait faire des amendes aux» quelles il avoit condamné » ceux qui déroboient les eaux » publiques, & les détour» noient par des canaux par» ticuliers, & qu'il avoit con» sacrée dans un temple. Soit » donc qu'il eût de la dou» leur de voir cette petite sta» tue captive, ou qu'il vou» lût faire voir aux Athéniens » le crédit & l'autorité qu'il » avoit dans tout le royaume, » il alla voir le satrape de » Lydie, & lui demanda la sta» tue pour la renvoyer à Athè» nes. Mais, le barbare s'étant » fort emporté sur cette pro» position, & l'ayant menacé » d'en écrire au Roi, Thémis» tocle effrayé chercha un asy» le dans l'appartement des » femmes, où il gagna par ses » libéralités ses concubines qui » intercéderent pour lui, & » appaiserent le Satrape. »

Ce passage de Plutarque doit peut-être servir à corriger un endroit de Pline, qui parmi les statues de bronze que Xerxès avoit emportées de Grece, & qu'Alexandre le Grand renvoya ensuite aux Athéniens, en met une qu'il appelle Œnophoron. Il n'est pas douteux qu'il ne faille lire Hydrophoron; car, c'est apparemment la même statue.

HYDROPHORIES, *Hydrophoria*, (b) cérémonies funebres, qui s'observoient à Athènes & chez les Égineres, mais en des mois différens, à la mé-

(a) Plut. Tom. I. p. 127. Plin. T. II. p. 654.

(b) Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf. Tom. II. p. 217.

moite des Grecs qui avoient péri dans le déluge de Deucalion & d'Ogygès; ainsi, le mot *Hydrophories* étant composé de ὕδωρ, *aqua*, eau, & φέρω, *fero*, j'emporte, désigne une fête commémorative de ceux qui ont été emportés par les eaux.

HYDROSCOPE, *Hydroscopium*, instrument qui étoit en usage pour mesurer le tems. Ce mot est Grec, formé de ὕδωρ, *aqua*, eau, & σκοπέω, *speculor*, je considere.

C'étoit une espèce d'horloge d'eau, composée d'un tuyau en forme de cylindre, au bout duquel il y avoit un cône. On mesuroit le tems par des marques faites sur le tuyau pour cet effet.

Synésius décrit fort au long l'Hydroscope dans une de ses lettres. Il est visible que c'étoit une espèce de clepsydre.

HYDROSCOPIE. Il y a une Hydroscopie vraie & naturelle, une autre fausse. On demande quelle est cette Hydroscopie physique & vraie. Ce sont tous les pronostics que l'expérience apprend prévenir certains évenemens physiques, & par lesquels on connoît qu'ils doivent arriver. Par exemple, les Matelots connoissent à la disposition de la superficie de la mer, qu'il y aura une tempête. Il n'y a rien là de faux ni de superstitieux. Au contraire, on va trouver un homme pour apprendre de lui une chose inconnue. Il met de l'eau dans un bassin, il prononce quelques paroles, & vous fait voir dans cette eau en quelque sorte que ce soit, ce que vous cherchez. Cela ne se peut sans sort ou sans pacte avec le démon.

HYDRUM, *Hydrum*, (a) port dont parle Plutarque. » Cimon, dit-il, comme un redoutable Athlete, après avoir » vaincu en un seul jour dans » deux grands combats, & » avoir par son combat de terre surpassé l'exploit de Salamine, & par son combat » de mer, celui de Platées, » ajoûta encore un nouveau trophée à ces deux victoires. » Car, ayant été averti que » les quatre-vingts vaisseaux » Phéniciens, qui n'avoient pu se » trouver à la bataille, étoient » arrivés au port d'Hydrum, il » y alla en toute diligence » avec sa flotte. Ces Barbares » ne sçavoient encore rien de » certain de ce qui étoit arrivé aux deux grandes armées; ils ne pouvoient s'imaginer qu'elles eussent été » battues, & ils demeuroient » en suspens, flottant entre la » crainte & l'espérance. Mais, » quand ils virent arriver la flotte victorieuse, ils furent si » abattus qu'ils ne firent presque point de résistance. Tous » leurs vaisseaux furent pris, & » la plus grande partie de leurs

(a) Plut. T. I. p. 486.

» troupes taillées en pièces. «

Aucun Auteur ne parle de ce port d'Hydrum, ou pas même Thucydide qui a écrit cette histoire. Le P. Lubin a cru que ce devoit être une ville de l'isle de Cypre, ou quelque place de la Pamphylie ou de la Cilicie voisine du fleuve d'Eurymédon, où Cimon venoit de remporter cette grande victoire; ou même qu'il falloit corriger le texte de Plutarque, & qu'au lieu de Ὑδρῷ, il falloit lire Σίδρῃ, à Sydre, au port de Sydre; car, Sydre étoit une ville maritime de la Cilicie près de la Pamphylie. Cette conjecture est très-vraisemblable, à moins qu'il ne faille lire plutôt, au port d'Hydrussa, car il y avoit une des isles Cyclades qu'on appelloit de ce nom.

HYDRUNTUM, *Hydruntum*, (*a*) formé du génitif *Hydruntis*, dont le nominatif est *Hydrus*, du Grec Ὑδροῦς, ville maritime d'Italie dans l'Iapygie, entre Brundusium & le promontoire Iapygium. Elle étoit à cent cinquante stades de Leuca, & à quatre cens de Brundusium. C'étoit le lieu d'où l'ont passoit d'Italie en Grece.

Les Latins l'ont quelquefois nommée Hydrus. Lucain dit:

Et cunctas revocare rates, quas avius Hydrus,
Antiquusque Taras secretaque littora Leucæ, &c.

Il faut sous-entendre *recipiunt*.

Cicéron, partant de la ville de Cassiope, dit: » Nous avions » un vent fort doux & le plus » beau tems du monde; nous-» mêmes cette nuit & le jour » suivant à gagner en nous jou-» ant l'Italie où nous abordâ-» mes à Hydruntum.» Cette ville est nommée Odronto, dans l'Itinéraire de Bordeaux à Jérusalem. Le nom moderne est Otrante, ville du royaume de Naples.

HYDRUS, *Hydrus*, Ὑδροῦς, ville. *Voyez* Hydruntum.

HYDRUS MONS, (*b*) montagne d'Italie, selon Pomponius Méla. C'étoit apparemment quelque colline, ou promontoire, vers la ville du même nom.

HYDULPE, *Hydulpes*, (*c*) fleuve d'Asie, selon une édition de Quinte-Curse. Une autre édition lit au même endroit Hydaspe. Il y a apparence que cette dernière leçon est la véritable. *Voyez* Hydaspe.

HYÉENS, *Hyæi*, Ὑαῖοι, (*d*) peuple de Grece. Thucydide, qui fait mention de ce peuple, le met au nombre des Locriens Ozoles. Les Hyéens, sollicités d'entrer dans l'alliance des Lacédémoniens, refuserent de donner des ôtages, jusqu'à ce que l'on se fût rendu maître

(*a*) Strab. p. 281. Plin. T. I. p. 166. Ptolem. L. III. c. 1. Lucan. L. V. v. 375, 376. Tit. Liv. L. XXXVI. c. 21.

(*b*) Pomp. Mel. p. 128, 129.

(*c*) Q. Curt. L. IV. c. 5.

(*d*) Thucyd. p. 240.

de

de leur village, nommé Polis.

HYÉLA, *Hyela*, Ὑέλη, (*a*) ville de la Grande Grece, dans l'Œnotrie, selon Hérodote. » Ceux des Phocéens, dit-» il, qui s'étoient réfugiés à » Rhégium, s'avancerent plus » loin, & posséderent dans » l'Œnotrie une ville que l'on » nomme présentement Hyé-» la. » Baudrand dit après Gabriël Barri, que c'est aujourd'hui Bonfatti dans la Calabre citérieure, près de la mer de Toscane, au royaume de Naples.

Cette ville d'Hyéla, qui est aussi nommée dans Strabon, est la même que d'autres appellent Vélie. *Voyez* Vélie.

HYES, surnom donné à Bacchus, du nom de Hye, que portoit sa mere Semelé, ou, selon d'autres, parce que sa fête arrivoit communément dans une saison pluvieuse.

HYETTUS, *Hyettus*, (*b*) Ὑηττος village de Béotie, qui étoit situé à sept stades d'Halmons. Il étoit encore du tems de Pausanias tel qu'il avoit toujours été; & cet Auteur croit qu'il appartenoit au territoire des Orchoméniens. Il y avoit à Hyettus un temple d'Hercule, où les malades alloient chercher leur guérison. la statue du Dieu n'étoit nullement travaillée, c'étoit une grosse pierre toute brute comme dans les vieux tems. D'Hyettus à Cyrtons on comptoit vingt stades.

HYETTUS, *Hyettus*, (*c*) Ὕηττος, Argien. Cet homme, contraint de fuyer d'Argos, pour avoir tué Molurus fils d'Arisbas, qu'il avoit surpris en adultère avec sa femme, vint se réfugier auprès d'Orchomène, qui touché de son malheur lui donna ce petit canton où, du tems de Pausanias, étoit le village d'Hyettus, avec quelques terres adjacentes. Cet évenement étoit raconté dans ces poësies qui avoient pour titre, *les femmes illustres de l'Orient*. Il y étoit dit qu'Hyettus, après avoir tué Molurus l'adultère de sa femme, obligé de quitter Argos, se retira auprès d'Orchomene fils de Minyas; que ce Héros le reçut avec bonté, & lui fit part du riche Empire qu'il possédoit. C'est le premier exemple, dit Pausanias, que nous ayons d'un adultère puni; car, ajoûte-t-il, Dracon le législateur des Athéniens vint long-tems après.

HYGENNÉENS, *Hygennenses*, (*d*) Ὑγεννεῖς, peuple de l'Asie mineure, selon Hérodote. Cet Auteur nomme les Hygennéens avec les Mysiens, les Lydiens, les Alyzoniens, & les Cabaliens. Ces peuples payoient ensemble aux Perses un tribut de cinq cens talens d'argent, sous le regne de Darius.

HYGIE, *Hygia*, Ὑγία,

(*a*) Herod. L. I. c. 167. Strab. p. 252.
(*b*) Pauf. p. 577 & 597.
(*c*) Pauf. p. 577, 597, 598.
(*d*) Herod. L. III. c. 90.

la même qu'Hygiée. *Voyez* Hygiée.

HYGIÉE, *Hygica*, Ὑγίεια, surnom de Minerve. *Voyez* l'article suivant.

HYGIÉE, *Hygiea*, (a) Ὑγίεια, fille d'Esculape. C'est elle que les Grecs appellerent la déesse de la santé; car, il étoit tout simple qu'ils missent au nombre des divinités, le bien le plus précieux que puissent posséder les mortels.

Comme tous les jours il se présentoit de nouvelles occasions de rendre un culte à cette Déesse, il ne faut pas être surpris du grand nombre d'autels & de statues qu'on lui éleva, & si on la voit si souvent représentée sur le revers des médailles & sur les gravures antiques. Il y avoit peu de personnes riches, qui, après avoir été guéries de grandes maladies, ne consacrassent quelque monument en mémoire de leur convalescence, à la fille d'Esculape & de Lampétie.

On la trouve presque toujours représentée avec un serpent qui étoit son symbole, ainsi qu'il l'étoit de son pere, dieu de la Médecine. Elle rendoit comme ce Dieu, ou elle conservoit la santé aux hommes. Ceux, qui se disent de nos jours les petits-fils d'Esculape, n'ont pas hérité de ce beau secret; la déesse Hygiée l'a gardé pour elle, car elle avoit dans un temple de son pere à Sicyone, une belle statue couverte d'un voile; Hippocrate leva le coin de ce voile, & le laissa retomber.

On voit sur les monumens cette Déesse en sa qualité de reine de la Médecine, portant la couronne de laurier, & tenant le sceptre de la main droite; sur son sein est un serpent à plusieurs contours, qui avance sa tête pour aller boire dans une patère qu'elle tient de la main gauche; quelquefois elle est assise, mais d'ordinaire elle est debout.

On la trouve souvent figurée sur le revers des médailles & dans les gravures antiques; le roi de France possede dans son cabinet une pierre gravée qui représente cette Déesse, & les connoisseurs prisent extrêmement les beautés simples & naïves de sa figure.

Pline nous dit qu'on lui offroit un simple gâteau de fine farine, qu'on appella de son nom Hygiée. Étoit-ce pour indiquer que la santé est la fille de la sobriété, comme elle est la mere des plaisirs du sage? Quoi qu'il en soit, on voit sur une médaille que Tristan a fait graver, une femme qui présente respectueusement un gâteau de cette espèce à la Déesse.

Remarquons ici que les Grecs

(a) Pauf. p. 41, 64, 93, 105. Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. I. pag. 188. *& suiv.* Tom. II. p. 52, 157, 245. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. I p. 343, 344, 349. T. IV. pag. 27. Tom. V. pag. 274, 2[?]6 *& suiv.* Mém de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. T. V. p. 298.

donnerent aussi quelquefois le nom d'Hygiée à la fille de Jùpiter, c'est-à-dire, à Minerve, & l'honorerent sous ce titre; la Déesse de la sagesse étoit très-digne de ce surnom.

Les Romains, qui adopterent sagement toutes les divinités des nations étrangères, ne manquerent pas de recevoir dans leur ville la Déesse de la santé, & de lui bâtir un temple sur le mont Quirinal, comme à celle de qui dépendoit le salut de l'Empire.

Elle écarte les maux, la langueur, les foiblesses;
Sans elle la beauté n'est plus.
La Amours, Minerve, & Morphée
La soutiennent sur un trophée;
De myrte & de roses paré,
Tandis qu'à ses pieds abattue
Rampe l'inutile statue
Du dieu d'Epidaure enchaîné.

Les Empereurs & les Impératrices étoient souvent appellés par flatterie le salut du genre humain, le salut public, le salut de la République. Dans une médaille de Crispine femme de Commode, on voit l'Impératrice en déesse Hygiée, qui tient une pique entourée d'un serpent, & donne la main à un homme qui fléchit le genou devant elle, avec l'inscription *salus generis humani*, le salut du genre humain.

HYGIÉE, *Hygiea*, Ὑγίεια, sorte de gâteau. *Voyez* l'article précédent.

HYGIN [C. JULE], (a) *C. Julius Hyginus*, grammairien Espagnol, ou, selon quelques-autres, d'Alexandrie, étoit affranchi d'Auguste, & ami d'Ovide. Les Auteurs anciens en parlent souvent, & lui attribuent divers ouvrages, que nous avons presque tous perdus. Nous avons sous son nom les Fables, & l'*Astronomicon poëticum*, qui ne sont point sans doute de lui, la barbarie du style en est une preuve. Il paroît que c'est un ramas de diverses fables, souvent opposées les unes aux autres, & compilées par un Auteur du bas-Empire.

M. Fréret, supposant que cet ouvrage est de C. Jule Hygin, s'exprime ainsi au sujet de cet Auteur: » Hygin un peu plus » ancien que Pline, dit-il, » avoit fait de Bellérophon un » cavalier, & avoit dit que » ce Prince remporta le prix » de la course à cheval aux » jeux funebres de Pélias cé» lébrés après le retour des » Argonautes. Nous ignorons » dans quel ancien poëte Hy» gin avoit trouvé ce fait, » & cet affranchi d'Auguste » n'est pas un écrivain dont le » témoignage puisse être d'une » grande autorité pour établir

(a) Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. III. p. 398. Tom. V. p. 38. & suiv. T. VII. p. 291, 292. T. X. p. 159.

» un fait ancien, lorsqu'il ne » cite point ses garans. C'est » un compilateur sans goût, & » sans critique, qui a sur-tout » consulté les argumens des » anciennes tragédies Grec- » ques, & qui a copié d'au- » tres mythologistes d'un ca- » ractère semblable au sien, » sans s'embarrasser s'ils étoient » conformes aux traditions plus » anciennes, ni même s'ils » étoient d'accord entr'eux. » Par exemple, il suppose dans » un endroit que Bellérophon » étoit contemporain de Sthé- » nobée & de Prœtus frere » d'Acrisius, & dans un autre » il le fait combattre aux jeux » funebres de Pélias avec les » Argonautes, postérieurs la » plûpart de cinq générations, » ou de 160 ans, à Prœtus. «

HYIONUS, *Hyionus*, (a) Ὑιών;, fils de Licymnius, fut tué par les enfans d'Hippocoon. *Voyez* Hippocoon.

HYLA, *Hyla*, Ὕλη. *Voyez* Hyda.

HYLA, *Hyla*, Ὕλη, (b) ville de Grece dans la Béotie. Homère en fait mention en plus d'un endroit, & Strabon n'approuve pas ceux, qui, au cinquième livre de l'Iliade, lisent Hyda pour Hyla, parce que, comme le remarque très-bien ce Géographe, Hyda étoit une ville de Lydie.

La ville d'Hyla donnoit son nom au lac de Thebes, auprès duquel elle étoit, & qu'on nommoit *Hylica Palus*. Elle est entiérement ruinée. Wheler soupçonne qu'elle étoit dans l'endroit où il vit une belle fontaine d'où l'eau couloit dans le lac de Thebes, & où il vit des ruines.

HYLA, *Hyla*, Ὕλη, (c) ville de l'Asie mineure dans la Carie. Le Schénus l'entouroit de ses eaux, selon Pomponius Méla. On assure qu'un lieu de l'isle de Chypre a porté aussi le nom d'Hyla.

HYLA [Cneius Pompeius], *Cneius Pompeius Hyla*, (d) affranchi de Cneius, ne nous est connu que par un monument, du quel nous apprenons qu'il accomplit de son gré un vœu qu'il avoit fait à Hercule Ilunnus d'Andose.

HYLACIDE, *Hylacides*, (e) Ὑλακίδης; c'est un certain Castor fils d'Hylax, qu'Homère désigne par ce nom.

HYLACTOR, *Hylactor*, (f) nom d'un chien d'Actéon. Ce chien venoit d'un chien de Crete & d'une chienne de la Laconie. Il se mit, comme les autres, à la poursuite d'Actéon, si-tôt qu'il eut été changé en cerf.

Le nom d'Hylactor veut dire

(a) Diod. Sicul. p. 166.
(b) Homer. Iliad. L. II. v. 7. L. V. v. 708. Strab. p. 407, 408. Plin. T. I. pag. 198.
(c) Pomp. Mel. p. 76.
(d) Antiq. expl. par D. Bern. de Monf. Tom II. p. 251.
(e) Homer Odyss. L. XIV. v. 204.
(f) Ovid. Metam. L. III. c. 5.

qui aboye, du Grec ὑλακτῶ, *latro*, jaboye.

HYLAS, *Hylas*, (*a*) jeune homme très-beau, dont Hercule fut amoureux. Dans le voyage des Argonautes à Colchos, les nymphes éprises de sa beauté, l'enleverent près d'une fontaine où il étoit allé puiser de l'eau. Ses compagnons qui l'adoroient, désespérés de sa perte, firent retentir les rivages de leurs cris.

. . . . . *Hylans nautæ quo fonte relictum*

Clamassent ; ut littus, Hyla, Hyla, omne sonaret.

HYLAS, *Hyla*, *Voyez* Ermaïs.

HYLAX, *Hylax*, (*b*) nom d'un chien, dont parle Virgile dans une de ses Éclogues. Ce nom est pris du Grec ὑλάω, ou ὑλάκτῶ, *latro*, j'aboye.

HYLAX, *Hylax*, (*c*) fut pere d'un certain Castor, selon Homère. *Voyez* Castor.

HYLE, *Hyle*, Ὕλη, ville de Grece dans la Béotie. *Voyez* Hyla.

On dit que chez les Locres Ozoles il y avoit un lieu du nom d'Hyle, ainsi que dans l'isle de Chypre. D'autres nomment ce dernier Hyla.

HYLE, *Hyle*, (*d*) Centaure, fut tué par Thésée aux noces de Pirithoüs.

(*a*) Virg. Eclog. 6. v. 43, 44. Geog. L. III. v. 6.
(*b*) Virg. Eclog. 8. v. 107.
(*c*) Homer. Odyss. L. XIV. v. 204.
(*d*) Ovid, Metam. L. XII. c. 10.

HYLÉE, *Hylæa*, Ὑλαίη, (*e*) contrée de Scythie, selon Hérodote. Elle étoit située auprès de la carrière d'Achille, & remplie d'abres de tous côtés. Anacharsis, à son retour en Scythie, entra secrétement dans le païs d'Hylée ; & s'y étant caché, il accomplit un vœu qu'il avoit fait à la Mere des dieux.

HYLÉE, *Hylæus*, (*f*) Centaure, dont Virgile fait mention en deux endroits. Dans l'un, il le fait périr sous les coups de Bacchus, & dans l'autre sous ceux d'Hercule. Ce Centaure est sans doute le même qu'Ovide nomme Hyle, & que ce Poëte dit avoir été renversé par Thésée. Ainsi, le même Centaure auroit été tué par trois héros différens. Voilà de ces contradictions ordinaires aux Poëtes. Il n'y a rien de surprenant qu'ils ne soient pas d'accord ensemble, puisqu'ils ne le sont pas souvent avec eux-mêmes ; témoin Virgile, qui veut qu'Hylée ait été tué d'abord par Bacchus, & ensuite par Hercule.

HYLÉENS, *Hylæi*, (*g*) peuple de Scythie, selon Pline. Cet Auteur dit que l'Hypanis coule au travers des Nomades & des Hyléens, & qu'il se perd en partie dans le Buges par un canal artificiel, & dans le Corétus, par son lit naturel. Le

(*e*) Herod. L. IV. c. 18, 19, 54, 55, 76.
(*f*) Virg. Georg. L. II. v. 457. Æneid. L. VIII, v. 294.
(*g*) Plin. T. I. p. 217.

même parle aussi d'une contrée couverte de forêts, qui donnoit le nom d'*Hylæum mare*, à la mer qui la baignoit. C'est la même contrée qu'Hérodote nommé Hylée. *Voyez* Hylée.

HYLÉUS, *Hyleus*, Ὑλεὺς, (*a*) nom d'un des chiens d'Actéon. Quoiqu'il n'y eût pas long-tems qu'il avoit été blessé par un sanglier, lorsque son maître fut changé en cerf, il ne laissa pas de le poursuivre, comme les autres chiens. Xénophon emploie le même nom pour désigner un chien de chasse.

Le mot *Hyleus* signifie *Sylvestris*, du Grec ὕλη, *sylva*, une forêt.

HYLÉUS, *Hyleus*, Ὑλεὺς, (*b*) l'un des Seigneurs qui s'assemblerent pour la chasse du sanglier de Calydon.

HYLIAS, *Hylias*, Ὑλίας (*c*) fleuve d'Italie, dans la Grande Grece. Thucydide le fait couler dans le territoire de Thurium, & Barri dit que c'est présentement le Trionto.

HYLICA, *Hylica*, Ὑλικὴ, (*d*) lac ou marais de Grece, dans la Phocide, à l'orient méridional du lac Copaïs, auquel il communiquoit par une coupure. Il prenoit ce nom d'une ville nommée Hyla. Strabon parle de cette ville; mais, ce qu'il dit du lac est gâté par des lacunes.

Wheler, dans son voyage, en parle ainsi: » Ce lac s'appelle aujourd'hui Τῆς Θήβας λίμνη, c'est-à-dire, le lac de Thèbes. Il est plus petit que celui de Copaïs, & environné de montagnes. Il est séparé de Copaïs, au nord par le mont Cocino, & à l'ouest par le mont Phœnicius, ou Sphyngis, entre lesquels les deux lacs de Thèbes & de Copaïs se communiquoient autrefois, quoique je n'aie pu trouver d'apparence qu'ils le fassent à présent. Le mont Ptoos est au nord-est; le mont Hypatus entre le lac & Thèbes, au sud & au sud-est, à travers du quel il se fait un chemin dans la mer, au nord de l'Euripe. Mais, je ne puis dire si c'est absolument sur terre. On voit de cette montagne comme les branches d'un arbre, dont le canal qui coule à l'est paroît comme la tige ou le tronc. Le lac ne paroît pas plus long que large, & il a plus de deux lieues de traverse. Il étoit alors presque tout couvert d'oiseaux sauvages, & on dit qu'il n'est pas moins rempli de poisson, quoiqu'on assure qu'il seche tous les trente ou ou trente-un ans. «

HYLLAICUS, *Hyllaïcus*, (*e*) Ὑλλαϊκὸς, port du Péloponnèse. Thucydide en fait mention. Ortélius dit qu'il ne devoit pas être loin de Messène.

HYLLÉES, *Hylleæ*, Ὑλλεῖς,

(*a*) Ovid. Metam. L. III. c. 5. Xenoph. p. 987.
(*b*) Ovid. Metam. L. VIII. c. 7.

(*c*) Thucyd. p. 514.
(*d*) Strab. p. 407.
(*e*) Thucyd. p. 221, 225.

(*a*) nom d'une tribu chez les Sicyoniens. Il est parlé de cette tribu dans Hérodote.

HYLLUS, *Hyllus*, Ὕλλος, (*b*) fleuve de l'Asie mineure, où il tomboit dans l'Hermus, près de Philadelphie, dans la Lydie, aux confins de la Phrygie. Homère lui donne le surnom de poissonneux.

Strabon dit que l'Hyllus & le Pactole tombent dans l'Hermus, & que ces trois fleuves reçoivent quantité de rivieres. Cela est conforme à ce que rapporte Pline, que l'Hermus reçoit divers fleuves, entr'autres le Phryx, qui donnant son nom à la nation qu'il arrose, la sépare de la Carie; l'Hyllus & le Cryos chargés dejà des ruisseaux de la Phrygie, de la Mysie & de la Lydie. Le Phryx ici est le même que Phrygius, c'est-à-dire, le fleuve de Phrygie, à laquelle il donne son nom, & Pline le distingue de l'Hyllus; mais, Strabon dit bien expressément que l'Hyllus & le Phrygius sont deux noms d'une même riviere.

HYLLUS, *Hyllus*, Ὕλλος. (*c*) Pausanias, parlant d'un corps de figure humaine & d'une grandeur démesurée, qui avoit été trouvé dans un tombeau en Lydie, dit que quelques Lydiens plus sçavans que les autres dans les Antiquités de leur païs, l'assurerent que ce prodigieux corps étoit le corps d'Hyllus, & que cet Hyllus étoit un fils de la Terre, qui avoit donné son nom au fleuve de cette contrée; ils ajoûtoient qu'Hercule, en mémoire du séjour qu'il avoit fait chez Omphale, n'avoit pas voulu que son fils portât un autre nom que celui du fleuve.

HYLLUS, *Hyllus*, Ὕλλος, (*d*) fils d'Hercule & de Déjanire. La quarante-cinquième année de la vie d'Hercule, fut celle de la naissance d'Hyllus; & cette même année Hercule fut obligé de se bannir lui-même d'Étolie, pour un meurtre involontaire; il en partit accompagné de sa femme Déjanire & de son fils Hyllus. Ce fut dans ce voyage qu'arriva l'aventure du centaure Nessus, & que Déjanire reçut de lui ce présent fatal, dont les suites sont connues de tout le monde.

Hyllus épousa Iole sa bellemere, de laquelle il eut Iolas. Depuis, il fut chassé par Eurysthée, & se retira à Athènes, où Thésée le reçut. Lorsqu'il fut retourné dans le Péloponnèse, pour y rétablir la domination des Héraclides, il fut tué par Échémus, roi des Tégéates. *Voyez* Héraclides.

HYLLUS, *Hyllus*, Ὕλλος, (*e*) fameux athlete de Rhodes,

(*a*) Herod. L. V. c. 68.
(*b*) Homer. Iliad. L. XX. v. 392. Strab. p. 554, 626. Plin T. I. p. 280.
(*c*) Pauf. p. 67.
(*d*) Diod, Sicul. p. 168, 181, 182. Pauf. p. 84. Ovid Metam. L. IX. c. 9. Mém de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. V. pag. 304, 313.
(*e*) Pauf. p. 368, 369.

avoit mérité l'honneur d'une ſtatue à Olympie. A l'âge de dix-huit ans, il ſe préſenta pour combattre dans la claſſe des enfans; on le jugea trop âgé. Il combattit dans la claſſe des hommes & eut le prix; il fut enſuite couronné à Corinthe & à Némée; il n'avoit que vingt ans lorſqu'il mourut, & il n'eût pas le plaiſir de revoir ſa patrie.

HYLOBIENS, *Hylobii*, philoſophes Indiens, à qui les Grecs donnerent ce nom, parce qu'ils ſe retiroient dans les forêts pour vaquer plus commodément à la contemplation de la nature. Ce mot eſt composé de ὕλη, matière, & qui ſignifie auſſi bois, forêt, & de βίος, *vita*, vie.

HYLOGONES, *Hylogoni*, Ὑλόγονοι, *ou plutôt* Ὑλόγονοι. (*a*) nom d'un peuple Éthiopien. Ce nom veut dire chaſſeurs, ou, pour parler plus juſte, nés dans les forêts. C'eſt pour cela qu'il faut lire dans le texte de Diodore de Sicile Ὑλόγονοι, & non pas Ὑ[illegible]ονοι. Il aura été facile à un copiſte ignorant de mettre un ν pour un λ, ces deux caractères ayant une reſſemblance particulière. Ὑλόγονοι eſt composé de ὕλη, *ſylva*, forêt, & γείνομαι, *naſcor*, je nais.

Les Hylogones étoient en petit nombre; mais, ils avoient un genre de vie, qui convenoit fort à leur nom. Tout leur païs étant rempli de bêtes ſauvages, & du reſte fort aride & peu entrecoupé de ruiſſeaux; ils étoient contraints de paſſer la nuit ſur les arbres, de peur des bêtes féroces. Mais, le matin, ils s'en alloient armés dans les endroits où ils ſçavoient qu'il y avoit de l'eau; & là les uns ſe cachoient dans les broſſailles, & les autres ſe mettoient en ſentinelle ſur des arbres. Pendant la chaleur du jour, un grand nombre de bœufs ſauvages, de léopards & d'autres animaux venoient ſe rendre aux mêmes endroits. N'en pouvant plus de chaud & de ſoif, ils buvoient avidement & juſqu'à s'étouffer. Quand ils étoient ſi appeſantis, qu'ils ne pouvoient plus remuer, les Hylogones ſautoient à bas, & les attaquant avec des bâtons brûlés par le bout, avec des pierres, ou avec leurs dards, ils les tuoient aiſément. Après avoir diſtribué leur chaſſe par compagnie, ils la mangeoient. Il arrivoit rarement qu'ils fuſſent vaincus par ces bêtes, quelque puiſſantes qu'elles fuſſent. Ils avoient au contraire l'adreſſe d'en tuer de très-fortes. Quand cette proie leur manquoit, ils mouilloient les peaux des animaux qu'ils avoient déjà pris; enſuite, ils les mettoient ſur un grand feu, & ils en faiſoient griller les poils ſous de la cendre chaude. Ils partageoient ces peaux entr'eux, & ils y avoient recours dans les preſſantes néceſſités.

Ils exerçoient leurs enfans à

(*a*) Diod. Sicul. p. 112.

tirer juste, & ils ne donnoient à manger qu'à ceux qui avoient frappé au but. C'est pourquoi, ils devenoient tous extrêmement adroits à un métier, que la faim leur avoit fait apprendre.

HYLONOME, *Hylonome*, fut aimée du centaure Cyllare. *Voyez* Cyllare.

HYLOPHAGES, *Hylophagi*, Ὑλοφάγοι, (*a*) nom d'un peuple Éthiopien. Ce nom veut dire mangeurs de bois, de ὕλη, *sylva*, & φάγω, *edo*, je mange. Les Hylophages étoient voisins des Hylogones & des Spermatophages, ou mangeurs de graines. Ils alloient chercher leur nourriture avec leurs femmes & leurs enfans. Ils grimpoient jusqu'au haut des arbres pour y manger les rameaux naissans, & ils avoient accoûtumé leur estomac à cette nourriture. La longue habitude les avoit rendu si agiles, qu'ils étoient à la cime dans un instant.

Ils passoient d'un arbre à l'autre comme les oiseaux, & sçavoient se tenir sur les branches qui paroissoient les plus foibles. Quand le pied leur manquoit, ils étoient assez adroits pour se retenir avec leurs mains; mais, quand même ils tomboient à terre, ils ne se faisoient point de mal à cause de leur légereté. Ils passoient toute leur vie sans s'habiller; & comme les femmes étoient communes entr'eux, ils élevoient aussi tous leurs enfans en commun.

Au reste, ils étoient souvent en guerre les uns contre les autres pour les lieux de leur demeure. Ils s'armoient de bâtons, qui leur servoient en même tems à se défendre & à assommer leurs prisonniers. Enfin, plusieurs d'entr'eux mouroient de faim, parce qu'étant sujets à perdre la vue, ils étoient privés de celui de tous les sens qui leur étoit le plus nécessaire.

HYMEN, *Hymen*, Ὑμήν. *Voyez* Hyménée & Hyménéus.

HYMÉNÆUS, *Hymenæus*, l'un des agitateurs du Cirque. *Voyez* Auriges du Cirque.

HYMÉNÉE, *Hymenæus*, (*b*) Ὑμέναιος, étoit apparemment un bourgeois d'Éphese, qui s'étant converti aux premières prédications de saint Paul, tomba ensuite dans l'hérésie de ceux qui nioient la résurrection de la chair, & qui disoient qu'elle étoit déjà faite. Saint Augustin croit que leur erreur consistoit à dire qu'il n'y avoit point d'autre résurrection que celle de l'ame, qui ressuscite du péché à la grace par la foi & par le baptême. Saint Paul mande à Timothée, l'an de J. C. 63, qu'il a excommunié Hyménée & qu'il l'a livré à Satan; & deux ans après, Hyménée étoit encore dans l'erreur, avec un certain

(*a*) Diod. Sicul. p. 111.

(*b*) Ad Timoth Epist. I. c. 1. v. 20. Epist. II. c. 2. v. 17.

Philete. On ne sçait rien de la fin d'Hyménée.

HYMÉNÉE, *Hymenæus*, (a) Ὑμέναιος, chanson nuptiale, ou du moins espece d'acclamation consacrée à la solemnité des noces. Ἐν δὲ γάμοις Ὑμέναιος, dit Athénée d'après Aristophane.

Entre les différens sujets qu'Homère a représentés sur le bouclier d'Achille, toute la ville où est placée la scene de ce tableau particulier, retentit des chants d'Hyménée. Hésiode, décrivant aussi sur le bouclier d'Hercule une pompe nuptiale, fait mention de ces mêmes chants. En un mot, l'épithalame dans sa naissance n'étoit autre chose que cette chanson, ce chant, cette acclamation répétée d'*Hymen*, ô *Hyménée*, & nous en trouvons l'origine dans l'histoire intéressante d'Hyménéus, jeune homme d'Athènes, ou d'Argos, dont il est parlé ci-après.

Cette acclamation, dit M. l'abbé Souchay, passa depuis dans l'épithalame, & devint un vers intercalaire, ou une espece de refrain ajusté à la mesure; témoin Catulle, imitateur de Sapho, qui répete si souvent ce vers:

Hymen, ô Hymenæe, Hymen ades, ô Hymenæe.

& ces autres:

Io Hymen, Hymenæe io,
Io Hymen, ô Hymenæe.

Témoin encore Aristophane qui, dans sa comédie des oiseaux, parlant du mariage de Pisthétérus avec la déesse Souveraineté, fait chanter par un demi chœur: Ὑμὴν, ὦ ὑμέναι, ὦ ὑμήν, après que ce même demi-chœur a exalté en ces mots, suivant la traduction de M. Boivin, le bonheur des deux époux:

Depuis le jour célebre, où la Reine des dieux,
Superbement ornée,
Par les sœurs du Destin fut au Maître des cieux
Avec pompe amenée,
On n'a point encore vu d'Hymen si glorieux.
Hymen, ô Hymenée!

C'est ainsi que l'acclamation d'Hymen par intervalles égaux, ne fut plus le champ nuptial ordinaire, & servit seulement à marquer les vœux & les applaudissemens des chœurs, lorsque l'épithalame eut pris une forme réguliere; enfin, cette acclamation a passé jusqu'à nous d'après les Latins qui l'avoient adoptée.

HYMÉNÉES, *Hymenæa*, (b) fêtes qui se célébroient en l'honneur du Dieu, que les Anciens faisoient présider aux mariages. *Voyez* Hyménéus.

HYMÉNÉUS, *Hymenæus*, Ὑμέναιος, (c) Dieu qui présidoit aux mariages.

(a) Mém. de l'Acad. des Inscrip. & Bell. Lett. T. IX. p. 307. & *suiv.*

(b) Myth. par M. l'Abb. Ban. T. III. p. 411.

(c) Ovid. Metam. L. X. c. 1. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. I. pag. 344.

Les Grecs donnerent le nom d'Hymen à l'union des deux époux, & celui d'Hyménées aux fêtes qu'on célébroit en l'honneur du dieu qui présidoit aux mariages ; & c'est dans ce sens-là qu'il faut entendre cet endroit où Ovide dit : *Hymenæa canunt.*

Les Mythologues, en recherchant l'origine du mot *Hyménéus*, ont débité quelques conjectures qu'il est inutile de rapporter. Celle qui tire ce mot de la cohabitation des personnes mariées, est sans doute la plus raisonnable ; mais, si l'histoire que raconte le grammairien Lactance, est véritable, toutes ces étymologies s'évanouissent. Il y avoit à Athènes, dit-il, un jeune homme d'une extrême beauté, mais fort pauvre, & d'une origine obscure, dont le nom étoit Hyménéus. Il étoit dans cet âge où un garçon peut aisément passer pour une fille, lorsqu'il devint amoureux d'une jeune Athénienne ; mais, comme elle étoit d'une naissance bien audessus de la sienne, il n'osoit lui déclarer sa passion, & se contentoit de la suivre par-tout où elle alloit. Un jour que les dames d'Athènes devoient célébrer sur le bord de la mer la fête de Cérès, où sa maîtresse devoit être, il se travestit ; & quoiqu'inconnu, son air aimable le fit recevoir dans la troupe dévote. Cependant, quelques corsaires étant sortis de leur vaisseau, enleverent toute la procession ; & après avoir été en différens endroits, fatigués ils s'arrêterent, & s'endormirent sur le rivage. Hyménéus, rempli de courage, exhorte ses compagnes à tuer tous leurs ravisseurs ; ce qu'elles exécuterent avec lui. Puis, leur faisant espérer un prompt retour, il alla à Athènes, où ayant fait assembler le peuple, il déclara ce qu'il étoit, & dit en même tems que si on vouloit lui faire épouser celle des filles enlevées qu'il aimoit, il leur délivreroit toutes les autres. Sa proposition fut acceptée, il épousa sa maîtresse ; & en faveur d'un Hymen si heureux, les Athéniens l'invoquerent toujours depuis dans leurs mariages, & célébrerent des fêtes en son honneur.

Les Poëtes, qui trouverent ce Dieu tout fait, chercherent à lui donner une généalogie ; mais, comme leurs idées sont sur cela sans fondement, ils ne s'accordent point ensemble. En effet, pendant que Catulle dit qu'il étoit fils d'Uranie, Asclepiade lui donne pour mere Calliope, & pour pere Apollon ; d'autres disent que Clio l'avoit mis au monde. Si nous en croyons Séneque, il avoit pour pere Bacchus ; & comme ce Poëte ne nomme point sa mere,

Tom. III. pag. 412. & *suiv.* Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. T. IX. p. 305. & *suiv.*

quelques-uns ont dit que c'étoit Vénus.

On représentoit toujours ce Dieu sous la figure d'un jeune homme couronné de fleurs, surtout de marjolaine, tenant de la main droite un flambeau, de la gauche un voile couleur de feu, ou plutôt d'un jaune clair.

HYMERE, *Hymerus*, (a) prostitua la fleur de sa jeunesse à Phrahate, qui, après la mort de Mithridate son pere, fut élevé sur le trône des Parthes. Ce Prince, obligé de marcher contre les Scythes, laissa le soin de son royaume à Hymere. Ce Lieutenant, oubliant & sa charge & sa vie passée, exerça les cruautés les plus tyranniques sur Babylone & sur plusieurs autres villes.

HYMETTE, *Hymettus*, (b) Υμηττός, montagne de Grece, dans l'Attique, près de la ville d'Athènes, au midi oriental, sur la côte du golfe Saronique. Cette montagne, qui est grande, est fort célebre dans les ouvrages des Anciens, à cause de l'excellent miel que l'on y recueilloit.

Horace se moque d'un homme délicat, qui refuseroit de boire du vin de Falerne, s'il n'étoit adouci avec du miel du mont Hymette. Le même Poëte dit que dans sa maison on ne voit point des colomnes taillées au fond de l'Afrique, porter des poutres du mont Hymette :

Non trabes Hymettiæ
Premunt recisas ultimâ columnas
Africâ.

Le vieux Commentateur, & quantité d'autres qui l'ont suivi, ont cru que s'agissant ici de colomnes de marbre, ces poutres étoient aussi de marbre, comme si c'étoit un assortiment fort nécessaire. Strabon dit, à la vérité, qu'auprès d'Athènes le mont Hymette avoit des carrieres d'un très-beau marbre ; & Pline fait mention des colomnes de marbre tiré du mont Hymette. Cependant, Meursius l'entend de poutres de bois pris dans les forêts dont cette montagne étoit couverte. M. Dacier l'entend aussi des poutres de charpente ; & l'interprête d'Horace, à l'usage du dauphin, penche vers le même sentiment.

Les Athéniens croyoient qu'il y avoit aussi au mont Hymette, des mines d'or ; & même un jour le bruit courut qu'on y avoit découvert en un certain endroit de la poussiere des raclures d'or ; mais que cette mine étoit gardée par des fourmis extraordinairement grandes, qui se battoient contre ceux qui en approchoient. Sur cet avis, ils résolurent d'y aller bien armés pour enlever ce tré-

(a) Just. L. XLII. c. 1.

(b) Strab. p. 399. Sili. Italic. L. II. v. 228. L. XIV. v. 200. Pauf. pag. 60. Plin. Tom. I. p. 197. Tom. II. p. 48, 181, 714. Martial. L. VII. Epigram. 87. Horat. L. II. Ode 4. v. 14. Ode 15. v. 3. & seq. L. II. Satyr. 2. v. 15, 16. Lucian. T. II. p. 312.

for, ayant même fait provision de vivres pour trois jours ; mais, après avoir bien cherché, sans rien trouver, ils s'en revinrent en se raillant les uns les autres de leur trop grande crédulité ; & les Poëtes comiques ne manquerent pas de mettre sur leur théatre la fameuse guerre contre les fourmis.

Spon, qui avoit visité cette montagne, en parle ainsi dans son voyage : » Le mont Hymette est à une petite lieue » d'Athènes, & n'a guère moins » de sept ou huit lieues de tour. » Le dessus n'est ni habité ni » cultivé. Le couvent de *Cyriani* est au nord de la montagne. Les Turcs l'appellent » Cosbachi, à cause d'une tête » de mouton qui est à une fontaine. Ce couvent est assez » beau pour le païs, où les » Grecs n'osent se montrer superbes en bâtimens. On y » fait quantité de miel qui est » fort estimé à Constantinople ; » & quand on y en porte d'autre, pour le bien vendre, » on le fait passer pour du miel » de Cosbachi, qu'on tient pour » le meilleur. Il est moins âcre » que le miel ordinaire. Aussi » les Anciens croyoient que » les premières abeilles & le » premier miel tiroient leur » origine du mont Hymette. Il » est d'une bonne consistance & » d'une couleur d'or, & porte » plus d'eau qu'aucun autre, » quand on veut en faire du » sorbet ou de l'hydromel. Les » Caloyers s'étonnent que notre miel de Narbonne soit le » plus estimé en France, la » blancheur étant, selon eux, » une marque que le miel n'est » pas assez cuit & perfectionné » par nature, ou par les abeilles qui le recueillent des » fleurs. Strabon dit que le » meilleur miel du mont Hymette étoit celui qui se faisoit proche des mines d'argent, qui sont maintenant » perdues. On l'appelloit acapniston, parce qu'il étoit fait » sans fumée. Aussi le fait-on » de même à présent, sans » étouffer les abeilles, quelques vieilles qu'elles soient, » avec la fumée du souffre, » comme cela se pratique en » quelques païs. C'est pourquoi, elles y multiplient » beaucoup, & il se fait quantité de miel, non-seulement » dans ce couvent, mais dans » les autres du mont Penteli. » Leurs ruches sont couvertes » de cinq ou six petites planches, où les abeilles commencent d'attacher leurs » rayons, avec un petit toit de » paille par-dessus. Les fleurs » odoriférantes qui croissent au » mont Hymette ne contribuent » pas peu à la bonté du miel. » Ce monastere ne paye pour » tous droits qu'un sequin au » Vayvode. Lorsqu'Athènes fut » prise par Mahomet II. l'abbé » de ce couvent lui vint présenter les clefs au nom de la » ville ; & ce Prince, pour en » témoigner sa joie & sa reconnoissance, voulut qu'il fût

» franc de toute sorte de carasch & d'impositions. Le sequin ne se donne que par maniere d'hommage. Les autres monasteres du mont Hymette sont *Agios Joannis ô Carias*, *Agios Georgius ô Coutelas*, *Asteri*, *Agios Joannis ô Kyneos*, & *Agios ô Joannis ô Theologos*. L'abbé du Carias l'est, en même tems, de l'Asomatos au pied du mont saint George. Au couchant de la montagne, à une petite lieue d'Athènes, il y a un chetif village d'Albanois, appellé Caramament; au midi, un autre qui se nomme Lambrica, & auparavant Lampra; d'où ils donnent à ce côté du mont Hymette le nom de Lamprovouni, & au reste Telovouni. Quelques Francs nomment cette montagne Momematto, par corruption, au lieu d'Hymetto. «

HYMNE, *Hymnus*, (*a*) terme, qui vient, selon quelques Grammairiens, du Grec ὑμνεῖν, qui signifie louer, célébrer; mais ᾄδειν qui a précisément la même acception, en est la véritable étymologie. L'Hymne est donc, suivant la force du mot, une louange, soit qu'il emploie le langage de la poësie, comme les Hymnes d'Homère & de Callimaque, soit qu'il se borne au langage ordinaire, comme les Hymnes de Platon & d'Aristide. Mais, si on fait attention à son principal & plus noble emploi, c'est une louange à l'honneur de quelque divinité. Ὕμνος ἡ εἰς θεὸν ᾠδὴ, dit un Scholiaste.

Les Hymnes ont fait dans tous les tems, une partie essentielle du culte religieux. Sans parler encore des Grecs, ni des Romains, en orient les Chaldéens & les Perses, les Gaulois, les Lusitaniens en occident, toutes les nations enfin, soit barbares ou policées, ont également célébré par des Hymnes ou des cantiques, les louanges de leurs Dieux. Quelle a pu être l'origine d'un usage si général?

L'homme, déchu de sa première innocence, put bien méconnoître, le vrai Dieu, mais il ne put se dissimuler sa foiblesse, ni étouffer en lui-même le sentiment de sa misere. Il se fit des Dieux, & il s'en fit, suivant l'expression de Sophocle, autant qu'il ressentit de besoins. Il pria ces dieux d'écarter les maux qui le menaçoient, & de lui accorder les biens qu'il désiroit. Il les remercia, lorsqu'il crut avoir éprouvé les effets de leur protection, & il s'efforça de les appaiser, lorsqu'il se persuada qu'ils étoient irrités contre lui. Telle est la véritable origine des Hymnes; & ces Hymnes furent plus ou moins par-

(*a*) Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. T. I. p. 169. Tom. III. pag. 377. Tom. IV. p. 389, 390. Tom. X. p. 100. Tom. XII. pag. 1, 2. *& suiv.* T. XVI. p. 93.

faits dans leur genre, à mesure que les siecles qui les produisirent, furent plus ou moins éclairés.

Les Critiques partagent les Hymnes anciens en diverses classes. Les uns se sont fondés sur la seule différence des noms; car, outre les termes d'Hymne & de Péan, tous deux génériques, les Grecs avoient des noms affectés à leurs Hymnes différens, selon les divinités qui en étoient l'objet; c'étoient des lithierses pour Cybele, des iules pour Cérès, des péans proprement dits, pour Apollon, des dithyrambes pour Bacchus. Les autres, s'arrêtant à de simples circonstances, ont rempli des pages entières de distinctions, qui, à dire la vérité, ne touchent ni la nature des Hymnes, ni leur principale différence.

Sans nous attacher à ces sortes de divisions, dont l'inutilité se fait sentir par elle-même, nous partagerons les Hymnes anciens en Théurgiques ou religieux, en poëtiques ou populaires, & en philosophiques ou propres aux seuls Philosophes; trois espèces réelles, & dont nous avons des exemples dans les ouvrages que l'Antiquité nous a laissés.

I.

Hymnes théurgiques.

Les Hymnes théurgiques ou religieux sont les plus anciens de tous, s'il est vrai qu'Orphée ait existé, comme on ne peut le nier sérieusement, après tant de témoignages, & des témoignages si positifs & si uniformes qui en font un personnage réel, Poëte, Théologien, instituteur des cérémonies sacrées dans la Grece; & s'il est vrai encore qu'il soit l'auteur des Hymnes qui portent son nom.

On attribue d'ordinaire à Onomacrite, qui a fleuri sous Pisistrate, quelques-uns des ouvrages qui portent le nom d'Orphée; mais, soit qu'Onomacrite les eût simplement fait reparoitre, ou qu'il les eût peut-être ajustés au langage de son siecle, du moins on étoit persuadé qu'il avoit conservé le fond des choses, & qu'il n'avoit rien changé à la doctrine. En effet, si les Hymnes que nous avons sous le nom d'Orphée, étoient d'Onomocrite seul, pourquoi les anciens Poëtes & les premiers Philosophes, en citant ces Hymnes qu'ils ont tant de fois cités, n'auroient-ils jamais nommé Onomacrite, mais toujours Orphée? Quoi qu'il en soit, car cette discussion est ici étrangère, on entrevoit dans les Hymnes qui portent le nom d'Orphée, des caractères de Théurgie.

Nous ne parlons point de la Théurgie, ou pour mieux dire, de la Théopée de Trismégiste, Théurgie admirable, & qui consistoit proprement dans l'art d'attacher les Dieux à leurs idoles, & d'ériger ainsi en divinités, les simulacres mêmes,

qui, par leur union avec ces êtres invisibles, devenoient alors comme des corps animés. Nous parlons d'une Théurgie, qui, suivant les idées des initiés, c'est-à-dire, de ceux qui, après certaines épreuves, ou purgations, étoient admis à la participation des mystères, forçoit, pour ainsi dire, les Dieux par le choix des parfums & des offrandes, & par la prononciation des formules prescrites, à leur accorder les faveurs qu'ils demandoient, & à écarter les maux dont ils se croyoient menacés.

On sçait en général que les fêtes & les initiations Grecques, furent établies sur le modele des fêtes & des initiations Égyptiennes; & que les initiés s'engageoient à certaines pratiques. D'un autre côté, si le détail de ces pratiques mystérieuses nous est inconnu, parce que les initiés se faisoient du secret une affaire de religion; on voit cependant, en réunissant quelques faits qui sont épars dans les Anciens, & particuliérement dans Pausanias, on voit, dis-je, que les initiés aux mystères Orphiques avoient leurs Hymnes composés par Orphée même; que ces Hymnes étoient moins travaillés, moins agréables que ceux d'Homère, mais plus religieux & plus saints; & que les Lycomèdes ou Lycomides, qui rapportoient leur origine à Lycus, fils de Pandion, les apprenoient aux initiés. On trouve dans les oracles de Zoroastre, où sont développés les anciens dogmes des Chaldéens, que dans les cérémonies religieuses, on multiplioit les surnoms divins, ou mystiques, & que ces surnoms étoient barbares pour la plûpart. On voit enfin, dans tout le Pythagorisme, qu'au lieu d'immoler des victimes pendant que les Teletes ou parfaits, & les initiés chantoient des Hymnes en l'honneur des Dieux qui étoient l'objet de leur culte particulier, on n'offroit que des choses simples, ou que l'on brûloit seulement des parfums.

Ces différentes circonstances se trouvant réunies dans les Hymnes qui portent le nom d'Orphée, nous pourrions en conclure avec quelque fondement, que ces Hymnes ont un caractère de Théurgie.

D'abord, loin d'entrer dans le culte public, on s'apperçoit en ouvrant les Hymnes d'Orphée, qu'ils sont faits pour les seuls initiés. Les initiés n'y sont touchés que de leurs propres intérêts; soit qu'ils veuillent appaiser les mauvais Génies, ou se les rendre favorables; soit qu'ils demandent aux Dieux bons les biens du corps, ou ceux de l'esprit, & même les biens extérieurs, comme la salubrité des eaux, la température de l'air, la fertilité des saisons, ils rapportent tout à eux, & jamais ils ne parlent pour les profanes » Accordez » à vos initiés une santé dura-

,, ble,

» ble, une vie heureuſe, une » longue, mais lente vieilleſſe. » Détournez de vos initiés les » vains phantômes, les terreurs » paniques, les maladies con- » tagieuſes. « Ils ne connoiſſent point d'autres formules dans leurs demandes.

Les Hymnes qui portent le nom d'Orphée, ſont auſſi plus religieux & plus ſaints que les Hymnes d'Homère & de Callimaque, & même des Tragiques, les ſeuls qui nous reſtent des Grecs dans le genre que nous avons appellé poëtique ou populaire. Ceux-ci, comme nous le verrons bien-tôt, roulent d'ordinaire ſur des actions bien plus propres de leur nature à dégrader la divinité, qu'à lui attirer la vénération des hommes; & ceux-là ne renferment avec l'invocation, que des ſurnoms multipliés, qui expriment le pouvoir ou les attributs des Dieux. Le ſoleil y eſt nommé Titan, Hypérion, reſplendiſſant, agile dans ſa courſe, pere & modérateur des ſaiſons, l'œil & le maître du monde, les délices des humains, la lumière de la vie. On y donne à Hercule les noms de Titan, de puiſſant, de magnanime, d'invincible, de dompteur des monſtres, d'amateur des arts pacifiques; à Cybele les titres de mere des Dieux, d'Auguſte épouſe de Saturne, de principe des élémens; & voilà ce qui fait la ſainteté de ces Hymnes, & par où ils rempliſſent l'idée que Pauſanias attache aux Hymnes d'Orphée.

Les invocations dans ce genre d'Hymnes frappent encore davantage. On n'apperçoit dans les Hymnes populaires, ni d'autre invocation que celle du Poëte qui prie ſa muſe de l'inſpirer, ni preſque d'autre formule religieuſe, que la formule χαῖρε, je vous ſalue.

Les formules d'Orphée ſont d'un genre bien différent; rien de plus énergique, ni de plus preſſant que ces invocations: Κλῦθι, écoutez-moi; Καλέω, Κικλήσκω, je vous invoque, je vous appelle, comme s'il croyoit ce qui a été réellement cru dans le paganiſme, que les Dieux obéiſſant à ſa voix, duſſent ſe manifeſter en effet. Et peut-être cette idée a-t-elle contribué à faire établir dans les cérémonies des initiés, l'uſage des parfums, ou ſuffumigations. Si les parfums ſont un hommage rendu aux Dieux, on peut les regarder encore comme un ſigne de leur préſence; les Dieux, ſuivant la théologie d'Homère & celle de tous les Poëtes, ne ſe manifeſtant jamais ſans annoncer par une odeur d'ambroſie leur apparition. Auſſi Hippolyte expirant, & entendant une voix qui lui parle, [c'étoit la voix de Diane ſa protectrice,] s'écrie-t-il dans Euripide; *O divine odeur! car, j'ai ſenti, Déeſſe immortelle, que c'étoit vous qui me parliez.*

Pour ces ſuffumigations ou parfums, on les voit ordonnés par-tout dans les Hymnes qui

portent le nom d'Orphée ; & relativement à la nature des Dieux bons ou mauvais, de l'encens, de la myrrhe, des aromates en général, des semences & des plantes de différentes espèces, mais ce qui est bien remarquable, excepté les feves, πλὴν κυαμῶν. En effet, au témoignage d'Hérodote, les Égyptiens n'osoient pas même en semer, loin d'en faire aucun usage religieux, & leurs Prêtres les regardoient comme impures, au point qu'ils auroient cru être souillés, s'ils en avoient seulement vu ou apperçu ; & c'est, il n'en faut pas douter, à leur imitation qu'Orphée, qui, selon toute l'Antiquité, avoit voyagé en Égypte, exclut les feves des suffumigations qui devoient accompagner le chant de ses Hymnes.

Voilà dans les Hymnes qui portent le nom d'Orphée, les surnoms divins employés & multipliés, des formules énergiques, des invocations singulières, & différentes des invocations Poëtiques, des suffumigations ou parfums déterminés & variés ; d'où il résulte que ces Hymnes sont dans le caractère Théurgique.

II.

Hymnes Poëtiques.

Ces Hymnes sont appellés Poëtiques ou Populaires, parce qu'ils renferment la croyance du peuple, & qu'ils sont l'ouvrage des Poëtes ses Théologiens. En effet, le peuple, parmi les Grecs & les Romains, avoit reçu tous les Dieux que les Poëtes lui avoient présentés, comme il avoit adopté toutes les aventures qu'ils en racontoient, persuadé, selon l'expression de Platon, qu'étant eux-mêmes enfans des Dieux, & parlant de leurs ancêtres, ils devoient en être crus sur leur simple témoignage.

Les Dieux Anciens ou choisis furent les premiers objets des Hymnes populaires ; car, Jupiter n'étoit considéré que comme un Roi puissant qui gouverne un peuple céleste, & les autres Dieux, partageant avec lui les attributs de la divinité, devoient aussi partager les mêmes honneurs. Or, au langage des Poëtes, les Hymnes sont la récompense, le salaire des immortels.

Si on ignore en quoi différoient précisément le culte divin & le culte héroïque, on sçait du moins que la louange étoit un tribut commun aux Héros & aux Dieux. Le tems nous a conservé beaucoup d'Hymnes, soit Grecs, soit Latins, pour Hercule, & pour ces autres demi-Dieux qu'Hésiode appelle race humaine & divine, parce qu'on les supposoit nés d'un Dieu & d'une mortelle ou d'un mortel & d'une Déesse.

On étendit encore les Hymnes plus loin. La politique & la flatterie en multiplierent les objets ; la politique des Grecs, en déifiant les hommes extraordinaires dont on célébra les ta-

lens ou les vertus utiles à la société, & la flatterie des Romains en décernant le même honneur aux Césars. Enfin, l'orgueil de quelques Princes les porta, comme Démétrius Poliorcete, & comme ce roi de Syrie qui fut appellé Dieu par les Myléfiens, à faire composer des Hymnes pour eux-mêmes, ou, comme on l'assure d'Auguste & de quelques-uns de ses successeurs, à souffrir du moins qu'on leur en adressât.

En général, la matière de ces Hymnes n'avoit pas moins d'étendue que l'histoire même des Dieux populaires. Les prétendues merveilles de leur naissance, leurs intrigues amoureuses, leurs aventures tragiques, leurs amusemens, leurs larcins, tout, jusqu'aux actions les plus indécentes & les plus honteuses, devint entre les mains des Poëtes, comme un fond inépuisable de louanges pour les Dieux. Ainsi, la naissance de Vénus fournit à Homère, ou à l'auteur des Hymnes qui portent son nom, la matière d'un Hymne, peu religieux à la vérité, mais plein d'images agréables. La Déesse à peine sortie de la mer, est portée sur les flots par un zéphire; elle arrive en Cypre. Les Heures, filles de Thémis & de Jupiter, s'empressent sur le rivage pour la recevoir; & après l'avoir parée comme une Reine & comme une immortelle, elles la conduisent au palais des Dieux, qui frappés de sa beauté, recherchent à l'envi son alliance.

Un autre Hymne à la même Déesse, est employé tout entier à peindre ses amours avec Anchise; & les couleurs n'y sont que trop assorties au sujet.

Les Hymnes qui ont Mercure pour objet, roulent communément sur son adresse inimitable à dérober. Dans un Hymne Grec, dont les Anciens ont parlé avec éloge, Mercure, né le matin, dérobe la nuit suivante les bœufs immortels qu'Apollon paissoit, & Maïa sa mere l'accablant de reproches, il lui déclare qu'il prétend aux honneurs divins; qu'au moins il deviendra le protecteur & le patron des voleurs. Cependant, Apollon qui cherchoit les bœufs dérobés, arrive sur le mont Cyllene, au séjour de Maïa. En vain, Mercure se raccourcit dans son berceau, pour tromper Apollon; ni son déguisement, ni son larcin ne peuvent échapper à la pénétration du Dieu, qui le mene dans l'Olympe, où Jupiter, qu'ils ont pris pour arbitre de leur différend, les réconcilie. Nous supprimons à dessein plusieurs circonstances également indécentes & puériles. Horace est bien plus retenu & plus judicieux, dans l'Hymne qu'il adresse aussi à Mercure. » Vous » n'étiez encore qu'enfant, » lui dit-il, lorsque vous dé» robâtes finement les bœufs » d'Apollon. Il eut beau pren» dre un ton menaçant pour

» vous forcer à les rendre ; il » ne put s'empêcher de rire, » se voyant sans carquois. «

Ce n'est pas que les Hymnes Poëtiques des Grecs soient toujours dans ce caractère, ni qu'ils roulent tous sur des fictions aussi ridicules. Au milieu des absurdités qui regnent dans la plûpart, on trouve quelquefois, & dans Callimaque principalement, des traits propres à inspirer la vertu & le respect pour les dieux. Si dans l'Hymne à Diane, Callimaque décrit les plaisirs & les amusemens de la Déesse, il peint aussi, mais d'une manière vive & touchante, le bonheur du juste & le malheur de l'impie ; s'il dit ailleurs que Jupiter prit naissance en Arcadie, il ajoûte incontinent que Jupiter existe, & qu'il existera toujours ; qu'il tire de lui-même toute sa puissance & toute sa force ; qu'il est le maître & le juge des Rois, & qu'il distribue à son gré les Empires. Le Poëte, à la vérité, mêle dans la suite aux louanges de Jupiter, celles de Ptolémée Philadelphe ; mais, outre que ces louanges sont indirectes & ingénieusement amenées, elles ne s'arrêtent pas immédiatement au Prince. C'est de Jupiter qu'il tient sa grandeur & sa supériorité.

Pour le fond de la poësie, qu'on ne s'attende à trouver dans les Hymnes qui portent le nom d'Homère, ou même dans les Hymnes de Callimaque, ni ces figures hardies, ni ces images vives & fortes, ni cet enthousiasme enfin, qui regnent dans Pindare & dans Horace ; nulle différence d'ailleurs entre les Hymnes de Callimaque & ceux qui portent le nom d'Homère, ni dans le dessein général, ni dans la distribution des parties. Dans le dessein, l'objet commun est de louer les dieux par leurs actions, quoique Callimaque en fasse, comme on l'a vu, un choix plus religieux. Dans la distribution des parties, c'est d'abord la proposition, ou simple, ou jointe à l'invocation ; puis la narration, qui comprend les aventures ou les exploits du dieu que le Poëte s'est proposé de célébrer. Ces Hymnes se ressemblent encore, & par la mesure que les Auteurs ont choisie, & par la formule χαῖρε, qu'ils ont communément employée ; formule, au reste, dont Platon a blâmé l'usage, parce que les dieux étant immortels, & par une suite nécessaire, jouissant d'un bonheur inaltérable, elle renferme, selon lui, un vœu inutile, ou même impie.

Il est naturel de penser que la plûpart de ces Hymnes, ceux de Callimaque sur-tout, passerent dans le culte public. Nous en avons la preuve pour Callimaque dans ses ouvrages mêmes.

Les Hymnes Poëtiques en général étoient chantés dans les solemnités, durant la cérémonie du sacrifice ; & dans les veillées qui précédoient ces so-

lemnités, pendant que le peuple s'assembloit. L'Hymne de Callimaque pour Jupiter, fut chanté tandis qu'on offroit au Dieu le facrifice, ou les libations ordinaires; & l'Hymne qui a pour titre, *Pervigilium Veneris*, & qu'un illustre Magistrat, M. Bouhier, rapporte au fiecle des premiers Céfars, femble être un de ces cantiques que l'on chantoit aux veillées de Vénus.

On fçait que ceux qui chantoient les Hymnes, s'appelloient Hymnodes; & que ceux qui les compofoient, fe nommoient Hymnographes.

Au refte, fi en parlant des Hymnes Poëtiques ou Populaires, nous n'avons encore nommé qu'Homère & Callimaque, ce n'eft pas que la Grece n'ait produit beaucoup d'autres Hymnographes femblables. Sans répéter ici que les premiers Poëtes compoferent tous de ces Hymnes, & que par-là ils mériterent le furnom de Théologiens, on compte parmi ceux dont les Hymnes ont péri, Anthès, Olen de Lycie, Olympe Myfien, Stéfichore, Archiloque, Simonide, Alcée, Bachylide, Pindare; Pindare, dis-je, dont on fçait qu'il avoit choifi Apollon Delphien pour le fujet ordinaire de fes Hymnes, qu'il chantoit dans le temple ceux qu'il avoit compofés, & que pour prix de fes mêmes Hymnes, qui, en faifant valoir le Dieu, contribuoient fans doute au profit de la Pythie, il avoit obtenu une partie des prémices que l'on apportoit de toutes parts à Delphes.

Bien plus, la Grece commençoit à peine à fe policer, qu'elle avoit déjà établi des prix pour les Hymnes; Paufanias nomme Chryfothémis, Crétois, qui fut couronné le premier dans cette efpèce de combat, puis Philammon fon fils, enfuite Thamyris, fils de Philammon. Cet établiffement devoit avoir une grande ancienneté, le même Paufanias ajoûtant qu'Orphée & fon difciple Mufée ne purent jamais confentir à fe montrer dans la lice, foit qu'ils fe défiaffent de la capacité de leurs Juges, ou qu'ils dédaignaffent des rivaux trop peu digne d'eux.

Les Romains de leur côté établirent auffi des prix pour les Hymnographes; mais, ils n'y fongerent que lofqu'ils n'eurent plus, pour ainfi dire, de Poëtes. Catulle & Horace leur avoient fait entendre, dans les fêtes féculaires, des Hymnes qui font encore notre admiration. La Poëfie étoit alors en honneur, elle tomba avec Augufte & Mécène; ce fut Domitien qui entreprit de la ranimer. Il propofa dans cette vue des prix pour les Hymnes, & Stace mérita trois fois d'être couronné. Mais, ces détails pourroient fembler plus curieux qu'intéreffans.

III.

Hymnes Philofophiques.

Les Hymnes philofophiques

sont ceux que les Philosophes ont composés suivant leur système religieux ; non que les Philosophes eussent un culte particulier, ou différent du culte populaire ; ils se conformoient au peuple dans la pratique, & venoient ramper avec lui aux pieds des idoles, témoin Épicure lui-même, que l'on vit plus d'une fois en posture de suppliant, dans le temple de Jupiter; mais, ils différoient du peuple pour la croyance.

On sçait qu'en général ils reconnoissoient un Dieu suprême, source & principe de tous les êtres ; mais, avec ce Dieu suprême, des dieux subalternes ou visibles, comme le monde & les astres, ou invisibles, comme les Génies qui faisoient mouvoir les ressorts de la nature, & en régloient les opérations. Pour les aventures des dieux poëtiques, les idoles & les apothéoses, ils les regardoient comme insoutenables. Delà vient que Platon ordonne en termes exprès, que s'il arrive un Poëte dans sa ville imaginaire, on le salue avec respect, comme un homme admirable, comme un homme sacré; mais qu'en même tems on le fasse retirer, non-seulement comme un homme inutile, mais comme un homme dangereux. Delà vient encore que des sectes entières de Philosophes se sont efforcées de ramener à la physique les fables répandues dans les Poëtes; ou qu'elles ont considéré les dieux poëtiques comme les attributs de l'Être suprême personnifiés ; ou qu'enfin elles ont prétendu que Dieu étant le principe de tous les biens, & sa bonté éclatant dans toutes les choses qui nous apportent quelque utilité, on leur avoit donné le nom de Dieu même, uniquement pour nous rappeller que nous lui sommes redevables de tous ces biens, & sans leur rien attribuer de sa nature.

Le Dieu suprême est donc, en général, l'objet des Hymnes philosophiques, mais quelquefois déguisé sous le nom de Jupiter ou du Soleil, & caché quelquefois sous le voile de l'allégorie; & sa toute puissance, son immensité, sa providence & ses autres attributs, en sont la matière ordinaire.

Pour commencer par les Allégoristes, c'est ainsi que l'empereur Julien suppose dans un Hymne qu'il adresse à Cybele, que par Atys il faut entendre une vertu productrice qui renferme en soi toutes les formes des corps sublunaires, & qu'il se consume en vains efforts pour donner un sens allégorique à toutes les aventures fabuleuses & d'Atys & de Cybele.

Nous aurions un exemple ancien & précieux d'un Hymne philosophique simple, si l'Hymne que les peres de l'Église, défenseurs de notre foi, saint Julien, saint Clément, Eusebe, & autres, ont cité sous le titre de Palinodie, étoit véritablement d'Orphée. Nous disons

que cet exemple feroit précieux, car il furprend pour le fond des chofes & la grandeur des images. » Tel eft, dit » cet Hymne, l'Être fuprême, » que le ciel tout entier ne fait » que fa couronne ; il eft affis » fur fon trône entouré d'anges » infatigables ; fes pieds tou- » chent la terre ; de fa droite, » il atteint jufqu'à l'extrêmité » de l'Océan ; à fon afpect les » plus hautes montagnes trem- » blent, & les mers friffonnent » dans leurs profonds abîmes.« Mais, la critique range cette piece parmi les fraudes pieufes qui ne furent pas inconnues aux premiers fiecles du Chriftianifme.

Si l'Hymne qu'on vient de lire, appartient au péripatéticien Ariftobule, comme on le croit, il eft encore moins ancien qu'un autre Hymne femblable, que Stobée nous a confervé, & que l'on attribue à Cléanthe, fecond fondateur du Portique ; c'eft d'ailleurs un des plus beaux monumens qui nous foit refté en ce genre. Le Lecteur en va juger.

» O Pere des dieux, dit » Cléanthe, vous qui réuniffez » plufieurs noms, & dont la » vertu eft une & infinie ; vous » qui êtes l'auteur de cet uni- » vers, & qui le gouvernez » fuivant les confeils de votre » fageffe ; je vous falue, ô Roi » tout-puiffant ; car, vous dai- » gnez nous permettre de vous » invoquer. Vous ferez, ô Ju- » piter, la matière de mes » louanges, & votre fouveraine » puiffance fera le fujet ordi- » naire de mes cantiques. Tout » plie fous votre empire ; tout » redoute les traits dont vos » mains invincibles font ar- » mées ; fans vous rien n'a été » fait, rien ne fe fait dans la » nature ; vous voulez les biens » & les maux, felon les con- » feils de votre loi éternelle. » Grand Jupiter, qui faites » entendre votre tonnerre dans » les nues, daignez éclairer » les foibles humains, ôtez- » leur cet efprit de vertige qui » les égare ; donnez-leur une » portion de cette fageffe avec » laquelle vous gouvernez le » monde. Alors, ils ne chéri- » ront d'autre occupation que » celle de chanter éternelle- » ment cette loi univerfelle » qu'ils méconnoiffent. «

Tel eft le caractère des Hymnes philofophiques. Nous recueillons tout ce détail en deux mots.

Les Hymnes théurgiques n'étoient propres qu'aux initiés, & ils ne renferment avec des invocations fingulieres, que les attributs divins, exprimés par des noms myftiques. Les Hymnes poëtiques ou populaires, en général, faifoient partie du culte public, & ils roulent fur les aventures fabuleufes des dieux. Enfin, les Hymnes philofophiques, ou n'étoient point chantés, ou ils l'étoient feulement dans les feftins décrits par Athénée, & ils font, à proprement parler, un hom-

mage secret que les Philosophes ont rendu à la divinité.

Nous laissons à des mains plus sçavantes le soin de montrer les avantages qu'on peut retirer des différentes especes d'Hymnes qui ont passé jusqu'à nous. Il nous suffit de dire que les Hymnes théurgiques peuvent répandre de la lumiere sur les initiations; que les Hymnes poëtiques d'Homère & de Callimaque donnent au moins pour les tems où ils furent composés, une idée de la croyance populaire des Anciens par rapport à la religion publique; enfin que les Hymnes philosophiques sont de quelque secours pour nous instruire de la croyance religieuse des Philosophes. Nous ajoûtons que les Hymnes de Callimaque, de Pindare, d'Horace, & d'autres Poëtes, outre des dogmes & des usages religieux, renferment encore des traits pour l'Histoire profane, dont les Littérateurs, vraiment éclairés, sçauront toujours habilement profiter.

Dans notre usage moderne, nous entendons par Hymne, une ode, un petit poëme consacré à la louange de Dieu, ou des mystères. Mais, nous avons très-peu d'Hymnographes recommandables. Santeuil s'est quelquefois distingué dans cette carrière, car tous ses Hymnes ne sont pas également bons; une vue d'intérêt en a gâté la plus grande partie, & les connoisseurs sentent bien que les inspirations de sa muse étoient souvent réglées par le profit qu'elle en retiroit. Les odes sacrées de Rousseau nous offrent tout ce que nous avons de plus parfait en ce genre. Pour les Hymnes rimés du douzième & treisième siecle, ils sont le sceau de la barbarie; ce n'étoit pas sur ce ton qu'Horace chantoit les jeux séculaires.

HYMNIA, *Hymnia*, surnom donné à Diane, sous lequel elle étoit invoquée, & avoit un temple en Arcadie. C'étoit une vierge qui étoit sa prêtresse, mais Aristocrate lui ayant voulu faire violence, on mit à sa place une femme mariée. Elle avoit encore un temple dans le territoire d'Orchomène, qui étoit desservi par un homme marié, qui n'avoit aucun commerce avec le reste des humains.

HYMNIS, *Hymnis*, Ὑμνὶς, (a) nom d'une courtisanne, que Lucien introduit dans un de ses dialogues. Elle s'entretient avec Léonichus & Chénidas.

HYMNODE, (b) chanteur d'Hymne. C'est ainsi que les Grecs ont appellé ceux qui chantoient les Hymnes, comme ils ont nommé Hymnographes ceux qui les composoient.

Les chanteurs d'Hymnes ne furent pas toujours, & dans toutes les occasions, de même

(a) Lucian. T. II. p. 745. & seq.

(b) Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. XII. p. 11.

fexe & de même rang. Tantôt c'étoient des filles feulement, comme dans les fêtes de Pallas; tantôt des chœurs compofés de jeunes filles & de jeunes garçons, comme dans les fêtes d'Apollon; quelquefois comme à Delphes & à Délos, c'étoit le Poëte lui-même, ou les Prêtres avec leur famille entière; dans les veillées, c'étoient les Prêtres feuls; mais, au lieu que dans les folemnités, on fe fervoit communément de la cithare, ici les Prêtres unifſoient leurs voix au fon des flûtes. Delà vient qu'Arnobe dit quelque part, des Hymnes chantés dans les veillées, qu'ils font, fi l'on peut s'expliquer de la forte, l'exercice matinal des Dieux, *exercitationes Deorum matutinas collatas ad tibiam.*

HYMNOGRAPHE, *Hymnographus*, compofiteur d'Hymne. *Voyez* Hymne.

HYONE, *Hyone*, (*a*) fut, felon quelques-uns, mere de Triptolème, qu'elle eut d'Éleufius.

HYPACARIS, *Hypacaris*, Ὑπάκαρις, (*b*) fleuve de Scythie. Hérodote le compte pour le fixième de cette contrée. Il fortoit, felon cet auteur, d'un marécage, & alloit paffer au milieu des Scythes nomades. Il tomboit dans la mer auprès de la ville de Carcinitis, & refferroit à la droite le païs d'Hylée, & ce qu'on appelloit la carrière d'Achille.

Hérodote dit dans un autre endroit Hypacyris; Pline eftropie ce nom, en difant Pacyris. Pomponius Méla lit Hypacyris. » Dans le golfe Carcinite, dit-» il, eft la ville de Carcine, » qu'arrofent deux fleuves, le » Gerros & l'Hypacyris, qui » fortant de deux fources, & » venant de païs différens, ont » une embouchure commune. «

HYPACHÉENS, *Hypachæi*, Ὑπαχαιοὶ, (*c*) nom que porterent d'abord les Ciliciens, felon Hérodote.

HYPACYRIS, *Hypacyris*, Ὑπάκυρις. *Voyez* Hypacaris.

HYPALLAGE, *Hypallage*, Ὑπαλλαγὴ, changement, de ὑπὸ, *fub*, fous, & ἀλλαγὴν, aor. 2. paffif de ἀλλάττω, *muto*, lequel eft dérivé de ἄλλος, *alius*.

Les Grammairiens ont admis trois différentes figures, fondées également fur l'idée générale de changement, fçavoir l'Énallage, l'Hypallage & l'Hyperbate; mais, il femble qu'ils n'en ont pas déterminé d'une manière affez précife les caractères diftinctifs, puifque l'on trouve les mêmes exemples rapportés à chacune de ces trois figures. Virgile a dit *dare claffibus auftros*, au lieu de dire *dare claffes auftris.* M. du Marfais rapporte cette expreffion à l'Hypallage; Minellius & Servius l'avoient fait de même

(*a*) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. I. pag. 92.

(*b*) Herod. L. IV. c. 47, 55. Plin. Tom. I. pag. 217. Pomp. Mel. pag. 95.

(*c*) Herod. L. VII. c. 91.

avant lui. Le P. Lami cite la même phrase comme un exemple de l'Énallage ; & d'autres l'ont rapportée à l'Hyperbate.

La signification des mots est incontestablement arbitraire dans son origine;&cela est vrai, sur-tout des mots techniques, tels que ceux dont il est ici question. Mais, rien n'est plus contraire aux progrès des sciences & des arts, que l'équivoque & la confusion dans les termes destinés à en perpétuer la tradition, par conséquent rien de plus essentiel que d'en fixer le sens d'une manière précise & immuable.

On remarque, en effet, par rapport aux mots, trois especes générales de changemens, que les Grammairiens paroissent avoir envisagés, quand ils ont introduit les trois dénominations dont il s'agit, & qu'ils ont ensuite confondues.

Le premier changement consiste à prendre un mot sous une forme, au lieu de le prendre sous un autre, ce qui est proprement un échange dans les accidens, comme sont les cas, les genres, les tems, les modes, &c. C'est à cette première espece de changement que M. du Marsais a donné spécialement le nom d'Énallage d'après la plus grande partie des Grammairiens. Mais, ce terme n'est, selon lui, qu'un nom mystérieux, plus propre à cacher l'ignorance réelle de l'analogie qu'à répandre quelque jour sur les procédés d'aucune langue.

La seconde espece de changement qui tombe directement sur les mots, est uniquement relative à l'ordre successif, selon lequel ils sont disposés dans l'expression totale d'une pensée. C'est la figure que l'on nomme communément Hyperbate.

La troisiéme sorte de changement, qui doit caractériser l'Hypallage, tombe moins sur les mots que sur les idées mêmes qu'ils expriment; & il consiste à présenter sous un aspect renversé la corrélation des idées partielles qui constituent une même pensée. C'est pour cela qu'on peut traduire le nom grec Hypallage par le nom françois Subversion; outre que la préposition élémentaire [illegible] se trouve rendue ainsi avec fidélité, il semble que le mot en est plus propre à désigner que le changement dont il s'agit ne tombe pas sur les mots immédiatement, mais qu'il pénetre jusques sous l'écorce des mots, & jusques aux idées dont ils sont les signes.

HYPANIS, *Hypanis*, Ὕπανις, nom que quelques-uns donnent à l'Hyphasis. *Voyez* Hyphasis.

HYPANIS, *Hypanis*, (*a*) Ὕπανις, fleuve de la Scythie d'Europe, est compté par Hérodote pour le troisième en ordre après le Danube. » Il vient,

(*a*) Herod. L. IV. c. 17, 18, 47. & *seq.* Pomp. Mel. p. 96. Plin. Tom. I. p. 217, 218, 612. Strab. p. 107, 298, 306. Ptolem. L. III. c. 5.

» dit-il, de la Scythie, & fort » d'un grand lac au tour du quel » paissent des chevaux sauvages » qui sont blancs. Ce lac est » bien nommé la mere de l'Hy- » panis. Ce fleuve en sortant » delà est navigable, & con- » serve ses eaux douces cinq » journées de chemin ; mais, » en approchant de la mer, à » la distance de quatre jours, » il prend une extrême amertu- » me d'un ruisseau qu'il reçoit, » & dont les eaux sont si ame- » res, que, quoiqu'il soit pe- » tit, il gâte celles de l'Hypa- » nis, qui est très-grand. »

Pomponius Méla redit à peu près les mêmes choses en moins de mots. Pline parle bien de l'Hypanis ; mais, ou lui, ou ses copistes, se sont trompés en mettant le nom de l'Hypanis au lieu de l'Hypacaris ; & en copiant Pomponius Méla, il attribue au premier ce que ce Géographe a dit du second. Ptolemée s'est aussi trompé en mettant l'Hypanis au delà du Borysthène, & donnant ce nom au fleuve qui est le Panticapes. Au reste, l'Hypanis bornoit les Callipides.

Ce fleuve & celui du Tyres se resserroient & se rapprochoient l'un de l'autre vers l'endroit que les Halisons habitoient ; mais, bientôt après, ils se séparoient & laissoient entr'eux un grand espace. L'Hypanis mêloit ses eaux avec celles du Borysthène, & ils se perdoient ensuite tous deux dans le Pont-euxin. On dit que le nom moderne de l'Hypanis est le Bog.

HYPANIS, *Hypanis* ; Ὕπανις, autre fleuve que Vibius Séquester dit être aussi dans la Scythie, & auquel il attribue ce vers de Gallus :

Uno tellures dividit amne duas.

Car, ajoûte-t-il, il sépare l'Asie de l'Europe. Ortélius l'explique du Phase, & prétend que des Auteurs très-anciens lui ont donné ce nom, & ont dit qu'il terminoit l'Europe & l'Asie.

Le même Vibius Séquester dit : » L'Hypanis, que l'on » appelle aussi Hictaris. » Il faut lire : » Hyparis, que l'on » appelle Hipparis. » *Voyez* Hipparis.

HYPANIS, *Hypanis*, (*a*) capitaine Troyen, est un de ceux qui se joignirent à Énée pour fondre sur les Grecs épars dans les rues de Troye. Mais, il eut le malheur d'être renversé par ses propres concitoyens, qui le prenoient pour un capitaine Grec, parce qu'il s'étoit en effet revêtu des dépouilles des ennemis qu'il avoit immolés.

HYPANTODORE. *Voyez* Hypatodore.

HYPARNES, *Hyparna*, (*b*) ville de l'Asie mineure. Alexandre se rendit maître de cette

(*a*) Virg. Æneid. L. II. v. 340, 428, 429.

(*b*) Freinsh. suppl. in Q. Curt. L. II. c. 11.

ville, qui lui fut livrée par les étrangers soudoyés qui étoient dans la citadelle. Ce Prince passa ensuite dans la Lycie; & cette circonstance nous apprend qu'Hyparnes étoit située vers les frontières de cette province. Arrien même la lui attribue; ce qui pouvoit être du tems de cet Auteur.

HYPASIENS, *Hypasii*, (*a*) nation Indienne, entre le Cophès & l'Indus, selon Strabon. Mais, le texte Grec de cet Auteur varie dans la manière d'écrire le nom de cette nation. On trouve dans un endroit Ἱπασίοι, & dans un autre ὑπ' Ασίων; ce qui prouve que ce nom est altéré.

HYPASIS, *Hypasis*, fleuve le même que l'Hyphasis. *Voyez* Hyphasis.

HYPATA, *Hypata*, Ὕπατα, (*b*) ville de Grece, étoit une des principales de la Thessalie, selon Apulée, qui y met la scene de son âne d'or. Elle avoit autrefois appartenu aux Étoliens. Polybe dit que Lucius Valérius Flaccus s'y trouva avec les députés des Étoliens pour recevoir leurs soumissions; & Tite-Live, que les Étoliens ayant convoqué une assemblée à Hypata, envoyerent des députés à Antiochus. Ce dernier nous apprend qu'elle étoit voisine du Sperchius. » De Taumace le Consul arriva auprès » du Sperchius le deuxième » jour, & de-là il ravagea les » terres des Hypatéens. » Il fait connoître que c'étoit une ville de conséquence, puisque quatre-vingts de ses citoyens, qui étoient exilés, sont traités d'hommes illustres. Étienne de Byzance donne cette ville aux Énianes, peuple de la Thessalie, sur le golfe Maliaque. Il est certain qu'elle étoit au pied du mont Oëta, par le témoignage d'Héliodore.

Étienne de Byzance met une contrée du nom d'Hypata dans l'Asie mineure, vers le fleuve Sangare.

HYPATE, *Hypates*, Ὑπάτης, (*c*) un des tyrans de Thebes, que l'on sçait avoir été exterminés par Pélopidas & ceux de son parti. Dès qu'Hypate eut entendu le bruit des conjurés qui étoient entrés dans sa maison, il se sauva chez les voisins, mais ils le suivirent & le tuerent.

HYPATE DES HYPATES, *Hypate Hypaton*, Ὑπάτη ὑπατῶν; (*d*) c'étoit le premier ou le plus grave des sons de l'hendécacorde. On appelloit ce son ou cette corde Hypate comme qui diroit ὑπερτάτη la supreme, parce qu'elle paroissoit à la tête de l'échelle des sons, disposés de manière dans la musique ancienne, que leur progression du grave à l'aigu alloit

(*a*) Strab. p. 791, 698.
(*b*) Tit. Liv. L. XXXVI. c. 14. & seq. L. XLI. c. 25. Lucian. Tom. II. p. 111.
(*c*) Plut. T. I. p. 283, 284.
(*d*) Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. T. XIII. pag. 242, 270.

du haut en bas ; enforte que le son le plus grave étoit au haut de l'échelle , & le plus aigu au bas , sous le nom de nète. Quoique l'on ait changé dans la suite la disposition de ces sons , & qu'on les ait rangés dans le même ordre où on les voit aujourd'hui , c'est-à-dire , les graves au bas de l'échelle , & les aigus au plus haut ; ceux des deux extrêmités ont toujours conservé leurs anciennes dénominations d'Hypate & de nète, après avoir perdu leur première situation , que ces anciens noms indiquoient.

Pour désigner le premier ou le plus grave son de l'hendécacorde , on joignoit au terme ὑπάτη celui de ὑπατῶν , l'Hypate des Hypates ; parce que le premier ou le plus grave des trois tétracordes renfermés dans ce systême , s'appelloit le tétracorde des Hypates ou des sons les plus graves ; d'où le premier ou le plus grave de ces mêmes sons empruntoit sa dénomination d'Hypate des Hypates , comme qui diroit le plus grave son des plus graves.

Plutarque témoigne que l'on s'abstenoit du tétracorde des Hypates , dans le mode Dorien , dont les chants par conséquent ne devoient rouler que sur les quatre tétracordes supérieurs , c'est-à-dire , sur celui des mèses & sur les trois des nètes , sçavoir , celui des conjointes, celui des disjointes, & celui des exorbitantes, ou des excédentos. Mais , ajoûte Plutarque , ceux-là mêmes qui dans le mode Dorien , évitoient le tétracorde des Hypates , l'employoient sans scrupule dans les autres modes.

HYPATÉENS , *Hypatæi* , les habitans d'Hypata. *Voyez* Hypata.

HYPATENSIS AGER. (*a*) C'est le territoire d'Hypata , que Tite-Live appelle ainsi. *Voyez* Hypata.

HYPATODORE , *ou* , selon d'autres éditions , HYPANTODORE , *Hÿpatodorus* , *Hypantodorus* , Ὑπατόδωρος , Ὑπαντίδωρος . (*b*) capitaine dont parle Xénophon.

HYPENDYTE , *Hypendyte* , (*c*) espece de chemise , blanche en dedans & à fleurs en dehors, en usage chez les Perses.

HYPÉNOR , *Hypenor* , (*d*) Ὑπήνωρ , Prince , qui , au siege de Troye , fut tué par Diomede , qui le frappa d'un coup de sabre à la clavicule , près de l'épaule qu'il lui sépara du cou & du dos.

HYPEPES, *Hypæpa*, Ὕπαιπα, (*e*) ville de l'Asie mineure , dans la Lydie , entre le Tmolus & le Caystre. Strabon dit qu'Hypepes est une petite ville

(*a*) Tit. Liv. L. XXXVI. c. 16.
(*b*) Xenoph. p. 575.
(*c*) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. III. pag. 75.
(*d*) Homer. Iliad. L. V. v. 144.
(*e*) Strab. p. 627. Ptolem. L. V. c. 2. Plin. Tom. I. pag. 280. Tacit. Annal. L. IV. c. 55. Ovid. Metam. L. VI. c. 1, L. XI. c. 6. Pauf. p. 341.

où l'on passe quand on vient du Tmolus au Caystre. Ovide dit dans ses Métamorphoses, au sujet de la fable de Midas:

Nam freta prospiciens latè riget arduus alto
Tmolus in adscensu, clivoque extentus utroque,
Sardibus hinc, illinc parvis finitur Hypæpis.

C'est-à-dire, que le mont Tmolus avoit au pied, d'un côté la ville de Sardes, & de l'autre celle d'Hypepes. Cette épithete de *parvis*, petite, est répétée dans un autre vers d'Ovide, qui est dans la fable d'Arachné.

Les habitans sont nommés Hypépènes, *Hypæpeni*, dans Pline, ainsi que dans Tacite, & ΥΠΑΙΠΗΝΩΝ dans une médaille de Julia Domna. Dans la Notice épiscopale, la ville est appellée Υ"πιτα pour Υ"παιπα. *Voyez* Hiérocésarée.

HYPEPENES, *Hypæpeni*, les habitans d'Hypepes. *Voyez* Hypepes.

HYPÉRAUSTRÉENS, les mêmes que les Hypernotiens. *Voyez* Hypernotiens.

HYPERBATAS, *Hyperbatas*, Υπερβατᾶς, (*a*) étoit général des Achéens, du tems d'Aratus.

HYPERBATE, *Hyperbaton*, *Hyperbatum*, Υπερβατον, de ὑπὲρ, *trans*, & βαίνω, *eo*, je vais, je passe. (*b*) Quintilien a donc eu raison de traduire ce mot dans sa langue par *verbi transgressio*; & ce que l'on nomme Hyperbate consiste en effet dans le déplacement des mots qui composent un discours, dans le transport de ces mots du lieu où ils devroient être en un autre lieu.

» La quatrième sorte de figure » [de construction], c'est l'Hyperbate, dit M. du Marsais, » c'est-à-dire, confusion, mélange de mots; c'est lorsque » l'on s'écarte de l'ordre successif de la construction simple [ou analytique]. *Saxa* » *vocant Itali, mediis, quæ in* » *fluctibus, aras.* La construction est *Itali vocant aras* [*illa*] » *saxa quæ* [sunt] *in fluctibus* » *mediis.* Cette figure étoit, » pour ainsi dire, naturelle au » Latin; comme il n'y avoit » que les terminaisons des mots, » qui, dans l'usage ordinaire, » fussent les signes des relations que les mots avoient » entr'eux, les Latins n'avoient » égard qu'à ces terminaisons, » & ils plaçoient les mots selon qu'ils étoient presentés à » l'imagination, ou selon que » cet arrangement leur paroissoit produire une cadence » & une harmonie plus agréables. »

La méthode Latine de Port-Royal parle de l'Hyperbate dans le même sens. » C'est, » dit-elle, [des figures de » construction, chap. VI.] » le mélange & la confusion » qui se trouve dans l'ordre » des mots qui devroit être » commun à toutes les langues,

(*a*) Plut. T. I. p. 811.

(*b*) Quintil. L. VIII. c. 6. L. IX. c. 4.

» selon l'idée naturelle que » nous avons de la construc- » tion. Mais, les Romains ont » tellement affecté le discours » figuré, qu'ils ne parlent pres- » que jamais autrement. »

C'est encore le même langage chez l'auteur du Manuel des Grammairiens. » L'Hyperbate se » fait, dit-il, lorsque l'ordre » naturel n'est pas gardé dans » l'arrangement des mots, ce » qui est si ordinaire aux Latins, » qu'ils ne parlent presque ja- » mais autrement; comme *Ca- » tonis constantiam admirati sunt » omnes.* Voilà une Hyperbate, » parce que l'ordre naturel de- » manderoit qu'on dît, *omnes » sunt admirati constantiam Ca- » tonis.* Cela est si ordinaire, » qu'il ne passe pas pour figure, » mais pour une propriété de » la langue Latine. Mais, il y » a plusieurs especes d'Hyper- » bate qui sont de véritables » figures de Grammaire. »

Tous ces Auteurs confondent deux choses qu'il y a lieu de croire très-différentes & très-distinctes l'une de l'autre, l'inversion & l'Hyperbate.

Il y a en effet, dans l'une comme dans l'autre, un véritable renversement d'ordre; & à partir de ce point de vue général, on a pu aisément s'y méprende. Mais, il falloit prendre garde si les deux cas avoient rapport au même ordre, ou s'ils présentoient la même espece de renversement. Quintilien nous fournit un motif légitime d'en douter; il cite, comme un exemple d'Hyperbate, cette phrase de Cicéron: *Animadverti, judices, omnem accusatoris orationem in duas divisam esse partes*; & il indique aussitôt le tour qui auroit été sans figure & conforme à l'ordre requis: *Nam* in duas partes divisam esse *rectum erat, sed durum & incomptum.*

Personne apparemment ne disputera à Quintilien d'avoir été plus à portée qu'aucun des Modernes, de distinguer les locutions figurées d'avec les simples dans sa langue naturelle; & quand le jugement qu'il en porte, n'auroit eu pour fondement que le sentiment exquis que donne l'habitude à un esprit éclairé & juste, sans aucune réflexion immédiate sur la nature même de la figure, son autorité seroit ici une raison, & peut-être la meilleure espece de raison sur l'usage d'une langue, que nous ne devons plus connoître que par le témoignage de ceux qui la parloient. Or, le tour que Quintilien appelle ici *rectum*, par opposition à celui qu'il avoit nommé auparavant ὑπερβατὸν, est encore un renversement de l'ordre naturel ou analytique; en un mot, il y a encore inversion dans *in duas partes divisam esse*, & le rhéteur Romain nous assure qu'il n'y a plus d'Hyperbate. C'est donc une nécessité de conclure que l'inversion est le renversement d'un autre ordre, ou un autre renversement d'un certain ordre, & l'Hyperbate, le ren-

versement du même ordre ; l'auteur du Manuel des Grammairiens n'étoit pas éloigné de cette conclusion, puisqu'il trouvoit des Hyperbates qui ne passent pas pour figures, & d'autres, dit-il, qui sont de véritables figures de Grammaire.

Il s'agit donc de déterminer ici la vraie nature de l'Hyperbate, & d'assigner les caractères qui le différencient de l'inversion ; & pour y parvenir, il n'y a pas de moyen plus assuré que de parcourir les différentes especes d'Hyperbate, qui sont reconnues pour de véritables figures de Grammaire.

1.° La première espece est appellée anastrophe, c'est-à-dire, proprement inversion, du Grec ἀναστροφή, composé de ἀνά, *in*, & στροφή, *versio*. Mais, l'inversion dont il s'agit ici, n'est point celle de toute la phrase, & elle ne regarde que l'ordre naturel, qui doit être entre deux mots corrélatifs, comme entre une préposition & son complément, entre un adverbe comparatif & la conjonction subséquente ; ce sont les seuls cas indiqués par les exemples que les Grammairiens ont coutume de donner de l'anastrophe. Cette figure a donc lieu, lorsque le complément précede la préposition, *mecum, tecum, vobiscum, quocum*, au lieu de *cum te*, *cum me, cum vobis, cum quo ; maria omnia circum*, au lieu de *circum omnia maria* ; *Italiam contra* pour *contra Italiam* ; *qua de re*, pour *de qua re*, C'est la même chose lorsque la conjonction comparative précede l'adverbe, comme quand Properce a dit :

Quàm priùs abjunctos sedula lavit equos.

L'anastrophe est donc une véritable inversion, mais qui avoit droit en Latin d'être réputée figure, parce qu'elle étoit contraire à l'usage commun de cette langue, où l'on avoit coutume de mettre la préposition avant son complément, conformément à ce qui est indiqué par le nom même de cette partie d'oraison.

Ainsi, la différence de l'inversion & de l'anastrophe est, en ce que l'inversion est un renversement de l'ordre naturel ou analytique, autorisé par l'usage commun de la langue Latine, & que l'anastrophe est un renversement du même ordre, contraire à l'usage commun & autorisé seulement dans certains cas particuliers.

2.° La seconde espece d'Hyperbate est nommée Tmésis ou Tmese, du Grec τμῆσις, *sectio*, coupure. Cette figure a lieu, lorsque par une licence que l'usage approuve dans quelques occasions, l'on coupe en deux parties un mot composé de deux racines élémentaires, réunies par l'usage commun, comme *satis mihi fecit*, pour *mihi satisfecit* ; *reique publicæ curam deposuit*, pour *& reipublicæ curam deposuit* ; *septem subjecta trioni*, au lieu de *subjecta septem trioni*. On trouve assez d'exemples de

la

la tmese dans Horace, & dans les meilleurs Écrivains du bon siecle.

Les droits de l'inversion n'alloient pas jusqu'à autoriser cette insertion d'un mot entre les racines élémentaires d'un mot composé. Ce n'est pas même ici proprement un renversement d'ordre ; & si c'est en cela que doit consister la nature générale de l'Hyperbate, les Grammairiens n'ont pas dû regarder la tmese comme en étant une espece. La tmese n'est qu'une figure de diction, puisqu'elle ne tombe que sur le matériel d'un mot qui est coupé en deux ; & le nom même de tmese ou coupure avertissoit assez qu'il étoit question du matériel d'un seul mot, pour empêcher qu'on ne rapportât cette figure à la construction de la phrase.

3.° La troisième espece d'Hyperbate prend le nom de parenthèse, du mot Grec παρένθεσις, *interpositio*, de παρὰ, *inter*, ἐν, *in*, & θέσις, *positio*, dérivé de τίθημι, *pono*. Les deux prépositions élémentaires servent à indiquer avec plus d'énergie la nature de la chose nommée. Il y a en effet parenthèse, lorsqu'un sens complet est isolé, & inséré dans un autre dont il interrompt la suite ; ainsi il y a parenthèse dans ce vers de Virgile :

Tityre, dum redeo (brevis est via), pasce capellas.

Les bons Écrivains évitent autant qu'ils le peuvent, l'usage de cette figure, parce qu'elle peut répandre quelque obscurité sur le sens qu'elle interrompt ; & Quintilien n'approuvoit pas l'usage fréquent que les Orateurs & les Historiens en faisoient de son tems avant lui, à moins que le sens détaché, mis en parenthèse, ne fût très-court.

4.° La quatrième espece d'Hyperbate s'appelle synchyse, mot purement Grec σύγχυσις, confusion, de σὺν, *cum*, avec, & χύω, *fundo*, je répans. Il y a synchyse quand les mots d'une phrase sont mêlés ensemble sans aucun égard, ni à l'ordre de la construction analytique, ni à la corrélation mutuelle de ces mots ; ainsi, il y a synchyse dans ce vers de Virgile : (*a*)

Aret ager, vitio moriens sitit aëris herba.

Car les deux mots *vitio*, par exemple, & *aëris*, qui sont corrélatifs, sont separés par deux autres mots, qui n'ont aucun trait à cette corrélation, *moriens sitit*; le mot *aëris* à son tour n'en a pas davantage à la corrélation des mots *sitit* & *herba* entre lesquels il est placé ; l'ordre étoit, *herba moriens* (*præ*) *vitio aëris sitit.*

5.° Enfin, il y a une cinquième espece d'Hyperbate que l'on nomme anacoluthe, & qui se fait, selon la méthode Latine de Port-Royal, lorsque les

(*a*) Eclog. 7. v. 57.

choses n'ont presque nulle suite & nulle construction. Il faut avouer que cette définition n'est rien moins que lumineuse ; & d'ailleurs elle semble insinuer qu'il n'est pas possible de ramener l'anacoluthe à la construction analytique. M. du Marsais a plus approfondi & mieux défini la nature de ce prétendu Hyperbate. » C'est, » dit-il, une figure de mots » qui est une espece d'ellipse... » par laquelle on sous-entend » le corrélatif d'un mot exprimé, ce qui ne doit avoir » lieu que lorsque l'ellipse » peut être aisément suppléée, » & qu'elle ne blesse point l'usage. » Il justifie ensuite cette définition par l'étymologie du mot ἀκόλουθος *comes*, compagnon; on y ajoûte l'*a* privatif, & un *v* euphonique, pour eviter la bâillement entre les deux *a* ; par conséquent l'adjectif anacoluthe signifie qui n'est pas compagnon, ou qui ne se trouve pas dans la compagnie de celui avec lequel l'analogie demanderoit qu'il se trouvât. Il donne enfin pour exemple ces vers de Virgile. :

Portis alii bipatentibus adsunt,
Millia quot magnis nunquam venere Mycenis.

où il faut suppléer *tot* avant *quot.*

Il y a une pareille ellipse dans l'exemple de Térence cité par Port-Royal. *Nam omnes nos quibus est alicunde aliquis objectus labor, omne quod est interea tempus, priusquam id rescitum est, lucro est.* Si l'on a jugé qu'il n'y avoit aucune construction, c'est qu'on a cru que *nos omnes* étoient au nominatif, sans être le sujet d'aucun verbe, ce qui feroit, en effet, violer une loi fondamentale de la syntaxe Latine ; mais, ces mots sont à l'accusatif, comme complément de la préposition sous-entendue *erga*. *Nam erga omnes nos . . . omne . . . tempus . . . lucro est. . .*

L'anacoluthe peut donc être ramenée à la construction analytique, comme toute autre ellipse, & conséquemment ce n'est point une Hyperbate, c'est une ellipse à laquelle il faut en conserver le nom, sans charger vainement la mémoire de grands mots, moins propres à éclairer l'esprit qu'à l'embarrasser, ou même à le séduire par les fausses apparences d'un sçavoir pédentesque. Si l'on trouve quelques phrases que l'on ne puisse par aucun moyen ramener aux procédés simples de la construction analytique, disons nettement qu'elles sont vicieuses, & ne nous obstinons pas à retenir un terme spécieux, pour excuser dans les Auteurs des choses qui semblent plutôt s'y être glissées par inadvertance que par raison.

Il résulte de tout ce qui précede, que des cinq prétendues especes d'Hyperbate, il y en a d'abord deux qui ne doivent point y être comprises, la tme-

se & l'anacoluthe ; la première est, comme nous l'avons déjà dit, une véritable figure de diction ; la seconde n'est rien autre chose que l'ellipse même.

Il n'en reste donc que trois especes, l'anastrophe, la parenthèse & la synchyse. La première est l'inversion du rapport des deux mots, autorisée dans quelques cas seulement ; la seconde est une interruption dans le sens total, qui ne doit y être introduite que par une urgente nécessité, & n'y être sensible que le moins que l'on peut ; la troisième bien appréciée paroît plus près d'être un vice qu'une figure, puisqu'elle consiste dans une véritable confusion des parties, & qu'elle n'est propre qu'à jetter de l'obscurité sur le sens dont elle embrouille l'expression. Cependant, si la synchyse est légere comme celle dont Quintilien cite l'exemple, *in duas divisam esse partes*, pour *in duas partes divisam esse* ; on ne peut pas dire qu'elle soit vicieuse, & l'on peut l'admettre comme une figure. Mais, il ne faut jamais oublier que l'on doit beaucoup ménager l'attention de celui à qui l'on parle, non-seulement de manière qu'il entende, mais même qu'il ne puisse ne pas entendre ; *non ut intelligere possit, sed ne omnino possit non intelligere*.

Ainsi, ces trois especes d'Hyperbate, telles que nous les avons présentées d'après les notions ordinaires, combinées avec les principes immuables de l'art de parler, nous menent à conclure que l'Hyperbate en général est une interruption légere d'un sens total, causée ou par une petite inversion qui déroge à l'usage commun, c'est l'anastrophe, ou par l'insertion de quelques mots entre deux corrélatifs, c'est la synchyse, ou enfin par l'insertion d'un petit sens détaché, entre les parties d'un sens principal, c'est la parenthèse.

HYPERBOLE, *Hyperbole*, (*a*) exagération, soit en augmentant, soit en diminuant. Ce mot est Grec, ὑπερβὼ *superlatio*, du verbe ὑπερβάλλειν, *exsuperare*, excéder, surpasser de beaucoup.

L'Hyperbole est une figure de Rhétorique, qui, selon Séneque, mene à la vérité par quelque chose de faux, d'outré, & affirme des choses incroyables, pour en persuader de croyables. L'Hyperbole exprime au de-là de la vérité pour mener l'esprit à la mieux connoître.

Il y a des Hyperboles qui consistent dans la seule diction, comme quand on nomme géant un homme de haute taille ; Pygmée, un petit homme ; mais, elles sont souvent dans une pensée qui contient une ou plusieurs périodes ; & l'Hyper-

(*a*) Quintil. L. VIII. c. 3, 6.

bole de la pensée se trouve également dans la diminution, comme dans l'augmentation des choses qu'elle décrit, quoique cette figure se plaise plus ordinairement dans l'excès que dans le défaut. Le trait d'Agésilaüs à un homme qui relevoit hyperboliquement de fort petites choses, est remarquable; il lui dit *qu'il ne priseroit jamais un cordonnier qui feroit les souliers plus grands que le pied.*

L'Hyperbole n'a rien de vicieux pour être *ultra fidem*, pourvu qu'elle ne soit pas *ultra modum*, comme s'exprime Quintilien. Elle est même une beauté, ajoûte-t-il, lorsque la chose dont il faut parler est extraordinaire, & qu'elle a passé les bornes de la nature; car, il est permis de dire plus, parce qu'il est difficile de dire autant; & le discours doit plutôt aller au de-là, que rester en de-çà. Ainsi, Hérodote en parlant des Lacédémoniens qui combattirent au pas des Thermopyles, dit *qu'ils se défendirent en ce lieu jusqu'à ce que les Barbares les eussent ensevelis sous leurs traits.*

L'on voit par cet exemple, que les belles Hyperboles cachent ce qu'elles sont, & c'est ce qui leur arrive, quand je ne sçais quoi de grand dans les circonstances, les arrache à celui qui les emploie; il faut donc qu'il paroisse, non que l'on ait amené les choses pour l'Hyperbole, mais que l'Hyperbole est née de la chose même. Les esprits vifs, pleins de feu, & que l'imagination emporte hors des regles & de la justesse, se laissent volontiers entraîner à l'Hyperbole.

Cette figure appartient de droit aux passions véhémentes, parce que les actions & les mouvemens qui en résultent, servent d'excuse, & pour ainsi dire, de remede à toutes les hardiesses de l'élocution. Cependant, les Hyperboles sont aussi permises dans le comique, pour exciter le public à rire; c'est une passion qu'on veut alors produire. On ne trouva point mauvais à Athènes, ce trait de l'acteur, qui dit, en parlant d'un fanfaron pauvre & plein de vanité: *Il possede une terre en province, qui n'est pas plus grande qu'une épitre de Lacédémonien.*

Mais, dans les choses sérieuses, il faut très-rarement employer l'Hyperbole, & l'on doit d'ordinaire la modifier quand on s'en sert; car, nous croirions assez que c'est une figure défectueuse en elle-même, puisque par sa nature elle va toujours au de-là de la vérité; cependant, nous pourrions citer quelques exemples rares, où l'Hyperbole sans aucune modification frappe noblement l'esprit. Un particulier ayant annoncé dans Athènes la mort d'Alexandre, l'orateur Demades s'écria *que si cette nouvelle étoit vraie, la terre entière auroit déja senti l'odeur du mort.* Cette saillie hardie présente

à la fois l'étendue de l'Empire d'Alexandre, comme si l'univers lui étoit soumis; & elle étonne l'imagination par la grandeur de la figure qu'elle met en usage. Dans ce mot si fier, si fort & si court, se trouvent l'emphase, l'allégorie & l'Hyperbole.

Mais, cette figure a encore plus de grace en poësie qu'en prose, quand elle est accompagnée d'un brilant coloris & d'images représentées dans un beau jour. C'est ainsi que Virgile nous peint hyperboliquement la légèreté de Camille à la Course.

Illa vel intactæ segetis per summa volaret
Gramina, nec teneras cursu læsisset aristas,
Vel mare per medium fluctu suspensa tumente
Ferret iter, celeres nec tingeret æquore plantas.

C'est encore ainsi que Malherbe, pour peindre le tems heureux qu'il promet à Louis XIII, dans l'ode qu'il lui adresse, dit:

La terre en tous endroits produira toutes choses,
Tous métaux seront or, toutes fleurs seront roses,
Tous arbres, oliviers.
L'an n'aura plus d'hiver; le jour n'aura plus d'ombre;
Et les perles sans nombre
Germeront dans la Seine au milieu des graviers.

Il n'est pas besoin que nous entassions un plus grand nombre d'exemples, il vaut mieux que nous ajoûtions une réflexion générale sur les Hyperboles.

Il y en a que l'usage a rendu si communes, qu'on en saisit la signification du premier coup, sans avoir besoin de penser qu'il faut les prendre au rabais. Quand on dit, par exemple, qu'un homme meurt de faim, tout le monde entend que cela signifie qu'il fait mauvaise chère, ou qu'il a beaucoup de peine à gagner sa vie. On dit encore qu'un hommes ne sçait rien, quand il ne sçait pas ce qu'il lui convient de sçavoir pour sa profession, ou pour son métier. Mais, il n'est pas rare qu'on se trompe en fait d'expressions Hyperboliques, quand elles tombent sur quelque sujet peu connu, ou qu'on les trouve dans une langue dont on ne connoît pas assez le génie, & qu'on ne s'est pas rendu assez familière.

On dit, on écrit qu'il faut ignorer son propre mérite; cette phrase bien prise signifie qu'il faut être aussi éloigné de se vanter de son propre mérite, que si on l'ignoroit. On dit qu'il faut oublier les biens qu'on a faits, & les maux qu'on a reçus; cela veut dire seulement qu'il ne faut point rappeller ceux-là, ni reprocher ceux-ci sans

néceſſité. Cependant, pour avoir pris ces ſortes d'expreſſions trop à la lettre, on a fait de la morale un tas de paradoxes abſurdes & de maximes outrées.

HYPERBORÉENS, *Hyperborei*, (*a*) Ὑπερϐόρεοι, peuple célebre, *gens*, dit Pline, *fabuloſis celebrata miraculis*, mais dont l'exiſtence n'en eſt pas moins un problême. A conſidérer le grand nombre de ſolutions de ce problême, propoſées, comme à l'envi, par les Anciens & les Modernes, on ſeroit tenté de croire que l'érudition n'en offre point de plus difficile à réſoudre. L'incertitude qui regne à cet égard dans les Écrivains de l'antiquité, les fables qu'ils débitent ſur les Hyperboréens, le peu d'accord des opinions répandues à leur ſujet parmi les Grecs, pourroient faire ſoupçonner que cette nation eſt un peuple imaginaire, ſi d'un autre côté l'on ne voyoit la tradition de leurs voyages dans la Grece unanimement reçue, confirmée par des monumens authentiques, par des cérémonies religieuſes établies en conſéquence, par des hymnes, enfin par des tombeaux qui ſubſiſtoient au tems d'Hérodote & de Callimaque.

Cependant, le premier de ces deux Auteurs, qui s'étoit donné la peine de compiler les relations qui parloient des Hyperboréens, nie leur exiſtence; car, dit cet hiſtorien, s'il y avoit des Hyperboréens, c'eſt-à-dire, des peuples au de-là du nord il faudroit auſſi dire qu'il y eût des Hypérauſtréens, c'eſt-à-dire, des peuples au de-là du midi. C'eſt-là ce qu'on appelle pétition de principe. Il n'eſt pas néceſſaire ici de faire voir la fauſſeté de cette preuve; nos Voyageurs modernes ont découvert des peuples au de-là du pole auſtral, dans les mêmes degrés où habitent ceux de notre continent; & ſi l'on ne doit pas blâmer Hérodote d'avoir ignoré ce que l'on ne ſçavoit pas dans ſon ſiecle, on doit du moins ſçavoir gré à Ariſtote, qui ſans les ſecours que nous avons à préſent, réfute cet Hiſtorien dans le ſecond livre de ſes morales par des raiſons purement phyſiques.

Ératoſthène, dans Strabon, ne prend pas la choſe ſi ſérieuſement qu'Ariſtote, il ſe moque agréablement du ſophiſme d'Herodote, & il dit que cet argument reſſemble à

(*a*) Plin. Tom. I. p. 219, 309, 310, 316. Diod. Sicul. p. 91, 92. Strab. pag. 61, 62, 205, 507, 711. Herod. L. IV. c. 13, 32. *& ſeq.* Pomp. Mel. p. 183. *& ſeq.* Solin. p. 145. *& ſeq.* Ptolem. L. V. c. 9. Pauſ. p. 59, 299, 617, 618. Plut. Tom. I. pag 140. Virg. Georg. L. III. v. 196. L. IV. v. 381, 517. *& ſeq.* Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. I. pag. 127. Tom. III. pag. 234. *& ſuiv.* Mem. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. III. pag. 147, 148, 184, 185. Tom. VII. p. 113. *& ſuiv.* Tom. XIII. pag. 222. Tom XVIII. pag. 192. *& ſuiv.*

celui qui diroit qu'il n'y a point de gens qui se réjouissent du mal d'autrui, parce qu'il n'y a personne qui se réjouisse du bien qui arrive aux autres.

On ne peut raisonnablement douter 1.° Qu'il n'y ait eu un peuple particulier, désigné par les Grecs sous le nom d'Hyperboréens. 2.° Que dans les siecles les plus reculés, & voisins des tems héroïques, ce peuple n'envoyât réguliérement des députés à Délos, & dans les autres lieux consacrés au culte d'Apollon, qui paroît avoir été leur divinité principale. C'est un fait établi par les hymnes d'Olen de Lycie & de Mélanopus, les deux plus anciens Hymnographes de la Grece. Ces députés étoient au nombre de sept, deux filles, à qui l'on donnoit le titre de Théores, & cinq hommes qui, sous celui de Périphères ou Gardiens, leur servoient d'escorte. Ils apportoient tous les ans les prémices de leurs moissons. On avoit conservé le nom des deux Théores, qui furent envoyées les dernières par les Hyperboréens, & qui moururent à Délos, ainsi que les cinq Périphères dont elles étoient accompagnées. Leurs tombeaux se montroient dans l'enceinte de l'Artémisium, & les jeunes Déliens alloient avant leur mariage consacrer leur chevelure sur ces tombeaux, les filles sur ceux des Théores, & les hommes sur ceux des Périphères. Dans la même isle on voyoit encore les tombeaux d'Argis & d'Opis, deux femmes Hyperboréennes, qui, disoit-on, étoient venues autrefois à Délos avec Apollon, Diane & Latone; ce qui signifie simplement qu'elles avoient apporté dans l'isle le culte de ces divinités, ou du moins, accompagné ceux qui l'établirent. La mémoire de ces femmes étoit honorée par les Déliens, qui ramassoient la poussière de leurs tombeaux, pour la répandre sur les malades, & chantoient un ancien hymne composé pour elles par Olen de Lycie.

Les Hyperboréens ne voyant revenir ni Laodicé, ni sa compagne Hypéroché, [c'est le nom des deux dernières Théores] ne voulurent plus en envoyer dans la Grece. Ils prirent le parti de faire passer, pour ainsi dire de main en main, leurs offrandes jusqu'à Délos; ce qui ne dura même qu'un certain tems, après lequel cette sorte de communication entr'eux & les Grecs fut absolument rompue. Hérodote, qui décrit la route que tenoient les offrandes Hyperboréennes, n'en parle que sur la foi des traditions conservées à Délos.

Pindare, né vers l'an 520 avant l'Ere chrétienne, assure que de son tems on ignoroit la route du païs des Hyperboréens; de cette ignorance naquirent d'étranges fictions, qui s'accréditerent aisément chez un peuple crédule & supersti-

tieux. Ces étrangers ne venoient plus dans la Grece. On n'entendoit plus parler d'eux ; mais en s'éclipsant, pour ainsi dire, ils avoient laissé des traces de leurs anciennes apparitions; leur histoire se trouvoit liée avec la religion populaire ; on leur attribuoit l'origine de divers usages & de plusieurs cultes importans. Le nom même de leur païs, étant un de ces noms vagues qui n'annonce point une situation fixe & précise, laissoit un champ libre à l'imagination la moins réglée, C'étoit réunir tout ce qu'il falloit pour jouer un grand rôle dans les ouvrages des Poëtes. Tout personnage qui devient le héros d'une légende, tout évenement qui en fait le sujet, doivent avoir été d'une part assez célebres pour intéresser, & de l'autre être assez peu connus pour se prêter à des détails fabuleux. Aussi d'un fond simple & purement historique vit-on bientôt sortir une multitude de Romans sur les Hyperboréens, dont le merveilleux, poussé jusqu'à l'absurde, fut dans la suite une source féconde d'erreurs & de contrariétés nouvelles.

Suivant l'interprétation que tous les écrivains Grecs & Latins, si l'on excepte Strabon, donnent au nom des Hyperboréens, ce terme signifie ceux qui habitent au de-là de Borée ou du vent de nord, & tellement au de-là, qu'il ne souffle jamais dans leur païs, où regne en conséquence un printems éternel. On sent combien une interprétation si singulière pouvoit faire naître de conjectures bizarres & contradictoires.

A entendre les anciens Auteurs, les Hyperboréens étoient les peuples les plus heureux de l'univers, vivant sans chagrin, sans guerre, sans maladie jusqu'à mille ans. A peine la mort, appellée au secours des vieillards, venoit-elle délivrer d'un corps qui n'étoit plus propre au plaisir, des gens qui s'ennuyoient d'une prison qui cessoit de leur être agréable, ainsi que le disent Simonide, Pindare, Pline, Solin, &c. Les danses continuelles, ajoûtent d'autres Auteurs, les concerts de musique composés de divers instrumens, y faisoient le partage des jeunes & des vieillards, & toute leur vie se passoit dans la joie & dans les festins. Cette idée étoit si universellement reçue, qu'on disoit comme en proverbe, *la fortune des Hyperboréens*, comme on le voit dans Eschyle ; mais, comment trouver un peuple si heureux sous un climat si froid ? L'éloignement du soleil, les frimats, la glace & la neige, tout cela n'inspire-t-il pas plutôt la tristesse & la retraite que la joie & les plaisirs? Aussi d'autres Auteurs nous représentent-ils les Hyperboréens comme des gens farouches, & dont les mœurs se ressentoient de la violence

des vents dont la froideur les accabloit.

Orphée, dans son poëme des Argonautes, qui n'est pas celui que nous avons aujourd'hui, appelloit les Hyperboréens Νηνέμους, *omni vento carentes*, comme si, dit judicieusement Strabon, tous les peuples dans quelque lieu qu'ils soient, ne sentoient pas le vent qui souffle de leur climat. Hérodote, continue ce judicieux Écrivain, a donc tort de dire que le vent de nord ne se faisoit point sentir aux Hyperboréens; il ne devoit pas sur ce principe nier leur existence; il devoit plutôt rectifier les expressions des Poëtes & de leurs commentateurs, & dire simplement que par le mot d'*Hyperboréens*, on entendoit parler des peuples les plus septentrionaux, & que le vent de nord venant du pole boréal, & le vent de midi de l'équateur, tous les peuples qui étoient situés dans notre continent, devoient sentir les mêmes vents; ainsi, cet Auteur prend le mot ὑπὲρ pour un superlatif, & rend celui d'Hyperboréens par celui de Βορειοτατοὺς. Nos Modernes, parmi lesquels est Cellarius, ont adopté cette étymologie, & ont cru sans examiner la chose plus à fond, que par les Hyperboréens on entendoit les peuples les plus septentrionaux. *Nomen*, dit le Géographe qu'on vient de citer, *extremi septentrionis populos significat*. Entrons maintenant dans le détail abrégé des étranges Hypothèses, imaginées au sujet de ce peuple.

Les premières fictions, imaginées sur les Hyperboréens, & qui furent le germe de toutes les autres, ont pour Auteur celui du poëme des Arimaspes, attribué faussement à un certain Aristée de Proconnèse, fameux dans l'antiquité par les fables qu'on débitoit sur son compte. Cet Écrivain plaçoit les Hyperboréens à l'orient du mont Riphée, & assez avant dans le nord-est de la haute Asie, au de-là des Scythes, des Issédons voisins de la mer Caspienne, & des Arimaspes. Il prétendoit les avoir connus sur le rapport de ces Arimaspes leurs voisins. Mais, ce qui suffiroit pour montrer qu'on ne devoit pas, sur sa parole, chercher les Hyperboréens dans cette région, c'est qu'ils étoient absolument inconnus aux Scythes, consultés à leur sujet par Hérodote. Le païs habité par la tribu des Scythes dont il s'agit, est à peu près celui qu'occupent aujourd'hui les Tartares Calmouks. Le mont Riphée du poëme des Arimaspes est cette haute chaîne de montagnes qui, s'étendant du nord au sud depuis la mer glaciale jusqu'aux sources du Jaïk, borne la Sibérie à l'occident; les Russes la nomment Poïas Semnoï, c'est-à-dire, ceinture du monde. Ainsi, selon la géographie d'Aristée, les Hyperboréens habitoient la

Sibérie. Ce païs n'eſt, à parler proprement, qu'une large vallée ouverte au vent de nord, qui la traverſe ſans obſtacle depuis la nouvelle Zemble juſqu'au ſommet du Poïas Semnoï; & cette expoſition y rend le froid plus vif que dans des païs plus ſeptentrionaux, mais que des montagnes mettent à l'abri du nord. Par quelle étrange bévue le poëte des Arimaſpes avoit-il choiſi l'une des plus froides contrées de l'univers pour y placer ſes Hyperboréens, dont le païs jouiſſoit, diſoit-il, d'un printems perpétuel?

Hécatée d'Abdère, contemporain d'Alexandre, dans un ouvrage publié ſur les Hyperboréens, fixoit leur ſéjour ſur les bords du fleuve Carambucis & dans l'iſle d'Élixoia, ſituée vis-à-vis de l'embouchure de ce fleuve. Le Carambucis des Anciens eſt vraiſemblablement l'Obi qui, coulant du ſud au nord, ſe jette dans la mer glaciale. Leur iſle Élixoia ſeroit, en ce cas, la nouvelle Zemble, dont le terrein couvert de glaces, habité par des ours blancs & par des Samoyedes auſſi ſauvages que ces ours, ne s'accorde pas mieux que la Sibérie avec l'heureuſe température, attribuée au païs des Hyperboréens.

Un autre Hécatée, différent de celui d'Abdère, & cité par Diodore de Sicile, les plaçoit dans une iſle de l'Océan, vis-à-vis des côtes de la Celtique c'eſt-à dire, au nord-oueſt de la Grece. » Dans un païs au » de là de la Gaule, diſoit » cet Auteur, du côté du pole Arctique, on trouve dans » l'Océan une iſle de la gran» deur de la Sicile, qui eſt habitée par les Hyperboréens, » ainſi nommés parce qu'ils ſont au de-là du vent Borée. Le » climat de ce païs eſt très» tempéré, & on y fait la » moiſſon deux fois l'année. » C'eſt là, ajoûte-t-il, qu'on » croit que Latone a pris naiſſance, parce qu'Apollon en » eſt la principale divinité, » & qu'on y chante inceſſamment ſes louanges; tous les » habitans de l'iſle ſont regardés comme les prêtres de » ce Dieu. On y trouve un bois » ſacré, au milieu duquel eſt » un temple de figure ronde, » rempli de précieuſes offrandes, dont la plûpart ont été » offertes par les Athéniens & » les habitans de Délos, comme il paroît par les inſcriptions Grecques qu'on y lit; » car, la langue du païs eſt » différente de celle des Grecs, » ainſi que leurs coûtumes. La » tradition du païs eſt qu'Apollon deſcend dans cette iſle » tous les dix-neuf ans, & que » comme c'eſt dans l'eſpace » de ce tems-là que les aſtres » font leur révolution, les » Grecs appellent *la grande année* celle qui arrive au bout » de ce terme; cette année y eſt » fêtée par les Hyperboréens, » depuis l'équinoxe juſqu'au

» lever des Pleïades, & on » passe tout ce tems-là dans » la joie & les festins. »

Parmi les hymnes attribués à Homère, il s'en trouve un où les Hyperboréens sont nommés; c'est l'hymne à Bacchus. Ce Dieu, sous la figure d'un simple mortel, y paroît enchaîné par des pirates Tyrrhéniens, qui le menacent de le conduire dans l'isle de Chypre, en Égypte, ou dans le païs des Hyperboréens. Dans ce systême, tout contraire à ceux du poète des Arimaspes & des deux Hécatées, les Hyperboréens habitoient un païs voisin de la Méditerranée, où l'on pouvoit aborder par mer.

Eschyle, dans son Prométhée délivré, pièce que nous n'avons plus, plaçoit les Hyperboréens près des sources du Danube, qu'il faisoit sortir du mont Riphée; c'est le Scholiaste d'Apollonius qui nous l'apprend. On voit par là qu'Eschyle étoit mauvais géographe; il mettoit aussi le mont Caucase en Europe au midi du Borysthène.

Suivant Pindare, ils habitoient aussi vers les sources du Danube dans la contrée des Istriens; & c'est de là qu'il fait rapporter par Hercule dans la Grece le plan de l'*Oléaster* ou de l'Olivier sauvage, dont les branches servoient à couronner les vainqueurs d'Olympie. Cette opinion que le poète Lyrique avoit, selon toute apparence, empruntée d'Eschyle, trouva dans la suite des approbateurs dans la Grece. Posidonius croyoit ces peuples voisins des Alpes d'Italie; & Protarchus, cité par Étienne de Byzance, assuroit 1.° Que les montagnes des Alpes s'étoient nommées anciennement les monts Riphées; 2.° Que les peuples voisins de ces montagnes s'appellerent d'abord Hyperboréens. Les Anciens étendoient le nom des Alpes beaucoup plus que nous ne faisons. Ptolémée nous apprend qu'on le donnoit aux montagnes noires de la Suabe, où le Danube prend sa source, & Cluvier observe que le long de ce fleuve on trouve encore plusieurs lieux qui portent le nom d'Alpé.

Pausanias, parlant des offrandes envoyées par les Hyperboréens, & transmises de proche en proche jusqu'à Délos, les fait passer de ces peuples aux Arimaspes, des Arimaspes aux Issédons, des Issédons aux Scythes, des Scythes à Sinope, ville maritime du Pont, & de Sinope dans un bourg de l'Attique, d'où on les portoit dans l'isle d'Apollon.

Ptolémée, dans la description de la terre, place les Hyperboréens dans les terres les plus inconnues, sans s'expliquer plus exactement sur un sujet qui auroit dû exercer davantage la sagacité de cet habile Géographe.

Strabon, qui a recherché avec plus d'exactitude que Ptolémée, ce que les Anciens avoient dit des Hyperboréens, ne s'en ex-

plique pourtant pas d'une manière sur laquelle on puisse fixer la situation de ce peuple; tantôt il réfute le sentiment d'Hérodote, d'Hellanicus, de Ctésias, & de Pythéas de Marseille, & dit qu'on ne doit pas ajoûter plus de foi à ces Auteurs, lorsqu'ils parlent des peuples du nord dont on avoit alors si peu de connoissance, qu'à Homère & à Hésiode lorsqu'ils parlent des anciens Héros. Il ajoûte dans un autre endroit, que c'est le peu de lumières qu'on avoit sur les païs du nord, qui avoit obligé ces Auteurs à publier tant de choses merveilleuses sur les Hyperboréens, & les habitans des monts Riphéens; mais, il paroît partout que la critique de cet Auteur tomboit sur les fables que Simonide & Pindare avoient publiées des Hyperboréens, qu'on faisoit vivre mille ans sans maladie ni inquiétude, qu'on disoit qui ne respiroient que des plumes au lieu de l'air ordinaire que nous respirons, &c., plutôt que sur l'existence de ce peuple, puisqu'il s'explique ainsi dans une autre occasion. Les anciens Historiens de la Grece, dit-il, comprenoient toutes les nations du nord, sous le nom générique de Scythes & de Celto-Scythes; & d'autres encore plus anciens les divisoient ainsi: Ceux qui étoient au de-là du Pont-Euxin & du Danube étoient appellés Hyperboréens, Sauromates & Arimaspes, & ceux qui étoient au de-là de la mer d'Hyrcanie, Saces & Massagetes.

Pline, qui a compilé plusieurs relations qui faisoient mention des Hyperboréens, semble ne s'arrêter à aucune; tantôt il les place aux confins de l'Europe & de l'Asie, tantôt dans un climat où ils jouissoient d'un jour & d'une nuit de six mois, ajoûtant qu'ils passoient une si longue nuit dans des cavernes, & que pendant la partie de l'année où ils jouissoient d'un jour continuel, ils semoient le matin, c'est-à-dire, quand le soleil montoit sur l'horizon, faisoient la moisson à midi, c'est-à-dire, trois mois après, & cueilloient les fruits le soir, lorsque cet astre commençoit à se rapprocher de l'horizon, comme l'a fort bien expliqué Isaac Vossius; mais, le sçavant Commentateur de Pline, appliqué à faire entendre le sens ce cet Auteur qui n'est pas fort obscur, n'a pas voulu se donner la peine de rectifier, par le témoignage de l'Antiquité, des relations si insoutenables,

Pomponius Méla place les Hyperboréens en Asie sur les bords de la mer de Scythie, & voici comme il s'en explique: *Inde Asiæ confinia, ubi perpetuæ nives sedent & intolerabilis rigor, Scythici populi incolunt ferè omnes in unum Sacæ appellati. In Asiatico littore primi Hyperborei super Aquilonem Riphæosque montes sub ipso siderum cardine jacent, ubi sol non quotidie ut nobis, sed primùm verno æquinoc-*

tio exortus, autumnali demum occidit, & ideo sex mensibus dies, & totidem aliis nox usque continua est.

Vossius, qui a donné un sçavant commentaire sur Pomponius Mela, n'a pas laissé échapper cette occasion de reprendre Pline sur ce qu'il avance, que ce n'est point à l'équinoxe du printems, mais au solstice d'été que le soleil monte sur l'horizon des Hyperboréens qu'il place sous le Pole, puisque cela est entiérement faux, & suppose une ignorance grossière des premiers principes de l'Astronomie. Cela seroit vrai si on parloit des peuples qui sont sous le cercle polaire, comme les Norvégiens & les Lappons, mais Pline l'assure de ceux qui sont *sub ipso mundi cardine*. Pline se trompe aussi lorsqu'il dit: *Qui alibi quàm in semestri luce constituere Hyperboreos, serere matutinis, meridie metere, occidente sole fructus arborum decerpere, noctibus in specus condi*, puisqu'au contraire on ne peut appliquer cela aux Hyperboréens que dans l'opinion de ceux qui les placent sous le Pole.

Nous ne prétendons pas accumuler ici tous les systêmes imaginés autrefois sur la situation du païs qu'ils habitoient. Ceux dont nous avons donné le précis, font assez voir que les Anciens n'en avoient qu'une idée confuse. Ce point curieux, quoiqu'obscur, ne pouvoit manquer pour cette raison même d'exercer le génie conjectural de nos Modernes. Un grand nombre de Sçavans ont traité ce sujet; mais; il faut convenir que la plûpart, plus attentifs à rassembler les passages des Anciens qu'à les discuter, à recueillir les traditions qu'à les apprécier, ont montré plus d'érudition que de critique dans l'examen de cette matière.

En effet, quelques Géographes modernes qui ont bien vu que l'opinion des Anciens étoit insoutenable, pour la seule raison qu'on ne connoissoit point alors, & qu'on ne connoit point encore les habitatns du pole, ont taché de rapprocher les Hyperboréens; mais, par un reste d'attachement à l'ancienne tradition, ils les ont placés dans le fond du nord, dans les extrêmités de notre continent, dans les sombres demeures des Sibériens & des Samoyedes. C'est ainsi qu'en parlent Hoffman, Cellarius, Baudrand, & tous ceux qui placent avec eux les monts Riphéens & Hyperboréens vers les embouchures de l'Obi.

Cluvier, dans son Italie & sa Germanie anciennes, a pris une autre route. Cet Auteur dit que les Anciens avoient divisé tous les peuples qui sont au nord de l'Europe, depuis le Tanaïs jusqu'à l'Océan Atlantique, en Sarmates, Arimaspes & Hyperboréens. Les premiers s'étendoient dans l'Asie jusqu'aux bords de la mer Caspienne, les Sarmates le long

du Pont-Euxin, & les Hyperboréens comprenoient tous les autres peuples qui s'étendoient de-là jusqu'aux bords de l'Océan. Ainsi, il comprend sous ce nom les Illyriens, les Germains, les Gaulois & les Espagnols, & il assure que le nom de Celtes étoit synonyme avec celui d'Hyperboréens. L'autorité de Mnaseas cité par le Scholiaste d'Apollonius, qui dit que de son tems les Hyperboréens s'appelloient les Celtes, est le principal fondement sur lequel il établit son opinion, & il blâme fort Plutarque d'avoir accusé d'ignorance Héraclide le Pontique, sur ce qu'il avoit avancé qu'une armée d'Hyperboréens avoit saccagé la ville de Rome. Cluvier paroît ensuite abandonner ce systême, en rapportant le sentiment de Damaste auteur ancien, qui dit qu'au de-là des Arimaspes étoient les monts Riphéens, & que les Hyperboréens s'étendoient depuis ces montagnes jusqu'à l'Océan.

On ne doit pas être en peine de sçavoir ici quel a été le sentiment d'Olaüs Rudbeck sur les peuples que nous cherchons, & on doit bien juger que cet Auteur, qui a regardé la Suede sa patrie, comme le grand théatre de l'histoire ancienne, qui en fait le séjour des descendans de Japhet, de Saturne, d'Atlas, qui y fait trouver le délicieux jardin des Hespérides, & tous les Héros de l'antiquité, Persée, les Gorgones, &c., n'a pas manqué d'y placer les Hyperboréens. Comme Diodore de Sicile établit le séjour de ce peuple dans une isle de l'Océan opposée aux Celtes, il lui a paru le plus favorable à son opinion, & il rejette comme fabuleux tout ce que les autres Auteurs en ont dit, ne doutant pas que Diodore de Sicile n'ait voulu parler en cet endroit de la presqu'isle de la Suede; que les Boréades, qui, suivant cet Historien, succédoient à la couronne & à la dignité de grands Prêtres, étoient les descendans de Borée ou de Saturne fils de Burus; que le nom de *Bornes* qu'on trouve dans les anciens titres des rois de Suede, & celui de Poréus parmi les rois de Norvege, ne sont que des corruptions de celui de Borée, qui a regné le premier dans la Suede; que tous les Anciens, & Diodore de Sicile lui-même, se sont trompés dans l'étymologie du mot *Hyperboréens*, puisqu'il n'est pas d'origine Grecque, mais Gothique, & qu'il ne marque pas la situation d'un peuple, mais son origine & sa supériorité sur ses voisins.

Comme il n'est pas possible de concilier des relations si opposées, tâchons du moins de les rectifier. Nous remarquerons 1.° Que non-seulement on ne doit point prendre à la lettre les passages des Anciens, qui semblent placer les Hyperboréens sous le Pole, ou même au de-là, mais qu'il est même

vrai de dire qu'ils y placent souvent des peuples qui en étoient fort éloignés. Tout ce qui étoit au de là du Danube étoit ordinairement regardé comme voisin du Pole ; ainsi, Martial, parlant des Daces, dit :

Miles Hyperboreos, modo, Marcelline, triones

Et Getici tuleris sidera pigra poli.

Comme si les Daces & les Getes, dont le général Romain venoit de faire la conquête, avoient été voisins du pole Arctique.

2.° Que les Hyperboréens n'etoient ni sous le Pole, ni même dans les climats qui en sont voisins, comme plusieurs Auteurs l'ont cru, en prenant trop à la lettre les expressions des Grecs sur ce sujet. Car, sans vouloir prouver ici que les païs qui sont, par exemple, vers le 82.e ou 83.e degré de latitude, sont trop froids & trop stériles pour pouvoir être habités, il est sûr que Pline dans la division qu'il a faite de la terre en differens paralleles, place les Hyperboréens dans le 7.e climat, qui, suivant les supputations de Cluvier & des meilleurs Géographes, ne doit s'étendre que depuis le 54.e degré jusqu'au 66.e au de-là duquel étoit l'océan Scythique, qu'on appelloit aussi Hyperboréen.

3.° Que le mot *Hyperboréen* & celui de Scythe étoient synonymes, comme on peut le voir dans tous les Auteurs, & surtout dans les Poëtes, qui confondent souvent l'un avec l'autre. On peut ajoûter que ce nom étoit aussi relatif comme celui d'Hespérie & quelques-autres ; qu'on appelloit de ce nom tous ceux qui étoient au nord du païs de ceux qui en parloient. Pour peu qu'on ait lu les Auteurs que nous avons cités, on ne sçauroit douter de ce que nous disons ; ainsi, les Gaulois étoient Hyperboréens par rapport à l'Italie, suivant un passage de Plutarque. Le scholiaste d'Apollonius, après Athénée, cite aussi Posidonius qui assuroit que les Hyperboréens habitoient aux environs des Alpes. De-là cette obscurité répandue dans les relations qui paroissent se contredire, & qui semblent placer les mêmes peuples en des endroits fort différens. Ce principe pourroit concilier les opinions que les Anciens & les Modernes ont eues sur ce sujet, puisque les peuples, qui étoient, par exemple, Hyperboréens par rapport à l'Italie, n'étoient pas les mêmes que ceux qui l'étoient par rapport à la Grece, ainsi des autres.

4.° Qu'anciennement tous les peuples qui habitoient au de-là de la Thrace, soit à l'orient, soit au nord, & même au couchant, étoient reconnus sous le seul nom de Scythes ou de Nomades, comme Strabon le prouve dans le premier

livre de sa Géographie ; que ce ne fut que dans la suite qu'on donna aux peuples du couchant le nom de Celtes, ou Ibériens, ou Celtibériens, & même qu'on ne se défit pas entiérement de la première idée qu'on en avoit, puisqu'on les appelloit aussi Celto-Scythes, de même qu'on donnoit le nom d'Ethiopiens à tous ceux qui habitoient sur les côtes de l'océan, depuis l'orient, le midi & le couchant.

5.° Que quoique plusieurs Anciens aient placé les Hyperboréens en Asie, au rapport de Pline, le plus grand nombre les place en Europe, ce qui paroît incontestable à Solin. Cependant, on pourroit dire qu'il y en avoit également en Asie & en Europe, relativement au païs de ceux qui en parloient ; car, le mot *Hyperboréen*, & celui de Scythe qui lui étoit synonyme, s'entendoient généralement de tous les peuples du nord. D'ailleurs, soit qu'on place les Hyperboréens sous le Pole, comme quelques Auteurs, ou près du Pole, comme font les autres, ou qu'enfin on regarde comme tels, les peuples qui sont aux extrêmités du septentrion, comme Strabon, il est sûr que l'Asie & l'Europe, & même l'Amérique, appartiennent également aux Hyperboréens, puisque ces trois parties du monde s'étendent également vers le pole. Quelquefois, les Anciens éloignoient les Hyperboréens jusques sous le Pole, où le soleil les éclairoit pendant six mois consécutifs, comme nous l'avons dit d'après Pomponius Méla, Pline & Solin, mais quelquefois aussi ils les rapprochoient beaucoup.

Pour trouver, dit M. l'abbé Banier, le véritable séjour des Hyperboréens dont parlent les Grecs, il faut chercher un païs qui ne soit pas infiniment éloigné de la Grece, à cause des pélerinages fréquens qui se faisoient de l'un à l'autre, un païs où l'air soit doux & tempéré, où la vie soit ordinairement fort longue, un païs où l'on ait honoré Apollon d'un culte particulier, un païs, en un mot, auquel puisse convenir, ce que Pomponius Méla, Pline & Solin disent de ceux qui l'habitoient, à l'exception de ce qui paroît un peu outré. Or, dit M. l'abbé Banier, je n'en vois aucun à qui tout cela puisse mieux convenir qu'à cette partie de la Colchide, qui étoit voisine du Phase.

1.° Ce païs n'est pas fort éloigné de la Grece, & le Pont-Euxin pouvoit faciliter le commerce entre ces deux peuples ; ou si l'on veut que les Hyperboréens aient envoyé leurs présens à Délos par terre, ils ont pu les laisser à Sinope, d'où on les envoyoit à Délos par une des routes dont parlent les Anciens. 2.° Le climat aux environs du Phase étant au 47.e degré de latitude, l'air doit y être fort tempéré & la

la terre fertile, enfin les habitans devoient y jouir d'une bonne santé, & y vivre longtems. 3.° Si les Hyperboréens avoient été plus au nord, les Scythes les auroient connus, & cependant Hérodote assure qu'ils n'en avoient aucune connoissance. 4.° En plaçant les Hyperboréens dans la Colchide, on peut répondre aux Auteurs qui les font habiter vers le Pole, que dans l'ignorance où l'on étoit alors des païs éloignés, il suffisoit d'être au nord, ou au nord-est de la Grece, pour qu'on crût qu'on étoit voisin du Pole ; & ce qu'il y a ici de particulier, on le croyoit de la Colchide même. Un passage de Valérius Flaccus y est formel, ce Poëte faisant ainsi parler Jason :

Nec fama fefellit,

Soligenam Æetem media regnare sub arcto.

Telle est l'opinion de M. l'abbé Banier sur le païs qu'ont autrefois habité les Hyperboréens. M. l'abbé Gédoyn en a embrassé une autre, puisqu'il place ces peuples entre le Palus Méotide & le Pont-Euxin ; & il s'appuye principalement du récit de Pausanias. » Ces peu» ples, dit ce dernier dans le » passage déja cité, donnoient » leurs offrandes aux Arimas» pes, les Arimaspes aux Issé» dons, les Issédons aux Scy» thes, les Scythes les portoient » à Sinope. » Arrêtons-nous-là, dit M. l'abbé Gédoyn. Sinope étoit une ville du Pont dans l'Asie mineure ; ces Scythes, qui portoient les offrandes des Hyperboréens à Sinope, ne pouvoient être que les peuples de la Chersonnèse Scythique, qui fut subjuguée par Mithridate. Les Issédons, plus éloignés de Sinope, étoient à l'orient vers le Pont-Euxin.

Les raisons sur lesquelles M. l'abbé Banier & M. l'abbé Gédoyn appuyent leurs sentimens, n'ont pas paru assez convaincantes à M. Fréret. Il a donc examiné de nouveau la question, & il établit une troisième opinion. Ce Sçavant, s'attachant au témoignage d'Hérodote, & cherchant à le concilier avec les traditions rapportées par Eschyle & Pindare, est convaincu, comme le premier de ces Écrivains, que l'histoire des Hyperboréens avoit un fondement réel, & que l'équivoque de leur nom donna naissance à la plûpart des fables, qui dans la suite ont défiguré cette histoire. On les plaçoit, dit-il, sous un climat tempéré, quoiqu'extrêmement septentrional ; parce que leur nom annonçoit qu'ils habitoient au de-là du nord & du séjour de Borée, sans trop s'embarrasser de l'absurdité de cette position. Les Poëtes n'y regardent pas de si près ; d'ailleurs, par la critique que fait Hérodote des Écrivains de son siecle, nous voyons qu'alors on se formoit une étrange idée de la figure de

notre continent, & de celle de l'océan qui l'environne.

Suivant Hérodote, d'accord en ce point avec Callimaque, les Hyperboréens confioient leurs offrandes aux Scythes leurs voisins. Transmises ensuite de peuples en peuples, elles étoient portées vers l'occident, jusques sur les bords de la mer Adriatique; de-là elles descendoient vers le midi à travers l'Épire jusqu'à Dodone, où les Pélasges les recevoient pour les remettre à leurs voisins vers l'orient; ceux-ci les faisoient passer jusqu'au golfe Maliaque, d'où elles arrivoient dans l'Eubée, qu'elles traversoient suivant sa longueur jusqu'à Caryste; on les embarquoit dans ce port pour les conduire par l'isle de Ténos à celle de Délos. Hérodote, comme nous l'avons observé, suivoit sur la route de ces offrandes la tradition des Déliens mêmes, plus croyable en ce point qui les concernoit que celle des habitans de l'Attique, consultés par Pausanias. De plus, ce dernier, postérieur de plusieurs siecles à Hérodote, n'a pas à beaucoup près la même autorité sur un fait voisin des tems héroïques.

On voit assez combien cette route tracée par Hérodote, est contraire à la position que donnent aux Hyperboréens l'auteur du poëme des Arimaspes & les deux Hécatées. Mais, elle pourroit à la rigueur s'ajuster aux opinions qui les placent vers les sources du Danube. Il est vrai qu'on ne trouve point de Scythes proprement dits dans le voisinage; mais, les Grecs ont si souvent confondu ces peuples avec les Thraces, avec les Getes ou Illyriens, & même avec les Germains, que le nom de Scythe ne doit pas s'interprêter rigoureusement.

C'est donc au nord, ou même au nord-ouest de la Grece, qu'il faut chercher les Hyperboréens, suivant M. Fréret. Mais, comme en ces siecles reculés les connoissances géographiques des Grecs ne pouvoient pas s'étendre fort loin, & que d'ailleurs les noms de Pagazus, Agiéus, Opis, Argis, Hécaergé, Laodicé, Hyperoché, donnés à des Hyperboréens, sont pris de la langue Grecque, M. Fréret ne voit rien qui doive les faire regarder comme des Barbares. Il ne les cherche ni parmi les nations Celtiques, ni parmi les Illyriens, ni vers les sources du Danube, & croit que pour les découvrir on ne doit pas sortir de la Grece.

Il est question de trouver à l'extrêmité de la Grece en tirant au nord-ouest, un païs dont les peuples aient pu recevoir le nom d'Hyperboréens; voici la conjecture de M. Fréret. Tite-Live, décrivant les suites de la conquête de la Macédoine par Paul Émile, nous a conservé le précis du décret par lequel ce Général fit un

nouveau partage du païs. Paul Émile divisa ce royaume en quatre grands départemens, dont le troisième étoit borné au nord par le mont Boras; le quatrième, situé au de-là de ce mont Boras, confinoit avec l'Illyrie, & comprenoit entr'autres les cantons des Éordéens, des Lyncestes & des Pélagons. Quoique les Grecs exprimassent plus communément le vent du nord par le nom de Boréas, on a des exemples qu'ils prononçoient quelquefois ce mot par Borras ou Boras, & c'est de cette dernière façon qu'on le trouve dans Aratus & dans Eustathe, qui l'un & l'autre écrivoient en Macédoine. Les peuples situés au de-là de ce mont Boras, ont pu s'appeller Hyperboréens, & le nom de cette montagne peu connue dans le reste de la Grece, occasionna, selon toute apparence, l'équivoque qui fit naître toutes les fictions débitées sur un peuple dont la trace s'étoit perdue depuis long-tems.

C'est au Lecteur à juger si cette explication simple est le véritable dénouement de la difficulté. Nous nous contenterons d'observer qu'elle dispense M. Fréret de suivre en détail les fables imaginées au sujet des Hyperboreens, & qui toutes, assez modernes & dénuées d'un fondement historique, devoient leur être à l'imagination, & leur crédit à l'ignorance. Le merveilleux n'est point essentiel à l'histoire des tems reculés, comme on pourroit soupçonner la plûpart des Écrivains modernes de le croire, si l'on en jugeoit par la façon dont ils traitent la Mythologie. La critique rend à ces évenemens surchargés de fausses merveilles la simplicité qu'ils eurent d'abord; & dès qu'une fois elle est parvenue à dégager un fait, on voit avec plaisir les détails fabuleux qui l'offusquoient, s'en détacher comme d'eux-mêmes & tomber, pour ainsi dire, de toutes parts. C'est alors que n'ayant plus ni soutien, ni liaison les uns avec les autres, ils trahissent leur origine & laissent voir à découvert qu'ils sont l'ouvrage de l'équivoque, du mensonge ou de la superstition. C'est souvent la véritable façon d'expliquer les fables, que de les détruire ainsi; & toute opinion, qui a l'avantage de les expliquer de cette manière, doit naturellement prévenir en sa faveur. Un systême singulier séduit, mais ne frappe pas; cette séduction est l'effet de l'art & quelquefois même de l'artifice. Une idée simple au contraire frappe & ne séduit pas; l'esprit peut suivre avec confiance l'impression qu'il en reçoit; c'est un des caractères de la vérité. Revenons aux Hyperboréens.

Ils avoient une dévotion si particulière pour Apollon, que Pindare dans la troisième de ses Olympioniques les appelle

par excellence *les grands serviteurs d'Apollon.* Diodore de Sicile dit qu'ils lui avoient non-seulement dédié des temples, mais consacré toute une ville; & parce que Délos étoit le lieu natal de cette divinité, malgré l'immense étendue de terres & de mers qui les en séparoit, ils y envoyoient tous les ans des offrandes. Au commencement c'étoient, comme nous l'avons déja dit, deux vierges choisies, accompagnées par cinq jeunes gens, d'un courage & d'une vertu éprouvés, qui portoient ces offrandes; Hérodote & Callimaque nous font garans de l'une & de l'autre circonstance. Cette coûtume dura jusqu'à ce que les droits de l'Hospitalité ayant été violés dans la personne de ces dévots pélerins, les Hyperboréens, pour ne plus exposer leurs compatriotes aux dangers d'un si long voyage, résolurent de faire passer leurs offrandes comme de main en main jusqu'à Délos, par l'entremise des peuples limitrophes ou voisins.

Mais, qu'étoit-ce que les offrandes de ces peuples? La plûpart des Commentateurs ont ce malheureux talent, d'embrouiller les choses les plus claires, & de trouver de la difficulté où il n'y en a point; nous en pourrions citer mille exemples, à quoi il faut ajoûter les passages des auteurs tant Grecs que Latins, qui ont parlé de ces offrandes que les Hyperboréens envoyoient à Délos. Rien n'est moins équivoque, rien n'est plus clair que les expressions dont ils se servent. *Primitias frugum*, dit Pline après Pomponius Méla, & Solin après Pline; ἀπαρχὰς πυρῶν, dit Pausanias; καλάμην τε καὶ ἱερὰ δράγματα πρῶτον ἀσταχύων, dit Callimaque. On ne peut pas exprimer mieux ce que nous entendons en notre langue par *gerbes de bled* ou *javelles;* cependant, Saumaise, dans son commentaire sur Solin, avec autant de confiance que s'il avoit vu ces offrandes des Hyperboréens, soutient que ce n'étoient point les prémices de leurs fruits; mais ce que l'on appelle en Latin *partes præcisæ*, les parties les premières coupées, & comme les prémices d'une victime. Il impute à Pline l'erreur de Solin, qui, dit-il, s'est trompé avec lui, en rendant l'expression Grecque par *primitias frugum.* Il allegue en sa faveur ces paroles d'Hérodote: *Ce qui venoit du païs des Hyperboréens, étoit quelque chose de sacré, lié & caché dans des gerbes de bled*, & l'autorité de Pausanias qui dit que ces prémices étoient couvertes de paille, ensorte que personne ne les pouvoit voir; à quoi quelques-uns rapportent ces sacrifices appelés Ὀνοσφαγίαι, prétendant que les Hyperboréens qui sacrifioient des ânes à Apollon, en envoyoient peut-être à Délos quelques parties, qu'ils avoient grand soin de cacher, parce que ces victimes étoient fort méprisées

chez les Grecs. Mais quelle extravagance, dit fort bien Crénius, de penser que les Hyperboréens envoyassent de si loin à Délos des chairs d'animaux, qui ne pouvoient arriver qu'infectes & pourries! Il doit donc passer pour constant, que ces offrandes n'étoient autre chose que les prémices des fruits de l'année. Aussi les vierges dont nous avons parlé, s'appelloient-elles Οὐλοφόροι, ou Ἀμαλλαφόροι. dénomination qui marque qu'elles portoient uniquement de l'orge ou du bled nouveau couvert de paille; & l'autel d'Apollon à Délos étoit Βωμὸς [illegible], Βωμὸς ἀναίμακτος, Βωμὸς εὐσεβῶν, l'autel pur, l'autel non sanglant, l'autel des personnes religieuses, parce que l'on n'y sacrifioit rien d'animé. Le soin que les Hyperboréens prenoient de cacher ce qu'ils envoyoient, ne prouve point qu'il y eût rien à cacher, mais seulement que le mystère a été de toutes les religions, & qu'en tout tems on a cru que les choses saintes ne devoient point être exposées à des yeux profanes. Delà cette espece de formule si fréquente dans Hérodote: Τὰ δὲ ἐν ἀπορρήτῳ; car, en racontant les particularités d'un culte étranger, il s'interrompt tout à coup, pour dire; *mais, ce sont des choses qui ne doivent pas être révélées*, & passe à d'autres matières.

Il est naturel de vouloir sçavoir, pourquoi ces peuples étoient si dévots à Apollon. En voici la raison en peu de mots. Rudbeck a une opinon singulière sur ce point, comme sur le païs qu'habitoient les Hyperboréens; il prétend que l'Apollon de ces peuples etoit le *Béelsephon*, dont il est parlé dans le chapitre quatorzième de l'Exode, & ce qui lui a fait naître cette pensée, c'est que *sephon*, en Hébreu, signifie septentrional, & que Baal, chez les Chaldéens, vouloit dire très-bon, très-excellent; de sorte que Béelsephon est, selon lui, le Bélus du septentrion, & celui-ci l'Apollon Hyperboréen. C'est sur un pareil fondement, qu'il prend encore Belphégor ou Balphégor pour Apollon, quoiqu'au sentiment de saint Jerôme, cette idole des Moabites fût le dieu Priape. Plusieurs autres Sçavans ont fait un grand étalage d'érudition, pour montrer comment les faux dieux des premiers tems, & dont il est parlé dans l'Écriture sainte, ont passé d'un peuple, ou d'un païs à un autre sous des noms differens; mais, pour l'ordinaire, il n'y a rien de si frivole ni de si incertain que leurs conjectures; c'est vouloir deviner, & compter pour rien de se tromper, que de chercher les traces d'une origine qui se perd dans l'antiquité des tems. Disons donc quelque chose de plus probable, & qui soit garanti par de bons Auteurs.

Cicéron, dans son traité de la nature des Dieux, distingue quatre Apollons, comme il

avoit distingué trois Jupiters; & marquant la filiation des uns & des autres, le troisième Apollon, ajoûte-t-il, étoit fils du troisième Jupiter & de Latone, & c'est celui que l'on dit être venu du païs des Hyperboréens au secours de Delphes. *Tertius Jove tertio natus & Latona, quem ex Hyperboreis Delphos ferunt advenisse.* Nous rendons *Delphos advenisse* par *au secours de Delphes*, parce que c'est ainsi qu'il le faut rendre, suivant Pausanias & les autres Historiens, qui nous ont conservé l'histoire de Delphes assiégée par les Gaulois. Mais, pourquoi Cicéron & ces Historiens font-ils venir Apollon du païs des Hyperboréens? Diodore de Sicile leve cette difficulté, en nous apprenant que Latone étoit Hyperboréenne, & que pour cette raison ses compatriotes rendoient à son fils un culte tout particulier; que non-seulement ils avoient institué des fêtes & des sacrifices en son honneur, mais qu'ils lui avoient consacré toute une ville. Delà ces Hécatombes dont parle Pindare dans l'ode de ses Pythioniques. Apollon, de son côté, se regardant comme originaire de leur païs, les honoroit volontiers de sa présence, & se plaisoit chez eux plus que par tout ailleurs. Ce fut-là qu'il se retira, dit Apollonius de Rhodes, lorsqu'il fut banni du Ciel, pour s'être emporté contre Jupiter, qui avoit foudroyé son fils Esculape. Ce Poëte traite même les Hyperboréens de peuple sacré à cause de cela; & l'opinion du séjour de ce Dieu parmi les Hyperboréens étoit si répandue en Grece, qu'au rapport d'Élien, ou plutôt d'Aristote cité par Élien, Pythagore, dont les Crotoniates admiroient la sagesse & la vertu, fut pris par eux pour Apollon l'Hyperboréen.

Il nous reste maintenant à réduire à leur juste valeur, les expressions outrées dont se sont servis les premiers Grecs, en parlant des Hyperboréens, & d'expliquer les fables qu'ils en ont publiées. Dans les climats tempérés, & même dans ceux qui sont très-froids, on vit plus long-tems que dans les païs chauds, & il n'est pas rare de trouver dans la Suede, & même dans l'Écosse, où les habitans, selon Pline, sont dans le même parallele que les Hyperboréens, des hommes de cent ans & plus. En falloit-il davantage aux premiers voyageurs, pour publier que les Hyperboréens vivoient plusieurs siecles, & comme les relations grossissent ordinairement en passant de main en main, principalement quand elles sont employées par les Poëtes, il n'est pas étonnant qu'on ait assuré que ces peuples vivoient jusqu'à mille ans. Pomponius Méla dit: *Hyperboreos cultores justissimos esse, qui diutiùs quàm ulli mortalium ac beatiùs vivunt;* & Festus fixe le tems de leur vie à cent ans, en quoi il n'y

a rien d'extraordinaire. Les oreilles allongées de quelques Indiens donnent lieu de dire qu'elles leur couvroient tout le corps ; & la tête un peu enfoncée de quelques Américains, fit publier qu'il y avoit une nation d'Acéphales. Sans vouloir rapporter ici d'autres exemples, le mot *cimmor*, qui signifie ténebres, donna lieu de dire que les Cimmériens du Bosphore de Thrace étoient couverts d'éternelles ténebres. Quand on est en train de publier des choses extraordinaires d'un peuple peu connu, on ne s'arrête pas aisément; ainsi on alla jusqu'à dire que les Hyperboréens ne mouroient que quand ils étoient las de vivre.

Mais, comment expliquer ces longs voyages que faisoient les Hyperboréens à Délos ? Il faut d'abord remarquer que les Grecs parloient quelquefois des Hyperboréens, comme d'un peuple habitant du Pole, & même au de-là, quelquefois comme d'un peuple assez voisin de la Grece, avec laquelle ils avoient un commerce réglé. Or, dans des relations si différentes, il est raisonnable de choisir la plus vraisemblable ; & c'est même de ce commerce réglé dont parlent tant d'Auteurs, qu'on doit conclure que les Hyperboréens n'étoient pas aussi éloignés de la Grece que l'ont prétendu quelques Anciens. On pourroit ajoûter encore, ce qui est une suite de ce que nous avons déjà dit, que comme le nom d'Hyperboréens avoit été donné à plusieurs peuples, il n'est pas étonnant qu'on trouve dans les Anciens diverses routes de leurs voyages à Délos, même par le couchant de la Grece. Quoi qu'il en soit, c'est par le culte d'Apollon que les Hyperboréens avoient acquis la réputation d'être les peuples les plus religieux & les plus justes de l'univers, comme le disent Diodore de Sicile, Pomponius Méla, Pline & plusieurs autres Anciens. Élien ajoûte que les peuples de l'isle Atlantique, ayant fait une irruption dans notre continent, vinrent en triomphant de toutes les nations, jusqu'au païs des Hyperboréens, qu'ils trouverent si raisonnables & si religieux, qu'ils les laisserent en repos.

Les fables des autres peuples, chez qui on disoit que les Hyperboréens passoient pour venir à Délos, sont fondées sur des relations peu approfondies ; peut-être que les Hyperboréens eux-mêmes les débitoient pour donner plus de mérite à leurs pélerinages. Ce qu'il y a ici de singulier, c'est que ces fables sont quelquefois expliquées par ceux des Anciens à qui nous devons le plus de considération; ainsi, Hérodote a expliqué celle des Arimaspes Monocules, ou qui n'avoient qu'un œil, comme les nomme Eschyle dans son Prométhée, en disant que c'étoient des Scythes, qui tirant continuellement de l'arc, tenoient toujours un œil fermé

pour viser plus juste ; il ajoûte même que c'est ce qui les avoit fait appeller Arimaspes, puisque dans la langue des Scythes, *arima* veut dire *un*, & *spu œil*. Le même Auteur, & Pline après lui, ont expliqué celle de ces plumes que respiroient les Hyperboréens, en disant que ces plumes étoient les floccons de neige qui tomboient en abondance dans le païs, & qui ressembloient à des plumes qui voltigeoient en l'air. *Assiduò nivis cadit*, dit le dernier de ces deux Auteurs, *pennarum similitudine Pterophoros appellata regio.*

Ovide propose cette fable d'une autre manière, qui dans le fond revient au même. Ceux, dit-il, qui se baignent dans le lac Triton au païs des Hyperboréens, en sortent couverts de plumes. On ne connoît que trois lacs Tritons, l'un dans la Béotie, l'autre dans la Thessalie, & le troisième dans la Libye ; & nous n'avons aucun Auteur qui ait parlé du lac Triton des Hyperboréens, que Vibius Séquester, qui dit que ce lac étoit dans la Thrace. Enfin, la fable de ces gryphons, qui gardoient les mines d'or dans le païs des Hyperboréens, est expliquée par Olaüs Rudbeck, par les pirates, qui courant les mers du nord & du midi, jusques dans la Guinée ; en rapportoient de la poudre d'or ; on nommoit ces pirates, *Gryphes*, ce qui a donné lieu à la fiction. Les Gryphons, suivant le même Auteur, étoient aussi les Faucons, oiseaux connus dans les païs du nord.

HYPÉRÉE, *Hyperea*, Ὑπέρεια. *Voyez* Trœzène.

HYPÉRÉNOR, *Hyperenor*, Ὑπερήνωρ, (*a*) Prince, qui, au siege de Troye, fut renversé d'un coup de pique, qu'il avoit reçu dans le ventre. Ses entrailles se répandirent, son ame indignée sortit par sa blessure, & les ténebres de la mort couvrirent ses yeux.

HYPÉRÉSIE, *Hyperesia*, (*b*) Ὑπερησίη ville du Péloponnèse dans l'Achaïe. Ses habitans sont compris par Homère au nombre de ceux qui partirent pour le siege de Troye. *Voyez* Egire.

HYPÉRÉSIENS, *Hyperesienses*, les habitans d'Hypérésie. *Voyez* Hypérésie.

HYPÉRÉTÈS, *Hyperetes*, étoit fils de Neptune & d'Alcyonée.

HYPÉRIDE, *Hyperides*, (*c*) Ὑπερίδης. célebre Orateur Grec. Voici ce qu'en rapporte Photius dans son jugement sur les dix Orateurs les plus célebres de la Grece. Nous suivrons la traduction Françoise faite par M. l'abbé Gédoyn,

(*a*) Homer. Iliad. L. XIV. v. 516. & *seq.*

(*b*) Homer. Iliad. L. II. v. 80.

(*c*) Plut. Tom. I. pag. 743. & *seq.* Just. L. XIII. c. 5. Quintil. L. X. c. 1, 5. L. XII. c. 10. Cicer. de Orat. L. I. c. 31. L. II. c. 53. L. III. c. 16. Brut. c. 17, 100. Lucian. Tom. II. p. 368, 938. Roll. Hist. Anc. Tom. IV. pag. 36, 37. Tom. VI. pag 323, 324. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. VIII. pag. 158. & *suiv.*

& qui fait partie de ses œuvres diverses, imprimées en 1745. *in*-12. page 421. & *suiv.*

» J'ai lu, dit Photius, toutes les Oraisons d'Hypéride. » Il y en a 52 que l'on croit » être véritablement de lui, & » 25 dont on doute; ce qui » fait en tout 77. La composition de cet Orateur est si » excellente, que quelques-uns » n'oseroient décider si Démosthène est au-dessus d'Hypéride, » ou Hypéride au-dessus de » Démosthène. « Quintilien, qui étoit bon juge en telle matière, décide la question. Hypéride, dit-il, a sur-tout la douceur du style & la délicatesse de l'esprit en partage; mais je le crois né, plus propre pour les petites causes, que pour les grandes. » Hypéride, » continue Photius, eut pour » pere Glaucippe, fils de Denys, du bourg de Colitée. » Il laissa un fils qui eut nom » aussi Glaucippe; ce fils s'appliqua à l'éloquence, & fit quelques plaidoyers. Pour Hypéride, après avoir été disciple de » Platon & d'Isocrate, il gouverna la république d'Athènes, » dans le tems qu'Alexandre » donnoit la loi à la Grece. Ce » Prince demandoit aux Athéniens des galères & des officiers; Hypéride fut d'avis » qu'on ne lui accordât ni l'un » ni l'autre, & conseilla aux » Athéniens de congédier les » troupes étrangères qu'ils entretenoient au Ténare.

» Il décerna de grands honneurs à Démosthène. Diodore l'accusa d'avoir violé les » loix; mais, il se défendit si » bien, qu'il fut absous. Après » avoir été en liaison avec Lycurgue, Lysiclès, & Démosthène, dès que les deux premiers furent morts, il changea de conduite à l'égard du » troisième. Car, Démosthène » étant soupçonné d'avoir pris » de l'argent d'Harpalus, Hypéride fut choisi par préférence, pour être son accusateur; mais, il fut accusé à » son tour par Aristogiton d'avoir agi contre les loix, en » donnant un décret qui accordoit le droit de bourgeoisie aux étrangers & la liberté » aux esclaves, dont il ordonnoit que les dieux, les femmes & les enfans fussent transportés au Pirée. A cette accusation, il ne répondit autre chose, si non qu'il avoit » pris conseil de la nécessité. » *Ce n'est pas moi*, dit il, *qui » ai porté ce décret, c'est l'épouvante où vous étiez, c'est » la bataille de Chéronée;* & il » ne fut point condamné.

» Avant que d'être orateur » de la République, il subsistoit de sa profession d'avocat. » On le soupçonna d'avoir eu » sa part de l'argent des Perses, aussi-bien qu'Ephialte; » ce qui n'empêcha pas qu'on » ne le fît capitaine de galere, » dans le tems que Philippe » assiégeoit Byzance; & en » cette qualité, il secourut si

» promptement & si à propos » les Byzantins, que la même » année il fut nommé sur-Intendant du théatre, lorsqu'on dépouilloit tous les autres de leurs emplois.

» Pendant qu'il gouvernoit la » République, il décerna de » grands honneurs à Jolas, » qui avoit donné à Alexandre » un breuvage empoisonné. » [Un pareil décret étoit bien » déshonorant.] Il n'eut pas » moins de part que Démosthène à la guerre de Lamia, » & il fit avec un succès étonnant l'oraison funebre de » ceux qui avoient péri dans » cette guerre. Lorsqu'il vit » Philippe dans le dessein de » descendre en Eubée, & les » Athéniens justement alarmés » des mouvemens de ce Prince, » il ordonna qu'il seroit levé » sur le public une taxe, dont » les fonds seroient employés » à équiper quarante galères; » & voulant montrer l'exemple » aux autres, il donna lui-même deux galeres pour lui » & pour son fils.

» Les habitans de Délos & » les Athéniens ayant eu une » dispute entr'eux, à qui des » deux auroit la préséance » dans le temple d'Apollon, » le peuple d'Athènes nomma » Eschine pour parler sur » cette affaire, & les Juges de » l'Aréopage nommerent Hypéride; c'est ce qui donna » lieu à l'oraison que nous » avons de lui, sous le titre de » Déliaque.

» Quelque tems après, il » vint à Athènes des députés » d'Antipater; ces députés admis à l'audience, firent un » grand éloge de leur maître, » parlant de lui comme du plus » honnête homme du monde. » *Je sçais que c'est un fort honnête homme*, leur dit Hypéride, *mais je sçais aussi que* » *nous ne voulons pas d'un maître, quelque honnête homme* » *qu'il soit.*

» Sur la dénonciation de » Midias, il accusa Phocion » d'avoir voulu corrompre le » peuple par ses largesses, » mais il eut du dessous dans » cette affaire. Enfin, après la » malheureuse issue du combat » de Cranon, voyant qu'Antipater avoit juré sa perte, » & que le peuple vouloit le » lui livrer, il se sauva d'Athènes à Égine. Il y trouva » Démosthène, auprès duquel » il tâcha de se justifier du » procédé qu'il avoit eu avec » lui. Son dessein étoit de » chercher un autre lieu de » sûreté; mais, il fut arrêté par » ordre d'Archias, dans le » temple même de Neptune, » quoiqu'il embrassât sa statue. » On le conduisit delà à Corinthe, où, Antipater étoit » alors. Là on lui donna la » question pour l'obliger à révéler le secret de l'État; » mais, en homme de courage, il aima mieux souffrir » toutes sortes de tourmens, » que de rien dire qui pût nuire à la patrie, & il se déchi-

» ra la langue, afin qu'on ne » pût jamais lui tirer son secret. D'autres disent qu'il » fut mené en Macédoine ; que » dans le chemin il se coupa » la langue, & qu'après sa mort, » il demeura sans sépulture ; » mais, malgré la défense des » Macédoniens, quelques-uns » de ses proches mirent son » corps sur un bûcher, & en » rapporterent les cendres à » Athènes. «

Plutarque fait aussi mention d'Hypéride & de son amour pour la courtisanne Phryné.

Hypéride dit un jour au peuple : » Athéniens, ne regardez » point si je suis aigre, mais » regardez si je le suis pour » rien & sans aucun profit pour » moi. « Comme si le peuple ne haïssoit & ne réjettoit que ceux qui se rendent fâcheux & insupportables pour leur avarice, & qu'il ne haïsse pas plutôt ceux qui, par insolence, par envie, par haine, par colère ou par opiniâtreté, abusent de leur pouvoir.

Un autre jour, Hypéride demanda tout haut à Phocion : » Quand sera-ce donc » que vous conseillerez aux » Athéniens de faire la guerre? » Ce sera, lui répondit Pho» cion, quand je verrai les » jeunes gens résolus à garder » leur poste, les riches con» tribuer selon leur pouvoir, » & les Orateurs s'abstenir de » voler les deniers publics. »

HYPÉRIE, *Hyperia*, Ὑπέρεια, (a) fontaine de Grece dans la Thessalie, près de la ville d'Hellas. Strabon dit qu'elle étoit au milieu de la ville de Pheres. Léonicérus, expliquant Pindare, dit que cette Hypérie, dont parle le Poëte, étoit près de Pheres de Thessalie, & s'appuie de l'autorité de Sophocle.

HYPÉRIE, *Hyperia*, (b) Ὑπέρεια, fontaine, dont parle Homère, en plusieurs endroits de l'Iliade. C'est la même dont il est parlé dans l'article précédent, quoique Madame Dacier, dans une de ses remarques, en fasse une fontaine d'Argos.

Eustathe, à l'occasion de ce nom, nous apprend qu'il y avoit une ville d'Hypérie en Sicile, & Ortélius croit que c'est la même dont parle Plutarque, qui dit qu'elle avoit les Cyclopes pour voisins. *Voyez* l'article suivant.

HYPÉRIE, *Hyperia*, (c) ville dont parle Homère au commencement du sixième livre de l'Odyssée. Ce Poëte la met près des Cyclopes. Madame Dacier croit que c'est la ville de Camarie en Sicile, & elle ajoûte qu'elle fut appellée Hypérie, parce qu'elle étoit arrosée par le fleuve Hipparis. Il y a en effet bien de l'affinité entre Hypérie & Hipparis ou Hyparis.

(a) Strab. p. 432, 439. Plin. Tom. I. pag. 199.

(b) Homer. Iliad. L. II. v. 241. L. VI. v. 457.

(c) Homer. Odyss. L. VI. v. 4.

HYPÉRION, *Hyperion*, (*a*) Υπερ ι, pere du soleil, ou, selon d'autres, le Soleil même, ainsi surnommé parce qu'il se promene par dessus la terre, du Grec ὑπερ, sur, & ἰω, je vais.

Hypérion passe pour le second des Titans; ainsi, il étoit fils du Ciel & de la Terre, ou, selon d'autres, d'un des Curetes & de Titée. Il découvrit par l'assiduité de ses observations, le cours du soleil, de la lune, & des autres astres; il régla par ce moyen le tems & les saisons, & transmit cette connoissance aux autres hommes. On l'a même appellé le pere des astres, & il a été du moins le pere de l'astronomie. C'est sans doute aussi ce qui l'a fait passer pour le pere du soleil & de la lune.

Hypérion, en effet, suivant Hésiode, ayant épousé Théa, devint pere du soleil & de la lune. Diodore de Sicile, dans sa Théogonie des Atlantides, convient avec ce Poëte, qu'Hypérion étoit le pere du soleil & de Phœbé ou la lune, mais d'une autre femme. Sur quoi il est bon de remarquer que quoiqu'on ait souvent confondu le soleil avec Apollon, & la lune avec Diane, cependant dans l'ancienne Mythologie ils étoient très-bien distingués. *Voyez* Basilée.

(*a*) Diod. Sicul. p. 133, 231. Ovid. Metam. L. XV. c. 9. Myth. par M. l'Abb. Ban. T. I. pag. 184, 194, 197. T. III. p. 285, 479. & *suiv.*

HYPERMNESTRE, *Hypermnestra*, Υπερμνήστρα, (*b*) l'une des cinquante filles de Danaüs, roi d'Argos, épousa Lyncée, un des cinquante fils d'Egyptus. Elle ne voulut point obéir à l'ordre cruel, que Danaüs avoit donné à toutes ses filles de tuer leur mari la première nuit de leurs noces. Cette Princesse ne sauva la vie à Lyncée, que sur la promesse qu'il lui fit de ne point violer sa virginité. Danaüs, ayant sçu la désobéissance d'Hypermnestre, la renferma dans une prison; mais, quelque tems après, il lui donna la liberté, & la rendit à son époux.

Selon Pausanias, Danaüs cita Hypermnestre en justice, lui faisant un crime de ce qu'elle étoit la seule de toutes ses filles, qui n'eût pas exécuté ses ordres. Outre qu'il faisoit dépendre sa sûreté de la mort de Lyncée, il lui sembloit que la désobéissance d'Hypemnestre aggravoit le crime de ses sœurs & le sien propre; cependant, elle fut absoute par les Argiens, & en mémoire de ce jugement elle consacra à Vénus une statue sous le nom de Vénus *Nicéphore*, ou *qui donne la victoire*, & à Diane Pitho ou *de la Persuasion*, un temple magnifique qui subsista pendant plusieurs siecles. Pausanias dit qu'on montroit dans la ville d'Argos la salle

(*b*) Pauf. pag. 119. & *seq.* Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. V. pag. 158. & *suiv.* T. VI. p. 49.

d'audience, où cette cause fut jugée, ainsi que les tombeaux de cette Princesse & de son époux.

HYPERMNESTRE, *Hypermnestra*, Ὑπερμνήστρα, (*a*) fille de Thestius, fut mere d'Amphiaraüs. On voyoit le tombeau de cette Princesse dans la ville d'Argos, à peu de distance d'un autel dedié à Jupiter Phyxius.

HYPÉROCHE, *Hyperoche*, Ὑπερόχη, (*b*) fille dont le nom étoit célebre parmi les Hyperboréens. *Voyez* Hyperboréens.

HYPHASIS, *Hyphasis*, (*c*) Ὕφασις, fleuve de l'Inde. Diodore de Sicile dit que sa largeur est de sept stades, & sa profondeur de six toises, & que sa rapidité le rend d'ailleurs très-difficile à passer. Alexandre s'avança jusqu'à ce fleuve, & ce fut même le terme des courses de ce Prince, selon Pline, dont le sentiment est confirmé par Arrien, qui assure qu'Alexandre n'alla point au de-là de l'Hyphasis. Il passa pourtant ce fleuve, & érigea même des autels de l'autre côté.

Nous apprenons de Strabon, que de toutes les parties orientales de l'Inde, il n'y avoit de son tems que celles qui étoient en deçà de l'Hyphasis, que ce Géographe nomme Hypanis, qui fussent connues. Strabon dit ailleurs, que le païs, situé entre ce fleuve & l'Hydaspe, étoit habité par neuf peuples, & qu'on y comptoit cinq mille villes.

Nous venons d'observer que Strabon dit Hypanis au lieu d'Hyphasis. D'autres, comme Pline & Quinte-Curse, disent Hypasis. Ptolémée s'éloigne plus de la vraie leçon, en disant Bibasis. Il dit encore plus mal qu'il reçoit le Zaradre qui garde son nom jusqu'à sa jonction avec l'Indus. Philostrate se trompe aussi, lorsqu'il dit que l'Hyphasis a son embouchure dans la mer. Tous les Anciens conviennent qu'il se perd dans l'Indus.

HYPHIALTES, *Hyphialtes*. *Voyez* Ephialtes.

HYPIROCHUS, *Hypirochus*, Ὑπείροχος, (*d*) capitaine Troyen, fut tué par Ulysse.

HYPIROCHUS, *Hypirochus*, Ὑπείροχος, (*e*) fut pere d'Itymonée, qui régna en Élide.

HYPOCNÉMIDIENS, (*f*) *Hypocnemidii*, Ὑποκνημίδιοι, peuple qui faisoit partie des Locriens, selon Pausanias. Ce doivent être les mêmes que d'autres appellent Epicnémidiens. *Voyez* Locriens.

(*a*) Pauf. p. 122.
(*b*) Herod. L. IV. c. 33.
(*c*) Diod. Sicul. pag. 611. Plin. Tom. I. pag. 110, 318, 320. Strab. pag. 686, 697. & *seq.* Q. Curt. L. IX. c. 1. Ptolem. L. VII. c. 1.
(*d*) Homer. Iliad. L. XI. v. 335.
(*e*) Homer. Iliad. L. XI. v. 672.
(*f*) Pauf. p. 609.

HYPOGÉE, *Hypogæum*, (*a*) tombeau sous terre. Les Grecs, après avoir perdu l'usage de brûler les corps des morts, les enterrerent sous terre dans des cercueils qu'ils nommerent Hypogées, & qui étoient assez semblables aux caveaux qu'on voyoit autrefois communément dans nos églises. Chaque corps parmi les Grecs avoit sa place dans ces sortes de monumens séparés, qui s'élevoient en forme de voute.

Les Hypogées des premiers Romains étoient au rez-de-chaussée, & n'occupoient point autant de profondeur que ceux de Grece, parce qu'on n'y renfermoit que les urnes, qui contenoient les cendres des morts; mais, dans la suite, les grandes richesses des particuliers les porterent à imiter en ce point la magnificence des Grecs, & bientôt ils la surpasserent à tous égards.

Non contens de bâtir à leur imitation des tombeaux souterreins composés de plusieurs appartemens, dans chacun desquels il y avoit un grand nombre de niches pour placer des urnes sépulcrales; ils ornerent encore ces appartemens souterreins de peintures à Fresque, de Mosaïques, de figures de relief en marbre, & autres décorations d'une richesse & d'une dépense infiniment plus considérables, que celles des plus belles sépultures élevées sur terre. On a eu lieu de le voir par les Hypogées qu'on a découverts de tems en tems, en fouillant des ruines auprès de Rome.

Ce mot est formé de ὑπὸ, *sub*, sous, & de γῆ, *terra*, terre. Vitruve a appliqué ce terme abusivement à toutes les parties d'un bâtiment qui sont sous terre, comme les caves, les celliers, les gardes-mangers, &c. Mais, ce n'étoit point-là le sens du mot *Hypogée* dans son origine.

HYPOMNÉMATA. (*b*) Cicéron le fils écrivant à Tiron, le prie de lui envoyer au plutôt un Écrivain, & particuliérement un Écrivain Grec, parce qu'il perdoit bien du tems à écrire les traités qu'on lui dictoit. *Multùm mihi enim eripitur operæ in exscribendis Hypomnematis.* Ce terme est le même que *Commentarii*, c'est-à-dire, les écrits, tels que sont les écrits que l'on dicte dans les chaires publiques, comme dans celles de Philosophie, de Droit & de Théologie.

HYPOTYPOSE, *Hypotyposis*, Ὑποτύπωσις, (*c*) du verbe ὑποτυπόω, *per figuram demonstro*, *designo*, je représente, je fais voir qulque chose, de τύπτω, *verbero*.

L'Hypotypose, dit Quinti-

(*a*) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. T. V. pag. 37. *& suiv.*

(*b*) Cicer. ad Amic. L. XVI. Epist. XXI.

(*c*) Quintilian. L. VI, c. 2. L. VIII, c. 3. L. IX. c. 2. Roll. Trait. des Etud. T. I. p. 408. *& suiv.*

lien, eſt une figure qui peint l'image des choſes dont on parle avec des couleurs ſi vives, qu'on croit les voir de ſes propres yeux, & non ſimplement en entendre le récit.

On ſe ſert de cette figure, lorſqu'on a des raiſons pour ne pas expoſer ſimplement un fait, mais pour le peindre avec force, & c'eſt en quoi conſiſte l'éloquence, qui n'a pas tout le ſuccès qu'elle doit avoir, ſi elle frappe ſimplement les oreilles ſans remuer l'imagination & ſans aller juſqu'au cœur.

L'Hypotypoſe s'exprime quelquefois en peu de mots, & ce n'eſt pas la tournure qu'on aime le moins; c'eſt ainſi que Virgile peint la conſternation de la mere d'Euryale au moment qu'elle apprit ſa mort :

Miſeræ calor oſſa reliquit ;

Excuſſi manibus radii, revolutaque penſa.

C'eſt ainſi que Cicéron ſe plaît à peindre la fureur de Verrès, pour le rendre plus odieux. *Ipſe inſlammatus ſcelere ac furore, in forum venit, ardebant oculi; toto ex ore crudelitas eminebat.*

Le même Cicéron fait ailleurs en auſſi peu de mots un autre portrait de Verrès encore plus beau, quoiqu'il frappe moins d'abord; comme il eſt de certains tableaux, dont la beauté n'eſt apperçue que par les connoiſſeurs. *Stetit ſoleatus Prætor populi Romani cum pallio purpureo tunicaque talari, muliercula nixus in littore.*

Quintilien développe d'une manière admirable toute la force & toute l'énergie renfermées dans cette courte deſcription. Nous en rapporterons les paroles mêmes, parce qu'elles peuvent ſervir de modele aux Maîtres pour entendre & pour expliquer les Auteurs. *An quiſquam*, dit-il, *tam procul à concipiendis imaginibus rerum abeſt, ut cùm illa in Verrem legit*, STETIT SOLEATUS, &c. *non ſolum ipſum os intueri videatur, & locum, & habitum, ſed quædam etiam ex iis, quæ dicta non ſunt, ſibi ipſe aſtruat? Ego certe mihi cernere videor & vultum, & oculos, & deformes utriuſque blanditias, & eorum qui aderant tacitam averſationem ac timidam verecundiam.* Qu'on change quelques mots dans la deſcription de Cicéron, & qu'on en dérange d'autres, en mettant *ſtetit Verres in littore...... cum muliere colloquens*, cet excellent tableau perdra une partie de ſa vivacité & de ſes couleurs. La principale beauté conſiſte à peindre un Préteur du peuple Romain dans l'attitude où le repréſente Cicéron, appuyé nonchalamment ſur une femme. Ces deux mots *muliercula nixus*, font une peinture parlante, qui préſente aux yeux & à l'eſprit tout ce que Quintilien y voit. *In littore*, réſervé pour la fin, y ajoûte le dernier trait, & marque la licence effrénée de Verrès, qui paroiſſant en cette indigne poſture

sur le rivage, & aux yeux de tout le monde, semble braver insolemment la bienséance & l'honnêteté publique.

Nos Poëtes sont pleins de ces descriptions courtes & vives.

Son coursier écumant sous son maître intrépide,
Nage tout orgueilleux de la main qui le guide.

Et ailleurs:

Quatre bœufs attelés, d'un pas tranquille & lent,
Promenoient dans Paris le Monarque indolent.

Mais, rien n'est plus achevé que le portrait qui suit:

La Mollesse oppressée
Dans sa bouche à ce mot sent sa langue glacée;
Et lasse de parler, succombant sous l'effort,
Soupire, étend les bras, ferme l'œil & s'endort.

Ces Hypothèses sont courtes & ne peignent qu'un simple objet. Il y en a de plus longues & de plus detaillées, qui ressemblent à ces tableaux, où l'on représente plusieurs personnages, dont toutes les attitudes frappent, & se font remarquer. Telle est cette description d'un repas de debauche, qui étoit dans une harangue de Cicéron qui n'est pas parvenue jusqu'à nous. *Videbar mihi videre alios intrantes, alios autem exeuntes, partim ex vino vacillantes, partim Hesterna potatione oscitantes. Versabatur inter hos Gallius unguentis oblitus, redimitus coronis. Humus erat immunda, lutulenta vino, coronis languidulis & spinis cooperta piscium.* Quintilien, qui nous a conservé ce beau morceau, nous en fait sentir la beauté & le prix par un seul mot, mais plein de vivacité, & qui dit tout: *Quid plus videret, qui intrasset?* Il fait lui-même une excellente description d'une ville prise d'assaut & pillée, qui mérite bien d'être lue. On en trouve beaucoup de pareilles dans Cicéron, qui n'échapperont pas à l'exactitude d'un bon Maître.

Nos auteurs François, soit Poëtes, soit Orateurs, en peuvent fournir aussi un grand nombre.

Josabeth, dans Athalie, décrit merveilleusement la manière dont elle sauva Joas du carnage:

Hélas! l'état horrible où le ciel me l'offrit,
Revient à tout moment effrayer mon esprit.
De Princes égorgés la chambre étoit remplie.
Un poignard à la main l'implacable Athalie
Au carnage animoit ses barbares soldats,
Et poursuivoit le cours de ses assassinats.
Joas, laissé pour mort, frappa soudain ma vue.

Je

Je me figure encore sa nourrice éperdue,

Qui devant les bourreaux s'étoit jettée en vain,

Et foible le tenoit renversé sur son sein.

Je le pris tout sanglant en baignant son visage,

Mes pleurs du sentiment lui rendirent l'usage;

Et soit frayeur encore, ou pour me caresser,

De ses bras innocens je me sentis presser.

Cet autre morceau de la même pièce, où Athalie raconte à Abner & à Mathan le songe qu'elle a fait, n'est pas une Hypotypose moins admirable; voici comme elle peint ce songe, ce cruel songe qui l'inquiete tant, & qui par-tout la poursuit.

C'étoit pendant l'horreur d'une profonde nuit,

Ma mere Jézabel devant moi s'est montrée,

Comme au jour de sa mort pompeusement parée.

Ses malheurs n'avoient point abattu sa fierté,

Même elle avoit encore cet éclat emprunté,

Dont elle eut soin de peindre & d'orner son visage,

Pour réparer des ans l'irréparable outrage.

Tremble, m'a-t-elle dit, fille digne de moi,

Le cruel Dieu des Juifs l'emporte aussi sur toi.

Je te plains de tomber dans ses mains redoutables,

Ma fille! En achevant ces mots épouvantables,

Son ombre vers mon lit a paru se baisser,

Et moi je lui tendois les mains pour l'embrasser;

Mais, je n'ai plus trouvé qu'un horrible mélange

D'os & de chairs meurtris & traînés dans la fange,

Des lambeaux pleins de sang, & des membres affreux,

Que des chiens dévorans se disputoient entr'eux.

La peinture que fait M. Fléchier des hôpitaux, peut servir de modele dans ce genre; c'est dans l'Oraison funebre de la Reine. » Voyons-la dans ces » hôpitaux où elle pratiquoit » ses miséricordes publiques; » dans ces lieux où se ramassent » toutes les infirmités & tous » les accidens de la vie hu» maine; où les gémissemens » & les plaintes de ceux qui » souffrent, remplissent l'ame » d'une tristesse importune; où » l'odeur qui s'exhale de tant » de corps languissans, porte » dans le cœur de ceux qui les » servent le dégoût & la dé» faillance; où l'on voit la dou» leur & la pauvreté exercer » à l'envi leur funeste empire; » & où l'image de la misere & » de la mort entre presque par-

» tous les sens. C'est-là que s'é-
» levant au-dessus des craintes
» & des délicatesses de la na-
» ture pour satisfaire à sa cha-
» rité au péril de sa santé mê-
» me, on la vit toutes les se-
» maines essuyer les larmes de
» celui-ci, pourvoir aux be-
» soins de celui-là, procurer
» aux uns des remedes & des
» adoucissemens à leurs maux,
» aux autres des consolations
» de l'esprit & des secours pour
» la conscience. «

Ces endroits sont fort propres à former le goût des jeunes gens. On doit les avertir que le moyen le plus sûr de réussir dans ces sortes de descriptions est de consulter la nature, de la bien étudier, & de la prendre pour guide, ensorte que chacun sente en soi-même la vérité de ce qu'on dit, & trouve dans son propre fond les sentimens qui sont exprimés dans le discours. Pour cela il faut se représenter vivement toutes les circonstances de la chose qu'on veut décrire, & se la rendre présente à soi-même par la force de l'imagination, comme si l'on en étoit réellement témoin, & qu'on la vît de ses propres yeux. Et pourquoi, dit Quintilien, l'imagination en cette rencontre ne feroit-elle pas en faveur de l'Orateur ce qu'elle fait à l'égard des personnes passionnées ; d'un avare, par exemple, ou d'un ambitieux, qui dans ces espèces de songes & de douces rêveries où ils se forment mille projets chimériques de fortune ou de richesses, se livrent tellement à l'objet de leur passion, & en sont si fortement occupés, qu'ils croyent effectivement le voir, le posséder, & en être les maîtres ?

Il fournit lui-même un modele de cette manière de faire une description, que nous rapporterons tout entier, parce qu'il montre aux jeunes gens comment ils doivent s'y prendre pour bien composer. *Ut hominem occisum querar, non omnia, quæ in re præsenti accidisse credibile est, in oculis habebo? Non percussor ille subitus erumpet? Non expavescet circumventus ? Exclamabit, vel rogabit, vel fugiet ? Non ferientem, non concidentem videbo ? Non animo sanguis, & pallor, & gemitus, extremus denique expirantis hiatus insidet ?* Cet endroit paroît copié d'après Cicéron, qui décrit ainsi une pareille action. *Nonne vobis hæc, quæ audistis, cernere oculis videmini, judices? Non illum miserum ignarum casûs sui, redeuntem à cœna videtis ? Non positas insidias ? Non impetum repentinum ? Non versatur ante oculos vobis in cæde Glaucias? Non adest iste Roscius? Non suis manibus in curru collocat Automedontem illum, sui sceleris acerbissimi nefariæque victoriæ nuncium ?*

Enfin, pour conclure cet article, les belles Hypotyposes, en vers ou en prose, sont des peintures vives, touchantes, pathétiques, d'un seul ou de

plusieurs objets, soit laconiquement, soit avec quelques détails, mais formant toujours des images qui tiennent lieu de la chose même, & c'est ce que signfie le mot Grec Hypotypose.

HYPSÉCHIDAS, *Hypsechidas*, Υ'ψηχίδας, (a) spartiate, qui, dans une circonstance, se montra favorable à Solon.

HYPSÉE, *Hypseus*, (b) tua Proténor dans le combat qui fut livré à l'occasion du mariage de Persée avec Andromede. mais, il fut ensuite tué lui-même par Lyncide.

HYPSÉNOR, *Hypsenor*, (c) Υ'ψήνωρ, fils de Dolopion, & sacrificateur du Scamandre, étoit honoré des peuples comme un dieu. Il fut blessé par Eurypyle au siege de Troye.

HYPSÉNOR, *Hypsenor*, Υ'ψήνωρ, (d) prince Grec, fils d'Hippasus, fut tué au siege de Troye, d'un coup de javelot, lancé par Déiphobe, & qui le perça au milieu de l'estomac.

HYPSÉUS, *Hypseus*, Υ'ψαῖος, (e) demanda le Consulat avec Milon & Scipion Métellus, l'an de Rome 700, & 52 avant Jesus-Christ. Ces trois candidats se disputoient cette grande place, non pas avec passion, mais avec fureur; & tout ce qu'on avoit vu jusques-là de . dres & d'excès en ce g n'approchoit pas de ceux au quels se porterent ces trois co pétiteurs. Chacun avoit sa tite armée, & tous les jours se livroit entr'eux des comba sanglans. Cependant, aucu d'eux n'obtint le Consulat. Pompée fut nommé seul Consul. Hypséus qu'on accusa ensuite de brigue, eut recours à la protection de Pompée, dont il avoit été autrefois Questeur, & vint se jetter à ses pieds lorsqu'il alloit se mettre à table. Pompée le rebuta rudement, en lui disant qu'il ne faisoit là que retarder son souper.

HYPSIBOAS, *Hypsiboas*, Υ'ψιϐόας, nom d'une grenouille, dont il est parlé dans la Batrachomyomachie. Ce nom est formé de ὕδωρ, *aqua*, eau, & βοάω, *clamo*, je crie.

HYPSICRATE, *Hypsicrates*, Υ'ψικράτης, (f) il ne paroît pas Amisénien, homme d'une grande érudition, vécut jusqu'à l'âge de quatre-vingt-douze ans.

HYPSICRATIA, *Hypsicratia*, Υ'ψικρατία, (g) concubine du roi Mithridate, étoit une femme d'un courage mâle & d'une audace guerriere, ensorte que ce Prince l'appelloit Hypsicratès. Un jour, toute l'ar-

(a) Plut. T. I. p. 83.
(b) Ovid. Metam. L. V. c. 3.
(c) Homer. Iliad. L. V. v. 76. & seq.
(d) Homer. Iliad. L. XIII. v. 411, 412.
(e) Plut. Tom. I. p. 649, 782. Cicer. de Orator. L. I. c. 81. Crév. Hist. Rom. Tom. VII. pag. 237, 258.
(f) Lucian. T. II. p. 642.
(g) Plut. Tom. I. p. 636. Roll. Hist. Anc. T. V. p. 393.

.'étant débandée, Mithri-
: se trouva seul avec trois
ses gens, du nombre des-
els étoit Hypsicratia. Ce jour-
, elle montoit un cheval de
:rse, & avoit l'habit d'un hom-
e d'armes de la même nation.
.lle suivit toujours le Roi, résistant à toutes les fatigues de ses longues courses, & ne se lassant jamais de le servir, & de panser elle-même son cheval jusqu'à ce qu'ils arriverent à une forteresse appellée Inora, où étoient l'or & l'argent du Roi, & ses plus précieux meubles.

HYPSIDE, *Hypsides*, (*a*) lieutenant d'Alexandre & ami de Ménédème. Ce dernier ayant été envoyé contre Spitamène, qui s'étoit révolté, Hypside l'accompagna. Ménédème fut tué dans un combat; & Hypside auroit pu, s'il l'eût voulu, se sauver aisément. Mais, ayant perdu son ami, il aima mieux mourir, & ne songea plus qu'à le venger; de sorte qu'il fut accablé de coups après avoir vaillamment combattu.

HYPSION, *Hypsion*, Ὑψίων, (*b*) un des Héros auxquels les Grecs sacrifioient.

HYPSIPYLE, *Hypsipyle*, (*c*) Ὑψιπύλη, fille de Thoas, roi de l'isle de Lemnos.

Les femmes de cette isle ayant manqué de respect à Vénus, cette Déesse, pour les en punir, les avoit rendues d'une odeur si insupportable, que leurs maris les avoient abandonnées pour des esclaves qu'ils avoient prises sur les Thraces, avec qui ils étoient en guerre. Les Lemniennes, picquées de ce mépris, firent un complot contre tous les hommes qui habitoient l'isle, & les assassinerent une nuit. La seule Hypsipyle conserva la vie à son pere.

Quelque extraordinaire que paroisse ce fait, il est cependant unanimement attesté par tous les Anciens; car, la variété qui se trouve entr'eux par rapport à quelques circonstances, bien loin de le détruire, prouve au contraire qu'il étoit généralement cru. Apollodore, & après lui Suidas, prétendent que le courroux de Vénus étoit fondé sur ce que les Lemniennes ne lui offroient plus de sacrifices. Le scholiaste d'Euripide, après Hygin, dit que cette Déesse étoit piquée de ce qu'on avoit laissé abolir une fête qu'on avoit coutume de célébrer en son honneur; ce qui revient à peu près au même, & étoit également punissable dans les principes de la Théologie de ce tems-là. D'autres enfin donnent pour fondement à la haine de cette Déesse, l'aventure du filet de Vulcain, fabriqué dans cette isle, par le moyen duquel il découvrit aux Dieux l'adulte-

(*a*) Q. Curt. L. VII. c. 7.
(*b*) Plut. T. I. pag. 325.
(*c*) Ovid. Metam. L. XIII. c. 12. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. VI. p. 300. *& suiv.* Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. T. III. pag. 398. T. XII. p. 101. *& suiv.*

re de sa femme avec Mars. Le sçavant scholiaste d'Apollonius dit, après Myrtilus de Lesbos, que c'étoit Médée, au retour des Argonautes, qui avoit infecté les femmes de Lemnos; mais, cette opinion, qui change le tems de cet évenement, n'a été suivie par aucun autre Ancien.

On varie de même sur la manière dont Hypsipyle sauva son pere; mais, on convient assez que l'ayant caché dans un coffre, qu'elle fit ensuite transporter dans un bois près de la mer, elle trouva le secret de le faire embarquer, ce qui ne fut découvert que long-tems après, & pensa coûter la vie à cette Princesse.

Pour mieux persuader aux Lemniennes que Thoas étoit mort, Hypsipyle fit célébrer des jeux funebres en son honneur; & les Argonautes, qui arriverent en ce tems-là dans cette isle, en disputerent les prix. Pindare parle de ces jeux dans sa IV. Olympique, & raconte comment Erginus, fils de Clyménus, qui avoit déjà les cheveux blancs, avoit vaincu Calaïs & Zéthès, enfans de Borée. Ce Poëte ajoûte que les Lemniennes, témoins & juges de ces jeux, le voyant entrer dans la lice pour combattre avec ces deux jeunes Princes, & leur disputer le prix de la course, en avoient fait beaucoup de railleries. Erginus vainqueur, s'approchant d'Hypsipyle pour recevoir la couronne qui lui étoit destinée: » Voici Princesse, lui dit-il, » un homme qu'on méprisoit à » cause de sa vieillesse, mais » vous voyez présentement » qu'elle n'a rien diminué de » la légereté de mes pieds. » Ces mains ont aussi encore » toute la vigueur de la pre» mière jeunesse, & les che» veux blancs ne sont pas tou» jours la marque d'un âge » avancé. » De-là le proverbe ancien, *les cheveux blancs d'Erginus*, dont le sens est, qu'il ne faut pas toujours juger sur les apparences.

Cependant, Hypsipyle s'attacha à Jason, qui la laissa grosse de deux enfans, dont l'un fut nommé Thoas, comme son grand pere, & l'autre Eunéus, celui-là même dont Homère fait deux fois mention dans son Iliade, & qui conduisit les troupes des Lemniens au siege de Troye. Après le départ des Argonautes, les Lemniennes ayant appris l'évasion de Thoas, résolurent de faire mourir Hypsipyle qui s'étant embarquée secrétement, fut prise par des Pirates, qui la vendirent à Lycurgue. Ce Prince, quelques années après, lui confia l'éducation d'Opheltes, son fils, qui périt par la morsure d'un serpent, dans le tems qu'Hypsipyle étoit allée montrer une fontaine aux Argiens, qui alloient à la guerre de Thebes. Ce fut cette aventure qui donna lieu à l'institution des jeux Néméens, célébrés en l'honneur de cet enfant, qui fut sur-

nommé Archémore. Lycurgue vouloit qu'Hypsipyle fût punie de mort, pour avoir été cause de celle de son fils ; mais, Adraste & tous les Argiens prirent sa défense, & lui sauverent la vie.

HYPSURANIUS, *Hypsuranius*, (*a*) dieu des Phéniciens, qui habita à Tyr, & qui inventa l'art de construire des cabanes de roseaux & de jonc, & le Papyrus. Il étoit fils des premiers géans. Après sa mort, ses enfans lui consacrerent des morceaux informes de bois & de pierre, qu'ils adorerent, & établirent des fêtes en son honneur.

HYRCAN, *Hyrcanus*, (*b*) Ὑρκανός, petit fils du grand sacrificateur Onias II, étoit fils de Joseph receveur des tributs du roi d'Égypte, dans la Syrie & quelques autres provinces voisines. Sa mere étoit fille de Solim, propre frere de Joseph son pere.

Il fit paroître, dès l'âge de treize ans, tant d'esprit & de sagesse, qu'il surpassoit de beaucoup ses freres ; & ses excellentes qualités, au lieu de le leur faire aimer, lui attirerent leur haine & leur jalousie. Joseph, voulant connoître lesquels des enfans qu'il avoit eus de son premier mariage valoient le mieux, les fit tous instruire avec grand soin par les plus excellens maîtres ; mais, ils étoient si paresseux & si stupides qu'ils revinrent des études aussi ignorans qu'ils y étoient allés. Il envoya ensuite Hyrcan, qui étoit le plus jeune de tous, avec trois cens paires de bœufs à sept journées de là dans le désert, pour y faire labourer & semer des terres, & donna ordre qu'on ôtât secrétement les harnois nécessaires pour les atteler. Ainsi, lorsqu'Hyrcan fut arrivé au lieu qui avoit été ordonné, on lui conseilla de renvoyer vers son pere pour avoir des harnois. Mais, comme il ne vouloit pas perdre tant de tems, il se servit d'un moyen qui surpassoit de beaucoup son âge. Il fit tuer vingt de ces bœufs, donna leur chair à manger à ses gens, & employa leurs peaux à faire faire des harnois. Ainsi, il fit labourer & semer la terre ; & son pere à son retour l'embrassa & le loua extrêmement d'en avoir usé de la sorte. Cette marque qu'il avoit donnée de son jugement & de son esprit, augmenta encore son affection, & il l'aima toujours depuis comme s'il n'avoit point eu d'autre enfant que lui ; mais, au contraire, les freres d'Hyrcan sentoient de plus en plus s'accroître leur dépit & leur jalousie.

Quelque-tems après, on apprit qu'il étoit né un fils au roi Ptolémée Philopator. On en fit de grandes réjouissances

(*a*) Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. I. p. 157.

(*b*) Maccab. L. II. c. 3. v. 11. Joseph. de Antiq. Judaïc. pag. 403. & seq. Rol. Hist. Anc. Tom. IV. pag. 605, 606.

dans toute la Syrie; & les plus considérables du païs allerent en grand équipage à Alexandrie. Joseph fut contraint de demeurer à cause de sa vieillesse, & il demanda aux enfans de son premier lit s'ils vouloient faire ce voyage. Ils lui répondirent qu'ils ne croyoient pas devoir le faire, à cause qu'ils ignoroient la manière de vivre de la Cour, & de quelle sorte il falloit traiter avec les Rois; mais qu'il pouvoit y envoyer Hyrcan leur plus jeune frere. Joseph fut fort aise de cette raison, & demanda à Hyrcan s'il se sentoit disposé à entreprendre le voyage. Il lui répondit, qu'il le vouloit bien, & que dix mille drachmes lui suffiroient, parce qu'il ne vouloit pas faire beaucoup de dépense; que pour les présens qu'il étoit obligé de faire au Roi, il ne pensoit pas qu'il fût nécessaire de les envoyer par lui; mais qu'il pourroit lui faire donner dans Alexandrie l'argent nécessaire pour acheter quelque chose de rare & de grand prix & l'offrir de sa part à ce Prince. Ce pere qui étoit un grand économe, fut si satisfait de la modération & de la sagesse de son fils, qu'il crut que dix talens suffiroient pour ces présens, & écrivit à Arion de les lui donner. Cet Arion étoit celui qui manioit tout l'argent qu'il envoyoit de Syrie à Alexandrie pour payer au Roi le prix des tributs, lorsque les termes étoient échus; & il lui passoit tous les ans par les mains environ trois mille talens.

Hyrcan partit avec ces lettres; & lorsqu'il fut arrivé à Alexandrie & qu'il les eut rendues, Arion lui demanda ce qu'il vouloit qu'il lui donnât, ne croyant pas qu'il désirât plus de dix talens. Mais, il lui en demanda mille. Cet homme entra dans une si grande colere, qu'il lui reprocha qu'au lieu de suivre l'exemple de son pere qui avoit amassé du bien par son travail & par sa modération, il vouloit le consumer en des dépenses & des superfluités inutiles; mais qu'il ne lui donneroit que dix talens, selon l'ordre qu'il en avoit reçu, & même à condition qu'il ne les emploiroit qu'à acheter des présens pour offrir au Roi. Hyrcan, irrité de cette réponse, fit mettre Arion en prison; mais, comme cet homme étoit fort bien dans l'esprit de la reine Cléopatre, il envoya sa femme le trouver pour l'informer de ce qui s'étoit passé, & la supplier de faire châtier une si grande insolence. Cette Princesse en parla au Roi, qui fit ensuite demander à Hyrcan pourquoi, ayant été envoyé vers lui par son pere, il ne l'étoit point encore venu saluer, & avoit fait mettre Arion en prison. Il répondit que la loi de son païs défendant aux enfans de famille de goûter des viandes immolées, avant que d'être entrés dans le temple

pour y offrir des sacrifices à Dieu, il avoit cru ne devoir pas paroître devant Sa Majesté jusqu'à ce qu'il lui pût offrir les présens dont son pere l'avoit chargé, pour marque de sa reconnoissance des obligations qu'il lui avoit; que quant à Arion il l'avoit puni avec justice de n'avoir pas voulu lui obéir, puisque les maîtres, soit grands ou petits, ont un pouvoir égal sur leurs serviteurs; & que si les particuliers n'étoient point obéis des leurs, les Rois mêmes pourroient être méprisés par leurs sujets. Le Roi sourit, & admira la résolution de ce jeune homme. Ainsi, Arion n'espéra plus de trouver de secours contre lui, & lui donna, pour sortir de prison, les mille talens qu'il demandoit.

Trois jours après, Hyrcan alla faire sa révérence au Roi & à la Reine, & ils le reçurent si favorablement, qu'ils lui firent l'honneur de le faire manger à leur table, à cause de l'affection qu'ils avoient pour leur pere. Il acheta ensuite secrétement cent jeunes garçons fort bien faits & fort instruits dans les Lettres, qui lui couterent chacun un talent; & il acheta cent jeunes filles au même prix. Le Roi, faisant un festin aux principaux de ses provinces, lui envoya commander de s'y trouver, & on le plaça au plus bas lieu. Comme les autres convives le méprisoient à cause de sa jeunesse, ils mirent devant lui les os des viandes qu'ils avoient mangées, sans qu'il témoignât s'en fâcher. Sur quoi un certain Tryphon, qui faisoit profession de se moquer de tout le monde, & qui divertissoit le Roi par ses railleries, dit pour plaire à ces convives : ». Vous voyez, Sire, la quantité d'os qu'il y a devant » Hyrcan, & vous pouvez juger par-là de quelle sorte » son pere ronge toute la Syrie. « Ces paroles firent rire le Roi, & il demanda à Hyrcan d'où venoit donc qu'il y avoit devant lui une si grande quantité d'os. » Il ne faut pas, Sire, » lui répondit-il, s'en étonner; » car, les chiens mangent les » os avec la chair, comme » vous voyez qu'ont fait ceux » qui sont à la table de votre » Majesté, en montrant les convives, puisqu'il ne reste plus » rien devant eux. Mais, les » hommes se contentent de manger la chair & laissent les os, » comme j'ai fait, parce que je » suis homme. « Le Roi fut si content de cette réponse, qu'il défendit à tous les convives de s'en offenser.

Le lendemain, Hyrcan alla voir ceux qui étoient le plus en faveur auprès du Roi, & s'informa de leurs serviteurs, quels étoient les présens que leurs maîtres se préparoient à faire à Sa Majesté à cause de la naissance du Prince son fils. Ils lui dirent que les uns lui donneroient douze talens, & les autres plus ou moins, chacun se-

ſon leur pouvoir. Il témoigna en être fâché, parce qu'il n'avoit pas le moyen d'en donner autant, & que tout ce qu'il pourroit faire étoit de lui en offrir cinq. Ces ſerviteurs le rapporterent à leurs maîtres, qui s'en réjouirent dans la perſuaſion que le Roi ſeroit mécontent de recevoir un ſi petit préſent d'Hyrcan. Ce jour étant arrivé, ceux qui firent les plus grands préſens au Roi, ne lui donnerent que vingt talens. Mais, Hyrcan offrit à ce Prince les cent jeunes garçons qu'il avoit achetés, & qui lui préſenterent chacun un talent, & à la Reine les cent jeunes filles, qu'il avoit auſſi achetées, & dont chacune fit auſſi un ſemblable préſent à cette Princeſſe. Le Roi, la Reine, & toute la Cour furent extraordinairement étonnés d'une ſi grande & ſi ſurprenante magnificence. Mais, Hyrcan n'en demeura pas là. Il fit encore des préſens d'une grande valeur à ceux qui étoient le plus en crédit auprès du Roi & à ſes officiers, afin de ſe les rendre favorables, & ſe garantir du péril où les lettres de ſes freres l'avoient mis, par la priere qu'ils leur faiſoient de le perdre à quelque prix que ce fût.

Le Roi fut ſi touché de ſa généroſité qu'il lui ordonna de lui demander ce qu'il voudroit. Il lui répondit qu'il ne déſiroit autre choſe ſinon qu'il plût à Sa Majeſté d'écrire en ſa faveur à ſon pere & à ſes freres. Ce Prince le lui accorda, & écrivit auſſi aux gouverneurs de ſes provinces pour le leur recommander; & après lui avoir donné des témoignages très-particuliers de ſon affection, il le renvoya avec de grands préſens. Ses freres ayant appris avec un ſenſible déplaiſir, que le Roi lui avoit fait tant d'honneur, allerent au-devant de lui dans la réſolution de le tuer, ſans que leur pere ſe mît en peine de l'empêcher, quoiqu'il en eût connoiſſance, tant il étoit en colere de ce qu'il avoit employé en des préſens une ſi grande ſomme d'argent; mais, il n'oſoit le témoigner parce qu'il craignoit le Roi. Ainſi, ils l'attaquerent en chemin; & il ſe défendit ſi vaillamment qu'il y en eut deux de tués, & pluſieurs de ceux qui les accompagnoienr; le reſte s'enfuit vers Joſeph à Jéruſalem; & Hyrcan fut très-ſurpris lorſqu'il y arriva, de voir que perſonne ne le recevoit. Il ſe retira au-delà du Jourdain, & s'y occupa à recevoir les tributs qui étoient dûs par les Barbares.

Après la mort de Joſeph, la diviſion de ſes enfans excita de fort grands troubles; car, le plus grand nombre favoriſoit les aînés contre Hyrcan qui étoit le plus jeune, & particuliérement Simon, grand ſacrificateur. Ainſi, Hyrcan ne voulut point retourner à Jéruſalem, mais il demeura au-delà du Jourdain. Il faiſoit continuellement la guerre aux Arabes; il

en tua plusieurs, & en fit d'autres prisonniers. Il bâtit un château extrêmement fort dont les murs en dehors, depuis le pied jusqu'à l'entablement, étoient de marbre blanc, & pleins de figures d'animaux plus grands que le naturel. Il l'environna d'un large & profond fossé plein d'eau, & fit tailler dans un roc de la montagne voisine plusieurs grandes cavernes, dont l'entrée étoit si étroite qu'il n'y pouvoit passer qu'une personne à la fois, afin de s'y retirer, s'il étoit forcé par ses freres. Il y avoit au-dedans de ce château de grandes salles, de grandes chambres avec tous les accompagnemens nécessaires, & tant de fontaines jaillissantes que rien ne pouvoit être plus beau ni plus agréable. Ce superbe bâtiment, situé au-delà du Jourdain près de l'Esséboniride sur les frontières de l'Arabie & de la Judée, étoit accompagné de jardins parfaitement beaux. Il lui donna le nom de Tyrus, & il n'en sortit point pendant les sept années que Séleucus Philopator regna en Syrie. Ce Prince étant mort, Antiochus Épiphane lui succéda. La grande puissance de ce dernier étonna Hyrcan, & il entra dans une telle appréhension de tomber entre ses mains, & qu'il ne le punît séverement de la guerre qu'il avoit faite aux Arabes, qu'il se tua lui-même; & ce Prince se saisit de tout son bien.

C'est de cet Hyrcan qu'il est parlé dans le second livre des Maccabées, où il est nommé Hyrcan fils de Tobie, parce qu'en effet il étoit petit-fils de Tobie, & propre fils de Joseph. Lorsqu'Héliodore voulut enlever les trésors du temple par ordre du roi Séleucus, on lui dit que la plus grande partie des richesses qui y étoient, étoient un dépôt d'Hyrcan, fils de Tobie, receveur des tributs du Roi.

HYRCAN, *Hyrcan*, Ὑρκανὸς, (*a*) que le premier livre des Maccabées nomme Jean, étoit fils de Simon Maccabée. On croit que le nom d'Hyrcan lui fut donné, selon les Mémoires qui sont imprimés en Arabe à la fin de la Polyglotte de M. le Jeay, à cause de la victoire qu'il avoit remportée contre Hyrcan, que les livres des Maccabées & Josephe appellent Cendebée. Joseph, fils de Gorion, dit que le fils aîné de Simon s'appelloit Hyrcan, & qu'après sa mort, on donna ce nom à Jean son second fils. Eusebe, Sulpice Sévere, & d'autres encore ont cru que le nom d'Hyrcan lui étoit venu d'une victoire qu'il avoit remportée sur les Hyrcaniens, peut-être dans l'expédition où il accompagna Antiochus Sidete au-delà de l'Euphrate. Tout cela n'est pas fort certain. Mais, il est sûr

(*a*) Maccab. L. I. c. 13. v. 54. c. 14. v. 38. *&* *seq.* c. 16. v. 1. *&* *seq.* Joseph. de Antiq. Judaïc, pag. 448. *&* *seq.* Roll. Hist. Anc. Tom. V. pag. 100. *&* *suiv.*

que le nom d'Hyrcan n'étoit pas alors inconnu ni nouveau parmi les Hébreux.

Le Grand-prêtre Simon, qui étoit aussi prince des Juifs, donna à Hyrcan son fils, le gouvernement des frontières de la Judée du côté de la mer. Hyrcan avoit son quartier ordinaire à Gazare; & le roi Antiochus Sidete étant venu assiéger Dora, où Tryphon s'étoit sauvé, envoya Cendebée, un de ses généraux contre les Juifs, avec ordre de se saisir de Gazare, & de réduire les Juifs à l'obéissance. Hyrcan en donna aussi-tôt avis à Simon son pere, qui demeuroit à Jérusalem. Alors, Simon ayant fait venir ses deux fils Hyrcan & Judas, leur donna vingt mille hommes de pied & de la cavalerie, & les envoya contre Cendebée. Dès que les deux armées furent en présence, & que l'on eut fait retentir les trompettes sacrées dans l'armée des Juifs, Cendebée prit la suite avec toutes ses troupes. Hyrcan & Judas les poursuivirent, & en tuerent un grand nombre.

Quelque tems après, Simon fut tué en trahison dans un festin par Ptolémée son gendre, qui en même tems retint prisonniers sa veuve & deux de ses fils, & envoya des gens pour tuer Hyrcan. Mais, Hyrcan en eut avis, & s'enfuit à Jérusalem, se fiant sur l'affection que le peuple avoit pour son pere à qui il étoit redevable de tant de bienfaits, & à la haine que l'on portoit à Ptolémée. Il parut qu'il avoit raison; car, lorsque Ptolémée voulut entrer par une autre porte, le peuple qui avoit déja reçu Hyrcan le repoussa.

Ptolémée, n'ayant pas réussi dans son dessein, se retira dans la forteresse de Jéricho; & Hyrcan, après avoir été établi dans la charge de grand Sacrificateur qu'avoit son pere, & offert des sacrifices à Dieu, le poursuivit avec une armée & l'assiégea. Mais, étant plus fort que lui en tout le reste, il se laissa vaincre par la tendresse & par l'amour qu'il avoit pour sa mere & pour ses freres. Car, Ptolémée les ayant amenés sur les murailles & fait battre de verges à la vue de tout le monde, avec menaces de les précipiter du haut en bas s'il ne levoit le siege, il en fut si extrêmement touché, que le désir d'épargner tant de tourmens à des personnes qui lui étoient si cheres, ralentissoit son courage. Sa mere au contraire lui faisoit signe de la main de continuer son entreprise avec encore plus de vigueur, & l'exhortoit à ne se pas laisser aller à cette foiblesse, mais de suivre le mouvement de sa juste colère pour les venger de ce détestable ennemi, & lui faire souffrir la punition de son horrible cruauté; que quant à elle elle mourroit avec joie au milieu des tourmens, pourvu qu'un si méchant homme reçût un châtiment proportionné à ses crimes. Ces paroles animoient

Hyrcan à faire de nouveaux efforts pour emporter le château. Mais, lorsqu'il voyoit que l'on déchiroit sa mere de coups, son ardeur se refroidissoit, & sa colère étoit contrainte de céder à l'extrême affection qu'il avoit pour elle. Ainsi, ce siege traîna en longueur; & la septième année qui est une année de repos pour les Juifs étant venue, elle déroba Ptolémée à la vengance d'Hyrcan. Ce traître, ainsi délivré de crainte, tua la mere & les deux freres d'Hyrcan.

Antiochus Sidete, qui conservoit toujours du ressentiment des avantages que Simon avoit remportés sur lui, attaqua la Judée la quatrième année de son regne, qui étoit la première de la principauté d'Hyrcan. Après avoir ravagé la campagne & contraint Hyrcan de se retirer dans Jérusalem, il l'y assiégea, & partagea son armée en sept corps pour enfermer ainsi toute la place. Il fut quelque tems sans pouvoir rien avancer à cause de la force des murailles & de la valeur des assiégés. Il fit ensuite bâtir du côté du septentrion qui étoit d'un accès plus facile que le reste, cent tours à trois étages, sur lesquelles il mit grand nombre de gens de guerre pour battre de-là incessamment les murailles; à quoi il ajoûta une double circonvallation fort grande & fort légère pour ôter aux Juifs toute sorte de communication du dedans avec le dehors. Les assiégés faisoient de leur côté quantité de sorties avec une grande perte de la part des assiégeans, lorsqu'ils ne se tenoient pas sur leurs gardes, & quand ils y étoient ils se retiroient facilement dans la ville.

Hyrcan, voyant que la quantité de bouches inutiles qui étoient dans la place, pourroit consumer inutilement ses vivres, les fit sortir, & ne retint que ceux que la vigueur de l'âge rendoit propres pour la guerre. Mais, Antiochus les empêcha de gagner la campagne, & ainsi ils demeuroient errans dans l'enceinte des murs de la ville, où la faim les consumoit misérablement. La fête des Tabernacles étant arrivée, les assiégés touchés de compassion pour leurs concitoyens les firent rentrer dans la ville; & Hyrcan pria le Roi de leur accorder une treve de sept jours pour leur donner le moyen de solemniser cette grande fête. Ce Prince non-seulement le lui accorda; mais, étant touché d'un sentiment de piété, il lui envoya généreusement pour les sacrifices, des taureaux qui avoient les cornes dorées, & des vaisseaux d'or & d'argent pleins de toutes sortes de parfums très-précieux; ce qui fut reçu aux portes de la ville & porté dans le temple. Il envoya aussi des vivres aux Soldats; en quoi il témoigna qu'il ne ressembloit pas à Antiochus Épiphane, qui, après avoir pris

la ville, fit immoler des pourceaux sur l'autel, fouilla le temple de leur sang, & viola la loi des Juifs, qui par ce mépris de leur religion conçurent une haine irréconciliable contre lui.

Hyrcan fut si touché de la vertu & de l'humanité d'Antiochus Sidete, qu'il députa vers lui pour le prier de permettre aux Juifs de vivre selon les loix de leur païs; & alors ce sage Roi réjetta le conseil de ceux qui l'exhortoient à exterminer entiérement la nation Juive, dont les coûtumes & la manière de vivre étoient entiérement différentes de celles des autres peuples. Il crut au contraire qu'il devoit la traiter avec toute sorte de bonté, & ainsi il répondit à ces députés, qu'il leur donneroit la paix pourvu qu'ils remissent leurs armes entre ses mains, lui cédassent les tributs de Joppé & des autres villes qui étoient hors de la Judée, & reçussent garnison. Ils accepterent toutes ces conditions à la réserve de la garnison, parce qu'ils ne vouloient point se mêler avec les nations étrangères; & pour s'en exempter ils donnerent des ôtages & cinq cens talens d'argent, dont trois cens furent payés comptant, & le frere d'Hyrcan fut l'un des ôtages. On abattit ensuite les creneaux des murs de la ville & le siege fut levé.

Hyrcan fit ouvrir le sépulcre de David qui avoit été le plus riche de tous les Rois. On en tira trois mille talens; & ce grand Sacrificateur fut le premier de tous les Juifs qui entretint des gens de guerre étrangers; il fit ensuite un traité d'alliance avec Antiochus, le reçut dans la ville avec toute son armée, & marcha avec lui contre les Parthes. L'historien Nicolas de Damas appuye cette dernière assertion. Voici ses paroles : » Le roi » Antiochus, après avoir fait » ériger un arc de triomphe » sur le bord du fleuve Lycus » à cause de la victoire qu'il » avoit remportée sur Indate » général de l'armée des Par» thes, y séjourna deux jours à » la prière d'Hyrcan Juif, à cau» se d'une fête de cette nation » qui arrive en ce même tems, » & durant laquelle leurs loix » ne leur permettent pas de » se mettre en campagne. »

Antiochus Sidete fut tué dans un combat contre les Parthes, & Démétrius son frere lui succéda au royaume de Syrie. Aussi-tôt qu'Hyrcan eut appris la mort du roi Antiochus Sidete, il marcha avec son armée vers les villes de Syrie dans l'espérance qu'il les trouveroit dépourvues de gens de guerre. Il emporta de force celle de Madaba, après un siege de six mois, prit Saméga, les bourgs voisins, avec Sichem & Garisim. Il assujettit aussi les Chutéens qui habitoient le temple bâti à l'imitation de celui de Jérusalem, par la per-

mission qu'Alexandre le Grand en donna à Sanabaleth gouverneur de Samarie, en faveur de Manassé son gendre, frere de Jaddus grand Sarificateur.

Hyrcan prit encore sur les Iduméens les villes d'Adora & de Marissa ; & après avoir dompté toute cette grande nation, il leur permit d'y demeurer pourvu qu'ils se fissent circoncire & embrassassent la religion & les loix des Juifs. La crainte d'être chassés de leur païs leur fit accepter ces conditions ; & depuis ce tems-là ils furent toujours considérés comme Juifs.

Hyrcan envoya ensuite des Ambassadeurs à Rome pour renouveller le traité d'alliance. Le Sénat, après avoir lu leurs lettres, s'y trouva très-disposé, & l'acte en fut dressé sur le champ. Hyrcan, devenu si puissant, résolut d'assiéger Samarie. On ne pouvoit rien ajoûter à la vigueur avec laquelle il pressoit ce siege, tant il étoit irrité contre les Samaritains à cause du mauvais traitement qu'ils avoient fait aux Maricéens, qui, quoique sujets du roi de Syrie, habitoient dans la Judee & étoient alliés des Juifs. Après avoir enfermé la ville par une double circonvallation, dont l'étendue étoit de quatre vingts stades, il confia la conduite des travaux à Aristobule & à Antigonus ses fils. Le siege dura un an entier. Hyrcan prit enfin la ville, & ne se contenta pas de s'en être rendu le maître, il la détruisit entiérement, & y fit passer des torrens qui la mirent en un tel état, qu'il n'y resta plus aucune forme de ville

On dit des choses incroyables de ce grand Sacrificateur ; car, on assure, s'il en faut croire Josephe, que Dieu lui-même lui parloit, & que lorsqu'il étoit seul dans le temple où il lui offroit de l'encens le même jour que ses enfans donnerent bataille à Antiochus Cyzicénien, il entendit une voix qui lui dit qu'ils demeureroient victorieux. Il sortit aussi-tôt pour annoncer une si grande nouvelle à tout le peuple ; & l'évenement fit voir que cette révélation étoit véritable.

Le bonheur d'Hyrcan lui attira l'envie des Juifs, mais particuliérement de ceux de la secte des Pharisiens. Hyrcan qui avoit été leur disciple & fort aimé d'eux, leur fit un grand festin ; & quand il vit qu'après avoir fait bonne chère, ils commencoient à être un peu gais, il leur dit que puis qu'étant, comme ils sçavoient, dans leurs sentimens, il n'avoit point de plus grand désir que de marcher dans les voies de la justice, & de ne rien faire qui ne fût agréable à Dieu, ils étoient obligés de l'avertir s'ils jugeoient qu'il manquât à quelque chose, afin qu'il s'en corrigeât. Tous les autres convives lui ayant donné sur cela de grandes louanges, il en témoigna beaucoup de joie.

Mais, l'un d'eux nommé Éléazar, qui étoit un fort méchant homme, prit la parole & lui dit : » Si vous désirez, comme » vous le dites, que l'on vous » parle franchement & selon » la vérité, donnez une preuve » de votre vertu en renonçant » à la grande Sacrificature, & » contentez-vous d'être le Prin» ce du peuple. » Hyrcan lui demanda ce qui le portoit à faire cette proposition. » C'est, » répondit-il, parce que nous » avons appris de nos Anciens » que votre mere a été escla» ve durant le regne du roi » Antiochus Épiphane. » Mais comme cela étoit faux, Hyrcan fut très-offensé d'un tel discours, & les Pharisiens ne témoignoient pas l'être moins que lui. Alors, Jonathas le plus intime de tous les amis d'Hyrcan, & qui étoit de la secte des Sadducéens entiérement opposée à celle des Pharisiens, lui dit que ç'avoit été de leur consentement qu'Éléazar lui avoit fait un si grand outrage, & qu'il seroit facile de le vérifier en leur demandant de quelle sorte ils pensoient qu'on le dût punir. Hyrcan leur demanda donc leur sentiment. Et comme, dit Josephe, ils ne sont pas fort sévères dans la punition des crimes, ils répondirent qu'ils croyoient qu'il méritoit seulement la prison & le fouet, parce qu'ils ne trouvoient pas que la médisance seule rendît un homme digne de mort. Cette réponse fit croire à Hyrcan qu'ils avoient porté Éléazar à lui faire une si grande injure; & il en fut si irrité que Jonathas aigrissant encore son esprit, non-seulement il renonça à la secte des Pharisiens pour embrasser celle des Sadducéens; mais, il abolit tous leurs statuts & fit punir ceux qui continuoient à les observer; ce qui le rendit lui & ses enfans odieux à tout le peuple.

Hyrcan, après avoir pacifié toutes choses & possédé pendant trente-un ans la principauté des Juifs & la grande sacrificature, finit heureusement sa vie, l'an 106 avant l'ére Chrétienne. Il laissa cinq fils; & Dieu, dit Josephe, le jugea digne de posséder à la fois trois merveilleux avantages; sçavoir, la principauté de sa nation, la souveraine sacrificature, & le don de prophétie. Car, lui-même, ajoûte-t-il, daignoit lui parler, & lui donnoit une telle connoissance des choses futures qu'il prédit que les deux aînés de ses fils ne jouiroient pas long-tems de l'autorité qu'il leur laissoit.

HYRCAN, *Hyrcan*, (a) Ὑρκανὸς, frere d'Aristobule, étoit fils d'Alexandre Jannée roi des Juifs, & d'Alexandra sa femme. Alexandre Jannée, en mourant, ordonna par son testament, que la Reine sa

(a) Joseph. de Antiq. Judaic. pag. 463. *& seq.* Roll. Hist. Anc. Tom. V. p. 237, 255. *& suiv.*

femme seroit régente. Hyrcan qui étoit l'aîné étoit peu capable de gouverner, & ne cherchoit qu'à vivre en repos. Aristobule au contraire avoit beaucoup d'esprit, & étoit hardi & entreprenant. La Reine leur mere, qui avoit gagné le cœur du peuple, parce qu'elle avoit toujours témoigné souffrir avec peine les fautes du Roi son mari, fit établir Hyrcan grand Sacrificateur, non pas tant parce qu'il étoit l'aîné, qu'à cause de son incapacité.

Après qu'Hyrcan eut donc été établi grand Sacrificateur la troisième année de la 177.e Olympiade, du tems que Q. Hortensius & Q. Métellus Créticus étoient Consuls, Aristobule lui déclara la guerre; & la bataille s'étant donnée près de Jéricho, une grande partie des troupes d'Hyrcan passa du côté d'Aristobule. Hyrcan s'enfuit dans la forteresse de Jérusalem, où la femme & les enfans d'Aristobule avoient été mis prisonniers par l'ordre de la reine Alexandra. Le reste de ses gens se retira dans l'enceinte du temple; mais, ils se rendirent bientôt. On commença ensuite à parler de paix entre les deux freres; & elle fut conclue à condition qu'Aristobule regneroit, & qu'Hyrcan se contenteroit de vivre comme un particulier avec la jouissance de son bien. Ce traité se fit dans le temple même. Ils le confirmerent tous deux par serment, se toucherent dans la main, s'embrasserent en présence de tout le peuple, & après cela se retirerent, Aristobule dans le palais royal, & Hyrcan dans la maison où Aristobule demeuroit auparavant.

Antipater, homme fort entreprenant & fort habile, étoit extrêmement ami d'Hyrcan & ennemi d'Aristobule. La puissance de ce dernier lui étoit devenue suspecte. Il lui rendit secrétement tous les mauvais offices qu'il put auprès des principaux Juifs, disant qu'il ne convenoit point de souffrir qu'il usurpât ainsi la couronne qui appartenoit de droit à Hyrcan son frere aîné. Il ne se contentoit pas de dire la même chose à Hyrcan; il ajoûtoit que sa vie n'étoit pas en sûreté, s'il ne se retiroit promptement, parce que les amis d'Aristobule ne perdroient point l'occasion de le faire mourir pour affermir son injuste autorité. Comme Hyrcan étoit naturellement bon, & n'ajoûtoit pas aisément foi à des soupçons, ce discours ne le persuadoit point; & sa douceur & son inclination pour la paix & pour le repos le faisoient considérer comme un homme de peu d'esprit. Aristobule au contraire en avoit beaucoup, étoit extrêmement hardi & capable d'exécuter de grandes entreprises.

Antipater ne se rebuta point de voir qu'Hyrcan ne l'écoutoit pas, il continua de s'efforcer de lui faire croire qu'Aristobule formoit des projets con-

tre ses jours, & enfin il le fit résoudre avec beaucoup de peine à s'enfuir vers Arétas roi des Arabes. Il lui fit voir que cette retraite seroit facile, à cause que l'Arabie étoit proche de la Judée, & lui promit de l'aider de tout son pouvoir. Il alla ensuite trouver Arétas de la part d'Hyrcan pour tirer parole de lui qu'il ne le livreroit point à son ennemi. Lorsqu'il le lui eut promis avec serment, il vint retrouver Hyrcan à Jérusalem, l'emmena de nuit peu de jours après, le conduisit à grandes journées à la ville de Pétra où ce Roi des Arabes tenoit sa cour; & comme il étoit fort bien auprès de lui, il le pria avec tant d'instance de rétablir Hyrcan dans le royaume de Judée, & lui fit tant de présens qu'il le lui persuada. Hyrcan de son côté lui promit aussi qu'en reconnoissance de l'obligation qu'il lui auroit, s'il le rétablissoit dans son royaume, il lui rendroit le païs & les douze villes que le roi Alexandre son pere avoit pris sur les Arabes.

Le roi Arétas, touché de ces promesses d'Hyrcan, attaqua Aristobule avec une armée de cinquante mille hommes, lui donna bataille, & le vainquit; & plusieurs Juifs se rangerent ensuite du côté d'Hyrcan. Aristobule se voyant abandonné de la sorte, s'enfuit dans le temple de Jérusalem. Arétas l'y assiégea avec toute son armée fortifiée encore par le peuple qui avoit embrassé le parti d'Hyrcan; & les seuls Sacrificateurs demeurerent attachés à Aristobule. En ce tems-là, Scaurus fut envoyé en Syrie par Pompée. Lorsqu'il fut arrivé à Damas, il résolut d'entrer en Judée. Comme il étoit en chemin, il rencontra des Ambassadeurs qui venoient au devant de lui de la part d'Aristobule & d'Hyrcan, dont chacun recherchoit son alliance, lui demandoit du secours, & offroit de lui donner quatre cens talens. Scaurus préféra Aristobule à son frere, parce qu'outre qu'il étoit riche & libéral, ce qu'il désiroit de lui étoit beaucoup plus facile à faire. Pour exécuter ce que souhaitoit Aristobule, Scaurus n'eut qu'à mander à Arétas que s'il ne se retiroit, il le déclareroit ennemi du peuple Romain. Scaurus s'en retourna ensuite à Damas; & Aristobule assembla une grande armée, donna bataille à Arétas & à Hyrcan, les vainquit, & leur tua sept mille hommes, entre lesquels fut Céphale frere d'Antipater.

Peu de tems après, Pompée se rendit en personne à Damas, où il reçut des Ambassadeurs de la part d'Aristobule & d'Hyrcan. Mais, il ordonna qu'ils vinssent eux-mêmes le trouver, afin de décider leurs différens. Ils y vinrent, & Pompée les entendit tous deux. Il écouta aussi les Juifs qui se plaignoient de l'un & de l'autre, disant

qu'ils ne vouloient point être assujetis à la domination des Rois, parce que Dieu ne leur avoit ordonné d'obéir qu'aux Sacrificateurs; qu'ils reconnoissoient que ces deux freres étoient de la race Sacerdotale; mais qu'ils vouloient changer la forme du gouvernement pour usurper la souveraine autorité, & réduire ainsi leur nation en servitude.

Hyrcan se plaignoit de ce qu'étant l'aîne, Aristobule vouloit le priver de ce qui lui appartenoit par le droit de sa naissance, & l'obliger de se contenter d'une petite partie, usurpant par force tout le reste; qu'il faisoit des courses par terre contre les peuples voisins, exerçoit des pirateries sur la mer; & qu'il ne falloit point d'autre preuve de son humeur violente & factieuse, que ce qu'il avoit fait en portant le peuple à se révolter; & plus de mille des principaux des Juifs qu'Antipater avoit gagnés, appuyoient ces plaintes par leur témoignage.

Aristobule soutenoit au contraire que son frere étoit indigne de la royauté par sa lâcheté & son peu d'esprit qui le rendoient incapable de gouverner, & le faisoient mépriser de tout le peuple; que cette raison l'avoit obligé de prendre la souveraine autorité, de crainte qu'elle ne passât dans une autre famille; que quant à la qualité de Roi il ne l'avoit prise qu'à cause que son pere l'avoit toujours eue; & il produisit comme témoins de ce qu'il disoit, de jeunes gens si richement vêtus, si parés & si ajustés, qu'ils sembloient être plutôt venus pour faire montre de leur vanité que pour entendre prononcer ce jugement.

Pompée, après avoir entendu les deux freres, n'eut pas de peine à juger qu'Aristobule étoit violent. Il leur dit de s'en retourner; qu'il donneroit ordre à toutes choses après qu'il auroit rangé les Nabatéens à leur devoir; & que cependant il leur ordonnoit de vivre en paix. Il traita fort civilement Aristobule, de peur qu'il ne lui fermât les passages, mais il ne gagna pas néanmoins son esprit; car, sans attendre l'effet de ses promesses, il s'en alla à Délion, & delà il se retira en Judée.

Mais, Pompée offensé de la retraite d'Aristobule, marcha contre lui, & l'assiégea dans Jérusalem; & pendant le siege, Hyrcan fournit avec joie à l'armée Romaine tout ce qui lui étoit nécessaire. Lorsque Pompée eut emporté d'assaut & la ville & le temple, il donna à Hyrcan la charge de grand Sacrificateur, tant à cause du secours qu'il avoit reçu de lui, que parce qu'il avoit empêché les Juifs d'embrasser le parti d'Aristobule. Il rendit Jérusalem tributaire des Romains, lui ôta les villes qu'elle avoit conquises dans la basse-Syrie, ordonna qu'elles obéiroient à leurs Gouverneurs, & resserra ainsi dans ses

premières bornes la puissance de la nation Juive auparavant si grande & si élevée. Ce fut ainsi que la division d'Hyrcan & d'Aristobule qui fut la cause de tant de maux, fit perdre aux Juifs leur liberté, les assujettit à l'empire Romain, & les contraignit de rendre ce qu'ils avoient conquis par les armes dans la Syrie.

Gabinius, général d'une armée Romaine, étant venu en Syrie, fit des choses mémorables par rapport aux Juifs. Hyrcan avoit voulu rebâtir les murs de Jérusalem, que Pompée avoit ruinés; mais, il en avoit été empêché par les Romains. Alexandre son neveu, fils d'Aristobule, ramassa & arma dans la Judée dix mille hommes de pied & quinze cens chevaux, fortifia le château d'Alexandrion, situé près de Coréa comme aussi celui de Machéron, vers les montagnes d'Arabie, & faisoit des courses dans la Judée, sans qu'Hyrcan pût s'y opposer. Gabinius marcha contre lui, & le contraignit bientôt de se rendre. Il mena ensuite Hyrcan à Jérusalem pour y prendre soin du temple, & s'acquitter des autres fonctions de sa charge de grand Sacrificateur, divisa toute la province en cinq parties, & y établit autant de sieges pour rendre la justice. Quelque tems après, Gabinius étant parti pour une expédition en Égypte, Antipater par l'ordre d'Hyrcan lui fournit pour son armée du bled, des armes & de l'argent, & persuada aux Juifs qui demeuroient dans Péluse, & qui étoient comme les gardes de l'entrée de l'Égypte, de faire alliance avec les Romains.

Lorsque César, après sa victoire sur Pompée, faisoit la guerre dans le même païs, Antipater l'assista aussi par l'ordre d'Hyrcan. Il alla le joindre avec Mithridate de Pergame qui s'étoit arrêté auprès d'Ascalon. Les Juifs qui habitoient dans cette province de l'Égypte qui portoit le nom d'Onias, vouloient s'opposer à leur passage; mais, Antipater leur persuada d'embrasser le parti de César, & de se servir pour ce sujet des lettres du grand sacrificateur Hyrcan, qui ne les y exhortoit pas seulement, mais aussi à assister son armée de vivres & des autres choses dont elle pourroit avoir besoin. Aussi, lorsque César, après avoir terminé la guerre, fut venu par mer dans la Syrie, il fit de grands honneurs à Hyrcan & à Antipater, confirma l'un dans la grande sacrificature, & donna à l'autre la qualité de citoyen Romain avec tous les privileges qui en dépendoient. Plusieurs disent même qu'Hyrcan s'étoit trouvé dans cette guerre, & avoit passé en Égypte ce que Strabon de Cappadoce confirme par l'autorité d'Asinius. Voici ses paroles: » Après que Mithridate fut » entré en Égypte, & qu'Hyr- » can, souverain Sacrificateur

» des Juifs, y fut entré avec » lui. « Le même Strabon dit en un autre endroit en alléguant pour cela Hypsicrate, » que » Mithridate vint premiére- » ment seul, & que lorsqu'il » fut à Ascalon, il appella à son » secours Antipater, gouver- » neur de Judée, qui lui amena » trois mille hommes, & fut » cause que tous les autres » Grands, & entr'autres Hyr- » can, souverain Sacrificateur, » joignirent leurs armes aux » siennes. «

César ajoûta aux faveurs qu'il avoit accordées à Hyrcan, celle de lui permettre de rebâtir les murs de Jérusalem qui n'avoient point été relevés, depuis que Pompée les avoit fait abattre, & écrivit à Rome aux Consuls pour en faire mettre le décret dans les archives du Capitole. Ceci arriva la neuvième année du souverain pontificat & de la principauté d'Hyrcan, & dans le mois de Panémus.

Ce prince des Juifs reçut aussi un autre honneur de la république d'Athènes, qui, pour reconnoître l'obligation qu'elle lui avoit, lui envoya un décret dont voici les termes : » En la » vingtième lune du mois de » Panémus, Denys, fils de De- » nys, a dit qu'Hyrcan, fils » d'Alexandre, souverain Sa- » crificateur & Prince des » Juifs, a toujours témoigné une » si grande affection pour toute » notre nation en général & » pour tous nos citoyens en » particulier, qu'il n'a point » perdu l'occasion d'en donner » des preuves, tant par la ma- » nière dont il a reçu nos am- » bassadeurs & ceux qui l'ont » été trouver pour leurs affaires » particulières, que par le » soin qu'il a même pris de les » faire reconduire sûrement, » ainsi que diverses personnes » le témoignent. Et sur ce que » Théodore, fils de Théodore » Simias, a représenté ensuite » quelle est la vertu de ce » Prince & son inclination à » nous rendre tous les bons of- » fices qui peuvent dépendre » de lui, il a été arrêté de » l'honorer d'une couronne » d'or, de lui dresser une sta- » tue de bronze dans le temple » de Vénus & des Graces, & » de faire publier par un hérault » dans les lieux des exercices » publics de la lutte & de la » course, & sur le théatre » lorsqu'on y représentera de » nouvelles comédies ou tragé- » dies en l'honneur de Bacchus, » de Cérès, & autres divinités, » que cette couronne lui a été » donnée à cause de sa vertu. » Comme aussi que tandis qu'il » continuera de nous témoigner » une si grande affection, nos » principaux Magistrats pren- » dront soin de la reconnoître » par toutes sortes d'honneurs » & de bons offices, afin que » tout le monde sache quelle » est notre reconnoissance & » notre estime pour toutes les » personnes de mérite, & » qu'ainsi on se porte à désirer » notre amitié. Il a été ordonné

» de plus que l'on nommeroit » des Ambaſſadeurs pour lui » porter ce décret, & l'obli- » ger par tant de marques » d'honneur de prendre plaiſir » à nous en donner. «

Cependant, l'incapacité & la pareſſe d'Hyrcan donnerent moyen à Antipater de jetter les fondemens de la grandeur où ſa maiſon ſe vit depuis élevée. Il établit Phaſaël ſon fils aîné, gouverneur de Jéruſalem & de toute la province; & Hérode ſon ſecond fils, gouverneur de la Galilée, quoiqu'il fût encore fort jeune. Mais, les principaux des Juifs voyant Antipater & ſes enfans élevés à un ſi haut degré d'autorité, en conçurent une extrême jalouſie; & elle fut encore augmentée, lorſqu'ils apprirent qu'il avoit auſſi gagné l'affection des Empereurs. Ils diſoient qu'il avoit perſuadé à Hyrcan de leur envoyer une grande ſomme, & qu'au lieu de la leur préſenter en ſon nom, il la leur avoit fait offrir au ſien. Ils tinrent le même diſcours à Hyrcan, mais il s'en moqua; & ce qui les fâchoit plus que tout le reſte, c'étoit qu'Hérode leur paroiſſoit ſi violent & ſi audacieux, qu'ils ne doutoient point qu'il n'aſpirât à la tyrannie. Ils ſe réſolurent enfin à aller trouver Hyrcan pour accuſer ouvertement Antipater devant lui; & ils lui parlerent de cette ſorte: » Juſqu'à » quand, ô Roi, ſouffrirez-vous » ce qui ſe paſſe devant vos » yeux? Ne voyez-vous pas » qu'Antipater & ſes fils jouiſ- » ſent de tous les honneurs de » la ſouveraineté, & vous laiſ- » ſent ſeulement le nom de Roi? » Ne vous importe-t-il donc » point de le connoître? Ne » vous importe-t-il point d'y » remédier? Et croyez-vous » être en ſûreté en négligeant » ainſi le ſalut de l'État & le » vôtre? Ces perſonnes n'agiſ- » ſent plus par vos ordres, ni » comme dépendant de vous. » Ce ſeroit vous flatter vous- » même que de le croire; mais, » ils agiſſent ouvertement en » Souverains. Et en voulez- » vous une meilleure preuve » que de voir que quoique nos » loix défendent de faire mou- » rir un homme, quelque mé- » chant qu'il puiſſe être, avant » qu'il ait été condamné juri- » diquement, Hérode n'a point » craint de les violer, en fai- » ſant mourir Ézéchias & ſes » compagnons ſans même vous » en demander la permiſſion? «

Ce diſcours perſuada Hyrcan; & les meres de ceux qu'Hérode avoit fait exécuter à mort augmenterent encore ſa colere, car il ne ſe paſſoit point de jour qu'elles n'allaſſent dans le temple le prier lui & tout le peuple d'obliger Hérode de ſe juſtifier devant les Juges d'une action ſi criminelle. Il lui ordonna donc de comparoître en jugement. Mais, Hyrcan voyant que le ſentiment des Juges alloit à condamner Hérode, remit le jugement au lendemain, & lui fit donner avis en

fecret de fe fauver. Quelque tems après, il envoya des ambaffadeurs à Rome pour engager Céfar à renouveller l'alliance ; ce qui fut éxécuté. On en trouve les actes dans Jofephe.

Marc Antoine, après la bataille de Philippes, étant venu à Éphefe, Hyrcan & le peuple Juif lui envoyerent des ambaffadeurs qui lui préfenterent une couronne d'or, & le prierent d'écrire dans les provinces pour faire mettre en liberté ceux de leur nation, que Caffius avoit emmenés captifs contre le droit de la guerre, comme auffi de leur faire rendre les terres qu'il leur avoit ôtées injuftement. Il trouva leur demande raifonnable, leur accorda ce qu'ils défiroient, & écrivit à Hyrcan & aux Tyriens les lettres les plus honnêtes.

Antigonus, fils d'Ariftobule, ayant engagé par de grandes promeffes les Parthes, qui étoient alors en Syrie, à venir le rétablir fur le trône de fon pere à Jérufalem, Pacorus fils du roi des Parthes, fe rendit à Jérufalem ; & ayant été reçu comme hôte par Phafaël frere d'Hérode, il lui perfuada de venir avec Hyrcan trouver Barzaphernes, qui commandoit les Parthes, afin qu'ils puffent faire enfemble un accommodement. Mais, Barzaphernes fit arrêter Hyrcan & Phafaël, conduifit Antigonus à Jérufalem, & lui livra Hyrcan & Phafaël. Antigonus, craignant qu'Hyrcan ne fût quelque jour rétabli par la brigue du peuple, dans la grande Sacrificature, lui fit couper les oreilles, pour le rendre à l'avenir incapable de cette dignité ; la loi de Moïfe en excluant tous ceux qui font ainfi mutilés. Après cela, il le livra aux Parthes, qui le menerent chargé de liens au de-là de l'Euphrate.

Phraate, qui regnoit alors fur les Parthes, traita honorablement Hyrcan, à caufe de la nobleffe de fa race, lui ôta fes chaînes, & lui permit de demeurer dans Babylone, où il y avoit un fort grand nombre de Juifs. Non-feulement ceux qui s'étoient établis dans cette puiffante ville l'honoroient comme leur fouverain Sacrificateur & leur Roi ; mais tous les autres Juifs qui habitoient au de-là de l'Euphrate, le révéroient de la même forte, & il fe trouvoit heureux dans fon malheur. Quand il fçut qu'Hérode étoit monté fur le trône, il conçut de plus grandes efpérances ; tant parce qu'il aimoit naturellement fes proches & fes alliés, qu'à caufe qu'il fe perfuadoit que lui ayant fauvé la vie lorfqu'il étoit près d'être condamné, il n'y avoit rien qu'il ne dût fe promettre de fa reconnoiffance. Ainfi, il défira avec ardeur de l'aller trouver, & en parla à ceux à qui il fe fioit davantage. Ils lui confeillerent de demeurer, & lui repréfenterent pour l'y porter, que tous ceux de leur nation qui étoient dans

ce païs, lui rendoient tous les honneurs qu'ils pouvoient rendre à leur grand Sacrificateur & leur Roi; qu'il ne pouvoit espérer la même chose dans la Judée à cause de la manière si outrageuse dont Antigonus l'avoit traité en son corps; & que comme le changement de fortune change les sentimens des hommes, & qu'on ne voit guère que les Rois se souviennent des faveurs qu'ils ont reçues lorsqu'ils n'étoient que simples particuliers, il ne devoit pas tant se promettre de l'affection d'Hérode. Ces avis, quoique si sages, ne firent point d'impression sur l'esprit d'Hyrcan, tant il étoit pressé du désir de s'en retourner.

Hérode lui écrivit aussi pour le prier de conjurer le Roi & les Juifs de ne lui point envier la satisfaction de partager avec lui le pouvoir que donne la Royauté, puisque le tems étoit venu de reconnoître les obligations qu'il lui avoit de l'avoir élevé, & de lui avoir sauvé la vie. Ce Prince artificieux ne se contenta pas de lui écrire en ces termes, il envoya Saramalla en ambassade vers Phraate avec de grands présens, pour obtenir de lui la liberté de son bienfaiteur; mais, tous ces témoignages d'amitié n'étoient que feinte & dissimulation. Ce qu'il y avoit de véritable, c'étoit que sçachant qu'il avoit usurpé la couronne, il appréhendoit les changemens, & désiroit avec ardeur d'avoir Hyrcan en sa puissance, & même de le faire mourir, s'il le jugeoit à propos, pour sa sûreté, comme la suite le fit voir.

Hyrcan fut donc mis en liberté par le roi des Parthes; & les Juifs qui étoient à Babylone, lui fournirent l'argent nécessaire pour son voyage. Hérode le traita avec tant d'honneur qu'il lui donnoit toujours le premier rang dans les assemblées & dans les festins, le nommoit son pere, & n'oublioit rien de tout ce qui pouvoit lui ôter le soupçon de la trahison qu'il méditoit. Comme Hyrcan étoit le seul qui restoit de la race Royale. Hérode jugea qu'il lui importoit de le faire mourir, afin que s'il sortoit d'un si grand danger, personne ne pût prétendre à la couronne à son préjudice; ou que si Auguste lui faisoit perdre la vie, il eût au moins la consolation de sçavoir qu'Hyrcan n'auroit pas la joie de lui succéder. Lorsqu'il rouloit ces pensées dans son esprit, la famille où il s'étoit allié lui offrit une occasion d'exécuter son dessein. Hyrcan étoit d'un naturel extrêmement doux, & n'avoit dans tous les tems pris aucune connoissance des affaires; il donnoit tout à la fortune, & recevoit de sa main ce qu'elle lui envoyoit sans jamais en témoigner du mécontentement. Alexandra sa fille, qui étoit au contraire fort ambitieuse. ne pouvoit se retenir dans l'espérance qu'elle avoit d'un changement. Elle le sollicitoit

sans cesse de ne pas souffrir plus long-tems qu'Hérode persécutât sa maison comme il faisoit, mais de penser à sa sûreté, & de se réserver pour une meilleure fortune. Elle ajoûta qu'elle lui conseilloit d'écrire à Malch qui gouvernoit alors l'Arabie pour lui demander sa protection, & la permission de se retirer auprès de lui ; n'y ayant point de doute que si les affaires d'Hérode alloient aussi mal que la haine d'Auguste contre lui donnoit sujet de le croire, la noblesse de sa race & l'affection que tout le peuple lui portoit, pourroient le faire remonter sur le trône. Hyrcan rejetta au commencement cette proposition, mais Alexandra ne cessant point de lui représenter le sujet qu'il avoit d'espérer d'un côté d'arriver à la couronne, & d'appréhender de l'autre la trahison & la cruauté d'Hérode, il se laissa vaincre enfin à ses importunités.

Il écrivit à Malch par un de ses amis nommé Dosithée pour le prier de lui envoyer quelques cavaliers qui le pussent conduire jusqu'au lac Asphaltide éloigné de trois cens stades de Jérusalem. Hyrcan & Alexandra avoient choisi ce Dosithée comme un homme qu'ils croyoient entiérement attaché à eux, & ennemi d'Hérode parce qu'il étoit parent de Joseph qu'il avoit fait tuer, & que M. Antoine avoit fait mourir dans Tyr deux de ses freres. Il leur fut néanmoins si infidele que dans l'espérance des avantages qu'il pouvoit tirer de l'amitié d'Hérode, il lui mit la lettre entre les mains. Ce Prince lui en témoigna beaucoup de gré, & désira de lui un autre service, qui étoit de réformer la lettre, de la porter à Malch, & d'en tirer la réponse, parce qu'il lui importoit de sçavoir ses sentimens. Dosithée exécuta exactement toutes ces choses ; & cet Arabe écrivit par lui à Hyrcan qu'il le recevroit avec tous les Juifs de son parti ; qu'il lui enverroit une escorte pour le conduire sûrement, & qu'il l'aideroit en toutes choses. Lorsqu'Hérode eut cette lettre, il fit venir Hyrcan dans son conseil, & lui demanda quel traité il avoit fait avec Malch. Hyrcan lui ayant répondu qu'il n'en avoit point fait, Hérode lui représenta la lettre, & commanda ensuite qu'on le fît mourir. C'est ainsi qu'Hérode rapportoit lui-même cette affaire dans ses commentaires. D'autres disent que ce ne fut pas pour ce motif qu'il fit mourir Hyrcan, mais parce qu'il avoit entrepris sur sa vie, & ils racontent la chose de cette sorte. Hérode ayant demandé à Hyrcan dans un festin sans lui témoigner le moindre soupçon, s'il n'avoit point reçu de lettres de Malch, il lui répondit qu'il en avoit reçu, mais seulement de compliment. Et n'avez vous point reçu de présens de lui, ajoûta Hérode ? Oui, repartit Hyrcan,

mais feulement quatre chevaux pour mon chariot. Sur quoi Hérode prit occafion de l'accufer de trahifon & de s'être laiffé corrompre, & commanda qu'on le fît mourir. Ces mêmes Écrivains, pour faire voir qu'Hyrcan étoit fort innocent, difent qu'ayant dès fa plus grande jeuneffe & depuis lorfqu'il étoit Roi, témoigné une extrême douceur & une très-grande modération, & ayant agi prefque en toutes chofes par le confeil d'Antipater, pere d'Hérode, il n'y avoit nulle apparence que lorfque le regne d'Hérode étoit fi bien établi, il fût venu à l'âge de quatre-vingts ans de de-là l'Euphrate, où il étoit en très-grand honneur, vivre fous fa domination pour s'engager dans une entreprife fi éloignée de fon naturel; mais qu'il y a beaucoup plus de fujet de croire que ce crime prétendu lui fut fuppofé par Hérode.

Telle fut la fin d'Hyrcan, dont la vie avoit été agitée par tant de traverfes. Il fut établi grand Sacrificateur fous le regne d'Alexandra fa mere, & exerça cette charge pendant neuf ans. Il fuccéda enfuite au royaume à cette Princeffe, & en fut dépoffédé trois mois après par Ariftobule fon frere. Pompée l'y rétablit, & il en jouit durant quarante ans. Il fut depuis chaffé par Antigonus, eftropié, & mené captif chez les Parthes. Leur Roi le mit en liberté; il retourna en Judée; & non-feulement il ne reçut point les effets de tant de promeffes qu'Hérode lui avoit faites; mais, après avoir mené une vie fi traverfée & pleine d'évenemens fi contraires, il finit fes jours dans une grande vieilleffe par une mort déplorable, & qu'il n'avoit point méritée. Comme il étoit très-doux & très-modéré, qu'il aimoit le repos, & qu'il reconnoiffoit n'avoir pas la capacité néceffaire pour gouverner, il fe fervit prefque en tout du miniftere d'autrui. Cette trop grande bonté fournit le moyen à Antipater & à Hérode de s'élever à ce comble d'autorité, qui porta la couronne dans leur famille; & la mort de cet infortuné Prince fut la récompenfe qu'il reçut de l'ingratitude d'Hérode, l'an 30 avant l'ére Chrétienne.

HYRCANIE, *Hyrcania*, (*a*) Ὑρκανία, contrée d'Afie, fituée au midi & fur le bord de la mer Cafpienne, qui en prenoit auffi le nom de mer Hyrcanienne.

Cette contrée avoit la Médie au couchant & la Parthie au

(*a*) Ptolem. L. VI. c. 9. Strab. pag. 507, 508. *& feq.* Plin. T. I. p. 272, 310. *& feq.* Pomp. Mel. pag. 19, 185. *& feq.* Solin. pag. 148. *& feq.* Diod. Sicul p. 602. Juft. L. I. c. 6. L. XII. c. 3. L. XIII. c. 4. Q. Curt. L. III. c. 2, L. IV. c. 5. L. V. c. 13. L. VI. c. 4, 5. L. VIII. c. 3. Tacit. Annal. L. VI. c. 36. L. XI. c. 8. L. XIII. c. 37. L. XIV. c. 25. L. XV. c. 1. Virg. Æneid. L. VII. v. 605.

midi. Elle étoit séparée de cette dernière par le mont Coronus. Ptolémée l'étend jusqu'à l'Oxus. Il lui donne deux fleuves, l'Oxus & la Maxéra. Voici la description qu'il fait de ce païs ; nous y joindrons quelques remarques. Mais, nous commencerons par avertir que les Anciens avoient une fausse idée de l'Hyrcanie ; ils prenoient la longueur de la mer Caspienne, d'occident en orient, au lieu qu'elle est du nord au sud.

» L'Hyrcanie est bornée au » septentrion par une partie » de la mer d'Hyrcanie, qui » s'étend depuis l'extrêmité de » la Médie, jusqu'à l'embou- » chure de l'Oxus.

» Les villes de ce côté sont » Saramane, l'embouchure de » la Maxéra, sa source, So- » canaa ville, l'embouchure » de l'Oxus.

» Au midi elle est bornée » par la Parthie, le long du » Coronus, à l'orient par la » Margiane, le long des mon- » tagnes. Les peuples qui ha- » bitent l'Hyrcanie, le long » de la mer, sont les *Maxeræ* » & les *Astabeni*, & sous les » *Maxeræ* sont les *Chrindi*, après » lesquels est l'Arsitide, qui » touche au Coronus. Sous les » Astabènes est la Syracène.

» Les villes qui sont dans les » terres, sont Barange, Adrap- » sa, Casape, Abarbina, Sorba » ou Sarba, Sinaca, Amarua, ou » Amarusa, Hyrcania Métropo- » le, Salé ou Sacé, Asmura, ou » Asmurna, Mausoca, outre » une isle voisine du rivage » nommé Chalca ou Tala. «

Saramane est nommée Samariane par Strabon, & Saramanna par Ammien Marcellin. Socanaa est nommée Socunda par ce dernier. Asmurna est l'Asmorna du même Historien. Adrapsa est dans la Bactriane, si l'on en croit Strabon,

Pline étend beaucoup l'Hyrcanie, & semble lui donner plusieurs peuples, qui étoient de la Médie. Isidore de Charax distingue l'Hyrcanie de l'Astabène. Il donne à la première une étendue de soixante schœnes, & onze villages, où il y a des gîtes, & à la seconde soixante schœnes, avec douze villages, où sont des gîtes ; & en outre Asaac, ville qui a été la première résidence d'Arsace, & où l'on gardoit le feu perpétuel. Fabricius croit que cette Asaac est l'Arsacie, que Ptolémée place dans la Médie. Il y a plus d'apparence, selon Holsténius, que cette ville est la même métropole que Ptolémée nomme Hyrcania.

Les Anciens ne s'accordent pas sur le nom de cette métropole de l'Hyrcanie. Strabon l'appelle Tapé, Ταπὴ; Ptolémée, Hyrcania, Ὑρκανία. Polybe dit : » La plûpart, tant ceux qui » s'étoient sauvés du combat, » que ceux qui avoient aban- » donné le païs d'alentour, » s'étoient retirés dans une » ville nommée Syring ; car, » ce lieu est plus fort & plus

» abondant en toutes sortes de » commodités, peu loin de » Tambrace, & c'est comme » la capitale de l'Hyrcanie. « Il avoit dit, quelques lignes auparavant, que Tambrace étoit fort grande & mal fortifiée, quoique ce fût la résidence du Roi. Ainsi, voilà Tambrax, ou Tambrace, autre capitale de l'Hyrcanie. C'est apparemment la Talabroca de Strabon. Arrien, parlant d'Alexandre, dit : Il mena l'armée à Zeudracarta, la plus grande ville de l'Hyrcanie, & où étoit la résidence des Rois. A bien examiner les choses, on voit que ces différens noms n'appartiennent pas à la même ville. La Zeudracarta d'Arrien est la Carta de Strabon, & il la distingue de Talabroca & de Tape. Voici le passage.

» L'Hyrcanie est grande, » fertile, & a des villes re» marquables, entre lesquelles » sont Talabroca, Samariane, » Carta, & Tape, capitale. On » ne tire pas du terroir ni de » la mer d'Hyrcanie tout le » parti qu'on en pourroit tirer; » car, la mer devient inutile, » faute de navigation ; il y a » des isles qui pourroient être » habitées, & qui ne le sont » point. On dit même qu'il y » a de la terre mêlée d'or. C'est » la faute des premiers qui y » ont mené des colonies, gens » barbares, comme Hyrca» niens, Medes, Perses, & » Parthes ; outre que le voi» sinage étoit plein de brigands » & de déserts. Les Macédo» niens ne la posséderent pas » long-tems ; d'ailleurs, ils » étoient uniquement occupés » de leurs guerres. Aristobule » dit que l'Hyrcanie est cou» verte de forêts, & que le » chêne y est commun ; mais » que l'on n'y trouve ni sapin, » ni pin, ni ces autres arbres » en quoi l'Inde abonde. «

Alexandre, voulant passer de la Bactriane dans l'Hyrcanie, arriva en trois jours dans une ville nommée Hécatompyle. Comme elle étoit extrêmement riche, & que toutes les commodités de la vie s'y trouvoient abondamment, il y fit reposer toute sa suite pendant quelques jours ; après quoi, faisant en une seule marche cent cinquante stades, il campa auprès d'un rocher qu'on appelloit la grande pierre. On voyoit au pied un antre qui paroissoit très-vaste, où naissoit un fleuve appellé le Stiboetes. Ce fleuve, sortant à grands flots de sa source, s'élançoit d'abord jusqu'à trois stades, au bout desquels il rencontroit un rocher qui avoit la forme d'une mammelle, qui le séparoit d'abord en deux parties, & au pied duquel étoit un profond abîme, dans lequel le fleuve précipité avec un grand bruit & beaucoup d'écume, faisoit sous terre la longueur de trois cens stades, & sortoit de terre encore une fois. Alexandre, entrant vers cet endroit-là dans l'Hyrcanie, se vit maître par son seul aspect de toutes les

villes de cette province jusqu'à la mer Caspienne. En traversant l'Hyrcanie, il rencontra des habitations qu'on appelloit heureuses & qui l'étoient effectivement; car, la campagne y produisoit une abondance de fruits que l'on ne voyoit point ailleurs. On dit que chaque cep de vigne fournissoit une sorte & constante mesure de vin; que chaque figuier y produisoit toujours dix boisseaux de figues; & que les grains de bled qui tomboient & qui demeuroient par hazard sur la terre dans le tems de la moisson, tenoient lieu de toute semaille, & produisoient pour l'année qui suivoit une recolte toujours égale à celle de l'année précédente. Il croissoit-là un arbre semblable au chêne; ses feuilles rendoient du miel dont les habitans faisoient un grand usage. On y voyoit aussi un insecte aîlé, qu'ils appelloient anthrédon plus petit que notre abeille, mais qui étoit très-beau à voir. Il recueilloit sur les montagnes le suc de toutes les fleurs; & se logeant dans les fentes des rochers, ou dans le creux des arbres frappés de la foudre, il y composoit sa cire & y préparoit un miel exquis par sa douceur, & qui ne le cédoit point à celui que nous connoissons.

L'Hyrcanie s'appelle aujourd'hui vulgairement Gilan, Tabarestan, Mazanderan; c'est de-là que sort cette grande quantité de soies, qui nous viennent de la Perse; aussi tout le païs n'est presque qu'une forêt continuelle de mûriers blancs. Il est uni, marécageux; ce qui rend l'air malsain principalement pour les étrangers, qui y traînent une vie languissante. Lorsque le grand Cha-Abas, roi de Perse, tira la plûpart des Arméniens de leur païs, il en fit passer une partie à Ispahan, & réserva les autres pour les faire travailler aux soies, dans la province d'Hyrcanie, où presque tous moururent peu de tems après. Les rois de Perse tirent un grand revenu de cette soie; & outre ce qui s'en emploie dans le royaume, il en sort tous les ans plus de sept mille bâtimens. La manière dont se fait la soie, est maintenant assez connue en plusieurs lieux de l'Europe. Nous remarquerons seulement ici, qu'après que le ver a achevé son ouvrage, & s'est comme enterré dans son peloton, on expose tous ces pelotons au soleil, dont les rayons tuent les vers; par ce moyen la soie devient beaucoup plus fine & plus pure, que si le ver y avoit formé sa demeure, & s'y étoit fait une ouverture. Ensuite, on met tous ces pelotons de soie dans une chaudiere d'eau bouillante, dans laquelle on les remue quelque tems avec une canne, jusqu'à ce que quelques bouts s'y attachent, qui servent à devider la soie.

HYRCANIE, *Hyrcania*,

Ὑρκανία, (a) autre contrée d'Asie, située au midi de la Babylonie, & par conséquent très-différente de l'Hyrcanie septentrionale. On peut appeller celle-ci l'Hyrcanie méridionale. Comme Xénophon est le seul des Anciens, qui nous la fasse connoître, on peut aussi la nommer l'Hyrcanie de Xénophon. On l'a blâmé d'avoir placé l'Hyrcanie au midi de la Babylonie, parce que l'on a supposé qu'il avoit voulu parler de l'Hyrcanie connue de tous les Géographes; mais, M. Fréret l'a justifié dans ses observations sur la Cyropédie. Voici ses remarques.

De l'Hyrcanie de Xénophon.

Xénophon, après avoir décrit, dans son livre quatrième, le premier combat entre les Medes & les Assyriens, dans lequel le vieux roi d'Assyrie fut tué, parle assez au long des Hyrcaniens. » C'est, dit-il, » une nation voisine & tribu- » taire des Assyriens; leur ca- » valerie étoit fort estimée, & » l'est encore aujourd'hui; mais, » comme ils sont en petit nom- » bre, ils étoient exposés à la » tyrannie des Assyriens, qui » les traitoient avec la même » dureté que les Lacédémoniens » font les Ilotes leurs esclaves. «

Cette description ne peut convenir aux Hyrcaniens de la mer Caspienne, nation nombreuse & très-puissante, séparée des Assyriens par la Médie entière, & habitant un pais montagneux & impratiquable à la cavalerie, ce qui fait qu'Hérode ne leur donne que des troupes d'infanterie dans la revue de l'armée de Xerxès.

Xénophon ajoûte que Cyrus, voulant engager les autres nations tributaires des Assyriens à entrer dans son parti, accorda de grands privileges à ces Hyrcaniens, & les naturalisa Persans; ensorte, dit-il, qu'encore aujourd'hui ils ne sont pas distingués des Perses & des Medes, & peuvent remplir comme eux les premiers emplois. C'est ce que l'on ne peut dire des Hyrcaniens de la mer Caspienne; Hérodote les range au nombre des nations tributaires, & les exclud par conséquent des charges & des gouvernemens réservés aux Persans naturels, qui étoient, selon lui, les seuls exempts de tributs & d'imposition, c'est-à-dire, vraiment libres.

Ce que dit Xénophon des privileges de ces Hyrcaniens, peut faire penser qu'ils composoient cette colonie d'Hyrcaniens établis par les Perses dans la Lydie, selon le témoignage de Strabon, & qui étoient entre Thyatire & Pergame; apparemment que Cyrus les établit en ce lieu pour contenir les Lydiens nouvellement assu-

(a) Xenoph. p. 2, 91. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. IV. p. 604. & suiv. T. VII. p. 431, 432.

jettis. Aucun de ceux qui parlent de ces Hyrcaniens, ne fait mention de leurs mœurs Scythiques, & ce silence peut confirmer ma conjecture, dit M. Fréret, & faire croire qu'ils étoient une colonie des Hyrcaniens de la Babylonie, & non pas de ceux de la mer Caspienne.

En examinant le livre cinquième, & suivant le détail des campemens de Cyrus dans la Babylonie, on trouve que ces Hyrcaniens sont à quatre ou cinq journées au midi de la Babylonie, dans le milieu du païs nommé présentement Irac ou Irac Arabi, pour le distinguer d'une grande province du royaume de Perse, nommée Irac Adgemi ou étrangère, qui comprend une partie de l'Hyrcanie voisine de la mer Caspienne. Ces deux Irac sont séparées par les hautes montagnes du Curdistan & du Louvestan.

De l'aveu de tous les Géographes, l'Hyrcanie d'Hérodote etant comprise aujourd'hui, au moins en partie, dans l'Irac Adgemi ou étrangère, on doit penser qu'elle a donné son nom à cette province, sans aucun changement que celui de la terminaison. M. Fréret croit qu'il en est arrivé autant à l'Irac Arabi, & qu'elle a pris son nom des Hyrcaniens dont parle Xénophon; il l'avance d'autant plus hardiment que les Arabes nomment ce païs Iracain, mot qui ne differe pas du nom ancien *Hyrcania*.

Xénophon compare la dépendance des Hyrcaniens tributaires des Assyriens, avec l'esclavage des Ilotes sujets des Lacédémoniens. Peut-être pourroit-on pousser le parallele plus loin, & dire que les Hyrcaniens étoient, ainsi que les Ilotes, un reste des anciens habitans du païs exterminés par des conquérans étrangers, qui avoient réservé une partie des peuples conquis pour cultiver les terres & faire des esclaves. Les Babyloniens étoient des Syriens mêlés de quelques Arabes, qui s'étoient emparés de la Chaldée après en avoir chassé les naturels, ainsi que Moïse l'insinue dans le Génese.

HYRCANIE, *Hyrcania*, Ὑρκανία, nom commun à la capitale de l'Hyrcanie septentrionale, & à celle de la contrée nommée le champ Hyrcanien. *Voyez* les articles de ces deux contrées.

HYRCANIE, *Hyrcania*, Ὑρκανία, ville de Thrace, selon Étienne de Byzance. Cet Auteur met un village du même nom dans la Palestine. Il prenoit ce nom d'Hyrcan, fils de Simon Maccabée.

HYRCANIE, *Hyrcania*, (*a*) Ὑρκανία, forêt d'Arabie, selon Servius, expliquant ce vers de Virgile :

(*a*) Virg. Æneid. L. IV. v. 367.

Caucasus, *Hyrcanæque admorunt ubera tigres.*
Mais, d'autres l'entendent de l'Hycarnie septentrionale.

HYRCANIEN [le Champ], *Hyrcanus*, ou *Hyrcanius Campus*, Τὸ Ὑρκάνιον Πεδίον, (*a*) contrée de l'Asie mineure. On lit dans Tite-Live, que le Consul, croyant que le Roi étoit aux environs de Thyatire, marcha à grandes journées, & arriva le cinquième jour au champ Hyrcanien. Strabon dit: » La campagne du Caystre qui » se trouve entre le Tmolus & » l'intérieur du païs, touche, » vers l'orient, à la campagne » nommée Cilbienne. Cette der» nière est grande, très-propre » à être habitée, & a un ter» roir fertile. Suit le champ » Hyrcanien, que les Perses » ont ainsi nommé à cause des » colonies qu'on y avoit con» duites d'Hyrcanie. « Cela doit s'entendre de l'Hyrcanie de Xénophon, dont il a été parlé ci-dessus. Étienne de Byzance met le champ Hyrcanien dans la Lydie, d'après Ératosthène.

Les Hyrcaniens, ou les habitans de cette contrée, sont nommés *Macedones Hyrcani*, dans les auteurs Latins; & cela, pour qu'ils soient distingués des autres. Pline les appelle ainsi, quand il dit: » C'est à Smyrne » que s'assemble la plus grande » partie de l'Éolie, & outre » cela les Macédoniens Hyr» caniens, & les Magnésiens » du mont Sipyle. « On trouve dans Tacite: » On jugea à pro» pos de retrancher les tributs » que payoient les Temniens, » les Philadelphiens, les Égéa» tes, les Apolliniens, & ceux » qu'on appelle Moscenes, ou » Macédoniens Hyrcaniens. «

Les anciens Géographes gardent tous un profond silence sur la ville d'Hyrcanie, qui devoit être le chef-lieu de cette contrée. Il faut en chercher les preuves dans d'autres monumens. Spon, dans ses voyages, fournit une médaille, où est représentée une tête de femme, garnie de tours, avec ce mot ΥΡΚΑΝΗ, *Hyrcane*, & sur le revers ΥΡΚΑΝΩΝ. Il ne faut pas, dit-il, entendre par-là les peuples de l'Hyrcanie voisine de Perse, mais les habitans d'un lieu de la Lydie, ainsi nommé, à qui Stéphanus ne donne pas, à la vérité, le nom de ville, mais seulement d'une campagne. La tête, couronnée de tours, nous enseigne qu'il y a eu là une ville ainsi nommée par les Historiens du bas-Empire. Calliste parle de Mostene ville, & d'Hyrcanie ville, au même endroit. Elle est nommée Diahyrcania, par Eusebe, dans sa Chronique.

HYRCANIENS, *Hyrcani*, *Hyrcanii*, Ὑρκάνιοι, nom des habitans des païs connus sous

(*a*) Tit. Liv. L. XXXVII. c. 38. Strab. p. 629. Plin. Tom. I. pag. 280. Tacit. Annal. L. II. c. 47.

le nom d'Hyrcanie. *Voyez* Hyrcanie.

HYRCANIUM *ou* HYRCANUM MARE, Θάλαττα Ὑρκανία, (*a*) la mer d'Hyrcanie ou la mer Hyrcanienne. Les Anciens nommoient ainsi la partie de la mer Caspienne, qui baignoit les côtes de l'Hyrcanie. Mais, quelques-uns ont aussi donné ce nom à toute la mer Caspienne. *Voyez* Caspienne.

HYRÉE, *Hyræus*, Ὑραῖος, (*b*) fils d'Égée, fut pere de trois enfans, Mésis, Léas & Europas.

HYRÉE, *Hyræus*, Ὑραῖος. *Voyez* Hyriéus.

HYRGIS, *Hyrgis*, Ὑργις, (*c*) fleuve de Scythie, qui tomboit dans le Tanaïs, selon Hérodote. Mercator veut que le nom moderne soit Scosna.

HYRIA, *Hyria*, Ὑρία, (*d*) canton de la Grece dans la Béotie, près d'Aulide, selon Étienne de Byzance. Cet Auteur assure qu'il y avoit eu auparavant une petite ville; qu'Hésiode dit qu'Antiope étoit née en cet endroit; mais qu'Euripide vouloit que ce fût en Hysia. Hyria, poursuit il, est tout auprès de l'Euripe.

Strabon parle d'Hyria, mais seulement comme d'une ville, qu'il met aussi près d'Aulide. Elle avoit appartenu autrefois aux Thébains; mais, elle appartenoit aux Tanagréens, du tems de Strabon. C'est là, ajoûte-t-il, qu'étoit Hyriéus, comme le dit la fable, & que naquit Orion de la manière que Pindare le décrit dans ses Dithyrambes.

HYRIA, *Hyria*, Ὑρία, (*e*) lieu de l'Asie mineure, dans l'Isaurie, près de Séleucie, sur le bord du Calycadnus, selon Etienne de Byzance. Le même met dans l'Iapygie, une ville du même nom, qui avoit été bâtie par les Crétois. Il est fait mention de cette dernière dans Hérodote.

HYRIE, *Hyrie*, Ὑρίη, (*f*) ville de Grece dans la Béotie. Les habitans de cette ville partirent pour le siege de Troye. C'est la même que d'autres appellent Hyria. *Voyez* Hyria.

L'isle de Zacynthe porta anciennement le nom d'Hyrie.

HYRIE [le Lac d'], (*g*) *Lacus Hyries*, selon Ovide. C'est là, dit ce Poëte, qu'on entend chanter un cigne, qui naquit inopinément, après que Phyllius eut fait tant de choses extraordinaires par le commandement du fils d'Hyrie qu'il aimoit plus que lui-même. En effet, pour le contenter, il avoit apprivoisé des oiseaux qu'on n'avoit jamais apprivoisés;

(*a*) Plin. Tom. I. p. 272, 310, 313. Strab. p. 507.
(*b*) Pauf. p. 189.
(*c*) Herod. L. IV. c. 57.
(*d*) Strab. p. 404.
(*e*) Herod. L. VII. c. 170.
(*f*) Plin. T. I. p. 198, 208. Homer. Iliad. L. II. v. 3.
(*g*) Ovid. Metam. L. VII. c. 9. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. VIII. p. 73.

fés ; il avoit dompté des lions, & avoit vaincu un taureau qu'il lui avoit commandé de vaincre. Mais, enfin, voyant que le fils d'Hyrie se moquoit de lui, il lui refusa en colere le taureau qu'il lui demandoit; & alors le fils d'Hyrie indigné de ce refus, tu souhaiteras de me l'avoir donné, lui dit-il, & en même-tems il se précipita du haut d'un rocher. Chacun s'imagina qu'il étoit tombé ; mais, il demeura en l'air soutenu sur des aîles blanches, & fut converti en cygne. Cependant, Hyrie, qui s'imagina que son fils étoit mort, se fondit entiérement en larmes ; & de l'abondance des pleurs de cette mere affligée, il se fit un lac qui porta son nom.

HYRIE, *Hyrie*, Ὑρίη ; nymphe qui fut changée en un étang, auquel elle donna son nom. *Voyez* l'article précédent.

HYRIÉENS, *Hyrienses*, Ὑριεῖς, les habitans d'Hyria ou Hyrie en Béotie. *Voyez* ces deux mots.

HYRIÉUS, *Hyrieus*, Ὑριεύς, (*a*) fils de la nymphe Hyrie. *Voyez* Hyria & Hyrie.

HYRIÉUS, *Hyrieus*, Ὑριεύς, (*b*) païsan de Béotie en Grece, eut l'honneur, disent les Poëtes, de loger dans sa cabane Jupiter, Neptune & Mercure, qui, pour récompense du bon acceuil qu'il leur avoit fait, selon sa pauvreté, lui donnerent le choix de demander tout ce qu'il voudroit, avec assurance de l'obtenir. Il borna ses souhaits à avoir un fils, sans néanmoins avoir de femme. Les Dieux, ajoûte la fable, pour satisfaire à leur promesse, urinerent sur la peau d'une génisse, qu'il venoit d'immoler à Jupiter, & dix mois après il en vint un enfant, qui fut nommé Urion, à cause de l'urine dont il étoit né ; depuis, la première lettre de son nom fut changée, & il fut appellé Orion.

HYRIÉUS, *Hyrieus*, Ὑριεύς, (*c*) possédoit de grands trésors. Il chargea deux habiles architectes, Trophonius & Agamede, de lui construire un édifice où il pût enfermer ses trésors. Mais, nos deux Architectes y pratiquerent un secret, dont eux seuls avoient connoissance ; une pierre qu'ils sçavoient ôter & remettre sans qu'il y parût, leur donnoit moyen de voler chaque nuit l'argent d'Hyriéus, lequel le voyant diminuer, sans qu'on eût ouvert les portes, s'avisa de tendre un piege au tour des vases qui renfermoient son trésor, & Agamede y fut pris. Trophonius ne sçachant comment le dégager, & craignant que s'il étoit mis le lendemain à la question, il ne découvrît le mystère, lui coupa la tête.

(*a*) Strab. p. 404.
(*b*) Hygin. Fabul. 195.

(*c*) Pauf. p. 599. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. II. p. 28, 29.

HYRMINE, *Hyrmine*, (*a*) Ὑρμίνη, ville du Péloponnèse dans l'Élide. Ses habitans sont rangés par Homère au nombre de ceux qui allerent au siege de Troye. Pline ne parle de cette ville que comme d'un lieu dont il ne restoit plus que la place. Pausanias en fait aussi mention; mais, il ne dit pas qu'elle subsistât de son tems. Strabon assure bien positivement que la ville d'Hyrmine n'existoit plus dans le tems qu'il écrivoit, & qu'il n'en restoit alors que quelques collines près de Cyllène, qu'on appelloit Hormines ou Hyrmines.

HYRMINES, *Hyrminæ*, (*b*) nom que Strabon donne à quelques collines. *Voyez* Hyrmine.

HYRNÉTHIUM, *Hyrnethium*, Ὑρνήθιον, (*c*) nom que l'on donnoit à un champ tout entouré d'oliviers sauvages, dans le territoire d'Épidaure, ville du Péloponnèse, parce qu'on y avoit enterré la Princesse Hyrnétho. *Voyez* Hyrnétho.

HYRNÉTHO, *Hyrnetho*, Ὑρνηθὼ, (*d*) fille de Téménus, roi d'Argos, fut mariée à Déiphonte. Après la mort de Téménus, que ses propres fils avoient fait périr, Déiphonte, ne se croyant pas avec raison en sûreté à Argos, se retira à Épidaure avec sa femme. Cisus & les autres fils de Téménus sentirent qu'ils causeroient un mortel déplaisir à Déiphonte, s'ils pouvoient, par quelque moyen que ce fût, engager Hyrnétho à le quitter. Cérynès & Phalcès vinrent donc à Épidaure dans ce dessein; Car, Agréus, leur frere cadet, n'étoit pas du complot. Aussitôt qu'ils furent arrivés, ils demeurerent dans leur char sous les murs de la ville, & envoyerent un héraut à leur sœur, pour lui dire qu'ils souhaitoient d'avoir un entretien avec elle. Hyrnétho étant venue, ils commencerent par déclamer contre son mari, ensuite ils la prierent de souffrir qu'ils la ramenassent à Argos, lui promirent tous les avantages imaginables, sur-tout de lui faire épouser un Prince qui vaudroit incomparablement mieux que Déiphonte, qui regneroit sur un plus grand nombre de sujets, & dans une meilleure contrée. Elle, indignée de ce discours, leur répondit qu'elle étoit très-contente de son mari; que Téménus leur pere, en la mariant à Déiphonte, s'étoit donné un gendre qui n'étoit pas indigne de lui; que pour eux, ils devoient plutôt être regardés comme les assassins de Téménus que comme ses enfans. Les deux freres, voyant qu'ils ne pouvoient rien gagner sur leur

(*a*) Homer. Iliad. L. II. v. 123. Plin. T. I. p. 192. Pauf. p. 389. Strab. pag 341.

(*b*) Strab. p. 341.

(*c*) Pauf. p. 163, 137.

(*d*) Pauf. p. 118, 130, 137.

sœur, la firent monter de force dans leur char & l'emmenerent.

Un moment après, Déiphonte fut averti que Cérynès & Phalcès emmenoient sa femme malgré elle ; aussi-tôt il court après eux, & les Épidauriens ayant appris l'aventure volent en même-tems à son secours. Déiphonte n'eut pas plutôt joint ses beaux-freres, qu'il tua Cérynès d'un coup de fleche ; pour Phalcès, comme il se tenoit collé à sa sœur, Déiphonte n'osa pas le tirer de loin de crainte de blesser sa femme ; il aima mieux le combattre de près, & faisoit tout ce qu'il pouvoit pour lui faire lâcher prise ; mais, plus Phalcès étoit en danger, plus il embrassoit étoitement sa sœur, qui malheureusement étoit grosse, de sorte qu'elle fut étouffée dans ses bras. Dès que Phalcès eut connoissance de son malheur & de son crime, il poussa ses chevaux à toute bride & se sauva, avant que les Épidauriens pussent tomber sur lui.

Hyrnétho laissa trois fils, Antimène, Xantippe & Argéus, & une fille nommée Orsobie, qui fut mariée à Pamphyle, fils d'Égimius. Déiphonte & ses enfans firent transporter le corps de cette Princesse, & l'inhumerent dans un champ, qui depuis fut appellé le champ d'Hyrnétho ; ils lui éleverent un monument héroïque, & pour faire Honneur à sa mémoire, il fut ordonné, entr'autres choses, que des oliviers & des autres arbres que produisoit cette terre, rien n'en seroit emporté, ni ne pourroit servir à des usages profanes, parce que le champ étant consacré à Hyrnétho, tout ce qu'il produisoit y devoit demeurer.

HYRODE, *Hyrodes*, Ὑρώδης, le même que d'autres appellent Orode. *Voyez* Orode.

HYRTACIDE, *Hyrtacides*, (*a*) surnom que Virgile donne à Hippocoon, parce qu'il étoit fils d'Hyrtacus. Il attribue le même surnom à Nisus, parce qu'il étoit aussi fils d'un Troyen, nommé Hyrtacus.

HYRTACUS, *Hyrtacus*, (*b*) Ὑρτακος, fut pere d'Hippocoon, l'un des compagnons d'Énée.

HYRTACUS, *Hyrtacus*, (*c*) Ὑρτακος, Troyen du mont Ida, eut un fils nommé Nisus. C'est peut-être le même qu'Homère fait pere d'Asius.

HYRTIUS, *Hyrtius*, Ὑρτιος, (*d*) général des Mysiens, fut tué par Ajax fils de Télamon, au siege de Troye.

HYSIA, *Hysia*. *Voyez* Hysies.

HYSIATES, *Hysiatæ*, Ὑσιᾶται, les habitans des villes, nommées Hysies. *Voyez* Hysies.

(*a*) Virg. Æneid. L. V. v. 492, 503. L. IX. v. 177, 234, 319.
(*b*) Virg. Æneid. L. V. v. 492.
(*c*) Virg. Æneid. L. IX. v. 406. Homer. Iliad. L. XIII. v. 759.
(*d*) Homer. Iliad. L. XIV. v. 511.

HYSIES, *Hysiæ*, Ὑσίαι, (*a*) ville de Grece dans la Béotie. Hérodote, Thucydide, Strabon, Pausanias & d'autres en font mention. Strabon dit que quelques-uns veulent qu'Hysies soit appellée Hyria. Elle est, ajoûte-t-il, sur l'Asope, au pied du mont Cithéron, & voisine d'Érythres. C'est une colonie des Hyriéens, qui fut fondée par Nyctéus pere d'Antiope.

Du tems de Pausanias, il n'en restoit plus que quelques ruines, parmi lesquelles on appercevoit un temple d'Apollon, qui n'étoit bâti qu'à demi. Près de ce temple étoit un puits sacré, dont l'eau avoit une vertu prophétique; car, suivant les Béotiens, ceux qui en buvoient prédisoient l'avenir.

HYSIES, *Hysiæ*, Ὑσίαι. (*b*) ville de Grece, dans l'Attique, selon Hérodote. Cet Historien dit qu'elle étoit une des dernières de cette Province, & qu'elle passa, à titre de conquête, au pouvoir des Béotiens. Ces circonstances ne laissent aucun lieu de douter que ce ne soit la même ville que la précédente.

HYSIES, *Hysiæ*, Ὑσίαι, (*c*) ville du Péloponnèse dans l'Argolide. Strabon dit que ses habitans étoient nommés Hysiates. Thucydide & Pausanias en font aussi mention; ce dernier ne fait mention que de ses ruines. Pline la nomme aussi.

Etienne de Byzance met une ville du nom d'Hysies, ou plutôt Hysia au singulier, dans l'Arcadie, & une autre de ce même nom dans l'Asie. Il fait cette dernière capitale des Parthes.

HYSIUS, *Hysius*, surnom donné à Apollon, à cause d'un temple qu'il avoit à Hysies en Béotie, où il rendoit des oracles. Il y avoit un puits dont l'eau mettoit le prêtre en état de donner des réponses sûres, lorsqu'il en avoit bu.

HYSPASINE, *Hyspasines*, (*d*) Ὑσπασίνης, roi des Characiens, vers la mer rouge, mourut de maladie à quatre-vingt-cinq ans.

HYSPON, *Hyspo*, le même que Hispon. *Voyez* Hispon.

HYSSOPE, *Hyssopus*, (*e*) sorte de plante à fleur monopétale labiée. La levre supérieure est relevée, arrondie & échancrée, & l'inférieure est divisée en trois pieces, dont celle du milieu est creusée en cuiller, & terminée par deux pointes en forme d'ailes. Il sort

(*a*) Herod. L. IX. c. 15. Thucyd. pag. 167. Strab. pag. 404. Pauf. pag 545.
(*b*) Herod. L. V. c. 74.
(*c*) Strab. pag. 404. Thucyd. p. 400. Pauf. pag. 129, 130, 464. Plin. Tom. I. pag. 192.
(*d*) Lucian. T. II. p. 638.
(*e*) Exod. c. 12 v. 22. Levit c. 14. v 4, 6 Matth. c. 27. v. 48. Joann. c. 19 v. 29.

du calice un pistil, attaché comme un clou à la partie postérieure de la fleur & environné de quatre embryons, qui deviennent dans la suite autant de semences oblongues & renfermées dans une capsule qui a servi de calice à la fleur.

Miller en compte cinq ou six especes; décrivons la plus commune, *Hyssopus officinarum, cærulea, spicata*.

Sa racine est ligneuse, dure, fibrée, de la grosseur du doigt; ses tiges sont hautes d'une coudée, ligneuses, cassantes, branchues; ses feuilles naissent deux à deux & opposées; elles sont longues d'un pouce ou d'un pouce & demi, larges de deux lignes, pointues, lisses, d'un verd foncé, âcres, & d'une bonne odeur. Ses fleurs sont en grand nombre au sommet des branches, disposées en manière d'anneaux sur de longs épis, tournées presque toutes d'un même côté; elles sortent de longs calices, cannelés, partagés en cinq segmens, pointus; elles sont grandes, d'une seule piece, bleues, & en gueule; la levre supérieure est redressée, arrondie, partagée en deux, & l'inférieure en trois, dont celle du milieu est creusée en cuilleron, échancré, & terminé par deux pointes.

Chaque fleur a quatre étamines, oblongues, bleues, garnies de petits sommets d'un bleu foncé. Il s'éleve du calice un pistil, attaché en manière de clou à la partie postérieure de la fleur, & comme accompagné de quatre embryons, qui se changent ensuite en autant de petites graines arrondies, brunes, cachées dans une capsule qui servoit de calice à la fleur.

On cultive communément cette plante dans les jardins; elle est toute d'usage, & a les qualités d'incifer, d'attenuer, &c. Elle est sur-tout destinée aux maladies tartareuses des poumons, & passe pour très-utile dans l'asthme humoral. Elle contient un sel ammoniacal uni avec une huile, soit subtile essentielle aromatique, soit épaisse & bitumineuse.

Nous ne connoissons point l'Hyssope des Anciens, mais ce n'étoit pas le même que le nôtre. Dioscoride, en parlant d'une plante appellée Chrysocomé, dit que c'est un petit arbrisseau qui a la fleur en raisin comme l'Hyssope; dans un autre endroit, où il décrit l'Origan Héracléotique, il remarque qu'il a la feuille semblable à celle de l'Hyssope, disposée en ombelle; or, notre Hyssope n'a point la feuille en forme de parasol, mais étroite & pointue, ni la fleur en raisin, mais en épi.

Il paroît d'ailleurs par l'histoire de la Passion de notre Seigneur, rapportée dans les Évangélistes, que l'Hyssope des Anciens devoit être un petit arbrisseau qui fournissoit du bois assez long. On emplit,

dit saint Jean, une éponge de vinaigre, & l'ayant mise au bout d'un bâton d'Hyssope, on la porta à la bouche de Jesus-Christ en croix ; à la vérité le Grec dit seulement, l'ayant mise autour d'un Hyssope ; mais, ce qui prouve que cet Hyssope étoit une espece de bâton, c'est que saint Matthieu, racontant le même fait, dit qu'on attacha cette éponge autour d'un bâton.

Enfin, on peut tirer la même conséquence d'un passage de Josephe, où il dit de Salomon, d'après l'ancien Testament, que ce Prince avoit décrit chaque espece d'arbre, depuis le cedre jusqu'à l'Hyssope. L'Hyssope des Anciens étoit donc un arbre, un arbrisseau, & par conséquent ce n'étoit point l'Hyssope des Modernes. Quelques Commentateurs, comme Dom Calmet, répondent qu'en Judée l'Hyssope s'élevoit à une assez grande hauteur ; mais, cette supposition est gratuite, & n'est point appuyée du témoignage des Botanistes modernes, qui ont herborisé dans ce païs-là.

Au sortir de l'Égypte, Dieu ordonnna aux Hébreux de prendre un bouquet d'Hyssope, de le tremper dans le sang de l'agneau pascal, & d'en arroser les chambranles & le haut de la porte. Quelquefois on y joignoit un peu de laine couleur d'écarlate. Par exemple, dans la purification des Lépreux, on trempoit un bouquet composé d'Hyssope, de branches de cedre & de laine rouge, dans l'eau, où l'on avoit fait couler le sang d'un oiseau, & on en arrosoit le lépreux.

HYSSUS, *Hyssus*, (a) port sur le Pont Euxin, selon Ptolémée, qui le met auprès de Trébizonde, dans le pont Cappadocien, entre Cérasonte & Pharnacie. Arrien dit : » Les » rivieres que nous avons trouvées sur notre chemin, après » avoir quitté Trébizonde, » sont 1.° l'Hyssus, dont le » port, qui est à son embouchure, porte le nom ; il est » à cent quatre-vingts stades de » Trébizonde ; 2.° l'Ophis qui » est à quatre-vingts stades au » plus du port d'Hyssus. «

Dorothée, cité par Ortélius, nomme Hyssus un port de l'Océan dans l'Éthiopie intérieure, où il dit que l'Apôtre saint Matthias prêcha l'Évangile.

HYSTASPES, *Hystaspæ* ; nation d'entre les Perses, selon Étienne de Byzance. Il y a bien de l'apparence que c'est pour *Hydaspæ*, ceux qui habitoient au bord de l'Hydaspe. Cette conjecture est d'Ortélius.

HYSTASPE, *Hystaspes*, (b) Ὑστάσπης, fils d'Arsame, étoit

(a) Ptolem. L. V. c. 6.

(b) Herod. L. I. c. 209, 210. L. III. c. 70. L. IV. c. 83. L. VII. c. 224. Corn. Nep. in Reg. c. 1. Xenoph. pag. 98, 148, 149.

de la famille des Achéménides.

Hérodote raconte un entretien que Cyrus le grand eut avec Hystaspe. Ce Prince, ayant passé le fleuve Araxe, songea, pendant la nuit, que le fils aîné d'Hystaspe avoit des aîles aux épaules, dont l'une faisoit ombre à toute l'Asie, & l'autre à toute l'Europe. Darius, qui n'avoit alors que vingt ans, étoit l'aîné des enfans d'Hystaspe, & son pere l'avoit laissé en Perse, parce qu'il n'étoit pas encore en âge d'aller à la guerre. Cyrus, s'étant éveillé, fit réflexion sur ce songe, & jugeant qu'il ne devoit pas le négliger, & qu'il marquoit quelque chose d'important, fit venir Hystaspe, & après avoir fait retirer tout le monde, il lui parla de la sorte: » Votre » fils, dit-il, Hystaspe, conspire contre moi & contre » mon royaume, & je veux » bien vous faire sçavoir comment je le sçais, & avec » quelle certitude. Les Dieux, » qui ont soin de moi, me font » voir à découvert les choses » futures. Ainsi, j'ai vu la nuit » dernière votre fils aîné avec » des aîles aux épaules, dont » l'une couvroit toute l'Asie, » & l'autre toute l'Europe. » Après ce songe, je ne doute » point qu'il ne conspire, & » qu'il ne me dresse des em» bûches. C'est pourquoi, re» tournez promptement en Per» se, & quand j'y serai moi» même de retour, après la » conquête des Massagetes, » faites ensorte de me repré» senter votre fils, afin qu'il » se justifie devant moi. » Ainsi parla Cyrus, s'imaginant que Darius tramoit contre lui quelque conspiration. Hystaspe lui répondit en ces termes : » Ha ! Prince, dit-il, je ne » sçaurois m'imaginer que quel» qu'un des Perses voulût cons» pirer contre vous. S'il y en » a toutefois d'assez méchans » pour y penser, qu'ils meu» rent, & qu'ils soient punis » aussitôt qu'ils auront cette » pensée. Car, enfin vous avez » rendu les Perses libres, d'es» claves qu'ils étoient, & de » sujets qu'ils étoient vous les » avez rendus maîtres des au» tres peuples. Si quelque son» ge vous a fait voir que mon » fils entreprenoit contre vous, » je suis prêt à le mettre en» tre vos mains, pour en faire » une punition égale à son at» tentat. » Après cette réponse, Hystaspe repassa l'Araxe, & s'en alla en Perse pour veiller sur les actions de son fils, & pour le garder soigneusement afin de le représenter à Cyrus. Darius monta cependant depuis sur le trône de Perse, mais ce ne fut point en conspirant contre Cyrus, mais contre le faux Smerdis, qui avoit usurpé la couronne.

Hérodote nomme trois autres fils d'Hystaspe ; Atarne, qui n'ayant qu'une fille, nommée Phratagune, la donna en maria-

ge à Darius ; Artabane, qui vivoit encore sous le regne de Xerxès, & fut pere de Bagafaces, l'un des six généraux de l'infanterie dans l'armée avec laquelle ce Prince entreprit la conquête de la Grece ; & enfin Otanes, dont le fils nommé Smeidones tint le même rang que Bagafaces.

On raconte qu'Hystaspe ayant voulu qu'on le portât au tombeau que son fils Darius s'étoit fait faire entre deux montagnes, les Prêtres qui étoient chargés de l'y monter avec sa femme, laisserent échapper les cordes qui le suspendoient, & le firent ainsi périr malheureusement.

Il est difficile d'assurer que Zariadres, dont parle Athénée, soit frere de cet Hystaspe ; mais, s'il l'étoit, on apprendroit de cet Auteur & d'un autre qu'il cite, qu'Hystaspe ne gouverna pas seulement la Perse, mais encore la Médie, & plusieurs autres provinces. Le mot Grec qu'il emploie, pourroit faire croire qu'il parle d'un Souverain ; mais, c'est apparemment une expression impropre.

HYSTASPE, *Hystaspes*, (*a*) Ὑστάσπης, petit fils du précédent, étoit fils de Darius & d'Atosse, selon Hérodote. Il avoit obtenu le commandement des Bactriains & des Saces.

HYSTASPE, *Hystaspes*, (*b*) Ὑστάσπης, le second des fils de Xerxès & d'Amestris, fut établi par son pere gouverneur de la Bactriane. Se trouvant par là obligé de vivre loin de la cour, il fournit à Artaxerxe, son plus jeune frere, l'occasion de monter, à son préjudice, sur le trône, après la mort de leur pere. *Voyez* Artaxerxe.

HYSTERIES, *Hysteria*, (*c*) fêtes consacrées à Venus, dans lesquelles on lui immoloit des cochons. Ὗς, génit. ὑὸς, en Grec, signifie un cochon.

HYSTÉROLOGIE, *Hysterologia*, Ὑστερολογία, figure de pensée, où l'ordre naturel des choses est renversé, comme l'indique l'étymologie du mot ; les Grecs l'appellent autrement, ὕστερον πρότερον, qui veut dire, *mettre le dernier avant le premier.* Quintilien ne nomme nulle part cette figure, & cependant il la condamne tacitement dans son XI. liv. chap. 2. quand il dit: *Quædam ..... turpiter convertuntur, ut si perperisse narres, deinde concepisse..... in quibus, si id quod posterius est dixeris, de priore tacere optimum est.*

Cette figure, que nous appellons renversement de pensée, est rare en prose, parce qu'on s'en apperçoit aisément en relisant ses productions à tête reposée. Mais, elle est fréquente chez les Poëtes, à

(*a*) Herod. L. VII. c. 64.
(*b*) Diod. Sicul. p. 278. Roll. Hist. Rom. T. II. p. 240, 261, 267.
(*c*) Antiq. expl. par D. Bernard de Montf. T. II. pag. 217.

qui la mesure des vers, la nécessité de la rime, le feu de l'enthousiasme, & peut-être encore la paresse, la peine du changement, la difficulté d'y remédier, font dire souvent une chose avant celle qui la doit précéder; la seconde avant la première, la plus foible avant la plus forte; & ce défaut plus ou moins grand, est toujours condamnable. D'habiles Critiques n'exceptent pas même de cette censure ces trois vers si connus & si goûtés:

Mais au moindre revers funeste,
Le masque tombe, l'homme reste,
Et le Héros s'évanouit.

Le Pléonasme, ajoûtent ces Critiques, s'y joint à l'Hystérologie, ou renversement de pensée. Quand on a dit qu'il ne reste plus que l'homme, il est inutile de dire que le Héros s'évanouit, parce qu'il est de toute nécessité que le Héros ait disparu, pour qu'on ne voie plus que l'homme; de même qu'il faut avoir conçu pour enfanter. Mais, si le Poëte avoit pu dire, le masque tombe, le Héros s'évanouit, & l'homme reste, il auroit peint la chose telle qu'elle est, & nous auroit offert une image exacte.

Quelque condamnables cependant que soient les renversemens de pensées, on ne dira rien qui s'écarte de la doctrine de Longin, si l'on avance qu'ils pourroient être très-bons dans la bouche d'un personnage troublé par le premier mouvement d'une passion impétueuse, parce qu'alors ils serviroient à peindre de mieux en mieux le caractère même de cette passion. Il est vrai que ce qu'on propose ici n'est pas d'une exécution facile, néanmoins un beau génie, qui connoîtroit bien la nature, ne manqueroit pas de succès, en cherchant à imiter son langage.

HYSTÉROPOTME, *Hysteropotmus*, nom que l'on donnoit chez les Grecs aux personnes qui revenoient chez leurs parens, après un si long voyage dans les païs étrangers, qu'on les avoit cru morts. On ne leur permettoit d'assister à la célébration d'aucune cérémonie religieuse, qu'après leur purification, qui consistoit dans une sorte d'enveloppement de robe de femme, afin que de cette manière ils parussent comme de nouveaux nés.

HYSTIÉE. *Voyez* Histiée.

HYVER, *Hiems. Voyez* Hiver.

Fin du vingt-unième Volume.

A CHAALONS, chez SENEUZE, Imprimeur du Roi.

APPROBATION DU CENSEUR ROYAL.

J'AI lu, par l'ordre de Monſeigneur le Garde des Sceaux, le Tome XXI du *Dictionnaire pour l'Intelligence des Auteurs Claſſiques, Grecs & Latins, tant Sacrés que Profanes*; & je n'y ai obſervé rien qui puiſſe en empêcher l'impreſſion. DONNÉ à Paris, le 30 de Mai 1775.

PHILIPPE DE PRÉTOT,
Membre des Académies Royales des Sciences, Belles Lettres & Arts, de Rouen & d'Angers.



